
3 1761 07590848 3

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE HINDOUI

ET HINDOUSTANI

PAR M. GARCIN DE TASSY

PROFESSEUR À L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE
ET DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, DE LONDRES, DE CALCUTTA, DE MADRAS
ET DE BOMBAY
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, ETC. ETC. ETC.

The Hindi dialects have a literature of their
own and one of very great interest.
H. H. Wilson, *Introd. to Mack. Collect.*

TOME I

BIOGRAPHIE ET BIBLIOGRAPHIE



PARIS

PRINTED UNDER THE AUSPICES
OF THE ORIENTAL TRANSLATION COMMITTEE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND

M DCCC XXXIX


LIBRARY
AUG 10 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

A SA MAJESTÉ

LA REINE

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

MADAME,

Il est tout naturel que j'aie sollicité l'honneur de dédier à Votre Majesté un ouvrage qui traite d'une portion de la littérature de l'Inde, de cette vaste et belle contrée soumise à votre sceptre, et qui ne fut jamais si heureuse que depuis qu'elle dépend de l'Angleterre. On ne saurait être contredit en avançant ce fait; et, d'ailleurs, des écrivains hindoustani modernes le témoignent : on trouve dans leurs ouvrages l'éloge de l'Administration bri-

tannique, sous laquelle ne sont plus à craindre les exactions ni la tyrannie des gouvernements indigènes.

Parmi les anciens souverains de l'Hindoustan, ce fut une femme qui se distingua peut-être le plus par son mérite personnel. En apprenant l'heureux avénement au trône d'une Princesse aussi accomplie que Votre gracieuse Majesté, les natifs ont dû se rappeler cette sultane Razia qui leur fut chère. Ils retrouvent, en effet, dans la Reine Victoire la jeunesse et les rares qualités de Razia; et cette considération ne peut que les attacher plus fortement encore au pays auquel la divine Providence a voulu les assujettir.

Je suis, avec le plus profond respect,

MADAME,

de Votre Majesté,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

GARCIN DE TASSY.

Paris, ce 15 avril 1839.

PRÉFACE.

Il paraît que dès avant le XIe siècle de notre ère, les langues modernes de l'Inde avaient remplacé partout l'idiome sacré des Védas. Celle qui surgit dans l'ancien empire de Bharata fut désignée sous le nom générique de *bhâschâ* ou *bhâkhâ* (langage), et sous l'appellation plus spéciale d'*hindavî* ou d'*hindouî* (langue des Hindous). Cet idiome nouveau était à peine formé quand eut lieu l'invasion de Mahmoud le Gaznévide. Plus tard, lors de l'établissement à Dehli de la dynastie Pathane, vers la fin du XIIe siècle, par suite des relations suivies qui s'établirent entre les Hindous et les Persans, il se fit dans les villes soumises aux Musulmans une sorte de mélange entre la langue des vainqueurs et celle des vaincus. Ce mélange acquit un nouveau degré de consistance à l'époque où le célèbre conquérant Timûr s'empara de Dehli. Le marché de l'armée fut établi dans la ville et reçut le nom tartare d'*urdû*, qui signifie proprement *armée* et *camp*. Ce fut là surtout qu'on fut obligé de parler le nouvel idiome hindou-musulman ; aussi reçut-il le nom vulgaire de *langue urdû*, tandis que les poëtes lui donnèrent l'épithète de *mêlé* (rekhta). Vers le même temps, le même phénomène philologique s'accomplissait, au midi de l'Inde, sous les dynasties musulmanes qui régirent les différents empires élevés successivement au sud de la Nerbudda ; et là l'idiome hindou-musulman prit le nom spécial de *dakhnî* (méridional). Ces deux dialectes[1], comme ceux

[1] Seddon (*Address on the language and literature of Asia*) remarque,

d'oil et d'oc dans la France du moyen âge, ont pénétré dans l'Inde, l'un au nord, l'autre au midi, partout où les Musulmans ont étendu leurs conquêtes, tandis que l'ancien est resté usité dans les villages, parmi les Hindous des provinces du nord[1]; mais quoique ces idiomes diffèrent les uns des autres dans le choix des expressions, ils ne forment néanmoins, à proprement parler, qu'une seule et même langue, soumise à une syntaxe unique, et ils sont tous désignés sous le nom vague de *hindi* ou *indien*[2], et par les Européens sous celui d'*hindoustani;* et de même que l'allemand est écrit avec des caractères latins ou gothiques, selon les lieux et même selon le goût des personnes, ainsi, pour écrire l'hindoustani[3], quoiqu'on emploie généralement aujourd'hui l'al-

avec juste raison, que l'urdû et le dakhnî ont le même rapport à l'hindouî que le turc à l'ouïgour, et l'anglais au saxon.

[1] On nomme *thenth* ou *khârî bolî* (pur langage) l'hindî sans mélange de mots persans et arabes; *braj-bhâkhâ*, le dialecte particulier au pays de Braj, celui des dialectes modernes qui se rapproche le plus de l'ancien hindouî; enfin *purbî bhâkhâ*, une autre nuance du même dialecte qui est parlée à l'orient (*purb*) de Dehli.

[2] On voit, en résumé, que l'hindoustani se divise en hindoustani ancien ou hindouî, et en hindoustani moderne. L'ère de l'hindouî commence là où finit celle du sanscrit. Le moderne se subdivise en trois dialectes, deux au nord, un au midi. Ceux du nord sont l'urdû ou dialecte musulman, et le braj-bhâkhâ ou dialecte des Hindous (le même, à peu près, que l'ancien hindouî). Le dialecte du midi ou dakhnî est seulement employé par les Musulmans.

[3] On écrit l'hindoustani en caractères arabes ou en caractères indiens. Les premiers sont ou nastalic, ou naskhî, ou schikasta. Le nastalic est le plus usité. Le naskhî est employé dans quelques contrées du Décan. Le schikasta est le caractère nastalic cursif. Les caractères indiens sont ou dévanagarî ou kaïthî nagarî; ils ont aussi d'autres formes nagarî plus ou moins distinctes. Le caractère kaïthî nagarî est celui, entre autres, des poésies de Kabir : on s'en est servi pour imprimer quelques opuscules à Calcutta. Les lettres et quelques manuscrits sont écrits en caractères nagarî cursifs.

phabet persan, les Hindous se servent souvent, comme leurs ancêtres, de l'alphabet dévanagarî [1].

Je ne dirai rien ici des avantages politiques et commerciaux de l'hindoustani. Ce fait, du reste incontestable, n'a aucun rapport avec mon sujet. Mais, d'abord, comme langue parlée, l'hindoustani a dans toute l'Asie une réputation d'élégance et de pureté qu'aucune autre ne possède [2]. On cite une sorte de proverbe persan d'après lequel les Musulmans considèrent l'arabe comme la base des langues de l'Orient musulman et comme le plus parfait des idiomes, le turc comme celui des arts et de la littérature légère, et le persan comme celui de la poésie, de l'histoire, de la haute correspondance. Mais le langage qui sait adapter les qualités des trois autres aux exigences générales de la société, c'est l'hindoustani, qui leur semble préférable pour le langage de la conversation et les usages pratiques auxquels on le consacre spécialement [3]. Il est, en effet, dans l'Inde, l'idiome usuel le plus expressif et le plus poli, comme il est le plus utile à connaître à cause de la généralité de son emploi. Il acquiert même tous les jour une nouvelle importance. Déjà il a remplacé le persan dans les bureaux et les tribunaux; il y sera substitué sans doute bientôt aussi dans la correspondance diplomatique.

Comme langue écrite, je puis dire avec l'illustre indianiste Wilson, dont j'ai pris les propres paroles pour épigraphe : *Les dialectes hindì ont une littérature qui leur est propre, et elle offre un très-grand intérêt;* et cet intérêt n'est

[1] Lorsque j'ai reproduit les noms des auteurs et les titres des ouvrages dans les caractères originaux, j'ai employé, selon la circonstance, l'alphabet arabe ou le sanscrit.

[2] Voyez ce que dit là-dessus Amman, de Dehli, cité dans mes Rudiments, pag. 80.

[3] Seddon, *Address on the language and literature of Asia*, pag. 12.

pas seulement poétique, il est historique, il est philosophique; et d'abord examinons l'intérêt historique de l'hindoustani. De précieuses chroniques (en vers) sur ce que je pourrais appeler le moyen âge de l'Inde, existent en hindouî, qu'on peut nommer aussi la langue romane de l'Hindoustan. On a une idée de leur importance par celle du poëme de Chand, écrit dans le XII[e] siècle, poëme d'où le colonel Tod a tiré les *Annales du Radjasthan,* et par l'Histoire des Bandélas de Lâl Kavi, qui a écrit au commencement du XVII[e] siècle, travail que le major Pogson nous a fait connaître. S'il n'est parvenu jusqu'ici à la connaissance des Européens qu'un nombre peu considérable de ces ouvrages, ce n'est pas une raison d'en conclure qu'il n'en existe pas davantage. Le célèbre érudit anglais que j'ai déjà cité nous assure que plusieurs ouvrages du même genre sont répandus dans les États râjpût[1]. Il ne tiendrait qu'à un voyageur zélé d'en obtenir des copies.

Il y a aussi en hindouî et en hindoustani des travaux intéressants de biographie. Le principal est le *Bhakta mâla,* sorte de Vie des Saints hindous les plus célèbres, écrite à la fin du XVI[e] siècle.

Quant à l'intérêt philosophique, voici surtout en quoi il consiste, et ce fait curieux donne à l'hindoustani un caractère bien propre à le faire apprécier par les esprits élevés. C'est l'idiome des réformes religieuses de l'Inde. De même qu'en Europe les réformateurs chrétiens ont adopté les langues vivantes pour tout ce qui a rapport au culte et à l'instruction religieuse; ainsi, dans l'Inde, les chefs des sectes modernes hindoues et musulmanes se sont servis généralement de l'hindoustani pour propager leurs doctrines; tels sont Kabîr, Nànak, Dàdû, Birbhân, Bakhtawar, et enfin

[1] *Mackenzie's Catalogue*, tom. I, pag. lq.

le saïyid Ahmad, le plus récent des réformateurs musulmans. Non-seulement ils ont écrit leurs ouvrages en hindoustani, mais les prières que récitent leurs sectateurs, les hymnes qu'ils chantent, sont en cet idiome.

Enfin, la littérature hindoustani a un intérêt poétique qui ne le cède à celui d'aucun autre langage, et cet intérêt n'est certes pas le moindre. Chaque littérature, en effet, a la couleur locale qui en fait le charme, comme à chaque fleur, selon l'expression d'un poëte persan [1], est une couleur et une odeur différente. L'Inde est d'ailleurs le pays classique de la poésie; tout y est en vers, romans, histoires, traités didactiques, dictionnaires, jusqu'aux légendes des monnaies [2]. Mais l'intérêt dont je parle ne consiste pas seulement en une heureuse combinaison de mots agréables à l'oreille, dans l'arrangement plus ou moins harmonieux de lignes pompeuses; il a quelque chose de plus substantiel, tant en descriptions utiles qu'on y trouve sur la nature et le sol, qu'en détails ethnographiques curieux qui nous donnent l'explication d'une foule de choses peu ou mal connues. J'ajouterai que la poésie hindoustani est surtout employée à populariser les doctrines les plus sublimes de la religion et de la haute philosophie. En effet, ouvrez un recueil de poésies urdû, et vous y trouverez célébrée sous des allégories variées l'union de l'homme à Dieu. C'est le

[1] هر گلی را رنگ و بوی دیگریست. Cet hémistiche a été ainsi paraphrasé par Afsos, dans son *Araïsch-i Mahfil :*

هر ایک گل کا هی رنگ وعالم جدا

نهیں لطف سی کوئی خالی ذرّا

[2] Voyez l'*Ayeen akbery* et l'ouvrage de Marsden intitulé *Numismata Orientalia.*

taon et le lotus, le rossignol et la rose, le papillon et la bougie.

Ce qu'il y a de plus abondant dans la littérature hindoustani, ce sont les diwân, ou recueils de gazal, sorte d'odes sur une même rime, et, surtout en dialecte dakhnî, les romans en vers. La même chose a lieu en persan et en turc, et ces trois littératures ont des points nombreux d'analogie. Il y a aussi en hindoustani beaucoup de chants populaires d'un grand intérêt, et c'est cette langue qu'on emploie le plus communément dans les drames de l'Inde actuelle.

Une grande partie de la littérature hindoustani, je dois l'avouer, consiste en traductions du persan, du sanscrit, de l'arabe; mais ces traductions ont souvent de l'importance, parce qu'elles peuvent donner les moyens d'expliquer les passages obscurs ou équivoques des originaux; quelquefois même elles remplacent ces ouvrages lorsqu'ils sont malheureusement perdus[1]. Quant aux romans qu'on dit traduits du persan, ce sont plutôt des imitations et même de nouvelles manières de présenter des légendes connues, que de véritables traductions; or une heureuse imitation est quelquefois préférable à la production première; jamais elle n'est dénuée d'intérêt[2]. Je dois dire d'ailleurs que j'ai trouvé

[1] Comme c'est, je crois, le cas pour le *Baïtal Pachîcî*, par exemple. Voyez l'article sur Surat.

[2] On peut dire de toutes ces traductions ce que Wilâ dit de celle qu'il a donnée du *Tarîkh-i Scher Schâhî* : « Quelque parfait que soit, en « son genre, l'original persan, je suis venu à bout de le reproduire « d'une manière aussi parfaite. »

گرچه اپنی طور پر تهی فارسی اسکی تمام
لیک اچهی طرح پایا اسنی حسن انصرام

C'est à l'affectueuse bienveillance du zélé secrétaire de la Société asiatique du Bengale, que je dois un manuscrit de cet ouvrage.

généralement plus de naturel dans les ouvrages hindoustani que dans les persans. La littérature dont il s'agit semble tenir, en effet, le milieu entre l'exagération persane et la noble simplicité sanscrite.

C'est cette littérature presque inconnue à l'Europe dont je veux dérouler le tableau. Je veux indiquer les ouvrages de tout genre en vers et en prose qui l'enrichissent et la rendent digne de l'attention du monde savant. Pour cela, j'ai lu un grand nombre d'ouvrages hindoustani, et j'en ai parcouru un nombre plus grand encore. J'ai eu soin de me procurer le plus de manuscrits que j'ai pu; je suis allé deux fois en Angleterre pour connaître les richesses hindoustani des bibliothèques publiques et particulières, et partout, je dois le dire, j'ai trouvé l'accueil le plus flatteur, l'assistance la plus généreuse. La plus belle collection de manuscrits hindoustani à laquelle j'aie eu accès, c'est celle de la bibliothèque de l'*East-India House;* et dans cette bibliothèque, c'est surtout le fonds Leyden qui est le mieux fourni en ce genre. Le docteur Leyden avait été examinateur pour l'hindoustani au collége de Fort-William[1]; il s'occupait beaucoup de cette langue. Certes, si plusieurs autres orientalistes avaient réuni autant de volumes hindoustani qu'il l'a fait, je pourrais présenter un tableau bien plus étendu que celui qu'il m'est permis d'offrir aujourd'hui au public lettré.

Pour les auteurs qui m'étaient inconnus, et afin de pouvoir donner quelques détails sur d'autres, j'ai dû avoir généralement recours aux biographies et aux anthologies originales. Les ouvrages de ce genre que j'ai pu me procurer, ou du moins consulter, sont les suivants :

[1] C'est le même savant à qui on doit la traduction des Mémoires du sultan mogol Baber, complétée et revue par W. Erskine et publiée à Édimbourg, en 1826, in-4°.

1° *Nikât uschschuarâ,* ou les Bons Mots des Poëtes, par Mîr, biographie hindî rédigée en persan;

2° *Tazkira-i Schuarâ-é Hindî,* ou Mémorial des Poëtes hindî, par Mushafî, rédigée aussi en persan;

3° *Tazkira-i Schuarâ-é Hindî,* ou Mémorial des Poëtes hindî, par Fath Alî Huçaïnî, encore en persan;

4° *Gulzar-i Ibrâhîm* (*idem*), par le nabâb Alî Ibrâhîm Khân;

5° *Gulschan-i Hind,* ou le Jardin de l'Inde, par Lutf, biographie hindî rédigée en hindoustani;

6° *Diwân-i Jahân,* Anthologie hindoustani, par Bénî Narâyan;

7° *Guldasta-i Nischât,* ou le Bouquet du Plaisir, par Mannû Lâl, sorte d'anthologie descriptive en persan et en hindoustani.

Le plus étendu de ces ouvrages est celui d'Alî Ibrâhîm[1]. Il contient des notices sur environ trois cents poëtes, et des extraits souvent considérables de leurs ouvrages. Le titre de *Gulzâr-i Ibrâhîm,* ou Jardin d'Abraham, que l'auteur a donné à cette biographie, fait allusion à son nom propre et aussi au patriarche Abraham[2]. Notre biographe travailla a cet ouvrage pendant douze ans, de 1772 à 1784. Il résidait alors à Murschidâbâd, dans le Bengale.

[1] J'en ai deux exemplaires. Le plus ancien a appartenu à feu Turner Macan, l'éditeur du *Schah-nâma;* l'autre a été copié pour moi, dans l'Inde, par l'entremise de mon honorable ami M. Troyer. Le premier, quoiqu'il soit écrit en schikasta, est préférable au second, très-bien peint en nastalic; mais on trouve dans l'un et dans l'autre des fautes grossières et même des omissions, dans le second surtout.

[2] Pour comprendre cette dernière allusion, il faut savoir que, selon les Musulmans, Nemrod, fondateur du culte du feu, fit jeter Abraham dans une fournaise ardente, sur le refus du père des croyants d'adorer cet élément, et que cette fournaise se changea en un parterre de fleurs.

Je ne dirai rien sur les autres ouvrages que je viens de citer; il en sera parlé aux articles respectifs des auteurs à qui on les doit.

Malheureusement ces tazkira sont rédigés d'une manière bien peu satisfaisante. Souvent on ne donne que le nom des poëtes dont il est parlé et quelques vers extraits de leurs ouvrages comme spécimen de leur talent. Dans les notices les plus étendues, on ne trouve presque jamais la date de leur naissance, rarement celle de leur mort, et des détails sur leur vie privée. On ne dit rien presque jamais non plus de leurs ouvrages, on n'en donne pas même les titres; à peine nous apprend-on si ces poëtes ont réuni leurs pièces fugitives en *diwân,* et on ne donne cette indication que parce que les poëtes qui ont publié un ou plusieurs de ces recueils sont nommés *auteurs de diwân,* titre qui les distingue des autres écrivains, et qui paraît équivaloir à celui de *grand poëte.* La principale utilité de ces tazkira, c'est qu'ils offrent de nombreux fragments de poëtes dont les ouvrages sont inconnus en Europe. Le seul des biographes originaux, Mîr, porte quelquefois son jugement sur les vers qu'il cite; il en relève les plagiats et les expressions qui lui paraissent inexactes ou défectueuses quant à la mesure, et il fait souvent connaître la manière dont il s'y serait pris à la place de l'auteur de qui il cite des fragments. Sa biographie est d'ailleurs, s'il faut l'en croire, la plus ancienne de celles qui traitent spécialement des poëtes urdû [1].

Outre les tazkira originaux auxquels j'ai pu avoir accès, il y en a plusieurs autres mentionnés dans le courant de mon ouvrage, mais dont je ne sache pas qu'il existe une seule copie en Europe. Toutefois il en est deux que je dois signaler ici : ils font partie l'un et l'autre de la belle col-

[1] Préface du *Nikât uschschuarâ.*

lection de Sir W. Ouseley, frère de Sir Gore. Le premier, c'est le tazkira d'Abû'lhaçan; il est indiqué, sous le n° 374 du catalogue imprimé de cette collection, comme une histoire des poëtes qui ont écrit en hindoustani, rangés alphabétiquement. Le second, mentionné sous le n° 371, est intitulé *Tazkira-i Schuarâ-é Jahânguîr Schâhî,* c'est-à-dire Mémorial des Poëtes qui ont vécu sous le règne du sultan Jahânguîr. On n'en désigne pas l'auteur, mais on a soin de dire que plusieurs des poëtes dont il y est parlé ont écrit en persan, ce qui suppose que les autres ont écrit en hindoustani, et que c'est donc encore une biographie urdû. Je n'ai pu voir ces deux tazkira; mais si, comme je l'espère, j'en reçois la communication avant l'impression de mon second volume, nul doute qu'ils ne me fournissent les moyens de donner des renseignements nouveaux et curieux.

Les biographies originales qui ont servi de base à mon travail sont toutes rangées par ordre alphabétique. J'ai suivi cet exemple, quoique mon premier dessein eût été d'adopter l'ordre chronologique : et, je ne le dissimule pas, cet ordre aurait été peut-être préférable, ou du moins plus conforme au titre que j'ai donné à mon ouvrage; mais il aurait été difficile de l'adopter à cause de l'insuffisance des renseignements que j'ai eus à ma disposition. En effet, comme je viens de le dire, les biographes originaux ne nous font souvent pas connaître l'époque où les poëtes qu'ils mentionnent ont écrit; et quoiqu'ils en citent assez souvent des vers, on ne peut guère juger du style, parce qu'il a subi par la transcription des changements orthographiques qui les font paraître modernes, quoiqu'ils soient quelquefois anciens. Pour les auteurs hindouî, on n'est pas fixé non plus sur la date précise des écrits de la plupart d'entre eux. Si j'avais adopté l'ordre chronologique, il aurait fallu établir plusieurs catégories :

j'aurais mis dans la première les auteurs dont l'époque est bien connue; dans la seconde, ceux dont l'époque est douteuse; enfin, dans la troisième, ceux dont elle est inconnue. Il aurait fallu faire de même pour les livres dont la mention n'aurait pu trouver place dans le corps de l'ouvrage. J'ai dû renoncer à cet arrangement tant pour simplifier mon travail que pour la commodité du lecteur.

J'ai donc classé par ordre alphabétique les auteurs dont j'ai pu recueillir les noms, et j'ai rejeté à la suite, sous le titre d'Appendice, la liste des ouvrages dont il n'a pu être question dans la biographie; et quoique ce tableau de la littérature hindoustani soit nécessairement très-incomplet, tel qu'il est, j'ose le croire, il ne peut manquer d'offrir de l'intérêt : car on n'avait encore rien écrit sur cette matière, et Gilchrist lui-même, le fondateur de l'étude de l'hindoustani parmi les Européens, avait à peine cité les noms d'une trentaine d'écrivains hindî. Aujourd'hui, malgré l'insuffisance des matériaux que j'ai eus à ma disposition, je fais connaître, dans ce premier volume seulement, sept cent cinquante écrivains[1] et plus de neuf cents ouvrages. Incidemment, j'ai parlé des productions persanes qui sont dues à des écrivains urdû, et on ne sera pas étonné d'apprendre qu'un bon nombre de poëtes hindoustani ont fait des vers persans et ont même écrit des ouvrages en cette dernière langue, en se souvenant que Racine, Boileau, et la plupart des poëtes les plus distingués du siècle de Louis XIV, auraient cru donner une mauvaise idée de leur instruction s'ils n'avaient publié parmi leurs poésies quelques pièces en latin.

[1] J'aurais pu consacrer des articles aux éditeurs indiens des ouvrages hindoustani, et à ceux qui ont été chargés de les revoir, par le docteur Gilchrist et par d'autres Européens; mais je me suis contenté d'en parler subsidiairement quand l'occasion s'en est présentée.

La série des auteurs hindouî commence au XIIe siècle, et s'étend jusqu'à nos jours[1]. Celle des auteurs musulmans du nord offre quelques poésies dès la fin du XIIIe ou le commencement du XIVe siècle. Toutefois il faut descendre jusqu'au XVIIIe siècle pour trouver les poëtes célèbres qui ont jeté de l'éclat sur cette littérature : Saudâ, Mîr, Haçan. La série des écrivains dakhnî commence au XVIe siècle, et continue sans interruption jusqu'à nos jours. Cette branche de la littérature hindî, qui a été entièrement négligée par les Anglais, me paraît la plus riche en productions variées. Elle occupe une grande place dans mon travail.

Mon ouvrage se composera de deux volumes. Le premier, que je publie aujourd'hui, renferme : 1° des Notices plus ou moins étendues sur les écrivains hindî ; 2° un Appendice contenant des notices succinctes sur les ouvrages anonymes et ceux qui ont des Européens pour auteurs[2] ; 3° enfin, deux Tables, une des auteurs, et une autre des ouvrages, chose indispensable dans un travail de ce genre. Pour rendre les recherches plus faciles, j'ai resserré dans un seul volume, *qui est par conséquent complet,* toute la partie biographique et bibliographique ; et tant pour ne pas grossir outre mesure ce volume que pour mettre plus d'uniformité dans la proportion des articles, je n'ai fait que

[1] Il y a peut-être, dans les bibliothèques des princes de l'Inde, des ouvrages hindî d'une époque antérieure ; mais ils ne sont pas connus, jusqu'ici, des Européens. Parmi les chants populaires, il s'en trouve sans doute de fort anciens : j'aurai occasion d'en parler dans mon second volume.

[2] Outre les ouvrages que je signale, il y en a une foule d'autres dont j'ai trouvé çà et là l'indication sous les titres vagues de *kitâb* ou *pothî* (livre) ; *quissa, hikâyat* ou *nacl* (histoire) ; *masnawî, cacîda, riçâla-manzûma* (poëme), etc., sans compter les titres illisibles et les volumes sans titres, d'après le malheureux usage des Orientaux.

de rares et courtes citations. J'ai réservé, pour le second volume, les morceaux les plus longs et les analyses. Ce sera la partie vraiment anthologique. Elle se composera : 1° d'Extraits et d'Analyses des principaux ouvrages hindî; 2° de la Liste des ouvrages élémentaires publiés sur l'hindoustani; 3° sous le titre d'Additions à la Biographie et à la Bibliographie, je donnerai les renseignements nouveaux que j'aurai obtenus pendant et depuis l'impression du premier volume[1].

Il me reste un devoir à remplir, celui de remercier les honorables membres du Comité des traductions orientales de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, et en particulier leur respectable président, Sir Gore Ouseley, de ce qu'ils ont bien voulu encourager, par une large souscription, la publication d'un ouvrage que leur règlement semblait repousser. Ils m'ont ainsi facilité les moyens de mettre au jour un travail où se trouvent révélés des faits nouveaux qui seraient restés peut-être ignorés longtemps encore sans leur généreux appui.

Pour me conformer à l'article XXXIII du règlement de l'Oriental Translation Fund, je dois faire connaître l'orthographe que j'ai adoptée. Cette orthographe est la même que j'ai suivie dans ma traduction des Aventures de Kâmrûp, et que j'ai développée dans la préface de cet ouvrage, imprimé, comme celui-ci, sous les auspices du Comité des traductions orientales.

J'ose me flatter que ceux qui apprécient les études littéraires liront mon ouvrage avec plaisir, malgré les défauts[2]

[1] J'aurais pu déjà donner, à la fin de ce volume, avec quelques corrections, de nombreuses additions; mais, pour ne pas le rendre trop fort, je ne les publierai que dans le second.

[2] On trouvera, entre autres, dans les noms propres, bien des inexac-

qu'ils pourront y reconnaître ; et qu'il me soit permis de dire à ce sujet avec Walî :

« Je soumets mes écrits aux connaisseurs, de même qu'on « fait estimer les pierreries par les joailliers[1]. »

وهی هی میری حرف کا قدر دان

که جوهر نبوجهی بجز جوهری

titudes qui se sont glissées malgré toute mon attention. Je laisse à la sagacité du lecteur le soin de les rectifier.

[1] Pag. 122 de mon édition.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE HINDOUI

ET HINDOUSTANI.

BIOGRAPHIE

ET BIBLIOGRAPHIE.

ABD ULBARR[1].

Poëte hindoustani, qui est cité seulement par Mîr Taquî, dans sa biographie intitulée *Nikât usschuarâ*, ou Bons mots des Poëtes[2].

ABD ULCADIR.

Maulânâ Schâh Abd ulcâdir[3], de Dehli, auteur d'une traduction hindoustani du Coran imprimée à Hougly[4]

[1] عبد البرّ *serviteur du Juste (par excellence).*

[2] Il a été parlé de cet ouvrage dans la préface, et il en sera encore parlé plus loin, à l'article sur Mîr. C'est à l'extrême obligeance du savant et respectable Sir Gore Ouseley que je dois la communication du seul manuscrit de cette biographie qui existe en Europe.

[3] عبد القادر *serviteur du (Tout-) Puissant.*

[4] En l'année 1829, deux tomes en un vol. in-fol. de 850 pages.

(sous le titre de *Mûzih-i Curân* [1], ou Exposition du Coran), était fils du schaïkh Walî ullah et petit-fils d'Abd urrahman, de Dehli. Son père avait traduit le Coran en persan; mais quoique la connaissance de cette langue soit beaucoup plus répandue dans l'Inde que celle de l'arabe, toutefois la masse des Musulmans l'ignore, et ainsi, le but que se proposait le père de l'auteur, celui de propager la connaissance du livre de Mahomet, n'était qu'à demi rempli. C'est ce que sentit bien Abd ulcâdir; et pensant, comme il le dit dans sa préface, qu'il n'était pas plus difficile de traduire le Coran en hindoustani qu'en persan, il entreprit ce travail, heureux de rendre par là un service signalé à la cause de la religion musulmane, en faisant connaître les vrais principes de cette religion, ignorés de la plupart de ceux à qui les livres arabes et persans sont inaccessibles. « Les Musulmans, dit-il à ce sujet dans sa préface, sont tenus de connaître Dieu, tel qu'il s'est « révélé aux hommes; ses attributs et ses ordonnances, « ce qu'il aime et ce qu'il désapprouve : car hors de son « service il n'y a rien, et celui qui n'en observe point « les règles n'est pas son serviteur. Or la connaissance « de Dieu ne s'acquiert que par l'indication qu'on nous « en donne. L'homme naît dans une ignorance com- « plète; tout ce qu'il apprend, on le lui enseigne; mais « quelque confiance que méritent les paroles de ses « instituteurs, elle n'est cependant pas comparable à « celle que l'on doit accorder à la parole de Dieu; car la « direction qu'on y trouve n'existe point ailleurs. »

[1] موضح قران

Abd ulcâdir fait ensuite connaître la méthode qu'il a suivie dans sa traduction. Il dit, d'abord, qu'il ne lui a pas paru nécessaire de rendre l'arabe *mot à mot*, parce que la construction de l'hindoustani est tellement éloignée de celle de l'arabe, que si on suivait celle-ci, il serait impossible de saisir le sens du discours. Il annonce, en second lieu, que pour être bien compris de tout le monde, il a écrit en hindoustani courant, et non pas en *rekhta*, c'est-à-dire dans le style relevé, employé par les poëtes. Ce ne fut qu'après avoir terminé sa traduction, que, pour se rendre aux vœux qu'on lui exprima, il y joignit des notes exégétiques, qui ne font point proprement partie de l'ouvrage, et que les copistes, dit-il, peuvent transcrire ou omettre à volonté. Le titre de *Mûzih-i Curân*, que Abd ulcâdir donna à son ouvrage, indique à la fois quel en est le sujet et quelle est la date ou *tarîkh* de sa composition. En effet, en additionnant la valeur numérique des lettres qui composent ces deux mots, on a le nombre, c'est-à-dire l'année de l'hégire 1205 (1803 de J. C.), époque où ce travail fut achevé.

Cette traduction ne tarda pas à être connue, et sa fidélité fut généralement appréciée par les juges compétents; aussi des copies furent-elles bientôt répandues parmi les Musulmans. Mais ce mode de publicité, lent et difficile, était loin de satisfaire le besoin d'instruction religieuse qui se fait vivement sentir parmi les Musulmans de l'Inde. Il était réservé au saïyid Abd ullah [1]

[1] Voyez son article.

de remédier à cet inconvénient, en publiant l'ouvrage d'Abd ulcâdir.

Le style hindoustani, tant de la traduction que des notes, est très-pur et très-clair; on a même adopté une sorte de ponctuation pour en faciliter l'intelligence. La traduction me paraît fort bonne : elle est bien préférable à celle dont on a donné des extraits dans le *Hidâyat ulislâm.* Les notes sont pleines de sens ; on y trouve bien rarement de ces arguties scolastiques qui rendent insipide la lecture des commentateurs arabes. Elles sont empreintes d'un esprit religieux de liberté, qu'on ne s'attend guère à trouver dans l'ouvrage d'un docteur musulman ; elles ont, en général, peu d'étendue. « Les meilleurs discours, dit Walî [1], ne sont pas « les plus longs, mais ce sont ceux qui, en peu de « mots, expliquent clairement ce qu'on veut exprimer. »

Pour donner une idée de la manière dont est exécuté ce travail, j'en ai cité ailleurs quelques passages [2]. J'engage le lecteur à en prendre connaissance. Il y en a plus qu'il n'en faut pour donner une idée assez exacte d'un ouvrage important, non-seulement pour l'Inde musulmane, mais encore pour l'Europe savante. Nul doute que ce travail ne puisse être consulté avec avantage par celui qui voudra enfin donner, en français, une traduction du Coran faite non sur le latin de Marracci ou l'anglais de Sale, mais sur le texte arabe.

[1] Voyez le texte, pag. 128, lig. 24 de mon édition des Œuvres de ce célèbre poëte du Décan.

[2] *Journal des Savants*, an 1836. Je reproduis, du reste, ici et dans l'article suivant, une partie de ce que j'ai déjà dit dans ce recueil scientifique et littéraire.

ABD ULLAH.

Saïyid Abd ullah [1], fils du saïyid Bahadùr Alì [2], petit-fils du saïyid Haçan et arrière-petit-fils du saïyid Jafar, naquit à Sawâna, ville à treize kos sud de Thanéçar, et à cinq journées de marche de Dehli. Ses ancêtres habitèrent Lahore avant de résider à Sawâna. Un d'eux, le schâh Zaïd, général d'armée, vint de Lahore à Sawâna, avec ses frères, pour combattre le râja hindou de ce pays. Après l'avoir vaincu, il périt martyr en cet endroit. Ses frères et ses enfants se fixèrent à Sawâna, et gouvernèrent quelques villes des environs. Il y a eu, dans cette famille, plusieurs saïyid distingués; elle remonte à l'imâm Alî Asgar, petit-fils de l'imâm Zaïn ulâbidîn.

Le saïyid Abd ullah s'était retiré à Calcutta, où il résidait depuis quelque temps, lorsque *l'émir des croyants, l'imâm des Musulmans* (comme il le nomme), *sa seigneurie* le saïyid Ahmad, vint à Calcutta, conduit par le désir de s'y embarquer, pour aller faire le pèlerinage de la Mecque et de Médine. A cette époque, Abd ullah avait déjà réfléchi sur la position fâcheuse des Musulmans de l'Inde britannique, où, indépendamment des mauvais exemples que leur donnent les païens hindous, ils en trouvent souvent de pernicieux parmi les Européens auxquels ils sont soumis et qu'ils sont obligés de

[1] عبد الله *serviteur de Dieu.*

[2] Voyez l'article consacré à cet écrivain

fréquenter. « Aussi, dit-il, la crainte de Dieu, de son « prophète et des magistrats musulmans, s'est éloignée « de leurs cœurs. Ils ont quitté la voie droite de l'isla- « misme, et sont tombés dans celle de l'idolâtrie et des « innovations, s'étant livrés, à leur gré, à tous les désirs, « sans en être empêchés. » Abd ullah regrettait que les gens instruits d'entre les Musulmans ne s'occupassent pas un peu plus de l'instruction religieuse du peuple. Il n'y avait pas longtemps qu'Abd ullah avait fait ces sages réflexions, lorsqu'il fut admis, avec des centaines de Musulmans, dans la nouvelle secte d'Ahmad, et eut l'honneur de faire, en sa compagnie, le pèlerinage des villes saintes de l'islamisme. Pendant le temps qu'ils restèrent dans ces villes pour y accomplir les rites du pèlerinage, Ahmad, qui était le fils d'une sœur d'Abd ulcâdir, eut occasion de voir, chez Abd ullah, l'exemplaire que ce dernier possédait de la traduction hindoustani du Coran, dont le même Abd ulcâdir était l'auteur, et il en voulut prendre copie dans le lieu même du pèlerinage. Il exprima en même temps l'opinion que, si l'on publiait cette traduction, on pourrait espérer que les Musulmans connaîtraient enfin la parole de leur Créateur et s'y conformeraient. Ces simples paroles furent un ordre pour Abd ullah. A son retour de Calcutta, il mit la main à l'œuvre, et, avec l'aide de Maulânâ Abd ulhaïyì, de Maulânâ Muhammad Ishac, de Dehli, et de Maulawì Haçan Alì, de Lakhnau, il revit la traduction d'Abd ulcâdir, y ajouta quelques notes, et prépara la copie qui devait être livrée à la presse. Lorsqu'il était en doute sur quelque

passage, il consultait une traduction hindoustani [1] à laquelle son père, le saïyid Bâhâdur Alî, avait travaillé, le commentaire du défunt Maulânâ Schâh Abd ulazîz [2], intitulé *Tafcir-i Azizia,* c'est-à-dire Explication d'Azîz; le *Tafcìr-i Huçaïni,* c'est-à-dire le Commentaire de Huçaïn Wâïz Kâschifì, auteur de l'*Anwâr-i Suhaïlì*, et de bonnes copies du Coran. Non content d'imprimer ce travail, Abd ulcâdir, notre éditeur, l'accompagna du texte arabe, et rendit la version hindoustani interlinéaire; il n'est pas inutile de remarquer, en effet, que c'est à lui que cette traduction doit cette forme qu'elle n'avait pas dans l'origine. Abd ullah la lui a donnée pour faciliter l'usage du Coran à ceux qui ont quelque teinture de cette langue, ce qui n'empêche pas qu'on puisse lire la version hindoustani, sans s'occuper du texte arabe. On m'a assuré, du reste, que d'autres traductions interlinéaires du Coran sont répandues dans l'Inde, surtout dans le Décan.

Le volume se compose du texte arabe, imprimé avec beaucoup de soin, et accompagné de tous les signes de ponctuation et d'abréviation particuliers au Coran, et que notre illustre orientaliste, feu M. de Sacy, a fait connaître dans sa *Grammaire arabe;* d'une traduction interlinéaire hindoustani, et de notes marginales exégétiques, écrites dans la même langue. Le titre de chaque chapitre est accompagné de l'indication du nombre de

[1] Celle, apparemment, dont on a donné des extraits dans l'Eucologe musulman, imprimé à Calcutta, sous le titre de *Hidâyat ulislâm.*

[2] Voyez, au sujet de ce personnage, ma Notice sur des vetements à inscriptions, dans le n° d'avril 1838 du *Journal asiatique.*

mots et de lettres qui le composent; ce titre, pour la facilité des recherches, est répété en tête de toutes les pages. Les *sîpâra* ou trente *juz*, divisions du Coran, leurs moitiés, leurs tiers, les *rucû* (c'est-à-dire les versets qu'on doit lire en s'inclinant), y sont exactement indiqués. On a eu soin de suivre, pour ces subdivisions, l'ordre de la concordance du Coran, imprimée à Calcutta, sous le titre de *Nujûm ulfurcân.* Elles sont indiquées par un *aïn*, dernière lettre de leur nom arabe, suivi de leur numéro d'ordre. Il y a, de plus, ce qu'on ne trouve dans aucun manuscrit, les numéros d'ordre des versets, imprimés dans une colonne particulière, en marge. Les notes sont désignées par la lettre *fé;* et quand il y en a plusieurs à la suite l'une de l'autre, l'éditeur a eu soin de leur donner des numéros, pour qu'on retrouve plus facilement celle dont on a besoin. Les deux parties qui composent ce volume[1], se terminent par une liste de quelques mots de l'idiome nommé *thenth hindî* ou pur hindoustani, et encore *kharî boli*[2] ou vrai langage hindoustani; mots peu usités dans la langue vulgaire, et dont l'éditeur a donné les équivalents en hindoustani plus usuel.

[1] Outre cette édition, il y en a une autre, imprimée comme la première à Hougly (en 1832). Je dois ce renseignement au savant et célèbre professeur H. H. Wilson, qui a, comme moi, un exemplaire de la première. On m'avait aussi annoncé, en juillet 1833, qu'on s'occupait, à cette époque, de donner, à Serampore, une édition lithographiée de cette traduction du Coran, et qu'on devait y joindre une version anglaise. Enfin on en avait commencé une autre édition, à Cawnpour, en 1834; mais elle n'a pas été achevée.

[2] W. Price, de Calcutta, a donné un vocabulaire kharî boli, pour le *Prem sâgar,* ouvrage dont il sera parlé plus loin.

Non-seulement l'auteur a consacré à ce travail un temps considérable, il en a encore supporté tous les frais, afin, dit-il, de n'être à charge à aucun de ses frères musulmans. Toutefois, son zèle, si désintéressé, ne l'a pas mis à l'abri de la critique. En effet, plusieurs Musulmans, qui occupaient un rang distingué, blâmèrent violemment cette entreprise; pareils, en cela, à ces Chrétiens ombrageux qui désapprouvent la propagation des saintes Écritures. L'éditeur, cependant, ne se découragea pas, et il rend grâces à Dieu, dans son épilogue, de ce qu'il a fait retomber la calomnie sur les calomniateurs, et qu'il a délivré son serviteur de la méchanceté de ces Musulmans égoïstes, impassibles sur les erreurs de leurs frères, et qui prétendent être très-religieux, tandis que leur foi n'est pas même comparable au vétyver. « Dieu nous garde, s'écrie-t-il, de « telles gens! Leur bien n'est que mal...... Ils sont « enlacés dans le filet trompeur du monde, et sont « morts pour la religion; car leur seule affaire consiste « à gagner quelques roupies. Quel rapport y a-t-il entre « eux et la bonne direction? »

ABD ULLAH, DU DÉCAN.

On doit à cet écrivain hindoustani un masnawì intitulé *Durr almajâlis*[1], la Perle des Assemblées. Ce poëme contient la vie des prophètes mentionnés dans le Coran. Il y en a un exemplaire in-8° à la bibliothèque de l'*East-India House*. Il existe des ouvrages en prose

[1] درّ المجالس

hindoustani sur le même sujet. Voyez l'article sur Mìrân.

Parmi les livres persans de la bibliothèque de l'infortuné Tippou, il y en a un qui porte aussi le titre de *Durr majâlis*. C'est un recueil d'anecdotes sur différents personnages, depuis les temps les plus anciens jusqu'à Khâja Sûfiân Sûrî : on y trouve aussi une description du ciel et de l'enfer. Saïf ulzafar Nobcharî en est l'auteur. Il paraît que cet ouvrage a été traduit en hindoustani ; car, au nombre des livres hindoustani du ministre du Nizâm, à Haïderâbâd, il y a un volume intitulé *Tarjama-i durr-i majâlis*, c'est-à-dire traduction du *Durr-i majâlis*.

ABD ULMAJID.

Hakîm Maulawî Abd ulmajìd [1], médecin musulman, comme son titre de *hakîm* l'indique, était, en 1835, *cazî ul cuzât* du *Sadr-i Diwânî Nizâmat uddaula* de la présidence de Calcutta. Il était auparavant professeur et médecin au collége musulman de la Compagnie, et surintendant-adjoint à l'Institution médicale des natifs, sous le docteur John Tytler [2] qui en était le chef, et qui pendant sept ans eut continuellement recours à lui, pour des traductions en hindoustani. Il a, entre autres,

[1] عبد المجيد *serviteur du Louable* (*par excellence*), c'est-à-dire de Dieu.

[2] Ce savant recommandable est mort en Angleterre le 5 mars 1837. Voyez une notice circonstanciée et intéressante sur sa vie et sur ses ouvrages dans l'*Asiatic Journal*, nouv. sér. tom. XXIII, pag. 1 et suiv. Le docteur Bramley, qu'on lui avait préféré pour la direction du collége médical des natifs, que John Tytler avait conduit avec tant de zèle pendant plusieurs années, est mort à l'âge de trente-trois ans, le 18 décembre 1836, deux mois et demi avant Tytler.

rédigé, conjointement avec Lewis Dacosta, une traduction hindoustani des *Éléments d'histoire générale ancienne et moderne*, par Tytler (depuis lord Woodhouselee), et la continuation de cet ouvrage, par le docteur Nares, jusqu'en 1820. Cette traduction, intitulée *Lubb uttawarîkh*[1], a été imprimée à Calcutta, en 1819, par l'ordre et aux frais de la Société pour l'éducation des natifs de Bombay, en trois volumes in-4°. Elle est écrite d'un style simple et intelligible, et sa lecture ne peut qu'être avantageuse pour l'instruction des Indiens; seulement, il me semble qu'il y a trop de mots arabes et persans, comme dans presque tous les ouvrages rédigés sous la direction des savants anglais. Abd ulmajîd a aussi aidé Kalî Krischna dans la rédaction du *Majma ullatâïf*, ouvrage dont je parlerai dans l'article consacré à ce râjâ distingué.

ABD ULWACI.

Abd ulwâcî[2], de Hânsav, est auteur d'un *Dictionnaire hindî*, cité par Breton dans son *Vocabulaire médical*[3] et intitulé *Hansâwî*, du nom de la ville natale de l'auteur, nom qui lui sert aussi de nom propre. Hânsav est apparemment la ville à laquelle nos cartes européennes

[1] لب التوآريخ *Essence des chroniques.*

[2] عبد الواسع *serviteur de l'immense* (Dieu).

[3] *A Vocabulary of the names of the various parts of the human body, and of medical and technical terms, in English, Arabic, Persian*, Hindee *and Sanscrit*, by P. Breton, un vol. in-4°, Calcutta, 1827. C'est, je crois, le même ouvrage qui est souvent désigné sous le titre de *Nosological Table.*

donnent le nom de *Hansi*. Elle est située dans la province de Dehli, sur le canal construit par le sultan Firoz, lat. 28° 54′ N., long. 75° 39′ E. Cette ville fut prise par les Musulmans Gaznévides, dès l'année 1035; et, vers la fin du XVIIIe siècle, elle attira de nouveau l'attention comme capitale de la principauté de peu de durée que se forma l'aventurier George Thomas [1].

ABD URRAHIM [2].

Écrivain hindoustani dont Mîr cite un vers qui signifie :

Lorsque le moment de la séparation de ma bien-aimée est arrivé, j'ai perdu mes sens et ma raison, je suis devenu fou (*majnûn*), et j'ai suivi ma *Leïla* dans le chemin où elle est allée.

ABIDI [3].

Écrivain du Décan à qui on doit un masnawî intitulé *Dhiyâ Calbî* [4], d'après le nom d'un compagnon de Mahomet sur lequel il roule. Je possède, de ce poëme, un manuscrit que je dois à l'obligeance de mon ancien auditeur, M. le professeur Falconer. C'est un in-4° de 23 pages qui se termine par deux cacîda. Voici en peu de mots le sujet de cette production : Dhiyâ Calbî était arrivé à l'âge de soixante ans sans être marié, lorsque le tableau de la résurrection s'offrit à lui en songe.

[1] Voyez W. Hamilton, *East-India Gazetteer*, tom. I, pag. 629.

[2] عبد الرحيم *serviteur du Miséricordieux* (*par excellence*).

[3] عابدی, adjectif dérivé de عابد, s. m. *adorateur* (*de Dieu*), *dévot*.

[4] دهیا قلبی

Il vit des enfants qui montaient au ciel, soutenus par des anges, et il les entendit demander où étaient leurs père et mère. On leur répondit qu'ils avaient mérité l'enfer et qu'ils y avaient été jetés. Ces enfants intercédèrent alors pour leurs parents, au nom de Mahomet et de Fatime, et Dieu se rendit à leurs prières. A son réveil Dhiyâ Calbî était pensif et rêveur. Ses disciples lui en demandèrent la raison. « Cherchez-moi « une femme, leur dit-il, je veux me marier. » Il se maria effectivement, et dans la première année de son mariage il eut un enfant; mais il le perdit bientôt, ainsi que six autres qu'il eut ensuite. Jusque-là le père et la mère s'étaient résignés à la volonté de Dieu, mais à la dernière fois *ils rejetèrent la patience et firent un grand deuil.* Le mari voulut divorcer; la femme lui représenta qu'elle avait vieilli auprès de lui, qu'elle avait porté sept enfants dans son sein, et qu'il était de la dernière injustice de s'en prendre à elle de leur mort. Dhiyâ Calbî se leva néanmoins et quitta la maison; sa femme s'attacha à ses pas et le suivit dans les jangles. Là, ayant éprouvé une soif ardente, ils se mirent à la recherche d'une source et finirent par trouver un bassin d'eau; mais il n'y avait ni corde, ni seau, ni vase pour en puiser. Il leur vint à l'idée d'appeler à leur secours leurs fils défunts, qui se manifestèrent en effet à eux, l'un après l'autre, du monde invisible, et le bonheur brillait sur leur figure. Le septième, dont la mort les avait jetés dans le désespoir, vint à son tour; mais celui-là était ensanglanté et couvert de haillons. Ils surent par lui que c'était à leur manque de résignation qu'il devait la

condition fâcheuse où il se trouvait. Ils se convertirent alors, se réconcilièrent et purent boire de l'eau du bassin, par l'entremise de leurs fils. En ce moment ils apprirent que ce bassin n'était pas autre chose que la fontaine de Kauçar [1], et que l'eau qu'ils avaient bue était celle du paradis. Heureux, ils retournèrent à leur maison, et Dieu les bénit par la naissance de sept nouveaux fils qu'ils eurent la satisfaction d'élever et à qui ils inspirèrent la crainte de Dieu; ceux-ci eurent, à leur tour, des enfants qui réjouirent la vieillesse de Dhiyâ Calbî.

Abidî tire de là cette moralité, que nous devons supporter avec patience les fâcheux événements qui nous arrivent. Ce petit poëme où l'on trouve des répétitions et des longueurs comme dans la plupart des masnawî, est écrit dans le pur dialecte dakhnî, pareil à celui de la traduction de l'*Anwâr-i Suhaïlî*, imprimée à Madras.

ABJADI [2].

Poëte dakhnî à qui on doit un diwân qui se compose seulement de gazal et de rubâî. La bibliothèque de l'*East-India House* possède un exemplaire de ce recueil, lequel porte le titre de *Diwân-i Abjadi* [3]. Il est écrit dans le dialecte dakhnî, mais très-rapproché de l'urdû; ce qui doit faire supposer, selon M. Shakespear, que l'auteur a vécu près de Bombay où l'on parle un dialecte qui s'éloigne très-peu de celui d'Agra et de Dehli.

[1] Fontaine du paradis.

[2] ابجدی *alphabétique*; ce mot est le *takhallus* ou surnom poétique de cet écrivain, dont le véritable nom m'est inconnu.

[3] Fonds de Leyden, n° 428.

Voici la traduction d'un court gazal de cet écrivain :

Aujourd'hui ces cheveux entortillés m'ont rendu insensé; je n'ai du repos que dans les chaînes qu'ils m'ont imposées. Bien loin d'être douce, elle est d'une humeur chagrine : ô mon ami! indique-moi la conduite que je dois tenir. Au matin a paru cette *lune* qui a la nature du *soleil*. Que de bonté n'a-t-elle pas eue pour moi, après m'avoir laissé toute la nuit dans les larmes! Comme je reste continuellement dans l'esclavage, je ne possède, jusqu'ici, aucune considération dans l'assemblée des belles. A qui Abjadî fera-t-il connaître son état désolé? La jeunesse le rendra-t-elle victorieux de son chagrin?

ABRU.

Schaïkh, Schâh ou Miyân Najm uddîn Alî Khân, nommé aussi Schâh Mubârak, et connu sous le nom poétique d'*Abrû* [1], était un des petits-fils du schaïk Muhammad Gaus de Gualior et parent de Sirâj uddîn Alî Khân Arzû, dont il fut l'élève. Il naquit, à ce qu'il paraît, à Gualior; mais il alla, très-jeune encore, à Dehli; voilà pourquoi on le nomme Abrû de Dehli, c'est là en effet qu'il s'est formé à l'art d'écrire. Abrû est un écrivain très-distingué et fort estimé par les natifs. Il est auteur d'un diwân hindoustani qui eut beaucoup de vogue est qui est surtout apprécié sous le rapport des allégories ingénieuses qui y abondent. On cite spécialement de lui un masnawî intitulé *Mauaza-i arâïsch-i maschûc* (Indication des agréments que doit posséder une maîtresse [2]). Mîr nous apprend que par l'effet de l'aveu-

[1] آبرو *honneur.*

[2] موعظهٔ آرائش معشوق

glement de la fortune *dont la conduite est pareille à celle de l'Antechrist,* il était privé d'un œil. Mushafî nous fait savoir qu'il laissait croître sa barbe et qu'il portait habituellement un bâton à la main. Il vécut quelque temps à Nârnaul. Il mourut, sous le règne de Muhammad Schâh, âgé de plus de cinquante ans. C'était un homme d'un caractère très-aimable.

Bénî Narâyan cite de lui trois pièces de vers dans son Anthologie, et Lutf, Fath Alî Huçaïnî, Alî Ibrâhîm et Mushafî, plusieurs pages extraites de son diwân. Voici la traduction d'un de ses plus courts gazal :

Peu m'importe que ton cœur se soit détourné de moi, puisque j'ai Dieu pour moi. Je ne suis coupable d'aucune faute, et toutefois on te dira : Il est infidèle. Que t'ai-je donc fait pour que tu sois fâchée contre moi ? Celui qui m'a desservi auprès de toi est insensé ; ne l'écoute pas, et unis-toi à moi, à celui à qui je sais bien que ton cœur est attaché. Ne jette pas, sans raison, dans le désespoir, moi, Abrû, pauvre voyageur accablé de fatigue [1].

Voici la traduction d'un autre gazal qui est devenu un chant populaire [2] :

Puisque tu es à un tel point mon ennemie, pourquoi, ô ma bien-aimée, cherches-tu à captiver mon cœur à un tel point ? De temps en temps tu me regardes avec les yeux de l'amitié; ah ! seras-tu bonne au point de venir une fois auprès de moi ? En voyant que tu t'es éloignée, tout le monde demande que tu reviennes; à tel point des soupirs comme des étincelles sortent de mon cœur. Cesse de tourmenter le faible et l'innocent ; crains Dieu, et ne tyrannise pas à ce point Abrû.

[1] Voyez le texte de ce morceau dans les *Hindee and Hindoostanee Selections*, tom. II, pag. 378, 1[re] édit.

[2] *Ibid.* pag. 436.

ABU'LFAZL.

Schaïkh Abû'lfazl [1], célèbre ministre de l'illustre Akbar, est trop connu pour que je m'étende sur son mérite et sur les immenses services littéraires qu'il a rendus à l'Inde, et par suite à l'Europe. Je dois le citer seulement ici comme écrivain hindoustani. En effet, outre les précieux ouvrages persans qu'on lui doit et les travaux qu'il a encouragés, il nous apprend, dans son *Ayîn-i Akbarî*, qu'il a travaillé à la traduction hindouî des *Nouvelles Tables astronomiques* rédigées en persan par Ulugh Beg, traduction exécutée par l'ordre d'Akbar. Ses collaborateurs dans ce travail furent Amîr Fath ullah Schirâzî, Kischen Jaïcî, Gangâdhar et Mahaïs, dont il sera parlé sous ces titres respectifs.

ACAD.

Mîr Amânî Açad [2] fut un des disciples de Sauda. Il était de Dehli, d'autres disent d'Akbarâbâd (Agra). Alî Ibrahîm dit qu'il vint dans le Bengale pendant le temps de Schâh Alam et qu'il s'établit à Murschidâbâd. Mushafî nous fait savoir que c'était un jeune homme d'un agréable caractère et d'un visage riant. Il est auteur d'un diwân. Ses cacîda, ses gazal et ses masnawî sont très-estimés; son masnawî sur les cartes [3] est sur-

[1] ابو الفضل *père de la vertu*, c'est-à-dire *vertueux*.

[2] اسد *lion*.

[3] مثنوی گنجفه

tout célèbre. Mushafì tenait de Mîr Zû'lficâr Alî, qui était le voisin d'Açad, que cet écrivain, dans un voyage qu'il fit à Lakhnau, voulut avancer plus à l'est, et que dans une chauderie de la route il fut assailli par des voleurs qui l'assassinèrent. Il était âgé de près de cinquante ans.

AÇAF.

Açaf[1] est le surnom poétique du nabâb d'Aoude Açaf uddaula Yahya Khân, fils du nabâb Schuja uddaula et petit-fils du nabâb Abû'lmançûr Khân. Il régna de 1775 à 1797, époque de sa mort. Nous ne dirons rien ici de sa vie politique, mais nous parlerons seulement de son talent comme écrivain. Alî Ibrâhîm nous représente chacun de ses vers hindoustani comme autant de perles brillantes de la plus belle eau, et Mushafî, jouant sur ses noms, dit que bien qu'on le nommât *Açaf*, on pouvait l'appeler le *Salomon* de son temps; et que quoiqu'on le nommât Jean-Baptiste (Yahya), on pouvait le considérer comme le Jésus-Christ (Iça) de son siècle. Le fait est qu'Açaf avait reçu une éducation très-soignée, et que, dès sa plus tendre jeunesse, il s'était fait remarquer par son goût pour les connaissances et par sa capacité littéraire. Il aimait la poésie, et il écrivait en vers avec esprit. Bénî Narâyan cite de lui six différentes pièces; et le docteur Gilchrist, dans son *Stranger's East-India Guide*[2], une septième, en caractères latins, ac-

[1] آصف nom d'un ministre de Salomon à qui sont adressés plusieurs psaumes.

[2] Pag. 269.

compagnée de la traduction anglaise. Mushafî cite aussi quelques vers de ce nabâb distingué, et enfin Alî Ibrâhîm donne une page de ses vers. Ses poésies, qui sont écrites dans un style très-figuré, ont été réunies en un diwân. Elles sont fort estimées dans l'Inde. La bibliothèque du collége de Fort-William en possède un exemplaire. On distingue surtout son poëme sur la fête du Muharram. On trouve aussi, à la bibliothèque de l'*East-India House*, un volume intitulé *Bayâz* ou *album*[1] qui contient une collection de vers tant hindoustani que persans de ce même souverain. Ce manuscrit a appartenu au gouverneur général, lord Hastings. Voici la traduction d'un gazal d'Açaf dont le texte a été publié dans les *Hindee and Hindoostanee Selections*[2] :

O fée charmante, ta parure est particulière; ta vivacité, ta beauté, la manière de serrer ton *anguia* sont particulières. Les amulettes qui ornent ta tête tyrannisent les cœurs, et les plis de ton turban excitent les passions particulièrement; tes cheveux exhalent une odeur suave; ta manière de les tresser est particulière. Tes pendants d'oreilles exercent l'injustice; tes bracelets de neuf pierres l'exercent aussi, et tes ornements de joyaux ont une beauté particulière. En voyant le *gokhrû* garni de sonnettes se jouer sur ta cheville, on ne peut s'empêcher de reconnaître que ce bijou, comme le ruban qui le serre, est fait d'une manière particulière. Ton vêtement est plus beau que tout autre; de la tête aux pieds, tu es plus belle que toutes tes compagnes. Par la teinture du *missî*, tes dents ont une noirceur particulière. A tes pieds sont des babouches ornées d'or et de pierreries d'une rare beauté, sur lesquelles retombe ton pantalon

[1] *Bayâz*, Verses in Persian and Hindi, by the nawâb wazîr Açaf uddaula.

[2] Tom. II, pag. 378 de la première édition.

de forme particulière, qui jette le cœur dans l'infidélité, et dont l'agrafe brille comme les Pléiades. Lorsque cette fée est debout, sa tournure est particulière. La forme de son vêtement est tellement belle qu'elle séduit les cœurs. Cette robe qui entoure ton corps délicieux excite les passions. Les manches en sont très-étroites; elles sont plissées d'une manière particulière. . . . . Dites-moi, si vous êtes justes, pourquoi le cœur ne se laisserait pas captiver par cette fée dont la conversation est enchanteresse. Sa colère même plaît, et son amitié est toute particulière. Quelle description pourra faire Açaf de celle qui l'a charmé? Ses mains et ses pieds sont remarquables par leur forme parfaite; le *menhdî* qui les teint a une couleur particulière.

Il y a un autre poëte hindoustani qui a pris pour takhallus le nom d'*Açaf*. C'est le nabâb Umâd ulmulk Nizâm, dont il sera parlé sous le nom de *Nizâm*, qui est son autre takhallus.

AÇAR.

Mîr Muhammad Açar [1], de Dehli, était frère cadet du khâjâ Mîr Dard [2]. Homme très-savant et très-pieux, il joignait à l'habileté en poésie la science du spiritualisme [3]. Tant que son frère vécut, il fut simple membre de la famille religieuse dont ce dernier était le chef; mais, à sa mort, il en fut nommé supérieur [4]. Ses vers hindoustani ne sont point sans mérite, et ils ne sont pas moindres en nombre que ceux de son frère

[1] اثر *trace*, etc.

[2] Voyez l'article consacré à ce poëte distingué.

[3] تصوّف

[4] سجاده نشين, à la lettre, *assis sur le tapis*.

aîné. Mushafì en cite quatre pages. Lutf nous fait savoir qu'Açar est auteur d'un très-long masnawì *sur l'amour* [1], poëme dont ce biographe a donné des extraits choisis. Voici un gazal d'Açar, que je trouve dans Bénî Narâyan :

Si dans la nuit je rappelle à mon esprit ton injustice, je ne puis m'empêcher de pousser des cris et des gémissements, que tu les entendes ou non. Tous les efforts de ces agaçantes beautés n'ont d'autre objet que de briser les cœurs ; y en a-t-il une seule qui rende quelqu'un satisfait ? Il faut que nous, leurs esclaves, nous ayons soin de les contenter, et qu'au rebours de ce qui devrait être, nous renoncions aux fonctions de chasseur. Montre-toi donc quelquefois ici, viens-y déployer tes gentillesses. Ah ! je me souviens bien des avantages qui te distinguent de tes compagnes. Peut-être que quelques soupirs finiront par s'échapper de ton cœur ; c'est bien alors que je te consacrerai tout ce qui est en moi.

ACI.

Nûr-i Muhammad Acî [2], natif de Burhânpûr, ancienne capitale de la province de Candeisch, dans le Décan, est un des écrivains les plus distingués de cette partie de l'Inde. Fath Alî Huçaïnì en cite quelques vers.

Je pense que c'est le même auteur à qui on doit deux ouvrages sur la doctrine et les devoirs de la religion musulmane, ouvrages dont on trouve une copie à la Bibliothèque royale de Paris (nº 21 du fonds d'Anquetil), écrite en 1146, 1147 (1733-1735 de J. C.), sous le règne de Muhammad Schâh III. Le pre-

[1] بیان عشق میں

[2] عاصی *rebelle.*

mier est intitulé *Khulâçat ulmuamalât* [1], ou la Quintessence des pratiques ; et le second *Anwâ ululûm* [2], ou les Différentes espèces de sciences (religieuses), ouvrage dans lequel est compris le *Kitâb farâïz* [3], ou le Livre des devoirs extérieurs de la religion. Ces traités sont en vers du genre nommé *masnawî*. Ils forment un volume in-folio d'environ 500 pages, enrichi de notes marginales écrites en persan. Ils sont rédigés, d'après les opinions sunnites, en un dialecte dakhnî fort difficile, mais curieux à connaître.

ACIMI.

Khâja Burhân uddîn Acimî [4] est compté parmi les meilleurs écrivains hindoustani. Il habitait à Dehli dans le quartier nommé *Bahâdur-pûra*. Il aimait beaucoup le genre plaisant ; il excellait dans les tarîkh et les marsiya. Il savait manier aussi bien l'épée que la plume ; mais il paraît qu'il n'était pas heureux [5]. Mîr et Fath Alî Huçaïnî citent de lui trois vers dont voici la traduction :

Au jour où la rose, reine des fleurs, parut dans toute sa beauté sur le trône des jardins, autour d'elle vinrent mille rossignols chanter et faire du bruit. L'automne arriva, et une épine de cette

[1] خلاصة المعاملات

[2] انواع العلوم

[3] كتاب فرايض

[4] عاصمى pour عاصم *chaste, vertueux*, etc.

[5] Mîr dit à son sujet, dans sa biographie qui est écrite en persan :

از مغتنمات روزگار است اگرچه روزگار با او مساعده نمیکند

« Il honore notre *temps*, quoique le *temps* (la fortune) ne lui soit « pas favorable. »

rose n'existait plus même dans le parterre. Le jardinier, en pleurant, me montra où était auparavant le bouton, où se trouvait la rose. (En voyant l'instabilité des choses du monde) je passai la nuit à répandre des larmes comme la bougie, et au matin je me trouvai comme anéanti, tant l'abondance de mes pleurs m'avait affaibli !

ADHAM.

Abd ulalî Adham [1] est auteur d'un masnawî mystique écrit en hindoustani, extrêmement intéressant, intitulé *Majmûa-i âschiquîn* [2], ce qu'on peut rendre par *la Communion des saints*, poëme dont on conserve un exemplaire au *British Museum*, orné de dessins représentant les principaux individus qui y sont célébrés. Cet ouvrage contient en effet la vie des personnages qui se sont distingués par un ardent amour pour Dieu, tant ceux qui ont appartenu à la religion musulmane, qui était celle de l'auteur, que les Chrétiens et les Hindous. Parmi les saintes chrétiennes, je dois citer la Vierge qui est en outre représentée sur un dessin avec l'enfant Jésus, absolument de la même manière que nous la représentons dans nos gravures et nos tableaux. Chose singulière, il y a, même parmi ces dévots sofîs chantés par notre poëte, des dieux du paganisme hindou, tels que Ganescha, les Avatar de Wischnou, Krischna, etc.

Voici la traduction des vers qui accompagnent le dessin de la Vierge ; ils sont fondés sur l'histoire de la naissance de Jésus-Christ, telle qu'elle est racontée dans le Coran, sur. XIX, v. 16 et suiv.

1 ادهم signifie proprement, *un cheval de couleur brune*.

2 مجموعهٔ عاشقين, à la lettre, *la réunion des amants*

Ceci nous représente la noble Marie lorsque, après avoir mis au monde Jésus le Messie, être parfait, qui fut engendré sans père, les gens de sa famille étant venus la trouver, lui dirent : « Est-ce bien toi qui as mis au monde cet enfant ? Si tu nous « fais connaître la vérité, c'est bien ; sinon n'oublie pas que nous « sommes disposés à punir de mort le mensonge. » Ayant entendu ces mots, elle dit sans émotion : « Gens de Nazareth, « pourquoi m'interrogez-vous ? Cet enfant est né de moi, sans que « j'aie commis une faute. . . . . » Comme néanmoins on la tourmentait encore, elle ajouta : « Demandez à cet enfant lui-même com- « ment a eu lieu sa naissance, car, pour moi, je n'en sais absolu- « ment rien ; j'en jure par Dieu. » Alors ses compatriotes s'adressèrent à l'enfant : « Raconte-nous toi-même, lui dirent-ils, ce qui « s'est passé : » Jésus répondit : « Je suis prophète, je vous ap- « porte les ordres de Dieu ; je suis le souffle du Très-Haut ; je « suis l'illustre Messie. Ma mère est Marie, et mon père c'est « Dieu. » Les habitants de Nazareth ayant entendu ce discours, dirent à Jésus : « Fais un miracle pour que nous croyions à la « vérité de ce que tu nous annonces. — Eh bien ! dit Jésus, par « la grâce de Dieu, je ressusciterai les morts, je rendrai la « clarté aux yeux des aveugles, et la santé aux corps des lépreux. » Ses compatriotes, désireux d'éprouver la vérité de cette assertion, demandèrent qu'on apportât des cadavres. Effectivement on en transporta un grand nombre dans leur bière, et on les plaça devant Jésus. Il ne les eut pas plutôt vus, que s'adressant à chacun d'eux en particulier, il lui dit : « Lève-toi, Dieu te « le permet ! » Alors tous ces cadavres furent rendus à la vie. Tel fut l'ordre de Dieu. De leur côté, des aveugles et des lépreux accoururent, dans l'espoir de la guérison. En effet, ils recouvrèrent tous la santé, au nom du Tout-Puissant. Alors les gens de Nazareth reconnurent que Jésus était vraiment un prophète ; ils crurent, et embrassèrent la religion qu'il annonçait. Mais l'enfant alla se placer de nouveau entre les bras de sa mère, qui l'abreuva de son lait pur. Plus tard, sa propre nation le persécuta ; mais il est inutile d'entrer dans aucun détail là dessus. A la fin, le pro-

phète Jésus s'étant délivré des mains du peuple[1], monta au ciel où il vit éternellement.

AFAC.

Mîr Farîd uddîn Afâc[2] est un poëte hindoustani dont Mannû Lâl a cité plusieurs vers dans son *Guldasta-i nischât*, ou Rhétorique pratique, ouvrage dont il sera parlé en son lieu. Ces vers contiennent des métaphores tellement contraires à notre goût, qu'il est impossible de les traduire.

AFGAN.

Alif Khân, connu sous le takhallus d'*Afgân*[3], était un derviche de profession qui est cité parmi les poëtes hindoustani. Alî Ibrahîm donne de lui, dans son *Gulzâr*, deux vers dont voici la traduction :

Dans le commencement j'ai su affranchir mon esprit de l'amour ; pourquoi faut-il qu'en peu de jours il l'ait rendu insensé ? Le miroir qui réfléchit ta beauté, supérieure à toutes les autres beautés, s'est dissous de honte, en voyant le poli de ta joue éclatante, et il est devenu de l'eau[4].

[1] Il est dit en effet dans le Coran, sur. IV, v. 156, et ailleurs, que les Juifs crurent crucifier J. C., mais que, par la permission de Dieu, ils ne crucifièrent qu'un corps fantastique.

[2] آفاق, pluriel de افق *horizon*. Le poëte, qui a pris ce nom, a voulu peut-être exprimer par là que sa réputation était répandue dans les horizons, c'est-à-dire dans les différentes régions de la terre.

[3] افغان, nom du petit-fils de Malik Tâlût (Saül), duquel les Afgans ou Pathans prétendent tirer leur origine.

[4] Cette métaphore bizarre est très-usitée chez les poëtes de l'Inde.

AFGAR.

Mîr Junûn prit pour surnom poétique le mot *Afgâr* [1] qui signifie *blessé* (par l'amour). Dans la biographie des poëtes hindoustani intitulée *Gulzâr-i Ibrâhîm*, on lit qu'Afgâr étant allé à Tous en Khoraçan visiter le saint tombeau de l'imâm Rizâ [2], y resta en qualité de *mujâwir* [3]. Voici un de ses vers; il est empreint des idées qui occupaient son esprit :

L'asile où repose Alî (Rizâ) est un lieu de douceur, tel qu'au prix de lui, la nuit du *mirâj* (ascension de Mahomet) est une vigile [4].

AFSAH.

Schâh Facîh Afsah [5], connu sous le nom de *Schâh Facîh*, fut un des disciples de Mirza Bédil [6]. C'était un

[1] افگار

[2] Ce tombeau nommé *meschhed* (مشهد), lieu de martyre, tire son nom du faubourg de Tous où il est situé. Voyez, à ce sujet, l'édition de feu Langlès des *Voyages de Chardin*, t. IV, p. 201. Voyez aussi le *Voyage d'Abd ulkarîm*, traduit par le même M. Langlès, pag. 57 et 79.

[3] C'est ainsi qu'on nomme les Musulmans qui demeurent près d'un temple ou d'un tombeau, pour se livrer habituellement aux exercices de piété.

[4] Le mot que je traduis par *vigile* est رت جگا (peut-être pour रात्रि यज्ञ). C'est proprement une pratique exécutée surtout par les femmes; elle consiste à veiller toute la nuit, à l'occasion de certaines fêtes.

[5] Le mot افصح est la forme comparative et superlative de l'adjectif arabe فصيح *éloquent*. Ce dernier nom est le sobriquet de notre poëte, et le premier est son *takhallus* ou surnom poétique.

[6] Voyez plus loin l'article consacré à cet écrivain.

pieux Musulman qui poussa très-loin sa carrière. Sa profession était celle de derviche. Il habitait Lakhnau, où il mourut en 1192 (1778). Il a laissé un bon nombre de vers hindoustani; Alî Ibrahîm en cite quelques-uns dont voici la traduction :

M'étant souvenu de toi, là où j'étais allé, je n'ai pu y fixer ma résidence. Hélas ! le dévot doit se diriger vers la Caaba, et moi je tourne mes yeux vers la pagode. Je n'ai pas visité le temple bâti par Abraham, et je suis allé dans celui des idoles.

Les instants où je suis séparé de toi sont pour moi pareils à la mort. Ces jours de mort doivent-ils compter pour ceux de ma vie ? et faut-il que lorsque je pourrai contempler ta stature, ce soit pour moi le jour terrible de la résurrection?

AFSÂR.

Gulâm-i Aschraf Afsar[1], fils de Gulâm-i Raçûl, est un poëte hindoustani qui dans les marsiya et les salâm[2] a pris le takhallus d'*Aschraf* et dans les autres pièces de vers celui d'*Afsar*. Il était de la tribu des Schaïkh[3], et ses ancêtres étaient entrepreneurs de la bergerie impériale. Afsar se sentit un goût prononcé pour la poésie; il commença par composer des marsiya et des salâm, et les mit en circulation. A l'époque où Mushafî établit une société littéraire à Dehli, il y lut quelques gazal de sa composition, qui lui valurent les éloges qu'en fait le même Mushafî, dans le *Tazkira* que j'ai mis souvent à

[1] افسر *couronne*.

[2] سلام signifie *salutation*; ce mot indique ici une pièce particulière de poésie.

[3] On nomme ainsi dans l'Inde les descendants des Arabes. Voyez mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 20.

contribution pour mon travail. On trouve dans cette biographie anthologique deux gazal de ce poëte et deux quatrains.

AFSOS.

Mìr Scher-i Alì Afsos[1], un des écrivains hindoustani modernes les plus distingués, était fils du saïyid Muzaffar Alì Khàn et petit-fils de Mìr Gulâm-i Mustafâ. Il descendait de Mahomet par l'imâm Jafar. Sa famille vint se fixer à Nârnaul, dans la province d'Agra, et en prit le nom de *Nârnaulì;* mais sous le règne de Muhammad Schâh, son grand-père et son père se rendirent à Dehli et y occupèrent des fonctions honorables. Ce fut dans cette dernière ville qu'Afsos naquit et qu'il commença son éducation auprès de son père. Il avait onze ans lorsque, après le bouleversement de l'empire mogol, son père entra au service du soubadâr du Bengale, le nabâb Câcim Alì Khàn, en qualité de *dâroga* (surintendant) de l'arsenal. Il vécut avec honneur et distinction à Patna jusqu'à la fin du règne du nabâb Jàfar Alì Khàn. Ensuite il alla à Lakhnau, puis à Haïderâbâd où il mourut. Afsos avait alors vingt-neuf ans : il était allé à Lakhnau deux ans avant son père, et y avait été attaché au nabâb Ishak Khàn, oncle du nabâb Açaf uddaula, en qualité d'officier[2]. Dès son enfance, Afsos avait fait sa lecture favorite du *Gulistan* de Saadì et du Diwàn de

[1] افسوس *chagrin, peine*

[2] مقرّب *mucarrab.* Une partie de ces détails sont extraits de la préface persane du Diwàn hindoustani d'Afsos.

Walî, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même [1]. Cependant son génie se développait, et il faisait des vers à l'imitation des anciens écrivains. Outre le profit qu'il tira de ses lectures, la fréquentation des célèbres poëtes hindoustani Mîr Soz, Mîr Haïdar-i Alì Haïrân [2], et Mîr Haçan, lui fut très-utile. Aussi son style parvint-il à un tel degré de perfection que les personnes les plus distinguées recherchaient ses vers. Il est dit, dans la préface de son Diwân, qu'il apprit de maîtres habiles les règles de la poésie persane et hindoustani, et qu'il acquit de l'habileté en ces deux genres; mais que son goût pour la poésie nationale ayant prévalu, c'est en cette langue qu'il a écrit ses ouvrages. Ce fut pendant le temps qu'il passa à Lakhnau qu'il étudia la langue arabe et la médecine et qu'il composa son Diwân hindoustani, recueil qui eut beaucoup de succès. Lorsque Mîrzâ Jawân Bakht, fils de Schâh Alam, vint de Dehli à Lakhnau, il entendit la lecture des vers d'Afsos, les apprécia et le mit au nombre de ses familiers qui étaient choisis parmi les gens les plus distingués. Il passa ainsi quelques années. Ensuite Mîrza Haçan Riza Khân Sarfarâz uddaula, lieutenant du nabâb Açaf uddaula, s'intéressa à lui auprès de lord Wellesley. Afsos ayant désiré, d'après le conseil du colonel Scott, d'entrer au service de la compagnie des Indes orientales, il se rendit à Calcutta sur l'invitation du gouverneur général. Il fut parfaitement accueilli dans cette ville; on le plaça au collége de Fort-William,

[1] Dans la préface de sa traduction du *Gulistan*.

[2] Haïrân est spécialement désigné par Mushafi et par Lutf comme le maître d'Afsos.

où le docteur Gilchrist le chargea d'abord de traduire le *Gulistan*, puis de la publication de différents ouvrages. Il mourut en 1809. Mushafî et Lutf, qui l'avaient connu, font l'éloge de ses excellentes qualités et de son esprit. L'auteur de la préface de son Diwân en fait aussi un grand éloge et loue surtout sa modestie et sa douceur.

Les ouvrages dont Afsos est l'auteur sont les suivants :

1° Un Diwân très-estimé dont Ibrâhîm, Béni Narâyan, Lutf et le docteur Gilchrist [1] ont donné des fragments. La bibliothèque de l'*East-India House* en possède un bel exemplaire [2] qui provient du docteur Leyden. Les principales pièces qui le composent sont les suivantes : un cacîda à la louange des imâms, un autre à celle d'Açaf uddaula, un troisième à celle de lord Wellesley; cinq salâm; sept marsiya; puis le Diwan proprement dit; ensuite des rubâî en grand nombre sur différents sujets; des mukhammas, des wâçukht et des tarîkh; enfin des masnawî.

2° Une traduction du *Gulistan* de Saadî, imprimée à Calcutta en 1808, sous le titre de *Bâgu-i urdû* [3], c'est-à-dire Jardin hindoustani. Cette traduction est en prose et en vers comme l'original; elle est, je pense, la meilleure de celles qui existent dans la langue moderne de l'Inde.

[1] Dans l'ouvrage intitulé *Stranger's East-India Vade mecum.*

[2] D'après la préface de cet ouvrage et d'après son contenu, ce serait plutôt un kulliyât qu'un diwân.

[3] باغ اردو. En deux vol. grand in-8°. On en avait commencé une autre édition qui fait partie du volume intitulé *Hindee Manual or Casket of India*, collection d'ouvrages classiques hindoustani, imprimée à Calcutta, par les soins du docteur Gilchrist, en 1802. Il n'a paru que 34 pages du *Bâgu-i urdû*.

Il y a plusieurs traductions en hindoustani de ce livre célèbre. Il y en a entre autres une en dialecte dakhnî à la Bibliothèque royale de France; c'est peut-être un exemplaire de la même version dont il existe une copie dans la bibliothèque du vizir du nizâm d'Haïderâbâd, selon la note qui m'a été obligeamment envoyée par le colonel J. Stewart, résident britannique à Haïderâbâd. Il y en a une autre en urdû au *British Museum* (addit. mss.), et une troisième à l'*East-India House*, dans la collection Leyden. Mon ami M. D. Forbes en a aussi une traduction dakhnî interlinéaire.

3° L'*Araïsch-i mahfil* [1], ou Statistique et histoire de l'Hindoustan, le plus important des ouvrages d'Afsos, dont on n'a malheureusement imprimé à Calcutta que la première partie [2], la mort de l'auteur ne lui ayant pas permis d'achever la publication de ce travail, certainement supérieur à la plupart des ouvrages orientaux de ce genre. Toutefois il paraît qu'il existe en manuscrit à la bibliothèque du collége de Fort-William à Calcutta, réunie aujourd'hui à celle de la Société asiatique de cette ville. La partie imprimée contient : 1° des notions générales sur l'Inde et sur les usages de ses habitants; 2° la description topographique de chacune de ses provinces; 3° l'histoire des souverains de Dehli, depuis Yudhischtir jusqu'à Prithvi-raï. Quoique cet ouvrage ait pour base un livre persan intitulé *Khulâçat uttawarîkh*, qui est dû au munschî Sujân Râé, de Patala, on peut le considérer néanmoins comme original, soit

[1] آرائش محفل, à la lettre, *l'ornement de l'assemblée.*

[2] En 1808, in-fol.

à cause de la quantité de faits qu'Afsos a puisés ailleurs, soit parce que souvent, loin de répéter les assertions hasardées de l'auteur persan, il en a rectifié les erreurs. Je donnerai plusieurs extraits de cet ouvrage dans mon second volume.

Il a revu en outre les deux ouvrages suivants et coopéré au troisième :

1° Le *Mazhab-i ischc*, reproduction en hindoustani moderne du *Gul-i Bakâwalî*[1] ;

2° Le *Nasr-i Bénazîr*, paraphrase en prose du poëme de Haçan intitulé *Sihr 'ulbayân ;*

3° Les *Fables d'Ésope*, traduites en hindoustani et publiées à Calcutta en 1803, par le docteur Gilchrist, sous le titre de *Oriental Fabulist*[2].

AFTAB.

Aftâb[3] est le surnom poétique de l'empereur mogol Schâh Alam II, fils d'Alam-guîr. Ce prince, digne d'un meilleur sort, avait beaucoup de goût pour la poésie. Il est inutile de reproduire ici son histoire. Nous nous contenterons de dire qu'il commença à régner en 1761 et qu'il mourut en 1806. C'est son petit-fils qui occupe actuellement le trône nominal de Dehli. L'auteur du *Gulzâr-i Ibrahîm* cite de ce souverain deux vers dont voici la traduction :

[1] Voyez l'article sur Nihâl Chand.

[2] Voyez les articles sur Tarinî Charan Mitr, et sur Mîr Bahâdur Alî Huçaïnî.

[3] آفتاب *soleil*.

Je passe le matin avec la coupe, le soir avec ma bien-aimée. Dieu seul sait ce qui doit arriver; ainsi passons tranquillement la vie.

Mushafî fait l'éloge de la piété de Schâh Alam, en même temps que de son talent poétique, et il cite, à ce sujet, ce proverbe arabe :

Les discours des rois, sont les rois des discours [1].

Schâh Alam a fait un bon nombre de vers hindoustani; il a, entre autres, écrit des kabit et des dohra [2]; il a écrit aussi des vers persans. Il est auteur d'un masnawî intitulé *Manzûm-i acdas* [3], c'est-à-dire Poëme sacré, ouvrage dont on conserve une copie dans la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta. Je pense que le recueil intitulé *Diwân-i Sâhib Quirân* [4], qui fait partie de la même bibliothèque, est aussi de lui. Les nombreux vers plaisants ou hazlyât que Mannû Lâl cite dans son *Guldasta-i nischât*, pag. 442 et suiv. sous le nom de Sâhib Quirân, sont probablement encore de Schâh Alam.

Il aimait à réunir à sa cour les gens de lettres et les poëtes, tant hindous que musulmans, et il rendait hommage à leur talent lorsque leurs lectures lui plaisaient.

Dans les *Hindee and Hindoostanee Selections* [5], on trouve

[1] كلام الملوك ملوك الكلام

[2] Noms spécialement usités dans la poésie hindouî : le premier équivaut au *gazal;* le second au *baït* ou distique arabe.

[3] منظوم اقدس

[4] Les souverains musulmans de Dehli étaient désignés sous le titre de *Sahib Quirân*, ce qui signifie « possesseur de la conjonction des planètes, » c. à d. « celui dont la naissance a été signalée par ce phénomène céleste. »

[5] Tom. II, pag. 435.

de ce roi poëte deux gazal qui sont devenus des chants populaires. Le premier fait partie, avec cinq autres, de l'Anthologie hindoustani, de Bénî Narâyan. Voici du même personnage un gazal allégorique qu'on peut intituler *le rossignol et la rose.*

Dis au rossignol d'emporter son nid loin du jardin. Quand même il réciterait cent mille charmes, il n'aurait pas le jardinier pour le défendre. Le rossignol s'est donc retiré du parterre, emportant son nid. Il a dit à la rose : « Cet infidèle a pris ma place. » Et lorsqu'il s'est vu loin du jardin, il s'est écrié en pleurant : « O « injuste fortune! était-il écrit que je devais quitter ma demeure « dans la saison de la rose! O chasseur! tu dois être prêt d'es- « prit et de cœur, et te mettre pour marque un collier à la ma- « nière de la colombe. »

Mon âme ressent la plus vive sympathie pour ce rossignol sans ami qui, à cause de son amour pour la rose, s'est exposé au malheur. Lorsqu'il s'est retiré, résigné à son sort, ses plaintes n'ont laissé aucune trace dans le jardin. O rossignol! tu n'avais réussi ni auprès de la rose, ni auprès du jardinier : comment avais-tu osé bâtir ta maison dans le jardin? — Ah! je sens combien il a sujet de soupirer en pensant avec quel plaisir il passerait sa vie si ce jardin était le sien, si cette rose était à lui, si le jardinier était pour lui.

Le triste rossignol pleura tellement qu'il fut déshonoré. Les larmes de ses yeux submergèrent sa demeure. Toutefois un ami *de noble race*[1] le recherche pour l'aimer cordialement; le rossignol doit répondre à l'amour du roi.

AFZAL.

Kammal Schâh Muhammed Afzal[2], d'Allahâbâd, est

[1] Les mots علی گوهر, qui signifient *un individu de noble race*, désignent, dans ce gazal, le poëte royal.

[2] افضل *meilleur*, etc.

auteur d'un diwân hindoustani. Il fut très-lié avec un nommé Gopâl, et il écrivit un poëme à ce sujet, sous le titre de *Bikat kahânî*[1], c'est-à-dire Terrible Histoire; ouvrage dont il existe deux manuscrits à l'*East-India House*, écrits en caractères persans. Ce poëme est aussi intitulé *Bârah mâça*, ou les Douze Mois. Dans un des deux manuscrits dont nous parlons il est attribué à Gopâl. Il y a du reste plusieurs ouvrages hindoustani qui portent le nom de *Bârah mâça*. J'aurai occasion de parler de quelques-uns. Un manuscrit portant ce titre[2] est indiqué parmi les livres de la bibliothèque d'un nommé Farzâdaculî, dont mon honorable ami, M. Forbes, possède le catalogue manuscrit, mais j'en ignore le sujet.

Quoique Musulman, Afzal a écrit aussi des dohra et des kabit en hindouî[3]. Afsos qui le connut en parle dans son *Araïsch-i mahfil*, pag. 82, comme d'un contemplatif renommé. Alî Ibrahîm cite de lui un vers, tiré du roman dont nous avons parlé. En voici la traduction :

Ceux qui s'attachent à un voyageur (c'est-à-dire à un homme), s'exposent à passer leur vie à pleurer.

AGAH (JAWAN).

Nûr Khân Jawân Agâh[4], conteur distingué, élève, en ce genre, du célèbre conteur Mîr Ahmad, et pour la

[1] بکتهہ کہانی. En lisant et traduisant comme je l'ai fait, il faut alors lire بکت; je ne suis pas bien sûr de ce mot qui est illisible dans mes deux manuscrits d'Alî Ibrahîm.

[2] باهره مانسه (*sic*), c'est-à-dire *les douze mois*.

[3] Gilchrist, *Hindoostanee Grammar*, pag. 335.

[4] آگاه *instruit*.

poésie, de Mìr Ziyâ uddìn Ziyâ [1], était encore un jeune homme à l'époque où écrivait l'auteur du *Gulzâr-i Ibrâhîm*, c'est-à-dire de 1780 à 1784. On le compte parmi les poëtes hindoustani.

AGAH (SALAH).

Muhammed Salâh Agâh, de Dehli, vivait sous l'empereur mogol Muhammad Schâh. Il est auteur de poésies charmantes, tant pour le fond des pensées que pour l'expression. Voici la traduction d'un de ses vers, cité par Fath Alî Huçaïnî :

Il est convenable que dans ma vieillesse je parcoure le monde ; car ce beau spectacle s'évanouira bientôt pour moi.

AHÇAN.

Mîrzâ Ahçan Alì fut en premier lieu disciple de Mîr Ziyà, puis de Mirza Rafî Sauda. Alî Ibrahîm dit qu'il fut employé comme secrétaire à la cour du nabâb d'Aoude, Schuja uddaula. Plus tard, en 1800, il fut employé à Lakhnau au service du nabâb Sar Afrâz uddaula Haçan Rizâ Khân. Mushafì dit qu'il était très-spirituel et qu'il s'énonçait avec précision et facilité. Il ajoute qu'il fut d'abord attaché au khâja Muhammad Yûnas Khân, ensuite au nabâb vizir défunt (apparemment à Schujâ uddaula); et qu'il se distingua spécialement dans la poésie. Ses vers dans lesquels il a pris le takhallus de *Ahçan* [2],

[1] Voyez l'article consacré à cet écrivain

[2] احسن *excellent.*

se font remarquer par de la vigueur et par la pureté du langage. Ils ont été réunis en diwân.

AHÇAN ULLAH.

Miyàn Ahçan ullah, ou simplement Ahçan[1], est un poëte hindoustani qui a écrit dans le genre d'Abrù, son contemporain. Il s'est attaché à exprimer de nouvelles idées, ce dont peu de ses modernes compatriotes se sont mis en peine; car leurs écrits ne sont souvent que des centons qu'on peut retrouver çà et là, dans les écrits des poëtes plus anciens. Toutefois on lui reproche d'avoir trop recherché les expressions à double entente, ce qui empêche la généralité des lecteurs d'apprécier ses vers. Il était mort quelques années avant l'époque où Fath Alî Huçaïnî écrivit son *Tazkira*. Ce biographe en cite quelques vers; voici la traduction de deux seulement :

Le nom seul de Nimat Khân est aussi doux que le chant de David : il rend comme de la cire les cœurs de fer.

L'usage des paroles grossières est indigne de l'homme. Celui qui met sa langue en mouvement pour dire des injures ne devrait pas faire partie de l'humanité.

AHCAR.

Mîrza Jawàd Alì Ahcar[2], de la tribu des Quizilbasch[3],

[1] احسن الله *l'Excellent* (*par la bonté*) *de Dieu*.

[2] احقر *humble* (vil).

[3] Des mots turcs قزل *rouge* et باش *tête*. Ce sont des Tartares, considérés comme les descendants des captifs donnés par Tamerlan au schaïkh Haïdar. Ils portent un bonnet rouge, d'où leur vient ce nom.

est un poëte hindoustani dont Mushafî cite plusieurs pièces de vers. Ses ancêtres étaient originaires du Khoraçân; mais depuis deux générations ils habitaient l'Hindoustan quand Ahcar naquit à Lakhnau. Il eut le bonheur, étant âgé de douze ans, d'aller visiter le tombeau d'Alî à Najaf[1], celui de Huçaïn à Karbala, et les Kâzimaïn[2], ou les tombeaux des deux Kâzim, savoir : celui du septième imâm Muçâ ben Jafar à Bagdad, et celui de Mahdî douzième et dernier imâm à Sâmira. Il passa quatre ans dans cet intéressant voyage et revint ensuite à Lakhnau, où il résidait en 1793; il n'avait alors que vingt-deux ans. Il fut un des élèves les plus distingués de Haçan, l'auteur du *Sihr ulbayân*.

AHMAD.

Ahmad Beg, connu sous le surnom poétique d'*Ahmad*[3], est un écrivain hindoustani qui est cité par Mannû Lâl, dans son *Guldasta-i nischât*.

[1] Ville de l'Irac-Arabî, à 18 lieues de Karbala. C'est là que se trouve le tombeau d'Alî.

[2] كاظمين *les deux débonnaires*.

[3] احمد est un des noms de Mahomet. Ce mot, qui signifie *loué*, *περικλυτὸς*, est, selon les Musulmans, le nom sous lequel leur prophète est annoncé dans le Nouveau Testament, où les copistes, disent-ils, ont écrit par erreur *παρακλητὸς*. Voyez mon opuscule intitulé *Doctrine et devoirs de la religion musulmane*, pag. 15.

AHMAD (HAFIZ UDDIN).

Le schaïkh et maulawî Hafîz uddîn Ahmad[1], fils de Hilâl uddîn Muhammad, et petit-fils du schaïkh Muhammad Zâkir Siddiquî, est un écrivain hindoustani très-distingué. Ses ancêtres vinrent de l'Arabie se fixer dans le Décan; puis, après deux générations, le schaïkh Haçan, un d'eux, alla s'établir dans le Bengale. Depuis ce temps ils firent profession de la vie religieuse, pendant cinq générations, en sorte qu'un fils de ce dernier, le schaïkh Sadî, connu sous le nom de *Schâh Purân*, eut l'avantage d'être disciple de Schâh Inâyat ullah, qui était fils de Schâh Abd ullah Kirmânî; et instruit par lui, il parvint à un haut degré de sainteté. Toutefois il se mit au service de l'empereur mogol, ayant eu une occasion favorable de le faire. Hilâl uddîn[2], père de notre écrivain, fut attaché en qualité de *munschî* (professeur) au collége de Fort-William; quant à Ahmad, il resta jusqu'à l'âge de vingt ans au collége des Natifs de Calcutta, fondé par le gouverneur général Hastings. Il y apprit les langues arabe et persane, puis il fut attaché au collége de Fort-William en qualité de professeur. Ce fut alors que le docteur Gilchrist, connu par son zèle pour la culture de la langue hindoustani, l'engagea

[1] J'ignore si c'est le même écrivain que Mannû Lâl nomme simplement Schaïkh Ahmad, et dont il cite un vers.

[2] هلال الدين *le croissant de la religion.* Il est auteur d'une grammaire hindoustani, écrite en persan et intitulée *Canuncha Hindî*, c'est-à-dire Petite Grammaire hindoustani, dont j'ai un exemplaire manuscrit dans ma collection particulière. Je ne sais s'il a laissé d'autres ouvrages.

à traduire l'*Ayâr danisch*[1]. Il se livra en effet à ce travail, dans lequel il fut aidé par son père qui était fort savant.

L'ouvrage fut terminé en mai 1803, et Ahmad fut gratifié de la plus forte récompense qu'on ait jamais donnée en pareille occasion. Quelque temps après il quitta le collége de Fort-William, et il fut employé par M. Metcalfe, alors résident à Dehli. Il était encore en cette ville en 1815, et il y exerçait les fonctions de principal munschi. J'ignore s'il vit encore[2]. On sait que l'*Ayâr danisch*, ou la Pierre de touche de la sagesse, est la version persane due à Abû'lfazl, premier ministre d'Akbar, du célèbre recueil de fables connues sous le nom de *Kalila et Dimna*, recueil originairement écrit en indien[3] par le philosophe Bidpaï, sous le titre de *Karatak Damanak*[4]. La traduction hindoustani d'Ahmad, à la fois remarquable par la pureté et l'élégance du style, aussi bien que par la fidélité, est extrêmement estimée. Elle a été publiée à Calcutta, en 1815, sous le titre de *Khirad afroz*[5], par les soins de feu T. Roebuck et avec

[1] J'ignore si c'est la même traduction dont il y a un exemplaire dans la bibliothèque du ministre du Nizâm, sous le titre de *Dânisch afroz*, دانش افروز, *l'Éclaireur de la sagesse*.

[2] Ce qui précède est extrait en partie de la préface hindoustani du *Khirad afroz*, écrite par Ahmad, et en partie de celle de Roebuck.

[3] زبان هندی. Il faut entendre probablement ici par ces mots le *sanscrit*.

[4] كرتك دمنك. Voyez des détails sur cette matière dans le Mémoire historique que feu M. de Sacy a donné en tête de son édition arabe de ce même ouvrage.

[5] خرد افروز, c'est-à-dire *l'Éclaireur de l'entendement*. On avait

l'assistance du maulawî Kâzim Alî Jawân et des munschi Gulâm-i Akbar [1], Mirzaï Beg et Gulâm-i Câdir [2]. Elle forme deux volumes grand in-8°, qui contiennent seize chapitres dont voici le sujet en peu de mots.

Le Ier contient l'histoire de l'ouvrage, telle qu'elle a été donnée par le fameux philosophe Bujurjmihr;

Le IIe contient celle de Barzuya, médecin distingué par sa science et ses grandes qualités, lequel fut envoyé dans l'Inde par Nuschirwân le Juste, roi de Perse, à l'effet d'obtenir une copie de ce livre célèbre;

Avec le IIIe commencent les fables. La première a pour but de prouver qu'il ne faut pas se fier aux faux rapports;

Le IVe roule sur la punition qui est réservée aux mauvaises actions, et sur la fin malheureuse d'une vie mal employée;

Le Ve, sur les heureux effets du bon accord entre les amis, et sur le secours qu'ils peuvent se prêter mutuellement;

Le VIe, sur la nécessité de veiller aux mouvements

commencé, en 1803, une première édition, petit in-folio, de cet ouvrage; mais il n'en a paru, je crois, que 52 pages. J'ai dans ma collection particulière un exemplaire de cette portion. Cette édition a été annoncée sous le titre de *Ayâr danisch*, dans les *Primitiæ orientales*, tom. III, pag. 52. On a publié à Calcutta, en 1827, un volume d'extraits du *Khirad afroz*; il est intitulé *Ta'limât-i Khirad afroz*, تعليمات خرد آفروز, *Leçons du Khirad afroz*.

[1] Le même qui a donné la seconde édition du *Bag o bahar*, ou Histoire des quatre Derviches, publiée à Calcutta, en 1813.

[2] Gulam-i Cadir est attaché, en ce moment, en qualité de professeur d'arabe et de persan, au *Bishop's College*, près de Calcutta.

d'un ennemi, et de se tenir en garde contre son hypocrisie et ses ruses;

Le VIIe, sur les inconvénients qui résultent de la négligence qu'on met quelquefois à s'occuper d'un objet qu'on a en vue;

Le VIIIe, sur les suites fatales de la précipitation;

Le IXe, sur la prévoyance, la politique et les expédients par lesquels nous pouvons échapper aux maux que nos ennemis cherchent à attirer sur nous;

Le Xe, sur la nécessité de se mettre en garde contre les personnes malveillantes, et de ne pas se fier à leur sourire;

Le XIe, sur l'excellence du pardon, qui est une des plus grandes vertus d'un roi;

Le XIIe, sur la rétribution dont les crimes sont accompagnés;

Le XIIIe, sur les dangers d'aspirer à ce qui est hors de notre sphère et de négliger nos propres affaires;

Le XIVe, sur l'excellence du savoir et de la modestie, et sur les bons effets d'une mûre délibération;

Le XVe montre que les rois doivent se garder des conseils des gens sans probité et sans droiture;

Le XVIe, qu'on ne doit pas faire attention aux vicissitudes temporelles, mais rapporter tout à la souveraine volonté et au décret absolu de Dieu.

Il y a plusieurs autres Histoires de Kalîla et Dimna rédigées en hindoustani. La première est intitulée *Muntakhab ulfawâïd* [1], c'est-à-dire Choix d'utilités; il y en a un exemplaire manuscrit dans la bibliothèque de Fort-

[1] منتخاب الفوايد

William; la seconde porte le titre de : *Kalila Dimna, tarjama dar hindouî rekhta* [1], c'est-à-dire, Kalila et Dimna, traduit en hindouî rekhta; il y en a un exemplaire dans la bibliothèque de l'*East-India House;* la troisième est indiquée dans le catalogue des livres de sir W. Ouseley.

AHMAD ALI.

On doit à cet écrivain, qui habitait Faïzâbâd, un poëme sur l'histoire de *Gul o Sanaubar* [2], qu'il écrivit par l'ordre du dernier roi d'Aoude. Cette intéressante légende fait le sujet de plusieurs autres romans en vers hindoustani.

1° Il y a un *Gul o Sanaubar* en dialecte dakhnî, dont il existe un exemplaire dans la bibliothèque du Nizâm, à Haïderâbâd. C'est le même poëme, je pense, dont on trouve un manuscrit incomplet à l'*East-India House*, sous le n° 546, fonds de Leyden.

2° Il y en a un autre qui porte le titre de *Gulschan-i Hind* [3], le Jardin de l'Inde, ou *Quissa-i Gul o Sanaubar*, Histoire de Gul et de Sanaubar. Cet ouvrage existe, en manuscrit, à la bibliothèque du collége de Fort-William, à Calcutta, qui fait aujourd'hui partie de la collection de la Société asiatique du Bengale.

On doit encore à Ahmad Alî deux ouvrages en prose hindoustani. Le premier est intitulé *Mor pankhi* [4], ou le

[1] کلیله دمنه ترجمه در هندوی ریختہ

[2] گل و صنوبر *la Rose et le Pin.*

[3] گلشن هند

[4] مور پنکھی

Batelet; et le second est le conte qui porte le titre de *Raschk-i parî* [1], ou la Jalousie de la fée. Ils ont été écrits à Faïzâbâd, en 1241 de l'hégire (1825-1826).

AHMAD WAHHAB [2].

Poëte musulman cité par Gilchrist, dans sa Grammaire hindoustani, comme ayant écrit en hindouî et en urdû ou hindoustani musulman.

AHMAD, DU GUZARATE.

Alî Ibrahîm nous apprend, dans sa Biographie anthologique, intitulée *Gulzâr-i Ibrahîm*, que cet écrivain hindoustani était contemporain et compatriote du célèbre Walî, qu'il était fort habile en sanscrit et en brajbhakha, et qu'il a laissé des poésies rekhta [3]. Il en cite ce vers seulement :

> Ahmad, que puis-je faire aujourd'hui pour les belles dans la voie de l'amour? L'obscurité de la nuit environne ma tête, et la fatigue retient mes pieds.

Je pense que c'est le même écrivain que Mîr nomme dans sa biographie *Ahmadî Gujarâtî* ou Ahmadî du Guzarate, et dont il cite cinq vers où, malheureusement, on ne trouve pas le nom du poëte.

[1] رشك پرى

[2] وهاب *généreux*, etc.; par suite, un des attributs de Dieu, *le généreux par excellence*.

[3] C'est ainsi qu'on nomme souvent l'hindoustani versifié.

AHMADI.

Ahmadî[1] est le surnom poétique du schaïkh Ahmad Wâris, poëte hindoustani distingué. Il naquit à Zimaniya[2]. Sa famille était alliée au cazî Schams uddîn Hérawî[3], descendant du prince des spiritualistes, Schâh Aschraf uddîn Baharî[4]. Quant à Ahmadî, comme il tenait de ses ancêtres le droit d'être payeur du pargana de Zimaniya, et de commander un escadron de cavalerie, il fut employé, en cette qualité, par le nabâb de Gazîpûr, Fazl-i Alî Khân.

En l'année 1196 (1781-1782), il fit un choix de cent vers environ parmi ses nombreuses poésies hindoustani, et les envoya à Alî Ibrahîm, pour qu'il pût les citer dans sa Biographie anthologique; mais ils ne lui parvinrent pas, et ce dernier n'en cite que dix qu'il connaissait déjà.

AISCH, DE DEHLI.

Mirzâ Muhammad Askarî Aïsch[5] était fils de Mirzâ Alî Taquî, qui avait la charge de *schar amîn*[6] de la ville de Jahanguîrâbâd (Dacca), pour le nabâb Huçaïn Alî Calî Khân. Mirzâ Askarî naquit à Dehli, mais

[1] احمدی *Ahmadien*, Mahométan.

[2] Petite ville au sud de Gazîpûr, dans la province d'Allahâbâd.

[3] C'est-à-dire de la ville de Hérat, en Khoraçan.

[4] Ou de Bahar, province de l'Inde.

[5] عیش *vie*, etc.

[6] شهر امین, c'est-à-dire, je crois, *receveur*.

il alla se fixer à Murchidâbâd et y occupa des fonctions publiques. Ses poésies hindoustani ont été réunies en un diwân : elles ont de la célébrité. Ali Ibrahim, qui était lié avec lui, en cite plusieurs vers dans son *Gulzâr*.

AISCH (HAÇAN RIZAI).

Mirzâ Haçan Rizaî Aïsch, disciple de Mir Soz, est représenté, par les biographes originaux, comme un poëte d'un heureux naturel, aimable et modeste. Il était à la fleur de l'âge à l'époque où Mushafî, qui le connaissait, écrivait son *Tazkira*. Voici la traduction d'un court gazal de cet écrivain :

Si ce charmant oiseau venait une fois seulement au bord de la terrasse de ma demeure, je m'emparerais de lui et je le mettrais en sûreté quelque part. — Qu'est-ce que ces gouttes de vin que tu me donnes, ô échanson? Remplis donc une fois ma coupe entièrement. — Ce gazal de Aïsch est comme un holocauste d'amour : oui, je suis prêt à sacrifier ma vie pour celle à qui je me suis voué.

AISCHI.

Talab Ali, connu sous le surnom poétique de *Aischi*[1], est auteur d'un diwân qui consiste en une grande variété de poëmes écrits avec goût et élégance. C'est à M. le lieutenant-colonel Low, résident anglais à Lakhnau, que je dois ce renseignement, qu'il tenait du bibliothécaire du dernier roi d'Aoude.

[1] Je n'ai pas vu ce nom écrit en caractères persans; mais je pense que c'est le mot عيشى, adjectif dérivé de عيش vie, et par suite, *plaisir, délices*.

AJIZ [1].

Poëte hindoustani cité par Mîr seul, dans sa biographie. Il paraît qu'il se livrait à l'amour antiphysique, pour lequel, malheureusement, les Orientaux à imagination ardente ont quelquefois de la propension. Il était lié avec Miyân Kamtarîn, et il avait souvent des conférences littéraires avec Hâfiz Halîm, qui était un homme d'un caractère affectueux et très-liant. Ce dernier connaissait les bons vers des grands maitres, et il écrivait les siens à la manière d'Abû Ishac Atima [2]. Quelquefois Ajiz composait des vers en sa compagnie ou s'occupait à intercaler des vers connus dans les siens. Mîr cite un exemple de ces intercalations nommées *tazmîn* [3].

AJIZ (ARIF UDDIN).

Arif uddîn Alî Khân Gobin Ajiz, d'Akbarâbâd ou Agra, est un des poëtes hindoustani dont les œuvres ont été réunies en diwân. Il avait habité Dehli dix à douze ans avant l'époque où Mîr écrivait sa biographie, et y avait acquis de la célébrité, d'après le témoignage du même biographe. Quelque temps avant la même époque, il alla dans le Décan; il se fixa à Burhanpûr, ancienne capitale du Candeisch. Selon Mîr,

[1] عاجز *faible, abattu.*

[2] اطعمه, mot arabe, pluriel de طعام *viande, nourriture.*

[3] تضمین

le langage d'Ajiz n'était pas pur. Il a généralement écrit dans le mètre nommé *kabit*. Fath Alî Huçaïnì donne dans son *Tazkira* trois pages de ses vers. Voici la traduction du seul que cite Alî Ibrahîm :

O visage de roses! lorsque je me souviens de toi, par l'abondance de mes larmes de sang, mes paupières sont comme un rosaire de grains de rubis.

AJIZ (MUHAMMAD).

Muhammad Ajiz est un poëte du Décan, à qui on doit : 1° le *Quissa-i lâl o gauhar*, ou simplement *Lâl o gauhar* [1], roman en vers hindoustani, qui jouit d'une certaine célébrité qu'il doit surtout au style brillant et facile dans lequel il est écrit. J'en ai un exemplaire dans ma collection particulière, et il y en a aussi des copies dans les principales bibliothèques de l'Inde, entre autres dans celles du collége de Fort-William, à Calcutta, et du Nizâm, à Haïderâbâd. On trouvera l'analyse de ce poëme (masnawî) dans le second volume de cet ouvrage. Il existe, en persan, un ouvrage sur le même sujet, par Huçaïn Alî, de Séringapatan. Cet ouvrage, écrit en 1778, est dédié au malheureux sultan Tippou. Il est mentionné dans le catalogue des livres de ce prince, catalogue publié par feu C. Stewart.

2° On doit aussi à cet écrivain une histoire de Firoz Schâh, intitulée *Quissa-i Firoz Schâh* [2], masnawî dont il existe des exemplaires manuscrits à la bibliothèque du

[1] لعل و گوهر *le Rubis et la Perle.*

[2] قصهٔ فیروز شاه

collége de Fort-William et à celle de la Compagnie des Indes orientales, à Londres. Un manuscrit de l'*East-India House* a été copié en 1100 de l'hégire (1688-1689)[1]. L'auteur nous apprend que ce dernier ouvrage est traduit du persan. Il existe, en effet, un ouvrage persan portant ce titre, parmi les manuscrits recueillis par Mackenzie[2]; et M. Wilson, rédacteur du catalogue raisonné de ces livres, nous apprend que ce Firoz Schâh, fils du roi de Badakhschan, comme Taj ulmulùk, héros du *Gul-i Bakâwalî*, alla chercher une fleur merveilleuse pour guérir son père malade.

AJMAL.

Le schaïkh Schâh Muhammad Ajmal[3], d'Allahâbâd, frère cadet de Schâh Gulâm-i Cutb uddîn Mucîbat[4], était faquîr, ainsi que son titre de *schâh*[5] l'indique, et la lignée religieuse à laquelle il appartenait est célèbre dans l'Inde. Il était très-lié avec Alî Ibrahîm, et, sur la demande de ce dernier, il lui envoya à Bénarès, d'Allahâbâd où il résidait, en l'année 1196 (1781-1782),

[1] Ce manuscrit, qui porte le n° 393, fonds Leyden, n'a pas de titre; c'est seulement d'après les titres des chapitres qu'on peut juger que c'est l'histoire dont il s'agit.

[2] Tom. II, pag. 137.

[3] اجمل *le plus beau.*

[4] Voyez l'article consacré à Mucîbat.

[5] Ce mot signifie *roi*, comme chacun le sait; après le nom de l'individu auquel il est joint, il s'emploie en parlant d'un souverain; avant le nom, il indique celui qui est roi de ses passions, qui les a subjuguées, et c'est un titre qu'on donne aux derviches, aux pîrs, etc. Voyez mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, p. 21.

des vers qu'Ibrahîm a insérés dans sa biographie. J'ignore si Ajmal est auteur de quelque ouvrage de longue haleine et si ses pièces de vers ont été réunies sous le titre de diwân.

AJOMAYARA.

Écrivain hindou à qui on doit un *guîta* ou chant par excellence, écrit dans le dialecte de Jaïpûr. Ward cite cet ouvrage dans son *Histoire et littérature des Hindous* [1]. Il cite un autre guîta en dialecte de Kanoje, mais sans en indiquer l'auteur.

AKBAR.

Hajî Schâh Akbar [2], connu aussi sous le nom de *Bahchû*, est un poëte hindoustani qui habitait Dehli. Mushafî nous le représente comme un jeune homme gai, vif et agréable. Il était attaché à l'empereur mogol en qualité de concierge. A l'époque où Mushafî fonda, à Schâhjahânâbâd (Dehli), une société littéraire, Akbar fut le premier qui vint lui soumettre ses pièces de vers. Peu de temps après, il s'attacha au poëte Schâh Hâtim [3], et retira de la société de ce célèbre écrivain mystique, de grands avantages spirituels et littéraires. Il composa ensuite un diwân écrit à la manière antique et plein d'allusions et de métaphores obscures; genre que Mus-

[1] Tom. II, pag. 481.

[2] اكبر *grand*; à la lettre, *plus grand* ou *le plus grand*.

[3] Voyez l'article consacré à cet écrivain, qui, selon Bénî Narâyan, était le père de notre poëte.

hafì, dont le *Tazkira* me fait connaître ces particularités, déclare ne pas aimer; aussi cite-t-il de cet écrivain trois vers seulement, qui forment, du reste, un court gazal que Bénî Narâyan a reproduit dans son *Diwân-i jahân*.

AKHTAR.

Mìr Akbar Alì Akhtar[1], prit d'abord le mot *Anjam*[2] pour takhallus. Il était fils d'Abd ullah et petit-fils de Pansad Munì qui était un des fils du nabâb Camar uddîn Khân. Mushafì dit que c'était un jeune homme très-aimable et fort éloquent. Il est compté, à juste titre, parmi les poëtes hindoustani. Il excellait aussi dans les arts manuels, et s'amusait volontiers à tirer des feux d'artifice. Un jour, il se rendait à Lakhnau en compagnie de Mirzâ Jânì qui était récemment revenu de Karbala; or, Mirzâ Jânî qui connaissait depuis longtemps Mîr Muhammad Naìm Khân, vint loger dans la maison de ce dernier, et lui ayant fait l'éloge de l'habileté d'Akhtar, il le détermina à le prendre à son service. Mushafì était attaché au même personnage, et il fut, par conséquent, lié avec Akhtar qui lui soumettait ses vers. Quelques années se passèrent ainsi; mais ensuite Mushafì dégoûté des vers et de la poésie, ne voulut plus être le conseiller d'Akhtar. Alors il s'adressa à Miyân Calandar Bakhsch Jurat, poëte qui jouit d'une grande célébrité et dont il

[1] اختر *astre, étoile.*

[2] أنجم, forme comparative de la racine arabe نجم *apparuit, etc.*, racine à laquelle appartient le mot نجم *étoile.*

sera parlé plus loin. Mushafî qui cite deux pages des vers de ce poëte, croyait qu'il passait trente ans en 1793.

AKRAM.

Khâjâ Muhammad Akram [1], de Dehli, est un poëte hindoustani qui excellait surtout à faire des chronogrammes [2] en vers. C'est ce que nous apprend Alî Ibrâhîm, qui en cite le vers dont la traduction suit :

Si le dévot spiritualiste venait dans ma pagode, ah! j'en suis sûr, il croirait se trouver dans la mosquée.

Le poëte veut dire par là que l'homme religieux exotériquement est aussi bien dans une pagode que dans une mosquée pour prier Dieu; que, s'il en faisait l'essai, il verrait par lui-même qu'il en est ainsi.

ALA.

Mîr Ala [3], fils de Mîr Wilâyat ullah Khân, était un noble de Dehli connu pour son talent poétique. Ibrâhîm, auteur du *Gulzâr*, fut dans le cas de le voir à l'époque de la guerre que soutint, contre les Anglais, le nabâb Schujâ uddaula dans le gouvernement duquel Ala occupait un emploi. Il nous apprend qu'il avait beaucoup de goût pour le luxe et les plaisirs de l'amour. Il cite de lui plusieurs gazal et quelques vers détachés. En voici un qui se distingue par son exagération métaphorique :

[1] اکرم *très-généreux.*

[2] C'est ce qu'on nomme تاریخ.

[3] اعلی *très-élevé, excellent, noble, etc.*

Le torrent de mes larmes ne se contente pas de rouler dans les flots des fragments de mon cœur; mes yeux eux-mêmes sont entraînés par le courant, avides qu'ils sont de voir ma bien-aimée.

ALAM.

Sâhib Mîr Alam [1], de Dehli, fils de Khâja Mîr Dard [2], était un derviche très-versé dans la science du spiritualisme. Il était encore jeune en 1796. Mushafî nous le représente comme fort doux et très-affable, et comme ayant hérité du talent, pour la poésie, que son père possédait à un degré éminent. Il réussissait surtout dans les quatrains et les matla [3]. Il demeura quelque temps à Murschidâbâd en 1194 (1780), par suite de l'amitié qui le liait au râja Daulat Râm. Lutf nous apprend qu'il vivait à Dehli dans la retraite et l'abnégation en 1215 (1800-1801). Il a laissé des poésies hindoustani, dont Mushafî, Alì Ibrahìm et Lutf citent plusieurs fragments.

ALI.

Munschî Saïyid Bahâdur Ali [4], père du saïyid Abd ullah, éditeur du Coran hindoustani d'Abd ulcâdir, est auteur lui-même d'une autre traduction inédite du Coran écrite en hindoustani. (Voyez l'article sur Abd ullah.)

[1] الم *peine, affliction.*

[2] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

[3] Le مطلع est le premier vers d'un poëme.

[4] علي *élevé, noble*, etc., nom propre du cousin et gendre de Mahomet, premier imâm.

ALI (HAÇAN).

Mìr Haçan Alì, de Lakhnau, fils de Mìr Hajjì Schâh, est un Musulman distingué et fort instruit qui résida plusieurs années en Angleterre. Il était attaché en qualité de munschì à l'École militaire de la compagnie des Indes orientales à Addiscombe, près Croydon. Il retourna ensuite dans l'Inde, et conduisit avec lui une dame anglaise qu'il avait épousée, et qui resta à Lakhnau, pendant douze ans, renfermée dans le harem de son mari. Elle revint ensuite en Angleterre, et y publia, en 1832, sous le nom de Madame Mìr Haçan Alì, un ouvrage très-intéressant sur l'Inde musulmane [1].

Haçan Alì est auteur, outre l'ouvrage de sa femme, auquel il a indirectement coopéré, en lui fournissant de précieux renseignements,

1° D'une traduction hindoustani de l'*Évangile de S. Mathieu*, dont on conserve l'original à la bibliothèque de l'*East-India House* à Londres;

2° De la traduction, en hindoustani, d'une portion du célèbre roman de Goldsmith intitulé *le Ministre de Wakefield*, traduction qui a été publiée dans la seconde édition des *Hindustani Selections*, par M. Shakespear alors collègue de Mìr Haçan, à Croydon;

3° D'une *Grammaire hindoustani*, dont le manuscrit original existe dans la bibliothèque du collége de Fort-William à Calcutta [2];

[1] Il est intitulé *Observations on the Musulmauns of India*. J'en ai donné une notice dans le *Journal asiatique*, II[e] série, t. IX, p. 539 et suiv.

[2] Voyez le catalogue imprimé de cette bibliothèque, n° 606.

4° De la traduction, en hindoustani, d'une portion de la liturgie de l'église anglicane. J'ignore si c'est celle qui a été imprimée à Calcutta en 1814, sous le titre de *A compendium of the Book of common prayer.*

ALI (HACAN), DU DÉCAN.

On doit à cet écrivain que feu Charles Stewart nomme *poëte lauréat* dans son catalogue des livres de Tippou :

1° L'ouvrage intitulé *Bhûk-bal* ou *Kok-schâstar* [1], volume en vers hindî, imité du sanscrit, dont le titre signifie *Liber coitus, id est modorum diversorum cocundi.* Ces manières, au nombre de trente-quatre, sont décrites scrupuleusement. Les femmes y sont divisées en quatre classes; elles sont nommées, selon celle à laquelle elles appartiennent, *padmanî, chitrinî, sankhini* ou *schankinî* et *hastinî.* Les hommes sont séparés à leur tour en quatre classes. Ils se distinguent en *ahû* (daim), *scher* (lion), *khar* (âne) et *fîl* (éléphant). On prétend que l'auteur du premier ouvrage de ce genre était un pandit nommé *Kok,* et qu'on a donné son nom à tous les écrits postérieurs sur cette matière [2]. Il y a parmi les manuscrits hindoustani du collége de Fort-William, un volume intitulé *Kok-schâstar;* j'ignore si c'est le même ouvrage. Il y a aussi parmi les manuscrits de l'*East-India House* un ouvrage intitulé *Naskhahi kamîr* qui est indiqué comme une traduction

[1] بهوك بل يعنى كوك شاستر. Les deux premiers mots doivent être plutôt, je pense, بوك پل *bhog pal,* le moment du plaisir.

[2] Je possède dans ma collection particulière un ouvrage persan sur le même sujet, intitulé *Kok-nâma,* كوك نامه.

hindî du *Kok-schâstra.* Je trouve enfin, parmi les manuscrits indiqués dans le catalogue de la riche bibliothèque d'un certain Farzâda Culî, un *Traité sur le kok* en vers hindî, intitulé *Riçâla-i Koksâr*[1].

2° Le *Mufarrih ulculûb*[2], ou *ce qui réjouit les cœurs;* titre qu'on a donné aussi à une traduction hindoustani de l'*Hitu-padéça*, faite d'après une version persane qui est intitulée de la même manière[3]. Le *Mufarrih* d'Haçan Alî est, selon Ch. Stewart, une collection de poëmes et d'odes de félicitation en persan et en dakhnî; mais c'est en réalité une sorte de poétique écrite en persan avec de nombreux exemples en vers hindoustani. On en conserve un exemplaire à la bibliothèque de l'*East-India House*, n° 208, fonds Leyden.

Ces deux ouvrages sont dédiés au sultan Tippou : ils étaient l'un et l'autre dans sa bibliothèque.

AMANI, D'AZIMABAD.

Khâja Imâm Bakhsch Amânî[4], d'Azîmâbâd (Patna), vivait sous le gouvernement du nabâb Sirâj uddaula, fils de Haïbat-jang. Il existait encore en l'année 24 du règne de Schah Alam II qui commença à régner en 1761, et il habitait sa ville natale. Alî Ibrâhîm à qui j'emprunte ces détails, ne cite qu'un seul vers de ce poëte hindoustani.

[1] رسالهٔ كوكسار *Traité sur l'essence* (l'affaire) *du kok.*

[2] مفرح القلوب

[3] Voyez l'article sur Huçaini (Bahâdur Alî).

[4] اماني (dérivé de l'arabe امان), *sûreté*, *charge*, *dépôt.*

AMANI, DE DEHLI.

Mîr Amânî, fils du khâjâ Acimì[1], naquit à Dehli. Il alla habiter Murschidâbâd en 1181 (1767-1768). Il y célébrait avec zèle la fête du *Tazia*[2]. Non-seulement il composait des marciya[3] en hindoustani en l'honneur du martyr des martyrs (Huçaïn), mais encore il les chantait lui-même du haut des minarets. On raconte qu'à la suite d'un évanouissement qu'il éprouva dans une des dix nuits du mois de muharram consacrées à cette fête, en 1187 (1773-1774), il quitta cette terre périssable pour aller habiter l'éternel jardin. Alì Ibrâhîm cite trois pages de ces vers. J'ai lu aussi un cacìda de ce poëte, à la louange d'Açaf uddaula, nabâb d'Aoude, dans un recueil manuscrit de pièces de poésies hindoustani. Il m'a paru écrit avec élégance et facilité.

AMIN.

Khâjâ Muhammad Amîn uddîn ou simplement Amîn[4], d'Azîmâbâd (Patna), était fils de Wahîd uddîn Khân qui exerçait les fonctions de *cazî* pour le nabâb Najîb uddaula. Il était très-lié avec Alì Ibrâhîm, et un des hommes les plus distingués de son temps pour la poésie et

[1] آثمی *pécheur,* etc. C'est le même personnage dont il a déjà été parlé, quoique son nom soit orthographié différemment.

[2] Voyez, sur cette solennité, mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde,* pag. 30 et suiv.

[3] *Ibid.* pag. 34.

[4] امین *sûr, fidèle.*

l'éloquence. Il y a, en effet, plus d'esprit et de jugement dans ses écrits que dans la plupart de ceux de ses contemporains. Il s'exprimait purement; il était plein de bonnes qualités et d'un commerce agréable. Il fut, à Dehli, le voisin de Mushafì, et fréquenta la même société littéraire. A cette époque, il était *daroga* (surintendant) de la pharmacie impériale. En 1194 de l'hégire (1784 de Jésus-Christ), après avoir occupé pendant quelques années un emploi auprès de Mîr Muhammad Rizâ Khân Muzaffar-jang Bahâdur, il vivait dans le contentement et l'indépendance qui caractérisent les vrais spiritualistes. Ses œuvres qui ne sont pas nombreuses, ont été réunies en diwân. De ce recueil Alî Ibrâhîm a extrait dix pages dont il a enrichi son Anthologie biographique.

AMIN, DU DÉCAN.

Muhammad Amîn, du Décan, est un poëte distingué à qui on doit entre autres un *Sâqui-nâma* et un masnawî sur Joseph et Zalîkhâ, légende favorite des poëtes musulmans. Il est intitulé *Quissa-i Yuçûf Zalîkhâ* [1]. J'ai, dans ma collection particulière, un exemplaire de cet ouvrage que je dois à mon honorable et savant ami M. le capitaine Troyer, qui l'a fait copier pour moi sur l'exemplaire qu'on conserve à la bibliothèque de Fort-William, à Calcutta. Il se compose de 299 pages petit in-4°. Ce poëme diffère de celui de Jamî et des ouvrages persans sur le même sujet [2], ainsi qu'on pourra en juger par

[1] قصهٔ یوسف زلیخا

[2] Tout le monde ne sait pas que le célèbre Firdauci composa, dans

l'analyse que j'en donnerai dans le deuxième volume de mon travail. Il existe, en hindoustani dakhnî, un volume intitulé *Yuçûf Zalîkhâ* dans la bibliothèque du Nizâm, à Haïderâbâd. C'est probablement un exemplaire de celui d'Amîn.

AMIR.

Le nabâb Muhammad Yâr Khân Amîr [1], fils du nabâb Muhammad Alî Khân, a écrit en hindouî aussi bien qu'en urdû [2]. C'était un émir Afgân de nation, remarquable par ses bonnes qualités. Il fut le premier de son siècle dans la science de la musique; il jouait surtout parfaitement du *sitâra* [3]. Hakîm Kabîr Sumbulî ayant fait naître en lui le désir de faire des vers, il voulut prendre des conseils de Mîr Soz et de Mirzâ Rafì Sauda qui, à cette époque, étaient à Farrukhâbâd auprès de Mîhrbân Khân Rind, et se livraient avec distinction à la culture de la poésie hindoustani. Il leur écrivit pour les engager à venir passer quelque temps auprès de lui; mais ils ne purent se rendre à son invitation. Il fit alors la même proposition à Mîyân Muhammad Câïm, qui résidait, à cette époque, à Baçûlî [4]. Ce dernier consentit

les dernières années de sa vie, un poëme sur Joseph et Zalîkhâ. Il en existe un exemplaire, malheureusement incomplet, à la bibliothèque de la Société royale asiatique de Londres. J'ai trouvé l'indication d'un autre exemplaire dans le catalogue manuscrit des livres de Muhammad Baksch, catalogue qu'on conserve à l'*East-India House*.

[1] امير *prince*, nom qu'on donne aux descendants de Mahomet.

[2] *Grammar of the Hindoostance language*, by Gilchrist, pag. 335.

[3] Instrument de musique à cordes. Voyez le *Canoun-i islam*, Append. pag. 14, et Willard, *A Treatise of the music of Hindoostan*, pag. 116.

[4] Ville de la province de Dehli, qui était la capitale du Rohilkand, sous Hâfiz Rahmat Khân.

à ce qu'Amîr désirait. Il fut son maître et reçut de lui des honoraires de cent roupies [1] par mois. Amîr attira auprès de lui, de la même manière, d'autres gens de lettres distingués, tels que Fidwî de Lahore, Mîr Naîm, Parwâna Alî Schâh de Murâdâbâd, Miyân Ischrat Hazâl et Hakîm Kabîr Sâhib. Ce dernier, dont il a été parlé plus haut, devança tous les autres. Mushafî, auteur de la biographie d'où je tire ces détails, fut du nombre des littérateurs qu'Amîr appela auprès de lui. Il aimait aussi beaucoup le dessin, et employait un homme, habile en ce genre, nommé Aquil Khân, à qui il faisait copier ses vers sur un album de diverses couleurs. Cet heureux temps ne dura pas. Zâbit Khân ayant été défait à Sukarthal, par l'empereur de Dehli (Schâh Alam), avec l'aide des Mahrattes[2], tous ceux qui formaient la réunion littéraire dont nous parlons se retirèrent. Mushafî se rendit alors à Lakhnau, et, un an plus tard, il alla se fixer à Dehli. Ce fut là qu'il apprit qu'Amîr était mort peu après la défaite de Hâfiz Rahmat Khân[3] qui eut lieu en 1774.

Voici un gazal extrait des œuvres de cet écrivain :

Ta tyrannie exerce de nouveau ses ravages dans mon âme. Je dois te le rappeler, que tu veuilles l'entendre ou ne pas l'entendre. Je pousse des cris et des gémissements. Mon âme est brisée par l'attaque de cette beauté. Où est-elle pour que je réjouisse mon cœur par sa venue ? Il faut que cette aimable chasseresse m'encourage, moi son esclave, et non pas, au contraire,

[1] C'est-à-dire 250 francs.

[2] Voyez des détails là-dessus dans l'ouvrage intitulé *The Life of Rahmat Khan*, pag. 96 et suiv.

[3] Célèbre chef rohilla. Voyez, dans cette biographie, l'article consacré à son fils Muhabbat.

que ce soit moi qui excite sa tendresse. Ici ta beauté et ta coquetterie se manifestent toujours, et me rappellent bien le bonheur qui fait ton partage. De mon cœur s'élève la vapeur de mes soupirs ; ils expriment ce que je ressens. Si ton œil est si rouge, est-ce par la veille ou par le sang qui provient du meurtre de tes amants ? Au temps où tu m'as congédié, ô ennemie de mon âme ! quelle n'a pas été la détresse que j'ai supportée ! Mais puisque je suis venu conformément à ton désir, fais de moi ce que tu voudras. Quelle injure l'homme ne supporte-t-il pas par désespoir ! Dieu seul connaît celui qui attire les regards de cette belle : ce narcisse aujourd'hui ne peut lever les yeux, tant il est faible. A la demeure d'Amîr viennent, pour s'informer de lui, des personnes qui lui sont étrangères ; leur fera-t-il entendre les gémissements de son cœur ?

Dans la liste des livres hindoustani-urdu de Sirâj uddaula d'Haïderâbâd, liste que je dois à l'obligeance du colonel J. Stewart, je trouve un volume intitulé *Diwân-i Amîr Hacc Dihlawî*[1]. L'écrivain dont il s'agit ici paraît être le même que celui dont je viens de parler. Il faudrait seulement supposer qu'il a pris quelquefois le mot *hacc* (vérité) pour surnom poétique. Il peut se faire aussi que Hacc soit un écrivain distinct d'Amîr.

AMJAD.

Maulawî Amjad[2] est un écrivain hindoustani distingué qui habitait Dehli, et à qui Alî Ibrâhîm donne le titre d'ancien poëte, parce qu'il suivait l'ancienne méthode d'écrire. Toutefois, il vivait encore en 1793, et il

[1] ديوان امير حق دهلوى

[2] امجد *louable.*

était âgé de soixante et dix ans. Mushafì qui nous donne ces détails, fait l'éloge de ses qualités morales et intellectuelles; il dit qu'il était versé dans la connaissance de la langue persane, qu'il était, pour les sciences humaines, disciple de Nizâm uddìn Mujiz, et pour les spirituelles, de Maulawî Fakhr uddìn Muhammad. Son talent pour la poésie était le moindre de ses mérites. Il jouit toujours pendant sa vie de beaucoup de considération parmi ses contemporains.

Voici un gazal de lui, que Bénì Naràyan a donné dans son Anthologie :

Le cœur altéré, l'âme sur les lèvres, je m'en vais de ce monde; informe-toi de mon état, ò échanson, car je vais mourir. Si tu viens me serrer dans tes bras, mes larmes formeront un torrent dans les flots duquel je me jetterai. Je ne me lèverai pas même à l'époque de la résurrection, si tes regards ne se tournent pas vers moi. L'injustice que tu me fais éprouver me jette dans la colère et l'affliction. Un monde entier a trouvé le salut loin de ton épee sanguinaire; mais, de tous les coupables, je suis resté seul. Lorsque tu m'as dit : *Viens, assieds-toi*, je suis allé m'asseoir. Lorsque tu m'as dit : *Va-t'en d'ici*, j'ai dit, *Je m'en vais.*—Ah! lorsque Amjad te voit, des larmes de joie tombent de ses yeux.

AMMAN.

Mìr Amman [1], de Dehli, connu, ainsi que le docteur Gilchrist nous l'apprend dans l'*Hindee Manual*, sous le

[1] امّن, c'est ainsi qu'on doit écrire ce nom, d'après Gilchrist et F. Smyth; mais comme il n'y a pas de *taschdid* dans ce nom, lorsqu'il est écrit en caractères persans, on peut supposer qu'il faut lire امن, qui signifie *sécurité*.

takhallus de *Lutf*[1], surnom qu'il avait probablement pris dans ses poésies fugitives, était d'une famille très-distinguée. Son talent pour la poésie se réveilla tout naturellement, car il nous apprend quelque part[2] qu'il n'a jamais été ni l'élève ni le maître de personne. « Je ne suis, « ajoute-t-il, ni poëte (de profession), ni frère de poëte; « mes vers ne sont que des essais. » Il se flatte, néanmoins, de posséder le vrai dialecte urdû, parce qu'il est né et qu'il a vécu à Dehli, parmi les gens les plus distingués, et que ses parents et ses ancètres ont été dans le même cas. Ils furent, en effet, au service des empereurs mogols depuis le règne d'Humayûn. Pour récompenser leur zèle et leur fidélité, ces souverains leur donnèrent non-seulement des titres et des dignités, mais des *jâguir* (terres féodales). Lors du bouleversement de l'empire mogol, Surâj Mall, fondateur de la principauté des Jât, s'empara du jâguîr qui était revenu à Amman, et Ahmad Khân Durrânî, roi de Caboul, pilla sa maison. Alors il quitta son pays natal, et il alla vivre pendant quelques années à Azîmâbâd ou Dacca. Comme il n'y fut pas très-heureux, il y laissa sa famille et vint à Calcutta dans l'espoir d'y trouver des moyens d'existence. Il resta quelque temps sans emploi, puis il fut attaché comme précepteur à un jeune Musulman. Enfin, le munschî Mîr Bahâdûr Ali[3] le présenta au docteur Gilchrist; et dès lors, grâce à ce généreux protecteur, il fut à l'abri du besoin, et put même nourrir les dix personnes qui

[1] لطف *bonté.*

[2] Préface du *Gang-i khûbî.*

[3] Il sera question plus tard de cet écrivain sous le nom de *Huçaïnî.*

composaient sa famille[1]. C'était en 1801. Il traduisit d'abord, du persan en hindoustani, l'intéressant roman des *Quatre Derviches*[2], auquel il donna le nouveau titre de *Bag o bahâr*, ou le Jardin et le Printemps. Cette traduction a été imprimée plusieurs fois à Calcutta[3], elle a été reproduite à Madras en 1822, et lithographiée à Cawnpour en 1834. On en a donné aussi une édition en caractères latins (*As. Journ.* N. S. t. XXIV, p. 88). Cet ouvrage est du petit nombre des productions hindoustani qui ont été traduites en anglais. Lewis Ferdinand Smith en a donné une excellente traduction enrichie de notes intéressantes[4]. Ce volume, du reste, est extrêmement rare comme la plupart des ouvrages imprimés dans l'Inde.

L'original persan de ce roman intitulé *Quissa-i chahar darwesch*, ou Histoire des quatre Derviches, est dû au célèbre poëte de Dehli, Mir ou Amir Khosrau, qui a écrit en persan la plupart de ses ouvrages, et qui est compté néanmoins à juste titre parmi les poëtes hindoustani, parce qu'en effet il a aussi écrit dans cette langue, quoique, à l'époque où il l'a fait, peu de poëtes musulmans employassent cet idiome dans leurs écrits. On rapporte

[1] Préface du *Bag o bahar*, pag. 4.

[2] Il y a d'autres traductions hindoustani de cet ouvrage. Outre celle dont je parlerai à l'article *Ata*, il existe, entre autres, un volume hindoustani intitulé *Quissa-i chár darwesch*, dans la bibliothèque du vizir du Nizam, manuscrit qui est probablement écrit en dialecte dakhni, et qui est sans doute une traduction du roman persan.

[3] La 2[e] édition a été donnée par Gulâm-i Akbar, en 1813. On en avait commencé une 1[re] édition en 1802, qui devait faire partie de l'*Hindee Manual;* mais il n'en a paru que 102 pages.

[4] *The Tale of the Four Durwesh, translated from the oordoo tongue*, etc. Calcutta, 1813, in-4°.

que Khosrau récita ce roman pour distraire, pendant une maladie, Nizâm uddîn Auliyâ son maître, personnage vénéré dans l'Inde à cause de son éminente sainteté, de sa grande charité et de son souverain mépris des choses du monde[1]. D'autres écrivains persans se sont exercés sur cette légende très-appréciée par William Jones[2].

Après avoir traduit du persan, d'après l'invitation du Dr Gilchrist, l'Histoire des quatre Derviches, Amman traduisit, en 1217 (1802), toujours d'après le désir du même savant, un autre ouvrage persan qui jouit d'une grande célébrité : l'*Akhlâqu-i muhcini*[3] de Huçaïn Wâïz Kaschifî, auteur de l'*Anwâr-i Suhaïli*, ouvrage qui fut imprimé en partie à Calcutta[4], en caractères dévanagari, sous le titre de *Ganj-i khûbi* (Trésor de bonté) que lui donna notre auteur. Je possède un manuscrit complet de ce dernier ouvrage écrit en caractères persans, lequel a appartenu à Sandford Arnot, spirituel orientaliste écossais, mort, il y a quelques années, à la fleur de l'âge. Cette traduction écrite dans un style élégant et facile, dans le véritable langage urdû de la haute société[5],

[1] Voyez, sur ce personnage nommé *Zurrizar bakhsch* ou *donneur d'or*, mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 104 et suiv.

[2] *Diss. on the musical Modes.* (*As. Res.* tom. II, pag. 63.)

[3] اخلاق محسنی *les Bons usages* (i buoni costumi). J'ai donné l'analyse de cet ouvrage dans le tome IV, pag. 61 et suiv. de la IIIe série du *Journal asiatique*.

[4] In-fol. de 44 pages. La portion imprimée ne va que jusqu'à la moitié du XIVe chapitre, qui roule sur *la fermeté*. L'année de l'édition n'est point indiquée dans l'exemplaire de l'*East-India House*, le seul que j'aie vu. Il était annoncé comme étant sous presse, en 1804. (*Primitiæ orientales*, tom. III, pag. 31.)

[5] Préface du *Ganj-i khûbi*, pag. 5.

n'est pas tout à fait littérale : elle est quelquefois la paraphrase du texte persan, qui est souvent un peu trop concis. A tout prendre, cette traduction me semble plus élégante et plus fleurie que le texte persan. Amman a eu soin de se rendre intelligible aux lecteurs qui ignorent l'arabe, en rejetant toutes les citations textuelles du Coran et des *Hadîs*, et en se bornant seulement à en donner le sens.

Il est probable qu'Amman, avant de traduire ces deux ouvrages, avait écrit un diwân, et que c'est ainsi que les professeurs du collége de Fort-William avaient pu juger de sa capacité. En effet, M. Romer possède un manuscrit où se trouvent plusieurs pièces de poésie de cet écrivain. J'ignore s'il a écrit d'autres ouvrages, et s'il est mort ou s'il vit encore.

ANAND-DAS [1].

Auteur d'un bhagavat écrit en dialecte urdû, dans la trente-deuxième année du règne de Schâh Alâm, c'est-à-dire en 1793 de l'ère chrétienne. Le savant professeur Wilson possède un exemplaire manuscrit de cet ouvrage écrit en nastalic. Il comprend les neuf premières sections du Bhagavat inclusivement.

On conserve un bhagavat en dialecte dakhnî dans la bibliothèque du Nizâm, à Haïderâbâd.

[1] C'est-à-dire le serviteur de Wischnou. *Anand* est pour *Anant*, अनन्त *sans fin*, *éternel*. Le *t* est changé en *d*, conformément aux règles sanscrites sur la permutation des lettres.

ANÇAR.

Muhammad Ançar [1] est un écrivain hindoustani à qui on doit un ouvrage intitulé *Sar o man Mathriyâ* [2], ce qui semble signifier, si je lis bien le texte, *la tête et l'esprit de l'habitant de Mathura*. Cet ouvrage est aussi nommé simplement *Bayâz* [3] (album). Un exemplaire de ce livre est indiqué dans un catalogue manuscrit qui est entre les mains du professeur D. Forbes.

ANJAM.

Amîr Khân Umdat ulmulk, de Dehli, prit le mot *Anjâm* [4] pour surnom poétique. Il appartenait à une famille très-illustre. Il était aussi distingué par sa position et par ses bonnes qualités que par son mérite littéraire. Il fut l'élève de Mirza Bédil. Ses poésies hindoustani sont estimées, surtout ses mukrî [5], ses dohra et ses kabit [6]. Il est célèbre aussi comme écrivain en prose, comme compositeur de musique, et par l'à-propos de ses reparties et sa spirituelle conversation. Il vivait sous

[1] انصر, forme comparative arabe de l'adjectif نصير *défenseur, ami.*

[2] سر و من متهريا

[3] بياض

[4] انجام *fin, accomplissement.*

[5] مكرى, sorte de madrigal hindouî, sur lequel on peut consulter l'avant-propos de mes *Rudiments de la langue hindoustani*, pag. 13.

[6] H. T. Colebrooke, *On the sanscrit and pracrit languages.* (*Asiat. Res.* tom. VII, pag. 220.)

Muhammad Schâh, dans la compagnie duquel il était fréquemment. Il mourut, victime d'un assassinat dû à une vengeance particulière, en 1159 (1746), et selon Fath Alî Huçaïnî, six ans avant l'époque où ce dernier écrivit sa biographie [1].

Outre ses poésies hindoustani, Anjâm a aussi écrit des vers persans.

ANWAR.

Gulâm-i Alî Anwar [2] était de Kalpî, ville de la province d'Agra. Voilà la seule indication que donne sur cet écrivain, dans sa biographie, Alî Ibrahîm, qui cite de lui le vers suivant :

Lorsque sur ta bouche empreinte de *missî* on vient à cueillir un baiser, on trouve tes lèvres plus douces que le sucre de Kalpî [3].

AQUIL.

Aquil [4] Schâh était un jeune poëte qui, se trouvant à Dehli, en passant, vint souvent chez Mushafî. Il prenait beaucoup de plaisir à entendre la lecture des vers de ce dernier, et il en récitait aussi à son tour. Mushafî, dans son *Tazkira-i schuara-i hindî,* en cite un gazal pour donner une idée de son talent poétique.

[1] Cette coïncidence sert du reste à fixer l'année de la rédaction du *Tazkira* de Fath Alî Huçaïnî.

[2] انور *lumineux.*

[3] Ville de la province d'Agra, célèbre par ses manufactures de sucre candi et de papier. (*Hamilton's East-India Gazetteer,* tom. II, pag. 70.)

[4] عاقل *spirituel.*

ARAM.

Khaïr ullah Khân Arâm [1] est un poëte hindoustani dont Mannû Lâl cite, entre autres, dans son *Guldasta-i nischât*, un vers qui signifie :

Prends un instant de repos (*arâm*) dans la maison d'été de ces yeux ; pour en respirer l'air frais, il faut écarter le treillis des paupières.

ARIF.

Muhammad Arif [2], d'Akbarâbâd (Agra) et originaire du Kachemyr, fut disciple de Mazmûn. Il tenait simplement une boutique de repriseur (de châles) à Dehli et près de la porte de ce nom. Ce fut en cette dernière ville qu'il fut élevé et qu'il passa sa vie. Il était contemporain de Mîr et de Sauda, et faisait des vers hindoustani avec beaucoup de goût, s'attachant aux expressions nouvelles. Il écrivait aussi quelquefois en persan. Ses poésies hindoustani ont été réunies en diwân, après sa mort, par les soins d'un de ses amis. Mîr et Mushafî qui l'avaient beaucoup connu, en citent quelques vers.

ARZU.

Sirâj uddîn Alî Khân Arzû [3], d'Agra, connu aussi sous le nom de *Khân Sâhib*, est un des poëtes les plus célèbres de l'Hindoustan. Mîr Taquî dit, dans son *Nikât usschuarâ*,

[1] آرام *repos, tranquillité.*

[2] عارف *contemplatif.*

[3] آرزو *désir.*

qu'il n'y en avait pas eu, jusqu'à son temps, d'aussi éloquent et d'aussi instruit. Il vivait sous Schâh Alam II. Fath Alì Huçaïnî, suivant en cela l'exemple de Mîr, en parle avec beaucoup d'emphase. Il le nomme, entre autres, *la lampe de l'assemblée du discours*, jouant sur son nom de *Sirâj uddîn*[1], qui signifie *la lampe de la religion*. Lutf nous fait savoir que, dès l'âge de douze ans, il faisait des vers, et qu'à l'âge de vingt-quatre ans, il avait lu tous les livres nécessaires à l'instruction. Il s'était aussi instruit dans la société des gens les plus habiles de son siècle. Après avoir acquis les connaissances convenables, il fut promu à un poste important, à Gualior, dans le commencement du règne du sultan Muhammad Farrukh-siyar. Il alla à Dehli en 1136 de l'hégire (1723-1724), et y déploya son talent poétique. En l'année 1147 (1734-1735), le schaïkh Muhammad Alî Hazîn[2] vint de la Perse à Dehli, et chacun s'empressa de connaître cet homme distingué. Quant à Arzû, il ne partagea pas l'enthousiasme général. Il trouva des défauts dans son diwân, et il en fit même la critique dans un opuscule (*riçâla*) qu'il intitula *Tambîh ulgâfilîn*[3], ou Avis aux insouciants.

Arzû était un poëte éminent. Il avait une grande ca-

[1] Ce nom est celui du descendant de Timûr, qui est assis actuellement sur le trône nominal de Dehli. Il ne faut pas l'écrire, avec plusieurs journalistes, *Sûrâj uddîn*, ce qui signifierait *le soleil de la religion*, s'il était permis de grouper des mots indiens avec des mots arabes.

[2] Personnage célèbre par sa sainteté et par sa science, dont M. Belfour a publié les mémoires. Voyez aussi ce que j'en ai dit dans mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 112 et suiv.

[3] تنبيه الغافلين

pacité, le génie de l'invention et la facilité de l'élocution; qualités qui lui valurent de la célébrité dans l'Inde. A l'époque de la dévastation de Dehli, il se rendit à Lakhnau, d'après le conseil du nabâb Salâr-jang, et il mourut dans cette ville, en 1169 de l'hégire (1755-1756); mais, conformément à ses volontés, Salâr-jang envoya son corps à Dehli, où il fut enseveli.

Arzû a laissé des poésies hindoustani très-estimées, dont les biographes originaux citent des fragments; mais il a surtout écrit en persan. Le nombre de ses vers, en cette langue, s'élève à trente-deux mille. Ses principaux ouvrages persans sont :

1° *Muhit uzmâ*, c'est-à-dire le Grand Océan, traité de rhétorique;

2° *Atiya-i kubarâ*, c'est-à-dire le Don des grands, traité sur l'éloquence;

3° *Sirâj ullugat*, c'est-à-dire le Soleil du langage, dictionnaire dans le genre du *Burhân-i câti ;*

4° *Chiragu-i hidâyat*, c'est-à-dire la Lampe de la direction, explication de *l'Iskandar-nâma* et des cacîda de Urfî;

5° *Khyaban*, c'est-à-dire Lit de fleurs, commentaire du *Gulistan ;*

6° *Tazkira*, ou Biographie des poëtes de l'Inde qui ont écrit en persan. Cet ouvrage est souvent cité dans le *Nikât usschuarâ* de Mîr.

Mais je ne cite ces traités qu'incidentellement, car il n'entre pas dans mon plan de parler des ouvrages persans. Il paraît, du reste, qu'Arzû est aussi auteur du *Garâïb ullugat*[1], c'est-à-dire les Merveilles du langage, dic-

[1] غرايب اللغت

tionnaire hindoustani des mots mystiques, lequel est cité par Breton, dans son *Vocabulaire des termes de médecine*, pag. 65. Plusieurs poëtes hindoustani célèbres ont été ses élèves. Le principal est Mîr Taquî, qui partage avec Haçan et Sauda la palme de la poésie urdû.

ASCHIC (AJAIB RAÉ).

Munschî Ajâïb Râé Aschic [1] est un Hindou qui occupe une place parmi les écrivains hindoustani. Alî Ibrahîm qui avait apparemment demandé, sur Aschic, des renseignements qu'il n'avait pas reçus lorsqu'il rédigea son ouvrage, avait eu soin de laisser, après le nom de cet écrivain, un espace blanc dans son manuscrit original, espace qu'il espérait remplir plus tard. Son espoir ayant été déçu, les copistes ont eu soin de laisser cet espace blanc [2], et je suis incapable d'y suppléer, n'ayant rien trouvé ailleurs sur ce poëte.

ASCHIC (ALI AZAM).

Alî Azam Khân Aschic, fils de Khâja Mîr Muhammadî Khân, fut un des disciples spirituels d'Agâh Schâh Ghacîta, et il abandonna entièrement le monde pour entrer dans la voie de la vie contemplative. Alî Ibrahîm qui le

[1] عاشق *amant.*

[2] On trouve assez fréquemment des espaces blancs dans l'ouvrage d'Ibrahîm ; il est fâcheux que l'auteur n'ait pu les remplir. J'éprouve, à ce sujet, le même regret que les latinistes à l'égard des vers inachevés de Virgile.

connaissait personnellement, nous dit qu'à l'époque où il écrivait sa biographie, Aschic était mort depuis plusieurs années. Le vers dont la traduction suit est de lui :

Il faut rester nuit et jour avec son amie ; si auprès d'elle on ne trouve pas le repos, où le trouver ?

ASCHIC (BURHAN UDDIN).

Mîr Burhân uddîn Aschic, disciple du célèbre Mîr Haçan, endossa, comme le précédent, le manteau de la pauvreté spirituelle, et jouit d'une réputation méritée de vertu et de sainteté. Il se distingua, non-seulement comme poëte, mais comme peintre. Le gazal mystique, dont la traduction suit, est de lui :

Si j'étais le jardinier de ce jardin, j'en cueillerais les fleurs, et j'en ferais sortir le rossignol. — O charmant oiseau! prends avec joie cette rose, considère comme une proie cet heureux moment ; c'est le vœu que je forme pour toi.—Qu'on fasse part de mes plaintes à la rose, j'en jure par son bouton, oui, je serai réuni à elle. — Si mon cœur était un cerf-volant, il volerait au moyen de la ficelle du chagrin, et finirait par s'élever en toute liberté dans l'atmosphère de l'amour. — Le chasseur peut bien ne pas connaître la valeur des pleurs du rossignol ; Aschic (l'amant) sait l'apprécier, et il te l'indiquera.

ASCHIC (MAHDI ALI).

Mîrzâ Mahdî Alì Khân Aschic est compté parmi les poëtes hindoustani. Dans une anthologie originale, j'ai trouvé de lui un vers dont voici la traduction :

Ce ne sont point des feuilles de roses que tu vois parsemées

sur la terre (auprès de ce rosier), ce sont des cœurs de rossignols qui ont été offerts en sacrifice à la plus belle des fleurs.

ASCHIC (RAMSINGH).

Autre poëte hindoustani, cité plusieurs fois par Mannû Lâl, dans sa rhétorique pratique intitulée *Guldasta-i nischât.* Voici un vers de lui, singulier par son originalité :

Ses dents blanches, au milieu du *missî* et du bétel, ne produisent-elles pas l'effet du jasmin qui s'épanouit entre la tulipe et la violette ?

ASCHIC (YAHYA), DU DÉCAN.

Mîr Yahya Aschic, qu'on nomme aussi *Aschic Alì Khân,* est un des poëtes les plus distingués du Décan. Il est, entre autres, auteur d'un marciya sur Huçaïn, dont le biographe Fath Alî Huçaïnî cite un fragment. De son côté, Bénî Narâyan donne de lui un gazal dont voici la traduction :

O mon amie! pourquoi faut-il que ton œil ait rencontré le mien? Le feu de mon amour était éteint, et actuellement tu l'as encore appliqué à mon cœur, ô mon amie! Je fais des vœux pour que Dieu consolide notre mutuelle amitié, quoique, ô mon amie, elle m'ait donné un mauvais renom dans le monde. O mon amie! aussitôt que tu m'as montré ta face, le feu de l'amour a jeté des flammes dans la maison de mon cœur.

Si Dieu lui-même était devant moi, je ne verrais jamais personne autre que toi, ô mon amie! Après avoir mêlé mon cœur avec le tien, mes yeux avec tes yeux, la séparation d'avec toi

peut-elle être supportable? L'empire des sept climats ne me serait pas même agréable ; mendier dans ta rue, c'est au contraire ce que je désire, ô mon amie! Je n'ai ni repos ni tranquillité; mon esprit s'en est allé, ma raison m'a abandonné, depuis que, ô mon amie, ton regard a touché le cœur de Aschic.

ASCHK.

Muhammad Khalîl Alî Khân Aschk [1] est auteur 1° du *Quissa-i Amîr Hamza,* ou Histoire de l'émir Hamza, écrite par lui, en prose hindoustani, dans l'année 1215 (1801). Cette histoire, est-il dit, dans la préface de l'ouvrage de Aschk, fut d'abord écrite en quatorze volumes pour Mahmûd le Gaznévide, par les écrivains les plus éloquents du temps, qui s'unirent pour la rédiger. Ce qui rend, toujours selon Aschk, cette histoire intéressante, c'est qu'elle instruit des usages des différentes nations, et qu'elle fait connaître l'art de combattre et de prendre les villes et les royaumes. Aussi Mahmûd, pour n'avoir besoin des conseils de personne, avait-il soin de s'en faire lire quelque chose chaque jour. Hamza a, comme don Quichotte, un écuyer nommé Umr. Les exploits merveilleux, les histoires agréables, les bons mots enfin de cet autre Sancho Pança ne sont pas ce qu'il y a de moins intéressant dans l'histoire dont il s'agit. Je possède deux exemplaires manuscrits du premier tome de cet ouvrage [2], l'un in-folio [3] et l'autre in-4°; et

[1] اشك *larme.*

[2] Cet ouvrage a été annoncé comme étant sous presse à Calcutta, en 1802, dans les *Essays of students of Fort-William College*, et comme publié dans les *Primitiæ orientales*, pag. 52.

[3] Cette copie, qui se compose de 340 pages, a été faite en 1228

la bibliothèque du collége de Fort-William, à Calcutta, en possède six volumes [1]. L'intention de l'auteur était d'en porter le nombre jusqu'à vingt-deux, en neuf tomes, mais ils n'ont pas été faits. Le premier volume est intitulé *Maulad-quissa,* ou Histoire de la naissance. Le texte original en est dû à Mullâ Jalâl Balkhî. Jusqu'au quatrième volume il n'est question que de l'enfance du héros. Les volumes qui portent le titre de *Hurmuz-nâma* [2], sont ceux où il est question de sa jeunesse (puberté). Les livres nommés *Kuchak bâkhtar* (le Petit Orient), et *Bâlâ bâkhtar* (l'Orient supérieur), roulent sur la jeunesse plus avancée ou proprement dite; et dans les livres intitulés *Gurûbiya* (occidentaux), *Schamâliya* (boréaux) et *Pâyîn bâkhtar* (l'Orient inférieur), il s'agit de la fin de la jeunesse ainsi que dans le *Burj-nâma* (Livre des constellations). Les livres qui portent le nom de *Sundulî* traitent du commencement de la vieillesse, et le *Tûraj-nâma,* de la vieillesse proprement dite ou de l'essence de la vieillesse. Le *Lal-nâma* (Livre des rubis) est la fin ou le dénoûment de l'ouvrage.

Voici ce qu'on lit dans la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, au sujet du héros de ce roman historique :

(1813) au port de بهرائچ (Bahraïch, sur la rive du Sarjû), par Sirâj uddîn, connu sous le nom de *Munschî Muhammad Salâh.*

[1] Des romans sur le même sujet existent en persan, en arabe, en malais. Les Malais ont coutume de lire cette histoire et celle de Muhammad Hanif avant de marcher au combat, afin d'animer leur courage par les nobles exemples qu'elle leur présente. (Jacquet, *Nouveau Journal asiatique,* tom. IX, pag. 114.)

[2] Dans la bibliothèque de l'*East-India House,* manuscrits de Leyden, il y a un conte en prose, de 160 pages, qui porte le titre de قصۂ هرمز *Quissa-i Hurmuz.*

« Hamzah, fils d'Abd ulmutlab et petit-fils d'Haschem, « et par conséquent oncle du prophète Mahomet, est « aussi nommé Abû Omar. Quoiqu'il fût frère d'Abd « ullah, père de Mahomet, il était cependant frère de « lait de son neveu. On dit qu'il se fit musulman dans « la seconde année de la mission de Mahomet, et que « son neveu l'ayant reconnu pour un homme de cou- « rage et de valeur, il lui donna le titre de *Açad ullah* « (lion de Dieu), et lui mit en main le premier éten- « dard qu'il fit faire et que l'on appela *Râyat ulislâm* « (l'étendard de la foi). Ceci eut lieu en la première « année de l'hégire. — Il fut tué l'année d'après, qui fut « la seconde de l'hégire, à la bataille de Bedr, que Ma- « homet donna aux Coraïschites ; ceux-ci furent défaits, « et il n'y eut que quatorze Musulmans de tués, du « nombre desquels se trouva Hamza. »

Il existe probablement en hindoustani plusieurs autres ouvrages sur le même sujet. La Bibliothèque royale de Paris possède un manuscrit intitulé *Histoire des guerres d'Amîr Hamza* [1], copié par l'orientaliste Ouessant, en 1198 (1782). C'est un volume in-4°, de 192 pages, qui contient vingt différentes histoires.

2° On doit aussi à Aschk un roman en prose sur Rizwân Schah, personnage qui est le héros de plusieurs poëmes hindoustani. Il est intitulé *Gulzâr-i Chîn* (le Jardin de la Chine) ou *Quissa-i Rîzwan Schâh o Ruh-afzâ* (Histoire de Rizwân Schâh et de Rûh-afzâ). Rizwân Schâh était le fils du roi de la Chine, et Rûh-afzâ

[1] قصهٔ جنگ امیر حمزه

la fille du roi des Génies. La bibliothèque de la Société royale asiatique de Londres possède un manuscrit de cet ouvrage, qui a été écrit en 1219 (1804). J'ignore si c'est le même ouvrage dont la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta possède un bel exemplaire avec des dessins [1]. Un poëme en vers dakhnî, intitulé aussi *Quissa-i Rizwân Schâh*, faisait partie de la collection de Tippou [2].

3° Une traduction de l'*Akbar-nâma*, célèbre ouvrage d'Abû'lfazl, auteur de l'*Ayin-i Akbarî*. Elle est intitulée *Wâquiât-i Akbarî* [3], c'est-à-dire les Faits et gestes d'Akbar. La Société asiatique de Calcutta en possède un exemplaire.

4° Un autre ouvrage en prose intitulé *Muntakhâb ulfawâïz*. C'est, à ce qu'il paraît, un recueil; il y en a aussi un exemplaire à la même bibliothèque.

5° La bibliothèque de la Société royale asiatique de Londres possède aussi, du même auteur, un ouvrage élémentaire de physique, intitulé *Riçâla-i kâïnât* [4]. Il est divisé en dix chapitres.

Le Ier traite de l'air et des animaux qui s'y trouvent;
Le IIe, des nuages et de la pluie;
Le IIIe, de la neige, de la grêle, de la rosée, etc.;
Le IVe, de l'éclair et du tonnerre;
Le Ve, des vents, des saisons, du *sumûm;*

[1] *Catalogue of the Asiatic Society's Library*, pag. 76.

[2] Stewart, *Catalogue of Tippoo's Library*, pag. 179.

[3] واقعات اکبری

[4] رسالهٔ کائنات *Traité des êtres, ou des choses physiques.*

Le VIe, de l'arc-en-ciel, du halo, etc.;

Le VIIe, des étoiles tombantes et des comètes à queue, etc.;

Le VIIIe, des tremblements de terre;

Le IXe, des sources;

Le Xe, du quart habité de l'univers[1], de l'hémisphère supérieur et inférieur de la terre.

On doit peut-être à Aschk d'autres travaux, mais je ne les connais pas.

ASCHNA[2].

C'est un poëte peu connu, qui était derviche. Alî Ibrahîm en cite le vers suivant, dans son *Gulzâr :*

Idole de mon cœur! sois-moi toujours favorable; tu vois en moi le fidèle esclave de Dieu.

ASCHNA (ZAIN ULABIDIN.)

Mîr Zaïn ulâbidîn Aschnâ, de Dehli, était contemporain de Sirâj uddîn Alî Khân Arzû. On le compte parmi les poëtes les plus habiles de l'Inde moderne. Fath Alî Huçaïnî cite quelques vers de lui, dans sa biographie.

ASCHRAF[3].

Poëte hindoustani sur lequel il n'y a aucun détail dans les biographies originales. Alî Ibrahîm se contente

[1] Pour bien comprendre cette expression, il faut savoir que les Orientaux pensent qu'il n'y a que le quart de la terre qui soit habité.

[2] آشنا *connaissance, ami,* etc.

[3] اشرف *distingué, noble,* etc.

de dire qu'il était contemporain de Schâh Najm uddîn Abrû, et il en cite un seul vers. Mîr n'en dit rien du tout, et en cite, de son côté, un seul vers différent du premier.

Afsar a pris aussi pour takhallus le mot *Aschraf*, mais il est plus connu sous le premier surnom poétique, et c'est sous ce titre qu'il est mentionné dans cet ouvrage.

ASCHRAF (MUHAMMAD).

Muhammad Aschraf vivait sous l'empereur Schâh Alam II. Il a composé un ouvrage en vers hindoustani, sous le titre de *Schîr-nâma*[1]. Voici un de ses vers :

Viens, mon ami, assieds-toi, causons un peu ensemble : mais hélas! ces heureux instants ne durent pas. Dans peu de temps où serai-je? où seras-tu toi-même ?

ASCHUFTA.

Mirzâ Rizâ Calî Hakîm Aschufta[2], fils de Muhammad Schafî Hakîm, et jeune frère de Mirzâ Bahjû, surnommé *Zarra*, qui a écrit en persan, et de Bîmât Mirzâ Razî, est compté parmi les poëtes hindoustani les plus distingués. Il naquit à Agra, puis il habita Dehli, ensuite Faïzâbâd et surtout Lakhnau où il mourut et où il fut enterré. Il alla à Murschidâbâd, en 1208 (1793-1794), pour traiter Mubarâk uddaula,

[1] شیر نامه *Livre du lait.*

[2] آشفته *troublé (par l'amour), malheureux.*

nabâb du Bengale, qui était atteint de la maladie dont il mourut. Son fils et son successeur, Nâcir ulmulk, le prit en affection, en sorte qu'il resta pendant sept ans entiers à son service, et qu'il gagna près d'un lâkh de roupies; ce qui n'empêcha pas qu'il ne laissât des dettes à Murschidâbâd, quand il quitta cette ville pour aller, en 1214 (1799-1800), à Calcutta, où il vivait dans la considération, en 1215 (1800-1801). Mushafî dit que c'était un jeune homme à tête folle et à caractère indépendant. Il ne réussit pas dans la médecine, qu'il avait apprise auprès de son père, mais il se livra avec plus de succès à la poésie, et fut disciple de Mîr Soz. Il excella dans ce dernier art; ses poëmes, écrits avec beaucoup de pureté, sont empreints d'une teinte de mélancolie qui les fait lire avec intérêt. Lutf l'avait particulièrement connu, et c'est à lui que je dois une partie des détails qui précèdent. Il nous apprend qu'Aschufta avait aussi du goût et de l'aptitude pour la musique, et qu'il s'en occupait même plus que de poésie : il lui reproche d'avoir négligé d'écrire un diwân. Les poëtes de l'Inde musulmane tiennent en effet à honneur d'en rédiger au moins un. Auraient-ils produit de nombreux ouvrages, s'ils n'ont pas fait de diwân, ils sont censés occuper un rang inférieur aux auteurs de diwân. Lutf et Bénî Narâyan citent plusieurs gazal de ce poëte; voici la traduction de la plus courte de ces pièces de vers :

Les soupirs oppressent mon cœur lorsque ta face charmante me vient en mémoire. Comment ne serais-je pas frappé, puisque ton œil combat si malignement ? Tu as porté dans le sein de ton amant malheureux le tortillement des boucles de tes cheveux.

Mon cœur est comme un village désolé. Pourquoi te laisserai je entrer dans une maison dévastée ? Le cadavre d'Aschufta gît aujourd'hui dans la poussière. Ne viendras-tu pas le relever ?

ASCHUFTA (AZIM UDDIN).

Azîm uddin Khân, surnommé *Aschufta*, est compté parmi les poëtes hindoustani. Voici la traduction du commencement d'un de ses gazal, d'après le texte donné par Mannû Lâl [1] :

Nous sommes assis dans l'angle de la solitude, après avoir brisé les liens de l'amour : nous sommes assis les genoux serrés ; l'amour n'est plus pour nous que le mirage. Personne ne nous regarde, nous (derviches), que la fortune a délaissés : lorsque nous nous approchons de quelqu'un, il détourne dédaigneusement son visage et continue à rester assis.

ASCHUFTA (BHORI KHAN).

Bhorî Khân Aschufta, natif de Dehli, homme très-recommandable et militaire de profession, est auteur d'un diwân hindoustani. Il a fait aussi quelques vers persans. Il habitait Lakhnau, en 1793. Mushafî, de qui je tiens ces détails, cite de lui un gazal mystique.

ATA [2].

Mîr parle, dans sa biographie, d'un écrivain hindous-

[1] *Guldastá-i nichât*, pag. 395.

[2] عطا *don.*

tani de ce nom, qui vivait sous Alam-guîr [1] : il en cite un seul vers.

Atâ est aussi le nom d'un traducteur urdû du roman des Quatre Derviches ; il en sera parlé sous le titre de *Tahcîn*, qui est son surnom poétique.

AUBASCH [2].

Schaïkh Amîr uzzamân Bijnûrî [3] Aubâsch, de Lakhnau, est un poëte hindoustani qui paraît jouir d'une certaine réputation. Mushafî dit que c'était (en 1793) un jeune homme fort estimable et qui avait le génie poétique. Voici la traduction de quelques vers d'entre ceux qu'il cite de lui :

La beauté qui m'a touché n'accepte pas mon hommage ; le ciel ne change pas à mon gré. Tout change en ce monde, dans l'ordre religieux et au civil ; mais elle ne veut pas changer son caractère méfiant. Ma vie s'écoule dans une vaine attente ; mais cependant je ne changerai pas, moi Aubâsch.

AULYA.

Mîr Aulyâ [4] était un noble Musulman de Mûhan ou

[1] Probablement il s'agit ici d'Alam-guîr II qui régna de 1753 à 1756, et non pas d'Alam-guîr I, surnommé *Aurang-zeb*.

[2] اوباش *libertin*.

[3] C'est-à-dire de Bijnûr, ville qui est située dans la province de Dehli : apparemment Aubâsch en était originaire.

[4] اوليا *saint*. Ce mot est proprement le pluriel du mot arabe ولی *saint*, mais il est employé comme singulier. On se sert souvent, en effet,

Mohaun, ville près de Lakhnau, dans le royaume d'Aoude. Il habitait depuis longtemps Murschidâbâd, dans le Bengale, à l'époque où Alî Ibrahîm écrivait son *Gulzâr*. Ce fut dans cette dernière ville que ce biographe le connut. Il nous apprend qu'il faisait de très-bons vers hindoustani, et il en cite une tirade dans son ouvrage.

AWARA.

Mîr Muhammad Kâzim Awâra [1], frère de père et de mère de Mîr Zaïn ulâbidîn Aschnâ, et beau-père du jeune frère de Fath Alî Huçaïnî, a écrit des vers hindoustani avec esprit et facilité. Voilà tout ce que nous en dit, dans son *Tazkira*, le biographe que je viens de nommer.

AWARI.

Écrivain musulman, du Décan, de la secte des schiites, qui est auteur :

1° D'un roman en vers dakhnî, intitulé *Phûl-ban* [2]. C'est l'histoire de Taïla Schâh et de la princesse Phûlban, qu'on dit traduite d'un ouvrage persan intitulé *Boçatin* (Baçâtîn?). Cet ouvrage est cité comme une des compositions dakhnî les plus célèbres, par Muhammad

dans l'Inde, du pluriel pour le singulier, par honneur : c'est ce qu'on nomme le pluriel respectueux. On dit ainsi un *omra*, امرا, pluriel de امیر ; un *nabâb*, نواب, pluriel de نایب, etc.

[1] آواره, mot persan qui signifie *vagabond*, etc.

[2] بهول بن ou پهل بن, nom de l'héroïne ; à la lettre, *jardin* ou *forêt de fleurs*.

Ibrâhîm, dans la préface de sa traduction hindoustani de l'*Anwâr-i Suhaïlî*, pag. 11. Il a été écrit, s'il faut en croire C. Stewart[1], en 1059 de l'hégire (1649). Il y a un autre poëme hindoustani sur le même sujet, dont il sera parlé à l'article sur Ibn Nischâtî.

2° On doit au même écrivain un *Tûti-nâma*[2], ou Contes d'un perroquet, légende favorite des Indiens. C'est un masnawî écrit en 1049 de l'hégire (1639-1640 de J. C.), lequel est une traduction, ou pour mieux dire une imitation dakhnî du livre persan de Nakhschabî, dont il y a à Paris un très-bel exemplaire enrichi de dessins curieux et d'un fini parfait. Cet exemplaire, qui a été rapporté de l'Inde par le général Allard, est entre les mains de M. Félix Feuillet.

Outre les ouvrages hindoustani sur le même sujet, qui sont dus à Ganwâcî et à Haïdarî, et dont il sera parlé en leur lieu, il en existe plusieurs autres rédigés par différents auteurs. Ceux que je connais sont : 1° un en prose dakhnî, dont mon ami, M. F. Falconer, professeur de langues orientales à l'université de Londres, possède un exemplaire; 2° un en langue hindouî et en caractères nagari, dont je possède, dans ma collection particulière, un bel exemplaire petit in-folio.

Il y a aussi, parmi les livres de la bibliothèque du collége de Fort-William, un volume hindoustani intitulé *Muntakhâb-i Tûti-nâma*, ou Extraits choisis du Tûti-nâma. J'ignore de quelle rédaction ces morceaux sont tirés.

Les ouvrages d'Awarî sont dédiés au sultan de Gol-

[1] *Tippoo's Catalogue*, pag. 180.

[2] طوطی نامه. Voyez l'article sur Haïdarî.

conde, Abd ullah Cutb Schâh, successeur au trône d'Haïderâbâd, de Muhammad, frère de Culi Cutb Schâh, auteur de poésies hindoustani très-estimées, dont il sera parlé à l'article de Cutb Schâh. Ce fut Abd ullah qui devint tributaire de l'empereur mogol Schâh Jahân.

Le second ouvrage semble être le même que celui dont il sera parlé à l'article sur Ganwâcî. Ce dernier écrivain serait-il identique avec celui qui fait le sujet de cet article?

AWLA.

Mîr Awlâ[1] était descendant d'Alî et des saïyid de Barah[2]. Voilà tout ce que dit Alî Ibrahîm de cet écrivain, si ce n'est qu'il en cite ce vers insignifiant :

Quoique toutes les beautés fascinent généralement le cœur d'Awlâ, pourra-t-il jamais oublier les charmes de sa bien-aimée au visage de pérî ?

AYAN.

Mirzâ Hâscham Alî Ayân[3], fils de Kâzim Alî Jawân[4], a suivi les traces de son père et s'est exercé aussi à la poésie hindoustani. Voici la traduction d'une pièce de vers que cite de lui Bénî Narayan :

Il faut occuper son cœur dans le temps de la jeunesse ; il faut entrer dans le cercle de ceux qu'anime le désir. Il faut savoir sup-

[1] اولا *meilleur*, etc.

[2] باره ville de la province d'Allahâbâd.

[3] عيان *visible*, *manifeste*.

[4] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

porter à chaque instant les caprices des belles ; veulent-elles se retirer, il faut savoir se jeter à leurs pieds pour les apaiser. Il faut se tenir constamment à l'entrée de la rue de son amie et se décider à l'indiquer à tous ceux qui la demanderont. . . . . Un monde entier est dans l'attente, sur le bord des terrasses, lorsqu'elle montre son sourcil pareil au croissant de la lune qui termine le jeûne du Ramazân. Mais pourquoi, s'étant mise en colère, me fait-elle sortir de la rue où elle habite, si ce n'est qu'elle ne veut manifester son éclatante beauté que devant mes rivaux ?

Il est utile que Ayân fasse entendre maintenant à tous ce gazal, dans la réunion des poëtes.

AZAD (FAZIL).

Muhammad Fâzil Azâd [1] est un spirituel et ingénieux écrivain, natif de Haïderâbâd, dans le Décan. Il s'exprimait avec pureté ; ses poésies ressemblent à celles de Walî, dont il était le contemporain. Il appartenait à l'ordre des faquîrs nommés *azâd*, et c'est ainsi qu'il prit ce surnom poétique. Nous devons ces renseignements à Mîr et à Alî Huçaïnî, qui du reste se contentent de citer un vers de ce poëte. On lui doit un ouvrage intitulé *Zafar-nâma* [2], ou Livre de la victoire. C'est un masnawî divisé en chapitres où sont décrites les victoires sur Yazîd de Muhammad Hanîf ou Ben Hanîfa, fils d'Alî et de Hanîfa, sa seconde femme [3]. Ce personnage refusa plusieurs fois la couronne que les ennemis des

[1] آزاد *libre, indépendant.*

[2] ظفر نامه

[3] On sait que la première femme d'Alî était Fatime, fille du Prophète, et mère de Haçan et de Huçaïn.

khalifes Omniades lui offraient. Ben Hanîfa mourut en l'an 81 de l'hégire, sous le règne d'Abd ulmalik, quinzième khalife de la race des Ommiades, laissant des enfants qui ne firent pas grand bruit, dit d'Herbelot, après la mort de leur père. Il est nommé *Ibn ulwâcî* [1], ce qui signifie le fils de l'héritier ou du successeur légitime de Mahomet, c'est-à-dire d'Alî. Un exemplaire du *Zafar-nâma* fait partie de la collection Mackenzie [2]. J'ai aussi trouvé, à la bibliothèque de l'*East-India House*, n° 337 des manuscrits de la collection Leyden, un ouvrage sur le même sujet, intitulé *Quissa-i dar Ahwâl-i jangu-i Muhammad Hanîf* et aussi *Jang-nâma;* mais il est dû à un autre auteur [3]. Il existe en malais un roman sur le même sujet qui est intitulé *Hikâyat-i Muhammad Hanîfiah*, c'est-à-dire Histoire de Muhammad Hanîf. Ce livre raconte les glorieux combats de ce héros. Les Malais le lisent pour exciter leur courage [4].

AZAD (MUZAFFAR ALI).

Mîr Muzaffar Alî Azâd, de Dehlî, est auteur d'un ouvrage sur les amulettes [5]. Alî Ibrâhîm le vit souvent à Murschidâbâd. Il paraît que, quoiqu'il s'occupât sur-

[1] ابن الواصى

[2] Tom. II, pag. 146.

[3] Voyez l'article sur Séwak.

[4] *Nouveau Journal asiatique*, tom. IX, pag. 119. M. Jacquet y donne des détails curieux sur l'influence excitative de l'*Hikâyat-Hamza* (dont il est aussi parlé dans mon ouvrage), et du *Hikâyat Muhammad Hanifiya* sur l'esprit des Malais.

[5] جفر

tout de l'art des amulettes, il faisait aussi des vers hindoustani, car le même biographe cite dans son *Gulzâr* un fort joli gazal de cet écrivain.

AZAD (ZAIN ULABIDIN).

Khâja Zaïn ulâbidîn Azâd est un poëte hindoustani qui vivait pendant le règne de Muhammad Schâh. Alî Ibrâhîm est le seul biographe original qui parle de cet écrivain, mais il n'en dit que ce qui précède et il se contente d'en citer un seul vers. L'article même qui lui est consacré ne se lit que dans l'un des deux manuscrits que je possède. L'autre contient, en place de cet article, celui sur Muzaffar Alî Azâd, lequel ne se trouve pas dans le premier.

AZAD BALGRAMI.

Mîr Gûlâmi Alî Khân Azâd Balgramî[1] est auteur d'un traité sur les gazal indiens, intitulé *Riçala-i gazalân-i Hind*[2], ouvrage qu'on trouve indiqué dans le catalogue des livres arabes, persans et indiens, composant la bibliothèque d'un personnage nommé Farzâda Cûli; catalogue qui appartient au professeur D. Forbes. On lui doit aussi des poésies hindoustani dont Mannû Lâl cite des fragments dans son *Guldasta-i nischât*.

[1] بلگرامی, c'est-à-dire de la ville de Belgram ou Balagrama, dans le royaume d'Aoude.

[2] رسالۀ غزلان هند

AZADA.

Arâm Azâda [1] est un poëte hindoustani dont Mannû Lâl cite, dans sa Rhétorique pratique, un seul vers qui n'a rien de remarquable.

AZAM.

Muhammad Azam [2] était fils d'un parfumeur de Lakhnau. Il fut employé à la cour du nabâb d'Aoude, Açaf uddaula. On lui doit des poésies hindoustani.

J'ignore si ce poëte est le même qui est cité par Mannû Lâl dans son *Guldasta-i nischât*, sous le nom d'*Azam Khân* et sous le surnom poétique d'*Azam*.

AZFARI.

Muhammad Zahîr uddîn Azfarî [3] fut le maître de Mîrzâ Alî Bakht. Cet écrivain hindoustani est aussi connu sous le nom de *Mirzâ Kalan Gûrgânî*. Il habita d'abord Dehli, vint ensuite à Calcutta, avec Mand-râj, puis retourna à Dehli. Bénî Narâyan, qui nous donne ces détails, a transcrit dix pièces de vers de ce poëte : une d'elles roule sur le printemps ; en voici la traduction :

[1] ازاده, synonyme de ازاد.

[2] اعظم *grand*, proprement *très-grand* ou *plus grand*.

[3] اظفری, de la racine arabe ظفر *unguibus vulneravit*, et *vicit*, *superavit*; de là *azfari* peut signifier *longis unguibus præditus* (vir), et *victoriosus*.

Le printemps s'avance avec force et bruit. Nous le voyons causer du plaisir aux jeunes têtes. Dieu soit notre sauvegarde contre les insensés ! Le printemps arrive, il vient réveiller le tumulte qui était assoupi. — Le printemps fait voler sur vous de la poussière. Actuellement les enfants jettent des pierres dans le marché. Gare donc à votre tête ! Libertins, montez promptement le vaisseau de l'ivresse ; le printemps étale dans les jardins une immense quantité de fleurs. Et cependant, lorsque ma bien-aimée aux joues de roses me vient en mémoire, mes yeux n'aperçoivent pas dans les champs une seule rose, mais seulement des épines. Azfarî pleure loin de toi en récitant cet hémistiche de Mazhar [1] :

N'es-tu pas là, échanson ? — A quelle infidèle le printemps plaît-il ?

AZHAR.

Mîr Gulâm-i Alî Azhar [2], de Dehli, était un des disciples de Mîr Schams uddîn Faquîr [3]. Cet écrivain était, dit-on, très-fier de son mérite. Après avoir passé quelque temps à Murschidâbâd, en Bengale, comme le climat de cette ville ne convint pas à sa santé, il se retira à Azîmâbâd, dans la province de Dehli, où il mourut, sous le règne de Schâh Alam. Il a laissé différentes productions écrites les unes en persan et les autres en hindoustani.

AZHAR (GULAM-I MUHI UDDIN).

Gulâm-i Muhî uddîn Azhar est compté parmi les poëtes hindoustani. Son surnom honorifique signifie

[1] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

[2] اظهر *manifeste, célèbre.*

[3] Voyez l'article consacré à ce poete.

l'esclave de Muhî uddîn, qui est un saint très-célèbre de l'Inde musulmane [1]. Les premiers Musulmans n'avaient pas pris de pareils titres; ils ne se reconnaissaient qu'*esclaves de Dieu*, et non *esclaves du Prophète*, *esclaves d'Alî*, etc. C'est surtout dans l'Inde que ces titres nouveaux sont usités.

AZIM [2].

C'était un militaire qui s'occupait de poésie et qui avait soumis ses gazal à Mushafî. Ce dernier en a extrait trois vers qu'il donne dans sa biographie; mais il est probable que ce sont les premiers venus, car ils n'ont rien de saillant.

AZIM (BEG).

Mirzâ Muhammad Azîm Beg [3] est un des disciples de Mirzâ Muhammad Rafî Sauda. Toutefois il prit d'abord d'utiles leçons de Schâh Hâtim. On dit qu'il resta pendant quelques jours à Farruhkâbâd, dans la province d'Agra, revêtu de la robe des calandar; mais à l'époque où écrivait Mushafî, il avait repris les habits du monde, il était même militaire, et il habitait Dehli. Il fréquen-

[1] Voyez mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 46 et suiv.

[2] عظيم *grand*.

[3] Alî Ibrâhîm le nomme simplement *Muhammad Azim*, et Mushafî, *Mirzâ Azîm Beg*. Il semblerait que c'est le même écrivain que le précédent, qui était aussi militaire; mais Mushafî le distingue du premier.

tait beaucoup les réunions littéraires, et Mushafî nous fait savoir qu'il y prenait sans façon la première place; car il avait une très-haute idée de son mérite poétique, et ne faisait cas de personne, persuadé qu'il était de son incontestable supériorité. Toutefois, toujours selon Mushafî, il s'occupait comme amateur de poésie, et il a effectivement écrit un ou deux cacîda avec énergie; mais quant à son diwân, il est dépourvu d'allégories et de métaphores, et par suite peu digne d'estime, selon le même biographe.

AZIZ (BHAKARIDAS).

Bhakarîdâs[1] Azîz est un disciple du célèbre Khâja Mîr Dard. Ses ancêtres étaient de Jaunpour; mais pour lui, il naquit à Dehli. Il fut chargé de différentes fonctions publiques. Il était à Allahâbâd en 1196 (1781-1782), d'où il envoya à Alî Ibrâhîm, pour sa biographie, une pièce de vers de sa composition. Ce dernier, néanmoins, se contente d'en citer quatre baït.

AZIZ (SCHIV-NATH).

Schîv-Nâth Azîz est un autre écrivain hindou qui est cité plusieurs fois par Mannû Lâl, dans son *Guldasta-i nischât*, un des ouvrages les plus importants qu'on ait publiés à Calcutta, pendant ces dernières années.

[1] Serait-ce भगाली ड़ास *le serviteur de Siva?*

AZIZ ULLAH.

Schâh Azîz ullah[1], et simplement Azîz, est un homme d'esprit et même de génie, qui a écrit des poésies mystiques. Voici la traduction de deux vers de lui :

Je ne crains point la blessure que la dague ou le poignard peuvent me faire, puisque j'ai été anéanti par ton regard agaçant. En voyant la fraîcheur de ta beauté, je suis devenu, pour l'apprécier, une mine de sel; et lorsque la flamme de l'absence est parvenue à moi, je me suis éteint par l'effet de mon chagrin.

Je pense que c'est le même écrivain dont Mîr, dans sa biographie, parle sous le nom d'*Azîz ullah,* et dont il mentionne un gazal où il a dénommé tous les saints musulmans[2]. Voici le *macta* ou dernier vers de ce poëme :

Comment aurais-je pu, moi, pauvre Azîz ullah, jeune adolescent, célébrer les vertus des saints, si les pîrs du Décan (qui marchent sur leurs traces) ne m'avaient prêté leur assistance ?

BABA LAL.

Bâbâ Lâl[3] était de la secte des *Chatriya.* Il naquit à Malwa, vers le temps de Jahân-guîr, c'est-à-dire de 1605 à 1628. Il adopta de bonne heure une manière de vivre religieuse, sous la direction de Chétana Swamî, dont la capacité en ce genre avait été miraculeusement

[1] عزيز الله *cher à Dieu.*

[2] اوليا

[3] बाबा लाल *le père Lâl* (chéri).

prouvée. Ce dernier ayant sollicité les aumônes de Bâbâ Lâl, en reçut quelques grains de riz cru et du bois pour les faire cuire. Il alluma le bois, mit le feu entre ses jambes, et soutint, avec ses pieds, le vaisseau dans lequel le grain bouillait. A cette vue, Bâlâ Lâl se prosterna tout de suite devant lui, le reconnaissant pour son gurû, et il en reçut un grain de riz cuit. Aussitôt le système de l'univers se développa complétement à son intelligence. Il suivit Chétana à Lahore, d'où ayant été envoyé par son gurû à Dwârikâ, pour se procurer un peu de la terre nommée *gopi chandana*[1], il effectua sa mission en moins d'une heure. Cette rapidité miraculeuse (la distance étant de quelques centaines de milles) attestant ses progrès spirituels, il fut renvoyé par son gurû, pour devenir maître à son tour. Il se fixa à Dhianpûr, près de Sirhind. Il y éleva un *math*, c'est-à-dire un couvent et un temple où il initia beaucoup de gens à sa croyance, qui consistait dans l'adoration d'un seul Dieu, sans aucune forme de culte extérieur.

Son système tient le milieu entre la philosophie *védanta* et celle des sofîs. Ses sectateurs se nomment *Bâbâ Lâlî*.

Parmi ceux qui suivirent les doctrines annoncées par Bâbâ Lâl, on distingue le prince Darâ-schikoh, que son esprit libéral rendait digne d'un sort meilleur que celui dont il fut victime. Il appela le sage en sa présence, pour être instruit dans ses dogmes; et le résultat des sept

[1] C'est-à-dire *le sandal des gopi*, गोपी चन्दन, sorte d'argile blanche qu'on trouve, dit-on, à Dwârika, et que les adorateurs de Wischnou emploient pour s'enduire le visage.

entrevues qu'il eut avec lui a été mis par écrit, en forme de dialogue, entre le prince et le pîr, par deux Indiens lettrés attachés au prince : le premier nommé *Yadu-dâs*, chatriya ; le second *Raichand*, le brahmane [1]. Cette entrevue eut lieu en 1649. Leur ouvrage, écrit primitivement en persan, sous le titre de *Nâdir unnikât* [2], c'est-à-dire les Excellents bons mots, a été reproduit en hindoustani sous celui de *Riçâla-i açûla o ajûba Dârâ schikoh o Bâbâ Lâl* [3], c'est-à-dire Traité des demandes et des réponses de Dârâ-schikoh et de Bâbâ Lâl. Le professeur H. H. Wilson a cité de curieux extraits de cet ouvrage dans son *Mémoire sur les sectes hindoues* [4], auquel je dois la plus grande partie de ce qui précède.

Afsos nous apprend dans son *Araïsch-i mahfil* [5] que : « Bâbâ Lâl s'énonçait avec éloquence et facilité, et em- « ployait ce talent à développer les principes immuables « de l'unité de Dieu, et à expliquer les autres attributs « divins. Aussi accourait-on auprès de lui et éprouvait- « on un plaisir inouï à l'entendre. Il a laissé un grand « nombre de vers hindî sur les matières religieuses, vers « que beaucoup de gens lisent régulièrement, comme « une tâche journalière. La dévotion à ce saint person- « nage est très-répandue, tant parmi les gens distingués « que parmi le peuple. »

[1] Scher-i Alî Afsos, qui dit la même chose, donne à l'auteur de cet ouvrage le nom de *Munschî Chandarban Schah-jahanî*.

[2] نادر النكات

[3] رسالهٔ اسوله و اجوبه دارا شكوه و بابا لال

[4] *Asiatic Researches*, tom. XVII, pag. 296 et suiv.

[5] Pag. 176.

BACA.

Mîr Bacâ Khân, connu sous le surnom poétique de *Bacâ*[1], est un écrivain hindoustani, dont Mannû Lâl cite un vers dont je joins ici la traduction à cause de son originalité :

Comment la nouvelle lune pourra-t-elle s'ouvrir un passage au travers des étoiles qui semblent les nœuds du firmament? Un seul ongle[2] pourra-t-il défaire ces milliers de nœuds?

BACA (MUHAMMAD).

Muhammad Bacâ ullah, connu sous le surnom poétique de *Bacâ*, était fils de Hafiz Lutf ullah. Il naquit à Akbarâbâd (Agra); mais étant encore fort jeune, il vint habiter Lakhnau. Il avait une très-belle plume, avantage très-apprécié chez les Orientaux, et il faisait fort bien les vers. Il prit d'abord le surnom poétique de *Gamîn*[3], puis, à Dehli, celui de *Bâcâ*, sur l'indication de Schâh Hâtim qui le compta parmi ses disciples. Il se fit inscrire aussi au nombre de ceux de Mîr Dard; mais il fut spécialement un des disciples de Mîrzâ Fakhr Makîn. Il était très-lié avec Mushafî qu'il voyait souvent à Dehli. Ce dernier dit qu'à l'époque où il écrivait, c'était un jeune homme aimable, spirituel et content de son sort, comme doivent l'être les personnes foncière-

[1] بقا *stabilité.*

[2] On trouve souvent, chez les poëtes orientaux, l'ongle comparé au croissant, et *vice versâ.* C'est à cause, non-seulement de la forme arquée de l'ongle, mais de sa couleur, lorsqu'il est teint de *hinna* ou *menhdi.*

[3] غمين *triste, chagrin.*

ment religieuses. Son esprit pétulant était très-enclin à la satire. Il eut, par suite, quelques altercations avec Mîr, à Dehli, et avec Mîrzâ Muhammad Rafî Sauda, à Lakhnau. Lutf nous apprend que Bacâ mourut dans un pèlerinage qu'il entreprit en 1206 (1791), pour visiter Karbala et le tombeau d'Alî, à Najaf. Il a laissé un diwân, que possède la Société asiatique de Calcutta.

Ce Fakhr Makîn, dont il est parlé plus haut, était tellement fier de son mérite, qu'il se considérait comme supérieur à Alî Hazîn, célèbre écrivain de l'Inde moderne, qui s'est fait aussi un nom parmi les Musulmans par sa sainteté [1], et dont M. Belfour a publié les mémoires. Il avait même osé corriger des vers de ce dernier écrivain. Là-dessus l'irascible Sauda, le Juvénal de l'Inde, composa une satire dont voici la traduction :

Une histoire me vient actuellement en mémoire; est-elle vraie ou inventée à plaisir ? c'est ce dont je me soucie peu. Il y avait sous le règne de Schâh Jahân un mulla qui n'était ni précisément savant ni absolument ignorant. Il tenait une école où il apprenait à lire aux enfants. Tout dépourvu de jugement qu'il était, les enfants l'aimaient, mais ne le craignaient guère. L'école était pour eux une salle de jeu. Un jour, un des écoliers qui se distinguait par son intelligence, dit à ses camarades : « Mes amis, « nous avons fait cent sortes de jeux, et nous en sommes fatigués; « mais sachez que j'ai inventé un jeu nouveau, tout à fait parti- « culier. — Quel est donc ce jeu, frère ? dirent ses camarades : ap- « prends-nous-le. — Ce jeu, répondit-il, est celui du roi et des mi- « nistres. S'il vous convient, il ne sera pas difficile à jouer; aucun « n'est plus divertissant. Voici ce dont il s'agit : il faut nous amuser « un peu de notre maître, en feignant de le prendre pour Schâh

[1] Voyez l'article que je lui ai consacré dans mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde.*

« Jahân. — Bravo! dirent les autres écoliers en riant, nous y con-
« sentons.—Eh bien! dit le malin camarade, voici comment il faut « s'y prendre. Ceux d'entre nous qu'il fera lire demain matin, de-« vront le regarder attentivement; et comme il en demandera la « cause, ils lui diront qu'ils admirent la puissance de Dieu qui, « dans la nuit, a changé le visage du mulla, au point qu'il est « réellement celui de Schâh Jahân; que la ressemblance est aussi « parfaite que celle de deux cheveux, et qu'ils sont, par conséquent, « surpris de cette merveille. Il faut même s'accorder à exiger qu'il « fasse serment, sans hésiter, qu'il n'est pas le roi. Par là vous « jugerez de son esprit; car, j'en suis sûr, il se laissera recon-« naître pour le souverain. »

La petite intrigue que cet enfant avait préparée fut donc agréée par ses camarades, et ils agirent si bien, que le maître finit par dire : « Il est très-possible que je ressemble à Schâh « Jahân. » Il fit plus, il s'imagina que, si ce monarque venait à décéder avant lui, ses officiers, ne pouvant supporter la douleur de l'absence, viendraient dans sa maison pour le visiter. Il pensa même que, puisqu'on le prenait pour Schâh Jahân, il devait imiter ses manières et ses habitudes, et, en conséquence, mal recevoir le personnage qu'on lui enverrait en députation.

Il est inutile de s'étendre davantage là-dessus; les gens de sens comprendront que ceci est l'histoire de quelqu'un (Mirzâ Fakhr Makîn) qui, dans sa propre pensée, est devenu poëte comme le schaïkh (Hazîn), de même que ce maître d'école était devenu Schâh Jahân : mais il est loin d'avoir le talent et l'excellence du schaïkh dont il s'agit; l'égaler est pour lui chose impossible.

BACIT.

Bâcit[1] Khân est auteur d'un roman urdû intitulé *Gulschan-i Hind*, ou le Jardin de l'Inde. C'est, je pense, le même ouvrage dont il a été parlé pag. 43.

[1] باسط *tapissier.*

BAGHARI.

Bagharî Lâl[1], de Dehli, est un poëte hindoustani qui vivait sous l'empereur mogol Ahmad Schâh, fils de Muhammad Schâh. Voilà tout ce que je trouve sur ce personnage dans les biographies originales.

BAHADUR.

Mirzâ Muizz uddîn Bahâdur[2] est un poëte hindoustani dont Mannû Lâl cite plusieurs vers dans sa rhétorique pratique intitulée *Guldastâ-i nischât*, ou le Bouquet du plaisir, ouvrage dont il sera parlé à l'article sur Mannû Lâl.

Mannû Lâl cite aussi des vers de Mîrzâ Jâwân Bakht Bahâdur. J'ignore si ce poëte est le même que le premier; je crois plutôt qu'il s'agit, dans ce cas, de Mîrzâ Jawân-bakht Jahândâr Schâh. Voyez l'article au sujet de cet écrivain sous le titre de *Jahândâr*.

BAHAR.

Le munschî Raé Tek Chand Bahâr[3], de Dehli, est un écrivain hindoustani spirituel et correct. Il était lié d'amitié avec Sirâj-uddîn Alî Khân et Fath Alî Huçaïnî, qu'il voyait souvent. Mîr, qui l'avait aussi connu, fait

[1] بگهاری لعل. Le premier mot est peut-être भगाली, un des noms de Siva; le second est probablement le mot hindî लाल, signifiant *cher*, etc. de sorte que ce nom propre signifierait *cher à Siva*.

[2] بهادر *brave*, etc.

[3] بهار *printemps*. Mîr le nomme *Lâla Tek Chand* لاله تیکچند.

l'éloge de son talent poétique. Il a écrit en hindoui, en hindoustani-urdû, et surtout en persan. On cite de lui, en cette dernière langue, plusieurs ouvrages dont il est inutile de parler ici. Je me contenterai d'indiquer un traité sur la langue persane [1], qu'il rédigea après un voyage en Perse qu'il fut dans le cas de faire. Fath Alî Huçaïnî donne, dans sa biographie, quatre pages des vers hindoustani de ce poëte.

BAKHSCHISCH ALI.

Le saïyid Bakhschisch Alî [2] Faïz-âbâdî ou de Faïz-âbâd, est auteur d'une traduction urdû de l'Histoire moderne de l'Hindoustan intitulée *Siyar ulmutaakharîn*, ouvrage persan connu et célèbre dont on a donné une traduction anglaise à Calcutta, en 1789, traduction qui a été reproduite [3] à Londres, par le colonel Briggs. L'ouvrage de Bakhschisch Alî est intitulé *Icbâl-nâma* [4], c'est-à-dire le Livre de la fortune. La bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta en possède un exemplaire qui est cité dans le catalogue de cette bibliothèque, publié par les soins du savant et zélé secrétaire de la Société, M. J. Prinsep.

[1] Cet ouvrage intitulé بہار عجم *le Printemps des Persans*, est enrichi de beaucoup d'exemples.

[2] بخشش علی *don d'Alî.*

[3] Il n'a encore paru, de cette réimpression, que le premier volume. Il a été publié par le Comité des traductions orientales, à qui on est redevable de tant de publications importantes.

[4] اقبال نامه

BAKHTAWAR.

C'est un faquîr hindou à qui on doit un ouvrage en vers hindî ou braj-bhakhâ intitulé *Suniçâr,* ou l'Essence du vide [1], ouvrage où sont exposées les doctrines des *sûnyabâdi* (secte de Jaïns). Cet ouvrage fut entrepris sous le patronage de Dâyarâm, protecteur de cette secte, qui était râjâ de la ville de Hatras, dans la province d'Agra, en 1817, époque où elle fut prise par le marquis d'Hastings.

Le but que s'est proposé l'auteur de ce poëme didactique est de montrer que toutes les notions sur Dieu et l'homme sont trompeuses et nulles. Voici quelques extraits de cet ouvrage, extraits que le célèbre H. H. Wilson a fait connaître au monde savant dans son Esquisse sur les sectes religieuses des Hindous (*Asiatic Researches,* tom. XVII, p. 306 et suiv.). Comme ils sont remarquables dans leur absurdité, je les cite, quoiqu'ils énoncent des doctrines déplorables qu'on ne saurait trop condamner.

Tout ce que je vois est le vide. Le théisme et l'athéisme, *Mâyâ* (le visible) et *Brahm* (l'invisible), tout est faux, tout est erreur. Le globe lui-même et l'œuf de Brahma, les sept îles (*Dwîpa*) et les neuf divisions du continent (*Khanda*), le ciel et la terre, le soleil et la lune, Brahma, Wischnou et Siva, Kûrma et Sescha, le *gurû* et son élève, l'individu et l'espèce, le temple et le dieu, l'observance des rites et des cérémonies, la récitation des prières,

[1] On trouve un manuscrit de cet ouvrage à la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta, mais il est indiqué à tort comme écrit par Dâyarâm, de Hatras.

tout cela est le vide. Écouter, parler et discuter, tout cela n'est rien, et la substance elle-même n'existe pas.

Que chacun donc médite sur soi-même, et non sur aucun autre; car ce n'est que dans soi qu'on peut trouver autrui. . . . . De la même manière que je vois mon visage dans un miroir, je me vois dans les autres; mais c'est une erreur de croire que ce que je vois n'est pas ma face, mais celle d'un autre. Tout ce que vous voyez n'est que vous ; votre père et votre mère mêmes n'ont pas d'existence réelle. Vous êtes l'enfant et le vieillard, le sage et l'insensé, le mâle et la femelle. . . . . C'est vous qui êtes le tueur et le tué, le roi et le sujet. . . . . Vous êtes le sensuel et l'ascétique, le malade et le robuste, enfin tout ce que vous voyez est vous, de même que les bulles d'eau et les vagues ne sont autre chose que de l'eau.

Lorsque nous avons des songes, nous pensons que ce que nous voyons sont des choses réelles, nous nous éveillons et nous trouvons que c'est faux. . . . . On raconte ses songes à ses voisins; mais quel avantage en retire-t-on ? c'est comme si nous vannions de la paille.

Je médite sur la doctrine *Suni* seulement; je ne connais ni la vertu ni le vice. J'ai vu bien des princes de la terre; ils n'ont rien apporté ni rien emporté. La bonne réputation de l'homme libéral lui a survécu, et le mépris a couvert l'avare de son ombre.

Bien des êtres sont actuellement, beaucoup ont été, et un grand nombre seront encore. Le monde n'est jamais vide. Telles sont les feuilles sur les arbres ; de nouvelles se montrent à mesure que les vieilles tombent. Ne fixe pas ton cœur sur une feuille flétrie, mais cherche l'ombre du vert feuillage. Un cheval de mille roupies n'est bon à rien quand il est mort; mais un bidet vivant vous conduira dans votre route. N'ayez aucun espoir dans l'homme qui est mort; fiez-vous seulement à celui qui est vivant. Celui qui est mort ne revivra plus. . . . . Un vêtement déchiré ne peut être tissu de nouveau ; un pot cassé ne peut être refait. Un homme vivant n'a rien à faire avec le ciel et l'enfer; quand le corps est devenu poussière, quelle est la différence entre un saint et un criminel ?

La terre, l'eau, le feu et le vent, combinés ensemble, constituent le corps. De ces quatre éléments le monde est composé, et il n'y a rien autre. Cela est Brahmâ, cela est la fourmi; tout est formé de ces éléments.....

Les Hindous et les Musulmans sont de la même nature. Ce sont deux feuilles du même arbre. Ceux-ci nomment leurs docteurs *mulla*, ceux-là les nomment *pandit*. Ce sont deux vases de la même argile; les uns font le *namaz*, les autres le *pujâ*. Où est la différence? je n'en vois aucune. Ils suivent les uns et les autres la doctrine du dualisme (existence de l'esprit et de la matière)..... Ne discute pas avec eux, mais sois bien persuadé qu'ils sont identiques. Évite tout vain débat et adhère à la vérité, c'est-à-dire à la doctrine de Dâyarâm.

Enfin voici quelques lignes qui sont plus dignes d'un vrai philosophe :

Je ne crains pas de déclarer la vérité. Je ne connais aucune différence entre un sujet et un roi. Je n'ai besoin ni d'hommage ni de respect, et je n'entretiens société qu'avec les bons. Je ne désire que ce que je puis facilement obtenir; mais un palais ou un hallier sont pour moi la même chose. J'ai renoncé à l'erreur du mien et du tien, et je ne connais ni le gain ni la perte. Si l'homme pouvait enseigner ces vérités, il détruirait les erreurs d'un million de naissances. Un tel docteur est aujourd'hui dans le monde, il n'est autre que Dâyarâm.

BALA BHADRA[1].

Auteur du *Bala Bhadra Chéantî*. Ward cite ce livre hindî dans son ouvrage sur l'histoire, la littérature et la mythologie des Hindous[2], mais sans donner aucun détail. C'est peut-être une histoire de *Bal-dev*, frère de Krischna.

[1] बल *force*, भद्र *excellente*.

[2] Tom. II, pag. 480.

BALIRAM[1].

Auteur du *Chit-vilas*[2], Traité sur la création du monde, où sont décrits les objets et la fin de l'existence humaine, la formation des corps épais et légers, et les moyens d'acquérir le salut[3].

BAQUIR.

Bâquir Alî Khân, connu sous le takhallus de *Bâquir*[4], est un poëte hindoustani dont Mannû Lâl a cité des vers dans son *Guldasta-i nischât,* vers qui ne sont remarquables que par l'exagération des métaphores.

BARC, DE MURADABAD.

Parwâna Alî Schâh Barc[5], de Muradâbâd, était un jeune homme passionné, calandar de profession. Il était adonné à la boisson du *bang*[6] et à celle du vin, et passait sa vie dans le désœuvrement : cependant le désir de la renommée s'emparait quelquefois de lui, et il faisait

[1] *Balirâm* est, je pense, le même mot que *Bal-râm* ou *Bala-râm* बलराम qui est le nom du frère aîné de Krischna.

[2] C'est-à-dire *Amusement de l'esprit :* des mots चित् *esprit, intelligence,* et विलास *amusement, plaisir.*

[3] Mack. tom. II, pag. 108.

[4] باقر *très-savant.*

[5] برق *éclair.*

[6] Liqueur faite avec le jus des feuilles du chanvre.

alors des vers qui lui ont assuré un rang parmi les écrivains hindoustani. Barc soumettait ordinairement ses poésies à Muhammad Yâr Khân [1]. Mushafî, qui nous donne ces détails, ne cite de lui que deux vers.

BARC (GULAM-I HAMDANI).

Gulâm-i Hamdânî Barc, disciple de Mushafî, est un poëte hindoustani dont Bénî Narâyan cite le gazal suivant :

Il y a des lakhs de beautés dans le monde; mais que m'importe? Par Dieu! sans toi je n'ai point de repos. Comment mon cœur flétri s'épanouira-t-il? Il y a des roses dans le jardin, mais il n'y a pas cette beauté au corps de rose. N'est-ce pas avec la vapeur de mes soupirs que le nuage s'enfle ainsi dans l'air? Hélas! il n'y a ici ni échanson, ni vin, ni coupe. O Barc! ne te consume pas au souvenir de cette amie; s'il y a quelque chose de bon, ce n'est pas la fin de cette affaire.

BARC (JIU).

Miyân Schâh Jiû Barc, poëte hindoustani distingué, était d'un caractère vif et aimable, et excellait à manier les armes. Ce fut Mushafî qui l'engagea à prendre pour takhallus le mot *barc*, comme propre à donner une idée de son caractère. Par égard pour ce dernier, Jiû Barc se disait son disciple.

[1] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

BASCHIR.

Mîr Baschârat Alî, connu sous le surnom poétique de *Baschîr* [1], vint de Schâhjahânâbâd (Dehli) à Lakhnau, où il fut élève de Mîr Nizâm uddîn Mamnûn [2]. Mushafî est le seul des biographes originaux que j'ai pu consulter, qui parle de cet écrivain hindoustani; et il n'en dit que ce que je reproduis ici, si ce n'est qu'il en cite quelques vers.

BAYAN.

Ahçan ullah [3] Bayân [4] fut un des disciples de Mirzâ Jân Jânân Mazhar. Il naquit à Akbarâbâd (Agra), et il habitait Dehli. Il fut initié à la doctrine des sofîs par le maulawî Fakhr uddîn. Quelque temps avant 1793, il alla dans le Décan, où l'on dit qu'il occupa un emploi honorable dans le gouvernement de Nizâm Alî Khân, souverain d'Haïderâbâd.

Bayân était un poëte éloquent; il est cité pour la beauté de sa figure et la bonté de sa conduite, pour la finesse et la perspicacité de son esprit. Ses vers sont remarquables par la pureté et l'élégance du style. Il est auteur d'un diwân dont Lutf, Mushafî et Fath Alî Huçaïnî ont donné de nombreux extraits.

[1] بشير *évangéliste, porteur de bonnes nouvelles.*

[2] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

[3] Ou, selon Mushafî, Ahçan uddîn Khân.

[4] بيان *explication.*

Bayân fut aussi le surnom poétique de Mirzâ Saïf Alî, fils de Schujâ uddaula, surnom qu'il changea ensuite en celui de *Schigufta.* On trouvera, sous ce dernier titre, l'article consacré à ce personnage.

BAYAZID ANÇARI[1].

C'est le fondateur de la secte des *Roschanî* ou *Jalalî,* c'est-à-dire des *illuminés;* ces deux mots, le premier persan, le second arabe, signifiant la même chose. Il naquit, selon l'auteur du *Dabistan,* en 1524, à Jalindar, dans le Panjàb; mais tout ce qu'il est essentiel de dire ici, c'est que l'écrivain que je viens de citer et Akhûn Derwezeh, auteur de l'ouvrage puschtu intitulé *Makhzan-i Afgânî,* ou Trésor des Afgâns, nous apprennent que Bâyazîd Ançârî (qui est du reste le premier auteur qui ait écrit en puschtu ses compositions), a aussi écrit en hindî, aussi bien qu'en arabe et en persan. En effet, il a exposé ses doctrines en hindî pour les Hindous, en persan pour les Persans, et en puschtu pour les Afgâns. Il mit, entre autres, au jour un ouvrage tétraglotte intitulé *Khaïr ulbayân*[2], ou l'Excellente Explication. Cet ouvrage est considéré comme révélé. Bâyazîd n'étant cité ici qu'en qualité d'auteur hindoustani, je ne crois pas devoir entrer dans aucun détail, ni sur ses actes, ni sur ses doctrines; je me contente de renvoyer le lecteur à

[1] Le mot با يزيد signifie *père d'Yazid;* nous en avons fait *Bajazet.* انصارى est un adjectif dérivé du mot arabe انصار *aides,* nom qu'on donne aux Médinois qui aidèrent Mahomet contre les Mecquois.

[2] خير البيان

l'intéressante notice qu'a donnée de ce personnage le docteur J. Leyden, dans le tome X des *Recherches asiatiques*.

BÉBAK.

Mîr Najaf-i Alî Bébâk [1] est un écrivain hindoustani distingué. Il était saïyid Muçawî, c'est-à-dire un des descendants de Mûça Kâzim, fils de Jafar, septième imâm. Ses ancêtres étaient Arabes d'origine; mais depuis quelques générations ils habitaient Koïl [2]. Bébâk naquit dans cette dernière ville, vint à Dehli à l'âge de neuf ans; et arrivé à l'âge de discrétion, il retourna à Koïl. Il étudia la grammaire, le persan, puis la médecine, science pour laquelle il se sentit des dispositions, en sorte qu'à vingt-deux ans il exerçait l'art d'Avicenne. Toutefois il avait un goût décidé pour la poésie, et il faisait circuler de temps en temps, dans le public, des pièces de vers de sa composition. Mushafî nous apprend qu'il les connaissait toutes, attendu que Bébâk les lui communiquait.

BÉCAID.

Saïyid Fazaïl-i Alî Khân Bécaïd [3] était fils de Muhammad Alî Khân, qui fut d'abord le lieutenant du nabâb Umdat ulmulk Amîr Khân, et ensuite soubadâr de Thatha, c'est-à-dire de la province de Sinde.

[1] بی باك *hardi* (sans crainte).

[2] Probablement la ville nommée *Coille* dans les cartes anglaises. Longitude, 85° 41′; latitude, 26° 25′.

[3] بی قید *sans lien.*

Bécaïd est auteur d'un masnawî dans le style des anciens écrivains, poëme composé de cinq cents *baït* environ, et qui roule sur l'amour qu'il ressentait envers une jeune bayadère. Alî Ibrahîm en cite un long fragment.

BÉCHARA [1].

Poëte hindoustani cité par Mîr Taquî. Voici la traduction du seul vers qu'en donne ce biographe :

Je ne croyais pas avoir à quitter ma bien-aimée, mais Dieu a voulu qu'il en fût ainsi. La patience offre en vain un remède à ma peine, je dois rester Bechâra (sans remède).

BÉDAR.

Mîr Muhammad Alî, nommé plus ordinairement Mîr Muhammadî Bédar [2], de Dehli, est un poëte hindoustani distingué. Il fut l'ami et le disciple de Murtazâ Calî Beg Firâc [3], et aussi un des amis de Mîr Dard, et le compagnon des littérateurs de Dehli, ses contemporains. Il s'était trouvé avec Mîr aux réunions des amis de la littérature hindoustani qui, à cette époque, avaient lieu en cette ville. Il s'habillait en partie à la manière des derviches, et en partie comme les gens du monde. Il habitait Arab-saraï [4]. Il est auteur d'un diwân rekhta

[1] بیچاره *sans remède, désespéré.*

[2] بیدار *éveillé.*

[3] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

[4] C'est-à-dire le caravansérai ou la chauderie des Arabes.

ou hindoustani, qui jouit de la plus haute estime. Il a laissé aussi quelques poésies persanes. Son style est très-pur et énergique. Comme il avait beaucoup de confiance en Fakhr-uddîn Sâhib, toutes les fois qu'il sortait d'Arab-saraï, il venait dans le *madriça* (collége) de Gazî-uddîn Khân, pour voir ce personnage, et Mushafî avait eu quelquefois l'avantage de l'y rencontrer. Il résidait à Akbarâbâd (Agra), en 1793. Mushafî qui avait eu son diwân entre les mains, en a donné six pages in-folio dans sa biographie; de son côté, Alî Ibrâhîm en fait connaître cinq. Voici la traduction d'un gazal de cet écrivain :

Si mon ami venait auprès de ma bière, il réveillerait du sommeil du néant la sédition. Le potier peut bien, de la terre, faire à son gré une coupe ou un vase quelconque; mais c'est à toi que j'abandonne le soin de la poussière de mon corps. A la manière des gens rusés, j'ai emporté une seconde fois mon cœur en connaissance de cause. Il s'est assis, il m'a fait asseoir..... Quelle chose est donc venue dans ton esprit pour que tu aies rendu plus captif encore mon cœur déjà captif? Il afflige le bouton du cœur, et il sourit; il frappe l'œil du narcisse, et le rend malade. Par un seul regard enivrant, il rend ivre d'amour; il remplit les fonctions de chef de la caravane au milieu des gens ivres. Pour terminer toutes ses gentillesses, il a réveillé (Bédar) pour les deux mondes la sédition.

BÉDIL.

Mirzâ Abd ulcâdir Bédil[1] était Jagataï d'origine, mais il naquit dans l'Hindoustan. C'est un écrivain distingué

[1] بیدل *sans cœur,* c'est-à-dire privé de son cœur par l'effet de l'amour.

par son esprit et l'élégance de sa diction; il est surtout célèbre par des productions persanes qui sont empreintes de ses opinions mystiques. Il est question de lui dans plusieurs biographies des poëtes persans de l'Inde. Dans sa jeunesse, il fut d'abord attaché au prince Muhammad Azam Schâh; mais il ne resta que peu de temps à son service, et il y renonça bientôt pour se livrer à son goût pour la poésie et à la contemplation. Il avait une force corporelle telle, que peu de ses contemporains l'égalaient. Un jour qu'un tigre après avoir tué plusieurs personnes, s'avançait vers le cortége du prince, Bédil le tua aussi facilement qu'il aurait fait d'une chèvre.

Dans sa retraite solitaire, il était souvent visité par les grands et les petits. On rapporte que le nabâb Nizâm ulmulk, soubadâr du Décan, lui écrivit plusieurs fois pour l'engager à aller le trouver, mais que Bédil lui adressa en réponse un vers persan qui signifie :

Pourquoi quitterais-je cet angle paisible pour l'agitation du monde? Non, mes pieds ne marcheront pas loin de cet asile où j'éprouve la plus douce satisfaction.

Ses kulliyât ou œuvres complètes se composent de près d'un lâkh (cent mille) de baït; et toutefois il n'y a pas un seul hémistiche qui soit à la louange des gens du monde. Il mourut à Dehli, en 1137 de l'hégire (1724-1725). Alî Ibrâhîm et Lutf citent de lui ces deux vers hindoustani qu'ils donnent comme célèbres, et qui sont aussi cités par Mîr Taquî. En voici la traduction :

Ne me demandez pas de nouvelles de mon cœur; là où il est, là je suis. Là où est l'effet produit par le grain de l'amitié,

à même je suis. Lorsque l'amour est venu m'appeler sur le seuil de la porte de mon cœur, mon amie, quoique bien étrangère à moi, a dit : Là où est *Bédil*, là je suis.

BÉJAN.

Azîz Khân Béjân[1], Afgân de nation, ou, pour mieux dire, Rohilla, est compté parmi les poëtes hindoustani. Mushafî, qui l'avait connu, en cite quelques vers dans son Tazkira.

BÉKAL.

Saïyid Abd ulwahâb Bekal[2], de Daulatâbâd[3], profita des leçons littéraires de Mîr Abd ulwalî Uzlat[4]. Alî Ibrahîm eut occasion de voir cet écrivain hindoustani, pendant l'administration du nabâb Sirâj uddaula, gouverneur du Bengale ; il ne donne néanmoins pas d'autres détails sur lui, et il se contente d'en citer deux vers.

BÉKHUD.

Narâyan-dâs Békhûd[5], poëte hindoustani, dont Mannû Lâl cite, dans son *Guldasta-i nischât,* un vers qui signifie :

Tandis que l'infidèle est impuissant dans son infidélité, l'homme pieux se complaît dans sa piété. Que l'infidélité ou que la piété règne, la divinité de Dieu n'en sera pas moins immuable.

[1] بیجان *sans âme,* c'est-à-dire, renonçant à son âme, vaillant, brave.

[2] بی کل *sans repos.*

[3] Ville du Décan, nommée aussi Déoghir.

[4] Voyez l'article consacré à cet écrivain distingué.

[5] بیخود *hors de soi.*

BÉNAWA.

Bénawâ [1], de Sanam [2], était un des poëtes du siècle de Muhammad Schâh, et contemporain, par conséquent, d'Arzû et d'Abrû. Mîr Taquî nous apprend, dans sa biographie, qu'un individu nommé Sîkzan tua une femme du bas peuple, qui vendait des souliers, et que cet événement mit en émoi tous les cordonniers, au point qu'ils empêchèrent de faire la prière publique du vendredi à la mosquée cathédrale. Zafar Khân Roschân uddaula, connu sous le nom de *Turra-Yâr,* prit parti pour la femme susdite. Enfin, le tumulte fut porté à un tel point, qu'un grand combat eut lieu entre les émirs, et que plusieurs individus furent tués de part et d'autre. Zafâr Khân fut vaincu, et en outre, il éprouva de si grands désagréments, à cause de cette affaire, qu'il ne sortit plus, depuis ce temps-là, de sa maison.

Bénawâ a consacré un mukhammas au récit de cet événement, et ce poëme est encore cité avec plaisir dans l'Inde. Voici de Bénawâ deux vers qu'Alî Ibrahîm avait lus dans un album :

Tu présentes l'aspect du plaisir, et moi, celui seulement de l'espérance. Je suis Bénawâ (pauvre), donne-moi la dîme de ta beauté et quelque chose des avantages de la richesse.

[1] بی‌نوا *sans richesse* (indigent).

[2] سنام ; un manuscrit porte سنا .

BÉNI NARAYAN.

Bénî Narâyan [1], fils du mahârâja Lakschmî Narâyan et frère de Râé Khem Narâyan Rind [2], est un homme de lettres hindou natif de Lahore, à qui on doit :

1° L'ouvrage intitulé *Diwân-i Jahân* [3], ouvrage qui n'est autre chose qu'une anthologie ou collection de morceaux choisis, tirés des principaux poëtes hindoustani dont il eut les ouvrages à sa disposition. Dans la préface de cette anthologie, l'auteur nous apprend qu'il vivait heureux dans l'Hindoustan, lorsque le sort envieux ayant altéré son bonheur, il se vit forcé de se rendre à Calcutta, dans le Bengale. Là, le sort le poursuivant toujours de ses rigueurs, il resta douze ans sans emploi et dans le dénûment le plus fâcheux. Enfin, l'habile et célèbre poëte Haïdar Bakhsch [4] fut touché de son état et le consola. D'un autre côté, il fit connaissance avec le savant indianiste T. Roebuck, qui se l'attacha et le retira, par de bons honoraires, de la situation pénible où il était. Ce fut pour se conformer à son désir qu'il composa, en 1814 [5], son anthologie

[1] بینی نراین. Le premier de ces mots signifie, *les cheveux tressés derrière la tête;* le second est un des noms de Wischnou.

[2] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

[3] دیوان جہان *le Diwân du monde,* ce qui signifie Collection de pièces de poésie des écrivains du monde, c'est-à-dire de l'Inde.

[4] Il est plus connu sous le nom de *Haïdari.* Voyez, sous ce titre, l'article qui lui est consacré dans cet ouvrage.

[5] *Roebuck's Annals of the college of Fort-William,* pag. 425.

hindoustani ou *Diwân-i Jahân*. Cet ouvrage se compose, 1° d'une invocation et d'une préface en vers; 2° des extraits de différents poëtes; 3° de quelques pièces de poésie de l'auteur.

2° On doit aussi à Bénî Narâyan une Histoire du roi et du faquîr, *Quissa-i schâh o darwesch*, qui roule sur le même sujet que le poëme persan de Hilalî, qui porte le même titre. M. Wilson en a un exemplaire manuscrit, in-4°, écrit en caractères nastalic; il est en dialecte urdû, comme les autres poésies de cet écrivain. Cet ouvrage, le premier qu'ait écrit Bénî Narâyan, est traduit du persan, et il porte aussi le titre de *Châr* ou *Chahâr gulschan*[1]. Il en est parlé dans les *Annals of the college of Fort-William*, par T. Roebuck, pag. 339. Le manuscrit de cette production enrichissait la bibliothèque du collége de Fort-William, à Calcutta; il est aujourd'hui dans celle de la Société asiatique de la même ville. C'est un roman, car on le cite comme une histoire divertissante.

BÉRANG.

Dilâwar Khân Bérang[2], militaire de profession, est un spirituel et ingénieux écrivain hindou, disciple d'Yakrang et contemporain de Sauda. Il avait d'abord pris pour takhallus le mot *Ham-rang*[3]; mais il le changea

[1] چار ou چہار گلشن *les Quatre Jardins.*

[2] بی رنگ *sans couleur.*

[3] ہم رنگ *de la même couleur, du même caractère.*

ensuite en celui de *Bérang*. Il mourut à Dehli. Ses vers sont de la bonne facture classique ; on en trouve plusieurs dans les tazkira originaux, surtout dans celui de Mîr.

BÉTAB, D'ALLAHABAD.

Schâh Muhammad Alîm Bétab [1], d'Allahâbâd, jeune frère du cazî Muftakhar, était un personnage recommandable, tant par ses qualités personnelles que par sa naissance et par sa science dans les lois. Il fut un des poëtes les plus distingués du règne de Schâh Alam. Alî Ibrahîm cite de lui deux vers seulement, et Mushafî trois autres, dont voici la traduction :

Son sourcil est pareil au disque de la lune ; son éphélide, au noir muezzin de Mahomet [2]. Comment cette amie ne serait-elle pas rebelle, avec cette taille élancée comme la jeune plante ? Bétab, la poussière des pieds qui s'attache à ce bouton de rose, y devient semblable à la poudre rouge de la fête du Holî [3].

BÉTAB, DE DEHLI.

Muhammad Ismaïl Bétâb, de Dehli, est un écrivain hindoustani distingué, dont les poésies sont fort agréables. Mîr, qui l'avait connu, nous fait savoir qu'il fut disciple du poëte Miyân Yakrang, sur qui on trouvera plus loin une notice. Il nous apprend, de plus, qu'il

[1] بى تاب *sans force.*

[2] Balâl, fils de Riâh, qui était Éthiopien. Il y a une comparaison semblable dans Walî, pag. 102, lig. 22 de mon édition.

[3] On trouve plus loin une pièce de vers sur cette fête.

était *riche* quoique *pauvre* (spirituel) ou derviche; et qu'en allant au palais de Jafar Alî Khân, il tomba de cheval, se cassa le bras, et mourut des suites de sa blessure, après avoir langui deux ou trois mois.

BÉTAB (SANTOKH RAÉ).

Santokh[1] Râé Bétab est un Hindou qui a cultivé la poésie hindoustani. Alî Ibrahîm dit simplement qu'il était contemporain de Muhammad Câïm[2], et Mushafî nous fait savoir qu'il était son disciple. Ces deux biographes en citent de plus quelques vers.

BHAGODAS.

C'est un des disciples immédiats de Kabir, et l'auteur ou le compilateur du petit *Bijak* ou *Vijak*[3], le plus répandu des livres de la secte des Kabir-panthî. L'autre livre fut communiqué par Kabir lui-même au râjâ de Bénarès. Le *Bijak* de Bhagodâs est la plus grande autorité parmi les Kabir-panthî en général. Il est écrit en vers harmonieux, et avec une grande candeur d'explication. L'auteur, néanmoins, argumente plus qu'il ne dogmatise, et il attaque plutôt les autres systèmes qu'il n'explique le sien propre. Il est, pour ce dernier objet, tellement obscur, qu'on ne peut guère apprendre dans son livre la doctrine réelle de Kabir; aussi ses sectateurs en

[1] سنتوکھ, संतोष, *contentement.*

[2] Voyez l'article consacré à ce personnage.

[3] विजक. Il sera question du grand *Bijak* à l'article sur Kabîr.

interprètent-ils différemment plusieurs passages. Les maîtres, parmi eux, ont un court ouvrage qui est comme la clef des parties les plus difficiles; mais il n'est entre les mains que d'un petit nombre : toutefois il n'a pas une grande valeur, car il n'est guère moins embarrassant que l'original [1].

En voici un court fragment :

Nous devons notre existence à Alî et à Râma, et nous devons, par conséquent, montrer une même tendresse à tout ce qui vit. A quoi nous sert de nous raser la tête, de nous prosterner, ou de nous plonger dans la rivière ? Pouvez-vous vous nommer pur, si vous versez le sang, et vous enorgueillir de vertus que vous ne déployez jamais ? A quoi bon laver votre bouche, rouler dans vos doigts les grains de votre chapelet, faire l'ablution et vous incliner dans les temples, lorsque, pendant que vous récitez vos prières, ou que vous allez à la Mecque ou à Médine, la tromperie est dans votre cœur ? Les Hindous jeûnent tous les onze jours; les Musulmans, pendant le ramazân. . . . . Le Créateur peut-il résider dans des temples, lui qui remplit tout l'univers ? Qui est-ce qui a vu Râma parmi les idoles ? qui l'a trouvé à la châsse que les pèlerins vont visiter ? . . . . Ceux qui parlent des mensonges des Ved et des Feb, sont ceux qui ne comprennent pas leur essence. Ne vois qu'une chose en tout. . . . . Tous les hommes et toutes les femmes qui ont pris naissance, sont de la même nature que toi. Celui à qui appartient le monde, et dont Alî et Râma sont fils, c'est mon gurû, c'est mon pîr [2].

[1] C'est au savant Mémoire de M. Wilson sur les sectes religieuses des Hindous, que j'emprunte ces détails; je lui emprunte aussi la traduction que je donne ici. Voyez *Asiatic Researches*, tom. XVI, pag. 60 et suiv.

[2] Alî est le patron des Musulmans, Râma la divinité favorite des Hindous. Le *gurû* est le guide spirituel des derniers ; le *pîr*, des premiers. Avec cette explication, la phrase du texte devient très-intelligible. On

BHATRIHARI.

Il est auteur d'hymnes braj-bhakha que chante la classe des joguis indiens nommés *Sâringuî-hâr,* parce qu'ils se servent, pour accompagner leurs chants, d'une sorte de luth nommé *sâringuî*[1]. J'ignore si ce poëte indien est le même que Bhartriharî, frère de Bikrmajit (Vikramâditya), à qui on doit, entre autres, un recueil de sentences célèbres, publiées par Bohlen. En ce cas, les stances hindoui dont il est auteur auraient une grande antiquité.

BHAVANANDA-DAS[2].

Écrivain auquel on doit une exposition écrite en hindî, du système de philosophie nommé *Védanta*[3]. Cet ouvrage, qui est rédigé d'après le sanscrit, se compose de quatorze chapitres, et il est intitulé *Amrita-dhâra*[4], ce qui signifie littéralement (*Traité*) *distillant l'ambroisie.* Ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas le système védanta, en trouveront le développement dans l'*Essai sur la philosophie des Hindous*, par feu Cole-

sait d'ailleurs que le but de Kabir, aussi bien que de Nânak, a été de fondre ensemble les religions musulmane et brahmanique.

[1] *Sketch of the religious sect of the Hindus.* (*Asiatic Researches,* t. XVII, pag. 193.)

[2] C'est-à-dire *serviteur de Bhavanânda.* Ce dernier mot est composé de भव *monde*, et de आनन्द् *joie.* C'est un des noms de Krischna.

[3] *Mackenzie Catalogue,* tom. II, pag. 108.

[4] अमृतधार

brooke[1], et dans la traduction que M. Pauthier en a publiée en français. Pour en donner une idée, nous citerons ici ce qu'en dit l'écrivain hindoustani Afsos, dans son *Araïsch-i mahfil :*

Le schastar nommé Védanta est l'ouvrage de Viaçadéva. Celui qui suit la doctrine de ce livre, professe le système de l'unité : il est tellement imbu de ce principe, que ses yeux ne sauraient jamais apercevoir qu'un seul et même objet. Selon lui, la multiplicité des êtres est imaginaire ; il n'en existe réellement qu'un seul; et quoique tout ce qui est dans l'univers émane de lui, tout n'en est pas moins lui-même. La relation qui existe entre les objets qui frappent nos sens et l'essence de cet être unique, est précisément la même que celle du vase d'argile avec la terre, des vagues avec l'eau, de la lumière avec le soleil.

BHU PATI.

Bhû Pati[2] ou Bhû Dev, de la tribu des Kâyath, est auteur d'un bhagavat en vers hindî intitulé *Srî Bhagavat.* Il y en a un exemplaire dans la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta, et Ward cite cet ouvrage dans son *Histoire de la littérature et de la mythologie des Hindous.* J'ignore si cette production est la même dont on trouve un exemplaire au *British Museum*, sous le n° 5620, collection Halhed. Ce dernier est formé de strophes de neuf vers ; il est écrit en caractères persans, et le dialecte hindoui qui y est employé, est difficile à comprendre. Il y a aussi un bhagavat en vers hindî, à la bibliothèque de l'*East-India House*, intitulé

[1] Dans les *Transactions de la Société royale asiatique de Londres.*

[2] भू पति *maître de la terre, roi.*

Pothi Bhagavat; mais ce n'est, selon le catalogue, qu'une portion du *Bhagavat Pourâna*[1], traduite du sanscrit. Le dixième livre, *Daçam iskandh*[2], qui est l'histoire de Krischna, le même qui a fourni la matière du *Prem sâgar,* a été traduit spécialement en hindoustani. Il y en a un exemplaire[3] qu'on trouve indiqué dans le catalogue de la riche bibliothèque d'un personnage nommé Farzâda Culî, catalogue que possède mon honorable ami, M. D. Forbes, et un autre existe dans la bibliothèque du collége de Fort-William; celui-ci est intitulé *Pothi daçam iskandh*[4]. Il y en a, dans la même bibliothèque, une troisième copie, sous le titre de *Sri Bhagavat daçam iskandh,* et une quatrième, en bhakha, dans celle de l'*East-India House,* sous le même titre. Dans le catalogue des manuscrits orientaux du même Fârzâda, il y a l'indication d'un ouvrage qui porte ce titre : *Onzième partie du Bhâgavat, savoir, la couronne de la science indiquée par Krischna à Arjuna*[5]. Enfin le P. Paulin de Saint-Barthélemy cite parmi les manuscrits hindoustani de

[1] Le *Bhagavat* est le 18e ou dernier *Pourâna;* il est néanmoins considéré comme apocryphe par certains Hindous.

[2] دسم اسکنده

[3] Il est intitulé پوتهی سی بهاگوت دسم اسکنده. *Le dixième livre du Srî Bhagavat, etc.*

[4] On a mis par erreur, dans le catalogue manuscrit que j'ai, اسکندر au lieu de اسکنده.

[5] اکاوس اسکنده سی بهاگوت وگیانمالا که کرشن بارجن ارشاد کرده. Je pense qu'il faut lire آکاره au lieu de اکاوس, d'autant plus que le *Bhagavat* ne se compose que de douze livres.

la collection Borgia [1] un volume intitulé *Arjuna-guita*, ou le Chant d'Arjuna. Or ce volume est probablement une version du *Bhagavat-guita*, s'il est réellement en hindoustani; mais je pense qu'il est sanscrit. Au surplus, il a été traduit en italien, par Marcus à Tumba, missionnaire capucin de l'Inde, et cette traduction manuscrite se trouve dans la même bibliothèque Borgia.

Il existe, en français, une traduction du *Bhagavat* sous le titre de *Bhagavadam*. Elle a été faite, d'après une version tamoule, par Foucher d'Obsonville.

BIHARI LAL.

Bihârî Lâl [2], contemporain de Kabir, est un des écrivains hindoui les plus distingués; les Anglais l'ont nommé le Thompson de l'Inde. Il est auteur d'un poëme intitulé *Sât-saï*, lequel jouit d'une si grande célébrité que les Hindous en citent sans cesse des fragments, et qu'il a été traduit en vers sanscrits élégants [3] par le pandit Haripraçâda, sous les auspices de Chet Singh, râjâ de Bénarès. Bihârî faisait les délices de la cour d'Ambher [4] au commencement du XVIe siècle de notre ère. Ses poëmes ont été arrangés dans l'ordre qu'ils ont à présent, pour l'usage du prince infortuné Azam Schâh, et cette sorte d'édition se nomme *Azam-*

[1] *Musæi Borgiani Velitris codices manuscripti, etc.* pag. 151.

[2] C'est-à-dire *chéri de Krischna*, de विहारी, un des noms de Krischna, et du mot hindî लाल *chéri*.

[3] *Asiatic Researches*, tom. VII, pag. 221.

[4] Ancienne capitale de la province de Jaïpûr.

schâhî[1]. Le *Sât-saï* est une sorte de diwân composé de sept cents *dohâ* ou *dohra* (distiques dans le genre descriptif). Krischna jouant avec Radha et les gopî, en forme le principal sujet. Il semble, d'après le savant M. Wilson, que Bihârî ait pris l'idée de son *Sât-saï* du *Sapta sati* de Govarddhan, ouvrage qui est aussi un recueil de sept cents stances sur des sujets divers (*seven hundred miscellaneous stanzes*). Il paraît[2] que c'est la traduction hindoui de ce dernier ouvrage que Lallû Lâl a publiée à Calcutta, sous le titre de *Sapta Satika*[3]. Quoi qu'il en soit, le *Sat-saï* de Bihârî a une très-grande célébrité, et il a été publié à Calcutta, en 1809, in-8°, par le pandit Babû Râm. Je reviendrai sur cette production dans le tome II de cet ouvrage.

BIMAR[4].

Poëte hindoustani qui habitait Dehli, et duquel Bénî Narâyan cite le gazal dont la traduction suit :

Je meurs ivre d'amour pour toi. Ah! daigne t'informer de mon état! O mon ami! informe-toi un peu de mon cœur affligé! Et toi, zéphyr du matin, dis à l'agaçante beauté que j'aime : Quelqu'un est mourant au pied du mur de ta demeure, va t'informer de ses nouvelles. — Dieu me délivrera-t-il du feu de ce chagrin, ou bien ressentiras-tu de l'amitié pour moi et t'informe-

[1] Colebrooke, *Dissertations.* (*Asiatic Researches,* tom. VII, pag. 221, et tom. X, pag. 413.)

[2] Je dis, il paraît, car je n'ai jamais vu un seul exemplaire de cet ouvrage.

[3] Voyez l'article sur Lallû Lâl.

[4] بیمار *malade* (d'amour).

ras-tu de moi ? Comment mon cœur oubliera-t-il un instant ton souvenir ? Je meurs en recherchant ta face; informe-toi de mon état. — Il n'a pas la force de se traîner jusqu'à ta rue, il tombe mort à l'extrémité du bazar; ah! daigne t'informer de lui. Le médecin, en voyant son état, s'est écrié : Le malade (Bîmar) d'amour est sauvé, viens t'informer de ses nouvelles.

BIRBHAN.

Birbhân qui est reconnu comme le fondateur de la secte hindoue des *Sâdh*[1], c'est-à-dire purs (puritains), habitait Brijhacir, près de Nârnaul, dans la province de Dehli. Il reçut, en 1714, de Vikramâditya (1658 de Jésus-Christ), une communication miraculeuse de *Sat guru* (le Directeur pur), nommé aussi *Udaka-dâs* (le Serviteur du Dieu unique), et *Mâlik kâ hukm* (l'Ordre du Seigneur ou le Verbe de Dieu personnifié).

Les doctrines enseignées par le divin maître de Birbhân furent communiquées aux hommes en *sabda* et en *sâkhi*, c'est-à-dire en stances hindî détachées comme celles de Kabîr. Elles sont réunies dans des manuels, et on les lit dans les assemblées religieuses des Sâdh. On a formé de leur substance un traité intitulé *Adi upades*[2], c'est-à-dire les Premiers Préceptes. Dans ce traité, toute la doctrine sâdh est réduite en douze commandements ou *hukm*, qui sont répétés sous plusieurs formes, mais dont on reconnaît toujours l'identité. M. Wilson les a fait connaître dans son

[1] साधु

[2] आदि उपदेश

excellent *Mémoire sur les sectes hindoues.* Je crois être agréable au lecteur en les reproduisant ici :

I. Ne reconnaissez qu'un Dieu qui vous a créé et qui peut vous anéantir, auquel aucun être n'est supérieur, et que seul, par conséquent, vous devez adorer. Il ne faut donc rendre aucun culte ni à la terre, ni à la pierre, ni au métal, ni au bois, ni aux arbres, ni enfin à aucune chose créée. Il n'y a qu'un Seigneur et le verbe du Seigneur. Celui qui aime le mensonge et pratique la fausseté, celui qui commet le crime tombe en enfer.

II. Soyez humble et modeste. Ne placez pas vos affections en ce monde. Attachez-vous fidèlement au symbole de la foi ; évitez d'avoir des rapports avec ceux qui ne sont pas de votre religion ; ne mangez pas le pain de l'étranger.

III. Ne mentez jamais. Ne parlez jamais mal en aucun temps, ni d'aucune chose ; de la terre et de l'eau, des arbres et des animaux. Employez votre langue à la louange de Dieu. Ne volez jamais ni richesses, ni terre, ni animaux, ni leur pâture. Respectez la propriété d'autrui, et soyez content de ce que vous possédez. Ne pensez jamais au mal. Que vos yeux ne se fixent pas sur des objets indécents en fait d'hommes, de femmes, de danses, de spectacles.

IV. N'écoutez pas de mauvais discours, ni rien autre, si ce n'est les louanges du Créateur. N'écoutez ni contes, ni bavardage, ni calomnie, ni musique, ni chant, excepté celui des hymnes.

V. Ne désirez jamais rien, ni pour votre corps, ni en fait de richesses. Ne prenez pas celles d'un autre. Dieu donne toutes choses ; vous recevrez en proportion de votre confiance en lui.

VI. Lorsqu'on vous demande qui vous êtes, déclarez que vous êtes Sâdh ; ne parlez pas des castes ; ne vous engagez pas dans des controverses. Soyez ferme dans votre foi, et ne mettez pas votre espérance dans l'homme.

VII. Portez des vêtements blancs, n'employez ni fard, ni collyre, ni opiat, ni *menhdî;* ne vous faites aucune marque sur le

corps, ni aucun signe distinctif des sectes sur le front; ne portez pas de chapelet, ni de rosaire, ni de joyaux.

VIII. Ne mangez ni ne buvez jamais aucune substance enivrante, ne mâchez pas de bétel, ne respirez pas de parfums, ne fumez pas de tabac, ne mâchez ni ne sentez de l'opium; ne tenez pas vos mains levées, et n'inclinez pas votre tête devant des idoles ou des hommes.

IX. Ne commettez point d'homicide; ne faites violence à personne; ne donnez point de témoignage capable de faire condamner un accusé; ne prenez rien par force.

X. Qu'un homme n'ait qu'une femme, et une femme un seul mari[1]; que la femme obéisse à l'homme.

XI. Ne prenez pas le costume d'un mendiant; ne sollicitez pas d'aumônes, et n'acceptez pas de présents. Ne craignez pas la nécromancie et n'y ayez pas recours. Connaissez avant d'avoir confiance. Les assemblées des gens pieux sont les seuls lieux de pèlerinage. Saluez ceux d'entre eux que vous rencontrerez.

XII. Que les Sâdh ne soient pas superstitieux quant aux jours, aux lunaisons, aux mois, aux cris et aux figures des oiseaux et des quadrupèdes. Qu'ils ne recherchent que la volonté de Dieu.

Nous voyons, par ce qui précède, que les Sâdh, qu'on peut nommer les unitaires indiens, n'adorent que le Créateur seul. Ils le nomment *Satkara*, ou l'Auteur de la vertu, et *Satnâm*, c'est-à-dire le Vrai Nom. A cause de cette dernière expression, qu'ils appliquent à la Divinité, on les nomme quelquefois *Satnâmî;* mais cette dénomination s'applique spécialement à une autre secte. Leur culte est extrêmement simple. Ils rejettent toute espèce d'idolâtrie. Ils ne vénèrent pas le Gange plus que les autres rivières. Toute espèce d'ornements leur

[1] Il y a de plus, dans le texte, que l'homme ne doit pas manger les restes d'une femme, mais que le contraire est loisible, conformément à l'usage.

est défendue. Ils ne saluent pas et ne prêtent pas serment[1]. Ils se privent de tous les usages du luxe, tels que tabac, bétel, opium et vin. Ils n'assistent jamais aux spectacles des bayadères[2].

Les doctrines des Sâdh dérivent évidemment de celles de Kabîr, de Nânak et d'autres philosophes religieux de l'Inde, avec l'addition de quelques principes du christianisme. Toutefois, quant à leurs notions sur la constitution de l'univers, sur les divinités inférieures et sur le *mukti,* ou délivrance de la vie corporelle, ils pensent, selon M. Wilson, comme les autres Indiens.

Ils n'ont pas de temples, mais ils s'assemblent à des époques fixes, dans des maisons ou dans des cours. Leurs réunions ont lieu à la pleine lune. Toute la journée se passe dans des conversations intéressantes. Au soir, ils prennent ensemble un repas fraternel, et ils passent ensuite la nuit en récitant des stances attribuées à Birbhân ou à son maître, et des poëmes de Dâdu, de Nânak et de Kabîr.

Les villes où il y a le plus de Sâdh sont Dehli, Agra, Jaïpûr, Farrukhâbâd. Ils tiennent une grande réunion annuelle dans l'une de ces villes.

Les ouvrages hindoustani, sur la religion des Sâdh, qui sont parvenus à ma connaissance, sont les suivants :

1° *Pothî jnân bânî Sâdh-satnâmî ké panth kî*[3], c'est-à-

[1] Cette secte a, comme on voit, une grande ressemblance avec celle des quakers.

[2] Ces renseignements sont tirés de la Notice sur les Sâdh, par W. H. Trant, *Transactions of the royal Asiatic Society*, tom. I, p. 251 et suiv.

[3] پوتهی گیان بانی ساده ستنامی کی پنتهه کی

dire le Livre du discours de la connaissance de la secte des Sâdh-satnamî. Cet ouvrage est indiqué comme le livre religieux des Sâdh, par W. H. Trant, à qui il en fut remis un exemplaire, par Bhavanî-dâs, principal personnage de cette secte, à Farrukhâbâd. Cet exemplaire a été donné, par M. Trant, à la Société royale asiatique de Londres. C'est un manuscrit in-4°.

2° *An Account on the religion of the Sâdh, in Hindoostanee;* manuscrit in-4°, de la bibliothèque de la Société royale asiatique, donné, comme le premier, par M. Trant.

BISMIL[1].

Poëte peu connu dont Alì Ibrahîm cite un seul vers. C'est probablement le même écrivain dont Mîr Taquî et Fath Alî Huçaïnî parlent sous le même takhallus de *Bismil.* Ils en donnent aussi un vers différent de celui qui est cité dans le *Gulzâr.* Ce dernier Bismil, si par hasard il diffère du premier, fut le maître de Schâguil, dont il sera parlé plus loin.

BISMIL, DE CHANAR.

Le saïyid Jabbâr Alî Bismil était de Chanâr, dans la province d'Allahâbâd. Il habita longtemps Azîmâbâd, puis Bénarès, où il était chargé d'affaires du mahârâj Chet Singh. Ce fut en cette dernière ville et à

[1] بسمل *sacrifié*, expression dérivée des mots arabes بسم الله *au nom de Dieu*, parce que c'est en prononçant le nom de Dieu qu'on immole les animaux destinés aux sacrifices.

Muhammadâbâd que le vit, en 1196 (1781-1782), Alî Ibrahîm, auteur de la biographie à laquelle j'emprunte ces détails. Bismil était très-doux, plein d'intelligence et très-indépendant de caractère. Il s'est acquis un nom distingué parmi les poëtes hindoustani. Ibrahîm et Lutf citent plusieurs pages de ses vers.

BISMIL (GADA ALI BEG).

Gadâ Alî [1] Beg Bismil vivait à Faïzâbâd dans la dernière moitié du XVIIIe siècle. Il a laissé un masnawi intitulé *Dainok-nâmah* [2] qui a de la célébrité. Alî Ibrahîm cite de lui plusieurs vers dans sa biographie.

BRAHMAN.

Dâta Râm [3] Brahman [4] est un Hindou qui a écrit des poésies urdû estimées. Mannû Lâl en cite plusieurs gazal dans son ouvrage sur la rhétorique. Voici la traduction d'une de ces pièces :

Si tu souris de tes lèvres gracieuses, les fleurs s'épanouissent dans le parterre ; si tu lèves le voile qui couvre ta face, la rose développe ses pétales.

Lorsque cette beauté qui fait honte au printemps s'attache à mon cou, mon corps tressaille sous mon vêtement.

[1] گدا علی *l'âne d'Alî.*

[2] دینوک نامه. Je ne suis pas bien sûr de la lecture de ce titre. Si on le prononce comme je l'ai fait, il signifie *Livre de la fin de décembre.* Ce serait, dans ce cas, un poëme sur l'hiver.

[3] दाता राम *Râma le généreux.*

[4] برهمن *brahmane.*

Le printemps est venu. Viens te promener dans ce désert, et tu pourras voir les oiseaux prendre leurs ébats, les forêts s'émailler de fleurs. — Ici la rose ouvre son calice; là le rossignol fait entendre son ramage; plus loin, la tulipe et le jasmin s'épanouissent......

Si quelqu'un désire aujourd'hui se promener dans les jardins et les champs, qu'il sache bien qu'il y a, outre la noire cicatrice de la tulipe, celle du cœur de Brahman, qui s'est ouverte comme le bouton d'une fleur.

BRAJBACI-DAS[1].

Auteur du *Braj-vilâs*[2], ou les Plaisirs de Braj, poëme assez étendu sur la vie et les jeux de Krischna, pendant sa résidence à Braj et à Vrindaban, jusqu'à son départ pour Mathura, et au meurtre de Kans. Ce poëme qui est écrit en bhâkhâ, est indiqué comme imprimé dans le catalogue de la collection Mackenzie[3]. C'est un grand in-8°, publié probablement à Calcutta.

BULAQUI.

Saïyid Bulâquî[4] est un poëte du Décan à qui on doit un masnawî sur l'ascension de Mahomet au ciel, poëme qui est intitulé *Mirâj-nâma*[5], ou le Livre de l'ascension.

[1] ब्रज वासी दास *le serviteur de Krischna* (l'habitant de Braj).

[2] ब्रज विलास

[3] Tom. II, pag. 116. Voyez aussi les *Asiatic Researches*, tom. XVI, pag. 94.

[4] بلاقی, adjectif dérivé de بلاق, nom de l'anneau que les femmes portent au nez dans l'Orient.

[5] معراج نامه

J'en possède un exemplaire en caractères naskhî, qui fait partie d'un recueil de treize différents masnawî et de quelques gazal, formant un épais volume, tout copié par un certain schaïkh Ahmad, fils de Muhammad Ibrâhîm Guîtî [1], qui a quelquefois placé des vers de sa façon à la suite de ce poëme. Le *Mirâj-nâma* a été copié en 1219 de l'hégire (1804-1805 de J. C.).

CACIM [2].

Abu'lcâcim Khân, et simplement Câcim, était allié à la famille impériale de Dehli, s'il faut en croire Bénî Nârâyan, qui lui fut attaché apparemment comme secrétaire. Cet écrivain hindoustanî demeurait à Calcutta, en 1814. Bénî Nârâyan en cite quatre gazal [3]. Voici la traduction d'une de ces pièces ; elle appartient au genre mystico-érotique que les Musulmans ont cultivé avec tant de succès :

Si tu as prêté l'oreille à l'oiseau qui gémit dans le bosquet, tu pourras alors seulement apprécier la facture de mes vers. Lorsque cette beauté qui excite la jalousie du soleil m'a touché, les fils de la toile qui me couvre se sont changés en autant de rayons. Le véritable amant peut-il se laisser jamais resserrer dans le manteau des pratiques extérieures ? L'insensé fait-il attention à la nudité de son corps ? Comment peut-on dire que je ne verrai pas ta noble stature et ta forme élégante ? n'aperçois-je pas dans le jardin le cyprès et le lis ? L'or le plus pur ne saurait m'attacher.....

[1] گیتی ou *le chanteur*, ce qui suppose qu'il était musicien de profession.

[2] قاسم *distributeur*, nom d'un fils de Mahomet.

[3] Trois dans le corps de son anthologie et un dans l'appendice.

La couleur de ton corps est plus agréable encore. La pureté de ton essence peut se comparer à celle de la fleur nommée *séoti* [1]. Le monde peut-il s'en faire une idée? Et ces boucles de cheveux en désordre sur ta face n'offrent-elles pas à Câcim l'apparence des nuages obscurs qui entourent la blanche lune?

Je pense que c'est le même écrivain que Mîr nomme Câcim Mìrzâ dans sa biographie, et dont il ne cite qu'un seul vers.

CACIM (CADR ULLAH).

Hakîm Cadr ullah Khân Câcim est un médecin musulman qui s'est aussi occupé de poésie. Mannû Lâl cite plusieurs vers de cet écrivain. Voici la traduction de deux baït qui terminent un de ses gazal :

Tu n'as pas permis à mes lèvres amoureuses d'exprimer leurs désirs, ou plutôt c'est l'abattement où je suis plongé qui ne leur a pas permis de remuer. La bien-aimée de Câcim ne viendra-t-elle pas éteindre de son souffle le feu de la blessure du cœur de son amant? Lui permettra-t-elle du moins de s'approcher d'elle?

CACIM, DU DÉCAN.

Poëte distingué, élève de Uzlat. Voici la traduction de quelques vers de lui, cités par Fath Alî Huçaïnî :

L'ambre qui a la propriété d'attirer la paille, a perdu (de dépit) sa belle nuance, en voyant ton visage couleur d'or. Je t'ai livré mon âme comme une guirlande de *mûlçarî* [2], et tu ne m'as

[1] Afsos, dans son *Araïsch-i mahfil*, ou Statistique et Histoire de l'Hindoustan, dit que cette fleur (variété de la *rosa glandulifera*) est une des plus remarquables de l'Inde. Il en compare les étamines à l'écriture déliée que trace son calam pour en décrire la beauté.

[2] *Mimusops elengi.*

pas même donné une tresse de ces fleurs. C'en est fait, tes gentilles agaceries me font mourir. Ah! du moins, viens demain planter sur mon tombeau du *nâzbo*[1], puisque les feuilles recoquillées de ce végétal rappellent les boucles musquées de tes cheveux.

CACIR.

Mîrzâ Babar Beg Câcir[2] est un poëte hindoustani dont Mannû Lâl cite un seul vers dans son *Guldasta-i nischât,* sorte d'anthologie descriptive dont j'ai souvent fait usage pour mon travail.

CADIR[3].

Saïyid Khalîl Câdir ou Câdirî vivait dans le Décan à l'époque où Fath Alî Huçaïnî écrivait son Tazkira. C'est un poëte dont les productions sont remarquables par la facilité avec laquelle elles sont rédigées.

CADR.

Muhammad Cadr[4] est un poëte licencieux, mais habile et renommé, qui vivait sous le règne de Muhammad Schâh. Il avait secoué le joug de la religion et vivait dans le libertinage le plus effréné, s'adonnant à l'amour antiphysique. On le voyait sans cesse dans les rues et les marchés. Les biographes originaux ne citent que deux vers de lui.

[1] *Ocimum pilosum.*

[2] قاصر *court,* c'est-à-dire *petit.*

[3] قادر *puissant,* etc.

[4] قدر *valeur, quantité, destin.*

CAIM.

Quiâm-uddin Alî, autrement dit Schaïk Muhammad Câim [1], naquit dans la ville de Chândpûr ou Naddyâ; mais il résidait ordinairement à Dehli, parce qu'il y occupait les fonctions de gouverneur de l'arsenal. Il eut de bonne heure du goût pour la poésie. Il fut célèbre par la fertilité de son imagination et l'élégance de son style. Il se distingua parmi les littérateurs de son temps par son jugement sain et la droiture de son esprit. Alî Ibrâhîm et Lutf rapportent qu'il commença à s'exercer à la poésie hindoustani sous Mîr Dard, en qui il eut toujours beaucoup de confiance, et que plus tard il fut un des disciples de Mîr Muhammad Rafî Sauda. Mîr l'avait connu. Mushafî eut occasion de le voir à Cuttarah, chez le nabâb Muhammad Yâr Khân [2] qui, à cette époque, accordait, dans l'Inde, aux gens de lettres une protection éclairée, et s'occupait lui-même de poésie. Câim et Mushafî se lièrent ensemble à cause de l'uniformité de leurs goûts; mais lorsque la prospérité de Cuttarah fut détruite, et qu'eut lieu l'installation de Faïz ullah Khân comme souverain de Râmpûr, alors Câim alla résider auprès du fils du nabâb susdit, Ahmad Yâr Khân, qui l'employa dans diverses opérations militaires.

Ses gazal ont été réunis en un diwân qui est très-estimé. Il a en outre composé une grande quantité de

[1] قايم *debout, fixé, attentif, persévérant.*

[2] Voyez l'article sur ce personnage sous son surnom poétique d'*Amîr*.

cacîda et de masnawî, et un tazkira cité par Mushafî à l'article sur Kalîm. Lutf nous apprend que ses meilleures poésies sont ses gazal et ses masnawî.

Alì Ibrâhîm dit qu'il vivait dans les environs de son pays natal, en 1194 de l'hégire (1780). Mushafî, qui écrivait sa biographie en 1793-1794, avait ouï dire qu'il était mort à Râmpûr. Effectivement, on trouve dans un exemplaire des Kulliyât de Jurat, qui fait partie de ma collection, un tarîkh qui fixe la mort de cet écrivain à l'an de l'hégire 1207 (1792-1793 de J. C.)[1].

Mushafî a cité, dans son Tazkira, près de dix pages des vers de Câim; Mîr près de quatre pages, et Bénî Narâyan un mukhammas en entier. Voici la traduction d'un court masnawî de lui qui est cité par Alì Ibrâhîm.

L'HIVER DANS L'INDE.

L'hiver est tellement rigoureux cette année, qu'au matin, le soleil lui-même tremble de froid; bien plus, on dirait qu'il n'y a plus de soleil dans le ciel, et que le firmament cache ce réchaud dans son sein. La couche d'écume verdâtre, qui en ce temps surmonte l'eau des étangs, a l'apparence d'une couverture de Cachemire. On passe la journée à se réchauffer aux rayons du soleil, et à la nuit, on s'enveloppe dans un bon tapis. Le ciel est toujours revêtu de son manteau de satin; c'est la voie lactée qui apparaît sous le costume du pandit. Le *bagla*[2] vient se reposer sur la rivière, et s'envole ensuite à tire d'aile. Dans le chemin il est tombé de la neige tellement blanche, qu'il ressemble au cardeur, lorsqu'il est recouvert de flocons de coton.

Du ciel sort un bruit sourd; un vent froid et violent se fait

[1] Lutf dit qu'il mourut en 1210 de l'hégire, c'est-à-dire trois ans plus tard.

[2] *Ardea torra* et *putea*. Buch.

sentir; il secoue fortement les arbres, jour et nuit. Grands et petits ont les mains engourdies par le froid; mais les plus riches s'enveloppent réellement de coton, comme la poire ou le raisin qu'on veut conserver. Allez-vous chez les confiseurs, et regardez-vous leur étalage? vous n'y verrez que de la neige. Si le lecteur trouve *froid* ce tableau du *froid*, Câim espère qu'eu égard à la saison qu'il décrit, on l'aura pour excusé.

CAIS.

Mirzâ Ahmad Alî Beg, autrement dit Madâr Beg, est connu sous le takhallus de *Caïs*[1]. Il était père de Mirzâ Murâd Alî Beg et fils de Dâûd Beg, lequel était un riche marchand, et petit-fils de Mirzâ Aquil Beg, gardien du tombeau de l'imâm Alî Muça Riza. La patrie de ses ancêtres était Maschhâd[2]; mais il passa sa jeunesse à Lakhnau et à Faïzâbâd. Il avait beaucoup de goût pour la poésie hindoustani et y réussissait. Il soumettait ses productions à Jafar Alî Hasrat. Mushafî, qui nous donne ces détails, cite une page et demie des vers de cet écrivain.

CALANDAR.

Lâla Budh Singh Calandar[3] était hindou de religion; mais on dit que s'étant rendu amoureux d'une bayadère musulmane, il abandonna l'hindouisme, et entra dans

[1] قيس, nom du célèbre amant de *Leïla*, plus connu sous le nom de *Majnûn* ou *insensé*, que lui valut sa conduite extravagante.

[2] Ville du Khoraçân où se trouve le tombeau de l'imâm Rizâ.

[3] قلندر sorte de faquîr musulman.

l'ordre des faquîrs musulmans nommés *calandar*. C'est un poëte hindoustani distingué. Alî Ibrâhîm, à qui j'emprunte ces particularités, cite de lui trois vers seulement; mais Bénî Nârayân en donne un gazal [1] dont je joins ici la traduction :

O mon cœur! tu gémis en vain sur ton infortune! Ce que le calam du destin a écrit arrive inévitablement. A la fin il faut se décider à voyager dans le royaume de la mort. Réveille-toi donc du sommeil de l'insouciance; pourquoi dors-tu négligemment?

N'est-il pas nécessaire que l'acacia lui-même porte son fruit? En effet, celui qui sème doit recueillir le produit de sa semence. Ne reste pas dans l'inaction; les jours de la vie sont comme une proie. Pourquoi perds-tu tes moments dans les jeux et les plaisirs? Et toi, Calandar, ne laisse pas prendre ton cœur dans les replis du chagrin; crains le filet des épreuves de l'amour.

CHAND [2].

Très-célèbre historien et poëte hindoui, auteur du *Prithwî-râjâ charitra* [3], ou Histoire de Prithwî-râjâ, dernier roi hindou de Dehli. Cet ouvrage écrit en vers, d'après l'usage suivi dans l'Inde, contient l'histoire du Rajpoutana, et surtout celle du temps de Chand, histoire où cet écrivain joue un rôle assez important. C'est assurément une des plus anciennes productions hindî [4]. Chand était le poëte de Pithaura ou Pritwî-râjâ, qu'il a

[1] W. Price a publié cette pièce de vers dans ses *Hindee and Hindoostanee Selections*, tom. II, pag. 398.

[2] चंद *lune*.

[3] पृथ्वी राजा चरित्र

[4] W. Price, *Hindee and Hindoostanee Selections*, préface, pag. 8.

célébré ainsi que plusieurs familles râjpût. Il vivait par conséquent à la fin du XIIe siècle. La Société asiatique de Londres a, dans sa bibliothèque, un manuscrit de cet ouvrage qui lui a été donné par le major Caufield, et il y en avait un exemplaire parmi les manuscrits de Mackenzie[1]. Un savant russe, Robert Lenz, en avait traduit une portion qu'il devait publier en 1836, à son retour à Saint-Pétersbourg; mais la mort prématurée de ce jeune savant a privé les orientalistes de cet intéressant travail. Le manuscrit de la Société royale asiatique porte un titre persan qui signifie : *Histoire de Prithû-râj, en langue pingal* (c'est-à-dire en vers indiens), *par le poëte Chand bardâî*[2]. Feu James Tod a tiré un grand parti de ce poëme pour son Histoire du Rajasthân[3]. Il en avait même traduit une grande partie; mais la mort l'a empêché de terminer ce travail et de le publier. Il avait seulement fait imprimer la traduction d'un épisode remarquable de ce poëme historique sous le titre de *The Vow of Sangopta*, c'est-à-dire le Vœu de Sangopta; mais il n'en avait donné des exemplaires qu'à quelques amis seulement. On a réimprimé cette traduction dans le tome XXV, nouvelle série de l'*Asiatic Journal*. Voici, du reste, ce qu'il dit du poëme de cet écrivain[4] :

[1] *Mackenzie Collection*, tom. II, pag. 115.

[2] تاریخ پرتهو راج بزبان پنگل تصنیف کردهٔ کب چند بردائی

[3] Voyez l'article de M. de Sacy, dans le *Journal des Savants*, 1831, pag. 7, et 1832, pag. 420.

[4] *Annals and antiquities of Rajasthan*, tom. I, pag. 254.

« L'ouvrage de Chand est une histoire universelle « de la période dans laquelle il a écrit. Dans les soixante- « neuf livres comprenant cent mille stances relatives aux « exploits de Prithi-râj, chaque noble famille du Rajas- « thân trouve quelque mention de ses ancêtres. En con- « séquence on conserve cet ouvrage dans les archives « de toutes les tribus qui ont des prétentions au nom « de Râjpût. . . . . Les guerres de Prithi-râj, ses alliances, « ses tributaires nombreux et puissants, leurs résidences « et leurs généalogies rendent les écrits de Chand inap- « préciables pour l'histoire et la géographie, aussi bien « que pour la mythologie, les usages, etc. . . . . »

Je crois qu'on désigne aussi cet écrivain sous le nom de Chandra ou Chandrabhât[1], et son ouvrage sous celui de *Prithu-râj râjâçû*[2], c'est-à-dire le Grand Sacrifice de Prithwi-râjâ.

Ward, dans son *Histoire de la littérature et de la mythologie des Hindous*, t. II, p. 482, cite cet ouvrage comme étant écrit dans le dialecte hindî de Kanoje.

Je pense que c'est le même ouvrage qui est désigné dans le Journal de la société asiatique de Calcutta[3], sous le titre de *Prithivi-râjâ baça* (bhasha), et dans le catalogue des livres de la même société, sous celui de *Prithi, or the exploits of Prithu-raja, the first monarch of Biana*[4].

[1] चंद्र भाट *le barde Chandr* (lune).

[2] پرتهو راج راجسو

[3] 1835, pag. 55.

[4] Ville de la province d'Agra.

On doit à ce Chandra un autre ouvrage intitulé *Jaya-Chandra Prakâçha*[1], c'est-à-dire Histoire de Jaya-Chandra. Il est écrit, comme le premier, dans le dialecte de Kanoje, et il est également cité par Ward.

CHANDA[2].

Célèbre reine d'Haïdarâbâd, auteur d'un diwân dont on conserve un exemplaire à la bibliothèque de l'*East-India House.* Cet exemplaire fut offert comme un *nazar*, par cette femme extraordinaire, au capitaine Malcolm, au milieu d'une danse dans laquelle elle remplissait le principal rôle, le 1er octobre 1799[3]. En voici un gazal qui rappelle l'ode célèbre de Sapho, traduite par Boileau :

Après avoir abreuvé mon cœur à la coupe d'un œil charmant, j'erre à l'aventure, hors de moi-même, comme celui que trouble l'ivresse. Tes regards brûlants dévorent tout; ta face qui a l'éclat de la flamme, a consumé mon cœur. Je me conforme à ton désir en t'offrant pour mon *nazar* ma tête; mais, néanmoins, ton cœur n'est point sans voile pour moi. Comme mes yeux sont fixés sur ton visage, mon âme est agitée, mon cœur bat violemment. Tout ce que Chanda désire, c'est que, dans les deux mondes, tu la places à tes côtés, elle dont le cœur est si sensible[4]!

[1] जय चंद्र प्रकाश:

[2] چندا *la lune.*

[3] Ce qui précède est tiré d'une note écrite en anglais dans l'exemplaire du diwân de Chanda qui appartient à la bibliothèque de l'*East-India House.* Cette note est peut-être du docteur Leyden, à qui ce manuscrit avait appartenu avant de faire partie de la bibliothèque de l'*East-India House.*

[4] A la lettre, *la terre du cœur* ترابِ دل, c'est-à-dire, je pense, son

CHATURBHUJ MISR[1].

Auteur de la version braj-bhakha du xe livre du bhagavat de Viaçadéva, qui roule sur l'histoire de Krischna. Chaturbhuj Misr la rédigea en *doha* et en *chaupaî*. C'est la quintessence[2] de cette histoire qui forme le *Prem sâgar* de Lallû-jî Lâl, qui a été imprimé à Calcutta. Je parlerai de ce dernier ouvrage à l'article sur Lallû-jî Lâl.

CUBUL.

Abd ulganî Beg Cubûl[3] naquit dans le Cachemire. Il est un des poëtes persans de l'Inde les plus célèbres; mais il a aussi écrit en hindoustani, et c'est comme poëte hindoustani seulement qu'il est cité ici. Alî Ibrâhîm donne de lui un vers qui paraît tiré d'un poëme satirique.

CUDRAT.

Schâh Cudrat ullah, de Dehli, qui adopta le mot

cœur matériel, son cœur de chair; en d'autres termes, *elle qui est si sensible !*

[1] चतुर्भुज qui signifie *à quatre bras*, est un des noms de Wischnou. मिश्र est une sorte de titre d'honneur qu'on ajoute aux noms propres. Ce mot signifie proprement un *éléphant*; il est analogue à सिंह, signifiant *lion*, qui se place souvent aussi après les noms propres.

[2] सार *Prem sâgar*, pag. 1. Voyez ce que je dis à ce sujet à l'article sur Lallû-jî Lâl.

[3] قبول *acceptation*, etc.

Cudrat[1] pour takhallus, est un des écrivains hindoustani les plus éloquents. Il était parent de Mîr Schams uddîn Faquîr. Ses vers sont de la bonne facture antique et remarquables surtout par la pureté avec laquelle ils sont écrits. Cudrat fut aussi distingué parmi ses compatriotes par ses bonnes qualités, surtout par sa fidélité dans l'amitié et par sa franchise. Il était lié avec les notabilités littéraires de son temps. Il demeurait près d'Azîmâbâd du temps qu'écrivait Mushafî. Peu de temps avant l'époque où Alî Ibrâhîm traçait sa biographie, il vint de Dehli à Murschidâbâd et y fixa sa résidence. Ses vers hindoustani, qu'il a écrits dans tous les mètres, ont été réunis en un diwân[2]. Lutf en cite beaucoup de gazal, et Mannû Lâl un long mukhammas. Voici de cet excellent poëte un court gazal cité par Bénî Narâyan :

Le jardin s'est échappé de ma possession, hélas! ô soir de malheur! puisque ma patrie m'échappe. Ayant donné mon cœur par l'effet d'un coup d'œil piquant, j'ai fui comme le daim, lorsqu'il s'échappe des mains du chasseur. Jusqu'à présent, de la racine de chaque cheveu de tes amants, des milliers de sources de sang se sont échappées sous le linceul qui couvre leur corps. Cudrat, pourquoi écrirai-je la peine de la nuit de l'absence? L'âme est séparée du corps, le corps s'échappe de l'âme.

CUDRAT (MAULAWI CUDRAT ULLAH).

Maulawî Cudrat ullah, et simplement Cudrat, qui est son takhallus, était habile dans la langue arabe et dans

[1] قدرت *puissance.*

[2] Lutf nous apprend qu'on a aussi de lui des vers persans.

la médecine. Il demeurait à Dehli, où Mushafî l'avait vu pendant son séjour dans cette ville. Il était le disciple et l'ami de Sanâ ullah Khân Firâc. On lui doit des poésies hindoustani.

Mushafî nous fait connaître un autre Maulawî Cudrat ullah Cudrat, auteur d'un *Tazkira-i hindi* ou Biographie des écrivains hindoustani, auteur qui, en 1793-1794, résidait à Rampour[1].

CULI CUTB SCHAH.

Culî Cutb Schâh[2], roi de Golconde, qui monta sur le trône en 1582 de Jésus-Christ, âgé seulement de douze ans, eut de bonne heure du goût pour la poésie, et fit de nombreuses pièces de vers dakhnî. On sait qu'il se distingua par sa capacité, et par la protection et les encouragements qu'il accorda à la littérature. C'est à lui que la ville de Haïderâbâd doit sa fondation. Les poésies hindoustani de ce prince ont été réunies sous le titre de *Kulliyât* (Œuvres complètes). Un exemplaire de ces Kulliyât faisait partie de la bibliothèque de Tippou. Il y avait aussi un volume intitulé *Diwani-i Cutb-Schâhî*, dans la bibliothèque de Muhammad Bakhsch. Ce même ouvrage ou les Kulliyât, sont quelquefois désignés aussi simplement sous le nom de *Cutb-Schâhî*. Il en existe un manuscrit sous ce titre à Haïderâbâd.

[1] Ville de la province de Dehli.

[2] Le mot قلی signifie *esclave;* il est turc. On sait en effet que la dynastie des rois de Golconde était d'origine turque. Le mot قطب signifie *pôle;* quant au mot شاه, il signifie, comme on le sait, *roi.*

CURBAN.

Mîr Jiyûn Curbân [1], un des disciples de Sauda, était un jeune poëte, militaire de profession. Il fut tué, en se battant contre les Anglais, à Faïzâbâd, après avoir vendu chèrement sa vie. Voici deux vers de lui, cités par Alî Ibrâhim :

Sa robe, qui était étroitement serrée, s'est ouverte comme le bouton de rose lorsqu'il se déploie avec grâce. Le zéphyr est-il venu murmurer quelque chose à l'oreille de cette fleur ? Son cœur serait-il par hasard disposé à aimer ce rossignol qui de son bec a déchiré ses pétales ?

CUTB SCHAH [2].

Musulman du Décan à qui on doit un masnawì sur Mahomet, intitulé *Riçala* [3], poëme qu'il composa en douze jours, dans l'année de l'hégire 1018 (1608-1609). On trouve de cet ouvrage, à la bibliothèque de l'*East-India House*, un manuscrit qui se compose de 120 pages environ, grand in-8°. Il est divisé en *Hikâyat* [4] ou histoires. Ce manuscrit fut copié par Hâjî Muhammad Rizâ, fils de Murâd Beg, fils de Muhammad Karîm, du Mâzenderân, dans la ville de Haïderâbâd, en 1134 de l'hégire (1720-1721).

[1] قربان *sacrifice.*

[2] قطب شاه ou قطبشه.

[3] رساله *épître, traité.*

[4] Dans les titres de cette sorte de chants le mot حکایت est écrit de cette sorte ح ك ا ى ت.

DADU.

Dâdû, fondateur de la secte des Dâdû-panthi, qui est une ramification de celle des Ramanandi, et par conséquent comprise dans les schismes des Vischnava, était élève d'un des principaux propagateurs kabir-panthî et le cinquième dans leur lignée spirituelle après Râmânand ou Kabîr, savoir : Kamal, Jamal, Bimal, Buddhan et Dâdû.

Dâdû était de la caste des cardeurs de laine. Il naquit à Ahmadâbâd; mais, dans sa douzième année, il alla à Sambher en Ajmir, de là à Kalyânpur, puis à Naraïna, ville située à quatre kos de Sambher et à vingt de Jaypur. Il avait alors trente-sept ans. Ce fut là, qu'averti par une voix du ciel, de se dévouer à une vie religieuse, il se retira au mont *Bahérana,* à cinq kos de Naraïna, où, après quelque temps, il disparut sans qu'on pût trouver de lui aucune trace. Ses sectateurs croient qu'il fut absorbé dans la Divinité. Ceci arriva, dit-on, vers l'année 1600, à la fin du règne d'Akbar, ou au commencement de celui de Jahanguîr. On conserve encore, à Naraïna, qui est le lieu principal du culte Dâdû-panthi, le lit de Dâdû et la collection des textes que ces sectaires vénèrent. Un petit édifice, sur la montagne, marque le lieu de la disparition de ce législateur.

Les doctrines de cette secte sont contenues dans différents livres, en bâhkhâ, où il paraît que beaucoup de passages des écrits de Kabir ont été insérés. Dans tous

les cas, ces différents écrits ont beaucoup de ressemblance entre eux [1].

Ward [2] cite de cet écrivain le *Dâdûkî Vânî* [3], c'est-à-dire le Discours de Dâdû. Cet ouvrage est écrit dans le dialecte de Jaïpûr. Le lieutenant G. R. Siddons [4], beau-frère du célèbre H. H. Wilson, a entrepris de traduire le traité de cet auteur sâdh, intitulé *Dâdû-panthi grantha*, c'est-à-dire le Livre des disciples de Dâdû. Le professeur Wilson avait eu l'intention de s'occuper du même travail. M. Siddons a donné, dans le numéro de juin 1835 du *Journal de la Société asiatique* de Calcutta, le texte et la traduction du chapitre sur la foi de cet important ouvrage qui, selon M. J. Prinsep, offre un bon spécimen de *Kharî bolî* (pur hindoustani) de l'Inde centrale. En voici quelques extraits :

Que la foi en Dieu caractérise toutes vos pensées, vos paroles, vos actions. Celui qui sert Dieu ne place sa confiance en rien autre.

Si le souvenir de Dieu était dans vos cœurs, vous seriez capables d'accomplir des choses qui sans cela seraient impraticables; mais ils sont en bien petit nombre ceux qui recherchent la voie qui conduit à Dieu. . . . .

O insensés ! Dieu n'est pas loin de vous ; il en est proche. Vous êtes ignorants, mais il connaît toutes choses, et il distribue ses dons à son gré. . . . . .

[1] Ceci est extrait du *Journal de la Société asiatique* de Calcutta, n° de juin 1837. On y trouve, *loc. cit.* des détails sur la secte des Dâdû-panthî, ainsi que dans le Mémoire de M. Wilson, *Asiatic Researches*, tom. XVII, pag. 302 et suiv.

[2] *History, etc. of the Hindoos*, tom. II, pag. 481.

[3] दादूकी वाणी

[4] Ce jeune indianiste s'occupe spécialement de la langue hindouî.

Prenez telle nourriture et tel vêtement qu'il plaira à Dieu de vous départir. Vous n'avez besoin de rien autre. Contentez-vous du morceau de pain que Dieu vous accorde. . . . .

Méditez sur la nature de vos corps qui ressemblent à des vases de terre, et mettez en dehors tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu.

Tout ce qui est la volonté de Dieu arrivera assurément; en conséquence ne détruisez pas votre vie par l'anxiété, mais attendez.

Quel espoir peuvent avoir ceux qui abandonnent Dieu, quand même ils parcourraient toute la terre ? O insensé! les hommes justes, qui ont médité sur ce sujet, vous disent d'abandonner tout excepté Dieu, puisque tout est affliction.

Crois-en la vérité, fixe ton cœur en Dieu, et humilie-toi, comme si tu étais mort. . . . .

Pour ceux qui aiment Dieu, toutes les choses sont extrêmement douces; jamais ils ne les trouveront amères, quand même elles seraient pleines de poison; bien au contraire, ils les acceptent comme si c'était de l'ambroisie. Si on supporte l'adversité pour Dieu, c'est bien; mais il est inutile de faire du mal au corps. . . . .

L'esprit qui n'a pas la foi est léger et volage, parce que n'étant fixé par aucune certitude, il change d'une chose à l'autre. . . . .

Ne condamne rien de ce que le Créateur a fait. Ceux-là sont ses saints serviteurs qui sont satisfaits de lui. . . . .

Dâdû dit : Dieu est mon gain, il est ma nourriture et mon soutien. Par sa subsistance spirituelle tous mes membres ont été nourris. . . . . Il est mon gouverneur, mon corps et mon âme. Dieu prend soin de ses créatures, comme une mère de son enfant. . . . . . O Dieu ! tu es la vérité; accorde-moi le contentement, l'amour, la dévotion et la foi. Ton serviteur Dâdû te demande la vraie patience, et vient se consacrer à toi.

DAG.

Mîr Mahdî Dâg[1] est le fils de Mîr Soz. Comme son père, il se distingua dans la poésie hindoustani. Il avait d'abord pris pour takhallus le mot *Ah*[2]; mais il choisit ensuite celui de *Dâg* qui lui est resté. Mushafî nous le représente comme un jeune homme fort doux et d'une heureuse physionomie. Il fut violemment épris d'une femme, et, dans l'impossibilité de la posséder, il tomba dans un état de langueur qui le conduisit aux portes du tombeau. Il allait rendre l'âme, lorsqu'il reçut une lettre de sa bien-aimée; mais il était trop tard. Il eut encore néanmoins la force d'écrire sur cette lettre le vers dont la traduction suit :

Un souffle animait encore mes membres au moment où j'ai reçu ta lettre; que t'écrirai-je quand tu me prives de mon existence qui aurait pu être si heureuse?

Mushafî qui nous donne ces détails dans son *Tazkira*, cite de cet écrivain un rubâï hindoustani où Dâg parle de sa passion. Le voici rendu en français :

Cette passion n'est pas bonne, elle est mauvaise; elle absorbe mon esprit, c'est un amour dangereux. Quand je suis loin d'elle, puis-je m'empêcher de pousser des soupirs? Disons la vérité : une telle affection est dangereuse.

[1] داغ *marque, blessure*, et aussi *blessé*.

[2] آه *soupir*.

DAIM.

Alî Dâïm[1] est un poëte hindoustani qui habitait Calcutta avant l'époque où écrivait Bénî Narâyan, qui en cite onze pièces de vers composées avec goût. En voici une qui est charmante dans l'original :

O messager! va donner à mon amie de mes nouvelles; si elle ne veut pas s'unir à moi, il faut le dire à sa famille. Mon cœur est maintenant agité du désir de la voir; dis l'état véritable de ce cœur à ma maîtresse. Si cette beauté sémillante n'agrée pas mes paroles, ô messager, il faut, en pleurant, les dire à un autre, dans un tête-à-tête. Je suis malade d'amour, ta face est mon remède; va dans le jardin le dire au narcisse. O messager! la fiole de mon cœur n'a pas plus de valeur qu'un atome, il est nécessaire de le dire à mon acheteur. Prends mon message et porte-le à mon amie; il faut lui dire quelque chose en colère, et quelque chose avec amitié. Mon cœur a reçu une blessure comme la tulipe; va dans les jardins le dire au parterre de fleurs. Dâîm, tu fais en vain, en pleurant, connaître à chacun ton état. Il faut le dire à une rose et non à une épine.

DANA.

Schaïkh Fazl-i Alî de Dehli, connu sous le nom de *Schâh Dânâ*[2], était de la famille religieuse de Schâh Burhân uddìn et du nombre des disciples de Miyân Mazmûn de Schâhjahânâbâd ou Dehli. Il resta longtemps occupé d'affaires temporelles; il fut entre autres attaché à la cour du nabâb Sirâj uddaula, gouverneur

[1] دائم *éternel.*

[2] دانا *sage, savant.*

du Bengale; mais en 1194 de l'hégire (1780 de J. C.), il renonça aux occupations séculières et il embrassa la pauvreté spirituelle. Il est auteur de poésies hindoustani mystiques où il s'est attaché à employer des expressions nouvelles. Mîr raconte que Dânâ vint assister, un jour, à la réunion littéraire qui se tenait chez lui le 15 de chaque mois, réunion qui coïncidait cette fois avec la fête du *holî*. Son costume était tellement étrange que Rafî Sauda (qui était un des assistants) dit en le voyant : « O mes amis ! voici quelqu'un déguisé en « ours[1]. » Cette plaisanterie égaya beaucoup l'assemblée. Du reste, Mîr dit que Dânâ, qu'il voyait quelquefois, était un homme excentrique. Il en cite un petit nombre de vers. Alî Ibrahim fait de lui des citations plus étendues, parce que Dânâ ayant su qu'il travaillait à une biographie des poëtes hindoustani, avait eu soin de lui envoyer quelques pièces de vers afin qu'il pût les placer dans son ouvrage.

DARD.

Miyân Sâhib, autrement dit Miyân Khâja Mîr Dard[2], de Dehli, un des poëtes hindoustani les plus distingués et les plus célèbres, était fils de Khâja Nâcir de Dehli[3], et disciple de Schâh Gulschan, auteur du livre intitulé

[1] Il faut savoir, à ce propos, que, pendant les jours de la fête du *holî*, qui est le carnaval de l'Inde, les gens du peuple et les enfants se déguisent, pour s'amuser, en ours, en singe, en cheval, en chameau. Voyez ma *Notice des fêtes populaires des Hindous*, p. 38 et suiv.

[2] درد *peine, douleur.*

[3] Mushafî le donne comme fils de Schâh Gulschan.

Nâla-i andalib (les Gémissements des rossignols [1]). Mîr, qui fut son disciple, s'exprime à son sujet en termes hyperboliques. De son côté Alî Ibrahim dit ce qui suit sur son compte :

Pour louer convenablement le caractère de ce soleil qui éclaire le monde, de ce descendant du prophète élevé [2], je dois dire que lorsque Schâhjâhanâbâd (Dehli) qui était le lieu de réunion des notabilités en tout genre du quart habité de l'univers, et la demeure des gens les plus distingués par leurs qualités et par leur naissance; lors, dis-je, que, par suite de nombreux malheurs et d'accidents successifs, cette ville tourna sa face vers la destruction, et que chacun, tant d'entre les grands que d'entre les petits, tant des derviches assis dans l'angle de la pauvreté que des gens puissants et riches, que chacun, dis-je, ne pouvant supporter cet état déplorable, ne vit rien de mieux que de quitter cette ville infortunée, cet homme d'illustre naissance (Dard) supporta patiemment les malheurs qui étaient tombés sur sa patrie, il se résigna à ces événements fâcheux, sans jamais abandonner sa ville natale. Il vécut là, retiré du monde, et ne s'éloigna pas seulement à un farsang de Dehli. Si le célèbre Farid [3], surnommé *Schakar ganj* (trésor de sucre), eût pu voir cette montagne de patience, il aurait avec ses dents mordu son doigt, comme s'il eût été une canne à sucre, par l'effet de l'étonnement que lui aurait inspiré la véritable pauvreté spirituelle de Dard. Et si le saïyid Huçaïn-jang Sawâr [4] eût existé dans ce temps, il aurait mis sur ses épaules la livrée de son service. Bref, ce grand personnage s'occupait à écrire des vers hindoustani, non pas pour acquérir de la réputation et

[1] نالهٔ عندليب

[2] Son titre de *Mîr* annonce en effet qu'il descendait de Mahomet. Voyez mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 20.

[3] Voyez, sur ce saint musulman, mon *Mémoire sur des particularités de la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 100.

[4] Autre saint musulman.

de la célébrité, mais pour faire jeter des flammes au feu presque éteint des cœurs des gens mélancoliques. Le coursier rapide de son calam n'ayant pas montré d'incapacité à parer d'ornements sa diction, et le *burâc*[1] léger de son roseau n'étant pas resté en arrière dans l'emplacement des discours élevés, le papier où il a écrit ses productions devint semblable à la feuille de rose, et le bruit de la langue de son roseau devint pareil à celui du bec des rossignols.

Son diwân[2] n'est pas très-étendu, mais les pièces qui le composent sont généralement très-agréables, et se distinguent de la plupart des compositions de ce genre en ce que le poëte y aborde tour à tour toutes les questions de spiritualisme. Pour expliquer ces matières abstruses, il a écrit lui-même un commentaire à ses vers. A l'époque où Alî Ibrahîm écrivait, en 1196 (1781-82), ce célèbre personnage était encore à Dehli considéré comme le guide des spiritualistes. Il a écrit aussi des gazal et quelques rubâï en persan. Alî Ibrahîm cite dans sa biographie quarante pages in-fol. de ses vers hindoustani qui sont effectivement très-remarquables. Son style, fort éloquent, est clair et intelligible.

Mushafî dit que Dard fut militaire sous le règne de Muhammad Schâh; qu'il quitta ensuite le monde et s'assit sur le tapis des derviches; qu'il fut l'unique de son temps pour la science et la vertu, et ne mit jamais les pied hors de Dehli. Il appartenait à la lignée religieuse des *Nacsch-band*[3]. Il paraît qu'il en était le chef

[1] Monture de Mahomet, dans son ascension.

[2] J'en ai un exemplaire dans ma collection particulière. Il y en a un autre dans la bibliothèque du collége de Fort-William, à Calcutta, et dans d'autres bibliothèques.

[3] Voyez le *Canûn-i Islam* du feu docteur Herklotts, pag. 200.

spirituel, car Mîr rapporte qu'il témoigna le désir de l'avoir pour successeur comme président de ces serviteurs de Dieu; ce qui eut lieu conformément à sa volonté.

Il était très-habile en musique : le second jour de chaque mois il réunissait des musiciens près du tombeau de son père, et les habitants de la ville de toutes les classes venaient assister à ce concert.

Il était tellement plongé dans la pauvreté spirituelle et dans l'insouciance des choses du monde, que l'empereur étant un jour venu le visiter en personne, Dard ne tarda pas à s'excuser et à se retirer.

Mushafî dit qu'à l'époque où il traçait sa biographie, il y avait un an que ce saint personnage avait trouvé le remède à l'absence, s'étant réuni au grand médecin qu'il honorait avec tant d'ardeur. Lutf se sert d'une autre allégorie pour exprimer le même événement. Selon lui, « Ce rossignol du jardin de la liberté étant sorti « du filet de l'existence, alla habiter le champ du néant[1]. » Pour parler sans figure, il mourut en 1209 de l'hégire (1793-1794).

[1] Cette expression, qu'on trouve souvent chez les poëtes musulmans, donnerait à penser qu'ils sont matérialistes, tandis qu'ils donnent dans l'excès contraire, puisqu'ils appartiennent pour la plupart à la secte des sofîs, qui considèrent la matière comme apparente et non réelle. Il est donc à propos d'expliquer ce qu'ils entendent ici par le *néant*. C'est la non-existence, la cessation de l'existence visible, de l'existence telle qu'elle est pour nous; mais non pas de cette existence spirituelle et cependant réelle que Mahomet a proclamée dans l'Alcoran lorsqu'il a dit : « Ne croyez pas que ceux qui ont succombé dans le combat soient morts; « au contraire, ils vivent, et reçoivent leur nourriture des mains du Tout-« Puissant. » Sur. III, vers. 163.

Voici la traduction de quelques vers de cet illustre écrivain :

Je suis venu regarder çà et là dans le monde, et tu t'es présentée à ma vue là où j'ai regardé. Les corps sont devenus sans vie là où tu as regardé de tous tes yeux. En te regardant j'ai fait entendre des plaintes et des gémissements autant que je l'ai pu ; que dis-je ? je suis mort de cent manières, mais j'ai vu que tes lèvres n'ont pas, comme celles du Messie, le pouvoir de rendre à la vie. Le caractère de l'amant doit être plein de fermeté ; Dard en a vu de ses propres yeux des exemples frappants.

DARD (KARAM ULLAH).

Mîr Karam ullah Khân Dard, de Dehli, était frère utérin d'Amîr Khân Anjâm et neveu (fils de la sœur) du nabâb Umd ulmulk Amîr Khân. C'était un militaire très-courageux et qui était doué d'une grande facilité de parler et d'écrire. Il fut tué sous le règne d'Ahmad Schâh, fils de Muhammad Schâh, dans une bataille contre les Mahrattes. Mîr avait eu occasion de le voir. Les biographes originaux citent plusieurs vers de cet écrivain : ils portent l'empreinte de la mélancolie.

DARDMAND.

Muhammad Faquîh Sâhib, plus connu sous le surnom poétique de *Dardmand*[1], était originaire du Décan ; il y naquit même, mais il fut élevé à Dehli. Il eut pour maître dans l'art de la poésie Mirzâ Jân Jânân Mazhar. Il passa quelque temps à Azimâbâd (Patna),

[1] دردمند *triste*, etc.

auprès du nabâb Gulâm-i Huçaïn Khân, fils du nabâb Azam Khân, et dans la société de Kâzim Kok, dans une heureuse aisance. Ensuite il alla dans le Décan, puis il retourna à Dehli, et de Dehli à Murschidâbâb, d'après le désir du nabâb Nawâzisch Muhammad Khân Schahâmat-jang, neveu (fils de frère) du nabâb Alî Wardî Khân Mahabat-jang[1]; et il se fixa dans cette ville, où il fut attaché au gouvernement et où il mourut en l'année de l'hégire 1176 (1762-1763)[2]. Il se distingua par son talent poétique, par son amabilité et la douceur de son caractère. Il fut connu d'Alî Ibrâhîm, qui nous apprend ces particularités. Mîr l'avait vu une fois seulement, et il n'entre à son sujet dans aucun détail. Il est auteur d'un diwân hindoustani[3], composé de gazal et de rubâï. Il est aussi auteur d'un Sâquî-nâma[4], dont on conserve un exemplaire à la bibliothèque du Fort-William, à Calcutta. Ce poëme a beaucoup de réputation. Mîr cite encore de lui les masnawî intitulés *Caçamia*[5], *Fakhriya*[6] et *Ischtiyâc*[7]. De ce dernier il donne un vers seulement dont je joins ici la traduction :

[1] Vice-roi du Bengale qui régna de 1740 à 1756.

[2] Dans mon manuscrit le plus ancien du *Gulzâr-i Ibrâhîm*, il y a « *en* « 1166 (1752-1753) ; » mais dans l'autre et dans Lutf on trouve la date que je donne ici.

[3] Il a aussi écrit un diwân en persan.

[4] ساقی نامه, c'est-à-dire *le Livre de l'échanson*. Ces poëmes sont des espèces de chansons à boire.

[5] قسمیه *poëme relatif au serment.*

[6] فخریه *vanterie.*

[7] اشتیاق *passion, amour.*

Ce vin et ce jardin ne subsisteront pas toujours, mais la blessure produite par le désir de l'union avec toi demeurera éternellement.

DAUD.

Mîrzâ Dâûd Beg, connu sous le nom de *Dâûd*[1], qu'il prit pour takhallus, est un poëte hindoustani estimé qui vivait sous le règne de Muhammad Schâh. Il fut élève de Uzlat et de Miyan Arzû, maître du célèbre Mîr. Ce dernier le cite dans sa biographie, ainsi que Alî Ibrahîm.

DÉVA-RAJA[2].

Auteur du *Nakha sikhâ*[3] et du *Aschta yâmâ*[4], ouvrages hindî cités par Ward, dans son savant ouvrage sur l'histoire, la littérature et la mythologie des Hindous, t. II, pag. 480. Malheureusement Ward n'indique ni le sujet de ces ouvrages, ni même la signification de leurs titres.

DIDAR[5].

Poëte dakhni à qui on doit un joli masnawî qui roule sur les amours de Mâh Munawar, le fils du marchand[6],

[1] داود, nom arabe du prophète David.

[2] देवराज, nom d'Indra qui signifie *roi des dieux*.

[3] नखशिखा. Le premier de ces mots signifie *ongle* et spécialement celui de l'orteil; le deuxième indique la *touffe de cheveux* que beaucoup d'Indiens laissent croître au sommet de la tête. De là la réunion de ces deux mots se prend en hindoustani pour *entièrement*, à la lettre, *de la tête aux pieds*.

[4] अष्ट याम *les huit parties du jour (et de la nuit)?*

[5] دیدار *vue*.

[6] سوداگر بچه

et de Schamschâd Bânû, la fille de l'Européen [1]. Il est intitulé *Quissa-i Mâh Munawar o Schamschâd Bânû* [2], c'est-à-dire Histoire de Mâh Munawar et de Schamschâd Bânû. J'en possède un manuscrit dans ma collection particulière qui ne me paraît pas complet. Il se compose de 22 pages petit in-fol.

DIL.

Schâh Fath Muhammad Dil [3] était contemporain de Schâh Abrû et petit-fils de Muhammad Gaus, de Gualior. Alî Ibrâhîm, le seul des biographes originaux qui parle de ce poëte, ne cite de lui qu'un seul vers.

DIL, D'AZIMABAD.

Le schaïkh Muhammad Abid Dil, natif d'Azîmâbâd (Patna), était le frère aîné de Muhammad Roschan Joschisch [4]. Alî Ibrâhîm nous représente ces deux frères comme des écrivains distingués, graves, d'un caractère égal et pleins de bonnes qualités. Les poésies de Dil ont été réunies en diwân. Il en envoya lui-même à Ibrâhîm, avec qui il était lié, des morceaux choisis pour qu'il pût en faire usage dans sa biographie. Alî Ibrâhim donne en effet cinq à six pages de ces vers, qu'il compare, pour faire allusion au nom du poëte,

1 دختر فرنگی

2 قصهٔ ماه منور و شمشاد بانو

3 دل *cœur.*

4 Voyez l'article consacré à ce poëte.

à un ongle qui déchire le cœur. Voici de cet auteur un gazal cité par Bénî Narâyan :

Je remplis de gémissements tous les jours de ma vie ; sans toi, je suis à l'agonie ; puis-je vivre sans toi ? ou plutôt ne dois-je pas mourir ? Chacun plongé dans le chagrin se frappe la tête et la poitrine, tandis que pour soulager mon cœur, j'appuie ma tête sur mes genoux. O mes amies ! vous voulez donc me troubler par votre absence ; mais quoi ! les idoles animées ne craignent pas même Dieu ? Elle n'a pas voulu quitter un instant l'oubli qu'elle fait de moi, celle pour qui je quitte à chaque instant le monde. Je fais serment de te célébrer désormais dans mes vers, toi dont le souvenir est sans cesse devant moi. Oui, ce Dil (cœur) est agité par l'effet de tes boucles de cheveux en désordre.

DILSOZ.

Khairâtî Khân, connu sous le surnom poétique de *Dilsoz* [1], est un écrivain hindoustani dont Mannû Lâl cite un grand nombre de vers dans son *Guldasta-i Nischât.* Voici la traduction de quelques-uns :

Si cette fière beauté montée sur un élégant palanquin prenait la peine de regarder autour d'elle, elle verrait son malheureux amant qui la suit à pied et sans bagage.

Ses dents blanches, teintes de noir missi, brillent comme au milieu de la nuit obscure les blancs boutons de la tubéreuse.

Lorsqu'elle se baigne après avoir frotté ses mains du rouge hinna, on croirait voir du feu dans l'eau. . . . .

DIRAKHSCHAN [2].

Manko Beg Dirakhschân vivait sous le règne de Schâh

[1] دلسوز *passionné.*

[2] درخشان *brillant.*

Alam II. Il mourut à Faïzâbâd peu de temps avant la rédaction du *Gulzâr-i Ibrâhîm*. Le vers suivant est de lui :

O mes amis ! dans cette nuit de l'absence, j'ai dit adieu à la vie : j'expirerai au matin, comme s'éteint la bougie après la veillée.

DIWANA.

Raé Sarb-sukh Diwâna [1] était parent du Râjâ Mahâ Narâyan. Il résidait à Lakhnau. Il fut le maître de Hasrat, de Haïrat, et d'autres poëtes hindoustani. On lui doit à lui-même des vers en cette langue, mais surtout en persan, idiome dans lequel il a écrit dix mille vers. Il mourut en 1204 de l'hégire (1789-1790). Les biographes originaux citent de ce poëte plusieurs vers en rekhta.

DOST.

Gulâm-i Muhammad Dost était du Soubah du Bihâr. Alî Ibrâhîm fut dans le cas de faire connaissance avec ce poëte à Murschidâbâd, et celui-ci lui communiqua une centaine de vers de sa composition, d'où Ibrâhîm tira trois vers seulement qu'il a insérés dans sa biographie. Voici la traduction de deux de ces vers mystiques qui me paraissent fort beaux.

Elle est sortie sans voile de derrière le rideau du harem ; ce jour-là le ciel était couvert de nuages, on crut que le soleil se montrait sur l'horizon.

[1] राए सर्ब सुख दिवान: à la lettre, *le Raja tout-aise, le fou.*

Celui qui n'a pas ton amour dans le cœur est infidèle. A quoi sert la langue si on ne l'emploie à s'entretenir avec toi?

DULHA-RAM[1].

Il se fit Râmsanéhî en 1776, et mourut en 1824. Il fut le troisième chef spirituel de sa secte. Il a laissé dix mille *sabd*[2] et environ quatre mille *sakhî*, ou poëmes à la louange de personnages éminents par leurs vertus, non-seulement dans sa propre secte, mais parmi les Hindous, les Musulmans et autres : c'est apparemment un ouvrage dans le genre du *Majmûa-i aschiquîn*, ouvrage dont il a été parlé à l'article *Adham*. Ces sortes de livres rentrent tout à fait dans le système libéral des sofîs musulmans, qui mettent sur la même ligne Jésus-Christ et Mahomet, Buddha et Zoroastre, Krischna et Alî, la sainte vierge Marie et Fatime, etc. L'Europe a vu, il y a quelques années, un vrai spiritualiste hindou de cette trempe, le Mahârâj Râm Mohan Roi, qui allait aussi volontiers à la messe des catholiques qu'au sermon des protestants et aux assemblées philosophico-religieuses des *Brahma-sabha* qu'il avait établies.

Le successeur de Dûlhâ-Râm fut Chatra-dâs ; il s'assit sur le *gâddî*[3] en 1824 et mourut en 1831. Il composa, dit-on, mille sabd ; mais il ne voulut pas permettre qu'on

[1] दूल्हा राम *Râma le fiancé.*

[2] शब्द, sorte d'hymne des *Nânak-panthî*, etc.

[3] گدّی ; ce mot est, dans l'Inde, synonyme de مسند *masnad.* Ces deux expressions indiquent le trône d'un souverain ou du chef d'une secte, etc.

les écrivît. Nârâyan-Dâs lui succéda, et il est en ce moment le quatrième chef spirituel de cette secte dont les doctrines ont été exposées dans le n° de février 1835, du *Journal de la Société asiatique* de Calcutta, par le capitaine Westmacott.

DULHAN[1] BÉGAM.

Je ne trouve aucun renseignement sur cette femme auteur dans les ouvrages biographiques originaux que j'ai pu consulter. Mushafì se contente d'en citer deux vers qui n'offrent rien de remarquable.

FAIZ.

Mîr Faïz[2] Alî, de Dehli, est le fils et l'élève de Mîr Muhammad Taquî, connu sous le takhallus de *Mir*. Mushafî dit qu'il avait hérité du goût de son père pour la poésie, et ses vers se ressentent en quelque chose, en effet, du talent remarquable de Mîr. Faïz était à Lakhnau en 1196 de l'hégire (1781-1782), d'où, d'après la demande d'Alî Ibrâhîm, il lui envoya, à Bénarès, quelques vers pour son anthologie biographique. Ibrâhîm cite huit de ces vers, et Bénî Narâyan un gazal entier. Voici la traduction de quelques lignes de ce poëte :

O échanson ! je veux boire de la coupe que, de ta main, tu fais passer à la ronde ; mais pourquoi est-elle vide ? Crois-tu donc que j'aie perdu le sentiment ?.....

[1] دولہن *nouvelle mariée.*

[2] فیض *abondance*, etc.

Ne me demandez pas de nouvelles du choc que l'amour a fait subir à mon cœur ; il est si violent que j'en ai perdu la parole. . . . .

J'ai dit à tous ce que je savais ; ton cœur et son désir m'est connu. Elle se retire non sans être infectée de la maladie de l'amour. Hélas ! y a-t-il quelqu'un qui en connaisse le traitement ?

FAIZ (MUIN UDDIN).

On doit à cet écrivain hindoustani une traduction en vers du célèbre poëme mystique du schaïkh Farîd uddîn Attar, intitulé *Pand-nâma*, ou Livre des conseils ; ouvrage dont l'illustre orientaliste feu M. de Sacy a donné le texte et la traduction accompagnés de notes du plus grand intérêt. Le travail de Faïz, qui est intitulé *Tarjama-i Pand nâma-i Attar*, se trouve en manuscrit à la riche bibliothèque de l'*East-India House*, et à celle de la Société asiatique du Bengale.

FAIZ (SADR UDDIN).

Sadr uddîn Muhammad Fâïz [1], fils de Zabardast Khân, est un Musulman de l'Inde qui a écrit en hindoustani un diwân composé de gazal, de caçîda et de six masnawî où il décrit un *panghat* (escalier pour descendre à une rivière) ; une *joguin*, c'est-à-dire la femme d'un *joguî ;* une jardinière ; une *gujrî*, c'est-à-dire la femme d'un *gûjar* (caste de Rajpoutes) ; une marchande de *bang* [2] ; enfin, d'une épître ou *ruca*. Je donnerai dans le tome II de cet ouvrage la traduction de l'avant-dernière de ces

[1] فایز, celui qui obtient ce qu'il désire, qui en jouit.

[2] Liqueur faite avec des feuilles de chanvre. Voyez la *Chrestomathie arabe* de feu le baron Silvestre de Sacy.

pièces, qui est surtout curieuse sous le rapport ethnographique.

FAIZ-I MACIH [1].

Musulman converti, à qui on doit, entre autres, une traduction en vers hindoustani des dix commandements de Dieu, sous le titre de *Das hukm* [2]. Ce petit travail a été imprimé à Calcutta, en 1822; il forme un in-12 de 12 pages.

FAIYAZ.

Mîr Walî Faiyâz [3] est auteur du *Rauza-i Schuadâ* [4], long poëme en dakhni, qui roule comme les *marciya* sur Haçan, Huçaïn et les autres martyrs de Karbala. Il est divisé en dix *majlis* qui équivalent à des chants. Ce poëme est une imitation de celui d'Huçaïn Wâïz Kâschifî sur le même sujet [5]. Il y en a un exemplaire à la bibliothèque de la Société royale asiatique de Londres, qui se compose de 350 pages environ in-8°. Il y en a un autre exemplaire [6] à la bibliothèque de l'*East-India House*, en marge du n° 1332, qui est un *Râmayana*. Il a été écrit en 1158 de l'hégire (1745).

[1] فیض مسیح *la grâce du Christ.*

[2] دس حکم

[3] فیاض *le généreux.*

[4] روضهٔ شهداء *jardin des martyrs.*

[5] Voyez ma notice de l'*Akhlâqu-i muhcinî*, par Kâschifî, dans le t. IV de la 3e série du *Journal asiatique.*

[6] Il commence par ces mots : کروں نامکوں بسم الله سوں آغاز.

Plusieurs poëmes urdû portant le même titre existent dans d'autres bibliothèques, un, entre autres, dans celle de l'*East-India House,* qui a été écrit à Palcat [1], dans le Bahâr, en 1217 (1802-1803). Il y a aussi un ouvrage dakhnî, portant le même titre et sur le même sujet, ouvrage dont il sera parlé à l'article sur *Séwâ,* et un quatrième qui est cité dans le *Canoun-i islâm* [2], et qui porte le titre de *Rauzat ul athar* [3]; ce dernier est en vers hindî.

FAKHR [4].

Mîr Fakhr uddîn, fils d'Aschraf Alî Khân, est un des disciples de Mirzâ Muhammad Rafî Sauda. Il résidait à Lakhnau en 1196 de l'hégire (1781-1782). Il est auteur d'une biographie ou *Tazkira* [5].

J'ignore si c'est le même écrivain que Mîr, dans sa biographie, nomme *Fakhrî* [6], et dont il cite un vers différent de l'unique que cite de son côté Alî Ibrâhîm.

[1] پالكات

[2] Traduction du docteur Herklotts, pag. 163.

[3] C'est-à-dire, je pense, روضة العطر *jardin de parfum.*

[4] فخر *gloire.*

[5] Il est essentiel de faire observer qu'une des deux copies du *Gulzâr-i Ibrâhîm* que je possède, met sur le compte de Farog, dont l'article est dans le manuscrit contigu à celui-ci, les détails qui accompagnent ici l'article de Fakhr, et à celui de Fakhr ceux qu'on lira plus loin sur Farog. Comme les autres biographes ne parlent pas de ces deux écrivains, il m'est impossible de savoir dans quel manuscrit se trouve l'erreur du copiste.

[6] فخرى *glorieux.*

FAQUIR.

Mîr Schams uddin Faquîr[1], de Dehli, est un des poëtes les plus distingués de l'Hindoustan. Il a écrit des vers hindoustani, mais surtout persans, dans tous les genres.

En 1170 (1756-1757), il alla visiter les villes saintes (la Mecque et Médine). Au retour de son pèlerinage, dit Lutf, le vaisseau de la vie de ce personnage, qui connaissait l'océan de l'élocution, périt dans le tourbillon de la mort. En d'autres termes, ce capitaine du navire de l'éloquence vit son vaisseau devenir le jouet des vents contraires, et être submergé dans la mer profonde de la miséricorde divine.

FARHAT[2].

Schaïkh Farhat ullah, fils du schaïkh Açad ullah, lequel était un des fils du cazî Mazhar, successeur (spirituel) de Mirzâ Schâh Badî uddîn Madâr[3]. La patrie de ses ancêtres était le *Mâ warâ unnahr* (la Transoxane), mais Farhat fut élevé à Dehli. Il vint de Dehli à Murschîdabâd, et y resta jusqu'à sa mort, qui arriva en

[1] فقیر *pauvre*, et surtout *pauvre spirituel.*

[2] فرحت *joie.*

[3] Voyez l'article consacré à ce personnage dans mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 54 et suiv. Il existe un ordre religieux dont les membres se nomment *Madariens* مدارية. Ils ont à leur tête un supérieur qui est censé le successeur de Schâh Madâr.

1191 (1777-1778). Il a laissé un grand nombre de vers hindoustani où l'on reconnaît la facture antique à laquelle il s'était formé dans la compagnie des écrivains les plus célèbres de Dehli. Il est auteur d'un diwân d'où Alî Ibrâhîm, qui était très-lié avec lui, a tiré plus de huit pages de vers dont il a enrichi son Anthologie biographique. Ses poésies sont mystiques, et c'est vers ce genre, en effet, que son esprit devait être enclin, car l'amour de Dieu l'occupait entièrement.

FARIG [1].

Nom d'un poëte hindou, natif de Dehli, qui fut disciple de Miyân Hâtim et ami de Fakhr uddîn Jauhar. Ses poésies hindoustani sont célèbres; il avait surtout un talent particulier pour commencer ses poëmes [2]. Alî Ibrâhîm, le seul des biographes originaux qui parle de cet écrivain, n'en cite qu'un seul vers.

FAROG.

Mîr Alî Akbar Farog [3] fut disciple de Schams uddîn Faquîr [4]. Il était habile en médecine et en astronomie, et il faisait aussi des vers en hindoustani et même en

[1] فارغ *libre de soins.*

[2] On nomme مطلع et au pluriel مطلعات, le premier vers des gazal dont les deux hémistiches doivent rimer ensemble. On trouve souvent, à la suite des diwân, des matla détachés.

[3] فروغ *splendeur,* etc.

[4] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

persan. Alì Ibrâhîm cite de lui les vers dont la traduction suit :

En voyant la beauté de ce bras d'argent, j'ai perdu mon libre arbitre. La cloche de la caravane cesse de sonner durant la nuit, mais les soupirs de mon cœur n'éprouvent pas d'interruption. Mes gémissements sont tels, durant la nuit, que mon voisin m'a crié à travers la muraille, *C'est assez.* Quoique tes yeux languissants annoncent l'ivresse, ils ont néanmoins assez d'énergie pour prendre le cœur de ceux dont le vin n'a pas troublé le cerveau.

FARRUKH.

Mîr Farrukh[1] Alî était un saïyid d'Etaweh, ville de la province d'Agra. Il se distingua dans la poésie hindoustani; toutefois Alî Ibrâhîm n'en cite qu'un seul vers dont voici le sens :

De combien de choses ton amour ne m'a pas privé! Il a ôté de mes yeux la clarté, de mon corps la force, de mon esprit la patience.

FARUQUI.

Faquîr Ahmad Fârûquî[2] est un écrivain hindoustani à qui on doit un *bayaz*, ou album composé de pièces de poésie sur différents sujets. Il y en a un exemplaire à la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta.

[1] فرّخ *heureux.*

[2] فاروقی, nom patronymique dérivé de فاروق, qui est le surnom d'Omar. Ce dernier mot signifie : *celui qui distingue le juste de l'injuste, le Musulman de l'infidèle*, d'après le sens de la racine arabe *separavit, distinxit.*

FARYAD.

Lâla Sâhib Raé Faryâd[1], fils de Lâla Sîndhîmal, de la tribu des *Kâyath*, habitait Lakhnau en 1196 (1781-1782). Il fut un des disciples de Mîr Soz. Il avait d'abord pris pour takhallus le mot *Curbân*; il le changea ensuite[2] en celui de *Faryâd*. C'est un auteur hindoustani distingué.

FATH ALI.

Fath Alî Khân Huçaïnî naquit à Gardîz[3]. On lui doit entre autres un *Tazkîra*, ou Biographie des poëtes hindoustani du nord et du midi, dont Tippou possédait un manuscrit dans sa bibliothèque, lequel a passé dans celle du collége de Fort-William; c'est sur ce manuscrit que mon honorable ami M. le capitaine Troyer a bien voulu faire copier l'exemplaire que je possède. Il y en a aussi des exemplaires à l'*East-India House* et dans la belle collection de sir Gore Ouseley. Je pense que c'est le même ouvrage dont le ministre du Nizâm possède une copie dans sa bibliothèque, sous le titre de *Tazkira-i Fath Alî Khân*[4]. Il se compose d'environ cent articles. Plusieurs roulent sur des poëtes dont Mushafî, Alî Ibrâhîm et Bénî Narâyan n'ont point parlé. Au sur-

[1] فریاد *plainte*, etc.

[2] Apparemment afin qu'on ne le confondît pas avec un autre poëte de ce nom sur lequel on a lu précédemment un article.

[3] گردیز, probablement Gurdaïz. De là on nomme cet écrivain الگردیزی.

[4] تذکرهٔ فتح علیخان

plus, je ne cite ici Fath Alì Huçaïnî que parce que je suppose qu'il a écrit lui-même des vers hindoustani; car le traité dont je viens de parler est rédigé en langue persane.

Comme cet ouvrage se trouvait dans la bibliothèque de Tippou, il a été nécessairement écrit antérieurement à cette époque. Effectivement, par une coïncidence entre une date donnée dans la biographie rédigée par notre auteur et celle de Lutf, on peut en conclure que Fath Alì a écrit en 1153 de l'hégire (1740-1741).

FATH ULLAH.

Amîr Fath ullah[1] Schirâzî, c'est-à-dire de la ville de Schirâz, soit qu'il en fût originaire, soit qu'il y fût né, est un des auteurs de la traduction des *Nouvelles Tables astronomiques* d'Ulugh Beg, du persan en hindouî. Cette traduction fut exécutée par l'ordre de l'illustre empereur mogol Akbar. Fath ullah y travailla avec Kischen ou Krischna Jaïcì, Gangâdhar, Mahaïs et Mahânand. Abù Fazl y travailla aussi, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans l'*Ayîn-i Akbarî*[2].

FAZL[3].

Schâh Fazl-i Alì, du Décan, nommé aussi simplement *Fazlì*, selon Fath Alì Huçaïnî, fut contemporain

[1] فتح الله *la victoire de Dieu.*

[2] Tom. I, pag. 102 de la traduction anglaise.

[3] فضل *vertu*, etc.

de Schâh Najm uddin Abrû. Les biographes originaux parlent avec éloge de son talent et citent de lui quelques vers.

FAZLI.

Afzal uddin Khân Fazlî[1] est un des poëtes anciens du midi de l'Inde. Il a écrit dans le dialecte dakhnî un masnawî sur un prince du Décan; j'ignore le titre de ce poëme, dont le style est obscur, au dire de Mîr, qui, du reste, ne considère pas Fazlî comme un bon poëte.

FIDA.

Mirzâ Fidâ Huçaïn Khân, dont le takhallus est *Fidâ*[2], était fils d'Acâ Mirzâ et petit-fils du nabâb Hâtim Khân. Il était incomparable dans l'art de la géomancie, aussi bien que dans la médecine et dans d'autres sciences. C'était un jeune homme intéressant qui n'avait que vingt-deux ans en 1793-1794. Il s'occupait beaucoup de poésie hindoustani. Il consulta d'abord sur ses vers Camar uddîn Minnat et son fils. Plus tard il lut aussi ses gazal à Mushafî, à cause qu'il était son voisin, et ce biographe trouve qu'ils sont empreints du génie poétique. Il en cite cinq pages entières dans son *Tazkira*.

[1] فضلی *vertueux.*

[2] فدا *sacrifice.*

FIDA (ABD USSAMAD).

Mîr Abd ussamad Fidâ est un poëte urdû dont Mannû Lâl cite un vers dont voici la traduction :

Fidâ est d'avis qu'il faut passer sa vie ou à dormir ou derrière le rideau de l'insouciance.

FIDA (IMAM UDDIN).

Saiyïd Imâm uddîn Fidâ, de Dehli, fut disciple de Murtazâ Calî Khân Firâc [1]. C'était un homme pauvre, mais très-indépendant de caractère. Sous le gouvernement du nabâb Alî Wardî Khân Mahabat-jang, il vint de Dehli dans le Bengale, et il s'y fixa. Bénî Narâyan cite dans son *Diwân-i Jahân* une pièce de vers de cet écrivain; mais elle me paraît trop surchargée de métaphores exagérées. J'ignore auquel des deux Fidâ que je viens de citer se rapporte un article du *Tazkira* de Fath Alî, sur un poëte nommé Fida (sans autre nom), dont ce biographe donne un quita qui ne fait pas partie des citations des autres biographes originaux.

FIDWI.

Mirzâ Muhammad Alî Fidwi [2], de Dehli, connu sous le nom de *Mirzâ Bhachû* [3], était célèbre comme poëte,

[1] Voyez son article.

[2] فدوی *dévoué*, etc.

[3] مرزا بچھو

et musicien distingué. Il passa quelque temps à Murschidâbâd, et en 1194 il résidait à Azimâbâd (Patna), auprès de Schâh Ghentâ[1], personnage qui l'instruisait dans les sciences spirituelles et temporelles. Ce fut dans cette dernière ville qu'il mourut. Alî Ibrâhîm le connaissait, et Fidwî lui remit quelques vers qu'il choisit parmi ses poésies pour qu'il en enrichît son recueil. De son côté Bénî Narâyan en cite un *muçaddas*[2] que Mannû Lal a reproduit. Ses vers sont très-estimés par les natifs, sous le rapport surtout de l'élocution.

J'ignore si c'est le même poëte qui est cité dans le *Tazkira* de Mushafî, comme étant d'Azimâbâd (Patna). Mushafî est le seul qui en parle parmi les biographes originaux; mais il ne donne sur lui aucun détail, et il se contente d'en citer quatre vers.

J'ignore encore s'il faut attribuer au même écrivain des vers cités dans le *Guldasta-i nischât,* sous le nom de Mîr Fazl-i Alî Fidwî.

FIDWI (AZIM BEG SAUDA).

Mirzâ Azîm Beg Sauda prit aussi le takhallus de *Fidwî*. Mushafî en parle seul parmi les biographes originaux que j'ai pu consulter; mais il ne donne sur lui aucun détail. Il se contente d'en citer trois vers.

[1] Ce mot est écrit peu lisiblement dans les manuscrits. Je crois néanmoins qu'il y a گهينٹا, mot hindoustani qui signifie *cochon*. Si on lit کهٹيا, comme dans le manuscrit du *Gulschân-i Hind,* ce mot signifie alors *bois de lit, bière.*

[2] Pièce de vers composée de strophes de *six* hémistiches.

FIDWI (MUHAMMAD MUHCIN).

Muhammad Muhcin Fidwî, fils de Mîr Gulâm-i Mustafa Khân, était de la tribu des Saïyid Huçaïnî. Il naquit à Lahore; mais, à l'âge de seize ans, il se rendit à Dehli, où il fut disciple de Schâh Mubârak Abrû. Il se distingua non-seulement comme poëte, mais comme astronome. Il a écrit dans le style ancien des poëtes hindoustani, style que les Indiens eux-mêmes trouvent obscur. Ses ancêtres étaient derviches, et lui-même embrassa cet état. Mushafî, qui l'avait connu, nous dit qu'en effet il ne voulut jamais occuper aucun emploi. J'ignore si c'est le Fidwî qui est auteur d'un diwân dont la bibliothèque du collége de Fort-William à Calcutta possède un exemplaire [1]. Voici la traduction d'un court gazal de ce poëte, cité par Bénî Narâyan :

Mon cœur est agité soir et matin; ô Dieu! quelle en est la cause? Quoique ma belle ne cite pas avec éloge le nom de son amant, toutefois ce nom est sur la bouche de chacun. Mon corps a été vide de l'âme, il restera dans un abattement complet. Quand est-ce que ton esclave pourra se jeter dans tes bras? Sans cet espoir il ne se dévouera pas à ton service. Hélas! Fidwî ne trouvera pas un tel ami; qu'il s'y attache si l'occasion s'en présente.

FIDWI, DE LAHORE.

Cet écrivain fut disciple de Sâbir Alî Schâh, connu sous le takhallus de *Sâbir*. On dit qu'il était fils d'un

[1] ديوان فدوى, Catalogue manuscrit des livres arabes, persans et hindoustani de la bibliothèque du collége de Fort-William.

baccal[1], et nouvellement converti à l'islamisme. Il fut l'esclave d'un individu nommé Mirzâï, qui le fit élever convenablement. Plus tard Fidwî quitta son pays et vint à Farrukhâbâd, où il eut des discussions avec Sauda. Ce satirique hindoustani par excellence écrivit contre lui un mukhâmmas intitulé *Dar hujâi Fidwî Lahori*[2], Satire de Fidwî de Lahore. Ce poëme fait partie de ses *Kulliyat*. Il paraît que Fidwî se fit des ennemis par ses grandes prétentions. D'ailleurs il était, dit-on, querelleur, et se livrait à l'amour antiphysique. De retour à Lahore, il rédigea un roman en vers hindoustani intitulé *Yuçuf Zalíkha*, ou Joseph et Zalîkha; mais Mîr Fath Alî ayant entendu la lecture de ce poëme, écrivit, pour le critiquer, un poëme intitulé *Quissa-i bûm o baccal*[3], c'est-à-dire Histoire du hibou et du baccal. J'ignore si le poëme de Fidwî mérite la critique ou l'éloge, car je ne le connais pas. Selon Mushafî, ce fut d'après l'ordre du nabâb Zâbita Khân, dont il avait été pendant quelque temps le compagnon, qu'il écrivit en hindoustani le masnawî de *Zalikhâ*, qui, selon Mushafî, resta inachevé, mais dont les gens du peuple récitent sans cesse des fragments[4]. Fidwî était habile dans le quita du mètre

[1] بقال *fruitier.*

[2] در هجوى فدوى لاهورى

[3] قصهٔ بوم وبقال

[4] Parmi les manuscrits de la bibliothèque du vizir du Nizâm, il y a un volume intitulé *Yuçúf Zalikhâ*, qui est écrit en dialecte urdû, c'est-à-dire en hindoustani du nord. Cet ouvrage est probablement une copie du poëme de Fidwî.

tawîl et dans le gazal sur tous les mètres. Mushafî donne deux pages des vers de ce poëte.

Fidwî fut attaché à la maison de Muhammad Yâr Khân. C'était là que Miyân Muhammad Câim Mushafî et d'autres littérateurs se trouvaient habituellement avec lui. En effet, ils tenaient dans la maison de ce personnage des réunions littéraires qui, à cause du caractère du nabâb susdit, cessèrent bientôt d'avoir lieu. Après la défaite de Zâbita Khân par les Mahrattes à Sukartâl[1], Fidwî mourut de mort naturelle dans la ville de Muradâbâd. Il avait alors plus de cinquante ans.

FIGAN.

Aschraf Alî Khân[2] Figân[3], de Dehli, autrement dit Zarâïf ulmulk Koka[4] Khân Bahâdur, fils de Mirzâ Alî Khân et frère de lait de l'empereur mogol Ahmad Schâh, est un des écrivains hindoustani anciens les plus distingués. Il était très-aimable; sa conversation était piquante et spirituelle. Il avait beaucoup de goût pour les jeux de mots, et passait les jours et les nuits à s'en occuper. Il fut disciple de Nadîm, ainsi qu'il le dit lui-même dans ce vers :

Quoique Figân soit en ce moment le disciple de Nadîm, vous le verrez, dans deux jours, maître à son tour.

[1] Ville de la province de Dehli.

[2] Et selon Mushafî, Hishmat Alî Khân.

[5] فغان *lamentation*, etc.

[4] كوكا signifie *frére de lait, fils de la nourrice.* Figân l'était d'Ahmad Schâh.

Selon Mîr, qui l'avait beaucoup connu, Quizilbâsch Khân fut son maître.

De Dehli il alla trouver son oncle (paternel), Muhammad Iraj Khân, à Murschidâbâd, puis il revint à Dehli. Quelques années après il alla à Azîmâbâd en compagnie du Mahârâja Schitâb Raé, et y fixa sa résidence.

Il était un des principaux officiers de la cour impériale. Après la ruine de Schâhjahânâbâd, il alla dans la partie de l'Hindoustan à l'est de Dehli, et par l'entremise de Mîr Naîm, son condisciple, il fut admis à la cour de Schujâh uddaula (nabâb d'Aoude), et devint un de ses familiers. Il mourut à Azîmâbâd en 1186 (1772-1773), et y fut enseveli. Il est auteur d'un diwân estimé dont les vers sont écrits avec beaucoup de pureté de langage. Alî Ibrâhîm, qui l'avait connu, cite dans sa biographie douze pages de vers choisis dans ce recueil, et Mushafî six. Parmi ces extraits il y a deux satires.

FIGAN (SCHAMS UDDIN).

Mîr Schams uddîn Figân est un poëte hindoustani qui habitait Dehli. Bénî Narâyan en cite le gazal suivant :

Le sommeil me couvre du rideau de l'insouciance et vient auprès de moi, ayant vu pleurer mes yeux humides. Depuis que les épines de mes cils ont été les gardiennes de mes yeux, le sommeil ne trouve pas moyen de s'y introduire. Mon amie ayant entendu, à la nuit, mes plaintes et mes soupirs, a témoigné son étonnement de ce que le sommeil n'est pas venu à mes yeux. Mais quelqu'un n'ira-t-il pas lui dire, de ma part, qu'il n'y a rien en cela d'étonnant? Lorsqu'elle aura lu ce *misra* de Figân, elle dira au messager : Voici les yeux dont la vue éloigne le sommeil.

FIRAC (SANA ULLAH).

Miyân Sanâ ullâh Khân Firâc était neveu (fils de frère) de Hidâyat Khân. Mushafî nous le représente comme un jeune homme fort doux, très-spirituel, ayant de l'imagination, s'énonçant avec facilité. Il fut pour la poésie un des disciples du khâja Mîr Dard, célèbre poëte hindoustani, et en outre il eut soin de se former par la lecture des meilleurs ouvrages urdû : il s'occupa aussi de médecine et acquit un grand renom dans cet art, en sorte qu'en 1793-1794, il était célèbre sous le nom du *docteur Sanâ ullah Khân*. Son diwân hindoustani est écrit d'un style élégant et pur. Mushafî, qui nous donne ces détails, était très-lié avec lui. Il en cite un bon nombre de vers, et de son côté Bénî Narâyan en donne un mukhammas.

FIRAC, DE DEHLI.

Murtazâ Calî Khân Firâc, de Dehli, fut d'abord attaché à l'arsenal de l'Inde sous le règne de Muhammad Schâh. Il vint à Murschidâbâd pendant le gouvernement du nabâb Muhammad Alî Khân Mahâbat-jang, fut attaché à sa cour et fixa sa résidence dans cette ville, où il mourut. On le compte parmi les poëtes hindoustani. Il était lié avec Sauda et connu d'Alî Ibrâhîm, qui en cite quelques vers.

FITRAT.

Mirzâ Fitrat[1] a été le collaborateur du révérend Martyn dans la traduction hindoustani du *Nouveau Testament,* écrite sous le titre de *Injîl*[2], traduction dont il a été publié plusieurs éditions, savoir : celle de Sérampore, en caractères persans, imprimée en 1814; celle de Calcutta, imprimée en caractères dévanagari, en 1817; celle en caractères persans, imprimée à Londres en 1819, et la dernière qui était sous presse à Calcutta il y a deux ans.

FURSAT.

Mirzâ Alif Beg Fursât[3] était d'Allahâbâd. Son aïeul vint de la Perse dans l'Hindoustan, et y fixa sa résidence. A l'époque où écrivait Alî Ibrâhîm, Fursât n'avait pas son égal comme poëte à Allahâbâd. Il mourut à Lakhnau avant 1814. Il a laissé des poésies hindoustani estimées. Bénî Narâyan en cite dans son Anthologie un gazal érotique très-harmonieux en hindoustani, mais assez difficile à rendre en français à cause que chaque vers se termine par deux mots pareils, la rime se reportant au mot précédent.

[1] فطرت *sagesse*, etc.

[2] انجيل *Évangile.*

[3] فرصت *occasion.*

GAIRAT[1].

Ce poëte est un des disciples de Miyân Calandar Bakhsh Jurat. Mushafî et Bénî Narâyan citent de lui un court gazal dont voici la traduction :

Ou tu trouveras quelque moyen de venir auprès de moi, ou tu me donneras un rendez-vous quelque part. Mon âme est dans mes yeux (pour te contempler); daigne donc maintenant me montrer ta face. Puisque j'ai quitté volontairement la vie comme le papillon (qui vient se brûler à la bougie), dorénavant ne me tourmente pas. Gaïrat crie après toi mille fois; prends-le sous ta protection.

GALIB.

Saïyid ulmulk Nawâb Açad ullah Khân Bahâdur Imâm-jang Gâlib[2], de Dehli, vint à Murschîdâbâd sous le gouvernement du nabâb Mahâbat-jang et y fixa sa résidence. Il se distingua par sa générosité et ses autres qualités honorables. Il avait aussi des talents poétiques, et il a laissé un bon nombre de vers hindoustani et persans. Il paraît qu'Alî Ibrâhîm avait été attaché à son service, apparemment comme secrétaire. Bénî Narâyan cite trois gazal de cet écrivain[3]. En voici un :

Ma vue s'est troublée en te contemplant; comment saurais-je distinguer des mortelles les célestes houris? Celui qui, après avoir quitté ta rue, est allé du côté du jardin, saura la différence qu'il

[1] غیرت *honneur* et *jalousie*, etc.

[2] غالب *vainqueur.*

[3] Il le nomme Tâlib-jang, fils de Niyâr Beg Khân, habitant de Dehli. Serait-ce un autre poëte hindoustani?

y a entre le zéphyr du matin et l'air embaumé qui entoure ta demeure. Si on n'a jamais connu la délicatesse des fibres de la rose, pourra-t-on distinguer la finesse de ta charmante taille ? La folie de l'amour exerce tellement ses ravages dans le monde, qu'il n'y a plus de distinction entre le dommage et l'utilité. Lorsque j'aperçois les rivaux s'asseoir à côté de mon amie, mes sens se troublent et mes regards incertains ne distinguent plus rien. Puisque les gens à vues élevées ne prisent pas plus la pierre philosophale que la vile poussière, comment sauraient-ils distinguer la valeur de l'argent et de l'or ? Gâlib est coupable aux yeux de son amie ; quel autre qu'elle sait faire la distinction entre ses défauts et ses bonnes qualités ?

GAM [1].

Je ne sais rien sur cet écrivain. Je me contenterai d'en citer avec Bénî Narâyan la pièce suivante :

On n'entend ici que mes gémissements et ceux du rossignol, oh Dieu! oh Dieu! J'ai affaire à un cœur dur, à une cruelle infidèle, oh Dieu! oh Dieu! — Pourquoi as-tu ainsi fasciné mon cœur insouciant ? Quelle faute a-t-il donc faite ? oh Dieu ! oh Dieu ! — Laisse aller ce cœur insensé, ne le jette pas dans les liens. Tes boucles de cheveux sont pour mes pieds des chaînes suffisantes, oh Dieu! oh Dieu ! — Tu te montres à moi d'un air rude et couverte d'un vêtement rouge : aurais-tu l'intention d'immoler quelqu'un à ta colère ? oh Dieu ! oh Dieu ! — La douleur accompagne dans mon cœur le souvenir de cette infidèle ; sont-ce les atteintes d'une flèche ou simplement celles de la pointe de ses cils ? oh Dieu! oh Dieu ! — Au lieu d'une juste considération pour mon amour, je ne reçois de toi que des injures et des coups, oh Dieu! oh Dieu ! — Je crois même que si je mourais à cause de toi, tu en plaisanterais encore. Ah ! mon destin est affreux, oh Dieu ! oh Dieu !

[1] غم *chagrin.*

GANGA.

Gangâ[1] Kavi a écrit sur la rhétorique en 1555. Il est cité parmi les auteurs hindî les plus distingués par M. W. Price, dans la préface de l'important ouvrage intitulé *Hindee and Hindoostanee Selections*[2].

GANGA DHAR[3].

Un des collaborateurs d'Abû'lfazl et d'autres savants dans la traduction hindouî des *Nouvelles Tables astronomiques* écrites en persan par Ulugh Beg, traduction qui fut faite par l'ordre d'Akbar.

GANGAPATI[4].

Auteur de l'ouvrage intitulé *Vijnyân-Vilâs*[5], c'est-à-dire les Divertissements de la science, écrit en 1775 de l'ère Samvat (1719 de J. C.). C'est un traité sur les dif-

[1] गंगा *le Gange, la déesse Gange.*

[2] Tom. I, pag. 10.

[3] गंगाधर्, épithète de Siva, c'est-à-dire *celui qui reçoit le Gange, l'Océan.* Ceci fait allusion à une légende d'après laquelle le Gange s'arrêta d'abord sur la tête de Siva, et y resta quelque temps dans ses cheveux.

[4] गंगापति, c'est-à-dire *l'époux de Gangâ* ou *le Gange.* C'est le nom qu'on donne apparemment à Santanu, incarnation de Varuna, qui fut roi d'Hastinapura et qui devint le mari de Gangâ dont il eut Bhîschma, l'aïeul des Pândava.

[5] विज्ञान विलास

férentes doctrines philosophiques des Hindous; on y recommande le système du *Védanta* et la vie mystique. L'ouvrage est écrit sous la forme d'un dialogue entre un *gurû* et un *sikhya*, ou un précepteur et son pupille. Un exemplaire de cet ouvrage faisait partie de la collection Mackenzie [1].

GANNA BÉGAM.

Gannâ [2] Bégam, épouse de Imâd ulmulk [3], s'est acquis un nom dans la poésie hindoustani. Son maître fut Mîr Camar uddîn Minnat [4], dont Imâd faisait beaucoup de cas à cause de son talent poétique et qu'il recevait volontiers chez lui. D'après l'ordre d'Imâd et en sa présence, il enseigna la rhétorique à Gannâ. Elle profita de ses leçons et se distingua presqu'à l'égal de son maître par ses gazal d'une bonne facture et d'un style élégant. Elle prenait quelquefois pour takhallus le mot *minnat* (faveur), nom de son maître; de là vient que, selon Mushafî, on lui a attribué un gazal célèbre de Minnat, celui précisément que Jones a donné sous le nom de *Gannâ* dans la dissertation sur l'orthographe des mots orientaux qui est en tête du tome premier des

[1] Voyez le tome II, pag. 109.

[2] گنا *canne à sucre.*

[3] Ou Gazî uddîn Khân, comme W. Jones le nomme. Il était vizir de l'empereur mogol Ahmad Schâh, qu'il déposa et qu'il priva de la vue, en 1753, pour donner la couronne à Alam-Guîr II, lequel il fit ensuite assassiner, en 1756, pour élever sur le trône Schâh Jahân II, qui fut lui-même détrôné en 1760.

[4] Voyez son article.

Asiatic Researches. Voici la traduction de ce gazal revue et corrigée :

Mon ennemi lui[1] parle avec dissimulation. Mon espoir est trompé, je ne reçois que des nouvelles désespérées. Hélas ! faut-il que la surface unie de mon sein soit devenue semblable au plumage d'un perroquet, par l'effet des marques de brûlure qui l'ont cicatrisée pendant la triste absence de mon bien-aimé ! Depuis longtemps, ô Hinnâ, ton cœur a été plein de sang comme le mien. De qui désires-tu baiser les pieds (en y appliquant ta teinture) ? Au lieu d'éprouver la douleur, chaque blessure de ton sabre suce avec ses lèvres la douceur dont il est rempli. Peu importe qu'on jette sur moi, Minnat, le soupçon de l'amour. Oui, il est vrai que j'aime passionnément la société de mon bien-aimé.

Mushafî cite d'autres vers de Gannâ qui répondent à la réputation de cette femme distinguée.

GARIB.

Muhammad Aman Garîb[2], selon Mîr, et Muhammad Zamân Garîb, selon Fath Alî Huçaïnî, est un poëte hindoustani dont les vers ne sont pas dépourvus de mérite. Il bégayait ; c'est pourquoi, outre le surnom poétique de

[1] Au lieu de هم سی, comme on lit dans les *Asiatic Researches*, Mushafî met اس سی, ce qui vaut mieux. Au surplus, Jones, qui ne s'était occupé d'hindoustani que dans les derniers temps de sa vie, a fait ici un contre-sens, en traduisant, *parle de moi* (*speaks of me*). Cela tient à ce qu'en hindoustani, les verbes qui signifient *dire*, *parler*, *demander*, *interroger*, *promettre*, etc. se construisent avec l'ablatif, et non pas avec le datif. On dit ainsi, *parler avec quelqu'un*, *demander avec quelqu'un*, pour signifier *parler à quelqu'un*, *demander à quelqu'un*. On dit de même en sanscrit *promettre dans quelqu'un*, avec le locatif pour le datif.

[2] غریب *étranger* et par suite *malheureux*, *pauvre*.

Garîb, on lui donna aussi celui de *Alkan*, ou le bégayeur[1]. Mîr l'avait vu souvent dans les jardins de Mugalpûra, et il le nommait le *libertin des jardins*. Les malheurs du temps le forcèrent d'aller dans le Bengale deux ans environ avant l'époque où Mîr écrivait sa biographie.

GARIB (MIR TAQUI).

Mîr Taquî Garîb, de Dehli, était un des compagnons du nabâb Alî-jâh Mîr Muhammad Câcim Khân. On le compte parmi les poëtes hindoustani.

GARM.

Mîrzâ Haïdar Alî Garm[2], fils de Niyâz Alî Beg, est un poëte hindoustani distingué qui habitait Dehli. Il était passionné pour la poésie, et consultait sur ses vers Mushafî, qui l'affectionnait beaucoup, et qui rend hommage à son mérite. Bénî Narâyan cite de lui, dans son *Diwân-i Jahân*, une ode ou gazal que je crois devoir donner ici en français :

Mon cœur est brûlé ; et, par l'ardeur de mes paroles, mes lèvres sont sèches et des épines sont sur ma langue. O mon Dieu ! quel est ce regard qui m'a pénétré comme une épée, en sorte que je suis à tel point dégoûté de la vie ? Ne me demande pas l'histoire des amis qui sont partis ; je suis moi-même en peine, ô mon voisin, de savoir où ils sont. Je vois le soleil et la lune errer ; l'amour de qui les agite-t-il en sorte, qu'ils vont ainsi de porte en porte ? Les meurtrissures brûlantes du sein sont des roses du

[1] الکن, adjectif dérivé de la racine arabe لکن *inexplicatâ linguâ fuit.*

[2] گرم *chaud, passionné.*

palmier de l'amour, et les larmes sanglantes des yeux en sont les fruits. Garm! quel objet à visage de flamme t'a fait pleurer de chagrin, au point que tes larmes sont répandues çà et là comme des étincelles?

GAUHARI[1].

Parmi les biographes originaux que j'ai pu consulter, Mushafî est le seul qui mentionne ce poëte hindoustani; encore ne donne-t-il aucun détail sur son compte, et se contente-t-il d'en transcrire deux vers qu'il avait entendu réciter.

GAUWACI.

Maulânâ Gauvâcî[2] est un poëte hindoustani dont Mîr cite seulement le nom et un vers que je donne ici traduit en français :

Celui qui sèmera la graine de l'absence de l'objet aimé dans le champ de son cœur, n'y verra jamais fleurir la rose de l'espérance.

C'est-à-dire que dans la séparation de l'objet aimé, on ne peut se flatter d'avoir aucune jouissance.

On doit à ce poëte un *Tûtî-nâma*, ou Contes d'un perroquet, en vers dakhnî, masnawî dont la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta possède un exemplaire. J'ai de cet ouvrage dans ma collection particulière un autre exemplaire qui paraît ancien; il est écrit en beaux caractères nastalic et se compose de près de 400 pages grand in-8°. Après l'invocation ordinaire à Dieu

[1] گوهری, adjectif dérivé du mot persan گوهر *perle*, etc.

[2] غواصی *action de plonger*.

et les louanges de Mahomet, on trouve un chapitre de plus de quatre pages qui contient l'éloge du sultan de Golconde Abdullah Cutb Schâh, sous le règne duquel l'ouvrage a été écrit. Puis vient le chapitre d'usage sur le motif de la composition du livre; ensuite l'histoire commence; enfin viennent les contes, dont plusieurs diffèrent des autres rédactions. L'ouvrage se termine par un wâçûkht, sorte d'ode écrite avec énergie.

GAZANFAR.

Gazanfar[1] Alî Khân, autrement dit *Miyân Khillû*[2], était petit-fils de Gulâm-i Huçaïn Karorâ[3]. Ses ancêtres étaient dans l'origine des Chatrya et occupaient un rang élevé dans le monde. Quant à lui, il était plein d'esprit et tenait une conduite régulière. Il fut un des disciples les plus distingués de Jurat, et il se fit un nom dans la poésie hindoustani. Béni Narâyan cite de lui un gazal.

GHACI.

Mîr Ghâcî[4] est compté parmi les écrivains hindoustani. Mîr Taquî, qui le connaissait, nous fait savoir que c'était un jeune homme d'un esprit distingué qui habitait Mugâlpûra. Il a affecté de ne pas insérer de takhallus[5]

[1] غضنفر *lion, héros.*

[2] كهلو *gai, jovial.*

[3] كروڑا *percepteur d'impôts,* etc., de كروڑ *dix millions.*

[4] گهاسی *herbacé* ou mieux *herbager.*

[5] Il paraît, d'après cette particularité qui nous est révélée par les biographes originaux, qu'on ne considère pas le mot *Ghâcî* comme le surnom poétique de cet écrivain.

dans le dernier vers de ses gazal, ce qu'ont eu soin de faire au contraire les autres poëtes hindoustani. Les biographes originaux ne citent qu'un seul vers de lui.

GOKUL-NATH.

Gokul-nâth [1], de Kacî (Bénarès), fils du poëte Raghûnâth, aussi de Bénarès, est auteur du *Mahâbhârata-darpana* [2], c'est-à-dire Miroir du Mahâbhârata; et du *Harivansa-darpana* [3], Miroir du Harivansa, traduction un peu abrégée du *Mahâbhârata* et du *Harivansa* en bhâschâ ou hindouî, qu'il fit par l'ordre de Srî uddita Narâyan, râjâ de Kacî ou Bénarès. Cette traduction se distingue par son exactitude et par son élégance; elle est seulement un peu abrégée dans ce sens surtout qu'on a négligé de traduire les accumulations de synonymes et d'épithètes si fréquentes dans l'original et les vers de remplissage. Elle a, du reste, le défaut commun aux traductions du sanscrit et du persan en hindoustani, c'est qu'il y a trop de mots et d'expressions empruntés à la langue originale de l'ouvrage. Elle est toute en vers, mais de différentes mesures. Cet ouvrage, un des plus importants qui aient été imprimés en hindouî, a été édité par les soins de Lakschmî Narâyan en quatre volumes grand in-4°. Il a paru à Calcutta en 1751 du Samvat (ère de Salivahana), qui correspond à l'année 1829 de J. C. Ces quatre volu-

[1] गोकुलनाथ *seigneur de Gokul,* un des noms de Krischna.

[2] महाभारत दर्पण:

[3] हरिवंश दर्पण:

mes comprennent les dix-huit *parb*, ou parties du *Mahâbhârata*, et le *Harivansa*. On sait que le *Mahâbhârata* donne des détails curieux sur les discussions des princes Pândava et Kaurava, qui étaient cousins par la naissance et compétiteurs les uns des autres pour le trône d'Hastinapur. Les derniers triomphèrent d'abord, et forcèrent les premiers à se cacher pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'ils eussent contracté une alliance avec un puissant prince du Panjab, et qu'une portion du royaume leur fût accordée. Plus tard, les Pandava perdirent cette portion au jeu de dés, et ils furent encore réduits en exil, d'où ils sortirent pour soutenir leurs droits par les armes. Tous les princes de l'Inde prirent le parti des uns ou des autres des parents rivaux; une série de combats eurent lieu à Kurukschetra, aujourd'hui Thaniçar; enfin, ils se terminèrent par la mort de Duryodhana et des autres princes Kaurava, et par l'élévation de Yudhischitira, l'aîné des frères Pandava, à la souveraineté suprême de l'Inde. Le *Harivansa* contient l'histoire de Krischna; il a été traduit du sanscrit en français par M. Langlois, et publié sous les auspices du Comité des traductions orientales de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.

Il y a d'autres traductions hindoustani du *Mahâbhârata*. Celles qui sont parvenues à ma connaissance sont : 1° *Kitâb-i Mahâbhârata*, ou Livre du Mahâbhârata, dont une portion faisait partie de la bibliothèque de Farzâda Culî; 2° la rédaction dont sir W. Ouseley a aussi une portion seulement[1]; 3° il y a, de plus, parmi les manus-

[1] Ce manuscrit est classé sous le n° 623 de son catalogue. On y lit :

crits de sir W. Ouseley, un volume qui contient une portion du *Mahâbhârata* en sanscrit et en hindoustani; 4° au nombre des manuscrits hindoustani du prince de Borgia, décrits par Paulin de Saint-Barthélemy, il y a une portion du *Mahâbhârata* intitulée *Bâlaka*[1] *Purâna*, c'est-à-dire la Légende de l'enfant (Krischna). Le manuscrit original est accompagné d'une traduction en italien par le P. Marcus à Tumba.

Outre la traduction persane du *Mahâbhârata* attribuée à Abû-Fazl, ministre d'Akbar[2], il y en a une autre plus récente, par Naquîb Khân ben Abd ullatîf, faite par l'ordre et dans le palais du nabâb Mahaldar Khân Naza[3], en 1197 de l'hégire (1782-1783); et ce qu'il est essentiel de faire connaître, c'est que Naquîb rédigea son travail d'après l'interprétation verbale que plusieurs brahmanes lui donnaient en hindoustani du texte sanscrit. C'est ce qu'il dit lui-même à la fin de son ouvrage[4]. Parmi les manuscrits persans de la Société asiatique de Calcutta, on trouve une troisième traduc-

Some portions of the Mahabharata, in Nagari and Persian characters, with a list of hundred and twenty four rajahs who have reigned in Hindostan, in fol. Prefixed are some pages containing a curious extract from a French manuscript of M. Gentil.

[1] On a imprimé par erreur *Bâlaga*, dans l'ouvrage d'où je tire ces renseignements, *Musei Borgiani Velitris codices manuscripti*, etc. pag. 134.

[2] Sur cette traduction, voyez dans le *Journal asiatique*, t. VII, p. 110, un intéressant article de feu M. Schulz.

[3] *Straker's Catalogue*, pag. 40, n° 262.

[4] Voyez pag. 75 de la traduction que le major D. Price a donnée de la version persane de la dernière section du *Mahâbhârata* (*The last days of Krischna*), dans le tome premier des *Miscellaneous Translations*, publié par le Comité des traductions orientales de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.

tion persane du *Mahâbhârata*, c'est celle de l'Hindou Bapâs.

GOVIND SINGH.

Le gurû Govind[1] Singh est auteur du *Das*[2] *Padschâh Kî granth*[3], ou *Daçama Padschâh Kî granth*[4], Livre du dixième roi, c'est-à-dire de Govind Singh. On nomme aussi cet ouvrage simplement *Granth*, ou Livre, titre qui est cependant plus spécialement réservé à l'*Adi granth* de Nânak. Dans un catalogue[5], ce dernier ouvrage est indiqué comme ayant deux volumes. Le premier est attribué à Gurû Nânak, et le second à Gurû Govind.

GUIRDHAR[6].

Poëte hindouî cité par Gilchrist dans sa *Grammaire hindoustani*, p. 335. Il est auteur de kabit et de doha. M. Romer possède un manuscrit qui contient une collection de kabit et de doha tant de ce poëte que de Tulcîdâs, Kabîr, etc.

Il paraît que c'est le même écrivain qui, sous le nom de *Guiridhara*, est cité par Ward (dans son *Histoire de*

[1] गोविंद, nom de Krischna.

[2] Il faudrait proprement *daswen* دسوين *dixième*, car *das* est le nom de nombre cardinal.

[3] دس پادشاه کی گرنتهه

[4] दशम पादशाह की ग्रंथ

[5] Celui de la vente de C. Stewart, pag. 108.

[6] गिर्धर *celui qui soutient le discours.*

la littérature, etc. des Hindous, t. II, p. 481), comme auteur du *Kundariya*, ouvrage dont j'ignore le sujet, mais qui est écrit dans le dialecte hindouî de Bhaguelkhand.

GUIRAMI.

Mìrzâ Guirâmî [1] était fils de Ganî Beg du Cachemire. Il écrivit d'abord en persan; mais comme il vit que le goût pour la poésie rekhta prévalait généralement, il se mit à écrire des vers hindoustani. Mîr Taquî, qui était son contemporain, n'en dit pas autre chose dans sa biographie. Il se contente de renvoyer le lecteur au Tazkira de Khân Sâhib, c'est-à-dire de Sirâj uddîn Alî Khân Sâhib Arzû [2], que Mîr reconnaissait comme son maître dans l'art d'écrire.

GUIRIYAN.

Mîr Alî Amjad Guiriyân [3], de Dehli, fils de Mîr Alî Akbar, fut élève de Schâh Cudrat ullah, connu sous le nom de *Cudrat* [4], et de Mîr Ziyâ uddîn, connu sous celui de *Ziyâ* [5]. On le compte parmi les poëtes hindoustani. Alî Ibrâhîm et Mannû Lâl citent plusieurs vers de lui dans leurs ouvrages.

1 گرامی *cher, précieux.*

2 Voyez l'article consacré à cet écrivain.

3 گریان *pleureur.*

4 Voyez l'article consacré à ce personnage.

5 Voyez l'article consacré à cet écrivain

GULAM-I AHMAD.

Le cazî Gulâm-i Ahmad [1] est auteur d'un ouvrage urdû de jurisprudence intitulé *Ahkâm unniçâ* [2], c'est-à-dire les Commandements (de la loi) sur les femmes. On en conserve deux exemplaires dans la bibliothèque de la Société asiatique du Bengale.

GULAM-I HUÇAIN.

Gulâm-i Huçaïn [3] Khân Lohanî [4] est auteur d'un poëme intitulé *Jalwâ-nâma* [5], ouvrage qui fait partie de la riche bibliothèque de la Société asiatique du Bengale. J'en ignore le sujet.

GULAMI.

Schâh Gulâm-i Muhammad prit pour takhallus le substantif persan *Gulâmî* [6], formé du mot *gulâm*, qui fait partie de son nom. C'est un poëte qui a écrit dans le style ancien; il était très-lié avec Schâh Hâtim, et allait souvent, en compagnie de ce dernier, dans la cellule de

[1] غلام احمد *l'esclave d'Ahmad* (*Mahomet*).

[2] احکام النساء

[3] غلام حسین *esclave de Huçaïn.*

[4] Nom d'une tribu de Pathans.

[5] جلوہ نامہ *Livre de la manifestation* (ou *splendeur*).

[6] غلامی *esclavage.*

Schâh Taslîm. Mushafî, à qui nous devons ces détails, ne cite de cet écrivain qu'un seul vers.

GUMAN.

Nazar Alî Khân Gumân[1], de Dehli, était un des amis d'Aschraf Alî Khân Fighân. Il habitait Faïzâbâd à l'époque où écrivait Alî Ibrâhîm. On a de lui des poésies estimées.

GUZARATI.

Schâh Alî Guzarâti[2] Darwesch est auteur :

1° D'un ouvrage intitulé *Dhora* ou *Dhoré*[3], qui est une collection de poëmes hindî sur le spiritualisme[4].

2° D'un volume qui porte le titre de *Sundar Singâr*[5], ou l'Ornement de l'amour. Ce dernier volume est aussi, selon C. Stewart[6], une collection de poëmes hindoustani sur différents sujets; mais je pense que c'est plutôt une sorte de *Kok schastar,* comme un ouvrage hindî portant le même titre et dont il sera parlé à l'article sur Sundara-dâs. Toutefois il peut se faire que ce soit un

[1] گمان *doute.*

[2] Ou mieux, *Gujarati* گجراتی *habitant du Guzarate.*

[3] دهوری pluriel de دهورا, mot hindî qui est synonyme de *baït* (vers).

[4] تصوّف

[5] سندر سنگار. Stewart écrit mal à propos *Sindur Sikâr,* dans son *Catalogue of the Library of Tippoo,* pag. 180.

[6] *Ibid.*

roman et que *Sundar Singâr* soit le nom du héros; car il y a dans le catalogue des manuscrits de sir W. Ouseley, nº 613, un volume intitulé *Quissa-i Sundar Singâr* (Histoire de Sundar Singâr). On conserve à l'*East-India House*[1] un manuscrit du *Sundar Singâr,* écrit dans le dialecte d'Antarbed, c'est-à-dire dans le pur bhâkhâ, et je vois dans le catalogue de sir W. Ouseley, sous le nº 622, un volume portant le même titre et indiqué comme étant écrit en nagarî et dans un bhâkhâ ou dialecte hindavî. Or ces deux derniers volumes, qui paraissent deux exemplaires du même ouvrage, sont nécessairement différents de celui de Schâh Guzarâtî, qui doit avoir écrit en dialecte dakhnî, s'il est né dans le Guzarate, ainsi que son nom paraît l'indiquer.

HABIB ULLAH[2].

Alî Ibrâhîm ne donne de ce poëte que son nom et le vers suivant qu'il avait entendu réciter :

Mon cœur est en *désordre* par l'effet de tes cheveux en *désordre.* Je voudrais, pour répéter ces mots, avoir cent langues, comme le peigne qui démêle une à une les noires boucles de ta chevelure.

HAÇAN (KHAJA).

Khâja Haçan, de Dehli, fils de Khâja Ibrahîm, fils de Gaïyâs uddîn, fils de Muhammad Scharîf, fils d'Ibrâ-

[1] Fonds Leyden, nº xxx.

[2] حبیب اللّٰہ *l'ami de Dieu,* nom qu'on donne au prophète Mahomet.

hîm, connu sous le nom de *Khâja Kumhar*[1] *Maudûdi* et de *Haçan,* était des Saïd Huçaïnî, c'est-à-dire descendants de Huçaïn, et ses pères étaient originaires des montagnes qui sont près de Schahjahânâbâd (Dehli). Quelques années avant l'époque où Alî Ibrâhîm écrivait, Haçan vint résider à Lakhnau, et fut mis au nombre des officiers du nabâb Sarfarâz uddaula Haçan Rizâ Khân Bahâdur. Il avait résidé auparavant à Bareily, puis à Faïzâbâd. J'ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort. Alî Ibrâhîm nous apprend seulement qu'il vivait en 1196 (1781-1782). Il s'occupait avec distinction de la géométrie et de la musique, sciences sur lesquelles il a laissé des ouvrages. Il cultivait aussi l'astronomie, et s'adonnait surtout à l'étude du *taçawuf* ou spiritualisme. Mushafî dit que c'était un derviche de la secte des sofîs. Il a mis en vers hindoustani, sous forme d'histoires et de narrations, la plupart des doctrines du spiritualisme, spécialement celle de l'unité de l'existence, en les appuyant de preuves et d'arguments. Il a écrit un diwân estimé dont les biographes originaux citent des fragments. Au commencement qu'il s'occupait de poésie, il consultait sur ses vers Miyân Jafar Alî Hasrat, et il était aussi lié avec Calandar Baksch Jurat. Il était d'un caractère vif et aimable; il aimait les spectacles et s'occupait même de magie, de talismans et d'enchantements. Il fut amoureux d'une musicienne

[1] کمہار *potier.* Je suis ici la version d'Ibrâhîm; mais Mushafî dit qu'il était fils du khâjâ Ibrahim, petit-fils du khâjâ Kambârî et descendant du khâjâ Mabdûd (Maudûd) Chischtî. On peut voir, sur cette dernière dénomination, mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde,* p. 67.

nommée Bakhschî [1], et il a placé dans le dernier vers de tous ses gazal le nom de cette femme chérie.

HAÇAN (MIR GULAM-I).

Mîr Gulâm-i Haçan, de Dehli, était fils de Mîr Gulâm-i Huçaïn Zâhik, et petit-fils de Mîr Imâm-i Harwî, c'est-à-dire de Hérat. En effet, la patrie de ses ancêtres était la ville de Hérat, et leur tribu celle des Saïd. Par suite des vicissitudes du temps, ils quittèrent ce pays et vinrent se fixer à Dehli, dans l'ancienne ville. Ce fut là que notre poëte vint au monde et qu'il arriva à l'âge de raison. On dit que son grand-père paternel avait fait le pèlerinage de la Mecque, et était un homme vertueux; mais son père ne lui ressemblait point. Toutefois il se livra un peu à l'étude, et s'occupa surtout de la langue persane pour laquelle il avait des dispositions; il fit même des vers en cet idiome. L'auteur de la notice hindoustani que je traduis ici [2] a lu quelques cacîdah remarquables de ce personnage; mais comme il aimait à plaisanter, il avait renoncé à faire des gazal, pièces ordinairement mystiques et par conséquent graves. Il était très-jovial et railleur, ainsi que l'indique son surnom poétique de *Zâhik*, qui est un mot arabe signifiant en effet *rieur;* mais à l'extérieur il inspirait la confiance et était orthodoxe. Il mettait souvent un turban vert à la manière des Arabes, et portait un large vêtement. Sa barbe n'était pas très-longue, il se rasait le dessous des

[1] Ce mot semble être *Tajcî* dans la biographie de Lutf.

[2] Vie de Haçan, en tête de l'édition du *Sihr ulbayân*, p. 4 et suiv.

lèvres; sa taille était moyenne; il était basané. Quant à Mîr Haçan, il se faisait raser; mais son vêtement était pareil à celui de son père, tandis qu'il s'arrangeait le turban comme les anciens natifs de l'Hindoustan. Il était grand et brun; il avait le caractère gai et était facétieux; mais il ne tenait jamais de discours futiles ni obscènes; en outre, il était doux et affable, très-aimable et fort instruit; personne n'eut jamais à se plaindre de cet homme distingué. Dès son jeune âge il se sentit des dispositions pour la poésie, et fut animé du désir de les exploiter. Il eut l'avantage de jouir de la société du khâja Mîr Dard [1], ce qui le confirma dans sa résolution. Il passa son enfance à Dehli. Après la destruction du sultanat, forcé de quitter cette ville, il se retira, avec son père, dans le royaume d'Aoude, et se fixa à Faïzâbâd [2], puis à Lakhnau où il acquit une grande célébrité. Il fut attaché au nabâb Salar-jang Bahâdur et à Mirzâ Nawâzich Alî Khân Bahâdur Safdar-jang, fils aîné du nabâb susdit, qui aimait les vers et les poëtes; en sorte que ce prince avait fait de Haçan son compagnon et son ami. Haçan ne connaissait pas du tout l'arabe, mais il savait le persan, et faisait même quelquefois des vers isolés et des quatrains en cette langue. Toutefois c'est surtout comme poëte hindoustani qu'il était incomparable. Il consultait sur ses vers Ziyâ uddin, connu sous le takhallus de

[1] Poëte hindoustani très-célèbre, natif de Dehli. Voyez son article.

[2] Mushafî dit que le hasard ayant conduit Haçan, à l'âge de douze ans, dans les contrées à l'orient de Dehli, il passa le restant de sa vie à Faïzâbâd et à Lakhnau.

Ziyâ[1], lequel était, dans ce temps, un des plus habiles écrivains de l'Inde musulmane. Il a marché dans la même voie que Dard, Saudâ et Mîr, et son style a un degré remarquable de pureté et de délicatesse. Son langage est élégant et fleuri. Il excellait dans le gazal, le rubaï, le masnawî et le marsiya (élégie). Le genre de poëme dans lequel il réussissait le moins, c'est le cacîdah. Il a parfaitement décrit tout ce qui concerne la coquetterie; aussi dit-on que ses vers font le charme des Indiennes dans les *zanâna* ou gynécées. A la fin du mois de zihijja 1200 de l'hégire, Haçan fut atteint de la maladie dont il mourut; et dans les dix premiers jours de muharram 1201 (octobre 1786)[2], il quitta ce monde périssable pour l'éternel, à l'âge de plus de cinquante ans, et fut enseveli à Lakhnau (où il était mort) derrière le jardin de Mirzâ Câçim Alî Khân. Il laissa quatre fils, encore vivants en 1803; trois étaient poëtes, et demeuraient à Faïzâbâd. Mîr Mustahçan, surnommé *Khalîc,* et Mîr Muhcin, connu sous le takhallus de *Muhcin,* étaient employés auprès de Mirza Taquî, gendre de Bahû Sâhib, mère d'Açaf uddaulah, et Mîr Haçan, surnommé *Khulc*, était avec Darab Alî Khân l'inspecteur. Celui-ci et Khalic ont écrit chacun un diwân[3]. Leurs vers ont quelque ressemblance avec ceux de leur père. Khalîc consultait Miyân Mushafî, poëte

[1] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

[2] Mushafî donne un quatrain de sa composition sur le *tarîkh* (date) de la mort de Haçan. Quant à Lutf, il fixe l'époque de sa mort à l'an 1205 de l'hégire. Il est bon de remarquer, en passant, que Lutf n'est pas souvent d'accord, pour les dates, avec les autres biographes.

[3] Voyez leur article.

hindoustani distingué, à qui on doit la biographie hindî que je cite souvent.

Haçan est auteur :

1° D'un diwân qui se compose de près de huit mille vers dans les différents mètres usités en hindoustani.

2° D'un *Tazkira* ou Biographie des écrivains hindî qui se sont fait connaître par leurs productions; ouvrage écrit en style poétique nommé *rekhta*.

3° D'un masnawî sur les amours de Bénazîr et de Badr-i Munîr, poëme intitulé *Sihr ulbayân* [1], c'est-à-dire la Magie de l'éloquence, et bien digne en effet de porter ce nom. On a dit de cette composition [2] que chacun de ses hémistiches est sans égal (*Bénazir*) et que chaque vers est comme une lune resplendissante (*Badr-i Munîr*). Ce poëme a été publié à Calcutta [3] en 1805, et on en a donné une imitation en prose sous le titre de *Nasr-i Bénazîr*, c'est-à-dire Prose de Bénazîr, ouvrage dont il sera parlé à l'article sur Bahâdur Alî Huçaïnî.

Le *Sihr ulbayân* est le principal ouvrage de Haçan. On y trouve des détails ethnographiques fort curieux sur la parure des femmes, sur les danses des bayadères et sur les cérémonies du mariage des Musulmans. Cette dernière description confirme tout à fait le récit de C. Mackenzie (*Transactions of the royal Asiatic Society*, tom. III, pag. 160) et celui de Mme Mîr Haçan Alî (*Observations on the Musulmauns of India*, tom. I, pag. 350

[1] سحر البيان.

[2] Pour faire allusion au nom du héros et de l'héroïne de ce poëme. Voyez la préface du *Nasr-i Bénazîr*, pag. 3.

[3] Petit in-fol. de 166 pages.

et suiv.). Le sujet de ce poëme n'a aucun rapport avec l'histoire du prince Bénazîr, qu'on lit dans l'édition des *Mille et une Nuits* de M. Gauthier d'Arc.

Haçan avait été lié avec Mushafî, qui cite dans sa biographie quelques pages de ses vers. Lorsque Ibrâhîm travaillait à son *Gulzâr,* en 1196 (1781-1782), Haçan lui envoya, de Lakhnau à Bénarès, des fragments de ses poésies, fragments dont Ibrâhîm a enrichi son Anthologie bibliographique. Il a donné, entre autres, un masnawî sur l'*Éloge de Faïzâbâd et la critique de Lakhnau*[1], opuscule dont je donnerai la traduction dans mon second volume. De son côté Béni Narâyan publie quelques gazal de ce poëte éminent et un waçûkht[2] que Mannû Lâl a reproduit dans son *Guldasta.*

HAÇAN (MIR MUHAMMAD).

Mîr Muhammad Haçan était de Dehli, et du nombre des disciples de Saudâ. Il avait assisté aux réunions littéraires de Mîr. Les biographes originaux le distinguent d'un autre Mîr Muhammad Haçan. Toutefois Alî Ibrâhîm pense que ces deux personnages ne sont peut-être qu'un seul et même individu.

Outre l'article consacré à Mîr Haçan dans la biographie de Mîr Taquî, on y trouve un autre article sur un

[1] مثنوی در تعریف فیض آباد و هجو لکهنو

[2] واسوخت. C'est une ode érotique passionnée, qui se compose de strophes qui ont chacune des rimes particulières répétées à chaque hémistiche. Les strophes sont terminées par un vers persan d'une rime différente.

poëte auquel ce biographe ne donne que le nom de *Haçan*, et dont il cite un seul vers.

Il me semble qu'il y a dans les biographies originales quelque confusion relativement à ces personnages. Peut-être ce que quelques-uns disent de ce Mîr Haçan doit-il s'appliquer à l'auteur du *Sihr ulbayân*.

HAÇAN-ALI.

Auteur d'un poëme historique sur les victoires de Tippou dans le Carnatic, sur les guerres avec Nizâm Alî Khân, les Mahrattes, etc. Cet ouvrage est intitulé *Fath-nâma*[1], ou le Livre de la victoire. Il y en a un exemplaire dans la bibliothèque de l'*East-India House*, n° 149 de la collection Leyden. Il est du genre de composition poétique qu'on nomme masnawî.

HACIB[2].

Ce poëte naquit et fut élevé à Haïderâbâd; il fut le maître dans l'art d'écrire de Mîr Abd ulwalî Uzlat. Fath Alî Huçaïnî cite dans son tazkira deux vers de ce poëte, et Mîr Taquî un troisième vers tiré d'un album de son maître Arzû.

[1] فتح نامه تيبو سلطان نظم هندی تصنيف حسن علی

[2] حسيب *estimable.*

HADI.

Muhammad Jauwâd Mîr Hâdî [1], de Dehli, saïd de généalogie sûre, est un poëte hindoustani, dont le schaïkh Farhat, d'après le témoignage d'Alî Ibrâhîm, ne faisait pas grand cas. Mushafî paraît, au contraire, apprécier ses talents. Il dit qu'il fut d'abord attaché au nabâb Imâd ulmulk, mais qu'il quitta bientôt la vie du monde et entra dans la voie de la résignation spirituelle. Il fréquenta les réunions littéraires de Mushafî pendant tout le temps que ce dernier habita Dehli. Ce biographe donne trois pages de vers de cet écrivain.

HADIK.

Auteur du *Sarâfrâz-nâmah* [2], c'est-à-dire le Livre de l'homme distingué, ouvrage dont j'ignore le sujet.

HAFIZ [3].

Auteur d'un diwân dont il existe entre autres un exemplaire dans la belle bibliothèque du râjâ Chandû Lal, d'Haïderâbâd.

J'ignore si c'est le même écrivain que celui dont parle Mîr dans sa biographie, à l'article sur Ajiz.

[1] هادی *directeur, guide.*

[2] سرافراز نامه

[3] Le mot حفيظ a le même sens que *Hâfiz* حافظ, qui est le nom du plus célèbre des poëtes persans; il signifie *celui qui retient dans sa*

HAIDAR.

Gulâm-i Haïdar, connu sous le takhallus de *Haïdar*[1], est un poëte hindoustani mentionné seulement dans le *Gulzâr-i Ibrâhîm.* Dans un des deux manuscrits que je possède de cette biographie, il est nommé *Haïdarî,* c'est-à-dire Haïdarien. Ibrâhîm en cite un vers intraduisible à cause des métaphores exagérées dont il est rempli.

HAIDAR DAKHNI.

Mîr Haïdar Schâh Dakhnî, ou du Décan, était aussi bon guerrier qu'habile écrivain. Il se rendit de Dehli au Bengale pendant le gouvernement du nabâb Schuja uddîn Muhammad Khân Schuja uddaula, et fut attaché au nabâb Ala uddaula Sarâfrâz Khân, fils du nabâb susdit. Il a imité les anciens dans ses vers, et il les récitait si bien qu'on se réunissait en foule pour l'entendre. Il s'occupa à mettre en mukhammas le diwân de Walî, du Décan, et y intercala des gazal de Hafiz. Il excellait dans le genre nommé *jhûlanâ* ou *jhûlnâ*[2]. Il vécut près de cent ans, et mourut dans le Bengale, pendant le règne d'Ahmad Schâh, fils de Muhammad Schâh.

Il est, je pense, auteur du masnawî dakhnî intitulé

mémoire, spécialement le Coran, et par suite ce nom désigne ceux qui savent tout le Coran par cœur.

[1] حیدر *lion,* surnom d'Alî.

[2] جهولنا, sorte de poëme hindi.

Quissa-i Chandar badan o Muhaiyar [1], manuscrit dont on conserve un exemplaire à la bibliothèque du Chandû Lal [2] d'Haïderâbâd, et dont j'ai aussi un exemplaire dans ma collection particulière, écrit en caractères naskhî. Cette copie fait partie d'un recueil qui contient plusieurs masnawî : elle est intitulée *Haïdar,* apparemment par métaphore, dans la liste des pièces dont se compose la collection de ce volume.

HAIDARI.

Schaïkh Gulâm-i Alî Haïdarî [3], de Dehli, est un poëte hindoustani de la nouvelle école, auquel Alî Ibrâhîm consacre un article dans sa biographie, et dont il cite quelques vers.

A cause des troubles et des changements politiques qui eurent lieu à Dehli, Haïdarî quitta sa patrie et vint se fixer à Azîmâbâd (Patna), où il acquit comme poëte de la réputation.

HAIDARI (HAIDAR BAKHSCH).

Le munschî Mîr ou Saïyid Muhammad Haïdar Bakhsch Haïdarî, est un des écrivains hindoustani modernes les plus féconds. Haïdarî dit, dans la préface du *Totâ Kahânî*, qu'il a reçu son instruction littéraire d'Alî Ibrâhîm Khân, auteur du *Gulzâr-i Ibrâhîm,* qui était

[1] قصهٔ چندر بدن و مهیار

[2] Voyez son article sous le nom de *Schâdân.*

[3] حیدری *Haïdarien,* c'est-à-dire sectateur d'Alî, etc.

défunt à cette époque (1801), et qu'il est aussi élève du maulawî Gulâm-i Huçaïn, de Gâzîpûr. Bénî Narâyan nous apprend, dans son Anthologie, qu'il vivait encore en 1814, et qu'il était très-lié avec lui. Il en cite un mukhammas et onze gazal[1], dont un est remarquable par les singulières allitérations qu'on y trouve à chaque vers; on conçoit qu'il est par là même intraduisible. En voici un autre très-court qui n'offre pas le même inconvénient pour être traduit en français :

La rose a cru te ressembler, mais le zéphyr lui a donné un soufflet au point de rendre son visage rouge. Lorsque je lui ai demandé un chaste baiser, alors, fronçant le sourcil, elle m'a dit avec colère : *Ne parle pas.*—Ton souffle, comme celui du Messie, m'a donné la vie, mais à la fin mon âme est sortie de mon corps.... Moi Haïdarî, je n'ai pas vu de maîtresse aussi charmante qu'elle; Dieu l'a rendue sans pareille dans notre siècle.

Outre de nombreuses poésies on doit à Haïdarî les ouvrages suivants :

1° Le *Totâ Kahânî*[2], ou Contes d'un perroquet, traduction urdû du roman persan intitulé *Tûtî-nâma*[3], c'est-à-dire le Livre du perroquet. Ce roman, écrit d'abord dans un style obscur et difficile par Ziyâ uddîn Nakhschabî, a été reproduit dans un langage simple et sans prétention, et d'une manière un peu plus abrégée, par Muhammad Câdirî. C'est ce dernier texte qui a servi

[1] Dix dans le corps de l'ouvrage, et un dans l'appendice.

[2] توتا کہانی

[3] طوطی نامہ ; cet ouvrage a été traduit en anglais, et de l'anglais en français, sous le titre de *Contes d'un perroquet*, par Mme Colin de Plancy. M. Trébutien, le traducteur d'une suite des *Mille et une Nuits*, en a donné aussi un choix.

de base au travail d'Haïdarî; mais sa rédaction est plus élégante que celle qu'il a suivie : elle est en prose entremêlée de vers. L'original de cet ouvrage est, du reste, sanscrit; on le nomme *Suka Saptati* [1], c'est-à-dire les Soixante et dix Contes du perroquet.

Haïdarî écrivit le *Totâ Kahânî* en 1215 de l'hégire (1801 de J. C.). Il a été imprimé plusieurs fois à Calcutta. On en avait commencé une édition en 1802 pour *l'Hindee Manual;* mais il n'en a paru que quatre pages.

Il y a d'autres traductions hindoustani de cet ouvrage. Celle[2] qu'on conservait en manuscrit au collége de Fort-William est sans doute une copie ou peut-être l'original de l'imprimé [2]; mais il y en a une autre, probablement différente, dans la bibliothèque du Nizâm : elle est intitulée, comme en persan, *Tûtî-nâma.* Il y a aussi un *Tûtî-nâma* en urdû à la bibliothèque royale de Berlin.

2° Une traduction hindoustani en prose, entremêlée de quelques vers, du roman persan d'*Hâtim Taï,* dont mon honorable ami M. Duncan Forbes a donné une traduction anglaise. Elle porte ce titre : *Arâïsch-i mahfil,* ou l'Ornement de l'assemblée. Ce travail, exécuté en 1216 de l'hégire (1801 de J. C.), dans la quarante-troisième année du règne de Schâh Alam, a été publié [3] in-fol. à Calcutta, en 1803, par le munschî

[1] शुक सप्तति

[2] قصّهٔ طوطی *histoire du perroquet.* Un ouvrage portant ce dernier titre a été rédigé par Hasrat. Voyez l'article consacré à cet écrivain.

[3] Je doute qu'on ait achevé l'impression de cet ouvrage. L'exemplaire que j'en possède ne va que jusqu'à la page 56.

Cudrat ullah. Ce n'est point une traduction servile, c'est plutôt une imitation. Les Orientaux ont trop d'imagination pour être de simples traducteurs. En général tous les ouvrages hindoustani qu'on dit traduits du persan peuvent être considérés comme des ouvrages originaux sur un sujet déjà traité. Ainsi, le *Hâtim Taï* de Haïdarî est un roman différent du persan, quoique sur le même sujet; je n'en donnerai pas cependant l'analyse dans mon second volume, parce qu'on ne peut guère analyser un ouvrage où sont accumulées tant d'aventures diverses, et que d'ailleurs il est douteux que le lecteur européen y trouvât beaucoup d'intérêt.

Le vizir du Nizâm possède une histoire de Hâtim Taï en hindoustani, intitulée *Quissa-i Hâtim.* J'ignore si c'est celle dont je parle ici.

3° Le *Gul-i magfirat*[1], c'est-à-dire la Rose du pardon, ouvrage en vers et en prose sur les principaux martyrs musulmans, depuis Mahomet jusqu'à Huçaïn. Cet ouvrage est proprement une traduction du *Rauzat uschschuada*[2], autrement dit *Gulschan-i schahîdân*[3], c'est-à-dire le Jardin des martyrs. Il fut exécuté en 1227 de l'hégire (1811); Haïdarî le fit d'après le désir du maulawî Saïyid Huçaïn Alì Jaunpurî. Il est parlé, dans cet ouvrage, de Mahomet, de Fatime, d'Ali, de son fils Haçan; ensuite de Muslim, de ses fils, de Hurr, martyr de Karbala, de Cacîm fils de Haçan, d'Abbâs Alì le porte-

[1] گل مغفرت

[2] روضه الشهداء

[3] گلشن شهیدان

drapeau, d'Alî Akbar et d'Alî Asgar, enfin de Huçaïn. Les chapitres additionnels roulent aussi sur ce dernier. Il paraît que cet ouvrage est aussi désigné sous le titre de *Dah Majlis*[1], les Dix Séances; il y en a néanmoins douze, et quatre chapitres additionnels.

4° Le *Gulzâr-i dânisch*[2], ou le Jardin de la science, traduction en prose du *Bahâr Danisch.*

5° Le *Tarîkh-i Nâdirî*[3], ou Histoire de Nâdir Schâh. C'est une traduction de l'histoire de Nâdir Schâh, écrite en persan par Muhammad Mahdî, la même que Sir W. Jones a publiée en anglais.

6° Je pense que c'est le même Haïdar Bakhsch qui a rédigé un abrégé du *Schâh-nâma* en hindoustani, ouvrage dont on conserve un exemplaire manuscrit dans la bibliothèque du collége de Fort-William, qui fait actuellement partie de celle de la Société asiatique de Calcutta.

7° Un masnawî intitulé *Haft Païkar*[4], ou les Sept Images, roman qui roule apparemment sur le même sujet que l'ouvrage célèbre de Nizâmî, qui porte le même titre. Il y a aussi un exemplaire de ce dernier ouvrage à la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta.

Il y a un roman en vers dakhnî dont le sujet, je

[1] ده مجلس. Il y a un manuscrit ainsi intitulé dans la bibliothèque du collége de Fort-William, à Calcutta. C'est probablement l'ouvrage de Haïdarî.

[2] گلزار دانش

[3] تاریخ نادری. Voyez *Annals of the college of Fort-William*, p. 339.

[4] هفت پیکر

pense, est le même. Ce masnawî intitulé *Quissa-i Bahram o Gulândâm*[1], Histoire de Bahram et de Gulândâm, est dédié à l'infortuné sultan Abû'lhuçaïn, dernier roi de Golconde, qui fut vaincu et fait prisonnier par Aurang-zeb, en 1687.

Je pense que c'est le même dont feu W. Price de Worcester a donné dix pages dans sa Grammaire hindoustani. Seulement il paraît que le manuscrit dont il s'est servi portait le titre de *Quissa-i Bahram Haft Hikâyat*, Histoire de Bahram, ou les Sept Récits[2].

HAIF (CHIRAG ALI).

Mîr Chirâg Alî Haïf[3], disciple de Mîr Scher Ali Afsos, est un poëte hindoustani qui se distinguait par son esprit et par sa modestie. Il est mentionné par Mushafî dans sa bibliographie, et par Bénî Narâyan dans son Anthologie. Ce dernier cite de lui un gazal érotique très-gracieux.

HAIF (MOTI LAL).

Moti Lal Haïf, fils de Lâla Bat-sen, de la tribu des

[1] قصه بهرام و گلاندام. Le poëte persan Kâtibi a aussi écrit un roman sur le même sujet et portant le même titre.

[2] Le héros de ce roman est Bahrâm-gûr, fils d'Yezdegerd, roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, lequel, après avoir signalé son règne par de grandes conquêtes et des actions d'une bravoure surprenante, finit misérablement sa vie dans un fossé où son ardeur pour la chasse l'avait précipité. Gulândâm était une princesse indienne.

[3] حيف *méchanceté, oppression.*

Kâyath[1], était disciple de Mîr Soz. Il résidait à Lakhnau en 1196 de l'hégire (1781-82). Alî Ibrâhîm en cite plusieurs vers qui annoncent du talent pour la poésie.

HAIRAN.

Mîr Haïdar Alî Haïran[2], de Dehli, fut du nombre des disciples de Raé Lâla Sarb-sukh Diwâna[3]. C'est un écrivain hindoustani dont les vers sont tellement appréciés qu'on les cite comme des proverbes. Il était militaire; il se distinguait par son esprit et par l'éloquence de son langage. A l'époque où Alî Ibrâhîm écrivait sa biographie, c'est-à-dire en 1781-82, il résidait à Lakhnau, où Mushafî, qui écrivait en 1793, l'avait vu. Béni Narâyan nous apprend qu'il y mourut. Le même biographe nous fait connaître de lui un élégant gazal.

HAIRAN (BACA ULLAH).

Hâfiz Bacâ ullah Haïrân est un poëte hindoustani, probablement moderne, dont Mannû Lâl cite des vers dans son *Guldasta-i nischât.* Voici la traduction d'un de ces vers :

Il n'est pas nécessaire de traiter avec cérémonie Haïrân après sa mort. Il ne demande sur ses os qu'une poignée de terre.

[1] Tribu d'Hindous de la caste des Soudra.

[2] حیران *étonné.*

[3] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

HAIRAT[1].

Mîr Murâd Alî Haïrat naquit à Murâdâbâd. Il a fait des vers hindoustani remarquables par la pureté du style. Il mourut peu de temps avant l'époque où Mushafî écrivait sa biographie.

HAIRAT (JAFAR ALI).

Poëte hindoustani dont Mannû Lâl cite plusieurs vers dans sa rhétorique pratique intitulée *Guldasta-i nischat*. Voici la traduction d'un de ces vers :

Crains ce soupir brûlant qui s'échappe de mon cœur. Quoiqu'il ne produise en ce moment aucun effet sur toi, il pourra devenir aussi poignant qu'une flèche aiguë.

HAJI WALI.

Auteur du *Pirtam-nâmah*[2], ouvrage dont il existe un manuscrit dans la bibliothèque du râja Chandû Lâl Mahârâja Bahâdur, de Haïderâbâd. Le mot *Pirtam* est dakhnî[3] et signifie *monde*. Ce titre semblerait donc indiquer un ouvrage sur le monde, mais probablement mystique plutôt que géographique.

[1] حیرت *étonnement.*

[2] پرتم نامه

[3] Cependant cet ouvrage est cité comme urdû dans la liste que M. Stewart, résident anglais à Haïderâbâd, a eu la bonté de m'envoyer.

HAJJAM.

Inâyat ullah Hajjâm [1] naquit dans le village de Saharânpûr [2]. Il résida longtemps à Dehli, où il exerça le métier de barbier, mais d'une manière distinguée, et non pas en parcourant les marchés comme ses confrères [3]. Il écrivait avec goût, et ses poésies sont, dit Mushafî dans sa biographie, pleines de pensées plus délicates qu'un cheveu. Il obtint le suffrage de toutes les sociétés littéraires de Dehli, et y fut souvent couvert d'applaudissements. Dans le *macta,* ou le dernier vers de chacun de ses gazal, il vante la nécessité de son état d'une manière fort spirituelle, faite pour charmer les auditeurs ou les lecteurs. Chacun l'aimait à Dehli, grands et petits. Il était flatté d'être élève de Mirza Rafî Saudâ. Une autre chose dont il se faisait gloire, c'était d'être entré dans la famille spirituelle nommée *Chischti* [4], et d'y avoir été admis par le maulawî Fakhr uddîn Sâhib. Pendant la vie de ce saint personnage, il le rasait et lui teignait la barbe le mardi et le vendredi. C'est depuis l'époque où il connut ce vertueux Musulman, que Hajjâm endossa la robe et le turban des cheïkhs. A cause de cela on le nommait *Schah-jî* [5] dans son quartier. Il assistait fréquemment aux réunions pieuses des

[1] حجام *barbier et chirurgien,* à la lettre, *poseur de ventouses.*

[2] Ville et district de la province de Dehli.

[3] Dans tout l'Orient il y a des barbiers ambulants.

[4] Voyez mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 22.

[5] C'est-à-dire *Seigneur schâh* ou roi. Voyez, sur cette dénomination, le Mémoire que je viens de citer, pag. 21.

contemplatifs de son ordre, et restait habituellement dans leur société.

Mushafî le connaissait depuis longtemps à l'époque où il écrivait sa biographie. Hajjâm avait alors (en 1793) environ trente-cinq ans, et il y avait six ans qu'il était à Dehli. Voici la traduction de quelques vers de lui :

Je me propose de faire un jour cette demande à tes yeux : Pourquoi ne vivifient-ils pas ceux qu'ils ont rendus malades ? Mais n'allons pas dans la rue de cette agaçante beauté; attendons le jour où ses armes redoutables seront affaiblies.

Il vaut mieux être barbier comme moi, que d'être cette jeune bayadère dont tout le mérite consiste dans la fraîcheur des joues, fraîcheur que le temps détruit si promptement.....

Malgré l'ordre qu'elle me donne avec dédain de me retirer, je reste dans le chemin où elle doit passer, dans l'espoir que son palefroi, comme le chameau de Laïla, fasse un faux pas et me donne le temps de l'approcher.....

HAKIM.

Muhammad Schâh Khân Hakîm, poëte hindoustani, prit d'abord le takhallus de *Niçâr*, puis il le changea en celui de *Hakîm*[1]. Il était fils de Muhammad Scharîf Khân. Il commandait mille Sipâhî. C'était, dit Mushafî, un jeune homme spirituel et aimable, mais passionné et malheureux par suite de son caractère trop sensible. Il assistait aux réunions littéraires que Mushafî tenait à Dehli. Il fit avec lui le voyage de Lakhnau dans la même caravane. Il retourna ensuite à Dehli, puis il revint à Lakhnau. Il était habile dans l'histoire, la méde-

[1] حکیم *sage, médecin.*

cine et la musique. Il était, pour la poésie, élève de Mîr Dard. Ses poëmes roulent principalement sur l'amour.

HAMDAM.

Hamdam [1], d'Azîmâbâd (Patna), était fils de Mîr Muhammad Haïyât Hasrat. A l'époque où écrivait Ibrâhîm, il habitait Murschidâbâd, et pouvait consulter Cudrat et d'autres poëtes distingués qui résidaient dans cette ville. Ses poésies sont estimées de ses compatriotes. Elles sont réunies en un diwân dont il existe entre autres un manuscrit dans la bibliothèque du premier vizir du Nizâm d'Haïderâbâd.

HAMID.

Mîr Hâmid [2] vivait à Lakhnau à l'époque où écrivait Ibrâhîm, et il était au nombre des disciples spirituels de Mîr Nacîr, qui remplaça le défunt Khâjâ Bâcit. Il était plein de bonnes qualités, faisait profession d'indépendance religieuse, et était passionné pour la poésie hindoustani, dans laquelle il obtint quelques succès.

HAMID UDDIN.

Saïyid Hamîd uddîn [3] Bihari, c'est-à-dire de la pro-

[1] همدم *compagnon*, etc.

[2] حامد, participe présent de la racine arabe حمد *louer*. Ce mot signifie spécialement *celui qui célèbre les louanges de Dieu.*

[3] حميد الدين *le loué de la religion.*

vince de l'Inde nommée Bihâr, est auteur d'un ouvrage en prose intitulé *Khân-i nimat*[1], la Table de la faveur. J'ignore le sujet de ce livre, dont la bibliothèque de la Société asiatique du Bengale possède un exemplaire.

HAQUIQUAT.

Saïyid et Mîr Schâh Huçaïn Khân Haquîquat[2] fut disciple de Jurat. Ses ancètres étaient de Balkh. Quant à lui, il naquit à Dehli, et à l'âge de discrétion il vint à Lakhnau. Ce fut, disons-nous, sous Jurat qu'il étudia l'art de la poésie, et il écrivait souvent les vers de son maître, qui étant aveugle, ne pouvait le faire lui-même. Imâm Bakhsch Khân, du Cachemire, qui s'occupait d'une anthologie, demanda à Jurat de lui procurer quelqu'un qui pût le seconder dans ses travaux. Jurat lui procura Haquìquat, et rendit ainsi service à l'un et à l'autre; mais Imâm Bakhsch l'employa à transcrire un tazkira qu'il avait copié en partie d'un ouvrage pareil de Mushafì. Selon le dire de ce dernier, Imâm Bakhsch lui avait emprunté des cahiers du brouillon du tazkira dont il s'occupait à la même époque, et il y prit tout à son aise les fragments qui lui plurent et que Mushafì avait eu beaucoup de peine à recueillir. Ce dernier se plaint amèrement de cet abus de confiance à l'article consacré à Haquìquat, et il donne à ce sujet un quita (quatrain) hindoustani que termine un vers du célèbre

[1] خوان نعمت

[2] حقیقت *vérité, récit.*

poëte persan Nizamì. Voici la traduction de cette petite pièce :

Tout le monde sait que le tazkira de Mushafì est depuis longtemps célèbre. Eh bien, le tazkira que *Haquîquat* (*vérité*) a écrit, il l'a en *vérité* pillé de Mushafì. Peu importe, du reste; quand même tu allumerais cent lampes aussi brillantes que la lune, elles ne seraient pour le soleil qu'une tache noire.

On doit à cet écrivain hindoustani un ouvrage en prose entremêlée de vers, et intitulé *Jazb-i ischq* [1], ou l'Attraction de l'amour. Il fut témoin de l'événement qui fait le sujet de cette composition. Cet événement se passa en 1204 (1789-90), à Simarî, qui est à la distance d'un pargana de Bindrâban, et Mìr Huçaïn en écrivit la relation en 1211 (1796-97). Son ouvrage se trouve parmi les manuscrits du collége de Fort-William, qui appartiennent aujourd'hui à la Société asiatique de Calcutta. La troisième copie [2] de cet ouvrage, copie que je possède dans ma collection particulière, fut faite par l'auteur lui-même, en 1212 (1797-98), pendant qu'il était au camp de Fathgarh, attaché, probablement en qualité de munschì, au docteur Henderson. Cette copie était destinée à être offerte en cadeau à M. Robert Francis.

Après les louanges du Créateur, l'éloge de Mahomet et une citation des premiers vers du charmant poëme de Mìr, intitulé *Schuala-i ischc* [3], l'auteur entre en ma-

[1] جزب عشق

[2] Dans cette troisième copie il est question d'une quatrième copie faite pour un capitaine Augustin.

[3] Voyez le texte et la traduction de ce morceau dans les *Aventures de Kamrûp*, pag. 186.

tière. Nous donnerons dans le second volume de cet ouvrage l'analyse de cette nouvelle qui occupe 138 pages petit in-4°.

HARINATH.

Harînath-jî[1] est auteur du *Pothî Schâh Muhammad Schahî*[2], c'est-à-dire Histoire de Muhammad Schâh, dont on conserve une copie manuscrite au *British Museum*, sous le n° 6651 E, *additional manuscripts*.

HASCHIM[3].

Poëte hindoustani dont Mîr, dans sa biographie, cite seulement le nom et un vers qui semblerait prouver qu'il a écrit dans le Décan.

HASCHIMI[4].

Mîr Hâschimî est un des disciples de Saudâ. Il a formé dans l'Inde une sorte d'école appelée l'école moderne, ou le nouveau style, par opposition à celui des écrivains hindoustani qui l'ont précédé. Mushafî, qui l'avait vu à Lakhnau, dit qu'à l'époque où il écrivait

[1] हरीनथ *le seigneur Harî* (Wischnou).

[2] पोती शाह मुहम्मद शाही

[3] هاشم *généreux*, nom propre du père d'Abd ulmutallib, père d'Abbas, oncle de Mahomet.

[4] هاشمى *Haschémite*, descendant d'Abd ulmutallib, père d'Abbas. Voyez la *Chrest. ar.* de feu le baron Silvestre de Sacy, 2e édit. t. I, p. 36.

son tazkira (en 1793-94), il avait probablement plus de soixante ans. On en cite, dans les biographies originales, des vers fort éloquents.

HASRAT (JAFAR ALI).

Mirza Jafar Alî Hasrat[1], fils de Mirzâ Abû'lkhaïr, pharmacien à Lakhnau, devant la porte d'Akbar, était professeur de littérature et poëte distingué. On lui doit un diwân, des gazal détachés et beaucoup de cacîdah; on le considère comme un des meilleurs poëtes de Lakhnau. La plupart des jeunes poëtes qui habitaient cette ville du temps qu'Alî Ibrâhîm écrivait sa biographie, furent les disciples de Hasrat. Mushafî le vit à Lakhnau, dans des réunions littéraires, et il dit de lui, dans son tazkira, que c'était un jeune homme aimable, doux et spirituel. Il fut quelque temps employé chez Mirzâ Jahândâr Schâh. A la mort de son père il quitta le service de ce grand personnage, et tint lui-même la boutique de pharmacien. Mais tout à coup il renonça au monde, endossa le froc des derviches et se retira dans l'angle de la solitude, ce qui n'empêcha pas que les poëtes de ce pays ne le reconnussent toujours pour leur maître. Il consultait lui-même sur ses vers Raé Sarb-sukh Diwâna. Lutf nous apprend qu'il habitait Dehli, apparemment en dernier lieu, et qu'il mourut en 1210 de l'hégire (1795-96), ou, comme il le dit, qu'il ferma la boutique de l'existence pour aller dans le bazar de la mort. Toutefois on trouve dans les

[1] حسرت *soupir*, etc.

kulliyât de Jurat, qui fut son disciple, un tarîkh qui fixe sa mort à l'année de l'hégire 1206 (1791-1792 de J.C.). Bénî Narâyan en cite cinq gazal et un long mukhammas. Je me contenterai de donner la traduction d'un gazal :

Ne touche pas mon pouls, ô divin médecin! si ta main s'applique sur la mienne, je suis mort. Hélas! telle est ma manière d'être : si tu me touches, je suis mort. Je vivrai tant que je resterai en désaccord avec mon amie; mais souvenez-vous, ô mes compagnons, que lorsque le papillon s'est réuni avec la bougie, il est mort. Enlevez-moi de sa rue, et vous verrez aussi, qu'éloigné d'elle, je suis mort. Pour nous tous, harassés, l'hôtellerie est-elle proche? O triste sort! le malheureux voyageur s'est épuisé de fatigue, et il est mort. Ma vie affligée et agitée est venue à la nuit sur mes lèvres. Aujourd'hui le poids du chagrin s'est fait sentir dans mon cœur, et je suis mort. Si le messager ne vient pas me donner les nouvelles que j'attends, qu'il sache que j'ai compris, et que je suis mort. Va, crois-en Hasrat, n'attache ton cœur à personne; pour lui, il est allé se prendre dans le dangereux filet de l'amour, et il y est mort.

HASRAT (MURAD ALI).

Murâd Alî Hasrat de Mouradâbâd est un poëte hindoustani qui vivait dans le siècle de Schâh Alam; voilà tout ce qu'en disent les biographes originaux; ils citent de lui le vers suivant :

J'ai voulu me séparer un instant de la caravane; mais on m'a laissé dans le désert, soit que le son de la cloche du départ n'ait pas été assez fort, soit que mon oreille ne l'ait pas entendu.

Ce vers rappelle naturellement cet autre baït du *Gulistan* de Saadi, qui a un charme particulier dans l'original et dans la traduction urdû d'Afsos :

Il est agréable de dormir au bord de la route, à l'ombre d'un acacia, le jour du départ de la caravane; mais il faut être décidé à renoncer à la vie[1].

HASRAT, DE DEHLI.

Mîr Muhammad Haïyât Hasrat, de Dehli[2], est un poëte hindoustani connu aussi sous le nom de *Haïbat Calî-khân.* Il fut attaché pendant quelque temps au nabâb Schaukat-jâng, fils du nabâb Saulat-jâng, gouverneur de Pûruya, dans le Bengale, et au nabâb Sirâj uddaula, vice-roi du Bengale. Puis en 1195 (1780-1781), il fut un des officiers du nabâb Mubârak uddaula Mîr Mubârak Alî Khân, gouverneur du Bengale. Il mourut en 1215 de l'hégire (1800-1801 de J. C.). Il se distinguait par la justesse et la finesse de son esprit, et par ses promptes reparties et ses à-propos. Il fut un des disciples de Mirzâ Jân-Jânân Mazhar. Son diwân se compose de près de deux mille vers. Alî Ibrâhîm, avec qui il était lié, en cite dans son *Gulzâr* un bon nombre que Hasrat avait choisis lui-même pour être placés dans cette biographie anthologique.

Je pense que c'est à cet écrivain qu'on doit un roman en vers urdû qui roule sur une légende que beaucoup de poëtes indiens ont exploitée, c'est-à-dire le Livre du perroquet. L'ouvrage de Hasrat est intitulé *Quissa-i Tûtî-nâma*[3], Histoire de Tûtî-nâma. Il y en a un exem-

[1] Chap. II, hikâyat 12.

[2] Selon Lutf, il était d'Azîmâbâd ou Patna.

[3] قصهٔ طوطی نامه

plaire à la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta.

HATIF.

Mirzâ Muhammad Hâtif[1] est un poëte hindoustani qui habitait Dehli à l'époque où Alî Ibrâhîm écrivait son ouvrage, et qui y vivait à la manière des derviches. Lorsque Mushafî était dans cette ville, Hâtif avait des entrevues littéraires avec le fils du râja Râm Nâth. Ce fut Miyân Sanâ ullah Khân Firâc qui les avait engagés à s'occuper ensemble de poésie. Avant l'époque où Mushafî écrivait son tazkira, il avait entendu dire que Hâtif était mort à Dehli.

HATIFI[2].

Poëte hindoustani dont Mîr Taquî cite le vers que je rends ici en français :

La beauté de tes yeux et des boucles de tes cheveux a voué le monde entier à l'infidélité. Que sont devenues la foi et la piété ? où est l'abstinence et la dévotion ?

HATIM.

Schaïkh Zuhûr uddîn, nommé *Schâh Hâtim*[3], naquit à Dehli. C'est un des auteurs hindoustani les plus cé-

[1] هاتف *ange, voix du ciel.*

[2] هاتفی, adjectif relatif dérivé du mot précédent.

[3] حاتم *libéral*, nom propre d'un Arabe extrêmement célèbre par sa générosité.

lèbres. On dit que la date de sa naissance se tire de la valeur numérique des lettres du mot *zuhûr* [1]; ce mot donne en effet l'année 1111 de l'hégire, qui correspond aux années de J. C. 1699-1700. Il était militaire et des anciens Mîrzâ de l'Hindoustan. Mushafî rapporte qu'il a entendu dire que dans la seconde année du règne de Muhammad Schâh, le diwân de Walî étant parvenu à Dehli, et ses gazal ayant été retenus par cœur et répétés par les grands et les petits, Hâtim fut piqué d'émulation et se mit à faire des vers dans sa langue maternelle, lesquels atteignirent un haut degré de perfection. Ce personnage distingué assista souvent aux réunions littéraires que tenait à Dehli Mushafî. Le fait est que pendant toute sa vie il fut considéré comme le premier poëte de son temps, et que ceux qui s'occupaient de poésie le reconnaissaient comme leur maître. Lui-même il écrivit sur deux ou trois feuilles, en forme de table, les noms de ceux qui avaient étudié sous lui l'art des vers, et les mit en tête de son diwân, afin que l'on connût le nombre de ses disciples. Parmi ces noms se trouve celui de Mirzâ Rafî Saudâ, qui est considéré comme le poëte hindoustani le plus distingué de ce pays (le nord de l'Inde). Hâtim parvint à près de cent ans (lunaires); il mourut à Dehli de 1791 à 1792.

Hâtim a écrit deux diwân [2], un très-obscur, à la

[1] ظهور. Je pense que cet écrivain est le même que Mîr et Fath Alî Huçaïnî nomment *Muhammad Hâlim*, qu'ils disent natif de Dehli, et dont ils citent un bon nombre de vers.

[2] Il sera parlé à l'article sur Zakî d'un poëme sur la pipe, poëme dont Hâtim est auteur.

manière antique, et un autre selon le goût nouveau [1]. Alî Ibrâhîm cite de lui quatre pages de vers qu'il dit avoir choisis parmi ses productions. De son côté Bénî Narâyan en donne un gazal dont voici la traduction :

Je sacrifierai ma vie à l'heure, que dis-je? à l'instant où ma bien-aimée viendra dans mon logis. Les beautés du monde ayant vu ta face dans l'assemblée, sont restées silencieuses et stupéfaites, au point qu'on dirait que ce sont des statues ou des automates. Le sommeil du repos ne viendra-t-il point à moi sur le lit du chagrin, dont les coussins de velours ont été foulés par tes pieds délicats? . . . . . Est-ce pour le bétel de tes lèvres, le missi de ta bouche, le collyre de tes yeux que mon âme doit s'offrir en holocauste? Chère amie, l'âme de Hâtim vient à chaque instant s'offrir en sacrifice pour ta démarche, ta forme, ta grâce, tes boucles tortillées.

HAWAS.

Mirzâ Muhammad Taquî Khân Hawas [2], fils du feu nabâb Mirzâ Alî Khân, petit-fils par son père du nabâb Ishâc Khân, et gendre de Bahû Sahib, mère d'Açaf uddaula [3], est un littérateur hindoustani distingué qui habitait Lakhnau en 1814. Il est très-admiré dans l'Inde pour la pureté et l'élégance de son style. On lui doit plusieurs poëmes, et entre autres un roman en vers hindoustani sur l'histoire des amours de Majnûn et de Laïla, intitulé *Quissa-i Majnûn o Laïla,* légende

[1] Dans la bibliothèque du vizir du Nizâm il y a un volume intitulé *Diwân-i Hâtim.* J'ignore si on n'y trouve qu'un seul des deux diwân cités ici, ou s'ils y sont tous les deux.

[2] هوس *désir, ambition*, etc.

[3] Voyez l'article sur Khalîc.

pleine d'intérêt que plusieurs poëtes musulmans ont exploitée, particulièrement Jâmî, dont feu M. de Chézy a traduit en français le charmant poëme. On conserve un manuscrit de cet ouvrage dans la bibliothèque du roi d'Aoude.

Bénî Narâyan cite dans son Anthologie onze gazal de cet écrivain. Je me bornerai à donner la traduction d'une de ces pièces :

Quoique j'eusse ressenti la crainte de l'absence, dans l'union même avec mon amie, toutefois mon cœur sans repos éprouvait quelque tranquillité. Pendant toute ma vie je suis troublé par l'effervescence de l'amour : me plaindra-t-on du moins lorsque je serai dans le tombeau ? Du chemin que parcourait Caïs (Majnûn) s'élevait un tourbillon de poussière, et l'agitation de son cœur se manifestait même dans cette poussière... Non-seulement les pierres ont été rougies par mes blessures, mon sang teignait encore la pointe de chaque épine. Aujourd'hui mon oreiller est une pierre, et mon lit la terre, mais en aucun temps ai-je été (comme Majnûn) dans les bras de ma bien-aimée? Je craignais ses caprices, et pour cela je n'osais m'avancer dans son amitié... Mes larmes coulent avec une telle abondance qu'on n'en vit jamais de pareille dans les pluies du printemps. Comme j'avais toujours en mon cœur l'image de mon amie, l'espérance me donnait un avant-goût de l'union. Ne vantez pas le temps de ceux qui nous ont précédés : dans ce temps-là il y avait précisément le même chagrin et la même douleur que nous ressentons. Le cœur de Hawas est à présent le séjour du chagrin par l'effet de ta venue; mais quoi! la joie a-t-elle jamais passé dans cette contrée?

HAZIN[1].

Mushafî dit seulement que ce poëte vécut sous

[1] حزین *triste.*

Muhammad Schâh. Il en cite ensuite trois vers qu'il avait entendu réciter. En voici la traduction :

Je n'ai aucun avantage à aimer cet infidèle; je ne puis pas même atteindre ses pieds. — Le jardin a été tellement dévasté par le vent de l'automne, que si je voulais me brûler pour perdre la vie, je ne trouverais pas même de broussailles. — Comment en ce temps la rose ne déchirerait-elle pas son collet, puisque le printemps se retire? O Hazîn! les soupirs ne sont pas suffisants.

HAZIN (ABU'LKHAIR).

Abû'lkhaïr Hazîn, de Dehli, est un poëte hindî à qui on doit entre autres un joli gazal cité par Bénî Narâyan, pièce dont je joins ici la traduction :

C'est à la rose qu'il faut demander ce que c'est que la beauté, au rossignol qu'il faut demander des nouvelles de l'agitation des amants. C'est au nard qu'il faut demander quelle est la nature de ces boucles qui font sur moi une impression si profonde. Le sourire des belles est agréable aux buveurs; il faut demander au vin ce que c'est que le délire qui en résulte. Les habitants du Cachemire et d'Ispahân jouissent toujours de la vie; mais il faut demander au Caboul ce que c'est que les plaisirs de l'Inde. On nomme Hazîn (triste) Abû'lkhaïr, et cependant il est Saudâ (folie[1]); il faut demander aux boucles de cheveux de son amie le remède à cette maladie.

HAZIN (BAQUIR).

Mîr Muhammad Baquîr Hazîn, de Dehli, fut un des disciples de Mirzâ Jân-Janân Mazhar. Il quitta Dehli

[1] C'est-à-dire, il mérite d'être nommé *folie* comme le célèbre poëte surnommé *Saudâ*.

et vint habiter le Bengale, et notamment Azîmâbâd, où il mourut. Il était lié avec Alî Ibrâhîm, à qui on doit la biographie hindoustani intitulée *Gulzâr-i Ibrâhîm.* Il est auteur de cacîdah et d'un diwân dont un grand nombre de vers sont cités dans les biographies originales. Il est considéré par les natifs comme un écrivain hindoustani fort distingué.

HAZIN (MUHAMMAD).

Le schaïkh Muhammad Alî Hazîn[1] est un personnage célèbre par sa science et par sa piété, qui naquit à Ispahân en 1692, et qui alla habiter l'Hindoustân sous le règne de Muhammad Schâh. Il mourut à Bénarès en 1766-1767. J'en ai parlé dans mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde,* pag. 112 et suiv. Il est auteur de plusieurs ouvrages rédigés en persan, entre autres, d'intéressants mémoires qui ont été traduits en anglais par M. Belfour, d'un sâqui-nâma, de contes et de plusieurs diwân dont la réunion forme un épais volume in-4°.

Il a aussi laissé des vers hindoustani; Mannû Lâl en cite quelques-uns dans son *Guldasta-i nischat.*

HENGA.

Mîr Hengâ[2], de Dehli, est compté parmi les poëtes

[1] Surnommé *Guilânî* ou du Guilân. Voyez la raison de ce *cognomen* dans mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde,* pag. 112.

[2] هینگا *herse.*

hindoustani. On raconte qu'il devint amoureux d'une jeune personne, et que ses rivaux le tuèrent par envie. Alî Ibrâhîm cite de lui un rubâyî dans son *Gulzâr*.

HIDAYAT.

Miyân ou Schaïkh Hidâyat ullah[1], de Dehli, prit pour takhallus le mot *Hidâyat*[2], qui est la première partie de son nom honorifique. Il fut l'ami, le disciple et l'admirateur du khâja Mîr Dard. Il a écrit entre autres un poëme masnawî très-estimé sur la description de Bénarès. Il est aussi auteur d'un diwân hindoustani qui n'est pas très-étendu, mais qui jouit d'une grande estime. Mushafî fait l'éloge de ses qualités morales et intellectuelles, et il dit que ses vers sont très-éloquents. Mîr, qui l'avait connu, loue beaucoup aussi la noblesse de son caractère : il nous apprend qu'il était très-modeste, quoiqu'il fût doué d'un grand talent poétique. On le considère en effet comme un des meilleurs poëtes urdû de l'ancienne école[3]. Il vivait encore en 1793-1794; mais il avait plus de soixante ans. Alî Ibrâhîm cite dans sa biographie sept pages de ses vers.

HIDAYAT (ALI).

Hidâyat Alî était contemporain du schaïkh Farhat ullah. Voilà tout ce qu'en dit Alî Ibrâhîm, le seul des

[1] Mushafî le nomme simplement *Hidâyat Khân*.

[2] هدايت *direction*.

[3] J'ai dit ailleurs ce qu'il faut entendre par cette expression.

biographes originaux qui en parle, si ce n'est qu'il en cite un vers.

HISCHMAT (MUHAMMAD ALI).

Muhammad Alî Hischmat[1], ami, et selon quelques-uns, maître de Mîr Abd ulhaïyî Tâbân, fut célèbre par son talent poétique et par son courage. Il accompagna à Murâdâbâd Cutb uddîn Khân, qui faisait la guerre aux fils de Muhammad Alî Khân Rohilla, et il mourut en brave dans cette campagne. Il excellait dans la poésie hindoustani. Alî Ibrâhîm, à qui j'emprunte ces détails, n'en donne que deux vers, les mêmes qui sont cités dans la biographie de Mîr. Ce dernier dit que Hischmat était disciple de Ganî Beg Cubûl[2], et qu'il aimait à soutenir des discussions en vers avec d'autres gens de lettres, discussions dans lesquelles il trouvait toujours des reparties heureuses.

HISCHMAT, DE DEHLI.

Mîr ou Saïyid Muhtascham Alî Khân, de Dehli, était originaire du Badakhschân. Il prit pour surnom poétique le mot *Hischmat*, emprunté à la même racine arabe que son nom honorifique. Il était fils de Mîr Bâquî et frère cadet de Mîr Wilâyat[3] ullah Khân. Il descendait

[1] حشمت *honneur,* nom d'action de la racine arabe حشم, de laquelle dérive, à la 8e forme, le participe passé محتشم *honoré*, etc.

[2] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

[3] Poëte distingué dont il sera question plus loin.

réellement de Mahomet. Il était militaire, et se distinguait par la finesse de son esprit et par sa fertile imagination. Il était, du reste, très-bon et très-doux. On le considère comme un des meilleurs écrivains hindoustani de Dehli. Outre les poésies hindoustani qu'il a laissées, il a fait aussi beaucoup de vers persans qui ont été réunis en diwân et qui sont pleins de pensées neuves heureusement exprimées. Il quitta Dehli et alla habiter Mugalpûra, où il vivait dans la retraite. Il avait connu Mîr, à qui il témoignait beaucoup d'amitié. Il mourut sous le règne de Muhammad Schâh.

HOSCH[1].

Élégant écrivain, disciple de Mîr Soz. Mushafî, qui nous le fait connaître, en cite un court gazal.

HUÇAINI (BAHADUR ALI).

Mîr Bahâdur Alî Huçaïnî[2] est un écrivain hindoustani très-estimé. Il est auteur : 1° d'une imitation du *Sihr ulbayân*, masnawî du célèbre Haçan sur l'histoire de Bénazir et de Badr-i munîr, laquelle a été imprimée à Calcutta en 1217 de l'hégire (1802), par les soins du docteur Gilchrist, après avoir été revue par Mîr

[1] هوش *intelligence, jugement.*

[2] حسينى *Huçaïnien*, descendant de Huçaïn, de la classe des Saïd de Huçaïn. Il paraît que le takhallus de cet écrivain est aussi *Mîr*, car Afsos, dans l'épilogue de sa traduction du *Gulistan*, tom. II, pag. 241, le nomme *Mîr Bahâdur Alî Mîr*.

Scher Alî Afsos. Cet ouvrage est intitulé *Nasr-i Bénazîr*[1], c'est-à-dire Prose de Bénazîr, nom du héros du *Sihr ulbayân;* il est toutefois entremêlé de vers[2]. On en avait commencé une édition à Calcutta, en 1802, édition qui devait faire partie du *Hindee Manual;* mais il n'en a paru que 48 pages. La seconde édition a vu le jour à Calcutta en 1803, in-4°.

2° D'un *Riçâla* ou traité sur la grammaire hindoustani intitulé *Cawâïd-i Hindî* ou *Cawâïd-i urdû*[3], c'est-à-dire Règles de la langue hindoustani, prétendu abrégé de la grammaire de Gilchrist; car il a été imprimé à Calcutta[4] sous le titre de *Gilchrist urdû Riçâla* (*Gilchrist oordoo Risala*), Traité de Gilchrist sur la langue urdû, puis lithographié sous le titre de *Riçala-i Gilchrist.* Afsos en a donné un extrait en tête de sa traduction du *Gulistan* en hindoustani[5].

[1] نثر بی نظیر

[2] J'ai, dans ma collection particulière, une histoire manuscrite en prose de Bénazir, dont la rédaction est différente. C'est un in-8° de 130 à 140 pages.

[3] قواعد هندی ou اردو. Ce titre seul indique bien qu'il ne s'agit, dans cet ouvrage, que de l'hindoustani du nord. Muhammad Hamid, grammairien distingué, qui habite Madras, a témoigné par la voie du journal hindoustani qui se publiait dans cette ville sous le titre de *Mirât ulakhbâr,* le désir de rédiger une grammaire hindoustani pour le dialecte du Décan, celles de Gilchrist et de Shakespear étant défectueuses sous ce point de vue, et celle de Stewart (*Introduction to the study of the Hindoostanee language as spoken in the Carnatic*) étant trop concise et d'ailleurs épuisée depuis longtemps. J'ignore si le gouvernement local a encouragé ce travail et s'il a été fait.

[4] Aux frais du *Calcutta school book Society*, en 1820, in-8°, tiré à 2000 exemplaires.

[5] Voyez-en mon analyse dans le numéro de janvier 1838 du *Journal asiatique.*

3° De la traduction en hindoustani de l'*Hitopadeça*, sous le titre de *Akhlâqu-i Hindî*[1], c'est-à-dire l'Éthique indienne, qu'il rédigea en 1217 (1802), d'après une version persane faite par ordre du schâh Nâcir uddîn, nabâb du Bihâr, et intitulée *Mufarrih ulculûb*[2]. Des exemplaires manuscrits de la version de Huçaïnî portent le même titre, qui signifie *Ce qui réjouit les cœurs*. On en trouve effectivement dans les riches bibliothèques de l'*East-India House*, du *British Museum* et ailleurs. La traduction hindoustani a été imprimée à Calcutta en 1803, réimprimée à Madras et lithographiée en partie à Londres, en 1828, par feu S. Arnot. On trouve un extrait de cette traduction dans les *Hindee and Hindoostanee Selections* de Tarini Charan Mitr et W. Price de Calcutta.

Il y a plusieurs autres traductions hindoustani de cet ouvrage. M. D. Forbes, professeur au *King's College* de Londres, possède un exemplaire manuscrit d'une traduction tout à fait différente de celle de Bahâdur Alî. Elle est très-littérale et paraît avoir été rédigée dans le Bengale. Malheureusement il n'y a pas de nom d'auteur. C'est un in-8° de 254 pages.

On avait annoncé comme étant sous presse, à Calcutta, en 1803[3], une version de l'*Hitopadeça* en pur

[1] اخلاق هندى *or Indian Ethics, a Hindoostanee Translation of the Hitopadesa or salutary counsel, under the superintendence of Dr Gilchrist*. in-4°, Calcutta, 1803.

[2] مفرح القلوب. Dans *Straker's Catalogue*, 1836, n° 297, il est dit que cette traduction persane fut faite sur l'hindoustani par Tâj ulmélikî.

[3] *Primitiæ Orientales*, tom. III, pag. 53.

hindouî. J'ignore si c'est la même dont la Société asiatique de Calcutta possède un exemplaire. Elle est indiquée dans le *Journal de la Société asiatique* du Bengale[1] sous ce titre : *Hitopadesi, with a Hindee Translation made by a pundit of the raja of Bhartpur*. J'ai aussi dans ma collection particulière un exemplaire manuscrit de l'*Hitopadeça* en sanscrit, accompagné d'une traduction hindouî, sloka par sloka. C'est un petit in-folio très-bien écrit, en caractères dévanagari.

4° Huçaïnî est aussi auteur d'une traduction de l'Histoire d'Assam, intitulée *Tarjama-i târîkh-i Aschâm*[2], travail qu'il rédigea en 1805, d'après l'invitation du savant indianiste H. T. Colebrooke. L'original de cette intéressante histoire a été écrit sous le règne d'Aurangzeb, par Walî Ahmad Schahâb uddîn Tâlisch. Cette traduction est le plus important des ouvrages de Huçaïnî. J'en ai un manuscrit que je dois à la généreuse obligeance de M. J. Prinsep, secrétaire de la Société asiatique du Bengale. Il a été copié sur le manuscrit de la Société asiatique, lequel provient de la bibliothèque du collége de Fort-William. Je reviendrai sur cet ouvrage dans mon second volume.

Huçaïnî a coopéré aux ouvrages suivants :

1° A l'*Oriental Fabulist*, traduction hindoustani, etc. des Fables d'Ésope et autres auteurs, publiée par le docteur Gilchrist.

[1] Année 1835, pag. 55.

[2] ترجمهٔ تاریخ آشام ; l'original est intitulé تاریخ ملک آشام *Histoire du royaume d'Assam.*

2° A une traduction du *Coran* en hindoustani. Parmi les autres collaborateurs de cette version, on compte entre autres Kâzim Alî Jawân.

Huçaïnî est le père du saïyid Abd ullah[1], éditeur du Coran hindoustani d'Abd ulcâdir, imprimé à Calcutta en 1829.

HUWAIDA.

Mîr Muhammad Azam Huwaïda[2], frère de Mîr Muhammad Maçûm, de Dehli, est auteur de beaucoup de marciya sur l'imâm Huçaïn; mais la plupart de ses poésies sont écrites en persan, parce qu'il partageait les idées absurdes de bien des écrivains de l'Inde qui préfèrent se servir du persan pour rédiger leurs ouvrages, quoique cette langue soit morte pour eux et qu'ils l'écrivent par suite fort mal[3]. Il est néanmoins cité comme poëte hindoustani. Alî Ibrâhîm donne en effet plusieurs vers de lui écrits en cet idiome.

HUZUR.

Schaïkh Gulâm-i Yahya Huzûr[4] était un des personnages les plus distingués d'Azîmâbâd, capitale du Bihâr,

[1] Voyez l'article consacré à ce savant Musulman.

[2] هويدا *manifeste, évident.*

[3] Il en est de même en Europe pour la langue latine. Ce pâle latin de nos rhétoriciens serait probablement aussi peu intelligible aux anciens Romains que l'est souvent le persan de l'Inde aux habitants d'Ispahan et de Chyraz.

[4] حضور *présence.*

plus connue sous le nom de *Patna*. Sans avoir étudié l'art des vers sous aucun maître, il se livra à la culture de la poésie, pour laquelle il avait les plus heureuses dispositions. Dans sa jeunesse il avait appris les principes de la grammaire arabe, sous son oncle paternel, le maulawî Muhammad Bâquîr; et à l'époque où Alî Ibrâhîm écrivait sa biographie, il était encore tout jeune et se livrait à quelques entreprises de commerce. Il était très-lié avec ce dernier, et il lui remit plusieurs pages de ses vers pour les insérer dans sa biographie. Il est, entre autres, auteur d'un masnawî sur le *dargâh* ou châsse tumulaire de Schâh Arzân [1], qui existe à Azîmâbâd. Alî Ibrâhîm, dans son *Gulzâr,* a cité de ce masnawî quelques vers dont je joins ici la traduction :

La coupole qui surmonte le tombeau de ce saint personnage brille de loin ; c'est là que se manifestent des choses merveilleuses. Les deux bassins qui existent auprès de ce monument ne sont pas comme de simples réservoirs d'eau. Ni sur la terre, ni dans les cieux, on ne peut voir un pareil spectacle ; mes yeux avides l'ont contemplé fixement. Des beautés à visage de fée s'y rendent en foule pour captiver les cœurs ; les boucles de leurs cheveux leur servent de chaînes pour les serrer. Leurs regards produisent un effet prodigieux ; que puis-je dire, si ce n'est que mon cœur en a reçu une impression violente? Les paupières secondent admirablement les regards ; elles font l'effet d'un carquois d'où s'elancent ces flèches meurtrières. Lorsque je pense à la fossette qui embellit le menton de ces jeunes Indiennes, je ne

[1] Afsos, dans son *Araïsch-i mahfil*, dit que la châsse de ce saint Musulman est à un kos de la porte ouest de Patna. W. Hamilton en parle aussi dans son *Gazetteer,* tom. II, pag. 382. Il nous apprend qu'Arzân mourut en 1032 de l'hégire (1622-1623), et que son tombeau attire des Hindous aussi bien que des Musulmans.

sais comment décrire cette sorte de puits où mon âme est submergée. Parlerai-je de la beauté des vêtements qui ornent leur corps? Eh! pour peindre le poli de leur cou, dois-je le comparer à la bougie renfermée dans une lanterne opaque, mais dont la flamme se fait voir au-dessus?

HUZUR (BAL KAMAND).

Lâla Bâl Kâmand Huzûr, de Dehli, est un poëte hindoustani qui vivait dans la dernière moitié du XVIIIe siècle, et qui fut élève de Mîr Dard. Il a écrit à la manière antique. Il fréquentait les réunions littéraires de Dehli. Les biographes originaux citent plusieurs vers de lui.

IBN NISCHATI [1].

Il est auteur d'un masnawî dakhnî intitulé *Phûl-ban* [2], charmant poëme rédigé sous le règne d'Haïder Alî, dont l'auteur célèbre les louanges après l'invocation, et à qui il donne le titre de *Amîr ulmuminîn*, prince des croyants. On conserve un manuscrit de cet ouvrage à l'*East-India House*, manuscrit qui se compose d'environ 130 pages grand in-8°. C'est un roman-féerie, comme la plupart des romans asiatiques. Il y est question d'Alexandre, de Locman, etc. On y décrit la ville nommée *Kanjan patan* [3], ou la ville d'or, sorte de pays de cocagne

[1] ابن نشاطی

[2] Voyez la mention d'un poëme sur le même sujet à l'article *Awarî.*

[3] كنچن پٹن, la même ville apparemment qu'on nomme en persan جوهر آباد *ville des joyaux.*

situé à l'orient. Il est question de cette ville fabuleuse dans d'autres ouvrages hindoustani.

IBRAHIM.

Nawâb Alî Ibrâhîm Khân occupait la charge de juge, ou pour mieux dire de président du tribunal de Bénarès[1], sous le gouvernement du lord Hastings. Outre la Biographie anthologique des poëtes hindoustani[2] qu'on lui doit et dont j'ai parlé dans ma préface, il est auteur d'un article sur l'ordalie inséré dans les *Asiatic Researches*, t. I, pag. 471, et très-probablement de poésies hindoustani, car les auteurs de tazkira des écrivains urdû en ont tous écrit. Il mourut en 1793 ou 1794 de l'ère chrétienne, ainsi que nous l'apprenons par une pièce de vers[3] dans laquelle le célèbre poëte hindoustani Jurat a fixé cette date. Voici la traduction de ce tarîkh :

Hélas ! cent fois hélas ! le soleil de la justice, la lune brillante de l'équité est allée se cacher dans la citadelle de la mort. Y a-t-il une injustice qui par ses soins n'ait pas été éloignée du monde ? Le jardin de l'équité était verdoyant par lui..... Cent fois hélas ! de ce que cet homme, qui était si éloquent dans le palais de la justice, est actuellement silencieux sous la terre. Comment la chaleur du marché du discours ne se changerait-elle pas en froideur, puisque cet éloquent défenseur de la justice n'est plus juge ? Mais c'est assez de complainte, ô Jurat ! pensons

[1] داروغهٔ عدالت بنارس

[2] *Gulzâr-i Ibrâhîm.* Cet ouvrage fut terminé en 1198 (1784). Il avait été commencé douze ans auparavant.

[3] Pag. 831 de mon exemplaire des œuvres de Jurat.

à faire connaître le tarîkh de la mort de ce personnage recommandable :

Hélas ! elle s'est éteinte, la flamme de cette bougie ; il a été effacé, le matla [1] *du diwân de la justice* [2] !

Je pense que c'est le même écrivain dont Mîr, dans l'article de sa biographie sur Râquim, parle sous le nom de *Miyân Ibrâhîm*. Il était tout jeune à cette époque, et il était très-lié avec Mîr. Il partageait son goût pour la poésie, et il avait la même manière d'écrire.

IBRAHIM ADIL SCHAH [3].

Sultan de Béjapour [4] qui régna de 1579 à 1626, année de sa mort. Il est compté parmi les écrivains hindoustani. On lui doit un ouvrage en vers sur la musique intitulé *Nau-ras* [5], c'est-à-dire le Nouveau Goût. Il en existe deux exemplaires dans la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta.

[1] مطلع, nom qu'on donne au premier vers d'un poëme. Le diwân est, comme on le sait, un recueil de poésies ; le *matla* d'un diwân est donc le premier vers de ce recueil.

[2] En additionnant les lettres qui forment ce *tarikh*, c'est-à-dire le second hémistiche de ce dernier vers, on trouve le nombre 1208 qui indique cette année de l'hégire, laquelle correspond aux années 1793-1794 de l'ère chrétienne.

[3] ابراهیم عادل شاه

[4] Ville et royaume du Décan, plus connus sous le nom de *Visapour*.

[5] کتاب نو رس ou نورس.

IHÇAN.

Mîr Schams uddîn Ihçân[1], fils de Mîr Camar uddîn Minnat[2], est compté parmi les poëtes hindoustani. Alî Ibrâhîm, le seul des biographes originaux qui en parle, se contente d'en citer un vers.

IKRAM ALI[3].

Maulawî Ikrâm Alî était frère de Turâb Alî[4], qui, d'accord avec le capitaine Abrâham Locket, secrétaire du collége de Fort-William[5], l'engagea de se rendre à Calcutta. Par la protection de ce dernier, il fut attaché, en octobre 1816, au collége de Fort-William en qualité de bibliothécaire. Alors John William Taylor, professeur d'hindoustani, qui s'intéressait à lui, lui donna l'idée de traduire de l'arabe en hindoustani l'ouvrage intitulé *Riçâla-i Ikhwân ussafa*[6], ou simplement *Ikwân ussafa*[7]. Il lui recommanda de se servir d'expressions simples et d'éviter celles qui pourraient jeter de l'obs-

[1] احسان *bienfait.*

[2] Voyez son article.

[3] اكرام على *l'honneur d'Alî.*

[4] تراب على *la terre d'Alî.*

[5] Orientaliste distingué, auteur de plusieurs ouvrages.

[6] On a attribué, par erreur, cette traduction à Turab Alî, dans les *Public Dissertations of the students of the college of Fort-William*, p. 30 et 44.

[7] Cet ouvrage est intitulé en arabe تحفة اخوان الصفا *Tuhfat Ikhwân ussafâ*. L'auteur du texte arabe est Ibn-el-Jeldî. L'ouvrage complet est intitulé *Raçâïl ikhwân ussafâ*. Le premier ouvrage n'est qu'un extrait du second.

curité dans le discours, sans renoncer toutefois à l'élégance du style et sans rejeter entièrement les métaphores faciles à saisir. Ikrâm Alî se livra donc à ce travail, l'exécuta conformément aux indications du capitaine Taylor, et l'intitula *Tarjama-i Ikhwân ussafa*, c'est-à-dire Traduction de l'*Ikhwân ussafa*.

Cet ouvrage est un recueil de discours entre les hommes et les animaux. Ils disputent entre eux sur leur prééminence et leurs mérites respectifs. Ikrâm nous dit, dans la préface de la traduction hindoustani, que les gens intelligents ne s'arrêtent point à la partie fabuleuse de cet ouvrage, mais qu'ils en comprennent les allégories et qu'ils éprouvent du plaisir en lisant ces subtilités spirituelles et ces allusions aux doctrines religieuses. Les auteurs arabes de cet écrit sont Abû Salmân, Abû'lhaçan, Abû Ahmad, etc.; en tout dix collaborateurs. Ils demeuraient à Basra, et ils employaient leur temps à étudier la religion et les sciences. Ils composèrent cinquante et un traités différents, la plupart sur des sciences importantes. L'*Ikhwân ussafa* est un de ces traités. Leur but fut d'exposer les prérogatives de l'homme sur les animaux. Ils déclarent que c'est par la connaissance des choses spirituelles que l'homme est au-dessus des créatures, et ils renvoient à leurs autres traités où sont développées ces sciences importantes. Dans ce dernier traité, ils ont voulu rappeler ces vérités par la bouche des animaux, afin d'exciter à la réflexion les indifférents.

La traduction hindoustani fut faite en 1225 de l'hégire (1810 de J. C.), et imprimée in-8° à Calcutta l'année

suivante, c'est-à-dire une année avant l'impression du texte arabe, qui fut édité aussi dans la même ville et sous le gouvernement de lord Minto. Elle est extrêmement estimée pour la pureté du style, quoiqu'on y ait laissé trop de mots et de constructions arabes. Feu James Michaël, qui en a donné des extraits sous le titre de *Intikhâb-i Ikhwân ussafa*[1], pensait que c'est peut-être l'ouvrage le mieux écrit en prose hindoustani.

Il a paru dans l'*Asiatic Journal*, t. XXVIII, une traduction de l'*Ikhwân ussafa*.

ILHAM (FAZAIL BEG).

Fazâïl Beg Ilhâm[2] fut un des disciples d'Abd ulwâlî Uzlat. Il vivait sous l'empereur mogol Ahmad Schâh, fils de Muhammad Schâh. Fath Alî Huçaïnî cite de lui dans sa biographie deux vers qu'il fit pour critiquer un *kalâwant* ou musicien nommé Bachî[3].

ILHAM (SCHARAF UDDIN).

Schaïkh Scharaf uddîn Ilhâm, autrement dit *Schâh Malûl*, est auteur de deux diwân persans, et il a composé aussi un bon nombre de vers hindoustani. Son takhallus était d'abord *Malûl*[4], puis il en changea et prit

[1] انتخاب اخوان الصفا, in-4°, Londres, 1830.

[2] الهام *inspiration (divine)*.

[3] کلاونت بچی

[4] ملول *triste, abattu*.

celui d'*Ilhâm*. Il habitait Lakhnau, où plusieurs littérateurs ont été ses disciples et ses amis. Ses ancêtres résidaient à Lakhnau comme lui, mais précédemment à Murâdâbâd. Il avait plus de soixante et dix ans en 1793. Lutf donne de lui un gazal où ce poëte peint énergiquement l'agitation de son cœur.

IMAM UDDIN[1].

Le saïyid Imâm uddîn Alî, de Dehli, est auteur du *Tarjama-i Miftâh ussalat*[2], traduction, en langue hindoustani, de l'ouvrage persan de Fath Muhammad de Burhânpûr, intitulé *Miftâh ussalat*, ou la Clef de la prière, ouvrage de théologie estimé qui contient tous les préceptes sacrés sur la purification, la prière, le pèlerinage, etc. L'original de ce traité est arabe : on le doit au schaïkh Ahmad ben Salmân[3]. La traduction dont il s'agit ici est écrite en hindoustani du Décan, selon l'indication qui en est donnée dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque du collége de Fort-William, parmi lesquels on en conserve un exemplaire.

IMAN.

Imân[4] est un poëte hindoustani du Décan. Bénî Narâyan en cite cinq gazal et un mukhammas fait avec

[1] امام الدين *ministre de la religion.*

[2] ترجمهٔ مفتاح الصلوة

[3] Voyez Stewart, *Catalogue of Tippoo's Library*, pag. 150.

[4] ايمان *foi.*

un gazal de *Câïm*[1]. Voici la traduction d'un court poëme de cet écrivain distingué.

Si mon âme n'a pas été prise dans les chaînes que forment les tresses de tes cheveux, hélas! elle se laisse prendre par un seul soupir du rossignol. Quoique les traits brûlants de tes regards soient éteints par l'eau de la vie qui mouille ta bouche, mon âme est néanmoins blessée par l'effet de ces flèches meurtrières qui attaquent victorieusement leur proie. O mon amie! comment font donc ceux qui sont audacieux? Mon cœur se laisse abattre par une seule faute! Toi dont le sourcil est semblable à l'arc, viens quelque jour de ce côté-ci; mon cœur n'est pas pour tes flèches une chasse défendue. Lorsque tu arriveras vers moi pour opérer les miracles du Messie, à mesure que tu parleras, mon cœur prendra la forme de l'existence. Puisque ma bien-aimée vient en riant rencontrer mes regards, je me flatte que mes soupirs ont jeté son cœur dans un état indicible, résultat de leur effet. O Imân! tes vers seront agréables à l'objet que tu chéris, lorsque ton cœur y exprimera, avec la douceur convenable, les sentiments qui l'animent.

INÇAF[2].

Poëte hindou qui vivait sous Muhammad Schâh. Alî Ibrâhîm se contente de donner cette indication et de citer de lui un vers.

[1] Les mukhammas ont souvent pour thème un court gazal; dans ce cas, les deux derniers hémistiches de chaque stance appartiennent à la pièce originale. — Câïm est un poëte hindoustani célèbre dont il a été parlé précédemment.

[2] انصاف *justice.*

INÇAN.

L'émir Açad uddaulah Yâr Khân Inçân[1], connu aussi sous le surnom de *Pîr Jagnûn,* était fils de Lutf Alî Khân. Il était né à Agra; on le nomme cependant quelquefois *Inçân de Dehli,* parce qu'il résidait dans cette ville. Il fut une des personnes les plus recommandables qui aient vécu sous le règne de Muhammad Schâh[2], et un de ses principaux omra. La faveur marquée dont il jouissait à la cour excita l'envie de ses contemporains. Malgré les devoirs multipliés de son poste il cultiva la poésie, pour laquelle il avait des dispositions réelles. C'est surtout dans le genre mystique qu'il a écrit des vers hindoustani. Il excellait dans les marciya (élégies sur Huçaïn, etc.).

Il était mort quelques années avant l'époque où Fath Alî Huçaïnî écrivait son tazkira, et jeune encore, à ce qu'il paraît, car Mîr fait observer que la mort l'atteignit bientôt, la fortune n'étant fidèle à personne.

INSCHA.

Mîr Inschâ ullah[3] Khân, connu sous le nom de *Inschâ,* qui est son surnom poétique ou takhallus, était fils de Hakîm Mâ schâ ullâh Masdar Khân, qui était le Bûcînâ (Avicenne) de son temps. La patrie des ancêtres

[1] انسان *homme.*

[2] Selon Mîr Fath Alî Huçaïnî; et Ahmad Schah, selon Alî Ibrâhîm.

[3] ان شاء الله *si Dieu veut, s'il plaît à Dieu.*

d'Inschâ était Najaf-Aschraf[1]; mais pour lui il naquit à Murschidâbâb, et il résida ensuite à Lakhnau. Il était en cette dernière ville en 1200 (1785-1786), et il jouissait de la faveur du prince Sulaïmân Schikoh. Il s'appliqua à l'étude de l'arabe, du persan et de la médecine; et il devint habile dans la langue du Cachemire et du Marwar. Dès son enfance il montra du goût pour la poésie. Il faisait des vers dans plusieurs langues. Il a écrit en arabe des cacîdah et des masnawî, et en turc des gazal. Il a fait en persan deux diwân. Il est, de plus, auteur d'un excellent masnawì aussi persan, intitulé *Schîr o birinj*[2], c'est-à-dire le Lait et le Riz, pour répondre à celui du maulânâ Bahâ uddìn Ahlî[3], intitulé *Nân o halwa,* le Pain et le Gâteau[4]; mais il s'appliqua surtout à la poésie hindoustani, et acquit de la célébrité en ce genre. Il a réuni ses poëmes en un diwân qui se distingue par l'élégance du style et le goût exquis des pensées, diwân dont la bibliothèque du collége de Fort-William à Calcutta possède un exemplaire. La réunion de toutes les poésies de cet écrivain porte le titre de *Kulliyât.* Il y en a un exemplaire dans la bibliothèque du Sirâj uddaula de Haïderâbâd; Bénî Narâyan en donne dans son Anthologie onze pièces. Inschâ a fait entre autres, à la louange du nabâb Umâd ulmulk, un cacîdah en rekhta, dans lequel il n'a employé que des lettres non

[1] C'est-à-dire *la noble Naiaf*, ville de l'Irac Arabî où se trouve situé le tombeau d'Alî.

[2] شیر و برنج

[3] Poëte musulman de l'Inde qui a écrit en persan.

[4] نان و حلوا

ponctuées, c'est-à-dire sans points diacritiques, ce qui est un véritable tour de force; aussi cette pièce lui valut-elle de la part du nabâb susdit des félicitations et une généreuse gratification. Voici la traduction d'un gazal qu'on chante dans les rues des villes de l'Inde. J'en donne ici la traduction, quoique cette pièce offre un genre de figures qu'il est impossible de faire passer dans une autre langue. Je veux parler des nombreux parallélismes qui rendent cette pièce délicieuse dans l'original :

Une houri m'ayant vu venir, s'est retirée, elle s'est sauvée au plus vite en mordant sa langue entre ses dents.

Au bruit que j'ai fait, elle s'est promptement glissée par la porte; elle en a saisi le battant, et s'est aussitôt évanouie.

Comme je l'ai censurée avec juste raison, de honte elle a reculé malgré elle.

Malheureux bruit qui a troublé mon bonheur! pourquoi le coq matinal faisait-il entendre ses cris?

Le discours d'Inscha n'est pour cette houri qu'une colonne de fumée que disperse le vent printanier.

INTIZAR.

Alî Naquî Khân, de Dehli, prit pour surnom poétique le nom d'action arabe *Intizâr*[1]. Il était fils d'Alî Akbar Khân, défunt en 1781-1782. Il vint résider à Murschidâbâd dans le temps du nabâb Alî Werdî Khân, et y vécut paisiblement. Ce fut là qu'Alî Ibrâhîm le connut personnellement, et qu'il reconnut en lui un

[1] انتظار *attente.*

poëte hindoustani très-distingué. Il cite de lui une douzaine de vers dans son *Gulzâr*.

ISCHC (IZZAT ULLAH).

Mîr Izzat ullah Ischc[1] est un poëte hindoustani dont Mannû Lâl cite deux vers. En voici la traduction :

O infidèle! tandis que le cœur de ton amant est en désordre, tu arranges avec coquetterie, tranquillement assise, les boucles de tes cheveux. — Ainsi le voyageur goûte le repos, arrivé au caravanséraï (sans se mettre en peine de ceux qui sont encore sur la route); ainsi la terre reçoit avec indifférence les larmes des malheureux.

ISCHC (RUKN UDDIN).

Schâh Rukn uddîn Ischc, de Dehli, est aussi connu sous le nom de *Schâh Kahtiyâ* ou *Kahtiyayî*[2]. Il était un des principaux schaïkhs de Dehli. Pendant sa jeunesse, étant venu de Dehli à Murschidâbâd, il y occupa un rang distingué avec le khâja Muhammadî Khân; puis, à l'exemple de ses aïeux, il endossa le manteau de la pauvreté spirituelle et alla se fixer à Azîmâbâd, où il était encore occupé, en 1195 (1780-1781), à diriger les novices de son ordre religieux, animé qu'il était de l'amour réel et spirituel de Dieu. Il devint ainsi une sorte de roi (Schâh) dans le monde de la pauvreté

[1] عشق *amour*.

[2] كهٹّياىٔ est un adjectif dérivé de كهٹّيا qui signifie *bière* (*cercueil*) et *lit*. Mannû Lâl a écrit ce mot كهيٹّا.

spirituelle. Il a laissé un grand nombre de vers hindoustani qui sont réunis en un diwân, dont je possède un exemplaire d'une bonne écriture[1] que je dois à l'obligeance de mon excellent ami et ancien élève M. F. Falconer. Dans le tome II de cet ouvrage, je donnerai la traduction de quelques-unes des pièces qu'on y lit.

ISCHQUI.

Abd ulwâhid Balgramî, surnommé *Ischquî*[2] dans le dialecte hindoustani-musulman, et *Pî*[3] dans le dialecte hindoustani-hindou, est un poëte hindoustani à qui on doit un ouvrage intitulé *Majmûa*[4], ou Recueil. Ce volume est indiqué dans le catalogue d'un personnage nommé Farzâda-Culî, catalogue dont M. Forbes a fait don à la Société royale asiatique de Londres.

ISCHQUI, DE MURADABAD.

Ischquî, de Murâdâbâd, était un faquîr de la connaissance de Mushafî. Ce dernier le compte parmi les poëtes hindoustani, et il en cite un vers.

[1] Petit in-fol. de 168 pages.

[2] عشقی *amant, amoureux*, adjectif dérivé du subst. arabe عشق *amour*.

[3] पी qui dérive du sanscrit प्रिय est effectivement synonyme de عشقی et signifie, comme ce dernier mot, *amant*.

[4] مجموعه تالیف حضرت عبد الواحد بلگرامی عشقی ودر هندی پی, c'est-à-dire *Majmûa, composition de S. S. Abd ulwâhid Balgramî, etc.* Le premier mot est écrit fautivement مجمو dans le catalogue.

ISCHRAT.

Gulâm-i Alî Ischrat[1] est auteur d'un masnawî écrit en dialecte dakhnî sur l'histoire de *Padmâwat*[2], légende favorite des Indiens dont il sera parlé à l'article sur le poëte Jaïcî. L'auteur nous apprend qu'il a reproduit cette histoire dans le dialecte de sa province, parce qu'elle est attachante et pleine d'intérêt. Le style de cette production est clair et facile; il n'a aucun rapport avec celui des poëmes hindî en strophes, à la manière des anciens poëmes italiens, lesquels sont généralement écrits dans un dialecte fort obscur. On trouve un exemplaire de cet ouvrage dans la belle collection de livres hindoustani de l'*East-India House ;* il se trouve relié avec d'autres ouvrages sous le n° 393, fonds Leyden. Il y en a aussi un exemplaire dans la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta.

ISCHTYAC.

Schâh Walî ullah Ischtyâc[3] était de la lignée de Mu jaddad alf Sânî[4] par Schâh Muhammad Kal son grand-père, selon Ibrâhîm. Il naquit à Sirhind[5], et il y habitait le château de Firoz-Schâh. Ischtyâc était fort savant,

[1] عشرت *plaisir,* etc.

[2] قصهٔ پدماوت *Quissa-i Padmâwat.*

[3] اشتیاق *désir.*

[4] از اولاد مجدد الف ثانی

[5] Ville de la province de Dehli où Firoz Schâh III fit élever le fort dont il s'agit ici.

surtout dans les hadîs, et il était très-habile dans l'exégèse du Coran. Il a conservé jusqu'à ce jour dans l'Inde une grande réputation en ce genre, due aux excellents ouvrages qu'il a faits sur ces matières, et qui ont eu beaucoup de publicité. Lutf en cite deux spécialement: le premier est un *Traité sur le martyre de Huçaïn*[1]; le second *sur les qualités difficiles à acquérir*[2]. Il fut, du reste, plus célèbre encore par sa piété que par son mérite littéraire. On lui doit quelques vers persans, mais surtout des poésies hindoustani fort estimées dont les biographes originaux citent des fragments.

Lutf nous apprend qu'il est le père du célèbre maulawî Abd ulazîz, de Dehli[3], à qui on doit plusieurs ouvrages remarquables, entre autres un traité contre les hérétiques musulmans, c'est-à-dire, je pense, contre toutes les innovations contraires à l'esprit de l'islamisme. Cet ouvrage est intitulé *Radd-i Rawâfiz*[4], c'est-à-dire Réfutation des réfractaires.

[1] قره العين فى ابطال شهاده الحسين. Ce titre, qui est arabe, signifie à la lettre : *La satisfaction* (*fraîcheur*) *de l'œil, ou la réfutation du martyre de Huçaïn.* Il indique que l'auteur était un Sunnite exagéré; car on connaît la dévotion des Schiites envers Huçaïn, dont la commémoration du martyre nommée *aschûrâ* est célébrée par eux avec grande pompe. Voyez mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 30 et suiv.

[2] خبت العاليه فى مناقب العاويه, c'est-à-dire *le champ des choses élevées ou les vertus difficiles.*

[3] Le même probablement dont il a été parlé pag. 7 de ce premier volume, comme auteur d'un commentaire sur le Coran. Ce qui a donné surtout de la célébrité à ce personnage, c'est qu'il fut le directeur spirituel du zélé réformateur Saïyid Ahmad. Voyez, à ce sujet, ma *Notice sur des vêtements à inscriptions*, dans le *Journal asiatique*, n° d'avril 1838.

[4] ردّ روافض

ISMAIL.

Maulawî Muhammad Ismaïl [1], savant et dévot musulman, un des plus zélés partisans du saïd Ahmad, fondateur de la secte nommée *Tarîca-i Muhammadiya*, ou la Voie mahométane [2], a écrit sur cette secte, pareille sous tant de rapports à celle des Wahabites, un traité hindoustani qui a été imprimé [3], et qui est intitulé *Taqwiyat ulîmân* [4], c'est-à-dire la Corroboration de la foi. Il paraît que le but que l'auteur s'est proposé dans cet ouvrage est surtout de détourner les Musulmans de la dévotion superstitieuse aux saints, du pèlerinage aux tombeaux lointains, en un mot, de tout ce qui semble s'éloigner de la foi pure en un seul Dieu. Ces erreurs sont classées sous quatre titres différents : 1° polythéisme relatif à l'omniscience de Dieu; 2° polythéisme relatif aux fonctions de cette omniscience; 3° polythéisme relatif au culte qu'on doit à Dieu seul; 4° polythéisme relatif à d'autres usages de la vie commune. On trouve des détails extrêmement curieux tirés de cet ouvrage dans le *Journal de la Société asiatique* de Calcutta [5]. Les doctrines exposées dans les écrits d'Ismaïl sont du

[1] اسمعيل, nom du père des Arabes, fils du patriarche Abraham.

[2] Voyez, au sujet de cette secte et de son fondateur, ma *Notice sur des vêtements à inscriptions*, dans le *Journal asiatique*, n° d'avril 1838.

[3] Voyez tom. I, pag. 485 du *Journal de la Société asiatique* de Calcutta.

[4] تقويت الايمان *Tacwiyat uliman*, comme on a écrit pag. 489 du *Journal de la Société asiatique* de Calcutta, 1832, et non pas *Tacwiyat ulimâm*, comme on a mis pag. 485.

[5] Novembre 1832.

reste, je crois, les vraies et pures doctrines de l'islamisme. On ne distingue généralement pas assez sur ce point le dogme des abus que l'usage a introduits.

Ismaïl a écrit un autre volume intitulé *Sirât ulmustaquîm*[1], c'est-à-dire la Voie droite; mais je crois que ce dernier traité est rédigé en persan. Il a, du reste, été publié à Calcutta, par un de ses confrères, le maulawî Muhammad Alì, de Râmpur, durant l'absence d'Ismaïl, et on en a donné l'analyse dans le *Journal de la Société asiatique* de Calcutta[2]. Ismaïl était neveu du célèbre spiritualiste de Dehli, Abd ulazîz[3], qui fut le maître du saïyid Ahmad. On le considérait généralement comme un homme de beaucoup de talent et de savoir. Ce fut accompagné d'Ismaïl et du maulawî Abd ulhaïyî, que le saïyid Ahmad vint de Dehli à Calcutta, pour se rendre de là en pèlerinage à la Mecque.

Ismaïl et l'autre maulawî firent donc le voyage de la Mecque avec ce réformateur. Ils s'embarquèrent à Calcutta, au commencement de l'année 1822, et ils retournèrent en octobre de l'année suivante. Voilà tout ce que je sais sur Ismaïl; j'ignore s'il est encore en vie, ou s'il a péri, avec son maître, dans un des combats que les saïyid Ahmadî livrèrent aux Sikhs.

[1] الصراط المستقيم. Le maulawî Abd ulhaïyî, gendre d'Abd ulazîz et, je crois, frère d'Ismaïl, coopéra à cet ouvrage.

[2] Numéro de novembre 1832.

[3] Voyez ma *Notice sur des vêtements à inscriptions*, dans le *Journal asiatique* de Paris, n° d'avril 1838.

ISMAIL (MIRZA MUHAMMAD).

Auteur du Décan, à qui on doit deux contes en prose dont on conserve une copie manuscrite in-8° à la bibliothèque de l'*East-India House*. Le premier intitulé *Hikâyat-i saudâgar* [1] ou *Quissa-i saudâgar,* est l'histoire du fils d'un marchand. Elle forme 80 pages environ. Le second intitulé *Nacl-i maus ki padschâhat kard* [2], est l'histoire d'un rat qui fit la conquête du Guilân. Il ne se compose que de 31 pages. Ces deux opuscules sont écrits en hindoustani dakhnî.

ISMI.

Khâja Burhân uddîn Ismî [3], de Dehli, est un des poëtes les plus célèbres parmi ceux qui ont écrit des marsiya, dans le nord de l'Inde. Il s'est attaché à imiter les anciens dans ses vers. Ibrâhîm en cite quelques-uns, qu'il tenait de Mîr Hajjî, fils d'Ismî.

IZZAT.

Gulâm-i Haïdar Izzat [4] est auteur d'un roman en prose hindoustani intitulé *Husn o ischc* [5], c'est-à-dire

[1] حکایت سوداگر, n° 444 de la collection de Leyden.

[2] نقل موس که پادشاهت کرد

[3] اثمی *coupable.*

[4] عزّت *honneur,* etc.

[5] حسن وعشق

la Beauté et l'Amour. Il y en a un exemplaire à la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta. C'est probablement une imitation de l'ouvrage persan de Kâtibî qui porte le même titre.

JAFAR.

Mîr Jafar[1] est un poëte hindoustani qui habitait Dehli. Bénî Narâyan cite de lui deux gazal; voici la traduction de celle de ces deux pièces qui a été reproduite dans les *Hindee and Hindoostanee Selections* :

Cette idole est toujours *retenue* loin de moi, elle qui sans cesse par sa *retenue, retient* ma respiration. Des pleurs sont dans mes yeux, le tremblement est à ma main, le chagrin dans mon cœur : aussi quand je veux lui écrire une lettre, le calam s'arrête. Je reste un moment en silence, hélas! ma respiration s'arrête; je soupire, et alors cette idole s'arrête loin de moi. Toutes les créatures s'arrêtent à cause de toi; et toi aussi, charmant objet, tu t'arrêtes loin de moi. O injustice! que le mauvais œil soit éloigné! Cette coupe est le miroir du monde : Alexandre et Jamschîd se sont arrêtés pour la regarder. Maintenant pourquoi Jafar ne pousserait-il pas des soupirs, puisque, selon le dire de Saudâ, lorsque les larmes coulent, il n'est pas facile de les arrêter?

J'ignore si c'est le même poëte que Mîr cite sous le seul nom de *Jafar*.

[1] جعفر, nom propre arabe; c'est ainsi, entre autres, qu'on nomme le sixième imâm. Voyez les *Monuments arabes, persans, etc.* par M. Reinaud, tom. II, pag. 186 et suiv.

JAFAR ALI KHAN.

Poëte hindoustani dont Mannû Lâl cite des vers dans sa rhétorique pratique intitulée *Guldasta-i nischât.* Voici la traduction d'un baït de ce poëte :

En voyant briller les dents de mon amie à travers les lignes du *missî*[1], on dirait que ce sont les diamants des étoiles au milieu du firmament azuré.

JAFAR SCHAH.

Jafar Schâh, fils du saïyid Camar uddîn, est auteur d'une traduction hindoustani du *Tarîkh-i Tabarî* ou Histoire de Tabari, dont M. Dubeux publie en ce moment une traduction française d'après la version persane de Bélamî. La version hindoustani a été faite pour l'usage des élèves du collége de Fort-William, à l'époque de sa fondation. Le célèbre professeur H. H. Wilson en a dans sa bibliothèque un exemplaire en deux volumes in-folio.

JAFAR SCHARIF.

Jafar Scharîf, autrement dit Lâlâ Miyân, fils de Alî Scharîf, de la tribu de Coreïsch, est un Musulman sunnite, natif d'Ellore, dans l'ancien royaume de Golconde, ville où il vivait en 1832. Son père était natif de Nagor.

[1] On sait que le missî est une poudre noire que les Indiennes appliquent aux dents par coquetterie.

Il est auteur d'un ouvrage hindoustani très-important, le *Canûn-i islâm* [1], c'est-à-dire Règle de l'islamisme, ouvrage publié en anglais par le docteur G. A. Herklots, savant estimable, mort à Wallajàbâd le 8 janvier 1834. La traduction de cet ouvrage avait été revue par feu Sandford Arnot, orientaliste écossais, qu'une mort prématurée a aussi enlevé à la science et à ses amis. Ce traité est très-certainement un des plus importants qui aient été rédigés sur la religion de Mahomet; c'est un tableau complet de l'islamisme tel qu'il existe dans le Décan. Dans le *Journal des Savants* (1833) j'en ai donné l'analyse, du moins pour ce qui concerne les curieuses particularités de la religion musulmane dans l'Inde. Le lecteur pourra recourir à cet article. Celui que j'ai publié dans le *Nouveau Journal asiatique* (t. IX) sur l'intéressant ouvrage de Mme Mìr Haçan Alî, et mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, contiennent aussi des renseignements généralement peu connus sur cet objet.

JAGJIVAN-DAS [2].

C'est le nom du fondateur de la secte des Satnâmî. Il était Kschatriya de naissance. Il naquit à Oude, et sa châsse tumulaire (*samâdh*) se voit encore à Katwa,

[1] قنون اسلام *Qanoon-e Islam, or the customs of the Moosulmans of India; comprising a full and exact account of their various rites and ceremonies, from the moment of birth till the hour of death.* London, 1832, royal in-8° de 582 pages.

[2] जग्जीवंदास *le serviteur de Dieu (la vie du monde).*

entre Lakhnau et Oude. Pendant toute sa vie il fut *grihastha* ou homme marié. Il écrivit plusieurs traités qui sont tous en stances hindî.

Le premier porte le titre de *Prathama Grantha* [1], ou Premier Livre. C'est un traité sous forme de dialogue entre Siva et Parvatî.

Le second est intitulé *Jnyân Prakâs* [2], c'est-à-dire Manifestation de la science. Il fut rédigé en l'année de Jésus-Christ 1761.

Le troisième est intitulé *Mahâ Pralaya* [3], c'est-à-dire le Grand Anéantissement. En voici un court extrait que nous en a fait connaître M. Wilson [4] :

L'homme pur vit au milieu de tous, mais il est loin de tous. Il ne doit avoir d'affection pour rien. Il connaît ce qu'il peut connaître, mais il ne fait point de recherches. Il ne va ni ne vient ; il n'apprend ni n'enseigne ; il ne crie ni ne soupire, mais il discute avec lui-même. Pour lui, il n'y a ni plaisir ni peine, ni clémence ni colère, ni fou ni sage ; Jagjîvan-dâs voudrait savoir s'il y a un homme aussi parfait, qui vive à part de la nature humaine, et qui ne se livre pas à de futiles discours.

JAGNU.

Miyân Jagnû [5], cousin maternel de Scher Afkan Khân Bastî, vivait dans le nord de l'Inde, pendant le temps

[1] प्रथमग्रन्थ

[2] ज्ञान प्रकाश

[3] महाप्रलय

[4] *Asiatic Researches*, tom. XVII, pag. 304

[5] جگنو *ver luisant*. Dans le *Gulzâr-i Ibrâhîm* on lit جگنون ; dans les tazkira de Mîr et de Fath Alî Huçaînî, جگن.

de Muhammad Schâh. Il se faisait une gloire d'être élève de Mîr Taquî. Voilà tout ce que nous apprennent, au sujet de ce poëte hindoustani, les biographes originaux. Ils en citent un vers dont je joins ici la traduction :

La maladie est une bonne chose pour ce cœur malade d'amour ; le guérir serait un crime : la maladie est pour lui préférable.

JAHANDAR.

Mirzâ Jawân Bakht Jahândâr [1] Schâh, prince royal, fils et héritier présomptif de Schâh Alam II et petit-fils d'Alam-guîr II, est compté parmi les écrivains hindoustani distingués. Il quitta Dehli en 1198 (1783-1784), lors des désastres de l'empire mogol, et se retira à Lakhnau où il fut comblé de politesses par Açaf uddaula, et où Alî Ibrâhîm lui fut présenté par le gouverneur général lord Warren Hastings. Ibrâhîm le vit souvent plus tard à Bénarès, où Jahândâr alla vers la fin de l'année ci-dessus indiquée. A Lakhnau, Jahândâr tenait des réunions littéraires deux fois par mois, réunions où il accueillait avec empressement les poëtes hindoustani qui se trouvaient en cette ville. Ce fut là que Lutf eut occasion de le voir. Lutf nous apprend qu'il mourut à Bénarès en 1201 de l'hégire (1786-1787).

On conserve à la bibliothèque de l'*East-India House* un manuscrit de ses poésies, volume qu'il avait remis, à ce qu'il paraît, à lord Hastings. Il est intitulé *Bayâz-i*

[1] جہاندار *roi, prince ;* à la lettre, *possesseur du monde.*

inâyat-i Murschad-zâda[1], ou Album fortuné du prince royal.

Ibrâhîm et Lutf vantent son bon goût et citent de lui plusieurs vers. Bénî Narâyan cite de son côté un gazal qui ne se trouve pas dans Alì Ibrâhîm. Mushafî qui donne deux pages des vers de ce prince, parle de son aptitude aux sciences, qu'il cultiva en effet avec succès, et dit qu'il s'occupa de poésie hindoustani et fit aussi des vers persans. Il nous fait savoir, de plus, qu'il avait rédigé une anthologie hindoustani qui n'était encore qu'en brouillon au moment de sa mort, et qui, on ne sait par quel motif, était restée chez Imâm-baksch du Cachemire, lequel (toujours selon Mushafì) en fit usage sans scrupule pour la composition de la sienne.

Voici la traduction d'un petit gazal hindoustani de Jahândâr, dont les Indiens font beaucoup de cas :

Ne m'interrogez pas sur ce que nous faisons en passant dans le monde ; le désir de le posséder nous consume, et nous mourons souvent au milieu de notre course. Nous restons une nuit seulement dans cette maison de deuil, et comme la bougie, nous nous consumons en brûlant. Jahândâr! nous nous sommes attachés aux idoles de chair; mais, Dieu aidant, nous approchons de notre éternelle demeure (où nous jouirons d'un objet plus digne de nous).

JAICI.

Malik Muhammad Jaïcì[2], quoique musulman, a com-

[1] بیاض عنایت مرشد زاده

[2] جایسی doit être un nom patronymique. Il est dit dans une note du manuscrit de la Bibliothèque royale que cet auteur était natif de Jahen.

posé des dohra et des kabit en hindouî. Il a écrit aussi en urdû ou hindoustani musulman du nord. Il est cité par Colebrooke dans la *Dissertation sur les langues sanscrite et pracrite* [1], et par le docteur Gilchrist dans sa Grammaire hindoustani [2]. Il est auteur d'un poëme intitulé *Padmâwati* [3]. C'est une histoire de Padmâwati, reine de Chîtor, en vers hindouî et en octaves, dont il existe une superbe copie en caractères nagarî à la bibliothèque de l'*East-India House*. C'est un beau volume in-folio de 740 pages, enrichi, sur chaque revers de ses pages, de dessins enluminés. Il y en a un autre exemplaire à la même bibliothèque, en caractères persans, petit in-folio de 300 pages environ. Cet exemplaire a aussi de fort jolis dessins coloriés. La Bibliothèque royale de Paris en possède également un exemplaire [4] en caractères dévanagarî. On en trouve plusieurs autres exemplaires dans différentes bibliothèques et collections. Il existe des ouvrages écrits en persan sur le même sujet; mais ils sont traduits ou imités de l'hindoustani. Il y en a un, entre autres, mentionné dans le catalogue de la collection Mackenzie, qui est entremêlé de stances hindî [5].

Padmâwat était fille du rajah de Ceylan. Elle fut mariée à Ratan Sen, rajah de Chîtor; mais à la prise de

[1] Tom. VII, pag. 230 des *Asiatic Researches.*

[2] Pag. 325.

[3] पद्मावति, پدماوتِ ou پدماوتی.

[4] Fonds Gentil, n° 31.

[5] Voyez tom. II, pag. 138.

cette ville par Ala uddîn, en 1303, elle et treize mille autres femmes, plutôt que d'être la proie des vainqueurs musulmans, se renfermèrent dans une caverne et s'y firent périr au milieu d'un feu violent qu'elles allumèrent[1]. Le P. Catrou, qui a écrit un roman sous le titre d'*Histoire du Mogol*, confond la prise de Chîtor par Akbar, en 1569, avec celle dont il s'agit ici, et raconte, à ce sujet, l'histoire de cette princesse qu'il nomme *Padmani*[2]; mais il n'en est pas parlé dans l'*Akbar-nâma*, ainsi qu'on peut s'en assurer en lisant la traduction que le major David Price[3] a donnée du récit relatif à l'événement dont il s'agit.

On doit au même auteur un ouvrage intitulé *Sorath*[4]; il est écrit en vers du genre nommé *dohra*. On en conserve un exemplaire dans la bibliothèque de la Société asiatique du Bengale, à Calcutta.

JALAL.

Mullâ ou Mullân Jalâl[5] Balkhî, c'est-à-dire de Balkh, auquel on donne le titre de *Quissa khân*[6] ou Conteur, est

[1] Ces mœurs barbares dans leur sévérité existent encore dans le Rajpoutana. Voyez, à ce sujet, le tome XVII de l'*Asiatic Journal*, nouvelle série, pag. 86 et suiv.

[2] Tom. I, pag. 185 et suiv.

[3] *Miscellaneous Translations from Oriental languages* (*Oriental Translation Fund*), tom. II.

[4] सोरठ, nom d'un *ragnî* ou mode musical secondaire.

[5] جلال *éclat, splendeur.*

[6] قصه خوان

auteur d'une histoire d'Amîr Hamza, intitulée *Quissa-i Amîr Hamza.* Cette histoire est écrite en prose; elle roule sur le même sujet que celle dont j'ai parlé à l'article sur Aschk; il paraît même que c'est d'après la rédaction de Jalâl que Aschk a fait la sienne. M. Romer possède un exemplaire manuscrit de cet ouvrage; mais je pense qu'il ne contient que la première partie de l'histoire de Hamza, celle qui est intitulée *Quissa-i maulad*, ou Histoire de la naissance, et dont la rédaction originale est en effet attribuée par Aschk à Jalâl.

JAN-I ALAM.

Jân-i Alam [1] Khân, neveu du nabâb Roschan uddaula, est un poëte hindoustani disciple de Mîr Soz. Alî Ibrâhîm cite dans son *Gulzâr* un vers extrait de ses poésies.

JAN-I MUHAMMAD.

Schâh Jân-i Muhammad [2] Faquîr est auteur d'un ouvrage intitulé *Prem lîlâ* [3], ou le Jeu de l'amour. Cet ouvrage est au nombre des manuscrits hindoustani qui sont indiqués dans le catalogue des livres de Farzâda.

[1] جان عالم *l'âme du monde.*

[2] جانمحمد *l'âme de Mahomet.*

[3] پريم ليلا

JANA BÉGAM[1].

Femme de lettres indienne, à qui on doit un Traité écrit en hindoustani sur les *râg*, c'est-à-dire sur la musique indienne, essai dont Sir W. Ouseley possède un exemplaire dans sa belle collection.

JAUDAT, DE MURSCHIDABAD.

Hardab Râm Jaudat[2], originaire de Katac[3], était attaché à la personne du nabâb Ala uddaula Sarfarâz Khân. Il mourut en ce pays pendant le règne de Schâh Alam. Alî Ibrâhîm, qui le connaissait, cite de lui un rubâî dont voici la traduction :

O prédicateur! tes paroles ne sont pas propres à mon cœur. La fiole ne saurait supporter le choc de la pierre. Retire-toi, ô abstinent! toi dont les yeux ne sont jamais mouillés par les larmes; tant que tu seras près de moi, le sang ne saurait couler de mes yeux humides.

JAUHAR (AHMAD ALI).

Mirzâ Ahmad Alî Jauhar[4] naquit à Dehli. Ses ancêtres étaient Persans d'origine. Il fut tué à Dehli dans

[1] جانا بیگم. Le mot जाना est le féminin sanscrit de जान: signifiant *connaissant;* et *bégam* est le féminin de *beg*, titre honorifique.

[2] جودت *bonté.*

[3] District de la province d'Orissa.

[4] جوهر *perle*, et *le naturel, le caractère*, etc.

une querelle particulière. Il est auteur de poésies persanes et hindoustani. Voici la traduction d'un gazal qu'on trouve dans les *Hindee and Hindoostanee Selections* de W. Price, parmi les chants populaires hindoustani :

Lorsqu'on ouvrira ici le cahier de mes gémissements, et là celui des tiens, hélas ! ces soupirs ne passeront-ils pas ici sur mon cœur, là sur le tien ? Ne combats pas avec moi, ô ma bien-aimée ! laisse-moi te dire ce mot, ou plutôt ces deux mots : Bientôt il ne sera plus parlé de nos maisons ; ici de la mienne, là de la tienne. Sur mon cœur est la marque du soupir, et sur ton visage celle de la petite vérole. Ces deux marques brilleront comme des astres ; ici la mienne, là la tienne. Actuellement, je t'en conjure, puisqu'il faut aller réunis, soyons joints de telle sorte que dans cela, le chagrin de l'absence ne vienne pas sur nos cœurs, ici au mien, là au tien. Je suis incertain de savoir comment je me joindrai à cette amie, quoique je n'ignore pas que des deux côtés est le désir de l'union. Si des espions errent ici, il y a des maisons pour se mettre à l'abri de leurs recherches ; ici la mienne, là la tienne. Quelle bonne réponse pourras-tu donner au sujet de ta tyrannie, si le Créateur t'interroge ? Il y aura des arbitres au jour de la résurrection ; ici le mien, là le tien. On dit qu'il est mauvais de boire du vin ; et toutefois, dans l'ivresse, ne découvre-t-on pas le caractère (Jauhar) : ici le mien, là le tien ?

JAUHAR (SCHIV RAM).

Munschî Schîv Râm, connu sous le surnom poétique de *Jauhar,* est un poëte hindoustani dont Mannû Lâl cite un gazal fort agréable dans l'original, mais peu propre à traduire à cause des jeux de mots et des allitérations qui y abondent.

JAULAN.

Mîr Ramazânî Alî Jaulan [1] vivait à Dehli pendant le règne de Muhammad Schâh. Il avait environ quatre-vingts ans de 1793 à 1794. On dit que dans sa jeunesse il était le premier de son temps pour le tir aux flèches. Mushafî le compte parmi les poëtes hindoustani.

JAWAN (KAZIM ALI).

Mirzâ Kâzim Alî Jawân [2], de Dehli, est un écrivain hindoustani très-distingué. Il habitait Lakhnau en 1196 (1781-1782). Il se rendit, en 1800, de Lakhnau à Calcutta, sur l'invitation du colonel Scott, et il fut attaché comme collaborateur au docteur Gilchrist, professeur d'hindoustani au collége de Fort-William [3]. Bénî Narâyan nous apprend qu'il vivait en 1814 à Calcutta, où ses fils Ayân et Mumtaz [4] se distinguaient aussi, à l'exemple de leur père, dans la carrière des lettres.

Jawân est auteur :

1° D'un roman urdû sur la légende favorite des Indiens, *Sacountala*, sous le titre de *Sakuntala Nâtak* [5],

[1] جولان *course*, etc.

[2] جوان *jeune homme.*

[3] Conf. *The Hindee roman orthoepigraphical ultimatum*, pag. 25.

[4] Voyez leurs articles respectifs.

[5] سکنتلا ناٹک

ou le Drame de Sacountala. Ce roman qui avait d'abord été rédigé en braj-bhâkhâ, n'est pas une imitation du drame de *Kalidâça;* on a plutôt suivi le récit du *Mahâbhârata.* Il a été imprimé en 1802 à Calcutta, en caractères nagarî, in-4° [1], et en caractères latins, en 1804, grand in-8°. Le docteur Gilchrist en a donné une nouvelle édition à Londres, en 1826; et il a été reproduit en caractères persi-indiens, dans les *Hindee and Hindoostanee Selections* de W. Price.

2° Il travailla ensuite à une traduction hindoustani de l'*Alcoran.* Je pense que c'est la même dont l'impression avait été commencée à Calcutta, en 1804, sous la surveillance du docteur Gilchrist [2].

3° Il composa, d'après Firischta, une histoire de la dynastie Bhamanî, du Décan. Cette histoire est mentionnée dans les *Annales du collége de Fort-William*, par Roebuck, pag. 159.

4° Il publia le *Barah Mâça* [3], ou les Douze Mois, le plus intéressant de tous ses ouvrages. C'est un poëme du genre masnawî, qui porte aussi le titre de *Dastûr-i Hind* [4], Usages de l'Inde. On peut très-bien le comparer aux Fastes d'Ovide. Dans cet ouvrage, qui a été imprimé à Calcutta, en 1812, grand in-8°, l'auteur décrit les fêtes et les usages des Hindous et des Musulmans,

[1] Dans l'*Hindee Manual or Casket of India.* Il n'en a paru que trent pages.

[2] *Primitiæ Orientales*, tom. III.

[3] باره ماسا

[4] دستور هند

et tous les phénomènes physiques des révolutions annuelles du soleil et de la lune, révolutions qu'il a eu soin de faire coïncider ensemble; ce qui eut lieu en l'année 858 de l'hégire, qui commença le 1[er] janvier 1454. Je donnerai, dans mon second volume, plusieurs extraits de cet ouvrage, dont j'ai souvent cité des morceaux dans mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, et dans celui sur les *Fêtes populaires des Hindous.* On a écrit plusieurs ouvrages hindoustani sur le même sujet. J'ai eu occasion de parler de celui de Gopal, et je parlerai plus loin de celui de Wahschat. A la Bibliothèque royale de Paris, il y a un ouvrage manuscrit très-intéressant, intitulé aussi *Duâzda Mânsa* [1], ou les Douze Mois, et dont le sujet est pareil. C'est un masnawî de 28 pages in-4°, divisé en douze petits chants. Il a été copié à Calcutta pour Ouessant, mais il n'y a pas le nom de l'auteur.

5° Il a composé un bon nombre de poésies détachées qui ont été probablement réunies en un diwân. Quelques-unes ont été insérées dans le *Gulzâr-i Ibrâhîm* et le *Stranger's East-India Guide.* Bénî Narâyan cite douze gazal de cet écrivain distingué, deux desquels furent lus le 24 juillet (probablement en 1814) dans une assemblée littéraire qui fut tenue à Calcutta.

6° Enfin, il a coopéré à la rédaction du *Singhaçan battîcî* avec Lallû Lâl, et il a revu le *Khirad afroz* et l'édition des poésies choisies de Saudâ.

Voici la traduction d'un court poëme de Jawân :

[1] دوازده ماسه

L'AMOUR DE DIEU.

Gazal.

Si ma verve a produit un diwân, c'est qu'elle a senti dans mon cœur la blessure de l'amour : aussi ai-je fait de ce brillant soleil le matla[1] de mon diwân. Mon cœur est enflammé d'amour pour cet être qui, en faveur d'Abraham, changea en tulipes le feu de Nemrod et la fumée en *nâfarmân*[2]. Je suis privé de la vie par l'épée de celui à l'égard duquel Ismaël, s'étant reconnu comme une victime de l'*îd*, s'immola avec ardeur. La lune de Canaan (Joseph) ayant vu la chaleur du marché de cette beauté, donna l'argent comptant de sa vie comme des arrhes, ayant reconnu le profit qu'il y avait à faire dans ce commerce. L'un est hors de lui, l'autre fou ; celui-là est attiré par l'amour loin des choses terrestres. Tels sont les effets ordinaires de l'amour. L'amour est évident partout ; c'est une chose étonnante. O beauté aussi brillante que l'éclair ! montre sans retard ton éclat, pourquoi te caches-tu ? Cet œil, d'où s'échappent des larmes comme des perles, est le prix du sang de mon cœur. Par lui les paupières garnies de cils sont devenues la honte de la plante du corail. Dans l'admiration où je suis, que te dirai-je, ô toi qui es le reflet de mon ami ? le miroir du cœur où je te vois m'a étonné moi-même. Le cheïkh a amoindri sa sainteté et m'a gardé auprès de lui ; l'échanson des siècles m'a enivré du vin de la contemplation. Va, reconnais Dieu, entretiens-toi de lui ; sinon bois, et que ta boisson soit du vin. O Jawân ! tu es le rossignol du jardin de l'unité divine : pourquoi, comme la rose, déchires-tu ton collet jusqu'à la ceinture ?

[1] مطلع *premier vers.*

[2] Violettes.

JAWAN (NAIM BEG).

Mirzâ Naîm Beg Jawân, originaire de Schâhjahânâbâd (Dehli), était, selon Mushafî, un jeune homme distingué, d'une belle figure, d'une taille avantageuse et s'énonçant avec facilité. Il était particulièrement lié avec l'illustre Mirzâ Muhammad Sulaïmân Schikoh. Dès sa plus tendre jeunesse il se sentit des dispositions prononcées pour la poésie. Il venait de temps en temps à Dehli, et ainsi Mushafî put le connaître en cette ville. Jawân soumit même à ce dernier des gazal et d'autres poésies pleines d'imagination et de bon goût, pièces dont il a extrait deux pages qu'il donne dans son tazkira.

JAYA CHANDRA.

Jaya Chandra[1], de Jaypûr, est auteur d'un ouvrage sanscrit et bhâkhâ sur la doctrine des Jaïns, écrit en l'année 1863 du Samvat. Cet ouvrage est intitulé *Swâmî Kârtikéyânuprekschâ*[2]. M. le professeur Wilson en possède un exemplaire dans sa précieuse collection de livres hindî.

[1] जय चंद्र *la lune de la victoire.*

[2] स्वामि कार्त्तिकेयानुप्रेक्षा

JINA[1] BÉGAM.

Je n'ai trouvé aucun détail sur cette femme auteur, dans les biographes originaux que j'ai pu consulter. Mushafì, le seul qui en parle, n'en cite qu'un vers.

JOSCH[2].

Rahîm ullah Josch était un jeune homme laborieux qui, à Dehli, s'amusait à improviser des vers hindoustani dans les assemblées et les réunions. Comme il avait beaucoup de dispositions pour la poésie, il écrivit ensuite, à tête reposée, des pièces de vers sur lesquelles il consulta Mushafì. Il passa quelques années à s'occuper de cette manière, et acquit ainsi une habileté remarquable en ce genre, surtout pour le gazal. Il vivait à Dehli, de 1793 à 1794.

JOSCH (ROSCHAN).

Muhammad Roschan Josch est un autre poëte hindoustani dont Mannû Lâl cite un vers qui me paraît digne d'être traduit :

Puisqu'il est près de mon cœur, j'en ferai comme un miroir; il s'y regardera, et je pourrai ainsi l'admirer à mon gré.

[1] جينا *vie.*

[2] جوش *effervescence, passion.*

JOSCHISCH.

Le schaïkh Muhammad Abid [1] Joschisch [2] était fils de Jaswant Nâyar Gobind, et natif d'Azîmâbâd. Il paraît, d'après son nom et celui de son père, que ce dernier était hindou et que Joschisch était musulman. Il arrive souvent, en effet, que des Hindous renoncent à l'idolâtrie et embrassent l'islamisme. Râm Mohan Raé, qu'on a représenté comme un unitaire chrétien, était simplement monothéiste juif, musulman ou chrétien, n'importe. Il parlait avec le plus grand respect de Mahomet, et faisait le plus grand cas du Coran comme ouvrage religieux. Il m'a semblé, dans les conversations que j'ai eues avec lui, qu'il ne mettait aucune différence entre Jésus-Christ et Mahomet; qu'il les considérait comme deux prophètes suscités par l'Éternel.

Joschisch est un très-habile poëte hindoustani, à qui on doit un diwân empreint d'un goût exquis. En 1194 (1780), époque où Alî Ibrâhîm écrivait sa biographie, il lui envoya des vers choisis parmi ceux de son diwân, afin qu'il pût les citer. Ces vers occupent une vingtaine de pages dans l'ouvrage d'Ibrâhîm, et il les donne comme étant très-remarquables et ayant de l'analogie avec ceux de Mîr Dard.

[1] Ou, selon Lutf, Muhammad Roschan.

[2] جوشش *désir violent.*

JUNUN[1].

Écrivain hindoustani, cité par Alî Ibrâhîm dans sa Biographie anthologique. Il était natif de Dehli et un des amis de Mîr Dard. Ibrâhîm donne trois vers de lui, pris au hasard dans ses poésies.

JUNUN, D'ALLAHABAD.

Schaïkh Gulâm-i Murtazâ Junûn, d'Allahâbâd, était fils de Schâh Timûr Sahsrâmî[2]. Il était un des disciples de Maulawî Muhammad Barakat. C'est un poëte hindoustani estimé. Les biographies originales en citent quelques vers.

JURAT.

Yahya Mân[3] Calandar-bakhsch Jurat[4], fils de Hafiz Mân, est un des poëtes hindoustani les plus célèbres. Yahya Mân est le surnom de ses ancêtres, sous lequel ils ont été désignés dès le temps d'Akbar. Celui duquel cette famille tire son origine est Yahya Râé Mân qui habitait près de *Chandnî-chauk* (Grand Marché), à Dehli, dans un lieu connu sous le nom de *Kûcha-i Râé Mân* (l'Angle de Râé Mân). Par l'effet des vicissitudes des temps, Jurat quitta Dehli dans son enfance,

[1] جنون *folie.*

[2] سهسرامی

[3] Au lieu de مان, on lit dans plusieurs biographies originales امان.

[4] جرات *hardiesse.*

et alla dans les contrées orientales de l'Inde. Il y grandit et y atteignit l'âge viril. Malheureusement il perdit la vue étant encore jeune. Il se distingua par son talent pour la musique, pour l'astronomie des Hindous, et surtout pour la poésie, car ses compatriotes le reconnaissent comme un poëte très-distingué. Il fut disciple de Mirzâ Jafar Alì Hasrat. Il a formé beaucoup d'élèves. Il dit dans un de ses poëmes [1], qu'il quitta Dehli à l'époque où cette capitale fut pillée, et vint s'établir à Faïzâbâd. Il paraît néanmoins qu'il habita premièrement Lakhnau, puis Faïzâbâd en 1197 (1782-1783). Il fut d'abord pensionné par le nabâb Muhabbat Khân, connu sous le takhallus de *Muhabbat* [2]; puis en 1215 (1800-1801), il reçut des secours du prince impérial Sulaïman Schikoh [3].

Il eut un fils nommé Gulâm-i Abbâs, qui mourut en 1204 de l'hégire (1789-1790). On trouve le tarîkh de sa mort dans les œuvres de son père, ce qui prouve que Jurat vivait encore à la même époque.

Jurat est auteur d'un énorme volume de poésies hindoustani intitulé *Kulliyât* ou Œuvres complètes [4], qui se compose de gazal très-admirés dans l'Inde, et de différents poëmes érotiques écrits dans le goût moderne. Parmi les masnawî qui sont placés à la suite du diwân, il y en a deux qui ne sont pas de nature à pouvoir être

[1] Pag. 691 de mon exemplaire.

[2] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

[3] Voyez l'article consacré à ce prince poëte.

[4] J'en possède, dans ma collection particulière, une fort belle copie qui a appartenu aux célèbres orientalistes T. Roebuck et T. Macan. Elle se compose de 835 pages in-fol.

traduits, car le sujet en est immoral; c'est d'autant plus fâcheux qu'ils ne manquent pas d'intérêt et sont écrits avec facilité. Un autre, intitulé *Masnawî sur le Khâjâ Haçan Sâhib*, roule sur une simple aventure d'amour; mais le tableau de la beauté de la femme qui y est célébrée, celui de son amour et de l'affection de son amant pour elle, sont tellement développés, qu'une anecdote qui aurait pu être contée en deux pages, en occupe cinquante-huit. Il y a aussi des satires; la plus intéressante est celle sur la pluie, dont je donnerai la traduction dans le second volume, ainsi que de quelques gazal. Les autres roulent sur le froid, sur la gale, la petite vérole, etc.; mais elles sont pleines de mots à double entente et d'allusions licencieuses. Jurat est malheureusement du nombre de ces poëtes orientaux dont les vers offrent souvent d'obscènes images.

JURAT (SCHER ALI).

Mîr Scher Alî Jurat, contemporain de Mirzâ Rafî Sauda, quitta Dehli pour aller habiter le Décan, quelques années avant l'époque où Fath Alî Huçaïnî écrivit son tazkira. On le compte parmi les poëtes hindoustani, et les biographies originales donnent plusieurs vers de lui. Il en a cependant peu écrit. Fath Alî Huçaïnî, qui l'avait beaucoup connu, dit qu'il était très-érudit.

KABIR.

Le *Bhakta Mâla*, précieux ouvrage hindouî, nous donne des détails intéressants sur ce réformateur cé-

lèbre [1], qui est aussi un des écrivains hindî les plus anciens, et dont il nous reste le plus de productions remarquables. Il est inutile de faire connaître ces récits fabuleux; qu'il nous suffise de dire que Kabîr vécut sous le règne de Sikandar Schâh Lodî, qui régna de 1488 à 1516. C'était un simple tisserand [2], qui fut un des douze principaux disciples de Ramânand, et qui, à son tour, propagea une réforme plus profonde et plus large. Son nom de *Kabîr* n'est qu'un titre signifiant *le plus grand.* On le nomme aussi *Jnânî* ou le sage. Ce sont deux différents takhallus plutôt que des noms propres. Ce personnage est nommé *Gourou Kabîr* ou *Kabîr Sâhib*, selon que ce sont des Hindous ou des Musulmans qui en parlent. On sait que Kabîr est en effet vénéré par les uns et par les autres, et qu'ils le réclament les uns et les autres comme appartenant à leur culte. A sa mort il y eut même, dit-on, une grande contestation entre ces sectaires, les uns voulant enterrer son corps, et les autres le brûler. Kabîr parut alors au milieu d'eux, et leur dit de regarder sous l'étoffe qui couvrait ses dépouilles mortelles. Ils le firent, et ne trouvèrent qu'un monceau de fleurs. Banâr Râjâ ou Birsinh Râjâ, alors souverain de Bénarès, prit la moitié de ces fleurs qu'il emporta dans cette ville, où elles furent brûlées, et leur cendre déposée dans la chapelle nommée *Kabîr chaura.* D'un autre côté, Bijlî

[1] W. Price, *Hindee and Hindoostanee Selections*, tom. I, pag. 84 et suiv.

[2] J'ai un dessin original qui le représente devant son atelier de tisseranderie : il a à sa gauche son fils Kamal, et à sa droite un autre ouvrier et disciple qui a le titre de *hakim* ou sage.

Khân, Patan, chef du parti musulman, éleva un tombeau sur l'autre portion, à Mugur, près de Gorakhpur, là précisément où Kabîr mourut. Ces deux lieux sont également fréquentés par les Kabîr-panthî ou sectateurs de Kabîr.

Les écrits qu'on attribue à Kabîr sont trop variés et trop volumineux pour avoir été entièrement son ouvrage, et quelques-uns sont évidemment modernes; mais parmi ceux qui sont nommés *Ramaïnî* [1] et *Sabd* [2], il y en a plusieurs dont l'antiquité est évidente [3], et qui sont antérieurs à la généralité des compositions urdû. Ils ont néanmoins le même genre caractéristique de construction, mais ils diffèrent essentiellement par le choix des expressions, dont presque aucune n'appartient au persan. M. W. Price [4], à qui j'ai emprunté une partie de ce qui précède, a donné un choix de 43 pages des *Rekhta* [5] de Kabîr, dans la langue originale seulement, et le général Harriot, des extraits de son *Bijak* [6], ouvrage dont il a bien voulu me donner la copie qu'il possédait, co-

[1] रमैनी

[2] शब्द

[3] M. Wilson nous apprend (*Asiatic Researches*, tom. XVI, pag. 58) que dans ces recueils on distingue par les mots *kahâhi kabîr*, c'est-à-dire *Kabîr a vraiment dit*, ce qui est réellement de lui; par les mots *kahaï Kabîr*, ce qui est la substance de ses paroles; et par ceux *kahayé dâs Kabîr*, ce qui est dû à quelqu'un de ses disciples (esclaves).

[4] *Hindee and Hindoostanee Selections*, introduction, pag. 9.

[5] रेखत:

[6] विजक, c'est le grand *Bijak*. Voyez sur le petit, l'article consacré à Bhagodâs.

pie qu'il devait à l'amitié de Râm Singh, soubadâr de Chanar, et qui est très-bien écrite en caractères nommés *kaïthî nagarî*. M. Wilson a une autre copie du même ouvrage, et un recueil des poëmes de Kabìr, tels que *Ramaïnî*, *Rekhta*, etc. en caractères nagarî. Le *Bijak* se compose de trois cent soixante-cinq *sâkhî*[1] ou distiques, de cent douze pièces de vers nommées *Sabd*, de quatre-vingt-quatre poëmes nommés *Ramaïnî*, et de plusieurs autres, formant en tout 149 pages in-4°. Je reviendrai, dans le tome II, sur cette importante production.

On a fait un choix des sâkhî de Kabìr, sous le titre de *Bayâz-i sâkhî Kabîr*[2], ou Album des sâkhî de Kabîr. Toutes ces poésies sont écrites dans la forme usuelle des vers hindì, le dohâ, le chaupaï et le samaï.

Voici la liste complète de tous les ouvrages qui sont attribués à Kabîr. Ils forment la collection nommée *Khâs Grantha*, ou Livre par excellence, telle qu'elle est conservée par les Kabîr-panthî, dans le monument de Bénarès nommé *Chaura*.

1° *Sukh nîdhân*, ou le Séjour du bonheur. Ce livre est la clef de tous les autres : il a la bonne qualité d'être clair et intelligible.

2° *Gorakh nâth kì Goschthî*, Discussion de Kabîr avec Gorakh-nâth.

3° *Kabîr pânjî*.

4° *Balakhhî ramaïnî*.

[1] साषी

[2] Un exemplaire de cet ouvrage est indiqué dans le catalogue manuscrit des livres de Farzâda Culî, catalogue qui appartient actuellement à la Société royale asiatique.

5° *Râmânand kî Goschthî.* Ce livre contient les disputes de Kabîr avec Ramanand.

6° *Anand Râm Sâgara.*

7° *Sabdâvalî.*

8° *Mangala,* cent courts poëmes.

9° *Vaçant,* cent hymnes écrits dans le râg ainsi nommé.

10° *Holî,* deux cents hymnes nommés *holî* ou *horî,* chants du carnaval de l'Inde [1].

11° *Rekhta,* cent odes. Le sujet de ces poëmes et des suivants est toujours moral ou religieux.

12° *Jhûlana,* cinq cents odes dans un style différent.

13° *Kahâra,* cinq cents odes dans un autre style.

14° *Hindola,* douze autres odes.

15° *Bârah Mâça,* les Douze Mois, sous un point de vue religieux, conformément au système de Kabîr.

16° *Chanchara,* au nombre de vingt-deux.

17° *Chautiça,* au nombre de deux. Ces pièces contiennent l'explication des trente-quatre lettres de l'alphabet nagarî, avec leur signification religieuse.

18° *Alif-nâma,* l'alphabet persan développé de la même manière.

19° *Ramaïnî,* courts poëmes de doctrine et de controverse.

20° *Sâkhî,* au nombre de cinq mille. Ils consistent chacun en une stance composée d'un distique seulement.

21° Le *Bijak,* en six cent cinquante-quatre sections.

Il y a aussi une grande variété de stances nommées

[1] Voyez la traduction d'un chant de cette espèce à l'article sur Zamîr.

âgam, *bâni*, etc., composant un cours d'études formidable pour ceux qui veulent pénétrer dans les doctrines de cette école. Les Kabîr-panthî savent généralement par cœur un certain nombre de sâkhî, de sabda et de rekhta, et ils les citent à propos. Le style de toutes ces compositions se distingue par une simplicité naïve, qui charme et qui persuade : il a une énergie et une couleur particulières. On prétend que les vers de Kabîr ont quatre sens différents : l'illusion (*mâyâ*), l'esprit (*âtmâ*), l'intellect (*man*), et la doctrine exotérique des Védas [1].

Tous les ouvrages de Kabîr respirent la croyance ferme en l'unité de Dieu et l'horreur de l'idolâtrie. Il les a adressés aux Hindous aussi bien qu'aux Musulmans. Il y tourne en ridicule les pandit et les sâstra, aussi bien que les mullâ et le Coran. C'est des doctrines de Kabîr que Nânak, fondateur des Sikhs, tira les siennes; aussi les Sikhs ressemblent-ils beaucoup aux Kabîr-panthî, si ce n'est qu'ils sont bien moins sévères que ces derniers.

De son côté Paulin de Saint-Barthélemy nous apprend que les Kabîr-panthî, qu'il nomme *Cabirii* et *Cabiristæ*, ont pour livres fondamentaux de leur religion les deux ouvrages suivants, écrits en langue hindoustani :

1° Le *Satnam Kabîr,* ouvrage qui n'est pas cependant cité dans la longue liste que M. Wilson a donnée des ouvrages attribués à Kabîr, liste que j'ai reproduite plus haut.

[1] H. H. Wilson, *Asiatic Researches*, tom. XVI, pag. 62.

2° Le *Mûla panci,* c'est-à-dire Livre de l'origine [1], ouvrage dont une copie manuscrite, accompagnée d'une traduction italienne par le P. Marcus à Tumba, se trouvait dans la collection Borgia. La traduction a été publiée dans le tome III des *Mines de l'Orient.*

Ce que dit de ces sectaires le P. Marcus à Tumba, cité par le P. Paulin de Saint-Barthélemy, s'accorde avec l'idée qu'en donne le général Harriot, dans son *Mémoire sur les Kabîrpanthî* [2], où il les représente comme de purs déistes. Kabìr fut pour l'Inde brahmanique un réformateur à peu près semblable à ce que fut plus tard le saïyid Ahmad pour l'Inde musulmane. Il prêcha une réforme complète, et son zèle ne fut pas sans succès, puisque dans les provinces du Bengale, du Bihâr, d'Aoude et de Malwa, on trouve encore un grand nombre de Kabîr-panthî, remarquables par la simplicité de leurs mœurs et par leur bonne conduite.

Voici quelques lignes des écrits de ce réformateur, traduites par le général Harriot [3] :

Que peut effectuer l'âme entourée de désirs mondains ?.... Parler d'un pays qu'on n'a pas vu, c'est sottise. Ils mangent du sel amer, et ils vont vendre du camphre.

La moitié d'un vers est suffisante, si on y réfléchit convenablement. Que sont les écrits des pandit qui sont chantés nuit et jour ?

[1] M. Wilson pense qu'il faut lire *Mûla panthî,* c'est-à-dire le Disciple radical.

[2] *Journal asiatique,* n° de février 1832.

[3] *Ibid.* On trouve aussi de longs extraits des ouvrages de Kabîr dans le Mémoire du professeur Wilson sur les sectes hindoues, *Asiatic Researches,* tom. XVI.

De même que le lait qui donne le beurre est bon, ainsi la moitié d'un vers de Kabìr égale les quatre Védas.

Ici on honore Dieu sous le nom de *Har*, là sous celui d'*Allah*: examine ton cœur soigneusement, tu y trouveras toute chose....

Les uns étudient le Coran, les autres les Schâstar. Sans l'instruction donnée par un maître plein de l'esprit de Dieu, vous détruisez sciemment la vie. Réfléchis et mets de côté ce qui est inutile, tu seras alors un vrai philosophe.

Quitte toute illusion (*maya*), et tu ne trouveras point d'obstacle..... Il n'y a point de lieu où ne soit le Créateur.....

Ils saisissent un nom faux qu'ils suivent, le prenant pour la vérité. Quand les étoiles brillent, le soleil se couche. Ainsi, quand l'âme réfléchit, elle détruit la fausseté.....

Ce corps ne recevra jamais la sagesse : elle est proche d'eux, à leurs côtés; ils ne la cherchent pas, mais ils disent : Elle est éloignée. De toutes parts ils sont remplis de crainte.....

O insensé! brûle l'amitié du genre humain, dans laquelle sont les soucis et la mauvaise volonté. Le temple est bâti sans fondement; je le dis, échappe-toi, autrement tu seras englouti.

Peux-tu écouter les jongleries des Brahmanes? Sans avoir la connaissance de Har, ils coulent le bateau à fond. Peut-on être Brahmane sans connaître l'esprit de Brahm (Dieu)?

KABIR SUMBULI.

Hakîm Kabîr[1] Sumbulî Schaïkh Ansarî était un médecin célèbre qui s'occupa aussi de poésie hindoustani. Dans ses ouvrages il a pris le surnom poétique de *Kabîr*. Mushafî l'avait connu chez le nabâb Muhammad Yâr Khân Amîr[2].

[1] كبير *grand.* Il sera encore question de cet écrivain à l'article de son fils Muruwat.

[2] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

Il paraît que ses poésies ont été réunies en un diwân, car parmi les manuscrits de la bibliothèque du collége de Fort-William on trouve un volume hindoustani intitulé *Diwân-i Kabîr.*

KAFIR.

Mîr Alî Naquî[1] Kâfir[2], de Dehli, était un saïyid d'une famille illustre, qui s'occupait avec succès de poésie hindoustani. Il prit d'abord pour takhallus le nom de *Taskîn*[3], puis celui de *Junûn*[4], enfin il choisit celui de *Kâfir.* Il est aussi connu sous le nom de *Kâfir tîka,* parce que, selon Ibrâhîm, lorsqu'il lisait ses productions, il disait à chaque vers : « Ceci est un tîka[5]. » Il était militaire de profession. Il fut très-lié avec Mîr Taquî et avec Fath Alî Huçaïnî. Mîr nous apprend que les réunions littéraires des amis de la poésie rekhta se tinrent chez lui pendant deux ou trois mois. Alî Ibrâhîm l'avait vu à Murschidâbâd, et avait lu ou entendu lire ses poésies ; mais il ne paraît pas en faire beaucoup de cas.

KAKUL.

Schâh Kâkul[6], de Dehli, est un poëte hindoustani qui fut le contemporain d'Abrû. Il quitta de bonne

[1] نقی *propre, net.*

[2] کافر *infidèle, mécréant.*

[3] تسکین *consolation,* etc.

[4] جنون *folie.*

[5] ٹیکہ ou ٹیکا. J'ignore si ce mot est ici dans le sens de *commentaire,* ou de la marque distinctive que les Hindous mettent au front.

[6] کاکل *boucle de cheveux.*

heure le monde, et endossa le manteau des faquîrs. Sa cellule était située dans le marché de Sad ullah Khân. Alî Ibrâhîm en cite quelques vers.

KALI KRISCHNA.

Le râjâ Kalî Krischna[1] Bahâdur, de Sobha Bâzâr (Calcutta), est un savant hindou, très-zélé pour les lettres qu'il cultive avec succès. Il est fils du feu râjâ Râj-Krischna[2], et petit-fils du feu râjâ Nava-Krischna Bahâdur. Il est né en 1805 ou 1806. Il est du nombre des Hindous amis de l'Europe, et surtout de l'Angleterre et de sa littérature. On peut nommer ces Orientaux qui se livrent à l'étude des littératures du *Frankistân*, Occidentalistes. Kalî Krischna est un des plus laborieux. Il a une typographie particulière où il imprime ses ouvrages. Quoique jeune encore, il a publié de nombreux travaux qui annoncent un goût décidé pour l'instruction; aussi les Sociétés asiatiques de Calcutta, de Londres et de Paris se sont-elles empressées de l'admettre dans leur sein, et il a reçu du gouvernement anglais et de divers souverains de l'Inde, des *khila*, des médailles et des décorations.

C'est seulement comme écrivain hindoustani qu'il est cité dans cet ouvrage; nous ne devons pas par conséquent parler de ses publications anglaises ni même bengali; toutefois il sera parlé ailleurs d'une des premières,

[1] काली, nom de *Durga*, et कृष्ण, nom d'une incarnation célèbre de Wischnou.

[2] Il en sera question plus loin.

attendu que c'est une traduction du braj-bhâkhâ. Les autres sont des traductions du sanscrit en anglais, et de l'anglais en bengali. Ses ouvrages hindoustani sont :

1° Le *Majma-i latâïf*[1], c'est-à-dire Collection de plaisanteries. C'est un choix de fables et d'historiettes empruntées à d'autres langues, et notamment au persan et à l'anglais, au nombre de soixante. Kalî Krischna a été aidé dans ce travail par Hakîm Maulawî Abd ulmajîd[2]. Il y a joint, comme appendice, quelques pièces qu'il nomme didactiques, et qui ne sont autre chose que des sentences de sa façon, composées chacune d'un vers hindoustani, et accompagnées d'une traduction en prose anglaise. J'ai déjà donné des détails sur cet ouvrage, et j'en ai fait connaître quelques fragments dans le *Journal des Savants* (1836). Pour ne pas me répéter, j'y renvoie le lecteur.

2° Une traduction urdû des fables du célèbre poëte anglais Gay. Elle est intitulée en hindoustani *Ahçan ulmawâïz*[3], c'est-à-dire les Meilleurs des avis, et en anglais, *Fables by the late M. Gay, with a translation into urdu poetry*. Cet ouvrage a été imprimé à Calcutta en 1836; c'est un volume grand in-8°, sur deux colonnes, l'une hindoustani et l'autre anglaise. Il commence par une préface hindoustani dans laquelle l'auteur fait connaître le motif qui l'a décidé à traduire cet ouvrage, la méthode qu'il a suivie dans son travail, etc.; puis vient la traduction des fables. Chaque hémistiche correspond à

[1] مجمع لطایف, un vol. in-12 de 199 pages. Calcutta, 1835.

[2] Voyez son article.

[3] احسن المواعظ

un vers anglais. Les *misra* ou hémistiches riment ensemble, et sont tous sur une même mesure. Chaque fable est donc un masnawî, et leur réunion un grand masnawî. L'ouvrage se termine par le *tarîkh* (chronogramme en vers).

3° Il est aussi auteur d'une esquisse écrite en urdû sur le *Système solaire* [1], esquisse adaptée aux écoles et imprimée d'après le procédé lithographique.

KALIM.

Schaïkh Muhammad Huçaïn Kalîm [2], de Dehli, est un des plus célèbres écrivains hindoustani. C'était un officier de police qui vivait sous le règne d'Ahmad Schâh, fils de Mohammad, et qui était lié avec les gens de lettres de son temps les plus estimés. Il était le père de Miyân Hâjî Tajjallî, et parent de Mîr Taquî qui lui était très-attaché, et qui en avait reçu, de son côté, des marques d'affection. Il a écrit en hindoustani un grand nombre d'ouvrages qui lui ont assuré un rang distingué dans cette littérature. Ces ouvrages sont :

1° Un Traité sur la prosodie et la rime en hindoustani [3], le même apparemment dont Mushafî parle sous le titre des *Dix Séances hindî* [4] *sur la versification.*

2° La traduction en hindoustani du livre arabe in-

[1] *Sketch of the solar system, intended for the use of schools.*

[2] كليم *interlocuteur.*

[3] رساله در عروض و قافيه

[4] ده مجلس هندى

titulé *Fuçûs ulhukm* ou *ulhikam* [1]. C'est un ouvrage de théologie mystique, écrit en 627 de l'hégire (1240 de Jésus-Christ), par Muhî uddîn Abû Abd Allah ben Arabî Damischquî. Le célèbre Jâmî a écrit un commentaire persan sur ce livre.

3° Un Traité sur la diffusion de l'hindoustani [2].

4° Un Diwân composé de gazal, de cacîdah, de mukhammas, de rubâî. On distingue surtout parmi ces pièces de vers un cacîdah intitulé *Rauzat uschschuara* [3], ou Jardin des poëtes, poëme où sont cités les noms de tous les poëtes hindoustani.

Toutes les œuvres poétiques de Kalîm ont été réunies sous le titre de *Kulliyât* ou Œuvres complètes. Il mourut à Dehli. Mushafî nous apprend que Muhammad Câim en a parlé avec éloge dans son tazkira. Mîr se sert, pour le louer, d'allégories hyperboliques, et il cite quatre pages et demie de ses vers.

KALLAN-HAJJAM.

Poëte hindoustani dont Mannû Lâl a cité des vers dans son *Guldasta-i nischât*. En voici un traduit en français :

A chaque instant se montrent de nouveaux amants que t'a acquis ta coquetterie. Si telle n'est pas ta conduite, je me résigne à mourir.

[1] فصوص الحكم, c'est-à-dire *les Chatons de la sagesse*, si on lit *hukm* avec C. Stewart, et *les Chatons des sciences*, si on lit *hikam* avec d'Herbelot.

[2] در نشر هندی

[3] روضة الشعرا

KALLAN JAFAR.

Mîr Kallan Jafar est un poëte hindoustani dont le même Mannû Lâl a cité plusieurs vers. Voici la traduction d'un singulier baït de cet écrivain :

Ah ! si la main de mon amie touchait la frange de ma robe, je briserais le *fil* de ma vie et je la jetterais loin de moi.

KAMAL.

Schâh Kamâl uddîn Huçaïn, nommé simplement *Kamâl*[1], est un poëte hindoustani distingué. Ses ancêtres étaient de Manikpûr[2], puis ils vinrent dans le Soubah du Bihâr, où ils occupèrent des postes importants dans l'empire mogol. Dès que Kamâl fut parvenu à la jeunesse, il se fit initier à un ordre de derviches, et il en prit l'habit. Il vint ensuite dans le Bengale, puis à Lakhnau; et à l'époque où Mushafî écrivait, il demeurait chez le râjâ Hûlâs Raé, qui était son patron.

Il avait depuis longtemps un désir extrême d'écrire en vers hindoustani; c'est pourquoi il réunit près de trente diwân hindoustani des grands maîtres anciens et modernes, et tant par la société de ses parents que par la lecture de ces écrits, il forma son style et s'assura une honorable considération. Il ne fut d'abord l'élève de personne; toutefois il se mit ensuite au nombre de ceux de Calandar-bakhsch Jurât.

[1] كمال *perfection.*

[2] Dans la province d'Allahâbâd.

Nous devons les détails qui précèdent à Mushafî, qui cite une page des vers de ce poëte. En voici un gazal qui fait partie du *Diwân-i Jahân :*

Chère amie, qui viens auprès de moi, lève un peu les yeux et regarde ici! Quelqu'un t'appelle, tourne un peu ton visage. Pourquoi me dis-tu : *Que ferai-je? je suis désespérée.* Regarde-moi quelques instants sans être interdite.... Si tu ne connais point mon état véritable, place le miroir devant toi et regarde un peu. Le sort a conduit auprès de Kamâl, dont le cœur est blessé, son amie; regarde-moi, et ce voyage sera heureux pour moi.

KAMIL[1].

Poëte hindoustani dont Bénî Narâyan cite un gazal que je joins ici en français :

Où est ce vainqueur de mon cœur, qui le jette dans le trouble? Où est ce chaland qui m'a acheté? Pourquoi me demander ma demeure, à moi qui suis sans gîte, et dont tout le bagage est sur le dos? Tu le sais, j'habite à l'ombre du mur de ta maison. Tout musulman que je suis, je me reconnais l'esclave des idoles vivantes. Sous mon chapelet se cache le cordon des Brahmanes. Celui qui en veut à mes jours est venu inopinément à moi, et m'a demandé avec rudesse : « Est-ce bien toi qui me poursuis?— « Oui, lui ai-je dit, hors de moi; et en vérité, mon cœur affligé « s'offre à toi en sacrifice. » Lorsqu'il a entendu ces paroles, il a tiré son épée et s'est écrié : « Débarrasse-moi de cet esclave. » Ayant vu cet incident, l'épée a semblé lui dire : « Laisse-le, « car il est mon compagnon de douleur. » Il a dit alors : « Quelle « épée es-tu donc? éloigne-toi d'ici; je veux tuer Kâmil qui est « coupable envers moi. »

[1] كامل *parfait.*

KAMTARIN.

Miyân Kamtarîn[1], de Dehli, était un des officiers du nabâb Imâd ulmulk Gâzî uddîn Khân. Il a imité le style d'Abrû[2]. Il était d'un caractère satirique : aussi a-t-il écrit des satires[3] contre tout le monde. Il aimait aussi beaucoup la plaisanterie, et il avait du goût pour les métaphores obscures et les allégories difficiles à saisir. Les gens du peuple de l'Inde font beaucoup de cas de ses poésies : ils les récitent souvent. Cependant Mîr qui s'était trouvé quelquefois avec lui dans des réunions d'amis du genre burlesque, dit qu'il n'a jamais entendu de lui un vers qui eût le sens commun. Il cite néanmoins des fragments de ses diatribes.

KANARA-DAS[4].

Écrivain du Bandelkand, à qui on doit le *Snéhâ-Lîlâ*[5], ouvrage cité par Ward dans son savant et important travail intitulé *A View of the History, etc. of the Hindoos*[6].

[1] كمترين *le moindre.*

[2] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

[3] شہر اشوبی, à la lettre, *trouble-ville.* On donne ce nom aux pièces de vers destinées à exciter du scandale.

[4] Probablement कणाद दास *serviteur* ou *disciple de Kanâda*, l'auteur du système de philosophie nommé *Vaischeschika.*

[5] स्नेह लीला

[6] Tom. II, pag. 481.

KARIM HUCAIN.

Le maulawî Saïyîd Karîm Huçaïn[1] a traduit en hindoustani, sous la direction du major Pogson (et aussi en arabe et en persan), l'ouvrage de Robert Dodsley, intitulé *Economy of human life*. On en conserve une copie dans la bibliothèque de la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. Le major Pogson est celui à qui nous devons une Histoire des Bandélas, traduite de l'hindouî, travail dont il sera parlé plus loin, à l'article sur Lâl.

KARTA.

Kartâ[2] Kischan ou Krischna, pandit, est un poëte hindou qui a écrit en urdû. Mannû Lâl en cite, dans son *Guldâsta-î nischât*, un gazal où se trouvent en abondance les lieux communs de la rhétorique persi-indienne, et les allusions ordinaires aux amants célèbres de l'Orient : Yûçuf et Zalikhâ, Farhâd et Schîrîn, Majnûn et Laïla.

KAZIM[3].

Kâzim uddîn Munschî est un écrivain du Décan à qui on doit la traduction en vers hindoustani de *Suhrâb*, charmant épisode du *Schâh-nâma* de Firdaucî, rendu dans le même mètre que l'original. Cet épisode est

[1] كريم حسين *le généreux Huçaïn.*

[2] كرتا *maître, propriétaire*, etc.

[3] كاظم *celui qui retient sa colère.*

connu en Europe par l'élégante traduction anglaise qu'en a donnée J. Atkinson, et il mérite en effet la célébrité qu'il a obtenue en Orient. La version hindoustani porte le titre de *Jang-nâma-î Suhrâb o Rustam*, c'est-à-dire le Livre du combat de Suhrâb et de Rustam. J'en ai un exemplaire dans ma collection particulière, lequel a appartenu à Sir Graves Chamney Haughton.

KÉÇAVA-DAS.

Kéçava-dâs, ou mieux Kéçav-dâs[1], est un célèbre écrivain hindouî qui vivait à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, sous les règnes de Jahânguîr et de Schâh Jahân. Il a employé dans ses vers une grande variété de mesures[2]. Il est auteur :

1° D'un poëme sur Râma, intitulé *Râmachandrika*[3]. Selon M. Wilson, ce poëme est une traduction abrégée du *Râmayana*, c'est-à-dire probablement du *Râmayana* sanscrit de Valmîki. Il se compose de trente-neuf sections.

2° On doit aussi à Kéçava deux expositions poétiques de la rhétorique hindoue, intitulées *Racik Priya*[4] et *Kavi Prya*[5].

[1] C'est-à-dire *serviteur de Krischna;* de केशव qui est un des noms de Krischna et signifie *possesseur de beaux cheveux*, et de दास *serviteur.*

[2] Voyez *Asiatic Researches*, tom. X, pag. 396; Mack. *Collect.* t. II, pag. 113; Broughton, *Popular Hindoo Poetry*, pag. 14; et Ward, tom. II, pag. 480.

[3] रामचन्द्रिक *Ramayade.*

[4] रासिकप्रिय

[5] कवि प्रिय

3° Il est encore auteur du *Vignâna guîta*[1], ou le Chant de la science, et d'autres ouvrages.

Le *Kavi Prya,* ou les Délices du poëte, est un traité en seize livres sur la rhétorique des compositions poétiques, d'après le système sanscrit. Quoiqu'il n'ait été écrit qu'en l'année de Samvat 1658 ou en 1602 de Jésus-Christ, il est néanmoins, selon M. Wilson, un des monuments hindî les plus anciens d'une date bien certaine. Le même indianiste en possède un exemplaire dans sa belle collection; il est in-4° et en caractères nagarî. Il y en a aussi des exemplaires au *British Museum,* dans la Collection Mackensie et ailleurs.

Le *Racik Priya,* ou les Délices de l'homme de goût, a été écrit en 1592 de Jésus-Christ.

Les ouvrages de Kéçava-dâs sont d'autant plus dignes d'attention, qu'outre leur intérêt intrinsèque, ils offrent un intérêt philologique en ce qu'ils forment le lien entre les anciennes compositions hindî des indigènes et les ouvrages hindoustani modernes des Musulmans[2].

KEZ-DARAZ.

Abd ullah Huçaïnî Kez-Darâz[3], de Kalbargah, est auteur d'un ouvrage intitulé *Nischât ulischc*[4], c'est-à-dire les Plaisirs de l'amour divin. C'est un commentaire dans le dialecte dakhnî, d'un des traités mystiques du

[1] विज्ञान गीत. Cet ouvrage est cité par Ward dans son *Histoire de la littérature des Hindous,* tom. II, pag. 480.

[2] H. H. Wilson, *Introduct. to Mack. Collect.* pag. lii.

[3] كيس دراز *(homme à) longs cheveux.*

[4] نشاط العشق

célèbre Gûs ulâzam Abd ulcâdir Guîlânî. Cet ouvrage se trouvait parmi les livres de la bibliothèque de Tippou, et fait actuellement partie de celle de l'*East-India House*, à Londres.

Parmi les livres de la Société asiatique de Calcutta, il y a aussi un volume qui porte le titre de *Nischât ulischc*. Il est en prose et roule sur les *Hadîs*. C'est peut-être le même ouvrage que celui qui est indiqué plus haut. Toutefois l'auteur de ce volume est désigné sous le nom de *Abd ulgafûr*[1]; mais comme c'est un titre d'honneur, il peut se faire qu'il s'applique au même individu.

KHADIM[2].

Khâdim-i Huçaïn Khân, d'Azîmâbâd (Patna), fils de Hâjî Ahmad Alî Quiâmat, et cousin d'Alî Ibrâhîm, auteur de la biographie hindoustani, était dans la magistrature. Par son père, il faisait partie des Schaïkh qu'on nomme *Banî Hâscham*[3], et par sa mère, des Saïyid Huçaïnî[4]. Il avait un caractère doux et grave. On le compte parmi les poëtes hindoustani.

[1] عبد الغفور *serviteur du miséricordieux.*

[2] خادم *serviteur.*

[3] Ou *fils de Hâschem*. Ce sont, je pense, les mêmes qu'on nomme aussi *Coraïchî*. Hâschem était l'aïeul de Mahomet; Coraïsch était aussi un de ses aïeux, celui qui a donné son nom à la tribu du Prophète.

[4] On sait que les saïyid sont les descendants de Mahomet. Ceux qui tirent leur origine de Huçaïn se distinguent par le titre de *Huçaïnî* ou *de Huçaïn*.

KHAKHSAR.

Schâh[1] Muhammad Yâr Khâkhsâr[2], autrement dit *Kallau*[3], était un derviche indépendant de l'ordre des calandar, et un des gardiens de la châsse du *Cadam-i Scharif* de Dehli, c'est-à-dire du monument où on conserve l'empreinte miraculeuse du pied de Mahomet[4]. Il est compté parmi les bons poëtes hindoustani, et il est du nombre de ceux qu'on nomme *anciens*, c'est-à-dire qui ont précédé la génération qui a fourni les trois célèbres poëtes hindoustani du nord, Saudâ, Haçan et Mîr. Lorsque ce dernier, tout jeune encore, se mit à faire des vers, Khâkhçâr se déclara son patron. C'est dans le *Gulzâr-i Ibrâhîm* qu'on trouve ces détails. Toutefois je dois dire que Mîr ne parle pas, dans sa biographie, de la dernière circonstance dont il vient d'être question. Il reproche au contraire à Khâkhsâr d'être fier de son talent, et il critique la prétention qu'il avait de se faire nommer le roi des poëtes. Selon lui (et il partage en cela l'opinion de quelques natifs), c'est un poëte fort médiocre qui s'est attaché à imiter Mazhar. Huçaïnî n'est pas de cet avis; il trouve au contraire

[1] Mushafî nous apprend qu'il eut d'abord le titre de *Mîr*, puis celui de *Schâh*. Voyez, sur ces titres, mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 21.

[2] خاکسار *humble;* à la lettre, *couvert de poussière.*

[3] کلّو ou کلّو.

[4] Voyez, à ce sujet, mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 14.

beaucoup trop sévères les critiques que je rapporte. Mìr prétend en outre, que lorsqu'on invitait Khâkhsâr à faire ou à improviser des vers, il prétextait toujours quelque excuse pour refuser. Quoi qu'il en soit, Mìr et Ibrâhìm, Mushafì et Fath Alì Huçaïnì en citent plusieurs vers, et Béni Narâyan un long mukhammas.

Lutf dit que c'était un poëte éloquent, et qu'il est auteur d'un diwân.

KHALIC.

Mirzâ Zuhûr-i Alì Khalìc[1], fils de Mirzâ Hoschdâr, est très-célèbre parmi les musiciens indiens et les chanteurs de marsiya. Il s'exerça aussi à la poésie hindoustani. Il vint à Murschidâbâd, dans le temps de Muhammad Schâh, à la demande du nabâb Nawâzisch Muhammad Khân Schahâmat-jang, et il se fixa dans cette ville. Il était encore fort jeune en 1199 (1784-1785), et y occupait des fonctions dans le gouvernement du Bengale. Benì Narâyan, et d'après lui Price[2], en ont donné un gazal qui n'offre rien de saillant.

KHALIC (MUSTAHÇAN).

Mìr Mustahçân Khalìc est un des fils du célèbre Haçan (il sera bientôt parlé de Khulc, son aîné). Dès l'âge de seize ans il se sentit un goût prononcé pour la poésie, et se mit à écrire quelques pièces de vers. Il

[1] خلیق, adjectif arabe signifiant *d'un bon naturel, d'un heureux caractère.*

[2] Dans le tome II des *Hindee and Hindoostanee Selections.*

les soumit à son père, qui se fit un plaisir de les corriger[1]. Comme à cette époque Mushafî vint à Lakhnau, Haçan le chargea de former son fils. Ce dernier vivait encore à Faïzâbâd en 1803, ainsi que nous l'apprend l'auteur de la notice sur Haçan, qu'on lit en tête de l'édition du *Sihr ulbayân*, et il était attaché à Mirzâ Taquî, gendre de Bahû Sâhib, mère d'Açâf uddaula, et lui-même poëte distingué, ainsi qu'on le verra plus loin. Il est auteur d'un diwân dont Mushafî a cité plusieurs vers.

KHALIL.

Muhammad Khalîl[2] Khân Faïzâbâdî, c'est-à-dire de la ville de Faïzâbâd, est auteur d'un ouvrage historique en prose urdû, intitulé *Intikhâb-i sultâniya*[3], c'est-à-dire Choix impérial. Il existe un manuscrit de cet ouvrage dans la bibliothèque de la Société asiatique du Bengale, manuscrit qui provient de celle du collége de Fort-William. J'ignore quel en est le sujet.

KHANI[4].

Écrivain du Décan, à qui on doit un masnawî in-

[1] Il est dit à l'article sur Khulc, qu'il avait dix-neuf ans en 1793; or celui-ci était plus jeune; ainsi, en supposant qu'il n'eût qu'un an de moins, il n'aurait été âgé que de onze ans à l'époque de la mort de son père, en 1786. Il y a sans doute quelque inexactitude dans tout cela.

[2] خلیل *ami* (*de Dieu*), surnom d'Abraham et de Mahomet.

[3] انتخاب سلطانیه

[4] خانی, adjectif dérivé de *khân*, titre d'honneur des Pathâns.

titulé *Quissa-i Abu'lfaïz Nûrî* [1], ou Histoire d'Abu'l-faïz Nûrî. Je possède dans ma collection particulière un manuscrit de ce poëme, qui se compose de 30 pages in-4° écrites en caractères neskhî. Il contient le récit d'une aventure intéressante. J'en donnerai l'analyse dans le second volume de cet ouvrage.

KHIDMAT.

Farhat Alî Khidmat [2] est un poëte hindoustani qui habitait Lakhnau. Voici la traduction d'un court gazal de cet écrivain, pièce qui fait partie de l'Anthologie de Bénî Narâyan :

Dans ma vie de deux jours, celle qui a ravi mon cœur est venue une seule fois prendre place en ma maison. (Je lui ai dit) : « N'oublie pas que la beauté ne demeure à personne ; ac-« cepte mon salut et accorde-moi un baiser. »

Ayant relevé le pan de ma robe (pour agir plus librement), je dis aujourd'hui à ma bien-aimée : « Tu es la reine de la beauté, « prends-moi pour ton esclave. Hélas ! tu me l'avais promis, ac-« complis donc ta promesse. »

Mais qu'apprends-je ? mon amie au teint de rose est partie, me dit-on ; je dois désormais renoncer à son service (*Khidmat*).

KHIYAL.

Gulâm-i Huçaïn Khiyâl [3] est un poëte hindoustani dont Mannû Lâl, dans son *Guldasta-i nischât*, cite plu-

[1] قصهٔ ابو الفيض نورى

[2] خدمت *service.*

[3] خيال *imagination.*

sieurs vers. Je n'essayerai pas de rendre en français leurs hyperboles outrées. Voici toutefois la traduction d'un de ces baït qui est simple et gracieux :

Tu désirais montrer ton visage aux étrangers qui t'entouraient; la chaleur t'a fourni fort à propos un prétexte plausible pour ôter ton voile.

Ce vers rappelle celui de Virgile :

Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

KHULC.

Mîr Ahçan Khulc [1], fils de Mîr Haçan [2], n'était âgé, à l'époque où écrivait Mushafî (1793-1794), que de dix-neuf ans. Il était modeste et avait une belle physionomie. On pensait qu'il avait hérité du talent poétique de son père, qui l'avait instruit de bonne heure à son école. Il vivait encore en 1803, ainsi que nous l'apprend l'auteur de la notice hindoustani sur Haçan, qu'on lit en tête de l'édition du *Sihr ulbayân*, et il demeurait à Faïzâbâd, où il était attaché, à cette époque, à Darâb Alî Khân le nâzir [3]. Il a réuni ses vers en un diwân. Mushafî en cite plusieurs.

KHUSCH-HAL.

Khusch-Hâl [4] Khân est auteur d'un diwân hindous-

[1] خُلق *nature, qualité*, etc.

[2] Voyez l'article sur ce poëte célèbre.

[3] Inspecteur, sorte d'officier supérieur du gouvernement.

[4] خوش حال *heureux d'état.*

tani, dont on trouve un exemplaire dans la bibliothèque du collége de Fort-William à Calcutta, collection qui fait actuellement partie de celle de la Société asiatique du Bengale.

KHUSCHNUD[1].

Poëte hindoustani cité par Mìr dans sa biographie. Voici un vers de lui, que ce même écrivain nous fait connaître :

J'ai été sur pied toute la nuit; mais je n'ai pas vu ma bien-aimée, même à l'aurore. Je me suis caché pour regarder dans le chemin, mais en vain; elle ne s'est pas montrée à moi.

KHUSRAU.

Le khâjâ Abû'lhaçan Khusrau[2], de Dehli, est un des plus grands poëtes de l'Inde musulmane. On le nomme *Tûti-i Hind*, ou le Perroquet de l'Inde[3]. Son aïeul nommé *Turk* vint, du temps de Genghiz-Khân, du Màwarâ unnahr dans l'Inde. Son père[4] fut comblé de faveurs par le sultan de Dehli, Taglicschàh. Il périt dans la guerre contre les infidèles (Hindous). Khusrau naquit au XIIIe siècle, dans une ville nommée Mùmînàbâd. Il remplaça son père dans ses fonctions. Le sultan Mu-

[1] خوشنود *content, charmé.*

[2] خسرو *Kosroës.*

[3] Nous dirions plutôt *le rossignol de l'Inde.*

[4] Dauletschâh le nomme *Amîr Mahmûd Mihtar*, chef de la commanderie de Lâchîn. Un autre biographe l'appelle *Saïf uddin Lâchin Turk* du Hazâra (commanderie) de Balkh.

hammad Taglicschâh, à la louange duquel Khusrau a écrit plusieurs cacîdah, avait pour lui beaucoup d'amitié. Il occupa des emplois sous sept souverains, et devint le commensal et le compagnon de quelques-uns. Il connut Saadî dans sa vieillesse [1]. On dit que ce poëte persan distingué fit le voyage de l'Inde pour voir notre écrivain. Khusrau finit par abandonner tout à fait le monde, et par se vouer entièrement à la piété et aux exercices de la charité religieuse. Il effaça de ses ouvrages les louanges qu'il avait prodiguées aux rois et aux grands de la terre, pour n'y laisser que celles de l'Être à qui rois et sujets sont également soumis. Il devint effectivement un fervent sofî, et parvint aux plus hauts degrés du spiritualisme. Ses poésies mystiques sont encore fréquemment chantées par les dévots musulmans. Il fut un des disciples spirituels de Nizâm uddîn Aulyâ [2], qui le fut lui-même du célèbre Farîd Schakarganj [3]. Il fut si affligé de la mort d'Aulyâ, qu'il en mourut à un âge avancé, en 715 de l'hégire (1315-1316). Il fut enterré près du tombeau de son maître, de Farîd et d'autres contemplatifs, dans un endroit délicieux de Dehli.

Khusrau a, dit-on, écrit quatre-vingt-dix-neuf ouvrages en persan, tant en prose qu'en vers, comprenant près de cinq mille vers. On lui doit, entre autres, un *Khumça*, c'est-à-dire les Cinq (Romans) sur les lé-

[1] Ce poëte, le seul des écrivains persans qui ait acquis en Europe de la popularité, mourut en 1291 de l'ère chrétienne.

[2] Voyez mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, p. 104 et suiv.

[3] Voyez le même Mémoire, pag. 100 et suiv.

gendes favorites des Musulmans; le *Quirân-i Sadaïn*, poëme en l'honneur du sultan de Dehli, Ala uddîn, et une *Chronique de Dehli*. Il avait des connaissances très-étendues en musique. Ce ne fut qu'à la fin de sa vie qu'il écrivit des vers hindoustani; mais Mîr Taquî nous apprend, dans sa biographie, qu'ils sont néanmoins nombreux. Parmi ces derniers, il y en a qui sont faits de telle manière qu'ils ont toujours un sens, soit qu'on les considère comme écrits en persan ou comme écrits en hindoustani. Mannû Lâl[1] cite de Khusrau un long mukhammas écrit en hindoustani, dont le cinquième hémistiche de chaque strophe est en persan. Voici, de cet homme célèbre, la traduction d'un gazal qui est devenu dans l'Inde un chant populaire. Ce qu'il offre de particulier dans l'original, c'est que le premier hémistiche de chaque vers est en persan et le second en hindoustani. Ce chant, ainsi qu'on peut le penser, retentit souvent dans les zanâna solitaires :

Ne sois pas insouciant de l'état de ta pauvre amie ; montre-moi tes yeux, et fais-moi entendre tes paroles. O mon bien-aimé ! je n'ai pas la force de supporter ton absence. . . . . Serre-moi contre ta poitrine. Comme la bougie qui se consume. . . . je pleure sans cesse par l'effet de l'amour que j'éprouve pour cette lune. A mes yeux point de sommeil, à mon corps point de repos ; car il ne vient pas lui-même, mais il se contente de m'écrire. Les nuits de l'absence sont longues comme ses boucles de cheveux, et le jour de la réunion court comme la vie. Ah ! que les nuits me paraissent obscures, ô mes amies, lorsque je ne vois pas mon bien-aimé ! Tout à coup, après cent tromperies, son œil a accordé à mon cœur le repos et la tranquillité. Y a-t-il

[1] *Guldasta-i nischât*, pag. 437 et suiv.

quelqu'une de vous qui puisse faire entendre mes paroles à mon bien-aimé? Khusrau, j'en jure par la réunion du jour de la résurrection, puisque à ma justice est tromperie, je ne découvrirai pas, ô mon bien-aimé, les paroles que je pourrais te dire!

KRISCHNA-DAS.

Auteur d'un *Tîkâ*[1] ou Commentaire sur le *Bhakta-mâl*, biographie célèbre des dévots de la secte de Wischnou. Je pense que c'est le même Krischna-dâs à qui on doit le *Bhramara-guîta*[2], ou le Chant du taon noir, ouvrage cité par Ward[3] comme étant écrit dans le dialecte du Bandelkand. Il y a un chapitre qui porte le même titre dans l'histoire de Krischna, écrite en hindouî et intitulée *Prem Sâgar*. Le sujet de ce chapitre est le message d'Udho, qui est aussi nommé *Madhukar* (taon). Krischna l'envoie auprès des gopis inconsolables de son absence. Une d'elles, faisant allusion au nom de ce messager, interpelle une abeille qui est posée sur une fleur, et lui tient ce langage :

O Maduhkar! tu as pris le suc du lotus des pieds de Krischna, c'est pourquoi tu te nommes Madhukar (produisant le miel). — C'est parce que tu es l'ami du fourbe Krischna qu'il t'a choisi pour son messager. Prends garde de toucher nos pieds; sache que nous n'ignorons pas que tous ceux qui comme toi sont noirs (ou bruns) de couleur, sont trompeurs. Ainsi ne crois pas te rendre agréable à nous par tes salutations. Comme toi qui

[1] *Asiatic Researches*, tom. XVI, pag. 8.

[2] भ्रमर गीत *le Chant du taon noir*, ou pour mieux dire, *relatif au taon noir*.

[3] *History, etc. of the Hindoos*, tom. II, pag. 481.

erres de fleur en fleur, sans être à aucune, ainsi il témoigne de l'amitié à toutes les femmes et ne s'attache à aucune.

Krischna-dâs est aussi auteur du *Prem satwa nirûpa*[1], traité religieux. M. Wilson a dans sa collection un exemplaire de cet ouvrage en caractères devanagarî.

KRISCHNA (OU KISCHAN) JAICI.

Un des collaborateurs d'Abû'lfazl, de Fath ullah, de Gangâdhar, de Mahaïs et de Mahânand, dans la traduction hindouî des *Nouvelles Tables astronomiques* d'Ulugh Beg, traduction exécutée par l'ordre d'Akbar. Voyez l'article sur Abû'lfazl.

KRISCHNA RAO.

Krischna ou Kischan Râo est auteur d'un ouvrage intitulé *Polyglot interlinear, being the first instructor in English, Hinduî, etc.*, ouvrage qui a été imprimé à Calcutta en 1834. Le même auteur a écrit des poésies hindoustani, dans lesquelles il a pris le takhallus de *Masrûr*[2]. Mannû Lâl en cite un spirituel gazal qui finit par un vers fort joli dans l'original et dont voici la traduction :

Ta tyrannie m'a rendu *triste* intérieurement, quoique extérieurement mon surnom soit *gai*.

[1] प्रेम सत्व निरूप. Si, comme je le pense, ce dernier mot est substantif, ce titre me paraît signifier *investigation sur l'excellence de l'amour*.

[2] مسرور *content*.

KRISCHNA SINGH.

Auteur jaïn à qui on doit un *Manuel des Jaïns*, intitulé *Kriyâ kathâ Kaustubh*[1]. Cet ouvrage a été écrit en l'année de Samvat 1784 (1728 de Jésus-Christ). M. Wilson en possède une copie.

LAIC.

Lâïc[2] est un auteur hindoustani du nord, dont les poésies ont été réunies en diwân. Sirâj uddaula, d'Haïderâbâd, en possède un exemplaire dans sa bibliothèque. C'est à l'obligeance du colonel Josiah Stewart que je dois cette indication.

LAL.

Lâl[3] ou Lâl Kavi, c'est-à-dire Lâl le poëte, est un célèbre barde hindou, auteur du *Chhatra Prakâsch*[4], ou Histoire de Chhatra, ouvrage en vers hindî ou brajbhâkhâ, qui roule sur les guerres et l'ordre de succession des anciens râjâs du Bandelkhand, et sur la valeur, l'intrépidité et l'héroïsme de la nation guerrière des Bandélas. Cet ouvrage, qui est historique, paraît avoir été écrit pendant la vie et probablement sous la direction

[1] क्रिया कथा कौस्तुभ. Ce titre semble signifier *le joyau de l'histoire des cérémonies religieuses.*

[2] لایق *digne.*

[3] लाल *chéri.*

[4] छत्र प्रकाश

du célèbre râjâ Chhatra Sâl, souverain de Bandelkhand, sur le règne duquel il contient des détails circonstanciés aussi bien que sur celui de son père, le râjâ Champat Râé. Aucun râjâ, avant ou après Chhatra Sâl, ne paraît avoir arrêté, avec plus de succès que lui, le torrent de la conquête musulmane, en attaquant et mettant en déroute les troupes d'élite du plus capable, du plus entreprenant et du plus brave des empereurs mogols, d'Aurangzeb, qui fut en même temps le persécuteur des Hindous le plus intolérant et le plus vindicatif. C'est la mutilation de leurs idoles, la démolition de leurs temples, ou leur changement en mosquées qui outra les Hindous d'indignation et les détermina à s'insurger. Une fois leur juste colère excitée, l'enthousiasme religieux, l'honneur militaire et le principe de Chhatra, de ne jamais fuir, les conduisit à la victoire. Sous ce chef qui, par ses vertus et son caractère héroïque, commandait leur confiance et leur amour, ils chassèrent promptement leurs oppresseurs. Le capitaine W. R. Pogson a donné en anglais la traduction de l'ouvrage de Lâl, sous le titre de *A History of Boondelas*[1], et le major W. Price a donné le texte de la portion de cet ouvrage qui contient l'histoire de Chhatra Sâl, sous le titre de *The Chhatru Prukash or Biographical account of Chhatru Sal, etc.*[2]

[1] Calcutta, 1828, in-4°.

[2] *Ibidem*, 1829, in-8°.

LALA[1].

Poëte hindoustani dont le gazal suivant[2] est devenu un chant populaire :

Ma bien-aimée s'est levée ; elle vient vers moi de sa chambre à coucher ; elle est courbée par l'ivresse ; elle est imprégnée d'essences précieuses. Le sommeil auquel elle vient de se livrer a mis en désordre les boucles de ses cheveux ; la marque de sandal qui ornait son front a été effacée durant la nuit. Ses yeux languissants sont appesantis par le sommeil ; un turban printanier enveloppe sa tête.

Une fois, à la fin de la nuit, j'étais sans repos ; je tremblais de crainte comme le voleur. . . . . Tout à coup je vis que toutes les rivales de ma bien-aimée étaient couchées çà et là ; un châle voilait le visage de celle que je préfère ; mais je me mis à le soulever, et bientôt ma lèvre fut collée à sa lèvre. Alors ses yeux s'ouvrirent, et ce que j'allais prendre par force, elle me le donna par goût. Je lui dis : « O ma bien-aimée ! Lâla est ton esclave ; quel « mal y a-t-il s'il t'a dérobé un baiser en secret ? »

LALACH[3].

Poëte hindouî cité par le docteur Gilchrist dans sa Grammaire hindoustani, pag. 335.

LALLU.

Srî Lallû Jî Lâl Kabi[4] est un Brahmane natif du

[1] لاله *tulipe.*

[2] Voyez-en le texte dans *Price's Select.* tom. II, pag. 407.

[3] लालच *avidité, avarice.*

[4] شری للّو جی لال کب ou श्री लल्लू जी लाल कवि.

Guzarate, auteur de plusieurs ouvrages tant en braj-bhâkhâ qu'en hindoustani urdû. Quelques-uns cependant de ces derniers sont écrits en caractères dévanagarî. Ces ouvrages sont les suivants :

1° Le *Prem Sâgar* [1], traduction abrégée du braj-bhâkhâ, non pas en urdû, mais en kharî bolî ou thenth, c'est-à-dire en hindoustani pur, en hindoustani hindou de Dehli et d'Agra, sans mélange de mots arabes ni persans [2]. Cet ouvrage avait d'abord été rédigé en doha et chaûpaî braj-bhâkhâ, par Chaturbhuj Misr, d'après le dixième chapitre du *Bhagavat* de Byâs Déo. C'est ce texte braj-bhâkhâ que notre auteur a reproduit en prose hindî entremêlée de sloka. Comme je ne connais pas l'original braj-bhâkhâ, je ne sais pas au juste en quoi la traduction de Lallû Jî diffère du texte. Je puis dire néanmoins que la prose y est écrite en véritable hindî, tandis qu'on a conservé dans la plupart des vers les formes anciennes ou braj-bhâkhâ. Je tire de là la conséquence que Lallû Jî s'est peut-être contenté de retoucher la prose et de retrancher les vers les plus difficiles. Ces suppressions présumées sont probablement la cause de l'obscurité qui règne quelquefois dans cet ouvrage.

La rédaction et l'impression du *Prem Sâgar* furent commencées à Calcutta, sous le gouvernement du marquis Wellesley, et sous la direction du docteur Gilchrist, en 1860 de Samwat (1804 de J. C.); mais le départ

[1] प्रेम सागर *l'Océan de l'amour.*

[2] यामनी भाषा छोड़ *Préface du Prem Sâgar,* pag. 2.

de l'orientaliste écossais interrompit cette impression : elle fut reprise plus tard, pendant le gouvernement de lord Minto, par l'ordre de John William Taylor, et avec l'assistance du docteur W. Hunter; et tant le travail que l'impression furent terminés en 1866 (1810), sous la direction d'Abraham Lockett. Il forme un volume grand in-4° de 250 pages. J'ignore si c'est le même ouvrage qui, sous le titre de *Srî Bhagawat,* en pur hindî, est annoncé comme sous presse, dans les *Primitiæ Orientales,* tom. III, pag. 411 ; ou bien si ce serait la version originale de Chatur-bhuj Misr. Outre l'édition de 1810 dont je parle ici, il y en a plusieurs autres dans lesquelles on a supprimé les finales sanscrites des chapitres qui en forment les titres, et on les a remplacées par des titres anglais indiquant les numéros des chapitres. Celle qui a été imprimée en 1825 est en caractères plus petits que ceux qu'on a employés dans la première. Le format est encore grand in-4°. La dernière, je crois, est celle de 1831, de format petit in-4°, et d'une impression très-jolie à l'œil et sur beau papier, mais bien moins soignée que les premières, car il y a nombre de fautes d'impression qu'on ne trouve pas dans celles-là. Il y a aussi une édition lithographiée qui fait partie de la nouvelle édition des *Hindee and Hindoostanee Selections* de W. Price, et qui est accompagnée du vocabulaire des mots kharî bolî qui y sont employés.

2° Le *Latâïf-i Hindî* [1], ou Gentillesses hindoustani, recueil de cent historiettes plus ou moins intéressantes, en urdû et en hindouî ou braj-bhâkhâ. Cet ouvrage a

[1] لطايف هندى

été imprimé à Calcutta en 1810 sous le titre de *The new Cyclopedia Hindoostanica, etc.*; Carmichael Smyth l'a réimprimé en grande partie à Londres sous son véritable titre de *Latâïf-i Hindi* [1]; enfin ce recueil fait partie des *Hindee and Hindoostanee Selections* citées plus haut.

3° Le *Râj niti* [2], ou l'Art du gouvernement, ouvrage traduit du sanscrit de Narâyan, pandit, en braj-bhâkhâ. C'est une collection d'anecdotes propres à inculquer les doctrines morales et la politique civile et militaire des Hindous. On le considère comme un extrait de l'*Hitopadéça*.

4° Le *Sabhâ bilâs* ou *Vilâça* [3], c'est-à-dire les Plaisirs de l'assemblée. C'est un recueil choisi d'extraits poétiques de différents écrivains distingués, en braj-bhâkhâ. Ce volume a été imprimé à Khizirpur, en caractères dévanagarî [4].

5° Le *Sapta Satika* [5], ou les Sept cents Distiques. Je n'ai jamais vu cet ouvrage, quoiqu'il soit imprimé à Calcutta. Il n'en existe pas, je crois, un seul exemplaire à Londres. Je ne le connais que par d'anciens catalogues de librairie; mais je soupçonne que c'est une traduction de l'ouvrage de Govardhan qui porte aussi le titre de *Sapta Sati* [6], ou Sept cents Distiques.

[1] Londres, 1811, in-8°.

[2] राजनीति

[3] सभा विलास

[4] *Annals of the college of Fort-William*, App. pag. 28 et 473.

[5] सप्त शतिक

[6] सप्त शति

6° *Maçâdir-i bhâkhâ* [1], ou les Noms d'actions de la langue (hindî), ouvrage de grammaire rédigé en prose et écrit en caractères nagarî. Il en existe un exemplaire dans la riche bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta.

Lallû a de plus coopéré à la rédaction des ouvrages ci dessous désignés, savoir :

1° Le *Singhâçan battîcî* [2], c'est-à-dire les Trente-deux (Histoires) du trône. Cet ouvrage, d'abord écrit en sanscrit, puis traduit en braj-bhâkhâ, a été mis en urdû, en 1801, mais en caractères dévanagarî, sur l'invitation du docteur Gilchrist, par Lallû, aidé de Mirzâ Kâzim Alî Jawân. Il fut imprimé en 1805. Feu le baron Lescalier a donné en français, sous le titre du *Trône enchanté*, la traduction d'un roman persan qui roule sur la même légende, mais qui diffère essentiellement du roman hindoustani. On pourra s'en convaincre par l'analyse que je donnerai du *Singhâçan battîcî*, dans le second volume de mon travail.

2° Le *Baïtal Pachîcî* [3], c'est-à-dire les Vingt-cinq Histoires d'un génie. Cet ouvrage a été traduit, comme le précédent, du sanscrit en braj-bhâkhâ, par Sûrat Kabischwar, et de ce dialecte en hindoustani. Lallû fut aidé dans ce second ouvrage par Mazhar Alî Khân Wilâ,

[1] مصادر بهاکها

[2] सिंहासन बत्तीसी. Il y a d'autres rédactions hindî de cet ouvrage. J'en ai, entre autres, dans ma collection particulière, une en octaves et en caractères persans. Elle est intitulée پوتهی سنگهاسن بتیسی.

[3] बैताल पचीसी

ou pour mieux dire, ce fut lui qui aida Wilâ, qui est ainsi le principal rédacteur de cette version. De plus, James Mouat, alors professeur d'hindoustani au collége de Fort-William, chargea Tarinî Charan Mitr de revoir ce travail, et d'en enlever les mots braj-bhâkhâ peu usités dans l'hindoustani courant.

3° Le roman de *Mâdhûnal*[1], dans la rédaction duquel il aida encore Mazhar Alî Khân Wilâ.

4° Le roman de *Sacountala*[2], à la rédaction duquel il coopéra avec Kâzim Alî Jawân.

LASSAN.

Mîr Kalîm ullah Lassân[3] est un écrivain hindoustani distingué qui mourut à la fleur de l'âge, pendant le règne du sultan mogol Ahmad Schâh. Il était lié avec Fath Alî Huçaïnî, qui nous apprend que c'était un jeune homme d'une intéressante figure et d'un bon caractère, et qui cite plusieurs vers extraits de ses écrits.

LATIF.

Mîr Schams uddîn Latîf[4] est un écrivain hindoustani natif de Surate. Il était âgé de trente-deux ans lorsque Mushafî écrivait sa biographie, et il habitait Lakhnau, peu de temps avant l'époque où Bénî Narâyan mit au

[1] قصهٔ مادهونل

[2] سکنتلا ناٹك

[3] لسّان *éloquent.*

[4] لطيف *agréable, bon, bienveillant.*

jour son Anthologie. Selon les biographes originaux, il avait le génie de la poésie. Effectivement on trouve de lui, dans le *Diwân-i Jahân,* un court gazal qui est assez remarquable.

LUTF.

Mirzâ Alì Lutf [1], spirituel écrivain hindoustani, était fils de Kâzim Beg Khân, qui habitait Asterâbâd, dans le Jorjan. En l'année 1154 de l'hégire (1741-1742), Kâzim vint à Dehli avec Nadir Schâh, et par l'entremise d'Abû'lmansur Khân Safdàr-jang, il obtint des faveurs royales. Il est auteur de poésies persanes dans lesquelles il a pris le takhallus de *Hijri* (hégirien). Quant à Lutf son fils, il s'est adonné au contraire à la poésie hindoustani. On lui doit un *Tazkira* [2] ou Biographie des poëtes hindoustani, auquel il a donné le titre de *Gulschan-i Hind* [3], ou Jardin de l'Inde. Il l'a écrit en 1215 de l'hégire (1800-1801). Ce tazkira se compose de notices écrites en hindoustani, plus étendues généralement que celles des autres biographes originaux, et de beaucoup de citations. Lutf nous fait savoir, dans sa préface, qu'il a rédigé son travail dans le genre du *Gulzâr-i Ibrâhim,* et que, dans le but de donner de la popularité à la biographie des poëtes de l'Inde moderne, il l'a écrit en hindoustani, langage plus à la portée du commun des lecteurs. Comme, d'après la préface de Lutf, on pourrait croire que le *Gulschan-i Hind* est

[1] لطف *bonté,* etc.
[2] تذكره الشعرا لمرزا على لطف نظم ونثر
[3] گلشن هند

un travail presque identique avec celui d'Ibrâhîm, je dois dire au contraire qu'il en est entièrement distinct; qu'on y trouve des notices qui n'existent pas dans le *Gulzâr,* et que les autres offrent des citations et des renseignements nouveaux, et sont généralement beaucoup plus étendues. Dans la première partie il s'agit de soixante poëtes que leurs diwân ont rendus célèbres; car un poëte ne saurait acquérir de la réputation dans l'Inde, s'il n'a produit un ou plusieurs de ces recueils de gazal dont les rimes parcourent toutes les lettres de l'alphabet. Dans la seconde partie, Lutf devait parler des poëtes d'un rang inférieur; mais il nous apprend, dans sa préface, que cette partie n'a pas été terminée. En effet, le premier ministre du Nizâm possède, dans sa bibliothèque, un exemplaire de cette biographie qui ne contient que le tome I. Il en est, par suite, de même de la copie que j'ai dans ma collection particulière, copie que M. le colonel J. Stewart a bien voulu faire prendre pour moi sur l'exemplaire de Haïderâbâd. C'est un volume in-folio de plus de 400 pages, écrit par le saïyid Zû'lficâr Alî Tajallî, en 1253 de l'hégire (1837-1838). Lutf rédigea cet ouvrage sous le règne du nabâb d'Aoude Saadat Alî, dont il fait, dans sa préface, un pompeux éloge.

Les poésies hindoustani de Lutf sont nombreuses. Il en est cité 72 pages dans son tazkira, comprenant des gazal, des cacîdah et un long masnawî érotique[1]. J'en donnerai quelques extraits dans mon second volume.

[1] Lutf a aussi inséré quelquefois, dans son tazkira, des vers urdû de sa façon, entre autres, à l'article sur Taannâ.

LUTFI[1].

C'est un des anciens poëtes du Décan; mais les biographies originales ne donnent aucun détail sur lui. Mîr cite seulement trois vers de cet écrivain, et Alî Ibrâhîm se contente de transcrire le dernier de ces vers. En voici la traduction :

J'étais étendu par terre dans la rue de l'amour, souffrant sans me plaindre les peines les plus cruelles ; mais la mère de ma jeune maîtresse est arrivée, et a augmenté, par ses remontrances, les tourments de mon cœur.

J'ignore si c'est au même écrivain qu'on doit une *Histoire de Bahlûl le Juste et de la reine Narkhâ la Chinoise*[2], conte dont on conserve un manuscrit à la bibliothèque de l'*East-India House*, et qui a pour auteur un personnage nommé Lutfî.

MACBAH.

Muhammad Ibrâhîm Macbah[5] Munschî est auteur d'une Grammaire hindoustani imprimée à Bombay, en 1823, sous le titre de *Tuhfa-i Elphinstone*[4], après avoir été revue par le major V. Kennedy. Depuis 1802, l'auteur enseignait, à Bombay, l'hindoustani aux Anglais qui arrivaient dans cette ville sans savoir cette langue;

[1] لطفی *(fils) adoptif.*

[2] قصهٔ بہلول صادق ورانی نرکھا چینی

[5] مقبه. J'ignore quel est ce mot; il paraît arabe.

[4] تحفهٔ الفنستن *présent à Elphinstone* (gouverneur de la présidence de Bombay).

et ainsi il avait acquis, par leur fréquentation, la connaissance de la langue anglaise. Après avoir lu les ouvrages que Gilchrist a composés pour l'étude de la langue hindoustani, il écrivit à son tour une grammaire élémentaire en anglais [1], spécialement destinée à l'usage de ses élèves, et dont ceux-ci lui corrigèrent le style. Cette grammaire me paraît contenir bien des paradoxes; elle est certainement inférieure à celle de Shakespear. Ce qu'il y a d'intéressant seulement, ce sont de nombreux exercices, en anglais et en hindoustani, sur les temps et les modes des verbes, exercices qui font allusion à beaucoup d'usages de l'Inde, et une pétition originale adressée à un juge par un individu nommé Schaïkh Mançûr. On y trouve aussi la description de la bataille de Panipat, écrite en hindoustani. Macbah a été élu, en 1836, membre non résident de la Société asiatique de Londres.

MACSÛD [2].

Macsûd fournissait de l'eau aux gens du bazar (apparemment de Dehli), et réussissait assez bien à composer des vers hindoustani qui faisaient les délices des vendeurs et des acheteurs. Mushafî dit qu'à cause qu'il était illettré, on ne l'a pas compté parmi les poëtes anciens, c'est-à-dire ceux qui, dans le nord, ont précédé l'époque où florissaient Saudâ, Mîr et Haçan. Toutefois il lui a consacré un article assez étendu dans sa biogra-

[1] La préface seulement est en hindoustani et en anglais.

[2] مقصود (*but*) *proposé, intention.*

phie. Ses enfants furent ses élèves. On chante ses poésies dans les réunions et les foires, surtout pendant la fête hindoue du *Holî* [1].

MACTUL.

Mirzâ Ibrâhîm Beg Mactûl [2], fils de Mirzâ Muhammad Alî, descendait d'anciens Mirzâ d'Ispahan. Quant à lui, il fut élevé à Schâhjahânâbâd. Il connaissait bien les règles de l'*inschâ* [3] et de la poétique, et il joignait à la théorie la mise à exécution, car il écrivait les vers hindoustani avec beaucoup de goût et d'imagination. Il était élève de Mushafî qu'il consultait sur ses vers, et auquel, en outre, l'amitié le liait. Il dit quelque part :

Je dois à Mushafî la facilité que j'ai à m'énoncer en vers: que Dieu prolonge sa vie dans ce monde!

Il avait plus de trente ans en 1793.

MADHUSCH.

Mîr Banî-Jân Madhûsch [4], petit-fils du khâja Muhammad Bâcit, est un des disciples de Mîr Soz. C'est un poëte hindoustani très-distingué.

[1] Voyez ma *Notice des fêtes populaires des Hindous*, pag. 38 et suiv.

[2] مقتول *tué*.

[3] انشا indique spécialement l'*art épistolaire*, c'est-à-dire la connaissance du protocole des lettres, du style qu'on doit y employer, etc. Dans un sens plus vague, il signifie l'art d'écrire en général.

[4] مدهوش *étonné, ivre*.

MAFTUN.

Mirzâ Ibrâhîm Beg Maftûn [1], originaire d'Ispahân, fut disciple de Miyân Gulâm-i Hamdânî Mushafì. Bénî Narâyan en cite un court gazal dont je joins ici la traduction :

Lorsque ces beautés qui rendent idolâtres tressent leurs cheveux, elles lient mon cœur amoureux dans les replis de leurs boucles. Je ne vis pas comme le rossignol dans son jardin, je fais maintenant mon nid séparément. Je répandrai des larmes de sang, si de leurs *mains* elles mettent du hinna à leurs *pieds*. Je supporterai la tyrannie, mais je ne renoncerai pas à la vie ; je contracte avec vous cet engagement de fidélité. . . . . Dans chacune de leurs tresses ayant serré le cœur des amants, elles occasionnent leur malheur. Ma bien-aimée, pourquoi n'as-tu pas regardé l'état de Maftùn, qui a lui-même lié fortement la ceinture de l'esclavage ?

Mirzâ Alî Rizâ Marhûn prit d'abord le surnom de *Maftûn*, s'il faut en croire Bénî Narâyan. Il en sera parlé au mot *Marhûn*.

MAFTUN, D'ALLAHABAD.

Kâzim Alî Maftûn, d'Allahâbâd, est un poëte hindoustani cité par Alî Ibrâhîm dans sa biographie. Voici la traduction du seul vers qu'il en donne :

A quoi bon me plaindre de mes rivaux à cette insouciante ? cette jeune et charmante étourdie ne sait pas distinguer ce qui est bien de ce qui est mal.

[1] مفتون *séduit, fasciné, amoureux.*

MAGMUM.

Râm Jas Magmûm [1], habitant de Lakhnau, est un poëte hindou *dont le cœur avait été brûlé par le Samoum de l'amour.* Alî Ibrâhîm nous apprend qu'il travailla avec William Jones. Magmûm remit lui-même au biographe dont je parle, en 1199 de l'hégire (1784-1785), quelques pièces de vers pour qu'il les insérât dans son *Gulzâr.* Celui-ci en a extrait deux pages qu'on lit dans son ouvrage.

MAHAIS.

Un des collaborateurs d'Abû'lfazl et d'autres savants pour la traduction, en hindouî, des *Nouvelles Tables astronomiques* d'Ulugh Beg. Voyez, à ce sujet, l'article consacré à Abû'lfazl.

MAHANAND [2].

Un des collaborateurs de la traduction hindouî des *Nouvelles Tables astronomiques* d'Ulugh Beg, citée dans l'*Ayîn-i Akbarî*, tom. II, pag. 102.

[1] مغموم *triste, chagrin.*

[2] महानंद *grande joie.* On entend par là la félicité éternelle.

MAHBUB.

Mîr Gulâm-i Haïdar Curaïsch Mahbûb[1], fils du célèbre Saudâ, est aussi compté parmi les poëtes hindoustani. Il naquit à Dehli, patrie de son père. Il est estimé pour la douceur et la flexibilité de son style. Lutf nous apprend qu'il a écrit entre autres deux diwân qui correspondent à ceux de Mîr. Il vivait à Lakhnau, dans la détresse, en 1215 de l'hégire (1800-1801).

Bénî Narâyan en cite un gazal, et Lutf plusieurs vers détachés.

MAH-LICA[2].

Auteur d'un diwân urdû dont il existe une copie dans la bibliothèque du râjâ Chandû Lâl, d'Haïderâbâd, et d'un masnawî très-étendu et fort intéressant intitulé *Quissâ-i Khâwir Schâh*[3], ou Histoire de Khâwir Schâh, poëme écrit en dialecte dakhnî sous le règne de Schâh Alam, dont l'auteur chante les louanges à la suite de l'invocation, ainsi que celles du gouverneur de la province où il a écrit. L'auteur raconte dans sa préface qu'un jour, dans une réunion de littérateurs qui eut lieu chez ce nabâb, on rappela l'histoire des amants célèbres, Nal et Daman, Caïs et Laïla, Kohkan et Schîrîn; mais que ce nabâb, amateur du nouveau, chargea Mâh-Licâ de célébrer d'autres héros, de tracer

[1] محبوب *aimé, aimable.*

[2] ماه لقا *visage de lune.*

[3] قصهٔ خاور شاه

d'autres aventures. Il rédigea en conséquence l'histoire dont il s'agit, « histoire, dit-il, dont personne n'a jamais « entendu le récit. »

Je donnerai dans mon second volume l'analyse de cet ouvrage, dont je possède dans ma collection particulière un exemplaire très-bien peint et enrichi de jolis dessins.

MAHIR.

Miyân Fakhr uddìn Mâhir[1], fils d'Aschraf Alì Khân d'une famille célèbre, était assez âgé à l'époque où écrivait Mushafì. Il fut employé pendant quelque temps auprès de Saudà pour transcrire son diwân. Formé de bonne heure, dans la société de ses parents, à la pureté du langage, il voulut, à l'imitation de Saudà, écrire aussi des vers hindoustani, et il les montra à ce dernier, qui put ainsi lui donner de bons conseils. On le compte parmi les écrivains urdû.

MAHSCHAR[2].

Ce poëte était natif du Cachemire, mais il habita Lakhnau, où il acquit de la réputation. Mushafì cite de lui un gazal qui, selon ce biographe, annonce du talent. Il le trouva dans un ancien album qui était depuis longtemps en sa possession.

[1] ماهر *habile, adroit.*

[2] محشر *assemblée*, celle, entre autres, du jour du jugement.

MAHSCHAR (ALI NAQUI).

Les ancêtres de Mirzâ Alî Naquî Mahschar étaient des gens de lettres, et lui-même, après avoir reçu son éducation à Lakhnau, se sentit des dispositions prononcées pour la poésie, et se mit à faire des pièces de vers en hindoustani et en persan. Il avait, au sujet de son talent, des prétentions telles qu'il ne faisait aucun cas des gens de lettres ses contemporains. Il se rendit coupable du meurtre de Mirzâ Alî Muhlat, et en conséquence il quitta Lakhnau et se retira à Schâhjahânâbâd (Dehli); puis, deux ans après, il alla à Akbarâbâd (Agra), et croyant n'avoir plus rien à craindre des parents de Muhlat, il retourna à Lakhnau, et s'y comporta avec beaucoup de prudence. Quelques années se passèrent ainsi; mais les parents de la victime ayant trouvé une occasion favorable dans la fête de muharram, 1208 de l'hégire (1793-1794), ils le tuèrent, et vengèrent ainsi par le talion le sang de Muhlat. Mahschar pouvait avoir alors trente ans. Mushafî, qui nous donne ces détails, cite de lui trois vers seulement.

MAHZUN.

Maulawî Saïyid Muhammad Huçaïn Mahzûn[1] était des Saïyid nommés *Mûçawî*[2]. Il fut le disciple le plus distingué de Muhammad Barkat. Il quitta son pays

[1] محزون *affligé*.

[2] C'est-à-dire des Saïyid descendants de Mûça sixième imâm.

(apparemment Dehli), et choisit pour sa résidence Allahâbâd. Alî Ibrâhîm, qui l'avait connu, nous apprend qu'il était grave dans ses manières, quoique plein de vivacité. Il déclamait bien ses vers. Il a écrit tant en hindoustani qu'en persan.

MAHZUN, D'AMROHA.

Alam Schâh Pîrzâda Mahzûn demeurait à Amroha, et avait dans ce *zila* (district) la réputation d'être un fort bon poëte, à l'époque où Mushafî tenait ses séances académiques. Il faisait entre autres des marsiya et des salâm pour la grande fête musulmane du mois de muharram. Mushafî cite de lui trois vers seulement.

MAJBUR.

Miyân hacc-raça Majbûr[1] est un écrivain hindoustani dont Mannû Lâl cite deux vers. En voici la traduction :

Donne de la patience, ô mon amie! à ce cœur sans patience, dont l'agitation inspire de la jalousie au mercure ennemi du repos.

On peut comparer, avec juste raison, au fruit du jujubier, ces lèvres auxquelles le rubis porte envie, et de dépit se cache dans la mine.

MAJNUN.

Schâh Majnûn[2] était, selon Alî Ibrâhîm, un des fils, et selon Mushafî, un des petits-fils de Raé Bischan

[1] مجبور *contraint* et par suite *opprimé*.

[2] مجنون *fou;* à la lettre, *touché par un jinn.*

Nâth, ministre de Muhammad Schâh. Il prit tour à tour le takhallus de *Hâfî*[1] et de *Majnûn*. Il fut disciple de Mîr Muhammad Taquî, nommé simplement Mîr, et se distingua lui-même parmi les poëtes hindoustani qui ont écrit dans le style ancien; car il est effectivement de la vieille école. Il résidait à Lakhnau à l'époque où écrivait Ibrâhîm, et y faisait profession d'indépendance religieuse, allant nu-tête et nu-pieds. Il envoya néanmoins à ce dernier, sur sa demande, en 1196 de l'hégire (1781-1782), des vers qu'Ibrâhîm a placés dans son Anthologie bibliographique. Mushafî nous fait savoir qu'il est auteur d'un diwân qu'il a vu, lequel est plein de vers gracieux et élégants. Bénî Narâyan dit simplement qu'il était faquîr, et il cite de lui un court gazal seulement.

MAJNUN (HIMAYAT ALI).

Himâyat Alî Majnûn naquit à Dehli et habitait Murschidâbâd. Il fut un des disciples de Schâh Cudrat ullah, dont le takhallus est *Cudrat*. Ayant fait, par ordre du nabâb Mubârak Alî Khân Mubârak uddaula Bahâdur, un sâquî-namah[2] en vers hindoustani, cet ouvrage décela en lui un habile poëte. On a de lui d'autres pièces de vers.

[1] حافى *allant nu-pieds.*

[2] ساقى نامه, à la lettre, *livre d'échanson*, sorte de poëme où l'on fait, entre autres choses, l'éloge du vin.

MAJRUH.

Munschî Krischna, ou Kishan Chand Majrûh[1], était originaire du Cachemire; mais il naquit dans l'Hindoustan. Il fut un des élèves de Mirzâ Mazhar Jân Jânân[2]. Il vivait à Lakhnau en 1196 de l'hégire (1781-1782). On le compte au nombre des écrivains hindoustani.

MAJZUB.

Mirzâ Gulâm-i Haïdar Majzûb[3], de Dehli, était fils du prince des poëtes hindoustani, Mirzâ Muhammad Rafî Sauda. Il vivait à Lakhnau en 1196 de l'hégire (1781-1782). On le compte parmi les poëtes hindoustani, parce qu'en effet il a écrit un bon nombre de vers qui ne sont pas sans mérite. Au talent poétique qui le distinguait, il joignait la modestie et aussi la fidélité dans l'amitié. Mushafî et Alî Ibrâhîm citent de lui plusieurs vers.

MAKHRIM.

Khâja Muhammad Makhrim[4], de Dehli, était frère du Khâja Muhammadî Khân. Il était adonné à l'amour de Dieu et à la culture de la poésie, pour laquelle il avait beaucoup de disposition. Il résida à Murschidâbâd,

[1] مجروح *blessé (par l'amour).*

[2] Voyez l'article consacré à ce personnage.

[3] مجذوب *attiré.*

[4] مخرم *sommet d'une montagne.*

où il fut attaché à la cour du nabâb Mîr Muhammad Câcîm Khân. Il était très-lié avec le célèbre spiritualiste Schâh Kahtia, et aussi avec Alî Ibrâhîm.

MALIK [1].

Poëte hindoustani dont Mîr cite seulement le nom et un vers dont je joins ici la traduction :

Je sacrifie, sans hésiter, mon corps et mon esprit pour ce charmant échanson qui m'a mis hors de moi par une seule goutte du vin qu'il m'a versé.

MAMNUN.

Mîr Nizâm uddîn Mamnûn[2], fils de Mîr Camar uddîn Minnat[3], habitait Dehli en 1814, et y était attaché à la personne de feu sa majesté Akbar II. Mamnûn s'est distingué comme poëte hindoustani, et par ses bonnes qualités. Pendant la vie de son père, après avoir étudié les livres de jurisprudence, poussé par son inclination naturelle, il s'adonna à la poésie hindoustani et même persane, au point qu'en peu de temps il acquit cette force d'expression qui distingue les vrais poëtes, et parvint à être aussi bon écrivain que son père. Beaucoup d'auteurs se sont formés auprès de lui dans l'art de la poésie. On lui doit un diwân dont la biblio-

[1] ملك *roi*. Peut-être faut-il lire *mulk*, royaume, car il n'y a pas de point-voyelle dans le manuscrit du *Nikât uschuarâ*.

[2] ممنون *reconnaissant*.

[3] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

thèque du collége de Fort-William à Calcutta possède un exemplaire. Bénî Narâyan cite de lui huit différentes pièces de vers. Voici la traduction d'une de ses pièces :

Lorsque, à la nuit, j'ai commencé à faire entendre des gémissements semblables à ceux du rossignol, la flèche de l'effet s'est appliquée au cœur de la pierre. L'image de cette peinture reste dans mon cœur étonné, comme la figure dans le miroir. Si aujourd'hui le zéphyr répand l'odeur du musc, c'est qu'il a soulevé les boucles en désordre de ma bien-aimée. Puisque je n'ai pas dans le monde d'ami intime (à qui je puisse confier mes peines), mon cœur affligé s'unira avec ma poitrine, et je pousserai des gémissements. Pourquoi donc l'étonnement est-il mon partage? A chaque instant le miroir cherche à asservir les *parîzâda*. Des flammes se sont élevées du calam et du papier, lorsque j'ai commencé à décrire la brûlure de mon cœur. Du feu s'est élevé de la poitrine de Mamnûn, lorsqu'il a commencé à décrire le feu du chagrin de l'absence.

MANÇUR-I ALI.

Saïyid Mançûr-i Alî[1] Sabzwârî est auteur du *Quissâ-i Saïf ulmulûk*, ou Histoire de Saïf ulmulûk, roman en prose hindoustani, qui porte aussi le titre de *Bahr-i ischc*, ou l'Océan de l'amour. Il paraît que c'est une traduction du persan. Saïf ulmuluk était un prince d'Égypte sous le règne de Sulaïmân (Solimân). L'ouvrage dont il s'agit contient l'histoire de ses amours avec *Badî ul-jamâl* (la Merveille de la beauté), fille du roi des génies. Il y a un manuscrit de ce roman à la bibliothèque de la Société asiatique du Bengale à Calcutta.

[1] منصور علی *protégé d'Alí.*

MANNU LAL.

Le munschî Mannû Lâl[1] Lahorî, c'est-à-dire de Lahore, est auteur d'une sorte de rhétorique pratique, c'est-à-dire d'une collection considérable d'exemples variés des différentes espèces de descriptions et de tableaux poétiques. Ces fragments sont empruntés aux principaux poëtes de l'Inde, tant à ceux qui ont écrit en persan qu'à ceux qui ont écrit en hindoustani; et quoique ces derniers y occupent la plus petite place, ils n'en forment pas la portion la moins intéressante ni la moins curieuse. Cet ouvrage a été imprimé à Calcutta, dans la typographie particulière de l'auteur, en 1836, en un volume grand in-4° de 486 pages, sous le titre de *Guldasta-i nischât*[2], ou le Bouquet du plaisir. Il m'a été utile pour mon travail; j'y ai trouvé en effet l'indication de plusieurs poëtes hindoustani qui ne sont pas cités dans les biographies originales; écrivains dont plusieurs sont probablement vivants. J'en dois un exemplaire à l'obligeance de M. J. Prinsep, au frère de qui il est dédié.

MANZAR.

Khâja Bakhsch Manzar[3], d'Allahâbâd, est compté parmi les écrivains urdû. Les biographes originaux nous

[1] منو لال

[2] گلدستۂ نشاط *The Guldasta-i Nischat, or nosegay of pleasure: a collection of poetical extracts in Persian and Hindustani, from more than hundred of the most celebrated authors, arranged according to the subject or sentiment, and well adapted for the student of these languages.*

[3] منظر *aspect, spectacle*, etc.

font seulement savoir qu'il alla à Azîmâbâd (Patna), en 1190 de l'hégire (1776-1777), et qu'il retourna ensuite à son pays natal. Il avait le génie poétique, et il était d'un caractère doux et affable.

MARHUN.

Mirzâ Alî Rizâ Marhûn [1] s'appelait d'abord *Mazmûn* selon Mushafî, et *Maftûn* selon Bénî Narâyan. Ses ancêtres étaient de Maschhad, et quant à lui, il fut élevé à Dehli, et s'y distingua comme écrivain hindoustani. Il fut disciple de Mîr Nizâm uddîn, autrement dit *Camar uddîn Minnat.* Mushafî et Bénî Narâyan citent des pièces de ses vers. Voici la traduction d'un gazal de lui fort joli dans l'original.

Depuis que la renommée de cette mine de douceur est parvenue à mon cœur, on dirait que du sel a été répandu sur mes plaies et que le jour terrible de la résurrection [2] est arrivé pour moi.

Conduis-moi, pieds nus, vers cet acacia dont chaque épine est plus aiguë que la lancette la mieux affilée.

Depuis longtemps les poignards de ses cils ne se sont pas tournés de ce côté-ci; et toutefois le sang de la blessure de mon cœur vient mouiller mes lèvres et exprimer une plainte muette.

Quoique je n'aie pas plus de force qu'un brin de paille légère, néanmoins je supporte en ce moment des peines plus lourdes que cent montagnes.

[1] مرهون *engagé, mis en gage.*

[2] Le mot قيامت qui indique en arabe le *jour de la résurrection*, se prend par suite en hindoustani dans le sens de *excès, malheur, calamité,* etc. On l'emploie aussi comme adverbe signifiant *excessivement, extrêmement.*

Je suis martyr de cette douce mais sanguinaire beauté, qui après avoir fait périr tous ses amants par indifférence, a permis cependant à son doigt de se poser en signe de repentir sur sa lèvre plaintive.

MARUF.

Ilahî Bakhsch Khân Marûf[1], fils de Arif Khân, était un jeune homme d'une société agréable et d'une physionomie intéressante. Il alla de Dehli à Lakhnau à l'époque où Mushafî mettait la dernière main à son tazkira, et retourna ensuite dans sa ville natale. Il aimait beaucoup la poésie et s'y livrait avec succès. Mushafî n'en cite qu'un seul matla; mais Mannû Lâl en donne plusieurs vers.

MASCHSCHAC.

Abd ullah Khân Maschschâc[2], fils d'Abu'lhusn Khân, fils de Saïf ullah Khân, était de la nation des Afgâns et de la tribu des Yûçûf Zâï[3]. La patrie de ses ancêtres était Kâschân. Son père et son grand-père étaient poëtes l'un et l'autre. Ce dernier avait pris pour takhallus le mot *Sabaquî*, et son père le mot *Hass*, et ils avaient été distingués l'un et l'autre dans leur temps; son grand-père avait même été le précepteur de Bahâdur Schâh,

[1] معروف *connu.*

[2] مشتاق *apprenti.*

[3] Tribu afgâne qui prétend descendre du patriarche Joseph, comme celle des Lodî de Loth. Elle habite les montagnes situées près de Peschawar. Ce fut surtout cette tribu qui adopta la réforme du saïyid Ahmad, et qui combattit sous ses ordres contre les Sikhs. Voyez ma *Notice sur des vêtements à inscriptions* dans le *Journal asiatique*, numéro d'avril 1838.

autrement dit Schâh Alam Ier; quant à son père, il vécut dans la retraite, les richesses dont il était possesseur suffisant à ses désirs.

Maschschâc reçut de l'empereur le titre honorifique de Muschtâqu-i Alî Khân, accompagné d'un jâguîr considérable, et fut aussi chargé de l'éducation du prince impérial.

Il était versé, selon Mushafî, dans la science des amulettes, dans la géomancie et la géométrie; il était aussi le plus habile calligraphe de son temps pour l'écriture nastalîc, sulus et schafîa[1]. C'était, toujours selon ce biographe, un jeune homme agréable, spirituel et aimant. Il commença à écrire en vers à Allâhâbâd, et montra ses productions à Schâh Muhammad Alîm Haïrat, d'Allâhâbâd; et ensuite, à Dehli, il profita des conseils de Muhammad Taquî Mîr. Mushafî cite une page et demie de ses vers.

MASDAR.

Mîr Mâ Schâ ullah Masdar[2] était le père de Mîr Inschâ ullah Khân[3]. Mushafî dit que ses perfections naturelles sont tellement célèbres qu'elles n'ont pas besoin d'être décrites. Lui aussi a écrit des vers hindoustani, et il

[1] Les principaux genres d'écriture arabe, outre ceux dont il est parlé ici, sont le *neskhî*, le *talîc*, le *schikasta*, le *rihânî*, l'*yacûtî*, le *diwânî* et le *kirma*. On trouve l'alphabet de la plupart de ces caractères dans la Grammaire turque d'Holdermann, imprimée à Constantinople en 1730.

[2] مصدر *source, origine.*

[3] Voyez son article.

est mis au nombre de ceux qui ont enrichi de leurs productions la littérature urdû.

MAST.

Mîr Camar uddîn Mast[1], de Dehli, descendait par sa mère du saïyid Jalâl Bukhârî Mîr. Il retira des avantages littéraires de la société de Mîr Nûr uddîn Nawed et de Mîr Schams uddîn Faquîr, et fut initié par eux aux difficultés de la versification. Il fut un des disciples du spiritualiste le maulawî Fakhr uddîn, et se dévoua à la vie spirituelle, en sorte que Bénî Narâyan le nomme faquîr. Il a écrit beaucoup de vers hindoustani et persans; il avait une grande célérité de conception; il s'énonçait avec esprit et pureté de langage. En 1196 de l'hégire (1781-1782), il était attaché à l'honorable M. Jones[2]. Il était très-enclin à l'amour, et faisait beaucoup attention à la beauté.

Alî Ibrâhîm cite deux pages et demie de ses vers hindoustani, et Bénî Narâyan, un gazal mystique qui me paraît très-beau dans l'original. Je joins ici la traduction de quelques hémistiches de ce poëme :

Aujourd'hui j'ai vu en songe ma bien-aimée; j'ai vu la lumière de Dieu sous le voile. Moi qui suis néant, m'unir à son essence : j'ai vu ce spectacle pareil à celui de la bulle d'eau qui se perd dans l'Océan.....

Étant assis, parcourir la région du monde spirituel : j'ai eu cet avantage dans les livres. Être enivré par une seule coupe de vin : j'ai éprouvé ce plaisir lorsque j'ai bu la liqueur des doctrines ésotériques.

[1] مست *ivre*.

[2] Probablement le célèbre Sir W. Jones.

J'ignore si ce poëte est le même dont parle Mushafî, et qu'il donne comme disciple de Mîr Amânî Açad, et comme un des habitués de ses réunions littéraires.

MATIRAMA [1].

Excellent poëte hindî à qui on doit le *Raça-râjâ* [2], ouvrage cité par Ward et par Colebrooke, et dont je possède un exemplaire en caractères dévanagarî, que je dois à l'amitié du savant et zélé secrétaire de la Société asiatique de Calcutta, M. J. Prinsep. Je reviendrai, dans mon second volume, sur cet important ouvrage.

MAUZUN (FARZAND-I ALI).

Mîr Farzand-i Alî Mauzûn [3], natif de Sâmâna [4], n'était, selon Mushafî, qu'un grand parleur, qui avait la prétention d'être un excellent poëte, meilleur même que les écrivains hindoustani qui ont le plus de réputation. Il écrivait non-seulement des vers hindoustani, mais des persans. J'ignore si c'est le même dont parle Fath Alî Huçaïnî, sous le nom de *Mîr Rahm Alî Mauzûn*, et qu'il dit avoir été habile en arabe et en persan.

[1] मतिराम. Serait-ce le même que *Motirâma* dont il sera parlé plus loin ?

[2] रस राज *le souverain du goût?*

[3] موزون *mesuré, symétrique, cadencé.*

[4] Ville de la province de Dehli.

MAUZUN, D'AZIMABAD.

Mahârâja Râm Narâyan Mauzûn, d'Azîmâbâd (Patna), était gouverneur du soubah d'Azîmâbâd pour les chefs du gouvernement du Bengale. Il fut l'élève du schaïkh Muhammad Alì Hazîn [1]. Il a écrit en hindoustani et en persan, tant en prose qu'en vers.

Sous le gouvernement du nabâb Mîr Muhammad Câcîm Khân, ayant été destitué pour une faute dont il s'était rendu coupable, il se noya dans le Gange.

MAUZUN, DU DÉCAN.

Nawâb Khâjam Calî Khân [2] Zû'lficâr uddaula Mauzûn est un écrivain distingué du midi de l'Inde. Il était général [3] du Soubahdâr de Burhânpûr.

MAYIL.

Mîr Hidâyat Alî Mâyil [4] naquit à Azîmâbâd (Patna); mais il voyagea dans le Dakhan. Dès sa plus tendre jeunesse il fut enclin à la poésie hindoustani, au moyen de laquelle il pouvait donner un libre essor à l'expression de ses sentiments religieux. Il se distinguait par son esprit solide et sain. Alî Ibrâhîm en cite quelques vers.

[1] Voyez, sur ce personnage, mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde,* pag. 112 et suiv.

[2] خواجم قليخان

[3] هفت هزاری, à la lettre, *commandant de dix mille hommes.*

[4] مايل *enclin, appliqué (à quelque chose).*

MAYIL (MUHAMMAD YAR BEG).

Mirza Muhammad Yâr Beg Mâyil était disciple du célèbre Jurat. Mushafî cite plus d'une page de ses vers; mais il dit simplement que c'était un spirituel jeune homme. On le compte parmi les poëtes hindoustani.

MAYIL (MUHAMMADI).

Miyân et Mîr Muhammadî Mâyil, de Dehli, résidait dans cette ville, près de la mosquée de Fathpûrî, à l'époque où Mushafî écrivait sa biographie, et à Murschidâbâd, pendant que Alî Ibrâhîm écrivait la sienne. C'est un poëte qui n'est pas sans mérite; Mushafî et Mannû Lâl en citent des vers.

MAZHAR.

Mirzâ Jân-jân, ou Jan-janân[1] Mazhar[2], de Dehli, est un des écrivains hindoustani les plus célèbres de son siècle. Il appartenait à une famille distinguée, originaire de Bokhara. Son père se nommait Mirzà Jân. On dit qu'il appelait son fils, par amitié, *Jân-jânân*, c'est-à-dire *mon cher* (à la lettre, *âme des âmes*), et que

[1] جانجان, selon Mushafî ; جانجانان, selon Mîr, Fath Alî Huçaïnî et Alî Ibrâhîm; et selon Lutf خان جانان. Mîr, dans l'article qu'il a consacré à Yâquîn, fait observer que c'est par erreur qu'on le nomme vulgairement *Jân-Jân ;* que c'est son père qui s'appelait ainsi, mais que le nom du poëte est *Jân-jânân.*

[2] مظهر *spectacle*, etc.

c'est ainsi que ce nom lui est resté. Il naquit à Akbarâbâd (Agra); mais il fut élevé à Dehli, et choisit pour sa résidence cette ville, où il acquit une réputation méritée, non-seulement par son esprit, mais par la droiture de son caractère. Il était habile dans la science de la jurisprudence, et il savait allier à une vive piété l'enthousiasme pour la beauté humaine, qu'il considérait avec juste raison comme un reflet de l'éternelle beauté. On compte au nombre de ses disciples les poëtes hindoustani Hazîn, Inâm ullah Khân Yaquîn, Faquîh Sâhib Dardman et Mîr Abd ulhaïyî Tâbân [1], qui était de plus son ami. Il était sunnite, faisait profession de pauvreté spirituelle, et opérait même, dit-on, des miracles. On raconte que, pour manifester ses opinions religieuses, un jour qu'il était assis sur la terrasse de sa maison, tandis qu'une procession de schiites passait sous ses croisées, à l'occasion du *Taazia* [2] ou de la Commémoration de la mort du prince des martyrs (Huçaïn), il s'en moqua; il exprima même l'opinion qu'il était ridicule que depuis douze cents ans que Huçaïn était mort, on renouvelât encore ce deuil chaque année, et qu'il était absurde de se prosterner devant des morceaux de bois (c'est-à-dire devant la représentation en bois du tombeau de Huçaïn). Ces discours malsonnants furent entendus des porteurs de bannières et de drapeaux, qui faisaient partie du cortége; aussi résolurent-ils de venger la cause de leur secte. En effet, la dernière nuit de la

[1] Voyez les articles consacrés à ces personnages.

[2] Sur cette fête, qui dure pendant les dix premiers jours du mois de muharram, voyez mon *Mém. sur la religion musulmane dans l'Inde*, p. 30.

fête dont il s'agit, savoir, le 10 de muharram, un d'eux se rendit à la porte de la maison de Mazhar et l'appela; celui-ci étant sorti sans méfiance, le fanatique partisan de Huçaïn lui tira à bout portant, sans mot dire, un coup de fusil qui cependant permit encore à Mazhar de se sauver sur sa terrasse, malgré la grave blessure qu'il avait reçue. Mazhar mourut de cette blessure, et il est, en conséquence, considéré comme martyr par ses coreligionnaires. Ceci eut lieu à Dehli, en 1194 de l'hégire (1780 de J. C.). Lutf dit que Mazhar avait alors près de cent ans.

Mazhar a écrit avec éloquence en vers et en prose hindoustani[1]; ses vers, en cette langue, sont coulants et faciles. Il est, selon Mushafî, le premier qui ait calqué ses poésies sur celles des auteurs persans, dont il a, du reste, préféré la langue pour écrire la plupart de ses productions. Mîr Taquî cite, dans sa biographie, quelques fragments de ses poésies. Voici la traduction d'un court gazal de lui, publié dans les *Hindee and Hindoostanee Selections* de W. Price[2].

La lettre de cette rose m'est parvenue de la main du zéphyr matinal, cette lettre qu'elle a tracée dans le jardin, avec la main du désir. Écrivez sur le pétale du hinna l'état de mon cœur; il peut se faire que cette feuille parvienne un jour à la main de ma bien-aimée. J'ai été libre des liens du monde, depuis que la coupe du vin de l'amour est venue dans la main de moi, mal-

[1] On trouve, dans le Catalogue des livres de Farzâda Cûlî, que j'ai souvent cité, l'indication du diwân de Mazhar, mais il est apparemment en persan.

[2] Tom. II, pag. 400.

heureux. . . . . Mazhar ! tiens aujourd'hui caché ce cœur délicat ; il faut en vendre la fiole à quelque autre Mirzâ.

MAZMUN (IMAM UDDIN).

Saïyid Imâm uddîn Khân Mazmûn, fils du saïyid Muîn uddîn Khân, est compté parmi les poëtes hindoustani. Alî Ibrâhîm, qui nous le fait connaître, n'en cite que deux vers.

MAZMUN (SCHARAF UDDIN).

Schaïkh ou Miyân Scharaf uddîn Mazmûn[1] naquit à Jâj ou Jâjyû[2], village près d'Akbarâbâd (Agra). Étant encore tout jeune, il alla à Dehli, et resta attaché à la mosquée nommée *Zînat ulmaçâjid* (Ornement des mosquées). C'est un poëte hindoustani distingué, qui fut élève de Mazhar et de Sirâj uddîn Alî Khân Arzû. Comme il avait perdu toutes ses dents par suite d'un coup d'air, Arzû le nommait, pour plaisanter, le *poëte sans pepin*[3]. Il a laissé un diwân composé de pièces charmantes, mais pleines de métaphores très-recherchées. Mîr Fath Alî Huçaïnî, Alî Ibrâhîm et Lutf ont donné plusieurs pages de ses vers dans leurs Anthologies bibliographiques. Il était un des petits-fils du célèbre pîr

[1] مضمون *sens, signification.*

[2] Ce nom est écrit *Jahjow* dans l'*East-India Gazetteer.*

[3] شاعر بی دانه. On se sert du mot بیدانه en parlant des fruits, du raisin de Corinthe, par exemple.

Farîd uddîn, surnommé *Schakar ganj*[1], ou Trésor de sucre. Il dit quelque part à ce sujet :

Comment n'apprivoiserai-je pas les beautés aux lèvres de sucre, puisque mon aïeul est le vénérable Farîd?

Mîr, qui l'avait vu dans les dernières années de sa vie, dit que sa conversation était très-animée, quoiqu'il fût fort vieux.

Mirzâ Alî Rizâ prit aussi d'abord le takhallus de *Mazmûn*, mais il adopta ensuite celui de *Marhûn*, nom sous lequel il en a été parlé dans cet ouvrage.

MIHNAT.

Mirzâ Huçaïn Alî Beg Mihnat[2], de Dehli, était fils de Mirzâ Sultân Beg. Il naquit à Mugalpoura[3]; mais à l'âge de cinq ans il alla à l'orient de la capitale (apparemment dans le royaume d'Aoude). Mihnat était fort spirituel; mais il parlait peu. Il avait un talent remarquable pour la poésie, et il consultait sur ses productions Calandar Bakhsch Jurat, dont il a été parlé. Mushafî cite près d'une page et demie de ses vers.

[1] Voyez, sur ce saint personnage musulman, mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 100.

[2] محنت *peine, affliction*.

[3] C'est, je pense, un faubourg de Dehli.

MIHRBAN.

Mihrbân [1] Khân est un poëte hindoustani dont les marciya ont de la célébrité. Ses œuvres ont été réunies en diwân [2]. Bénî Narâyan en cite une pièce de vers.

MINNAT.

Mîr Camar uddîn Minnat [3], de Dehli, selon Lutf [4], descendait par sa mère du saïyid Jalâl Bokhârî, célèbre saint musulman. Il fut d'abord disciple de Muhammad Câim, puis, surtout pour le persan, de Mîr Schams uddîn Faquîr; il eut aussi des rapports littéraires avec Futuwat Huçaïn Khân. Selon Lutf, il fut élevé dans la maison de Schâh Walî ullah Muhdis, et ce fut l'illustre contemplatif, le maulawî Fakhr uddîn, qui l'instruisit dans la science du spiritualisme. Il fut initié à l'art des vers par Faquîr, et au bon goût poétique par Nûr uddîn Nawed; il acquit ainsi dans la littérature une réputation méritée. Son calam, dit Lutf, fit honte au pinceau du célèbre Bihzâd. Il avait des connaissances variées, et

[1] مہربان *affectionné, ami.*

[2] Dans le catalogue des livres de Farzâda Cûli, il y a l'indication de deux manuscrits des œuvres de cet écrivain. Le premier est intitulé ديوان و مرثيه از مہربان خان *Diwân et marciya de Mihrbân Khân;* le second, قدری از ریختہ مہربان خان *Portion des poésies de Mihrbân Khân.*

[3] منّت *obligation* et *supplication.*

[4] Selon Mushafî, il était natif de سنوپی پت, et selon Bénî Narâyan, de سنیپت.

possédait entre autres l'arabe et le persan. Il a écrit en prose et en vers, dans ce dernier idiome, différents ouvrages, et s'est fait par là un nom distingué parmi les écrivains qui, dans l'Inde, se sont servis du persan pour écrire leurs compositions. On cite surtout de lui un ouvrage dans le genre du *Gulistan*, ouvrage intitulé *Schakaristân*, ou Sucrerie. Il a aussi écrit en hindoustani, et c'est seulement comme écrivain hindoustani que Lutf, Mushafì et Béni Narâyan le citent dans leurs ouvrages. En 1191 de l'hégire (1777-1778 de J. C.), à cause de la dévastation de Dehli, il alla à Lakhnau, où il resta quelque temps, puis il se rendit à Calcutta, en 1206 (1791-1792), et trois à quatre mois après, la fièvre le saisit et le conduisit au tombeau. Il mourut dans cette dernière ville, en 1207 (1792-1793), et y fut enterré. Mushafì donne un tarîkh de cinq vers sur sa mort, et un échantillon de ses poésies hindoustani. De son côté, Lutf en cite deux pages.

MIR (MUHAMMAD).

Mîr Muhammad désigné, comme Mîr Taquî, sous le takhallus de *Mîr*, est auteur de poésies hindoustani agréablement écrites. Mîr nous le représente dans sa biographie comme un jeune homme très-capable et d'un esprit fort distingué. Quoique la facture de ses vers soit toute différente de celle de Mîr Taquî son homonyme, toutefois ce dernier exprime son déplaisir de ce qu'il avait pris le même surnom poétique que lui.

MIR (TAQUI).

Mîr Muhammad Taquî, connu sous le nom de *Mîr*[1], qui est son takhallus, naquit à Akbarâbâd (Agra); mais il quitta de bonne heure cette ville pour habiter Dehli, où il fut élevé; il alla ensuite à Lakhnau. Il était parent éloigné de Sirâj uddîn Alî Khân Arzû[2], et ce fut lui qui veilla à son éducation. Ses ouvrages donnent une juste idée de l'élévation de son esprit, de son beau talent poétique, de la sûreté de sa logique. « Ceux, dit « Alî Ibrâhîm, qui ont tant soit peu de pénétration, et « qui peuvent discerner la douceur de l'amertume, « comprendront aisément que Mîr doit être distingué « de tous les poëtes hindoustani de son temps. » Lutf va plus loin, il le met au-dessus de tous les écrivains urdû anciens et modernes. Quoique Mîr ait écrit dans tous les genres, toutefois, parmi les natifs, les appréciateurs de la poésie pensent qu'aucun poëte, et que Saudâ lui-même ne saurait lui être comparé dans le gazal et le masnawî. Saudâ, au contraire, l'a surpassé dans la satire et le cacîdah.

Cet illustre poëte était encore vivant, à Dehli, à l'époque du décès de Saudâ (en 1780); mais il quitta cette ville en 1782-1783 pour aller à Lakhnau, où le nabâb d'Aoude, Açaf uddaula, lui donna une pension qu'il conserva sous son successeur, le nabâb Saadat Alî

[1] میر pour أمير *prince*, nom qu'on donne aux descendants de Mahomet.

[2] Poëte hindoustani très-distingué; voyez son article.

Khân, pension qu'il touchait encore en 1215 de l'hégire (1800-1801). Cette dernière année est celle de la rédaction du *Gulschan-i Hind;* Mîr n'était par conséquent pas mort à cette époque. Bénî Narâyan, qui parle de son décès, n'en donne pas la date; il dit seulement qu'il avait près de quatre-vingts ans quand il mourut. Or, selon Mushafî, il avait déjà cet âge en 1793-1794.

Mîr a composé en hindoustani un très-grand nombre de poésies qui ont été réunies sous le titre de *Kulliyât.* On lui doit aussi une biographie abrégée des poëtes hindoustani, au nombre de cent deux; elle est écrite en langue persane, et intitulée *Nikât uschschuarâ*[1]. C'est dans cet ouvrage qu'il nous apprend qu'il tenait, le 15 de chaque mois, une réunion où l'on s'occupait exclusivement de poésie hindoustani (rekhta). Cette réunion avait auparavant lieu chez Dard[2], et ce fut pour se conformer à ses désirs que Mîr la tint chez lui. Dans sa biographie, Mîr, d'après l'usage des biographes orientaux, s'est consacré un article à lui-même; c'est le dernier de son ouvrage; malheureusement il n'y donne aucun détail sur sa vie; il dit simplement qu'il était d'Akbarâbâd, et que, par l'effet des révolutions du jour et de la nuit, il résidait depuis quelque temps à Schâh-

[1] Sir Gore Ouseley a un exemplaire de cet ouvrage qu'il a bien voulu me communiquer. Il se compose de 132 pages in-8°. Il a été copié en 1211 (1796-1797). D'après l'orthographe qu'on y a suivie, il semblerait qu'il a été transcrit dans le Décan. Toutefois la ville où ce manuscrit a été écrit semble être *Sookait* سکیت ط قصبه مقام, village de la province d'Ajmîr, division de Harawti.

[2] Voyez l'article sur ce poëte.

jahânâbâd; puis il transcrit dix-sept pages de ses vers, mais seulement des gazal et des rubâyât. Il est évident par là que cette biographie fut une de ses premières productions.

Les poésies hindoustani de Mîr ont été publiées en totalité à Calcutta, sous le titre de *Kulliyât-i Mîr Taquî;* elles forment 1085 pages grand in-4°. Elles se composent d'un cacîdah d'invocation, de deux cacîdah à la louange d'Alî, d'un à celle de Huçaïn, et d'un autre à celle d'Açaf uddaula, nabâb d'Aoude; puis viennent six différents diwân, des vers isolés (fardiyât), des tazmîn[1], des quatrains (rubâî), des mustazâd[2], un quita-band[3], dont le refrain signifie : « Nous ne reconnaissons pas Alî « comme Dieu; mais nous ne le séparons pas de Dieu; » beaucoup de mukhammas[4], muçaddas[5], musallas[6], etc., dont plusieurs sont très-remarquables; quelques pièces d'éloges et d'autres de satire; enfin, un grand nombre de masnawî dont plusieurs sont fort longs et très-intéressants : quelques-uns roulent sur des aventures d'amour; d'autres sur différents animaux, entre autres sur

[1] تضمين. Ce mot signifie : *intercaler dans ses propres vers ceux d'un autre.* On donne ce nom aux pièces de vers où cette intercalation a lieu.

[2] On nomme ainsi les poëmes dont chaque vers est suivi d'un ou plusieurs mots qu'on peut lire à volonté ou ne pas lire avec les vers. Il y a quelques pièces de ce genre dans les œuvres de Walî, que j'ai publiées, pag. 113 et suiv.

[5] قطعه بند, sorte de poëme en strophes, dont le dernier vers complète le sens du premier.

[4] Poëmes à strophes de cinq hémistiches.

[5] *Idem* à strophes de six hémistiches.

[6] *Idem* à strophes de trois hémistiches.

un chien et un chat qui demeuraient dans la maison d'un faquîr et qui étaient liés d'amitié; il y en a sur la chasse, sur le holî, sur le vin, sur le mensonge, sur le miroir, sur sa maison, qui avait été dévastée par les pluies, sur un glouton, etc. etc. M. Shakespear a reproduit un de ces masnawî[1] (poëme dont j'ai publié la traduction sous le titre de *Conseils aux mauvais poëtes*), et le major Carmichael Smyth, un autre intitulé *Schuala-i ischc*[2], *Or the flame of love*. Je me propose de donner la traduction de cet intéressant morceau, ainsi que de plusieurs autres poëmes de Mîr, dans le second volume de cet ouvrage.

Lutf nous apprend qu'un des masnawî de Mîr les plus populaires, est celui qui est intitulé *Daryâ-é ischc*[3]. On le lit beaucoup, surtout à Lakhnau, selon ce qu'a dit à M. le colonel Low, résident anglais, le bibliothécaire du feu roi d'Aoude.

MIR MIRAN.

Mîr Mîrân, autrement dit *Saïyid Nawâzisch Khân Zâhir*, est compté parmi les écrivains du Décan; c'est ainsi que s'exprime, à son sujet, Fath Alî Huçaïnî. De son côté, Mîr nous apprend que Mîr Mîrân prit

[1] Celui qui est intitulé تنبیهه الجہال.

[2] شعلۂ عشق. Dans le recueil imprimé des œuvres de Mîr, ce titre est donné à un autre masnawî.

[3] دریای عشق. Je ne trouve pas ce masnawî dans les œuvres imprimées de Mîr. C'est peut-être celui dont je viens de parler sous le titre de *Schuala-i ischc*.

le takhallus de *Bhed*[1]. Ces biographes en citent le vers dont la traduction suit :

Hélas! si ce cyprès à la taille élancée venait à passer dans ce jardin, les tourterelles l'inonderaient d'un déluge de pleurs (par suite du tendre amour qu'il exciterait en elles).

MIRA BHAI.

Il est auteur d'hymnes hindî à l'usage des Sikhs. Le célèbre indianiste, M. Wilson, le cite dans son savant Mémoire sur les sectes hindoues[2].

MIRAN.

Le chaïkh Walî-i Muhammad ben Hafiz Mîrân[3] est l'auteur du *Quissa-i Païrambarân*[4], l'Histoire des prophètes, traduite du persan en hindoustani du Décan. Je possède un exemplaire manuscrit de cet ouvrage, qui a été copié dans la ville de Pondichéry, capitale de l'Inde française. Mme Haçan Alî cite souvent, dans son intéressant travail sur les Musulmans de l'Inde, l'original persan de ce livre; il est intitulé *Hayât ulculûb*,

[1] بهيد *secret.*

[2] *Asiatic Researches*, tom. XVII, pag. 233.

[3] ميران, titre d'honneur qui est probablement, je pense, le pluriel de مير, employé d'abord par respect, et pris ensuite comme un singulier, de même que *nawâb*, *umrâ*, etc.

[4] قصۀ پيغمبران. La bibliothèque du collége de Fort-William, à Calcutta, possède un exemplaire manuscrit d'un livre urdû intitulé قصص الانبيا *Histoire des prophètes.* Ce dernier ouvrage est aussi, sans doute, une traduction hindoustani du *Hayât ulculûb;* mais la rédaction en est probablement différente.

ou la Vie des Cœurs, et il a été imprimé à Téhéran, à la typographie établie par Abbas Mirzâ, en deux volumes; le premier contient l'histoire des prophètes, depuis Adam jusqu'à Mahomet, et le second celle de Mahomet, de ses compagnons et des saints personnages de sa famille. Ce travail est dû à Mullâ Muhammad Bâquîr Majlicî.

Dans le catalogue des livres de Tîppou, on trouve la mention d'un ouvrage persan intitulé *Quissas ulanbiyâ*, par Muazzîm Hâkîm, de Dehli. Il contient, comme le précédent, l'histoire des anciens patriarches et prophètes. Il a été écrit en 1713. Le principal ouvrage persan sur cette matière est celui de Muhammad ben Haçan al Deinûrî al Hanéfî, qui a pris pour base de son travail celui de Salabî [1], écrit en arabe. Il y a plusieurs ouvrages arabes qui portent le même titre et qui sont sur le même sujet. Le premier qui a paru sous ce titre, a été composé par Wahâb, fils de Moubah [2]. Salabî, Kessaï et plusieurs autres ont écrit après lui.

Parmi les livres hindoustani manuscrits du collége de Fort-William, il y en a un intitulé *Quissas ulanbiyâ*, qui est apparemment une traduction ou une imitation en hindoustani d'un des ouvrages persans dont je viens de parler. Voyez aussi à l'article *Abd ullah, du Décan*, la mention d'un ouvrage en vers sur le même sujet.

[1] الثعلبي. M. Caussin de Perceval père possédait un manuscrit de l'ouvrage de Salabî (n° 1651 du catalogue de ses livres).

[2] *Biblioth. orient.* de d'Herbelot.

MIRZA.

Nawâb Mirzâ[1], de Dehli, nommé *Muhammad Haçan Khân Ihtirâm uddaula,* était fils du nabâb Aschraf Khân, petit-fils du nabâb Samsâm uddaula Khân-i Daurân, neveu (fils de sœur) du saïyid Fazâyil Alî Khân, et frère cadet de Rakhtar Rustam Alî Khân, connu sous le takhallus de *Rustam*[2]. Cet homme distingué s'occupait des lettres, et spécialement de poésie. Ses vers hindoustani sont très-nombreux. Il est apparemment l'auteur du volume intitulé *Diwân-i Mirzâ,* dont la bibliothèque du collége de Fort-William, à Calcutta, possédait un exemplaire. Il vivait à Bénarès en 1196 de l'hégire (1782).

MIRZA (ALI RIZA).

Mirzâ Alî Rizâ, de Dehli, connu simplement aussi sous le nom de *Mîrzâ*[3], est auteur d'un grand nombre de vers hindoustani. Après avoir passé quelque temps dans les soubah du Bihâr et du Bengale, il habitait Bénarès, en 1196 de l'hégire.

[1] مرزا *prince* (pour امیر زاده *fils de prince*).

[2] Voyez son article.

[3] Dans un de mes manuscrits le copiste a écrit *Mazâ* (مزا *goût*), probablement par erreur.

MIRZAYI.

Muhammad Alî Khân Mirzâyî[1], fils de Naîm ullah Khân, était attaché à la cour du wizîr des provinces, le nabâb Schujâ uddaula. Il avait l'esprit poétique, et il était très-habile en musique. Alî Ibrâhîm cite de lui deux vers seulement.

J'ignore si cet écrivain est le même que le munschî Mirzâyî Beg, natif d'Aoude, un des réviseurs du *Khirad afroz*, traduction hindoustani du *Ayâr Dânisch*, et auteur d'un ouvrage hindoustani intitulé *Bidya Darpan*[2], ou le Miroir de la science. Ce dernier ouvrage est calqué sur celui de Srî Lâl Kavi[3], écrit il y a environ deux siècles, dans le dialecte nommé *pûrbî bhakhâ* ou hindî oriental, et intitulé *Awad Bilâs*[4], ou les Plaisirs d'Aoude. Il contient l'histoire de Râma et une petite encyclopédie des sciences connues chez les Indiens. On le considère comme un des ouvrages hindî les plus curieux : on le dit écrit dans le dialecte hindî, tel qu'il est parlé par les Sipâhî; j'ignore s'il a été publié; il était prêt à l'être (*ready for the press*) en 1814[5].

[1] مرزائی *principauté.*

[2] بدیا درپن

[3] Il ne faut pas confondre ce Lâl Kavi, auteur du *Chhatra Prakâsch*, avec son homonyme Lallû-jî Lâl Kavi.

[4] اوده بلاس

[5] *Annals of the college of Fort William by Roebuck*, pag. 424 et 521.

MISKIN.

Mîr Abd ullah Miskîn[1] est un poëte distingué dont le docteur Gilchrist a souvent cité des vers dans les exemples de sa Grammaire hindoustani, et dont il a même donné en entier un marsiya qui jouit d'une grande popularité. Cette pièce, intitulée *Marsiya-i Miskîn*[2], est une élégie sur la mort de Muslim[3] et de ses deux fils; elle a été imprimée à Calcutta, en 1802, en caractères nagarî[4], pour entrer dans la collection intitulée *Hindee manual or casket of India*, choix d'ouvrages classiques publiés par le docteur Gilchrist, mais qui est resté inachevé. On a même reproduit ce poëme en prose hindoustani, comme on l'a fait pour le *Sihr ul-bayân*, et cette version a paru à Calcutta, en 1803, sous le titre de *Murseeu of Miskeen in prose*[5].

Je me propose de donner, dans le second volume de cet ouvrage, la traduction de ce célèbre marsiya.

MISKIN, D'AZIMABAD.

L'Hindou Lâla Tajammul Miskîn, d'Azîmâbâd, a écrit un grand nombre de vers; mais, selon Alî Ibrâhîm, ils ne sont pas très-estimés.

[1] مسکین *pauvre, mesquin.*

[2] مرثیۂ مسکین

[3] Cousin de Huçaïn, et son envoyé auprès des habitants de Koufa. Il fut mis à mort avec ses deux fils peu de temps avant Huçaïn.

[4] *Murseau by Miskeen*, in-4°.

[5] *Primitiæ Orientales*, tom. III, pag. lij.

MOHANAVIJAYA[1].

Il est auteur d'un ouvrage intitulé *Mânatunga charitra*, ou Histoire du Manatunga. Cet ouvrage est rempli de discussions sur les croyances des Jaïns et de développements de leurs doctrines; toutefois sa forme est romanesque, et la légende dont il fait le récit est pleine d'intérêt. Voici, en peu de mots, quel en est le sujet :

Mânatunga, roi d'Avanti[2], ayant eu à se plaindre de sa femme, nommée Manavati, peu de temps après son mariage avec elle, il la renferma dans une maison séparée; elle s'échappa, et sous différents déguisements, elle jouit de la société de son mari; elle devint enceinte, et pendant que Mânatunga s'était absenté pour aller épouser la fille de Dalathamba, roi du Décan, elle accoucha d'un fils. Au retour du roi son époux, une explication eut lieu, et ils vécurent heureux[3].

MOTI.

Motî[4] était une bayadère, et pour trancher le mot, une courtisane[5] douée de beaucoup d'esprit, très-ap-

[1] मोह्नविजय, c'est-à-dire, je pense, *le triomphe sur la tentation.*

[2] La moderne Ujjaïn.

[3] Voyez *Mackenzie Collection*, tom. II, pag. 114.

[4] موتی *perle.*

[5] Dans l'Inde, cette profession n'est pas précisément déshonorante; elle est, en quelque sorte, estimée. Les jeunes filles qui y sont destinées reçoivent une éducation soignée qui développe les facultés de leur esprit, tandis que les autres restent dans l'ignorance la plus complète. Le beau

préciée et très-considérée dans sa profession. Elle naquit à Dehli. Mirzâ Ibrâhîm Beg Mactûl, poëte hindoustani distingué, en fut amoureux; il lui a consacré un radîf[1] dans son diwân qu'il écrivait en 1782 environ, et il lui resta constamment fidèle. Quelques années avant l'époque où Mushafî écrivait, elle avait quitté Dehli, et résidait à Lakhnau, où ce dernier l'avait vue chez Mactûl. On a de cette spirituelle bayadère des gazal hindoustani très-gracieux.

MOTI-RAM[2].

Célèbre poëte érotique hindouî, auteur :

1° Du roman intitulé *Mâdhonal*, que Wilâ[3] et Lallûjî Lâl ont mis en hindoustani urdû. J'ignore si c'est le même ouvrage dont j'ai, dans ma collection particulière, un exemplaire écrit en caractères persans et en stances de six vers. Il est en braj-bhâkhâ, et il porte le titre de *Quissa-i Madhonal*[4], ou Histoire de Madhonal. *Madhonal*[5] est le nom de l'héroïne; le héros se nomme *Kâm Kandala*[6]. Je donnerai l'analyse de ce roman dans le tome II de cet ouvrage.

drame indien intitulé *Mrichchakati* donne une idée exacte de la manière dont on considère dans l'Inde les courtisanes.

[1] Dans la pièce nommée *radîf* on répète, après la rime, un ou plusieurs mots. Les vers de la pièce dont il s'agit ici se terminent sans doute par le mot *motî.*

[2] मोतीराम. Voyez l'article sur *Mati-râm.*

[3] Voyez l'article sur *Wilâ.*

[4] قصهٔ مدهونل

[5] माधोनल

[6] काम कंदला

Dans le catalogue des livres de la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta, on mentionne un volume intitulé *Tarjama-i Madhonal Atâlî*[1], c'est-à-dire Traduction de Madhonal, par Moti-Râm; mais comme il est dit que cet ouvrage est imprimé en caractères nagarî, je pense qu'il s'agit de la rédaction de Wilâ, etc. dont il sera parlé plus loin.

2° Motî-Râm est auteur d'un autre roman en prose intitulé *Quissa-i Dilârâm o Dilrubâ*[2], Histoire de Dilârâm et de Dilrubâ, ouvrage dont on trouve un exemplaire sous ce titre à la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta, et un autre sous celui de *Kitâb-i Dilrubâ.*

MUÇAWI.

Mîrzâ Muizz Fitrat, connu sous le sobriquet de *Muçawî*[3] ou de *Muçawî Khân*, comme aussi sous le takhallus de *Muizz* et de *Fitrat*, est un poëte indien qui a surtout écrit en persan. Dans quelques-unes de ses pièces de vers, il s'est à la fois servi de l'idiome savant et de l'idiome usuel, en écrivant un hémistiche en hindoustani et l'autre en persan, ce qui est une sorte de juste milieu employé pour plaire à la fois aux savants et à la nation entière.

Mîr Taquî, à qui je dois ces détails, renvoie le lecteur à la biographie de Sirâj uddîn Alî Khân Sâhib,

[1] اتالی. Ce mot est peut-être le surnom du héros.

[2] قصهٔ دلارام ودلربا

[3] موسوی *Mosaïte*, adjectif relatif dérivé de موسی *Moïse*.

connu sous le nom d'*Arzû*, et il se contente de citer de Muçawî un seul vers hindoustani dont je joins ici la traduction :

Elle est parvenue jusqu'à mon cœur la renommée de tes noirs cheveux, dont l'ondulation s'est communiquée au miroir qui les a réfléchis.

MUCIBAT.

Schâh Gulâm-i Cutb uddîn Mucîbat[1], d'Allâhâbâd, est un des fils de Schâh Khûb-i ullah, aussi d'Allâhâbâd. Ce personnage, d'une naissance illustre, et distingué par ses excellentes qualités, surtout pour le bon accueil qu'il faisait aux étrangers, a laissé des écrits tant hindoustani qu'arabes et persans. Alî Ibrâhîm paraît flatté d'avoir été lié avec ce savant.

MUDDAA.

Mîr Iwaz Alî Muddaa[2], de Dehli, est un écrivain hindoustani dont on vante les qualités du cœur aussi bien que celles de l'esprit. Il était très-habile en médecine et avait une réputation méritée comme littérateur. Il occupa un poste élevé auprès du célèbre Hafiz ulmulk Hafiz Rahmat Khân[3]. On cite surtout de lui un cacîdah sur le mariage du nabâb Muhabbat Khân[4], fils de Hafiz

[1] مصیبت *malheur.*

[2] مدّعا *desir, but.*

[3] Voyez ses Mémoires rédigés par un de ses fils et publiés en abrégé par M. C. Elliot, Londres, 1831.

[4] Poëte lui-même. Voyez son article.

Rahmat, poëme tellement apprécié qu'il a été traduit en vers dans la langue puschtû ou afgânî.

Voici un fragment de ce cacîdah, qui ne me paraît remarquable que par l'exagération des pensées et l'originalité de l'expression :

La tyrannie du destin est à la poursuite de ceux qui sont privés de leur raison par l'effet de l'amour; il vient jeter du sel sur l'ulcère de leur cœur. La lune a ouvert la paume de sa main d'argent, et si elle en trouvait une autre pareille à la sienne, elle applaudirait avec elle. Par l'effet de la chaleur que produit sur elle la flamme de la beauté de mon amie, la lune a son front couvert de sueur. A-t-on jamais vu se produire un tel effet sur cet astre qui, dans les sphères, roule comme la pièce d'or ? Le murmure du flacon qui se vide paraît dire de ne pas rester assis dans l'inaction, tandis que la coupe semble cligner les yeux pour regarder le cercle des buveurs.

C'est aujourd'hui la noce du nabâb Muhabbat Khân, aussi élevé que les cieux par son rang et son mérite personnel; fête qui réunit tout le monde, grands et petits. Quelle description ferai-je de ta monture particulière, que couvre une étoffe couleur de rose ? Je dois avouer seulement que mon esprit est confondu en la voyant. Si un peintre voulait en faire la représentation, le pinceau s'échapperait sans doute des mains de son imagination. Que dirai-je de la rapidité de ce coursier qui, semblable à l'oiseau de la prière, a élevé ses pieds de la terre jusqu'aux cieux ?. . .

MUGAL.

Mirzâ Mugal[1] Karbalâî, ou de Karbala, est auteur d'une *traduction* en prose urdû *du Bostan* de Saadî, in-

[1] مغل *Mogol.*

titulée *Tarjama-i Bostân* ou *Bâgu-i sukhan*[1], c'est-à-dire le Jardin du discours.

On avait annoncé une traduction du *Bostan* sous presse à Calcutta en 1803, in-8° (*Primitiæ Orientales*, t. III, p. LIII); mais j'ignore quel était l'auteur de cet ouvrage. Je pense que c'est la même traduction qui porte le titre de *Bâgu-i sukhan*. Une traduction urdû, probablement différente, existe aussi parmi les livres du vizir du Nizâm, à Haïderâbâd. Je connais encore une autre traduction du *Bostan*, en dialecte dakhnî. M. F. Falconer, mon ancien élève et ami, en possède un exemplaire manuscrit.

MUHABBAT.

Le nabâb Muhabbat[2] Khân était fils légitime du nabâb Hafiz ulmulk (conservateur de l'empire) Hafiz Rahmat Khân[3]. Ayant senti en lui un grand désir d'entrer dans la carrière des lettres, il se forma sous le Mirzâ Jafar Alî Hasrat à l'art des vers; et à cause de ses dispositions naturelles, il acquit bientôt parmi ses contemporains une grande réputation par la chaleur de son style éloquent. Il a écrit dans tous les genres de

[1] باغ سخن

[2] محبّت *amour.*

[3] Célèbre prince indien, souverain du Rohilkand, qui fut tué à la bataille de Cutterah, en 1774. M. C. Elliot en a publié, il y a peu d'années, les Mémoires écrits par un de ses fils, le nabâb Mustajâb Khân Bahâdur. On peut consulter cet ouvrage (entre autres pag. 120 et suiv.) sur le compte de Muhabbat Khân; mais on n'y trouve rien qui ait trait à ce personnage considéré comme écrivain.

poésie, et il a réuni en un diwân[1] ses pièces détachées. Sir Gore Ouseley possède un exemplaire de ce diwân dans sa belle collection[2].

Alî Ibrâhîm et Lutf nous représentent Muhabbat comme un beau jeune homme, doué des plus brillantes qualités, et entre autres de la bravoure et de la générosité. Après la défaite du nabâb Hâfiz Rahmat Khân, il alla résider à Lakhnau, d'où il envoya, en 1196 de l'hégire (1781-1782), à Alî Ibrâhîm, plusieurs pièces de vers, et entre autres un masnawî, ou roman en vers dont il était auteur. Cet ouvrage, qui porte le titre d'*Asrâr-i Muhabbat*, les Secrets de l'Amour[3], est l'histoire des amours de Sacî et de Panûn[4]. Selon Ibrâhîm et Lutf, Muhabbat l'écrivit pour répondre au désir de Master Jânas, apparemment sir William Jones.

[1] Dans un catalogue manuscrit qu'on trouve à l'*East-India House*, il y a l'indication de deux manuscrits de cet ouvrage : le premier intitulé ديوان محبّت خان حافظ رحمت خان روهيله *Diwân de Muhabbat Khân, fils de Hafiz Rahmat Khân le Rohilla*; et le second ديوان محبّت در زبان ريخته تصنيف نواب محبّت خان *Diwân de Muhabbat, en langue rekhta, composition du nabâb Muhabbat Khân.*

[2] Muhabbat a aussi écrit en puschtou, c'est-à-dire dans l'idiome particulier aux Afgâns, idiome nommé aussi *afgânî*, lequel était, à proprement parler, sa langue maternelle. Sir Gore possède aussi un exemplaire du diwân de Muhabbat en ce langage peu cultivé. On trouve l'indication du même volume dans le catalogue manuscrit de Muhammad Bakhsch, cité à la note précédente.

[5] اسرار محبّت. Ce titre fait aussi allusion au nom de l'auteur, et peut se traduire par *les Secrets de Muhabbat.*

[4] Il y a un poëme persan sur le même sujet, écrit par un Hindou nommé Lâla Jot Parkâsch, et intitulé *The Dustoor-i ischk, or the Loves of Susee and Punoon.* Il y en a un autre très-court par Mîr Maçûm Ba-

Le nabâb d'Aoude Açaf uddaula combla Muhabbat d'honneurs et d'égards, et ils firent des vers ensemble. Ce dernier demeurait encore à Lakhnau en 1215 (1800-1801), époque de la rédaction du *Gulschan-i Hind,* et s'y occupait toujours de poésie. Plus tard il habitait Bareilly [1], ainsi que nous l'apprend Bénî Narâyan, qui se flatte d'avoir été lié avec lui. Il cite un mukhammas de cet écrivain, et Alî Ibrâhîm et Lutf en donnent d'autres pièces.

Voici, en peu de mots, la légende qui fait le sujet du poëme de *Sacî et Panûn* dont je viens de parler [2] :

Un puissant Hindou qui n'avait pas d'enfants, quoique marié depuis plusieurs années, eut enfin une fille. Il consulta les astrologues sur le sort futur de cet enfant, dont la naissance comblait ses vœux, et auquel il donna le nom de *Saci* (lune), pour exprimer la beauté qu'on distinguait déjà dans ses traits enfantins. Ils prédirent qu'elle épouserait un Musulman. La douleur du père, en apprenant cette triste nouvelle, fut telle, que pour prévenir ce malheur, il se décida à faire périr sa fille. A cet effet, il la plaça dans un coffre qu'il jeta dans la rivière. Par hasard, ce coffre fut recueilli par un blanchisseur, qui l'ayant ouvert, y trouva l'enfant encore vivant; et comme cet homme n'avait pas d'enfants non plus, il l'adopta. Saci devint, en arrivant à l'âge de puberté, d'une beauté extraordinaire. Une caravane de marchands ayant passé par l'endroit où elle se trouvait, quelques-uns d'entre eux eurent occasion de la voir, et, à leur retour, en parlèrent au fils du gouverneur de leur province, lequel était

kerî; il est intitulé *Husn o Nâz,* la Beauté et la Gentillesse (*Journal of the Asiatic Society of Bengal*, février 1838).

[1] Ville de la province de Dehli et chef-lieu d'un district de ce nom. Ce fut la capitale de la principauté de courte durée de Hâfiz Rahmat Khân, père de notre écrivain.

[2] Voyez le *Journal de la Société asiatique* de Calcutta, *loc. cit.*

musulman. Celui-ci, enflammé par les discours de ces marchands, voulut aller juger par lui-même de l'exactitude de leur description. Il se déguisa en marchand, et partit avec la prochaine caravane. Pour parvenir plus facilement à son but, il se mit au service du blanchisseur qui avait adopté Saci, et eut ainsi l'occasion d'admirer sa beauté, qui était réellement très-remarquable. Bientôt il lui fit connaître l'amour violent qu'il avait conçu pour elle, il eut la satisfaction de la voir partager ce sentiment, et de l'épouser ensuite. Cependant la nouvelle de cet étrange mariage parvint aux oreilles du père de Panûn, et il envoya deux autres de ses fils pour ramener Panûn. Ceux-ci prirent si bien leurs mesures, qu'une nuit ils enlevèrent leur frère, et l'ayant placé sur un agile chameau, ils le conduisirent à leur père. Lorsque Saci apprit le départ de son époux, sa douleur ne connut point de bornes. Elle résolut de suivre ses traces; et après avoir marché l'espace de quarante kos, épuisée de soif et de fatigue, elle tomba sur la terre : mais une source miraculeuse jaillit à ses pieds. Elle continua sa route vers les montagnes, et là elle fut de nouveau assaillie par la soif. En ce moment un berger voulut lui faire violence; mais elle l'engagea à lui donner d'abord à boire. Pendant qu'il allait prendre du lait pour elle, Saci pria Dieu de la délivrer des malheurs de tout genre auxquels elle était en butte. Dieu exauça sa prière; la montagne sur laquelle elle était s'entr'ouvrit et se referma sur elle, laissant seulement en dehors le bord de son vêtement. De son côté Panûn fut à la recherche de sa bien-aimée, et arrivé au lieu où elle avait été engloutie, il pria Dieu de lui faire partager le même sort, ce qui eut lieu en effet.

MUHABBAT (ALI).

Bénî Narâyan cite un autre poëte hindoustani dont *Muhabbat* est le takhallus. C'est Mirzâ Alî Muhabbat, de Dehli, qui fut disciple de Calandar-bakhsch Jurat. J'ignore si cet écrivain est le même que celui que cite Mannû Lâl sous le nom de *Bahâdur Alî Muhabbat*.

MUHABBAT (WALI ULLAH).

Le schaïkh Walî ullah Muhabbat, de Dehli, fut un des disciples de Saudâ et des amis de Rind. Il habitait Farrukhâbâd à l'époque où écrivait Alî Ibrâhîm, qui ne nous donne pas d'autres renseignements sur ce poëte. Il ne cite de lui que deux vers dont il me paraît inutile de joindre ici la traduction.

MUHACCAC[1].

Ancien poëte du Décan de qui Alî Ibrâhîm cite simplement un vers dont voici la traduction :

Ne promets pas de montrer ta face à tous ceux qui te le demanderont; évite de prononcer de ta langue un mensonge.

MUHAMMAD ALI.

Mîr Muhammad Alî Tazmazî est auteur d'un tazkira ou Biographie des poëtes hindoustani, citée dans celle de Alî Ibrâhîm. On doit au même écrivain, qui est aussi nommé *Maulawî* et *Saïyid Muhammad Alî*, une traduction du *Schamscher Khânî*[2], abrégé en prose du *Schâh-nâma* de Firdaucî, par Tawakkul Beg. On sait que cet ouvrage est non-seulement une analyse du *Schâh-nâma*, mais qu'on y trouve des citations de ce poëme et

[1] محقق *vérifié, reconnu vrai.*
[2] شمشیر خانی

des anecdotes sur tous les personnages célèbres mentionnés par Firdaucì, avec leur histoire succincte. C'est cet ouvrage qu'a surtout suivi M. Atkinson dans son abrégé du *Schâh-nâma*, publié par le Comité des traductions orientales. La traduction de Muhammad Alì est intitulée *Schâh-nâma;* il y en a un exemplaire à la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta, copie qui provient de la collection du collége de Fort-William. Elle est en prose. On vante sa fidélité et l'élégance de son style [1].

MUHAMMAD HAÇAN.

C'est un élève et un imitateur de Mìr Taquî. Fath Alì Huçaïnî en cite un bon nombre de vers.

MUHAMMAD IBRAHIM.

Miyân Muhammad Ibrâhîm résidait, en 1824, à Madras, où il était munschì, c'est-à-dire qu'il y donnait des leçons d'hindoustani. Muhammad était fils de Malik Huçaïn, et petit-fils de Schaïkh Muhammad, de Béjapùr; il était *jamadâr* de cavalerie (commandant de mille cavaliers). Il a traduit la célèbre version persane des Fables de Pidpay intitulée *Anwâr-i Suhaïli*, en hindoustani du Décan ou dakhnì, langue, dit-il [2], que parlent tous les habitans de ce pays, grands et petits, riches et pauvres, militaires et marchands, hommes et femmes. Il a rendu la prose par de la prose, les vers par des

[1] Roebuck, *Annals of the college of Fort-William*, pag. 339.

[2] Dans la préface hindoustani de cet ouvrage, pag. 10.

vers, et a intitulé son livre *Dakhân anjân*[1], ou le Collyre du Décan. Toutefois cet ouvrage a été imprimé à Madras, non pas sous ce titre, mais simplement sous celui de *Dukhnee Unwaree Soheïlee, a Translation into the dukhun tongue of the Persian Unwar-i Soheïlee, for the use or the military officers of the Madras establishment, by order of the board of superintendence for the college of Fort Saint George. By Muhammad Ibraheem Moonshee; Madras, at the college Press*, 1824, in-fol. de 441 pages. Cet ouvrage est suivi d'un vocabulaire des mots particuliers au dialecte dakhnî qui s'y rencontrent; ils sont rendus en hindoustani du nord ou urdû. M. Shakespear a tiré beaucoup de mots de ce volume pour la troisième édition de son dictionnaire.

Ibrâhîm nous apprend qu'il voyagea pendant trois années dans tout le Décan, afin de recueillir çà et là des expressions particulières aux provinces méridionales de l'Inde, pour les insérer, lorsqu'il en trouverait l'occasion, dans son ouvrage, qui offre ainsi une sorte de répertoire de ces mots inusités dans le nord. L'auteur fait observer aussi que les genres des noms ne sont pas toujours les mêmes dans le nord et dans le midi de l'Inde, ainsi qu'on peut s'en assurer en lisant les ouvrages dakhnî les plus connus, tels que *Phûl-ban*, *Gulshan-i ischq*, *Mantic ultaïr* et *Yuçuf Zalikha*[2]; que les noms, par exemple, de *Kalila* et de *Dimna*, masculins dans le nord, sont féminins dans le midi.

[1] دکهن انجن

[2] Voyez, dans la table des ouvrages, l'indication des articles où il est parlé de ces poëmes.

Il y a plusieurs autres traductions dakhnî de l'*Anwâr-i Sohaïli;* mais j'ignore le nom de leurs auteurs : 1° J'ai un bel exemplaire manuscrit d'une de ces traductions qui a appartenu à Adam Clarke. Il a été copié en 1179 de l'hégire (1765 de Jésus-Christ). 2° Mon ancien élève et mon ami, M. Falconer, a un manuscrit d'une rédaction différente. 3° Il y a un manuscrit hindoustani de ce titre dans la bibliothèque royale de Berlin; il porte le n° 223 [1]. 4° Deux autres copies faisaient partie de la collection de sir G. C. Haughton, et il y en a eu plusieurs en vente chez des libraires. 5° Il y a aussi à la bibliothèque de l'*East-India House* un volume intitulé *Tarjama-i Anwâr-i Suhaïlì*, c'est-à-dire Traduction de l'*Anwâr-i Suhaïli*, en langue hindì (*bazabân-i hindi*). 6° Il y a un manuscrit qui porte le même titre à la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta, manuscrit dont la rédaction est attribuée au docteur Gilchrist.

MUHCIN.

Mìr Muhammad Muhcin[2], d'Akbarâbâd (Agra), était neveu (fils de frère) de Mìr Muhammad Taquì, et parent aussi bien qu'élève de Sirâj uddìn Alì Khân Arzù. Mìr, qui fut son maître, fait, dans sa biographie, l'éloge de son esprit et de son talent poétique, et il cite trois pages de ses vers. Muhcin n'avait que vingt ans à cette époque, et on avait tout lieu de croire qu'il se distinguerait de plus en plus dans une carrière où il avait

[1] C'est au savant professeur Wilken que je dois cette indication.

[2] محسن *bienfaisant, bienfaiteur.*

déjà obtenu des succès. Telle était l'opinion de son oncle. En effet plus tard, lorsque Alî Ibrâhîm rédigeait son *Gulzâr,* Muhcin était attaché à la cour du nabâb Sâlâr-jang, et avait écrit des poésies hindoustani estimées.

MUHIBB.

Schaïkh Walî ullah Muhibb[1], ami et compagnon de Saudâ, était originaire de Schâhjahânâbâd. Il a écrit des vers hindoustani dont le style est énergique et pur ; et il en a formé un diwân. Son talent poétique le fit accueillir avec empressement par le prince Sulaïman Schikoh. Mushafî nous apprend qu'il mourut d'un ulcère, en 1207 de l'hégire. Le même biographe cite trois pages de ses vers.

MUHLAT.

Mirza Alî Muhlat[2] était disciple de Jurat. Mushafî nous apprend que quelques années avant le temps où il écrivait sa biographie, Muhlat avait eu une discussion avec Alî Naquî Mahshar, et qu'ils allèrent se battre en duel au delà de la Gumtî[3]. Muhlat fut blessé, et lorsqu'il fut arrivé à sa maison, ses héritiers[4] eurent beau le presser de leur faire connaître celui qui l'avait frappé,

[1] محب *amant.*

[2] مهلت *retard, paresse.*

[3] Rivière qui se trouve dans l'Hindoustan du nord, et qui se jette dans le Gange, au-dessous de Bénarès.

[4] C'est-à-dire ses proches parents.

il ne voulut pas le leur indiquer, et peu de temps après il mourut de sa blessure.

MUHTARIM.

Khâja Muhtarim[1] Khân est compté parmi les poëtes hindoustani; mais je ne trouve aucun renseignement sur son compte dans les ouvrages biographiques originaux que j'ai pu consulter. Mushafî ne cite de lui que trois vers.

MUIN.

Schaïkh Muïn uddîn, et simplement *Muïn*[2], fut un des élèves les plus distingués de Mirzâ Muhammad Rafî Saudâ; toutefois il suivit le style de l'ancienne école. Il était habile dans tous les genres de poésie, mais un peu enclin aux discussions littéraires. Il était encore plein de vie à Lakhnau, en 1196 de l'hégire (1781-1782). Mushafî et Mannû Lâl citent de lui un gazal qui jouit de beaucoup de célébrité.

MUJRIM[3].

Auteur d'un diwân hindoustani dont la bibliothèque du collége de Fort-William possède un exemplaire qui a passé dans celle de la Société asiatique du Bengale.

[1] محترم *honoré, respecté.*

[2] معين *aide* (sous-entendu الدين *de la religion*).

[3] مجرم *pêcheur.*

MUKHLIS, DE MURSCHIDABAD.

Mukhlis[1] Alî Khân, de Murschidâbâd, connu sous le nom de *Mîr Bâkir,* était le neveu (fils de sœur) du nabâb Nawâzisch-i Muhammad Khân Schahâmat-jang. Les biographes originaux le représentent comme un beau jeune homme, qui faisait l'ornement des cercles. Il avait l'air ouvert et était d'un caractère égal, et il aimait le plaisir et la bonne chère. Il vivait dans le Bengale à l'époque où Ibrâhîm rédigeait son *Gulzâr.* Il a écrit un grand nombre de vers hindoustani, et les a réunis en un diwân fait à la manière des grands maîtres dans l'art d'écrire, mais où il s'agit un peu trop d'amour. Alî Ibrâhîm, qui l'avait connu particulièrement, cite quatre pages de vers extraits du recueil de ses œuvres. Lutf nous apprend que cet éloquent rossignol s'échappa du filet de l'existence en 1207 de l'hégire (1792-1793). En d'autres termes, il mourut en l'année susdite, dans la ville de Murschidâbâd sa patrie.

Voici la traduction d'un court gazal de ce poëte urdû :

Ah! ne te venge pas davantage de cet amant que tu as déjà immolé à demi. Je te rendrai mille grâces si tu renonces à me captiver entièrement.

Les gens favorisés du ciel désirent le martyre; pour eux l'épée de l'injustice est pareille à l'aile de l'oiseau merveilleux (le *humâ*), dont l'ombre est le pronostic d'un trône.

Lorsque mon amie dans un moment d'ardeur s'est unie à

[1] مخلص *ami sincère.*

moi, les larmes qu'elle a versées ont enflammé de dépit le cœur de mes rivaux.

Aussi Mukhlis doit le dire, il ne se plaint d'aucune injustice de la part de sa bien-aimée : il demeure ferme dans la voie de l'amour.

MUKHLIS (ANAND RAM).

Râé Anand Râm Mukhlis, de Dehli, était *wakil* (agent) du nabâb Itimâd uddaula. Il a écrit des vers hindoustani estimés; Alî Ibrâhîm en cite quelques-uns. Mîr nous apprend qu'il avait été d'abord élève de Mirzâ Bédil, puis de Siraj uddîn Arzû, qui l'a mentionné dans son tazkira. Un an environ avant l'époque où Mîr écrivait sa biographie, il mourut d'une hémorragie dont il était atteint depuis quelque temps.

MUKHLIS (BADI UZZAMAN).

Badî uzzamân Khân Mukhlis, de Dehli, auteur de poésies hindoustani, était remarquable par sa beauté physique et par ses qualités morales. Il était attaché à la cour du nabâb Schujâh uddaula, nabâb d'Aoude.

MUMTAZ.

Hafiz Fath Alî Mumtâz[1], de Dehli, est un des disciples de Saudâ. Il occupa un rang distingué (*mumtâz*) parmi les écrivains de son temps, ses émules. Il est,

[1] ممتاز *distingué.*

entre autres, auteur d'un masnawî où il décrit un bâton [1], et qui est écrit avec beaucoup d'énergie.

MUMTAZ (CACIM).

Mirzâ Câcim Mumtâz, fils aîné de Mirzâ Kâzim Alî Jawân, dont il a été parlé [2], a, comme son père, cultivé la poésie hindoustani. Bénî Narâyan cite de lui un gazal dans son Anthologie.

MUNIM [3].

Cet écrivain était frère de Câyim [4], dont il a été parlé plus haut. Il jouit de quelque célébrité parmi ses compatriotes comme poëte hindoustani.

MUNSCHI (GULAM-I AHMAD).

Gulâm-i Ahmad Munschî fut un des disciples de Mirza Mazhar Jàn Jànân. Il naquit à Dadrî, petite ville du district de Narnaul (province d'Agra). Il prit d'abord pour surnom poétique le mot *Wâquif* (intelligent). Il écrivait également bien en vers et en prose, en hindoustani et en persan.

[1] در تعریف لاٹھی

[2] Voyez l'article sur Jawân et l'article sur Ayân, autre fils de Jawân.

[3] منعم *libéral.*

[4] Voyez l'article consacré à ce poëte.

MUNSCHI (MUHAMMAD HUÇAIN).

Mîr Muhammad Huçaïn Munschî[1], de Dehli, était de la classe des Saïyid qui descendent de Riza, le huitième imâm. Son père se nommait, selon Bénî Narâyan, *Mîr Abu'lkhaïr,* et selon Mushafî, *Mîr Abû'lhusn.* Munschî était connu sous le nom de *Mîr Kalan*, et il exerçait la profession de maître d'écriture. Ses ancêtres étaient originaires de la Perse, mais depuis deux ou trois générations ils habitaient Schâhjahânâbâd. Munschî écrivait parfaitement le nastalic et était très-habile dans l'inscha[2]. Il avait lu un grand nombre d'écrivains persans, et il connaissait la langue arabe. Il remplissait, à l'époque où écrivait Mushafî, les fonctions de munschî ou de secrétaire auprès du prince Sulaïman Schikoh, et rédigeait beaucoup de lettres pour son patron; ce dont il s'acquittait parfaitement bien. Comme il avait une grande facilité à écrire en hindoustani, tant en prose qu'en vers, il retouchait souvent les vers de Sulaïmân Schikoh en les transcrivant, et de temps en temps il composait lui-même des poésies hindoustani. Il pouvait avoir vingt-huit ans en 1793-1794. Mushafî, qui nous donne ces renseignements, cite plus d'une page de ses vers; Bénî Narâyan en donne un gazal.

Je pense que c'est à cet écrivain qu'on doit un masnawî intitulé *Guldasta-i ischc*[3], c'est-à-dire le Bouquet

[1] منشی *écrivain* (amanuensis), professeur d'hindoustani et de persan.

[2] Voyez, au sujet de cet art, une note pag. 316.

[3] گلدستهٔ عشق

d'amour, ouvrage dont la Société asiatique de Calcutta possède un exemplaire.

MUNSCHI (MU-KAMAND).

Mû-Kamand Munschî est compté parmi les poëtes hindoustani. Mannû Lâl le cite dans sa rhétorique pratique intitulée *Guldasta-i nischât*.

MUNTAZIR.

Miyân Nûr ulislâm Muntazir[1], de Lakhnau, était fils de Schâh Faïz Alî, autrement dit *Pîr-gulâm*, lequel était le frère aîné de Schâh Badr-i Alî, et le fils de Schâh Muhammad Jalîl, qui était le frère cadet de Schâh Aquil, lequel était constamment vêtu de vert, et ne s'occupait que de Dieu et aucunement de lui-même. Mushafî, qui fut le maître de Muntazir, fait le plus grand éloge de ses qualités intellectuelles. Il dit qu'il avait étudié l'arabe, et qu'il avait lu beaucoup d'ouvrages persans tant en vers qu'en prose. Dès l'âge de dix ou douze ans il eut un goût prononcé pour la poésie; et comme la poésie et l'amour sont jumeaux[2], en même temps qu'il s'occupait de l'art des vers, il aimait une jeune beauté de douze ans, et cette passion le rendait presque insensé.

Quand il commença à faire des vers, il demanda des conseils à Mushafî, et continua depuis ce temps d'avoir toujours en lui la même confiance, quoique d'autres

[1] منتظر *attendant.*

[2] Réflexion de Mushafî.

poëtes habiles fissent leurs efforts pour l'attirer auprès d'eux. Il écrivait avec élégance et pureté, et Mushafî le considère comme un de ses élèves les plus distingués. Il avait vingt-cinq ans en 1793-1794. Bénî Narâyan cite dix pièces de vers de cet écrivain. Voici un de ces morceaux rendu en français :

Durant le temps de mon existence, je suis mort pour elle; mais, nouveau Messie, elle m'a rendu la vie. Tout ce que j'ai fait, en dehors de l'amour, a été mauvais.

Elle avait un caractère sauvage, mais à la fin je me suis lié avec elle. Mes amis ayant entendu mes vers bons et mauvais, les ont applaudis. Ce que Majnûn et Farhâd ont fait, je l'ai fait, et plus encore. Par le tortillement de ses boucles recoquillées, le trouble s'introduit dans mon cœur. Muntazir étant chaque *jour* dans la *nuit* de la séparation, ses soupirs brûlent son cœur comme la bougie enflammée.

MURID[1].

C'est le nom du père de Mîr Hamza Alî Rînd[2]. Il est un des écrivains hindoustani les plus célèbres parmi ceux qui ont vécu dans le temps de Muhammad Schâh. Il était également habile en musique.

MURUWAT.

Saguîr Alî Muruwat[3], connu sous le nom de *fils de*

[1] مرید *disciple.*

[2] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

[3] مروّت *générosité.*

l'Egyptien[1], était fils, selon Mushafî, de Kabîr Alî, autrement dit *Hakîm Kabîr Sumbulî*[2] *Schaïkh Ançârî*, dont il a été parlé dans cet ouvrage. C'est, dit Mushafî, un jeune homme capable et instruit. Il s'appliqua d'abord à la médecine sous son père, à Râmpour; ce qui ne l'empêcha pas de s'occuper de la poésie, art pour lequel il avait un goût décidé. Il se lia, à cet effet, avec un jeune poëte, Bakhû Khân, fils de Mustaquîm Khân. Sa société lui fut avantageuse à son début dans cette carrière. Il fit surtout des gazal et des cacîdah qui ont le cachet poétique. Il imitait la manière de Saudâ. Pendant qu'il était à Râmpour, en 1782, il mit en vers, à la manière du *Sihr ulbayân*, une ou deux histoires, et il voulait les soumettre à Haçan; mais comme à cette époque ce dernier était en voyage, Muruwat ne put agir conformément à son désir. Cinq années après, étant revenu à Râmpour d'un voyage qu'il avait fait à Bénarès, il écrivit une sorte de réponse à ce masnawî. Ce poëme était plein d'expressions et de figures nouvelles. Après qu'il l'eut terminé, il en fit faire des copies qu'il répandit. Plusieurs de ses amis s'en procurèrent, et sa réputation fut fondée sur ce masnawî. C'était, du reste, Mîr Haçan qui avait engagé Muruwat à s'occuper de poésie urdû, et qui avait aussi revu ses premiers essais. Ensuite, lorsqu'il résida à Rustamnagar, il consulta, à cause de la proximité, Mîyân Calandarbakhsch Jurat. Toutefois il ne se donne comme dis-

[1] پسر مصری

[2] C'est-à-dire *le docteur Kabîr*, *hakîm* signifiant *médecin*. Alî Ibrâhîm nomme son père *le schaïkh Muhammad Kabîr le médecin.*

ciple d'aucun de ces deux écrivains. Il était, à ce qu'il paraît, éclectique; car il s'exprime ainsi quelque part :

J'ai trouvé un épi dans chaque moisson; j'ai trouvé du plaisir dans chaque angle.

Muruwat fut attaché à la cour du nabâb Faïz ullah Khân. Mushafî, à qui nous devons ces détails, cite deux pages de ses vers.

MUSCHTAC (INAYAT ULLAH).

Inâyat ullah Muschtâc[1] était un pîrzâda de Sarhind. Mushafî dit qu'il n'était pas très-instruit, mais qu'il assistait souvent aux réunions de l'espèce d'académie que ce dernier avait établie à Dehli. Il paraît, du reste, que ce Muschtâc a écrit des poésies; car Mushafî le compte au nombre des poëtes hindoustani, et il cite de lui quelques vers.

MUSCHTAC, D'AZIMABAD.

Muhammad Culî[2] Khân Muschtâc, d'Azîmâbâd (Patna), était fils de Hâtim Culî Khân, qui était un des principaux officiers du nabâb Zîn uddîn Ahmad Khân Haïbat-jang, soubadâr d'Azîmâbâd. A l'époque où écrivait Alî Ibrâhîm, Muschtâc était un jeune homme distingué par son esprit juste et par ses bonnes qualités. Il était très-habile en musique, et il est auteur d'un grand nombre de vers.

[1] مشتاق *désireux.*

[2] قلی *esclave.* Mannû Lâl écrit علی *Alî.*

MUSCHTAC, DE DEHLI.

Mîr Haçan Muschtâc, de Dehli, est un poëte qui ne manquait pas de talent, mais qui s'était laissé aller à la paresse, et qui vivait dans la misèreà Faïzâbâd, à l'époque où écrivait Alî-Ibrâhîm.

MUSHAFI.

Gulâm-i Hamdânî Mushafî[1], nommé aussi *Mushafî Sâhib*, était fils de Walî Muhammad, et petit-fils de Darwesch Muhammad. Il appartenait à une famille distinguée d'Amroha[2]. Ses ancêtres étaient attachés à la cour du Mogol; mais à l'époque des désastres de l'empire des descendants de Tamerlan, sa famille fut ruinée. Mushafî se sentit, dès sa jeunesse, des dispositions réelles pour la poésie, et il acquit de bonne heure une grande facilité à écrire correctement. Il se mit alors à faire des vers hindoustani, vers qui se distinguent par la clarté, la pureté et l'originalité du style. Dans son tazkira, il s'excuse pour ainsi dire de ne pas avoir employé dans ses poésies la langue savante de l'Inde musulmane; il dit à ce sujet *qu'on n'écrit guère dans l'Inde que des vers hindoustani, d'autant plus que cette langue a acquis le même degré d'excellence qui distingue l'idiome persan.*

Mushafî habita d'abord Lakhnau, puis, vers 1190 de

[1] مصحفی *Coranien*, c'est-à-dire *qui a rapport au Coran*, lequel est nommé مصحف, c'est-à-dire *le livre* (*par excellence*).

[2] Ville de la province de Dehli, célèbre par la châsse de Miranjî ou Schaïkh Saddou, que les natifs y vénèrent.

l'hégire (1776-1777), il alla à Dehli, où il demeura pendant douze ans sous l'administration du nabâb Najaf Khân, sans solliciter de personne aucune faveur, uniquement occupé à se former au pur langage urdû qu'on parle dans cette capitale. Il tenait des réunions littéraires dans le genre de nos sociétés savantes, réunions qui furent fréquentées par les gens de lettres les plus distingués de Dehli. Il paraît qu'il retourna ensuite à Lakhnau, où il fut admis auprès du prince royal Sulaïmân Schikoh [1], et fut comblé de ses bontés. Ce fut alors qu'il mit au net le tazkira dont il est auteur, ouvrage dont il s'était occupé plusieurs années auparavant, et qu'il avait laissé en portefeuille. On lui doit les ouvrages suivants :

1° Trois diwân hindoustani. Il y a un exemplaire de son diwân (ou de ses dìwan) dans la belle bibliothèque de Chandû Lâl, d'Haïderâbâd.

2° Un autre diwân hindoustani qu'il fit à Dehli, et qui se compose de cacîdah, de gazal, de masnawî, etc.

3° Un *Tazkira-i Schuarâ-i Hindì*, écrit du reste en persan, avec une préface, un appendice consacré aux femmes auteurs, et un épilogue qui se termine par deux tarîkh sur la date de l'ouvrage.

4° Une portion d'un *Schâh-nâma*, jusqu'à la généalogie de Schâh Alam.

5° La bibliothèque du collége de Fort-William, à Calcutta, possède un manuscrit intitulé *Kulliyât-i Mushafì*, ou Œuvres complètes de Mushafì.

Il a fait en outre un tazkira des poëtes persans, deux

[1] Voyez l'article consacré à ce personnage.

diwân persans et même un troisième inachevé; mais je ne cite ces ouvrages que pour mémoire.

Les renseignements qui précèdent sont extraits du propre tazkira de Mushafî, qui a donné dans cette biographie un article sur lui-même, à la suite duquel il a cité huit pages environ de vers extraits de ses diwân hindoustani. Dans la préface du même ouvrage, il nous apprend qu'il écrivit cette biographie pour complaire à Mîr Mustahçan Khalîc[1], fils du célèbre Haçan, qui, enthousiaste de la poésie hindoustani, l'engagea à s'occuper de cet ouvrage. Il n'y parle guère, malheureusement, que des poëtes urdû qui ont vécu depuis le règne de Muhammad Schâh, en 1710, jusqu'à l'époque où il termina son ouvrage, c'est-à-dire en 1209 de l'hégire (1793-1794), sous le règne de Schâh Alam. Il a eu surtout en vue de faire connaître ses contemporains, sur lesquels il a pu avoir des renseignements certains. Lutf nous apprend qu'en 1215 (1800-1801) il était depuis quatorze ans à Lakhnau, dans une position peu fortunée. Bénî Narâyan, qui a écrit son Anthologie en 1814, ne dit pas que Mushafî fût mort à cette époque. Il en cite onze différents gazal.

Il paraît que Mushafî avait été lié avec le célèbre Haçan, car celui-ci termine le *Sihr ulbayân* par un tarîkh[2] en hindoustani, que Mushafî fit pour ce poëme, et par lequel on voit qu'il fut composé en l'année 1199 de l'hégire (1784-1785).

[1] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

[2] بہہ بہت خانۂ چین ہی بی بدل

MUSTAMAND.

Mustamand[1], de Dehli, est un des élèves de Faquîh Sâhib Dard. Il habitait Azîmâbâd, puis Murschidâbâd, à l'époque où écrivait Alî Ibrâhîm. C'est un poëte hindoustani distingué.

MUZAMMIL.

Muhammad Muzammil[2], contemporain de Schâh Abrû, est un écrivain hindoustani qui a de la célébrité parmi ses compatriotes. On dit qu'il devint fou dans les dernières années de sa vie. Quoi qu'il en soit, il se retira à Dehli, et y mourut entièrement retiré de la société. Alî Ibrâhîm cite de lui un vers dont voici la traduction :

Il doit être interdit de recevoir de l'or à cette belle, qui s'appelle à juste titre *Sîmtan* (corps d'argent).

MUZTARAB.

Lâla Durgâ Parschâd Muztarab[3], fils de Diwân[4] Bhawânî Parschâd, de la tribu des Kâyath (caste des

[1] مستمند *triste.*

[2] مزمّل, nom d'agent de la 2[e] forme du verbe arabe زمل, qui signifie *involvit, recondidit* (*illum in veste suâ*).

[3] مضطرب *agité, troublé, chagrin.*

[4] C'est-à-dire *ministre.*

Soudra), était, dit Mushafî, un jeune homme spirituel, d'une heureuse physionomie et d'un bon caractère. Il aimait beaucoup la poésie, et mettait de temps en temps au jour des pièces de vers. Il était lié avec Muhammad Içâ Tanhâ. On le compte avec juste raison parmi les poëtes urdû.

MUZTARR.

Lâlâ Kunwar Sen Muztarr[1], fils de Diwân Débî[2] Parschâd, et frère de Muztarab dont il vient d'être parlé, s'adonna, comme ce dernier, à la culture de la poésie. Ses ancêtres occupaient à Dehli un rang honorable et distingué; mais il naquit, selon Mushafî, à Lakhnau, et y fut élevé. Arrivé à l'âge de discrétion, il sentit en lui-même du goût pour la poésie; pendant qu'il fréquentait l'école, il faisait des vers hindoustani et même persans, qu'il n'osait, par timidité, montrer à personne: il se cachait même de ses parents. Plus tard, par l'entremise de Muhammad Iça Tanhâ, il fut admis au nombre des élèves de Mushafî. « Muztarr a beaucoup « de facilité, dit Mushafî, mais il lui manque des con« naissances théoriques. S'il s'applique à les acquérir, « nul doute qu'il ne devienne un écrivain distingué. »

[1] مضطر *dans la détresse, affligé.*

[2] *Débî* est ici synonyme de *Bahvânî*, nom sous lequel Parschâd a été désigné plus haut. Ce sont des noms de l'épouse de Sivâ, déesse de la mort, plus ordinairement nommée *Dargâ.*

NABHAJI[1].

Ce célèbre écrivain hindî florissait à la fin du règne d'Akbar et au commencement de celui de Jahânguîr son successeur, c'est-à-dire à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe. Il était de la caste des *Dom*[2], dont l'occupation est de tresser des paniers et de faire d'autres travaux analogues. Il naquit, dit-on[3], aveugle, et lorsqu'il n'avait que cinq ans, il fut exposé par ses parents, pendant un temps de disette, au milieu des bois, où il devait périr. Ce fut dans cette situation qu'Agradâs et Kîl, zélés propagateurs de la secte des Vaïschnava, le trouvèrent. Ils eurent pitié de son état d'abandon, et Kîl jeta sur ses yeux l'eau de son *kamandal*[4], ce qui fit recouvrer la vue à l'enfant. Ils le portèrent à leur *math*, où il fut élevé et initié dans la secte des Vaïschnava par Agradâs. Lorsqu'il fut parvenu à l'âge de maturité, il écrivit le *Bhakta mâla*[5], d'après le désir de son *gurû*. Cet ouvrage, dont le titre signifie *le Rosaire des dévots*, contient la vie des principaux saints hindous, spécialement des Vaïschnava. Il est composé de stances en hindouî très-difficile. Il a été revu et

[1] नाभाजि

[2] ڈوم ou ڈومڑا.

[3] H. H. Wilson, *Asiatic Researches*, tom. XVI, pag. 47.

[4] कमंडल, en sanscrit कमंडलु *pot à eau*, de terre ou de bois, employé par les faquîrs.

[5] भक्त माल

augmenté par Narâyan-dâs, sous le règne de Schâh Jahân, et commenté par Krischna-dâs, en 1713. Il a été aussi reproduit en hindoustani usuel. M. W. Price a donné des extraits intéressants, tant du texte (*mûl*) que du commentaire (*tîkâ*), dans ses *Hindee and Hindoostanee Selections*. Cet ouvrage a été très-utile à M. Wilson pour son savant et important travail sur les sectes hindoues. Cet habile indianiste possède plusieurs exemplaires de l'ancienne rédaction et de la moderne.

NABI.

Mîr Gulâm-i Nabî [1] Balâgramî, ou de Belgram, neveu (fils de sœur) de Mîr Abd uljalîl Balâgramî, a écrit deux mille quatre cents dohra [2] en langue hindî, si estimés qu'ils égalent, dit-on, ceux du célèbre Bihârî [3]. Il était aussi très-habile dans différentes sciences et dans l'art de la musique.

NACIKH.

Schaïkh Imâm-bakhsch, connu sous le surnom poétique de *Nâcikh* [4], natif, à ce qu'il paraît, de Lakhnau, est auteur d'un diwân hindoustani écrit dans un style original, à l'imitation de la poésie persane. C'est au lieutenant-colonel Low, résident de Lakhnau, que je dois ce renseignement, qu'il tient du bibliothécaire du

[1] نبی *prophète*, pour غلام نبی *serviteur du prophète.*

[2] دوهرا, synonyme de بیت *vers*, en ancien hindoustani.

[3] Poëte hindî dont il a été parlé dans cet ouvrage.

[4] ناسخ *copiste* (amanuensis).

dernier roi d'Aoude. Il y a un exemplaire de ce diwân dans la bibliothèque royale d'Aoude, et un autre dans celle du premier ministre du Nizâm, à Haïderâbâd.

NACIR.

Miyân Nâcir[1] est un des fils de Mîr Haïdar Jahân. Mushafì dit que c'était un jeune homme éloquent, qui fréquentait les réunions littéraires de Dehli, et qui y prit du goût pour la poésie, qu'il cultiva ensuite. Je pense que c'est le même écrivain dont Mannû Lâl cite plusieurs vers sous le nom de *Mîr Nâcir uddîn Nâcir.*

NACIR (ALI).

Nâcir Alì était natif d'Azîmâbâd. On le compte parmi les poëtes hindoustani. Bénî Narâyan donne de lui un gazal plein d'intérêt.

NADIM.

Schaïkh Alî Culî Nadîm[2], de Dehli, fut le maître d'Aschraf Alì Khân Figân. Il alla de Dehli à Murschidâbâd, et y fut attaché à la cour du nabâb Mîr Muhammad Jafar Khân. Ce fut en cette ville qu'il mourut. Il a surtout écrit beaucoup de marciya et de salâm, et c'est en ce genre qu'il a acquis de la célébrité.

[1] ناصر *défenseur.*

[2] نديم *compagnon.*

NADIR.

Nâdir[1], de Dehli, habitait Kotla Firoz Schah[2]. Il vivait sous le règne de Muhammad Schâh. C'est un poëte hindoustani qui, selon Alî Ibrâhîm, ne jouit pas d'une grande réputation.

NADIR (LALA GANGA SINGH).

Lâla Gangâ Singh Nâdir est un Hindou, disciple de Haçan, que Mushafî compte parmi les poëtes hindoustani, et dont il cite un vers.

NAIM[3].

Naîm ullah, de Dehli, disciple et ami de Schâh Muhammad Hâtim, est auteur d'un petit diwân hindoustani. Il fut employé par le nabâb Muhammad Yár Khân, et ayant écrit des vers à sa louange, il eut l'avantage d'être admis dans sa société, qui se composait des beaux esprits du temps. Il a été déjà question, dans cet ouvrage, des réunions que tenait cet ami de la littérature hindoustani, réunions où les poëtes urdû faisaient assaut de talent et de facilité. Naîm mourut d'hydropisie, à

[1] نادر *étonnant.*

[2] L'auteur veut désigner par là, apparemment, le quartier de Dehli où se trouve la tour de Firoz Schâh et d'autres anciens édifices élevés par ce monarque pâthan.

[3] نعيم *aise, volupté.*

Dehli, qu'il n'avait jamais quitté. Les biographes originaux citent de lui plusieurs vers.

NAJAF[1].

Parmi les biographes originaux que j'ai pu consulter, Mushafî est le seul qui parle de cet écrivain. Toutefois il ne donne aucun renseignement sur ce poëte, mais il en cite trois gazal qu'il a copiés dans un album, et qui lui ont paru d'une bonne facture.

NAJAT.

Schaïkh Haçan Rizâ Najât[2], de Dehli, avait le génie poétique et maniait très-bien la langue urdû. Après la dévastation de Dehli, ce poëte vint à Azîmâbâd, et y jouit pendant quelque temps de la bienveillance de Amî Hâjî Ahmad Alî Quiâmat. Il demeurait depuis quelques années, à l'époque où écrivait Alî Ibrâhîm, dans un village du sirkâr de Sâran, qui est une dépendance de la province de Bihâr. Il a écrit, entre autres, des marciya en l'honneur du prince des martyrs, mais peu de pièces de vers dans les autres genres; ce qui fait que sa réputation n'est pas aussi grande qu'elle aurait pu l'être.

[1] نجف, nom de la ville où est situé le tombeau d'Alî.

[2] نجات *salut, fuite.*

NAJI.

Muhammad Schâkir Nâjî[1], de Dehli, fut le contemporain et l'émule de Schâh Najm uddîn Abrû. Il vivait en effet sous le règne de Muhammad Schâh. Il était militaire de profession; mais il a acquis de la célébrité comme poëte hindoustani. Il était très-aimable, plaisantait volontiers et avait l'habitude de critiquer tout le monde. Un jour Mîr lui entendit réciter, dans une société, des vers facétieux de sa composition, qui excitèrent l'hilarité de l'assemblée. Il mourut à la fleur de l'âge. Ses vers ont été réunis en un diwân très-célèbre encore actuellement à Dehli, surtout par les idées gracieuses qui y abondent. Les biographes originaux en contiennent de nombreux extraits. Il a écrit dans le style métaphorique obscur qui distingue les écrivains hindoustani de l'époque où il vécut.

NALAN.

Muhammad Askar[2] Alî Khân Nâlân[3], de Dehli, était Mogol de nation. Il fut le premier élève qu'eut Mushafî, à Dehli. Ce dernier dit, à ce sujet, que Mîr Haçan[4] l'a donné, dans son tazkira, comme disciple de Schâh Hâtim, mais que c'est une erreur. Nâlân fréquentait assidû-

[1] ناجی *sauvé, libre*, etc.

[2] Mushafî et Bénî Narâyan le nomment *Miyân Askarî Nâlân.*

[3] نالان *se lamentant.*

[4] Et aussi Alî Ibrâhîm.

ment les réunions que Mushafî tenait chez lui, et avait en ce biographe la plus grande confiance. Toutefois Mushafî l'avait perdu de vue à l'époque où il écrivait son tazkira. Il en cite un vers seulement; mais Bénî Narâyan transcrit de lui le gazal dont la traduction suit :

Le *sort* a pris dans son filet le rossignol; le *sort*, ô Dieu! l'unira-t-il jamais avec la rose? Après avoir demandé congé à mon ami, j'ai éprouvé le mauvais effet du *sort* par le signe de ses yeux. Hélas! dans le temps où je suis séparée de mon ami de cœur, le *sort* fait écrire ce qui était dans mon *sort*. O mes amies! la faute que j'ai faite ne vient pas de mon cœur, ce sont les yeux de mon bien-aimé qui l'ont produite, ou bien c'est le *sort*. A qui Nâlân peindra-t-il ton isolement? C'était un cœur (qui l'avait causé), mais non pas le mien; ou plutôt c'était l'effet du *sort*.

NALAN (AHMAD ALI).

Mîr Ahmad Alî Nâlân, de Dehli, était, s'il faut l'en croire, un des disciples de Mirzâ Rafî Saudâ. Alî Ibrâhîm, en nous révélant cette circonstance dans l'article qu'il lui a consacré dans son tazkira, déclare en même temps qu'il ne lui reconnaît pas beaucoup de talent.

NALAN (WARIC-I ALI).

Mîr Wâric-i Alî Nâlân, d'Azîmâbâd (Patna), fils de Mîr Arzânî, naquit dans un village du Bihâr; mais il habita constamment Azîmâbâd, où il était à la tête d'une fabrique de verre. En 1195 de l'hégire (1781), il était encore jeune, et se distinguait par son talent poétique. Il fut un des disciples de Mirzâ Aschraf Alî Khân Figân.

NANAK.

Nânak Schâh, célèbre fondateur de la secte des Sikhs[1], est auteur de leur livre sacré nommé *Adi Granth*[2], ou le Premier Livre. C'est peut-être le même qui existe à l'*East-India House,* sous le titre de *Pothî Gurû Nânak Schâhi* (Livre du gurû Nânak Schâh), et qui est souvent cité sous le nom vague de *Granth*[3], comme le Coran des Musulmans sous celui de *Mushaf* (cahier). Ce livre enseigne qu'il n'y a qu'un Dieu tout-puissant et présent partout, qui remplit tout l'espace et pénètre toute la matière, et qu'on doit l'adorer et l'invoquer; qu'il y aura un jour de rétribution, où la vertu sera récompensée et le vice puni. Non-seulement Nânak y commande la tolérance universelle, mais encore il défend de disputer avec ceux d'une autre croyance. Il défend aussi le meurtre, le vol et les autres mauvaises actions; il recommande la pratique de toutes les vertus, et principalement une philanthropie universelle, et l'hospitalité envers les étrangers et les voyageurs[4].

[1] On ne sait généralement pas que l'étymologie du mot *Sikh* est hindoustani. Il vient de سکھ *apprends* (impératif de l'infinitif سکھنا), mot que Nânak disait souvent à ses disciples. Wilkins, *Asiatic Researches*, tom. I, pag. 317.

[2] आदि ग्रंथ. Ward, dans son *History, etc. of the Hindoos,* tom. III, pag. 460 et suiv., donne des extraits intéressants de cet ouvrage.

[3] Voyez le Catalogue de la vente de C. Stewart, n° 108. Le véritable *Granth,* ou Livre de Nânak, a été écrit en vers dans le dialecte du Penjâb ou Penjabî, avec les caractères de l'invention de Nânak, nommés par suite *gurû mukhî* (de la bouche du maître). Ce sont les mêmes dont on se sert encore dans ce dialecte.

[4] Wilkins, *Asiatic Researches,* tom. I, pag. 317 de la trad. française.

On conserve à la Bibliothèque royale de Paris une histoire manuscrite de Nânak, en hindoustani, où les sentences de cet habile réformateur sont citées en très-grand nombre, et à celle de l'*East-India House* le *Nirmala Granth*[1], ou le Livre pur, en brajbhâkhâ, et le *Pothî Sarab gani*[2], autre livre qui contient l'exposé des doctrines de Nânak. Il y a aussi à l'*East-India House* un volume intitulé : *Sikh-darsan, Pothî Nânak Schâh, dar nazm*, c'est-à-dire Sikh-darsan, Livre de Nânak, en vers. C'est apparemment le même ouvrage dont je possède un exemplaire qui porte le titre de *Sikhnî Bâbâ Nânak*[3], ou l'Enseignement de Bâbâ Nânak, en vers. Ce manuscrit se compose de 172 pages in-8° oblong[4]. Un ouvrage portant le même titre est indiqué parmi les livres de Farzâda. Dans le catalogue manuscrit des livres de Muhammad Baksch, se trouve un volume sur la religion des Sikhs, écrit en hindî, et intitulé *Sikhân Granth*[5], c'est-à-dire le Livre des Sikhs. Enfin, il y a plusieurs ouvrages qui contiennent des vers et des hymnes religieuses de la secte de Nânak; tel est, par exemple, celui

[1] निर्म्मल ग्रंथ. Une copie de ce livre fait partie de la collection Mackenzie. Cet exemplaire, dit M. Wilson dans son catalogue (tom. II, pag. 109), contient les quatre *mahal* ou lectures où sont exposées les doctrines religieuses des Sikhs, dans le dialecte hindou du Penjâb. Le manuscrit de l'*East-India House* ne contient que le premier *mahal*.

[2] Je n'ai pas vu ce titre écrit en caractères orientaux; j'en ignore l'orthographe véritable et la signification.

[3] سکھنی بابا نانک

[4] J'ai encore, dans ma collection particulière, un *Granth* hindî en caractères persans, vers et prose.

[5] سکھان گرنته

dont on conserve un exemplaire à l'*East-India House*, et qui est intitulé *Aschâr ba zabân-i bhâkhâ bar dîn-i Nânak Schâhî* (vers en langue bhâkhâ sur la religion de Nânak Schâh), et cet autre intitulé : *Diwân dar zabân-i bhâkhâ, yané Pothî Gurû Nânak Schâh* (Diwân en langue bhâkhâ, c'est-à-dire Livre du gurû Nânak Schâh).

Nânak naquit en 1469, dans un village de la province de Lahore nommé Talbindî; d'autres disent qu'il naquit sous le règne de l'empereur Bâbar, c'est-à-dire de 1505 à 1530. Il était encore jeune lorsqu'il se retira du monde pour vivre dans la dévotion et l'austérité. Ce fut dans la retraite qu'il forma un nouveau système de religion et qu'il composa le livre nommé par antonomase *Granth*[1]. Nânak mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Ses sectateurs visitent encore religieusement sa tombe jusqu'à ce jour. M. Ouseley a donné le portrait de Nânak dans ses *Oriental Collections*, t. II, p. 360; mais j'ignore si le dessin en est authentique.

NAND-DAS[2].

Auteur du *Panchâdhyâï*, ou les Cinq Lectures, poëme hindouî imité du *Guita Govinda*, sur les amours de Krischna et de Radhâ. On connaît le poëme sanscrit par la traduction de Jones, qui a paru dans les *Asiatic*

[1] Le savant M. Wilson m'a dit que par *Granth* on désigne généralement la collection de tous les ouvrages religieux des Nânak panthî, y compris les poésies de Sûrdâs, le *Râmâyana* de Tulcîdâs, enfin les principaux chants hindouî. C'est ainsi que le mot Bible (*Biblia*) signifie la réunion des livres révélés des Juifs et des Chrétiens.

[2] नन्द दास *serviteur de Nand*, père putatif de Krischna.

Researches, t. III, et dans ses œuvres. Le *Panchâdhyâï* a été édité par Madan Pâl et imprimé à Calcutta, à la typographie de Bâbû Râm; il forme un in-8° de 54 pages.

NARAYAN-DAS[1].

Écrivain hindî qui vivait sous le règne de Schâh Jahân. C'est lui qui a mis dans la forme actuelle, par des modifications et des additions, l'important ouvrage de Nâbhâji, intitulé *Bhakhta mâla*, production dont nous avons parlé un peu plus haut[2].

NAWA.

Schaïkh Zuhûr Nawâ[3], fils du maulawî Dalîl ullah, est un écrivain hindoustani spirituel et grave qui fut disciple de Miyân Bacâ ullâh. Mushafî, qui cite des fragments de ses poésies, nous fait savoir qu'il excellait surtout dans le cacîdah. Il nous apprend aussi qu'il reçut du prince Jahandâr[4] le titre de *Khânî*, qui est synonyme de *Khân*.

Nawâ est, je pense, auteur du diwân hindoustani désigné dans le catalogue manuscrit des livres du collége de Fort-William sous le titre de *Diwân-i Nawâï*[5].

[1] नारायन दास *serviteur de Nârâyan* (*Wischnou*).

[2] *Asiatic Researches*, tom. XVI, pag. 8.

[3] نوا *voix, chant.*

[4] Voyez l'article consacré à ce poëte royal.

[5] ديوان نوائی

NAWAZ.

Nawâz Kabischwar[1], poëte musulman qui est auteur d'une traduction en vers braj-bhâkhâ du drame sanscrit de *Sacountala,* traduction qu'il fit sur l'invitation de Maulâ Khân, fils de Fidâï Khân, lequel reçut de Farrukhsiyar, empereur mogol du temps duquel il vivait, le nom d'*Azam Khân.* M. Romer possède un exemplaire de cet ouvrage. Nawâz est cité dans la préface de *Sacountala* par Kâzim Alî Jawân. Voyez l'article consacré à cet auteur.

NEM CHAND[2].

Hindou de la tribu des Kschatrya à qui on doit un poëme hindoustani intitulé *Quissa-i gul ba Sanaubar Kâ*[3]. Ce masnawî a été imprimé récemment à Calcutta, sous les auspices de Bâbû Charan Sen et par les soins du brahmane Dâtâ Râm. C'est, à ce qu'il paraît, un roman-féerie, et il est indiqué comme traduit d'un ouvrage persan.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler, à l'article

[1] कबिश्वर. Ce mot signifie *prince des poëtes ;* il équivaut à l'expression ملك الشعرا des Musulmans. Il accompagne le nom propre de plusieurs écrivains hindî, entre autres de Sundar et de Sûrat, traducteurs, le premier du *Singhaçan battîcî,* le second du *Baïtal Pachîcî.*

[2] نیم چند

[3] قصهٔ گل با صنوبر کا *The Rose and Pine tree.*

sur Ahmad-Alî, de plusieurs ouvrages hindoustani portant le même titre, et roulant probablement sur le même sujet.

NIÇAR (ABD ULRAÇUL).

Mîr Abd ulraçul Niçâr[1] était d'Akbarâbâd (Agra). Ses ancêtres avaient occupé des emplois éminents sous l'empereur mogol Farrukh Siyar. Quant à lui, c'était un poëte distingué, ami de Mîr Taquî. On dit qu'il prit du goût pour la poésie dans la société de ce dernier écrivain. Quoi qu'il en soit, Mîr nous apprend dans sa biographie qu'il lui donnait des conseils pour ses vers. Mîr et Mushafî font l'éloge de son esprit, de son savoir et de son goût. Ce dernier l'avait souvent vu dans le village d'Amroha lorsqu'il commençait à s'occuper de poésie. Niçâr avait alors soixante ans environ. Mushafî ignorait s'il vivait encore à l'époque où il écrivait. Il cite de lui plusieurs vers, deux entre autres qui ont été attribués, dans le tazkira de Mîr Haçan, à Muhammad Schâkir Nâjî.

Bénî Narâyan parle d'un autre poëte nommé aussi *Abd ulraçûl Niçâr,* qui habitait Jahânguirâbâd (Dacca); mais c'est peut-être le même que celui dont il s'agit plus haut, quoique dans son Anthologie Bénî Narâyan lui ait consacré un article différent. Voici, au surplus, la traduction d'une courte pièce de vers que Bénî Narâyan donne comme l'ouvrage de ce dernier écrivain :

Le moindre souvenir de moi n'est pas *resté* à cet infidèle, et à moi il n'est pas *resté* la force de gémir. Quelle est la manière

[1] نثار *action de répandre quelque chose,* par suite *sacrifice.*

d'agir, envers la rose, de ce rossignol qui se contente de *rester* esclave sous le filet du chasseur? S'il ne peut habiter dans le même lieu que la rose, il doit se résigner à voir sa vie inutile *rester* en proie au vent de la destruction. Niçâr ayant entendu dire que la terre était un lieu de plaisir, y était accouru; mais pendant le temps qu'il y est *resté*, elle n'a été pour lui qu'un lieu de détresse.

Il y a un autre poëte qui avait d'abord pris pour takhallus le mot *Niçâr*, mais qui le changea ensuite en celui de *Hâkim*. On en trouvera la mention sous ce dernier nom.

NIÇAR (MIMAR).

Muhammad Zamân [1] Mimâr, ou l'architecte, connu sous le surnom poétique de *Niçâr*, était de la classe des Schaïkh. Ses ancêtres étaient architectes; ce fut un d'entre eux qui dressa le plan de la principale mosquée de Dehli. Niçâr trouva dans sa propre famille tous les moyens d'étudier l'architecture. Il fut d'abord employé à Dehli, comme architecte, par le nabâb Muhammad uddaula; mais lorsque celui-ci fut fait prisonnier, il entra au service du nabâb Zâbita Khân, et à l'époque où Mushafî écrivait, il était dans le nord de Dehli, attaché en la même qualité au râja Takaït Râé. Mushafî, pour faire

[1] Il faudrait prononcer proprement *Muhammad-i Zamân*, c'est-à-dire *le Mahomet du siècle;* mais dans les expressions semblables, qui sont devenues des noms propres, et qui, par conséquent, sont souvent employées dans la conversation, on ne fait pas sentir l'*i* de l'*izâfat*. On dit ainsi *Turâb Alî, Chirâg Alî, Ikrâm Alî*, etc. pour *Turâb-i Alî, Chirâgu-i Alî, Ikrâm-i Alî*, etc. Au lieu de *Muhammad Zamân*, Mushafî et Bénî Narâyan nomment cet auteur *Muhammad Aman*. Le dernier biographe lui donne au surplus, par erreur, le takhallus de *Niyâz*.

un jeu de mots, dit que comme il était architecte d'origine, il n'y a rien d'étonnant qu'il sût bâtir (faire) avec adresse les vers hindoustani. Il fut disciple de Schâh Hâtim. Il fréquentait les réunions littéraires que tenait Mushafî. Il a écrit un petit diwân, dont Mushafî donne trois pages. Bénî Narâyan cite de cet écrivain, dans son Anthologie, un poëme remarquable par des jeux de mots. Voici la traduction de quelques-uns de ses vers que nous fait connaître Mannû Lâl :

Cette beauté qui fait honte à la lune, s'est emparée de mon cœur. De ses yeux tombent des larmes comme si elles s'étaient détachées des étoiles. Le hinna, charmante parure, est jour et nuit appliqué à ses pieds.

Sache bien que mon cœur se brise plus facilement qu'une fiole légère. Tiens-le en ta possession et ne le jette pas au loin comme une balle. Les boucles attrayantes de tes noirs cheveux ont serré mon cœur, malgré les conseils réunis des sages du siècle.

NIÇAR (SADA SINGH).

Sadâ Singh Niçâr, de Dehli, est un poëte hindoustani duquel Alî Ibrâhîm se contente de citer un vers.

NIHAL-CHAND.

Le munschî Nihâl-Chand[1] est un écrivain hindoustani natif de Dehli et surnommé cependant *Lahorî,* c'est-à-dire de Lahore, ville où il avait apparemment résidé longtemps. Il a reproduit, en hindoustani-urdû, l'ancien

[1] نہال چند *heureuse lune.*

roman hindî d'abord traduit en persan, en 1124 de l'hégire (1712), par le schaïkh Izzat ullah du Bengale, sous le titre de *Gul-i Bakâwalî* [1], c'est-à-dire la Rose de Bakâwalî, et il lui a donné le titre de *Mazhab-i ischc* [2], c'est-à-dire la Doctrine de l'amour. Toutefois la première édition de ce roman, publiée par les soins du docteur Gilchrist, a paru sous le titre de : *Gool-i Bukawulee, a tale,* etc. [3]; mais la seconde, publiée en 1815 par T. Roebuck, porte le véritable titre que lui a donné Nihâl-Chand [4]. Cette traduction a été revue par Mîr Scher Alî Afsoz; elle est écrite en prose entremêlée de vers. C'est un des ouvrages hindoustani le plus élégamment écrits, et un de ceux qui sont considérés comme classiques. Il est d'ailleurs plein d'intérêt comme narration, et sous le point de vue des doctrines religieuses et philosophiques de l'Inde, aussi bien que sous le rapport ethnographique. On a pu en juger par l'abrégé que j'en ai donné dans le *Journal asiatique*, en 1836.

Nihâl paraît avoir aussi rédigé un masnawî sur le même sujet; car dans le catalogue des livres de la Société asiatique de Calcutta, après la mention de la rédaction en prose, il y a un autre article qui porte les

[1] گل بکاولی

[2] مذهب عشق

[3] Calcutta, Hindoostanee Press, 1804, in-4°. Cette édition est dédiée à David Robertson, protecteur de Nihâl.

[4] Je soupçonne que, dans l'origine, le titre hindoustani de ce roman devait être *Tâj ulmulûk,* qui est le nom de son héros; car l'impression d'un ouvrage sous ce titre avait été annoncée à Calcutta, en 1802, dans les *Primitiæ Orientales* et ailleurs, et je suis persuadé qu'il n'est pas question d'un autre ouvrage.

mots *Aïdan manzûm*, c'est-à-dire *même ouvrage en vers.*

Pressé par les circonstances difficiles qui ont signalé dans l'Inde la fin du siècle dernier, Nihâl vint à Calcutta, *actuellement la capitale de l'Hindoustân* [1]. Là il fut attaché au capitaine D. Robertson, et ce fut par son entremise qu'il connut le docteur Gilchrist. Ce dernier reconnaissant en lui des talents littéraires, l'engagea à entreprendre le travail dont je viens de parler, en 1217 de l'hégire (1801-1802 de Jésus-Christ). Outre les deux éditions mentionnées plus haut, il y en a une, entre autres, publiée à Calcutta, en un volume grand in-8°, dans l'année 1827, par Muhammad Faïz ullah et Muhammad Ramazân, à l'imprimerie du maulawî Badr-i Alî.

NISCHAT.

Aïçar Singh Nischât [2] est un Hindou qui est compté parmi les poëtes hindous'ani. Mannû Lâl cite de lui ces deux vers remarquables par la singulière allégorie qui les termine :

Celle que mon cœur aime est très-belle; c'est une pérî, une houri aux formes charmantes, au visage agréable. En voyant la beauté de l'anneau qui orne sa narine, le souffle s'est arrêté dans son joli nez pour la contempler.

[1] Ce sont les propres paroles de Nihâl. Voyez la préface hindoustani du *Mazhab-i ischc*, pag. 7.

[2] نشاط *joie*, etc.

NIYAZ[1].

Il est auteur d'un masnawî intitulé *Mahdî bé Nazîr*[2], c'est-à-dire Mahdî[3] l'incomparable.

Cet ouvrage traite apparemment de Mahdî, le douzième imâm que les Musulmans imamiens croient encore vivant. Il y en a un exemplaire à la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta.

NIZAM.

Le nabâb Imâd ulmulk gazî uddîn Khân Bahâdur Firoz-jang Nizâm, nommé *Bakhschî ulmamâlik* sous le règne d'Ahmad Schâh, fils de Muhammad Schâh, et *Wazîr ulmamâlik* sous celui d'Alamguîr II, prit pour takhallus le mot *Nizâm*[4], qui fait partie de son nom, et aussi le nom d'*Açaf*, sous lequel il est même plus connu. C'est sans doute cet auteur dont il existe un diwân persan cité dans la collection de Tippou[5], diwân dont M. N. Bland possède une copie. Nizâm se distingua parmi les *omra* de son temps par sa bravoure, son ha-

[1] نیاز *supplication, pauvreté*, etc.

[2] مهدی بی نظیر

[3] On pourrait lire aussi *mihdî*, qui est le nom du *Lawsonia inermis* avec les feuilles duquel les Indiens se teignent les mains et les pieds.

[4] نظام *ordre, arrangement.* Cet auteur devait se nommer probablement *Nizâm ulmulk* (et par suite, simplement *Nizâm*). Dans le diwân persan que je lui attribue, il est nommé *Mirzâ Nizâm ulmulk.*

[5] C. Stewart, *A descriptive Catalogue of the Oriental Library of Tippoo*, pag. 78.

bileté dans différentes sciences, et par son intelligence facile. Il écrivait admirablement les lettres et s'énonçait parfaitement bien. En 1195 de l'hégire (1780), il était dans le Sinde, où il vivait dans la détresse. Il a laissé des poésies hindoustani très-estimées; Mushafì en cite des fragments.

NIZAM UDDIN[1].

Écrivain dakhnî qui est auteur d'un poëme sur le mariage de Fatime, fille du Prophète, poëme qui est intitulé *Tazwîj-i Bibî Fâtima*[2] ou *Dar bayân-i Tazwîj-i, etc.*[3] Il y a plusieurs autres poëmes hindoustani sur Fatime, dont je ne connais pas les auteurs. Le premier est la vie de Fatime; il est intitulé *Quissa dar ahwâl-i Bibî Fâtima*[4]. C'est un masnawì en dialecte dakhnì, où il est question, non-seulement de Fatime, mais de son mari Alì et de ses enfants Haçan et Huçaïn. Le second traite des miracles de Fatime; il est intitulé *Quissa-i Mujiza-i Bibì Fâtima*[5]. Il est dû, je pense, à l'auteur du *Traité des miracles de Jésus-Christ*[6], car il se trouve dans le même volume de la bibliothèque de l'*East-India House*[7], et il est de la même écriture. Le

[1] نظام الدین *arrangement de la religion.*

[2] تزویج بی بی فاطمه *le mariage de Madame Fatime.*

[3] در بیان تزویج, etc. *Sur l'explication du mariage, etc.*

[4] قصهٔ در احوال بی بی فاطمه

[5] قصهٔ معجزه بی بی فاطمه

[6] Voyez l'Appendice sous le titre de *Quissa-i Bibi Mariam.*

[7] N° 393 du fonds Leyden.

troisième est le *Tawallud nâma-i Khâtûn-i jinnat*[1], c'est-à-dire le Livre de la naissance de la reine du ciel (Fatime); le quatrième, le *Wafât nâma-i Khâtûn jinnat*[2], c'est-à-dire le Livre de la mort de la reine du ciel (Fatime). J'ai dans ma collection particulière un exemplaire de ces deux derniers ouvrages; ils sont écrits en caractères naskhî. Nizâm uddîn est aussi auteur d'un autre masnawî intitulé *Khoprî-nâma*[3], ou le Livre du crâne, qui n'est autre chose qu'une anecdote de la vie de Jésus-Christ, anecdote qui a été racontée par différents écrivains orientaux. D'Herbelot cite un ouvrage dont cette histoire fait le sujet. Il est intitulé *Kissat al jam jamat*, c'est-à-dire Histoire du crâne. « C'est, dit-il, l'histoire « d'une tête de mort ressuscitée par Jésus-Christ, et du « discours qu'elle lui tint. Cette fiction est tirée du crâne « d'Adam, que les Chrétiens orientaux tiennent avoir « donné le nom au mont Calvaire où Jésus-Christ fut « crucifié. »

NIZAR.

Khâja Muhammad Akram Nizâr[4] est un des disciples de Mîr Muhammad Taquî Mîr; il appartenait à l'ordre religieux des Faquîrs. Les biographes originaux le comptent parmi les poëtes urdû et citent quelques vers de lui.

[1] تولّد نامۂ خاتون جنّت

[2] وفات نامۂ خاتون جنّت

[3] کھوپری نامہ

[4] نزار *mince, chétif.*

NUR-I ALI.

Le saïyid Nûr-i Alî[1] Bangâlî, c'est-à-dire du Bengale, est auteur d'un roman en prose urdû sur Nal et Daman intitulé *Bahâr-i ischc*[2], c'est-à-dire le Printemps de l'amour. On conserve un exemplaire de cet ouvrage à la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta. Cet exemplaire provient de la bibliothèque du collége de Fort-William.

NUR KHAN.

Nûr Khân Quissa Khân[3] est auteur :

1° D'un poëme descriptif sur Calcutta intitulé *Masnawî-i Ahwâl-i Kalkatta*[4], ouvrage dont il existe un exemplaire manuscrit à la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta.

2° D'un roman intitulé *Quissa-i buland akhtar*[5], c'est-à-dire Histoire de l'astre élevé. Ce second ouvrage, dont j'ignore le sujet, se trouve à la suite du premier, dans le même volume.

[1] نور على *la lumière d'Alî.*

[2] بهار عشق

[3] قصه خوان, c'est-à-dire *conteur.*

[4] مثنوى احوال كلكتّه

[5] قصهٔ بلند اختر

NUSRATI.

Nusratî [1] est un très-célèbre écrivain du Décan. Il vivait vers le milieu du XVIe siècle. Il est auteur des ouvrages suivants :

1° *Gulschan-i ischc*, ou le Jardin d'amour, histoire du Kunwar Manohar, fils de Surâj Bhanû et de Madmâlâti. On trouve des copies de cet ouvrage dans la bibliothèque de l'*East-India House* et dans d'autres collections. La bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta en possède un exemplaire avec des dessins coloriés. Du reste, je pense qu'il y a des histoires de Manohar et de Madmâlâti par d'autres auteurs hindoustani. Il existe un manuscrit intitulé *Manohar Madmâlâti*, en dialecte dakhnî, dans la bibliothèque du Nizâm, à Haïderâbâd, et ce manuscrit n'est peut-être pas l'ouvrage de Nusratî, qui porte proprement le titre de *Gulschan-i ischc*. Outre ce dernier ouvrage, il y a aussi à l'*East-India House* plusieurs manuscrits sur ce sujet intitulés *Quissa-i Manohar Kunwar o Madmâlâti* [2], c'est-à-dire Histoire du prince Manohar et de Madmâlâti. Un entre autres se compose de 500 pages environ ; il est écrit en dialecte dakhnî. Ward [3] cite un ouvrage intitulé *Madhû Mâlatî*, qui est écrit dans le dialecte de Jaïpûr. Il roule apparemment sur la même légende. Un ouvrage sur le même sujet, écrit en persan mêlé de stances hindoustani, et portant le titre de

[1] نصرتی *victorieux.*

[2] قصهٔ منوهر کنور و مدمالات

[3] *History of the literature, etc. of the Hindoos*, tom. II, pag. 481.

Quissa-i Madamâlâti, fait partie de la collection Mackenzie et est indiqué par M. Wilson dans le catalogue de cette précieuse bibliothèque, comme étant d'origine hindoue.

2° *Guldasta-i ischc*, ou le Bouquet d'amour, recueil de pièces de poésie dakhnî.

3° *Alî-nâma* ou *Tarikh-i Alî Adil Schâbî*, c'est-à-dire Histoire de Alî Adil Schâh, roi de Béjapour, masnawî très-étendu comprenant des cacîdah et d'autres pièces de poésie destinées à célébrer des événements mentionnés dans cet ouvrage. La bibliothèque de l'*East-India House* en possède un exemplaire ancien en caractères naskhî d'une belle conservation.

PAKBAZ.

Miyân ou Mîr Salâh uddîn, autrement dit *Makhan*, et connu sous le surnom poétique de *Pâkbâz* [1], était fils du saïyid Miyân Schâh Kamâl, et petit-fils du saïyid Schâh Jalâl. Il se forma dans la ville de Dehli à la poésie, sous Yakrang et Uzlat. Il vivait habituellement dans la retraite, occupé principalement de pratiques de piété. Il assistait néanmoins aux réunions des Amis de la littérature hindoustani, réunions qui se tenaient à Dehli le 15 de chaque mois, et dont Mîr [2] parle souvent dans sa biographie. Fath Alî Huçaïnî cite de lui plusieurs vers dans son tazkira.

[1] پاکباز *pur*, c'est-à-dire *honnête*.

[2] Voyez l'article consacré à ce célèbre écrivain.

PANCHYA.

Schâh Panchyâ [1], de Dehli, était un derviche de l'ordre des *Azâd* [2]. Il a laissé des vers hindoustani en grand nombre. Toutefois Alî Ibrâhîm, le seul des biographes originaux qui parle de cet écrivain, n'en cite qu'un seul vers.

PARAMALLA.

Paramalla, fils de Sankara [3], est auteur d'un livre jaïn intitulé *Srîpâla Charitra* [4]. M. Wilson possède un exemplaire de cet ouvrage dans sa nombreuse collection de livres hindî. Il sera parlé plus loin d'un autre ouvrage jaïn, qui porte le même titre.

PARWANA.

Le raja Jaswant Singh Parwâna [5], autrement dit *Gâgâjî,* était fils du mahâ râjâ Bénî Bahâdur, un des principaux lieutenants du nabâb Schujâ uddaula. Cet écrivain fut disciple de Lâla Sarb Singh Diwâna [6]. Il était spirituel et instruit. Il commença d'abord à écrire en persan;

[1] Ce mot paraît être écrit پنچھیا; j'en ignore la signification.

[2] Ou indépendants, sorte d'ordre religieux musulman.

[3] J'ignore si c'est le même personnage dont il sera parlé sous le nom de *Sankara Acharya.*

[4] श्रीपाल चरित्र

[5] پروانه *papillon,* la teigne qui se brûle à la buugie.

[6] Voyez son article.

mais voulant rendre son nom plus populaire, il renonça à cette langue savante, désormais morte pour l'Inde, et adopta, pour ses compositions, l'hindoustani sa langue maternelle. Il travailla nuit et jour pendant douze ans, nous dit Mushâfî, à tracer des vers hindoustani; aussi, à l'époque où ce dernier travaillait à sa biographie, Parwâna avait-il acquis une grande facilité à versifier. Il a imité Saudâ dans le gazal et le cacîdah; toutefois il s'est attaché à exprimer des figures nouvelles; ses poésies sont intéressantes et écrites avec élégance. Il faisait grand cas de Mîr Taquî, de Mîr Haçan, de Miyân Bacâ ullah, et avait quelquefois recours à eux pour les consulter. Plus tard il s'adressait à Mushafî, et lui soumettait ses productions. Il paraît qu'il a réuni en diwân ses poëmes de peu d'étendue, car la bibliothèque du collége de Fort-William, à Calcutta, en possède un exemplaire.

En l'an 24 du règne de Schâh Alam II (1785), il habitait Lakhnau.

PARWANA, DE MURADABAD.

Saïyid Parwân Alî Parwâna, de Muradâbâd, est un poëte hindoustani distingué. Il renonça de bonne heure au monde, et prit les vêtements de la pauvreté spirituelle. Les biographes originaux citent de lui plusieurs vers.

PETAMBUR SINGH.

Hindou converti au christianisme, à qui on doit des *Mémoires* écrits en hindoustani, et publiés à Calcutta, en 1820[1], sous le titre de : *Memoir of Petambur Singh, a native Christian.*

PHATYOLA-VÉLO.

Écrivain du Jaïpûr, qui est auteur d'un guîta cité par Ward dans son précieux ouvrage sur l'histoire, la mythologie et la littérature des Hindous[2].

PIR.

Pír[3] est, à ce qu'il paraît, le takhallus d'un poëte hindoustani du Décan, de la secte des Sunnites, qui se nommait *Mahmûd,* et à qui on doit, entre autres, un masnawî intitulé *Kissa-i Malîka bâdschâh*[4], c'est-à-dire Histoire de la reine Malîka. Or cette Malîka est une princesse grecque sur laquelle il y a aussi un roman persan dont on trouve un exemplaire parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris. L'auteur du roman hindoustani sur le même sujet donne en effet

[1] Missionary Press, in-12.

[2] Tom. II, pag. 481.

[3] پیر *vieillard.*

[4] قصهٔ ملیکه بادشاه. J'ai un exemplaire de cet ouvrage dans ma collection particulière.

son travail comme une traduction du persan; mais on sait que, par traduction, les Orientaux entendent généralement une imitation, ou même un ouvrage écrit sur une légende qu'un ou plusieurs écrivains ont déjà fait connaître.

Je pense que c'est le même écrivain dont Mîr parle sous le nom de *Mahmûd*, et dont il cite deux vers écrits en dialecte dakhnî.

PIYAM.

Scharaf uddîn Alî Kkân Piyâm [1] naquit à Akbarâbâd (Agra). Il vivait sous l'empereur mogol Muhammad Schâh. C'est un écrivain distingué, qui est auteur d'un diwân rekhta ou hindoustani. Il a aussi écrit en persan. Mîr, qui était son compatriote, et qui était très-lié avec son fils Miyân Najm uddîn Salâm [2], avait été dans le cas de connaître cet auteur. Il cite de lui quelques vers, que reproduisent Alî Ibrâhîm et Fath Alî Huçaïnî.

PREM KESWARA DAS.

Auteur d'une traduction hindouî du xiie livre du *Bhagavat*, ouvrage dont la bibliothèque de *l'East-India House* possède un exemplaire. Voyez à l'article *Bhû Pati* la mention de deux autres traductions hindî du même ouvrage.

[1] پیام *message.*

[2] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

PRIYA-DAS [1].

Est auteur d'un Bhagavat en dialecte du Bandelkand, ouvrage qui est cité dans Ward (*View of the History, etc. of the Hindoos*, t. II, p. 481).

PUSCHPA DANTA [2].

Auteur d'un poëme intitulé *Mahîna Stotra*. J'en trouve la désignation dans le catalogue des livres de feu Marsden, p. 307; mais la manière ambiguë dont il est indiqué me fait craindre qu'il ne soit en sanscrit ou en bengali [3].

QUINAAT.

Mîrzâ Muhammad Beg Quinâat [4], de Lahore, fils de Haçan Beg, est un des disciples de Mîrzâ Jafar Alî Hasrat. Il résidait à Lakhnau en 1196 (1781-82). On le compte parmi les écrivains hindoustani.

QUISMAT.

Le nabâb Schams uddaula Quismat [5] était le fils aîné

[1] प्रिय दास *serviteur du bien-aimé.*

[2] पुष्पदान्त; de पुष्प *fleur*, et de दान्त *donneur.*

[3] Voici ce qu'il y a dans ce catalogue, au sujet de ce volume : *Mahînâ Stotrâ : a Hindû poem by Pushpa Danta*, 12mo oblongo.

[4] قناعت *contentement*, *αὐτάρκεια.*

[5] قسمت *sort.*

du nabâb Culî Khân. Il appartenait à une famille célèbre par son ancienneté et par sa bravoure. A l'époque où Quismat jouissait de toute la confiance de Mirzâ Jahândâr Schâh, Mushafî eut occasion de le connaître, il devint même très-lié avec lui. Quismat consultait, sur ses vers, Miyân Jafar Alî Hasrat, et après la mort de ce dernier, Mushafî. Il se distingua surtout dans les salâm et les marsiya. On le compte parmi les écrivains hindoustani les plus distingués. On lui doit, entre autres, le gazal dont la traduction suit :

Si cette idole infidèle venait une nuit sur le toit de mon logis, elle paraîtrait une seconde lune devant la lune du firmament. Tes cils se sont introduits dans mon sein, de telle manière que je n'ai pas eu une seule portion de mon cœur qui ne fût percée. Qui est-ce qui peut résister à ton ordre? Si Rustam ne s'y soumettait pas, il périrait. Si tu paraissais dans le bazar du monde, le soleil descendrait du firmament, la tête baissée. Quismat! lorsque ce visage semblable à la lune paraîtra, on le prendra pour l'astre lumineux de la nuit obscure.

RAÇAI [1].

Alî Ibrâhîm est le seul des biographes originaux qui parle de ce poëte urdû. Il en cite deux vers singuliers dont voici la traduction :

Le cœur de bien des malheureux est attaché à ces tresses ambrées. O peigne, prends bien garde qu'aucun de ces cheveux ne se rompe. Tu emportes le cœur de Raçâï, qui est aussi tendre que la fiole la plus légère est fragile ; mais il ne se brisera pas (il pourra supporter le choc violent de l'amour).

[1] رسائی *habileté*, etc.

RACIKH.

Tâlib-i Huçaïn Râcikh[1] est compté parmi les poëtes hindoustani. J'ignore si c'est le même écrivain dont Bénî Narâyan cite un gazal sous le nom seul de *Râcikh.*

RAE-SINGH[2].

Auteur d'un *Râmâyana* hindouî intitulé *Pothî Râmâyana*, ou le Livre du Râmâyana. On en conserve un exemplaire au *British Museum*, écrit en caractères persans. Il est formé de strophes de sept, huit ou neuf vers.

RAFAT.

Schaïkh Muhammad Rafi, connu sous le takhallus de *Rafat*[3], était originaire d'Allahâbâd; mais il vint résider à Azîmâbâd, et y fut du nombre des officiers du nabâb élevé Mîr Muhammad Câcîm Khân. Selon Alî Ibrâhîm, qui l'avait connu, il avait l'air ouvert et était très-aimable. On lui doit des poésies urdû.

[1] راسخ *ferme, solide.*

[2] رايسنگھ ou mieux राजा सिंह *roi-lion.*

[3] رفعت *élévation.*

RAFIC[1].

Poëte hindoustani qui résidait dans la ville de Patna, avant l'époque où Bénî Narâyan écrivait son Anthologie. Ce biographe cite de lui un gazal très-remarquable dans l'original, et dont je ne donne cependant pas la traduction, parce qu'il ressemble trop à un autre qu'on trouve pag. 19 de ce volume.

RAGUIB.

Muhammad Jafar Khân Râguib[2], de Dehli, neveu du nabâb Lutf ullah Khân Sâdik, était d'une famille très-distinguée. A l'époque où Ibrâhîm écrivait, Râguib résidait depuis quelque temps à Azîmâbâd, où il jouissait de la considération, et se livrait avec avantage à la culture de la poésie hindoustani et persane. Il est auteur d'un diwân urdû dont la bibliothèque du collége de Fort-William, à Calcutta, possède un exemplaire.

RAHMAN[3].

Auteur d'un diwân hindoustani dont la bibliothèque que je viens de mentionner possède aussi un exemplaire.

[1] رفیق *compagnon.*

[2] راغب *désireux.*

[3] رحمان *miséricordieux.*

RAJ-KRISCHAN.

Le mahâ râjâ Râj-Krischan Bahâdur naquit en 1782[1]. Son père, le mahâ râjâ Naba ou Nava-Krischan Bahâdur, fut d'abord munschî de l'honorable Warren Hastings, lorsqu'il était bien jeune encore, jusqu'en l'année 1750. Plus tard il accompagna le gouverneur général, lord Clive, à la cour de Dehli, en qualité de secrétaire. Après avoir reçu différentes distinctions qu'il dut à sa bonne conduite, il mourut en 1798, à l'âge de soixante-trois ans.

Son père fit don à la Compagnie anglaise d'une portion de terre située au centre de Calcutta, terrain sur lequel fut élevée la cathédrale de Saint-Jean. Ce râjâ fut très-zélé pour la cause anglaise pendant les troubles qui précédèrent l'élévation de Mîr Jafar au soubadârî. Pendant la guerre qui eut lieu avec Mîr Câcîm, il accompagna le major Adams, jusqu'à ce que ce soubadâr fut chassé de la province.

Il était le petit-fils de Râm-charana Déva, qui était le payeur général de son altesse le nabâb d'Arcate, et qui ayant été chargé d'anéantir une tribu de Mahrattes, nommés *Barguî*, qui habitait le midi de l'Inde, la défit plusieurs fois, mais finit par être tué en combattant avec ces rebelles.

Raj-Krischan reçut le titre de *Mahâ-râjâ* et de *Bahâdur* du gouverneur général Sir John Macpherson, de sa hautesse le prince Mîrzâ Schigufta Bakht Bahâdur, fils de Mîrza Jahândar Schahî, héritier du trône de

[1] Cet article est tiré en grande partie de la préface du *Pooroos-purikhya*, traduit par Kalî Krischna.

l'empereur Schâh Alâm, et d'autres princes indiens. Il demeurait à Calcutta, où il fréquentait les Européens et les Musulmans les plus instruits. La culture des lettres était son occupation favorite, et il se distingua comme écrivain hindoustani. Il avait accueilli chez lui et avait employé l'un comme aide de camp, et l'autre comme secrétaire, des écrivains distingués, Azuf Schâhî et Jhontapesch. Il mourut à l'âge de quarante-deux ans, en 1824, laissant deux filles et huit fils, le second desquels est le mahâ râjâ Kalî Krischna, occidentaliste distingué, dont il a été déjà parlé.

Les ouvrages urdû de Râj-Krischan sont les suivants :

1° Une histoire de Muazzam Schâh, intitulée *Qaissa-i Muazzam Schâhî*[1]; c'est apparemment l'histoire du sultan Muhammad Muazzam Bahâdur Schâh, Schâh Alâm, fils aîné d'Alamguir Aurangzeb, lequel ne régna que cinq ans.

2° Cinq Diwân hindoustani, c'est-à-dire sept collections de différentes pièces de vers, et notamment de gazal.

Ces ouvrages sont entre les mains de son fils Kalî Krischnâ.

RAKHSCHAN.

Muhammad Chând Gobind, connu sous le takhallus de *Rakhschân*[2], vivait sous Ahmad Schâh, fils de Muhammad Schâh. Il est compté parmi les poëtes hindoustani. Il devint amoureux d'une personne nommée Zafa-

[1] قصهٔ معظم شاهی

[2] رخشان *resplendissant.*

rân (safran), et la violence de sa passion, disent les biographes originaux, amaigrit son corps et rendit son teint jaune comme du safran.

RAM-CHARAN.

Râm-charan[1] est le fondateur de la secte hindoue des *Râm-sanéhî,* ou Amis de Dieu, qui sont répandus dans l'ouest de l'Inde. Râm-charan était un bairaguî qui naquit en 1776 du Samwat (1719 de J. C.), à Sorahchacen, village dans la principauté de Jaïpûr. On ne connaît pas l'époque précise où il abjura la religion de ses pères, ni les causes qui le portèrent à cette action; mais il s'éleva de bonne heure contre l'idolâtrie, et fut violemment persécuté à ce sujet par les brahmanes. Il quitta son pays natal en 1750, et après avoir erré quelque temps, il arriva par hasard à Bhîlwarâ, dans le territoire d'Oudipûr, où il résida pendant deux ans. Après ce temps, Bhîm Singh, souverain de ce pays et père du Rânâ actuel, le persécuta tellement, à l'instigation des brahmanes, qu'il fut obligé de quitter la ville. Le chef de Schâhpura, qui se nommait aussi Bhîm Singh, touché de ses malheurs, lui offrit un asile à sa cour, et lui donna une escorte convenable. Le sage profita de cette offre bienveillante, mais par humilité il refusa d'accepter les éléphants et tout le cortége qui avait été envoyé pour l'escorter, et il arriva à Schâhpura à pied, en 1767; mais il paraît qu'il ne se fixa tout à fait dans cette ville que deux années plus tard, époque de

[1] रामचरण *pied de Râma.*

laquelle date précisément l'établissement de sa secte. Râm-charan mourut dans le mois d'avril 1798, dans la soixante et dix-neuvième année de son âge, et son corps fut réduit en cendres dans le grand temple de Schâhpura.

On raconte que Sadhu Râm, gouverneur de Bhîlwâra, banian de la tribu des Deopura, et qui était un des plus grands ennemis de Râm-charan, envoya un jour un singuî[1] pour l'assassiner. Râm-charan, qui connut probablement ce projet, baissa la tête lorsque cet homme arriva, et lui dit d'exécuter l'ordre qu'on lui avait donné, mais de se souvenir que de même que Dieu seul donnait la vie, ainsi on ne pouvait la détruire sans sa permission. Ces mots firent croire à l'assassin que Râm-charan avait prévu d'une manière surnaturelle la mission dont il était chargé; il se jeta aux pieds du réformateur et lui demanda pardon.

Râm-charan a composé trente-six mille deux cent cinquante *sabd* ou hymnes, contenant chacune de cinq à onze vers. Trente-deux lettres composent chaque sloka. Ces chants, aussi bien que ceux qui ont été composés par les successeurs de ce philosophe[2], sont écrits en caractères dévanagarî et principalement en hindî, avec un mélange d'expressions propres au Râjwârâ, de mots persans et arabes, et de citations sanscrites et panjabî. J'ai emprunté les détails qui précèdent au capitaine

[1] Caste particulière d'Hindous qui conduisent leurs coreligionnaires aux lieux de pèlerinage. Ce mot paraît être une corruption de سنگی *compagnon*.

[2] Voyez les articles *Râmjan* et *Dulhâ Râm*.

Westmacott, qui les a publiés dans le *Journal de la Société asiatique* de Calcutta (février 1835), où l'on trouvera un aperçu des doctrines des Râm-Sanéhî.

RAMJAN[1].

Cet Hindou succéda à la suprématie spirituelle de Râm-charan, fondateur de la secte des Râm-sanéhî, personnage dont il était un des douze *chéla* ou disciples. Il naquit dans le village de Sircin, embrassa la nouvelle doctrine en 1768, et mourut à Schâhpur en 1809, après un règne spirituel de douze ans, deux mois et six jours. Il a composé dix-huit mille *sabd* ou hymnes, la plupart en hindî, comme celles de Râmcharan[2].

RAM MOHAN RAÉ.

L'illustre Râm Mohan Râé[3], ou Râjâ Râm Mohan, n'est cité ici que comme écrivain hindoustani. On lui doit bien peu de chose en cette langue, attendu qu'il a généralement rédigé ses ouvrages en anglais; mais on a néanmoins de lui un abrégé du *Védanta* en hindoustani; et quoique ce traité n'ait pas été imprimé, il a été mis par lui en circulation au moyen de copies manuscrites.

Voici une courte esquisse[4] sur la vie de cet homme

[1] रामजन *homme de Râma.*

[2] *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, february 1835.

[5] رام موهن رأى ou राम मोहन राजा. *Mohan* est un des noms de Krischna.

[4] Il a paru une notice biographique étendue, sur ce célèbre person-

remarquable, que j'ai eu l'avantage de voir souvent pendant son séjour à Paris, et dont j'ai reçu plusieurs lettres en hindoustani et en anglais.

Râm Mohan descendait d'une longue suite de brahmanes d'un ordre élevé. Son grand-père occupait un poste important à la cour de Murschidâbâd, capitale de la province du Bengale. Son fils Râm Kanth Râé, père de notre râjâ, se dégoûta de la cour et se retira à Râdhânagar, dans le district de Bardwân, où il possédait de riches propriétés. Ce fut là que Râm Mohan naquit, en 1780. Il fut envoyé de bonne heure à l'école *musulmane* de Patna, pour apprendre l'arabe et le persan, connaissances indispensables à ceux qui se destinaient à occuper des emplois sous des souverains musulmans. Ce fut là qu'il acquit quelques notions raisonnables sur la religion. Ces premières idées influèrent sur les opinions et sur la conduite de sa vie. Il s'occupa aussi du sanscrit et des sciences hindoues, les uns disent à Bénarès, les autres à Calcutta. Mais dès l'âge de seize ans il avait secoué le joug de l'idolâtrie, et dans un écrit qu'il rédigea à cette époque, il fit connaître ses sentiments. Cette production l'ayant mis en froideur avec sa famille, il se mit à voyager. Il alla dans le Tibet pour voir s'il trouverait la vérité chez les bouddhistes. Il y resta deux ou trois ans. Mais leurs doctrines

nage, dans l'*Asiatic Journal*, tom. XII, pag. 195 et suiv. et pag. 287 et suiv., 1833. C'est de ce mémoire que j'ai pris ce que je dis ici sur cet Hindou distingué. Il y a aussi celle de Lant Carpenter, London, 1833; et celle de l'*Athenaeum* (oct. 1833), par feu Sandford Arnot, qui lui servait de secrétaire en Angleterre. Voyez aussi ce que Râm Mohan dit de lui-même, dans ses *Translations of the Vedas*, pag. 4.

obscures n'eurent aucun attrait pour lui. Il voyagea dans d'autres pays jusqu'à l'âge de vingt ans. Alors son père le rappela. Depuis ce temps il se lia avec des Européens, apprit la langue anglaise, et devint peu à peu un chaud partisan de la domination britannique.

Son père, qui mourut en 1803, le déshérita; mais il obtint une place du gouvernement anglais, et il devint *diwân* auprès du receveur de Rangpur. A l'âge de vingt-quatre ans il déclara formellement qu'il abjurait l'idolâtrie brahmanique, et il commença à faire tous ses efforts pour réformer la religion de sa nation. En 1814 il se fixa à Calcutta, et il ne cessa, depuis ce temps, par ses écrits, ses discours et ses actes, de propager la réforme qu'il voulait faire. Cette réforme consistait en une sorte de religion éclectique, dont les principes fondamentaux étaient la croyance en Dieu et en la vie future. On y considérait comme également respectables les hommes qui avaient propagé des doctrines religieuses fondées sur ces principes, Moïse et Jésus-Christ, Vyaça et Mahomet; et comme également bons les livres où étaient déposées ces doctrines, le Pentateuque, l'Évangile, les Védas, le Coran. Cette doctrine n'est point nouvelle : c'est celle des philosophes religieux de l'Orient nommés *sofîs*. Tous les efforts de Râm Mohan tendirent à la populariser. Il établit des assemblées régulières des partisans de sa réforme, réunion à laquelle il donna le nom de *Brahma sabhâ* ou Congrégation de Dieu. Il voulut prouver, par l'abrégé du *Védanta* dont nous avons parlé et par la traduction des principaux chapitres des Védas, que les écritures in-

diennes enseignaient l'unité de Dieu. Pour mieux connaître les doctrines bibliques, il apprit le grec et l'hébreu. En 1820 il publia son ouvrage intitulé : *les Préceptes de Jésus, guides de la paix et du bonheur.* Cet ouvrage, qui a évidemment une tendance unitaire, comme tous les autres écrits du râjâ, fit beaucoup de sensation, plus encore parmi les Chrétiens que parmi les Hindous et les Musulmans. Ce fut à tel point, qu'un zélé missionnaire baptiste, W. Adam, fut, dit-on, converti par Râm Mohan et devint unitaire. Râm Mohan employa aussi la voix des journaux pour se faire entendre : le *Caumûdi* et le *Bengal Herald,* dont il était propriétaire, lui ouvrirent leurs colonnes. Ce fut dans ces gazettes qu'il s'éleva avec fruit contre la barbare pratique des *satî,* qu'il avait déjà stigmatisée, en 1810, dans un petit écrit en bengali. L'idolâtrie et la superstition, voilà ce qu'il combattit toujours avec les armes de l'esprit et du bon sens.

Il désirait depuis longtemps de faire un voyage en Europe; aussi saisit-il avec empressement l'occasion favorable qui s'offrait à lui pour l'exécution de ce projet à la fin de 1830. La cour de Dehli avait à se plaindre du gouvernement anglais de l'Inde. Personne ne parut plus propre au descendant de Timûr, pour porter ses doléances au roi d'Angleterre en personne, que notre râjâ. On lui fit effectivement des ouvertures, et il accepta volontiers le rôle d'ambassadeur ou d'envoyé du prince mogol, avec le titre de râjâ. Il partit de Calcutta le 15 novembre, accompagné de son fils adoptif Râm Râé et de deux domestiques indiens, et il aborda

en Angleterre le 8 avril 1831. Il y fut accueilli avec honneur et distinction par les directeurs de la Compagnie des Indes. Il fut présenté à Guillaume IV, et le but politique de sa mission eut tout le résultat qu'il pouvait espérer. Il resta un an et demi à Londres, fréquentant la haute société, assistant aux réunions politiques et religieuses, littéraires et d'amusement, recherché partout à cause de son esprit, de l'affabilité de son caractère et de son exquise politesse. Il vint en France dans l'automne de l'année 1832, et retourna en Angleterre en janvier 1833; mais sa santé était altérée et ses facultés intellectuelles affaissées. Après une courte maladie, il mourut à Bristol, le 27 septembre 1833, âgé de cinquante-trois ans. On a observé qu'il priait souvent Dieu avec ferveur dans ses derniers moments. Son intention était de retourner dans l'Inde l'année suivante, en passant par la Turquie, la Russie et la Perse.

Voilà en peu de mots un aperçu de la vie de cet homme extraordinaire. Son physique répondait à ses belles qualités morales; il avait une physionomie noble et expressive; son teint était extrêmement brun, presque noir; mais son nez régulier, ses yeux brillants et animés, son front large, la beauté de ses traits, rendaient son visage remarquable. Il était bien proportionné; sa taille était de six pieds. Son costume était habituellement bleu. Il portait un châle blanc roulé sur les épaules, qui descendait par devant jusqu'à la ceinture. Il portait un turban à la manière des Musulmans de l'Inde.

RAM PRACAD[1].

Auteur du *Dharma tatwa sâra*[2], ou l'Essence de la réalité des devoirs, ouvrage vaïschnava écrit à Ahmadâbâd. M. Wilson en possède un exemplaire; et c'est à lui que je dois ce que je dis ici de cet ouvrage.

RANGUIN[5].

Ce poëte hindoustani était originaire du Cachemire, et il vivait à Dehli en même temps que Saudâ. Alî Ibrâhîm, qui nous le fait connaître, ne cite de lui qu'un seul vers.

RANGUIN (AMAN BEG).

Mirzâ Amân Beg Ranguîn était attaché à la cour du nabâb Iftikhâr uddaula Mirzâ Alî Khân, où il se distingua par sa belle écriture nastalîc, genre de talent auquel les Orientaux mettent le plus grand prix. Il est aussi connu par des poésies urdû.

RANGUIN (SAADAT YAR KHAN).

Saâdat Yâr Khân Ranguîn était originaire du Turân. Il connaissait bien l'art militaire et écrivait avec beau-

[1] राम प्रसाद् *la bonté de Râma.*

[2] धर्म तत्व सार

[5] رنگین *coloré*, etc.

coup de goût. Quoiqu'il ne fût pas très-savant, sa perspicacité l'élevait au-dessus des hommes les plus instruits. Il était à Dehli lorsqu'il ressentit le désir d'écrire des vers. Il soumit ses premiers essais à Schâh Hàtim, et plus tard, quand il eut acquis en ce genre l'habileté que sa capacité ne pouvait manquer de lui procurer, il soumit son diwân en entier à Mushafî, qui nous apprend ces particularités dans sa biographie. Il était très-adonné à l'amour; aussi ses gazal et ses autres ouvrages contiennent un grand nombre de quita passionnés. Il était attaché au prince Sulaïmân Schikoh. Mushafî cite plus de trois pages de vers extraits du diwân de Ranguîn.

RAQUIM.

Nand Râyan Gobind Râquim [1], de Dehli, est un Hindou qui fut disciple de Saudâ. Il avait d'abord pris des conseils de Mîr Taquî, avec qui Miyân Ibrâhîm, jeune homme distingué, lui avait fait faire connaissance. Ses poésies ont de l'analogie avec celles de Câim, dont il a été parlé plus haut. Mîr en cite de nombreux fragments.

RASCHID [2].

Ce poëte fut un des disciples du mulla Nizâm-uddîn.

[1] راقم *écrivain.*

[2] رشید *le sage*, etc., ou, comme on disait autrefois, *le droiturier.* C'est le surnom du célèbre khalife Haroun (c'est-à-dire Aaron) urraschîd.

Il résidait à Lakhnau, où, fort jeune encore, il fut tué par accident. Il était très-habile dans les sciences exactes et se distinguait par sa pénétration et son intelligence. Alî Ibrâhîm cite de lui quelques vers.

RASMI.

Kamâl Khân Rasmî [1], fils d'Ismaïl Khattât Khân, lequel était secrétaire des rois de Béjapour, est un des poëtes hindoustani du Décan les plus distingués. On lui doit des cacîdah et des gazal, tant en dakhnî qu'en persan; mais le plus remarquable de ses ouvrages est un poëme épique du genre masnawî, composé de vingt-quatre mille vers: il est intitulé *Khâwir-nâmah* [2], le Livre de l'Orient. Ce poëme est imité d'un ouvrage persan qui porte le même titre. Les exploits d'Alî en sont le sujet. Rasmî nous apprend dans son épilogue qu'il exécuta ce travail pour répondre aux désirs de la princesse Khadîja, surnommée *grande dame*, *fille* de Muhammad Amîn cutb Schâh, fils d'Ibrâhîm cutb Schâh, *sœur* du sultan Abdullah cutb Schâh, fils de Muhammad cutb Schâh, roi de Golconde, *épouse* du sultan de Béjapour, Muhammad Gâzi âdîlschâh, fils d'Ibrâhîm âdîlschâh, et *mère* de Schâh Alî, qui commença à régner en 1071 (1660) sur le royaume de Béjapour. Rasmî nous apprend qu'il rédigea ce poëme en un an et demi; il le termina en 1059 de l'hégire

[1] رسمی *coutumier.* Ce mot est le takhallus de l'auteur.

[2] خاور نامه

(1649). Il paraît qu'il a cru avoir acquis par là un brevet d'immortalité, car voici ce qu'il dit de lui-même à la fin de son ouvrage :

Mon corps pourra bien être anéanti sous la poussière; mais mon nom vivra, qu'ai-je donc à craindre[1] ?

RATAN.

Bâbâ Ratan[2] est auteur d'un ouvrage hindî intitulé *Ahâdîs-i mardiya,* ou Traditions humaines[3]. Cette production est indiquée dans le catalogue manuscrit de Farzâda culî.

RAUNAC[4].

Poëte hindoustani dont Bénî Nârâyan cite trois gazal. Voici la traduction d'une de ces pièces de vers :

Je n'ai pas la force de retenir mes lamentations, ô conseiller bienveillant! j'en jure par Dieu, je n'ai pas la force d'avoir patience. Je n'ai pas la force de te regarder, ô ma lune! je crains que mon cœur ne soit réduit en morceaux, comme la mousseline que déchirent les rayons de la lune. De la surface de mon cœur efface l'image de ces idoles, car je n'ai pas la force de les adorer. Les paroles insensées sont ici inutiles; il faut raccourcir sa langue; mais je n'en ai pas la force. Dans le puits (*châh*) du monde, j'ai été le compagnon de Joseph. Je n'ai pas la force d'élever mon

[1] اگر ماٹی هوویگا تن زیر خاک
میرا نانو جیتا هی مجهه کیا هی باک

[2] رتن ou रत्न *pierre précieuse.*

[3] احادیث مردیه از بابا رتن

[4] رونق *éclat.*

désir (*châh*) au delà du monde. En pleurant j'ai perdu, comme le papillon, ma vie dans le chagrin : hélas ! ô bougie du matin ! je n'ai pas la force de faire différemment. Comment serai-je découragé par l'effet de l'épreuve que tu me fais subir ? je n'ai pas de moi-même la force de la supporter ; mais si tu me fais miséricorde, ô mon Dieu, cela me suffit. Délivrance a été, au pauvre Raunac, du chagrin de l'absence ; il n'a pas eu la force de résister au faucon de la douleur.

RAWAN.

Saïyid Jafar Alî Rawân [1], de Lakhnau, est un des disciples de Kâzim Alî Jawân. Il a laissé des poésies hindoustani remarquables.

RICCAT.

Mirzâ Câcim Alî Riccat [2] était de la nation des Mogols. On lui donna le surnom de *Irâquî*, c'est-à-dire de l'Irâc, parce qu'en effet ses ancêtres étaient de Maschhad. Plusieurs d'entre eux se fixèrent au Cachemire ; mais Riccat naquit à Schâhjahânâbâd : on le conduisit ensuite à Faïzâbâd, où il parvint à l'âge de raison. A quatorze ans il sentit en lui le désir irrésistible de faire des vers. Ce fut sous Calandar-bakhsch Jurât qu'il se forma à cet art. Il avait trente ans en 1793-94. Mushafî cite de lui plusieurs vers.

[1] روان *vie*, etc.

[2] رقّت *affection*, etc.

RIFACAT.

Mirzâ Makhan Rifâcat[1], élève de Jurat, était un jeune homme plein d'esprit et éloquent, qui a écrit un bon nombre de vers hindoustani. Il n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il mourut de phthisie. Mushafî cite de lui quelques vers dans son tazkira.

RIND (ALI).

Schâh Hamzah Alî Rind[2] est compté parmi les poëtes urdû. Il passa quelque temps dans l'état militaire, en compagnie de Alî Naquî Khân Intizâr, autre poëte urdû, et de Muhammad Naquî Khân, fils l'un et l'autre de Alî Akbar Khân. Enfin, mû par la grâce divine, il quitta toutes les choses du monde, et il parcourait les rues de Murschidâbâd, la tête et les pieds nus, et couvert seulement du *lung*[3] et du manteau des derviches. Il récitait des vers et pleurait en poussant des gémissements. Alî Ibrâhîm le vit souvent, et s'assura qu'il était un vrai spiritualiste et un contemplatif. Il vivait encore à Azîmâbâd en 1194 (1780). Il est auteur d'un diwân hindoustani, dont les vers sont très-estimés et écrits dans le style des derviches.

[1] رفاقت *compagnie, amitié.*

[2] رند *débauché*, etc.

[3] لنگ, pièce d'étoffe qu'on met entre les jambes pour couvrir les parties sexuelles.

RIND (MIHRBAN).

Mihrbân Khân Rind était habile musicien et poëte ingénieux. Il excellait dans les kabit, les dohra et les marcîya. Il fut employé à Farrukhâbâd dans les bureaux du nabâb Ahmad Khân Gâlib Jang. Il fut disciple de Saudâ et de Soz[1]. Il excellait aussi à tirer de l'arc et à manier l'épée. Outre ces détails que nous devons à Alî Ibrâhîm, Mushafî donne de plus, sur ce poëte, quelques particularités insignifiantes, et il cite de lui plusieurs vers. Sir Gore Ouseley possède un exemplaire des *Kulliyât* ou Œuvres complètes de ce poëte distingué[2]. Le nabâb Wizîr Muhammad Bakhsch avait dans sa bibliothèque un exemplaire de son diwân.

RIND (NARAYAN).

Râé Khem Narâyan Rind, fils de Mahârâj Lakschmî Narâyan, et frère de Bénî Narâyan, auteur de l'Anthologie hindoustani intitulée *Diwân-i Jahân*, qui est un des ouvrages que j'ai mis le plus à contribution pour mon travail, doit être rangé parmi les écrivains hindoustani distingués. Il occupa des postes importants à Dehli, et il se retira ensuite à Hougly. Son frère cite de lui sept gazal. Voici la traduction d'une de ces pièces de vers :

[1] Voyez l'article sur Amîr.

[2] Ce manuscrit est intitulé كليات ديوان مهربان خان بتخلص رند.

Hier je me suis placée sous l'épée de mon ami ; il a voulu m'en frapper, mais je ne me suis pas enfuie, et je n'ai pas cessé d'être assise. Je me suis enfin levée de la porte de cet ami ; mais cent et cent fois, comme une proie blessée, j'ai marché et je me suis assise. Je suis venue un ou deux jours dans le jardin du siècle, et je m'y suis assise sans porter de fruits, ni de fleurs comme le cyprès. Maintenant, il y a une compagnie de jalouses rivales. Écoute, ô mon cœur ! je me lèverai et j'irai auprès d'elles, au lieu de rester assise. Quel ne sera pas leur contentement quand elles sauront que je suis l'holocauste du jour de l'*id?* Moi aussi, étant agitée, je suis restée assise sans m'arrêter à aucune considération, ni brûler de chagrin. Par le torrent de mes larmes et la flamme de mes soupirs le mobilier de mon esprit ayant été submergé et s'étant brûlé, je me suis assise.

Rind se joint chaque nuit (par la pensée) à Caïs (Majnûn) et à Farhâd ; il s'est assis en pleurant jusqu'à ce qu'étant réuni à son amie, il la tienne embrassée.

RIZA [1].

Alî Ibrâhîm parle d'un poëte dont le surnom poétique est *Rizâ ;* mais il ne donne aucun détail sur son compte. Il dit simplement qu'il a lu de cet écrivain beaucoup de pièces de poésie, et il en cite un vers dont voici le sens :

Viens t'asseoir un instant auprès de Rizâ, car aujourd'hui il quitte ce monde.

Peut-être ce poëte est Rizâ d'Azîmâbâd dont il est parlé plus bas.

RIZA (ALI).

Mîr Rizâ Alî prit pour takhallus le mot *Rizâ.* Il était *tugranawîs* (sorte de garde des sceaux ou de secrétaire)

[1] رضا, nom d'action du verbe arabe رضى *être satisfait.*

de l'empereur de Dehli. Mushafî le donne plutôt comme un amateur de poésie que comme un poëte proprement dit. Il assure néanmoins lui avoir entendu réciter, à Dehli, des vers très-remarquables par l'élégance et le coloris du style, et il en cite une page.

J'ignore si ce poëte est le même qu'un autre biographe nomme *Mirzâ Alî Rizâ*. Ce dernier était un des amis de Lala Sarb sukh Diwâna. On cite de lui un masnawî érotique.

RIZA, D'AZIMABAD.

Mîr Muhammad Rizâ d'Azîmâbâd (Patna) était fils de Mîr Jamâl uddîn Huçaïn Jamâl et parent de Mîr Habîb ullah[1]. Les liaisons d'amitié qui existaient entre lui et les gens de lettres les plus notables d'Azîmâbâd, lui donnèrent le goût de la poésie. Il fut élève de Mirzâ Muhammad Rafî Saudâ. Il écrivit des vers hindoustani dans le genre nouveau, lesquels sont réunis en diwân. Alî Ibrâhîm et Mushafî en citent plusieurs. Voici la traduction d'une pièce de vers de ce poëte, laquelle est citée par Bénî Narâyan :

J'ai été content lorsque ces lèvres de sucre m'ont fait entendre des injures; car ces injures que j'ai supportées ont été douces pour moi. Quelle douceur n'était-elle pas dans tes injures! Dieu! Dieu! elles étaient peut-être préparées avec du sucre d'Égypte. Si je me suis exposé à tes injures, c'est que je t'ai moi-même irrité; mais tes injures sont du lait pour tes amants. Quoique de tes douces lèvres tu me dises des injures accompagnées d'un visage austère, elles ont encore, pour moi, de la douceur dans leur

[1] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

amertume. *Rizâ*, ta langue est vraiment du lait et du sucre : ceci est un nouveau *chant d'injures*[1] que tu as imaginé.

RIZA KHAN.

Saïyid Riza[2] Khân. Je n'ai rien à dire de cet écrivain, dont Alî Ibrâhîm cite simplement un vers.

RUH ULAMIN[3].

Poëte hindoustani natif de Dehli. Béni Narâyan cite de lui un gazal dans son Anthologie intitulée *Diwân-i Jahân*.

RUKHÇAT.

Mîr Cudrat ullah Rukhçat[4], de Dehli, fils de Mîr Saïf ullah, était disciple de Mirzâ Jafar Alî Hasrat, et avait aussi reçu des conseils de Calandar-bakhsch Jurat. Ce poëte urdû vivait encore à Lakhnau en 1196 (1781-82).

[1] گالی signifie, à la lettre, *injure;* mais par ce mot, et surtout par son pluriel گالیان, on désigne spécialement des chansons indécentes qui se font entendre aux noces. C'est quelque chose de pareil aux expressions grossières que fait connaître le Catéchisme poissard du carnaval.

[2] رضٰی, autre forme de nom d'action du verbe رضی cité plus haut.

[3] روح الامين *esprit fidèle*, surnom de l'archange Gabriel.

[4] رخصت *congé*.

RUSTAM.

Rustam[1] Alî Khân Ihtischâm uddaula, de Dehli, plus connu sous le nom du *nabâb Bahâdur,* fils du nabâb Aschraf Khân, fils du nabâb Samsâm uddaula Khân-i Daûrân, et frère aîné de Muhammad Haçan Mirzâ[2], est compté parmi les poëtes hindoustani distingués. Par suite des malheureuses circonstances du temps, Rustam et son frère quittèrent Dehli leur patrie, et se dirigèrent vers le soubah du Bengale et du Bihâr, en compagnie du nabâb Saadat Alî Khân Bahâdur, et se fixèrent à Bénarès. Alî Ibrâhîm fait, dans son *Gulzâr,* l'éloge de leurs bonnes qualités et de leur talent. Il reçut d'eux-mêmes, quoiqu'il ne les connût pas personnellement, quelques pages de leurs vers qu'il a citées dans leurs articles respectifs.

RUSWA.

Mahtâb[3] Râé Ruswâ était un Hindou qui, tout jeune encore, embrassa l'islamisme sous Muhammad Schâh. Il avait été d'abord employé dans l'arsenal; mais ensuite il quitta ses fonctions. Malheureusement il était adonné au vin, et de plus, il s'était rendu amoureux d'un jeune Indien nommé Manûn, qui était joaillier de profession. Cette passion fut portée à un tel point, que Ruswâ en perdit la raison et qu'il se couvrit d'ignominie. C'est

[1] رستم, nom d'un célèbre héros persan.

[2] Voyez l'article consacré au poëte Mirzâ.

[3] Ou *lune*, selon Alî Ibrâhîm; et *Aftâb* (soleil), selon Mushafî.

ainsi qu'il prit le surnom poétique de *Ruswâ*[1]. Il allait tout nu, errant çà et là. Il adressait la parole à tous ceux qu'il rencontrait, et se mettait ensuite à pleurer. Il répétait sans cesse un vers hindoustani dont voici le sens :

Quiconque entre dans la voie de cet amour, est couvert d'opprobre (*Ruswâ*), ruiné, et errant de porte en porte.

On raconte qu'il avait la tête tellement dérangée, qu'étant allé un jour se promener jusqu'au village d'Amroha, et étant descendu chez un Saïd qui l'accueillit avec honneur, tant en sa qualité d'homme de lettres distingué que comme citoyen de Dehli, Ruswâ ne cessa de boire du vin. La petite provision du descendant de Mahomet fut bientôt épuisée, et il envoya un enfant chercher du vin dans un endroit près d'Amroha, nommé Ahmadnagar. Comme cet enfant tarda beaucoup à revenir, le saïyid engagea Ruswâ à se promener en attendant dans le jardin. Celui-ci répondit par un vers hindoustani qui signifie :

L'enfant est allé chercher du vin, pourquoi me promènerais-je ? Je souhaite toute sorte de bonheur à l'enfant ; mais, néanmoins, il est cause que je suis obligé de me passer de vin.

Ruswâ mourut à Dehli sous le règne de Muhammad Schâh ; par conséquent avant 1747, époque du décès de cet empereur. Mushafî rapporte à ce sujet que Ruswâ avait exprimé le désir qu'on lavât son cadavre avec du vin[2]. Mais on rapporte qu'après l'ablution légale que

[1] رسوا *disgrâce, opprobre, ignominie.*

[2] On sait que l'usage des Orientaux, y compris les Juifs, est de laver les cadavres aussitôt après la mort des individus. Conf. *Actes des Apôtres*, chap. IX, vers. 37.

ses amis eurent soin de faire exécuter avec du vin, conformément à ses volontés, on s'aperçut que ni son corps, ni le linceul dont on l'enveloppa, ne prirent l'odeur de cette liqueur [1].

D'autres auteurs racontent que Ruswâ conduisait avec lui, dans les rues et les marchés, le jeune joaillier dont la vue lui avait fait perdre la raison; qu'il l'avait mis dans un dolî (sorte de palanquin pour les femmes), et qu'il se faisait frapper par les enfants et par d'autres personnes, moyennant des cauris qu'il leur distribuait. On ajoute qu'un jour ce jeune homme, fatigué des importunités de Ruswâ, le tua d'un coup d'épée. Dieu seul sait au juste la vérité, dit Mushafî. Quoi qu'il en soit, Ruswâ mourut à la fleur de l'âge. Bénî Narâyan cite de lui le gazal dont la traduction suit :

Dans chaque rue et ruelle, mon cœur palpite hors de mesure. La rivière roule hors de mesure, cette année, ses flots tumultueux. Si tu désires connaître, ô mon cher, l'état de cet infidèle, sache que je l'ai vu hier, et qu'il est agité hors de mesure. J'ai de la terre sur la tête, des épines aux pieds ; j'erre auprès de chaque porte et dans chaque rue. Si je pleure hors de mesure, c'est que je désire d'être uni à toi. Ne ressens-tu pas encore de la pitié à l'égard de ce fou? Un amour pour toi, hors de mesure, a pénétré dans mon cœur.

Que dans ces jours Dieu garde cet homme frappé d'égarement! il a été couvert d'opprobre (*Ruswâ*), hors de mesure, par les mains de l'amour.

[1] Il paraît, d'après ceci, que Ruswâ, malgré son libertinage apparent, mourut en odeur de sainteté, puisque ses compatriotes croient à ce fait miraculeux. Il en est ainsi de Hafiz et d'autres célèbres poëtes musulmans de la secte des Sofis.

SAADAT.

Miyân ou Mîr Saâdat Alî, et simplement *Saadat*[1] qui est son takhallus, était un saïyid d'Amroha qui fut disciple de Schâh Wilâyat ullah. Il a composé un masnawî intitulé *Sélî sanjîwan*[2], du nom de deux amants qui vivaient à Dehli, sous le nabâb Camar uddîn Khân Wazîr. Saâdat a écrit pendant le règne du sultan Muhammad Schâh, époque où les poëtes hindoustani aimaient les expressions vagues et obscures; aussi ses vers sont-ils pleins d'allégories souvent peu intelligibles, mais neuves et hardies; le style en est élégant et recherché; ils eurent une grande réputation dans le temps où ils furent composés, et l'ont conservée en grande partie. Saâdat a aussi écrit plusieurs *manâquib*[3], sorte de poëme à la louange des Imâms. Mîr qui était lié avec lui, dit qu'il était doux, modeste, religieux, et qu'il parlait peu. Mannû Lâl rapporte un seul de ses vers, qui n'offre rien de remarquable, dans son *Guldasta-i nischât.*

[1] سعادت *bonheur.* Selon Fath Alî Huçaïnî, il se nommait *Saadat ullah,* bonheur de Dieu.

[2] Ces deux mots sont peu lisibles dans mes deux manuscrits du *Gulzâr-i Ibrâhîm,* où se trouve cette indication. Toutefois je crois qu'il y a سیلی سنجیون.

[3] مناقب, à la lettre, *louanges,* pluriel du substantif arabe منقبة (en hindoustani منقبت).

SABA.

Lâla Kân Jî Mal Sabâ[1], Hindou de la tribu des Kayath, est compté parmi les poëtes urdû. La patrie de ses ancêtres était Firozâbâd; mais il fut élevé à Lakhnau. A l'époque ou Mushafî vint dans cette ville, il passa quelque temps auprès de lui. Précisément dans le même temps, Sabâ, qui ressentait en lui le feu du génie poétique, se mit à faire des vers hindoustani sur lesquels il consulta Mushafî en qui il avait beaucoup de confiance, en sorte qu'en peu de temps il mit au jour un diwân de poésies choisies d'un très-bon goût. Malheureusement la mort l'arrêta dans ses travaux littéraires : il mourut à la fleur de l'âge, c'est-à-dire dans sa vingt-cinquième année. Mushafî cite deux pages de ses vers.

SABACAT.

Mirzâ Mugal Sabacat[2], fils de Mirzâ Alî Akbar, était Persan d'origine. Ses ancêtres, depuis quelques générations, habitaient Schâhjahânâbâd. Après la ruine de cette dernière ville, ils vinrent à Lakhnau et s'y fixèrent; ce fut là que Sabacat fut élevé. C'était, dit Mushafî, un jeune homme plein de bonnes qualités, très-poli et fort aimable. Comme il se sentit du goût pour la poésie, il se mit à écrire des vers hindoustani, conformément à l'usage de son temps, et les soumit à Calandar-bakhsch

[1] صبا *zéphyr du matin.*

[2] سبقت *excellence*, etc.

Jurat. Il paraît qu'il a laissé un grand nombre de poésies. Mushafî en donne deux pages.

SABAI.

Sabâî[1] est un poëte hindoustani natif d'Ahmadâbâd, ancienne capitale du Guzarate. Mîr, le seul biographe qui en parle, cite de lui un vers dont voici la traduction :

Avec l'or, on se procure des amis, des frères. Sans or, rien dans le monde; avec l'or, tout.

SABIT (ICALAT KHAN).

Le poëte hindoustani nommé *Içâlat Khân Sâbit*[2] était Afgân de nation; mais il habitait depuis longtemps Azîmâbâd, à l'époque où Alî Ibrâhîm écrivait (1780-1782), et il s'y occupait, avec succès, de poésie hindoustani, sous la direction de Mirzâ Muhammad Alî Fidwî, dont il est par conséquent disciple.

SABIT (SCHUJAAT ULLAH KHAN).

Ce poëte était originaire de Panipat. Il fut disciple de Mirzâ Jafar Alî Hasrat et du nabâb Dilîr Khân. On ne cite de lui qu'un vers dans le *Gulzâr-i Ibrâhîm*.

[1] صبائی, adjectif relatif dérivé du substantif صبا, qu'on vient d'expliquer.

[2] ثابت *ferme*, *constant*.

SABR.

Mîr Muhammad Alî Sabr [1], de Faïzâbâd, est un célèbre auteur de marcîya; les biographes originaux citent de lui un petit nombre de vers.

SABZWARI.

Mîr Abû'lcâcim Sabzwârî [2] est auteur d'un roman en prose hindoustani intitulé *Husn-i ikhtilât* [3], c'est-à-dire l'Excellence des relations d'amour ou d'amitié. On trouve un exemplaire de cet ouvrage dans la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta, lequel provient de celle du collége de Fort-William : j'en ignore le sujet.

SADI, DU DÉCAN [4].

C'est un des principaux écrivains hindoustani du Décan, qui n'est, par conséquent, pas indigne d'avoir le takhallus du chantre de Schirâz. Mîr Taquî fait observer dans sa biographie, que quelques Indiens le confondent mal à propos avec le schaïkh Sadî [5], c'est-à-dire avec le poëte persan de ce nom. Il cite de lui un court gazal

[1] صبر *patience.*

[2] سبزواری *de Sabzwâr,* nom de lieu.

[3] حسن اختلاط

[4] سعدی دکهنی. Le mot سعدی signifie *heureux.*

[5] Voyez une anecdote peu connue sur ce célèbre écrivain, p. 289 de ce volume, et l'indication de différentes traductions hindî de ses ouvrages intitulés *Gulistân, Bostân* et *Pand-nâma,* aux articles *Afsos, Mugal* et *Wila.*

qui, dans l'original, est remarquable par les allitérations spirituelles qui s'y trouvent. Voici la traduction de deux de ses vers :

Je t'ai donné mon cœur, tu l'as pris; et en échange tu m'as donné du chagrin. Ainsi tu as agi, ainsi j'ai agi moi-même. Cette façon de faire est-elle bonne! . . . . . Sadî a publié des gazal qui sont un mélange de lait et de sucre; il a parsemé des perles dans ses poésies *rekhta*[1]; il a écrit ses vers, tantôt à la manière arabe[2], tantôt à la manière indienne[3].

SADIC.

Mîr Jafar Khân Sâdic[1], de Dehli, était petit-fils de Mîr Saïyid Muhammad Càdir, célèbre contemplatif dont le tombeau est situé dans les environs de Dehli. Sâdic fut élevé par son grand-père dans la droiture et la piété. A sa mort, il fut enterré dans le sépulcre de son aïeul.

Sàdic est auteur, entre autres, d'un ouvrage intitulé *Bahâristân-i Jafarî*[2], c'est-à-dire le Bahâristân (séjour du printemps) de Jafar. J'en ignore le sujet.

SADIC (ALI).

Mîr Sâdic Alî, fils d'un officier de Schâh Alam, et lui-

[1] ریختہ signifie, à la lettre, *répandu, parsemé.*

[2] شعر

[3] کبت

[1] صادق *véridique.*

[2] بہارستان جعفری. Le second mot fait allusion au nom de l'écrivain et du sixième imâm.

même officier du prince royal Sulaïmân Schikoh, avait beaucoup de goût pour la poésie, et soumettait ses essais à Mîr Inschâ ullah. On lui doit un bon nombre de vers hindoustani. Mushafî en cite plus d'une page in-folio.

SAFA [1].

Je ne trouve rien sur ce poëte hindoustani dans les biographies originales que j'ai sous les yeux. Mushafî se contente de citer de lui un matla [2] qu'il avait entendu réciter. Safa est auteur d'un diwân dont le raja Chandû Lâl, de Haïderâbâd, possède un exemplaire.

SAFDAR [3].

Ancien poëte natif d'Haïderâbâd. Alî Ibrâhîm ne dit pas autre chose sur cet écrivain, mais il rapporte de lui un vers dont voici la traduction :

L'étoffe verte et moirée dont elle a couvert son sein, ne ressemble-t-elle pas au fanal de cristal dont on garantit la bougie de camphre ?

SAFDARI [4].

Les biographes originaux rangent cet écrivain parmi les poëtes hindoustani anciens, et par là ils veulent

[1] صفا *pureté.*

[2] Voyez, au sujet de cette expression, une note p. 52.

[3] صفدر *brave*, à la lettre, *briseur des rangs* (de l'armée ennemie).

[4] صفدری *bravoure*, substantif dérivé de صفدر que je viens d'expliquer.

dire, je pense, qu'il a écrit dans le goût ancien. Mushafî et Bénî Narâyan citent de lui des pièces de vers.

SAIYID (IMAM UDDIN).

Mîr Imâm uddîn Saïyid, de Dehli, est un poëte hindoustani qui jouit d'une certaine réputation. Alî Ibrâhîm ne rapporte de lui qu'un seul vers.

SAIYID (YADKAR-I ALI).

Le Saïyid ou Mîr Yâdkâr-i Alî est, selon Alî Ibrâhîm, un des poëtes qui se sont fait remarquer sous le règne de Schâh Alam II.

SAIYID AHMAD.

Parmi les manuscrits hindoustani indiqués dans le catalogue d'une riche bibliothèque de l'Inde, catalogue dont la Société royale asiatique possède une copie, se trouve mentionné un ouvrage intitulé *Pothî az hazrat Saïyid Ahmad Kalpûî*[1], c'est-à-dire Livre (religieux) de sa seigneurie le Saïyid Ahmad de Kalpî[2]. Or je pense que ce Saïyid Ahmad est le réformateur musulman qui s'éleva, il y a quelques années, dans l'Inde, et que l'ouvrage dont il s'agit est celui où il déposa ses doctrines. Peut-être aussi ce livre a-t-il été écrit seulement par

[1] پوتهی از حضرت سید احمد کلپوی

[2] Ville de la province d'Agra.

un de ses disciples, ce que semble désigner dans le titre la préposition *az*. Quoi qu'il en soit, il doit contenir l'exposé de son système.

Pour ne pas répéter ce que j'ai dit ailleurs [1] sur l'instituteur de la secte musulmane nommée *Tarica-i Muhammadiya,* je me contenterai de rappeler que ce fut à son instigation, et même par son ordre, que le Coran arabe-hindoustani et plusieurs autres traités religieux rédigés en hindoustani ou en persan, furent publiés à l'imprimerie qu'il avait établie lui-même. Parmi ces traités, je dois citer surtout le *Targuîb-i Jihâd* [2], c'est-à-dire l'Excitation à la guerre religieuse, travail qui fut rédigé en hindoustani par un maulawî de Kanoje [3]; puis :

1° L'*Hidâyat ulmumînîm* (la Guide des croyants);

2° *Muzi ulkabaïr ualbidaat* (Exposition des grands principes et des innovations);

3° *Nacîhat ulmuslimîn* (Avis aux Musulmans);

4° *Tanbîh ulgâfilîn* (Avertissement aux négligents);

5° *Miyat ulmâçâil* (Les Mille Questions). Ce dernier ouvrage contient des réponses du schaïkh Muhammad Ishac, petit-fils de Schâh Abd ulazîz, à des questions qui lui avaient été adressées par un membre de la famille royale de Dehli. J'ignore dans quelle langue sont rédigés ces cinq derniers ouvrages.

[1] Dans le *Journal des Savants*, 1836, et dans le *Journal asiatique*, n° d'avril 1838.

[2] ترغيب جهاد

[3] Il en est parlé assez longuement dans l'intéressante notice sur les doctrines particulières des *Saïyid Ahmadi*, insérée dans le *Journal de la Société asiatique* de Calcutta, en 1832, n° de novembre.

Parmi les ouvrages hindoustani de la bibliothèque de la Société asiatique du Bengale, je trouve l'indication d'un traité en prose urdû de Saïyid Ahmad, auquel on donne le titre de *Câdirî*, c'est-à-dire *de la lignée religieuse d'Abd ulcâdir Guilânî*[1]. Ce traité est intitulé *Riçala-i Saïyid Ahmad,* et plus spécialement *Hujjat ulcuâ*[2], la Raison des vertus. C'est probablement un ouvrage ascétique.

SAIYID ALI.

Écrivain hindoustani à qui on doit : 1° un ouvrage de morale, en prose, intitulé *Gulschan-i akhlâc*[3], c'est-à-dire Jardin des vertus, ouvrage dont il existe un exemplaire dans la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta; 2° un volume de *rubayât* ou quatrains, dont on conserve une copie dans la bibliothèque du râjâ Chandû Lâl d'Haïderâbâd.

SAJJAD.

Mìr Sajjâd[4], d'Akbarâbâd (Agra), est un poëte hindoustani distingué. Ses ancêtres étaient originaires de l'Azarbaïjân; mais ils s'établirent à Dehli. Sajjâd était un des disciples de Schâh Najm uddin Abrû; mais les

[1] Voyez mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 90 et suiv.

[2] حجّة القوى. Je pense que قوى est le pluriel de قوة *force*, pris dans le sens de *vertu* (cardinale).

[3] گلشن اخلاق

[4] سجاد *adorateur*.

connaisseurs donnent à ses écrits la préférence sur ceux de son maître, quoiqu'ils soient pleins de métaphores, souvent plus obscures que celles qu'on trouve dans les vers d'Abrû. Mîr en fait un pompeux éloge. Il nous apprend que Sajjâd tenait chez lui une réunion des amis de la poésie hindoustani, réunion à laquelle Mîr avait assisté; mais cette réunion n'existait plus à l'époque où ce dernier écrivait sa biographie, et, en raison des circonstances, Sajjâd vivait dans la retraite.

Ses vers, qui sont fort éloquents, ont été réunis en diwân. Mîr, Lutf et Fath Alî Huçaïnî en donnent plusieurs gazal. Voici la traduction d'un vers de Sajjâd sur l'instabilité des choses humaines, vers que M. Shakespear a cité dans son Dictionnaire :

> Le rossignol perché joyeusement sur un arbre jouissait de la tranquillité, lorsqu'une balle cruelle est venue le mettre en pièces.

On dit que l'aïeul de Sajjâd, Muhammad Akram Khân, était, dans la chancellerie impériale, l'auxiliaire du nabâb Yahyâ Khân, munschî en chef. C'était un homme grave et contemplatif.

SALAM.

Miyân Najm uddîn Alî Khân Salâm[1], natif d'Agra, était fils de Scharaf uddîn Alî Khân Piyâm[2]. Il prit auprès de son père du goût pour la poésie hindoustani et participa à son talent. Mîr, qui était très-lié avec

[1] سلام *paix, salut.*

[2] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

lui, fait l'éloge des qualités de son esprit et de son cœur. Ils se réunissaient quelquefois pour causer littérature et s'exercer ensemble à improviser des vers et à faire des saillies. Le même biographe et Fath Alî Huçaïnî citent quelques vers de Salâm dans leurs tazkira.

SALIH.

Schaïkh Sâlih[1] Muhammad Usmânî vint dans le Décan (on ne dit pas d'où) en 1240 de l'hégire. Il se rendit à Bombay et fut attaché au service de la Compagnie des Indes. Là, d'après le vœu du colonel Kennedy et sous l'administration du gouverneur Elphinstone, il rédigea et publia l'ouvrage hindoustani intitulé : *Saïr-i ischrat, jami ulhikâyât*[2], c'est-à-dire la Récréation, collection de narrations. Les deux premiers mots de ce titre donnent le nombre 1240, qui est l'année musulmane de la publication de cet ouvrage. Ils font en même temps allusion au nombre de chapitres dont il se compose. Les deux derniers mots indiquent le sujet de l'ouvrage, et ils donnent aussi le tarîkh de l'année de l'ère chrétienne 1825, qui correspond à celle de l'hégire qui vient d'être indiquée, en joignant l'addition de la valeur numérique des lettres qui composent ces mots à celle des premières.

C'est un ouvrage écrit à l'imitation du *Gulistan*, en prose entremêlée de vers. Il est divisé en dix parties.

[1] صالح *vertueux*.

[2] سير عشرت جامع الحكايات, lithographie de 266 pages in-4°.

La première roule sur la justice; la deuxième sur la pauvreté spirituelle; la troisième sur la conduite des souverains; la quatrième sur les mœurs des vizirs; la cinquième sur le discernement et la perspicacité; la sixième sur la retraite; la septième sur la société; la huitième roule, je crois [1], sur la générosité; la neuvième sur le gain, la fidélité (envers ceux de qui on dépend) et la mendicité; la dixième sur l'envie, l'avidité et la concupiscence.

Je donnerai, dans mon second volume, quelques narrations extraites de cette intéressante collection.

SALIK.

Sâlik [2] est un poëte hindoustani dont Mîr fait mention et dont il cite un vers écrit dans le dialecte du Décan, vers qui prouve par conséquent que cet écrivain est du midi de l'Inde. Voici la traduction du baït dont il s'agit :

Toi qui as charmé Sâlik, demande, ô ma bien-aimée, quel est son état véritable, et tu sauras que hors de lui, il erre nu-pieds tout le jour, à cause de toi.

SALIM.

Mîr Muhammad Salîm [3] était de la classe des Saïyid

[1] Je dis je crois, car on a oublié d'indiquer le titre de cette partie.

[2] سالك *contemplatif*, à la lettre, *celui qui marche* (dans la voie du spiritualisme).

[3] سليم *pacifique*, *doux*, etc.

de la ville de Patna; il s'occupait du commerce, et comme il avait beaucoup de dispositions naturelles pour la poésie, il les exerçait volontiers. Il a composé, entre autres, un masnawî sur un événement extraordinaire qui eut lieu près d'Azîmâbâd, masnawî qui n'est pas sans mérite. Alî Ibrâhîm l'avait connu dans cette dernière ville. Il y mourut en 1195 de l'hégire (1780-81), et il y fut enterré.

SALIM (SCHAH).

Schâh Sâlim[1] est un poëte hindoustani cité par Mannû Lâl dans son *Guldasta-i nischât.* Voici la traduction d'un vers de cet écrivain :

Cette beauté au cœur de pierre m'a fait mourir en me montrant la couleur vermeille de son visage. On devra mettre une pierre rouge comme amulette à mon tombeau.

SAMAN.

Mîr Nacir Gobind Sàmân[2], de Jaunpour, fut un des disciples de Mirzâ Mazhar Jânjânan. C'est un poëte hindoustani estimé, qui a aussi écrit en persan. Il mourut quelques années avant l'époque où Fath Alî Huçaïnî fit paraître son tazkira.

[1] صالم, participe présent de la racine arabe صلم *radicitus excidit* et *mutilavit*, etc.

[2] سامان *préparatifs.*

SAMSAM.

Le nabâb Amîr ulumarâ Samsâm uddaula Khân-i daurân, autrement dit *Khâja Muhammad Acim* et simplement *Samsâm* [1], qui est son surnom poétique, faisait partie des omra du sultan mogol Farrukh Siyar. Alî Ibrâhîm dit que ses faits et gestes sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les exposer. Comme il n'en parle qu'en qualité d'écrivain, il se borne à dire qu'il se livrait à la culture de la poésie et qu'on a de lui des vers hindoustani et persans.

SANA.

Sanâ [2], d'Azîmâbâd, disciple de Schâh Muschtâc Talab, est un poëte hindoustani dont les productions sont peu nombreuses. Mushafî et Bénî Narâyan ne rapportent de lui que deux vers.

SANAT.

Mugal Khân Sanat [3] était un des familiers du nabâb Açaf Jâh Nizâm ulmulk. Alî Ibrâhîm et Fath Alî Huçaïnî ne disent pas autre chose sur cet écrivain hindoustani, et ils se contentent de citer de lui quelques vers pour donner une idée de son talent.

[1] صمصام *épée tranchante.*

[2] ثنا *louange.*

[3] صنعت *mystère.*

SANI.

Nizâm uddîn Ahmad Sâni[1], de Balgrâm[2], était un des amis intimes d'Alî Ibrâhîm Khân et de Mirzâ Muhammad Rafî Saudâ. Il a laissé un diwân de vers persans, et quoiqu'il en ait moins écrit en hindoustani, il est compté avec juste raison parmi les poëtes qui ont enrichi la littérature de cette langue. Il lisait parfaitement les vers et avait beaucoup de perspicacité pour comprendre les plus obscurs. En 1783 il habitait alternativement Murschidâbâd et Calcutta. J'ignore l'année de sa mort.

SAQUI.

Mîr Huçaïn Alî est un poëte urdû qui prit le surnom de *Sâquî*[3]. Alî Ibrâhîm dit simplement qu'il a lu des gazal de cet écrivain, mais qu'il ne peut donner sur son compte aucun autre renseignement. Il ne cite de lui qu'un seul vers.

SAQUIB.

Miyân Schihâh uddîn Sâquib[4] était derviche de profession et vivait à Dehli sous Muhammad Schâh. C'était un homme d'esprit, qui s'occupait de poésie hindous-

[1] صانع *auteur*, etc.

[2] بلگرام. Voyez p. 89.

[3] ساقی *échanson*.

[4] ثاقب *brillant, sublime*.

tani. Il fut d'abord élève de Miyân Schâh Mubârak Abrû; puis il soumettait ses vers à Sirâj uddîn Alî Khân Arzû. Mîr l'avait beaucoup connu. A l'époque où il écrivait sa biographie, Sâquib était retourné dans son pays natal, qui était des dépendances de Bârah [1]; il y pratiquait toutes les vertus et ne s'occupait en aucune façon des choses du monde. Voici la traduction de deux vers de lui cités dans les biographies originales.

La maîtresse cruelle qui a occasionné la mort de Sâquib, est venue auprès de son cercueil, et a osé demander qui était mort et quel était ce convoi.

SARMAD.

Muhammad Sarmad [2] Câzî (juge), de Séringapatam, est auteur d'un ouvrage intitulé *Khulâça-i sultânî* [3], ou Exposition abrégée de la loi musulmane, compilé par l'ordre du sultan Tippou, en dialecte dakhnî. L'exemplaire de cet ouvrage qui était dans la bibliothèque de Tippou a passé dans celle du collége de Fort-William. C'est apparemment un commentaire sur cet ouvrage dont on trouve un exemplaire dans la bibliothèque du ministre du Nizâm à Haïderâbâd; il est intitulé *Kaschf ulkhalâça* [4]. Ce dernier ouvrage est sans doute le même qu'on a publié à Calcutta (à l'*Asiatic lithographic press*).

[1] باره

[2] سرمد *eternel.*

[3] خلاصۂ سلطانی, à la lettre, *abrégé sultanien*

[4] كشف الخلاصه

Il est écrit en urdû et en vers. Il roule sur les questions de la loi musulmane les plus nécessaires à connaître, matières dont il est indispensable d'être instruit si l'on veut être compté au nombre des savants. C'est ainsi qu'on s'exprime au sujet de cette publication dans un catalogue rédigé en persan.

SAR-SABZ

Mirza Zaïn ulâbidîn Khân Sar-sabz [1], connu aussi sous le nom de *Mirzâ Mendo* [2], était un des fils du nabâb Sâlâr-jang. Ses ancêtres vinrent dans l'Hindoustan sous le règne de Farrukh Siyâr et y occupèrent un rang distingué qui les rapprocha du souverain. Mushafî dit que Sar-sabz était un jeune homme modeste et plein d'intelligence, qui était adonné à l'étude des livres de religion et des questions positives de la théologie. Il eut aussi, dès son enfance la plus tendre, un goût prononcé pour la poésie hindoustani. Parvenu à l'âge de dix-sept ans, il fit un diwân, et depuis ce temps il fréquenta pendant quatre ans Mushafî, et se perfectionna sous lui dans l'art de la poésie. Ce dernier cite deux pages et demie des vers de notre écrivain.

SARSCHAR.

Mulûk-chand Sarschâr [3] est compté parmi les poëtes

[1] سرسبز *tête verte*, c'est-à-dire *frais*, *florissant*.

[2] Ce mot est écrit مینڈو dans le tazkira de Mushafî.

[3] سرشار *ivre*, etc.

hindoustani. Mannû Lâl cite de lui, dans son *Guldasta*, un vers dont voici la traduction :

Cette voleuse de cœurs marche au milieu de ses belles compagnes, avec grâce et d'un air compassé. On croirait voir la lune lorsqu'elle fait lentement sa promenade nocturne au milieu des étoiles.

SAUDA.

Mirzâ Muhammad Rafî Saudâ [1], fils de Muhammad Schafî, du Caboul, est un des poëtes hindoustani les plus célèbres. On lui donne même le nom de *Malik-i Schuarâ-é hindî,* ou Prince des poëtes hindoustani. Il y a néanmoins des Indiens, selon Mushafî, qui trouvent dans les poésies de Saudâ des fautes évidentes et des plagiats réels. Il naquit à Dehli, où, selon l'expression des biographes originaux, il fut le maître du sultan et du vizir, et le compagnon des omra. Alî Ibrâhîm s'exprime ainsi sur son compte : « Quoique, dit-il, sa célébrité soit telle qu'elle n'a pas besoin d'être inscrite « sur les tables du palais de la gloire, cependant, par « justice, je dois orner ces pages de la mention de ses « qualités. Ce grand personnage est un des plus rares « génies et des plus habiles écrivains de l'Hindoustan. « Entre ses contemporains, ajoute Alî Ibrâhîm en se

[1] سودا *folie* (*d'amour*). Au sujet de ce takhallus, quelques auteurs européens ont prétendu que notre poëte le prit parce que ses satires lui ayant attiré des ennemis, il contrefit l'insensé ; mais je ne lis rien de cela dans les Biographies originales, et je suis porté à croire que c'est un conte imaginé pour rendre raison de ce singulier surnom de *Folie*, lequel n'est cependant pas plus ridicule que celui de *Brûlure* (Soz), *Soupir* (Afsos), etc.

« servant du style le plus métaphorique, il plaça la « balle de la prééminence sur la fenêtre de l'élévation « de telle façon que la main de ses émules n'a pu y « atteindre. La sueur de la faiblesse atteint le feu lui-« même, qui se trouve surpassé dans sa chaleur par la « langue brûlante de Saudâ, dont les vives étincelles « pénètrent jusqu'à lui; et l'eau, à cause de la jalousie « qu'elle éprouve de ses vers *coulants,* va se cacher sous « terre. »

Les poésies de Saudâ sont remarquables par la hardiesse des métaphores, l'originalité des pensées et le charme de l'expression. Son diwân est étendu. Il a excellé dans tous les genres de poésie, notamment dans le cacîdah, le gazal, et surtout la satire; il était aussi habile en musique. Le degré de supériorité de ce poëte hindoustani n'est, dit-on, surpassé par aucun autre. Il occupe, selon les biographes originaux, le premier rang parmi les anciens et les modernes.

Les Anglais ont avec raison surnommé Saudâ le Juvénal de l'Inde, parce qu'il a écrit des satires où brille l'esprit de ce poëte romain, mais où se trouve aussi souvent le peu de retenue de ses expressions.

Mîr Taquî a consacré un article à cet écrivain dans sa biographie. Il en parle comme d'un spirituel jeune homme, ami de la joie et du plaisir, qui excellait dans le gazal, le masnawî, le quita, le mukhammas, le rubâî, enfin dans tous les genres de poésie. Lutf trouve, au contraire, que ses cacîdah sont ce qu'il a écrit de plus parfait.

Mîr reconnaît aussi en lui le premier des poëtes

hindoustani, leur roi; et il emploie à son tour, pour le louer, ces paroles hyperboliques: « Chacun de ses « vers charmants qui ont été introduits dans le jardin « de l'éloquence indienne sont des bouquets de fleurs « des pensées, et chacun de leurs hémistiches bien « mesurés est pareil au cyprès libre. » Lutf se sert, en le louant, d'expressions encore plus hyperboliques Mîr fait surtout l'éloge de sa *satire du cheval,* intitulée *Dérision du siècle*[1]. Il dit que dans ce poëme Saudâ a dépassé les limites de l'art[2]. Mushafî compare les vers de Saudâ à ceux du poëte persan Khacânî. Il dit qu'il était reçu avec honneur partout où il allait.

Saudâ, qui était du reste militaire de profession, quitta Dehli après la dévastation de cette ville, à l'âge de soixante ans, et après avoir séjourné dans différents endroits, il alla jeter à Lakhnau l'ancre de la résidence, comme s'expriment les biographes originaux. Le nabâb Açaf uddaula le combla d'honneurs et de dignités, et lui donna un jâguîr (terre féodale) du revenu de 6000 roupies par an (15000 fr.). C'est par reconnaissance qu'il a écrit plusieurs cacîdah à la louange de ce généreux souverain. Schujâ uddaula, nabâb du Bengale, le reçut aussi avec distinction à sa cour. Parvenu à l'âge de soixante et dix ans, selon Ibrâhîm et Lutf, d'autres disent de quatre-vingt-dix, il se rendit à l'appel de Dieu. Pour parler sans figure, il mourut à Lakhnau

[1] تضحيك روزگار. Ce titre n'existe pas dans les manuscrits des œuvres de Saudâ.

[2] Dans le second volume de cet ouvrage on trouvera la traduction de plusieurs pièces de cet écrivain.

en 1195 de l'hégire (1780 de J. C.), et y fut enseveli dans l'imâm-bârâ d'Acâ Bâquir. Chacun s'empressa d'écrire des tarîkh en vers pour fixer dans la mémoire l'époque de la mort de ce grand poëte. Un des plus célèbres est celui que cite Alî Ibrâhîm : il est en persan, et on le doit à Mîr Camar uddîn Minnat. Mushafî en rapporte un, en hindoustani, de Mîr Fakhr uddîn Mâhir, et un autre de lui-même, en persan. Il paraît même que Lutf fit sur cette date un quatrain hindoustani qu'on grava sur la pierre du tombeau de Saudâ, tarîkh dont il donne le texte et dont voici la traduction :

Lorsque Saudâ partit pour l'éternité, les gens équitables laissant toute prévention, confessèrent qu'il était mort un homme d'une incontestable habileté; bien plus, que le prince des poëtes de l'Inde avait quitté la terre.

Mushafî dit que le diwân de Saudâ a acquis une si grande célébrité, que des exemplaires en sont parvenus en Perse et en Europe, et on peut ajouter qu'il a été apprécié par ceux qui ont pu le lire.

La collection complète des poésies de Saudâ porte le titre ordinaire de *Kulliyât* : j'en possède plusieurs manuscrits dans ma collection particulière; un entre autres très-beau, que je dois à la généreuse obligeance de M. N. Bland, un de mes anciens auditeurs, membre distingué de la Société royale asiatique de Londres. Il y en a, à la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta, un exemplaire enrichi de dessins.

On a donné à Calcutta, en 1810, un volume in-4° [1]

[1] Une édition complète des œuvres de Saudâ avait été annoncée

de morceaux choisis de Saudâ, sous le titre de *Intikhâb-i Kulliyât-i Saudâ* (Choix des œuvres complètes de Saudâ). Cette publication, revue par Scher Alî Afsos, Kâzim Alî Jawân et Muhammad Aslam [1], n'est pas parfaitement correcte, parce que les éditeurs n'avaient à leur disposition qu'une seule copie très-fautive des œuvres de ce poëte.

Parmi les livres de la bibliothèque de Sirâj uddaula d'Haïderâbâd, il y a un volume intitulé *Marâcî-i Mirzâ Rafî* [2], ou Élégies de Saudâ. Or il est bon de faire savoir au lecteur que dans les collections de poésies de Saudâ que je possède il n'y a pas de pièce portant le titre de *Marsiya*, ce qui suppose que ces collections ne sont pas complètes. Il n'y a pas non plus de salâm [3], et cependant les biographes originaux nous apprennent qu'il en a fait.

SAYA.

Salîm Sâya [4] est un poëte qui habitait Dehli; le court gazal suivant est de lui :

Dans l'amour de cette infidèle, je n'acquerrai pas de renommée; hélas! je n'ai pas l'habileté nécessaire pour parvenir à m'en faire aimer. Me plaindrai-je de la tyrannie du ciel? Je voudrais

comme étant sous presse, à Calcutta, en 1803; elle devait se composer de trois volumes in-4°. Voyez *Primitiæ Orientales*, tom. III, pag. lij.

[1] اسلم est rendu dans le Dictionnaire de Meninsky par *certior, tutior.*

[2] مراثی مرزا رفیع

[3] سلام, sorte de poëme à la louange d'un individu, c'est-à-dire le contraire de la satire; j'en ai déjà parlé p. 27 et ailleurs.

[4] سایه *ombre.*

périr consumé par le feu, mais il n'y a nulle part le menu bois nécessaire à cette opération.

Comment les rossignols pourront-ils se sauver de leur cage, eux à qui personne ne rend justice?

Quoique j'aie déchiré mon cœur, je n'ai pu atteindre, comme l'ombre (*Sâya*), jusqu'aux tresses de ma bien-aimée (malgré leur longueur).

SAYIL.

Mirzâ Muhammad Yâr Beg Sâyil[1] était de la nation des Uzbek, mais il naquit dans l'Hindoustan et était militaire de profession. C'est un poëte qui fut d'abord disciple de Schâh Hâtim, et qui s'attacha ensuite à Mirzâ Rafî Saudâ. Il a suivi les doctrines de l'ancienne école urdû, ainsi que le prouvent quelques-uns de ses vers cités par Mushafî dans son tazkira.

SCHAD.

Ilah Yâr Beg Schâd[2] est un poëte hindoustani, Mongol de nation et disciple de Mushafî. Bénî Narâyan cite une pièce de vers de cet écrivain.

SCHADAB.

Lâlâ Khusch-wact Râé Schâdâb[3] habitait la ville connue sous le nom de *Naddia* et appelée aussi *Chand-*

[1] سایل *mendiant.*

[2] شاد *content.*

[3] شاداب *frais*, etc.

pûr. Il excellait surtout dans l'*inschâ*[1]. Il a aussi laissé des vers hindoustani. Alî Ibrâhîm en cite quelques-uns.

SCHADAN[2].

Le râjâ Chandû Lal[3] Mahârâj Bahâdur, d'Haïderâbâd, est un personnage distingué par sa naissance et son amour pour les lettres qu'il cultive avec succès. Dans les poésies hindoustani (urdû) qu'il a mises au jour, il a pris le takhallus de *Schâdân*. Parmi les livres de sa bibliothèque, où il existe plusieurs manuscrits hindî précieux dont plusieurs sont peut-être uniques, se trouvent trois volumes de ses ouvrages : le premier est intitulé *Diwân o caçâïd tasnîf Mahârâj Bahâdur;* le deuxième *Diwân-i Schâdân ;* le troisième, qui est le recueil complet de ses œuvres poétiques, porte le titre de *Kulliyât-i Mahârâj Bahâdur mutakhallas ba Schâdân.* C'est au colonel J. Stewart, résident anglais à la cour de son altesse le Nîzâm, que je dois la liste des ouvrages hindoustani qui font partie de la bibliothèque de Chandû Lal, collection que j'ai citée plusieurs fois dans le courant de mon ouvrage.

SCHAFI.

Mîr Muhammad Schafî[4] fut un des compagnons de

[1] J'ai expliqué plus haut ce qu'il faut entendre par ce mot.

[2] شادان *content.*

[3] چندو لعل serait-ce un mot composé hindou-persan, signifiant *chéri du singe?* de चंडु *petit singe*, et de لعل pour لال *chéri, enfant*, etc.

[4] شفيع *intercesseur.*

Mirzâ Muhammad Rafî Saudâ et de Muhammad Taquî Mîr. Il vivait à Lakhnau à l'époque où écrivait Alî Ibrâhîm, et y faisait profession d'indépendance spirituelle. On a de lui des vers hindoustani estimés dont Alî Ibrâhîm donne un échantillon.

SCHAFI (AMIN UDDIN).

Amîm uddîn Schâfî[1], de Dehli, est un poëte urdû qui était dans la misère à Patna, en 1196 de l'hégire (1781-1782), époque où Alî Ibrâhîm écrivait sa biographie. C'est une chose fort commune dans tous les pays que les gens de lettres malheureux. Pétrarque a dit quelque part :

Povera e nuda vai, filosofia.

Alî Ibrâhîm rapporte un seul vers de ce poëte abandonné de la fortune.

SCHAFIC.

Mazhar Alî Khân Schafîc[2] est compté parmi les poëtes hindoustani. Mannû Lâl cite de lui un vers dont voici la traduction :

Écarte loin de ton visage ce voile importun, et serre-moi contre ton sein : tel est le désir de mon cœur.

[1] شافی *guérisseur.*

[2] شفیق *compatissant, affectionné, ami.*

SCHAGUIL[1].

Ce poëte fut élève de Bismil; il consulta quelquefois aussi Mîr Taquî. Ce dernier, ainsi que Fath Alî Huçaïnî, citent de lui un vers dont je joins ici la traduction :

Le souvenir de ton visage vermeil et des noires boucles de tes cheveux ne s'éloignera jamais de Schâguil, puisque ta face et ta chevelure sont pour lui le jour et la nuit.

SCHAGUIRD.

Muhammad Schâguird[2] fut un des amis de Muhammad Alî Hischmat, célèbre écrivain dont il a été parlé précédemment. Il a surtout fait des poëmes en stances de trois vers, compositions qu'on nomme *salâçat*[3].

SCHAH ALI.

Mîr Schâh Alî Khân, de Dehli, était un jeune poëte remarquable par sa beauté, mais dans une position fâcheuse de fortune. Il vint à Murschîdâbâd, où il vécut quelque temps dans le bien-être; mais lors du renversement de la fortune de Sirâj uddaula, il quitta Murschîdâbâd et alla à Lakhnau; puis étant venu à Azîmâbâd, sous le gouvernement du nabâb Alî Jâh Mîr

[1] شاغل *occupé, attentif*, etc.

[2] شاگرد *disciple.*

[3] ثلاثت, mot arabe qui signifie *trois*.

Muhammad Câcîm Khân, il fut attaché à la cour de ce prince. Enfin, il se rendit dans le Décan où il mourut.

SCHAHI.

Schâh Culî Khân, du Décan, prit pour surnom poétique l'adjectif *schâhî*[1] (royal), formé de son prénom honorifique *Schâh* (roi)[2]. Il vivait à Haïderâbâd, et il était du nombre des officiers de Tânâ Schâh[3]. Il a écrit surtout beaucoup de marciya : on le cite parmi les poëtes anciens. Dans la bibliothèque d'Açaf uddaula, roi d'Aoude, se trouvait un manuscrit de ses cacîdah et de ses gazal. Il est intitulé *Caçâïd o gazliyât-i Hazrat Schâhî*[4].

SCHAHID.

Le maulawî Gulâm-i Huçaïn Schahîd[5], de Gâzîpûr, est compté parmi les poëtes urdû. Il fut pendant quelque temps le compagnon du nabâb Fazl Alî Khân de Gâzîpûr, et il vécut alors dans les honneurs. Alî Ibrâhîm nous fait savoir que c'était un homme grave qui s'exprimait avec facilité. Il fut un des savants jurisconsultes qui furent désignés pour former le tribunal de Bénarès, à la tête duquel Alî Ibrâhîm fut placé. Il vivait encore en 1196 (1782).

[1] شاهی

[2] Voyez, sur ce nom que se donnent les derviches, mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 47.

[3] Voyez l'article consacré à ce personnage.

[4] قصاید و غزلیات شاهی در زبان هندی

[5] شهید martyr, etc.

SCHAIC.

Mîr Hâjî Schâïc[1] est compté parmi les poëtes hindoustani. Mannû Lâl cite de lui un vers dont je joins ici la traduction :

Je ne m'inquiète de rien dans le monde : la poussière du chagrin ne souille jamais le miroir de mon cœur.

SCHAIC (MUHAMMAD).

Miyân Pîr Muhammad Schâïc est un poëte urdû distingué, qui fut d'abord disciple de Miyân Hâschamî, puis de Calandar-bakhsch Jurat, écrivains dont il a été parlé. Bénî Narâyan rapporte de lui un gazal érotique.

SCHAIC (NAZIR UDDIN).

Nazîr uddîn Haçan Schâïc Curaïschî, fils de Gulâm-i Muhî uddîn[2], est auteur d'une grammaire rédigée en hindoustani et intitulée *Masdar-i fayûz*[3], titre qui sert en même temps de tarîkh à cet ouvrage. En effet, en additionnant la valeur numérique des lettres arabes qui

[1] شایق *désireux.*

[2] *Muhî uddîn* est le nom d'un saint célèbre dans l'Inde musulmane, sur lequel on peut consulter mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 46 et suiv.

[3] مصدر فیوض *la source abondante*. En employant le premier mot, l'auteur a voulu jouer sur son autre signification de *nom d'action*, sorte d'infinitif.

forment ce titre, on a le nombre 1230. Or cette année de l'hégire correspond à 1815 de J. C. L'auteur nous fait savoir, dans sa préface, que ce traité, destiné à ceux qui étudient le persan dans la ville de Bareily, son pays apparemment, a été écrit sous les auspices du nabâb Ahmad Yâr Khân, fils de Muhammad Zû'lficâr Khân. Je possède une copie manuscrite de cet ouvrage, que je dois à l'obligeance du laborieux occidentaliste le mahârâj Kâli Krichna. La transcription de cet exemplaire, faite à Calcutta pour cet Hindou distingué par le saïyid Muhammad Alî Sâkin, a été terminée le 28 açarh 1236 de l'ère du Bengale, qui correspond au mois de juillet 1829 de J. C. Ce traité est une sorte de nomenclature grammaticale raisonnée; il se compose d'une invocation en vers urdû, d'une préface, de trois sections et d'un épilogue. C'est un petit in-4° de 224 pages très-bien peint.

SCHAIDA (AMANAT ULLAH).

Le maulawî Amânat ullah Bangalî, c'est-à-dire du Bengale, prit pour takhallus le mot *Schaïdâ*[1]. Il habitait Calcutta en 1814, époque où Bénî Narâyan écrivait son Anthologie. Il est auteur :

1° De la traduction en hindoustani de l'Eucologe musulman ou *Musulman's common Prayer,* à l'usage des Musulmans sunnites, volume qu'il a intitulé *Hidâyat ulislâm*[2], ou Guide de l'islamisme, et qui a été imprimé

[1] شيدا *fou d'amour.*

[2] هداية الاسلام

à Calcutta en 1804. J'ai traduit en français la première partie de cet ouvrage, dans l'opuscule intitulé *Doctrine et devoirs de la religion musulmane, etc.* La deuxième partie contient un catéchisme dans le genre de celui que j'ai traduit du turc sous le titre d'*Exposition de la foi musulmane, etc.* Ce volume devait être suivi d'un autre qui n'a jamais paru : je crois qu'il devait contenir une histoire des prophètes, extraite peut-être du *Quissa-i Païrambarân* dont il a été parlé à l'article sur Mîrân.

2° Du *Sarf-i urdû* [1], ou Grammaire urdû en vers hindoustani. Ce poëme didactique a été imprimé à Calcutta en 1810, in-8°. J'en ai donné l'analyse dans le *Journal asiatique,* en 1837; je ne saurais mieux faire que d'y renvoyer le lecteur.

3° D'une version hindoustani du Coran, intitulée *Tarjama-i Curân-i scharîf* [2], c'est-à-dire Traduction du noble Coran. Il paraît qu'il fut aidé, dans ce travail, par d'autres savants. On conserve cet ouvrage en manuscrit, à la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta.

4° D'une traduction urdû de l'ouvrage persan intitulé *Akhlâqu-i Jalâlî* [3], ou les Caractères de Jalâl uddîn Ardéwanî. Cet ouvrage, qui est en prose, était sous presse à Calcutta en 1804 [4], mais je crois qu'il n'a ja-

[1] صرف اردو

[2] ترجمهٔ قران شریف

[3] اخلاق جلالی

[4] *Ukhlaq-i Julalee, or the Ethics of Julalee, translated from the Persian by Umanat ullah, under the superintendence of captain James Mouat, assistant professor of Hind. lang.* (*Primitiæ Orientales,* tom. III, pag. xxxij.)

mais paru. Dans le catalogue des manuscrits hindoustani du collége de Fort-William, il y a l'indication d'une traduction de l'*Akhlâqu-i Jalâlî*, intitulée *Jâmi ulakhlâc*[1], c'est-à-dire Collection des caractères. C'est le même ouvrage qui porte cette autre désignation : il est effectivement indiqué sous ce double titre, dans le catalogue des ouvrages arabes, persans et hindoustani de la bibliothèque de la Société asiatique du Bengale.

5° De différentes pièces de vers. Voici la traduction d'une de ces pièces citée par Bénî Narâyan :

Je suis venu dans ta rue, puis je me suis retiré après avoir beaucoup pleuré, et maintenant je me suis retiré ayant lavé mes mains de ton union. J'étais venu dans l'espoir de gagner quelque chose dans le bazar de l'amour, mais je me suis retiré après avoir perdu l'argent comptant de mon cœur. Considérez un peu la promenade du jardin de l'existence; oui, je m'en suis retiré après y avoir planté le palmier de la folie. Que vous dirai-je, mes amis! je me suis retiré du jardin de l'union, avec mon amie, après y être resté un matin comme la rosée. Je me suis retiré en me plaignant, ô mon amie, de ta tyrannie envers Schaïdâ, et de ta fidélité envers mes rivaux, résultat de ton mauvais naturel.

SCHAIDA (FATH ALI).

Mîr Fath Alî Schaïdâ[2], de Schamsâbâd[3], fils adoptif de Mîr Soz et disciple de Saudâ, fut, selon Alî Ibrâhîm, un des poëtes distingués du siècle de Schâh Alam. Mushafî parle aussi d'un poëte nommé *Schaïdâ*, dis-

[1] جامع الاخلاق

[2] Un manuscrit porte شیدا *tromperie*.

[3] Près d'Agra, 78° 10′ de longitude, 27° 2′ de latitude.

ciple de Mîr Muhammadî Bédâr, qui était un jeune homme d'un caractère agréable et passementier de profession. Il résidait à Schahjahânâbâd, où il jouissait d'une position honorable et employait ses moments de loisir à écrire des vers. Il a laissé un diwân dont on trouve des copies à Dehli. Mushafî en cite quelques vers.

SCHAIDA (HENGA).

Khâjâ Hengâ Schaïdâ est un poëte hindoustani dont Mannû Lâl cite plusieurs vers dans sa Rhétorique pratique; mais je ne trouve aucun détail sur cet écrivain dans les biographies originales.

SCHAIR.

Mîr Gulû Schâïr[1] était parent du célèbre Khâja Mîr Dard. Il se distingua par la justesse de son esprit parmi les poëtes du siècle de Schâh Alam II. Les biographes originaux citent des extraits de ses productions.

SCHAMSCHER.

Schamscher[2] Khân Munschî fut d'abord attaché au service du célèbre orientaliste, diplomate et militaire John Malcolm, et plus tard, en 1825, il habitait Bangalor, dans le Mysore, où il rédigea, avec M. James

[1] شاعر *poëte.*

[2] شمشير *épée*, etc.

Edward Alexander, une traduction en hindoustani du Décan, tel qu'on le parle à Madras, des Voyages d'Itiçâm uddîn, écrits en persan par ce dernier, et dont la Société asiatique de Paris possède un exemplaire, qui lui a été donné par lord Kingsborough. Cet ouvrage, intitulé *Schigarf nâma-i Wilâyat*[1], c'est-à-dire les Merveilles de l'Europe, contient la relation d'un voyage fait en Europe en 1765, intéressante année pour la Compagnie anglaise des Indes orientales; car c'est dans son cours que fut conclu le fameux traité d'Allahâbâd, par lequel lord Clive obtint du malheureux Schâh Alam le gouvernement des provinces du Bengale, du Bihâr et d'Orissa. Itiçâm uddîn fut chargé d'une mission de Schâh Alam, à ce sujet, auprès de S. M. Britannique, et ce fut le motif de son voyage, dont il crut devoir écrire une relation. J'en ai donné des extraits dans le *Manuel du cours d'hindoustani*, pag. 30 et suiv.

SCHARAF.

Mîr Muhammadî Scharaf[2], neveu du nabâb Khân-i Dauran, s'est fait un nom parmi les écrivains hindoustani.

SCHARAR.

Mirzâ Ibrâhîm Beg Scharar[3] est un poëte hindoustani

[1] شگرف نامهٔ ولایت, à la lettre, *livre étonnant d'Europe*.

[2] شرف *noblesse*, *excellence*, etc.

[3] شرر *étincelle*.

distingué. Il a aussi écrit en persan; en sorte que Mushafî lui ayant consacré un article dans sa Biographie persane, il se contente de mentionner son nom et de rapporter de lui quelques vers dans son tazkira urdû. W. Price[1] a publié de Scharar deux gazal, qui sont devenus dans l'Inde des chants populaires. Voici la traduction d'un de ces morceaux :

Mon cœur apprécie le goût de ce doux regard. Une boisson délicieuse semble en effet contenue dans ses yeux voluptueux. Mille blessures sont ouvertes à cause d'elle comme des yeux; moi aussi je montrerai mon sein brûlé par l'amour. Cette homicide beauté n'a aucune pudeur du meurtre qu'elle a commis en me privant de la vie ; que dis-je ? elle en a été fière. La renommée du poil follet qui lui tient lieu de moustache, est parvenue jusqu'en Syrie, et la blessure de mon cœur s'est ouverte de nouveau. Le zéphyr printanier n'a pu épanouir mon cœur; il est resté, pour toujours, resserré comme le bouton... Je suis venu dans la mer rouge de la mort, mais je n'ai pu y demeurer un seul instant sans y périr comme la bulle d'eau qui se forme à sa surface. Conformément au discours de Mîr[2], Scharar a jeté loin de lui l'argent comptant de la vie. C'est ainsi, grâce au ciel, que la vérité de son amour a été constatée.

SCHAUC (GULAM-I RAÇUL).

Mirzâ Gulâm-i raçûl Schauc[3] est un écrivain hindoustani dont on trouve un baït dans le *Guldasta-i nischât*. Voici la traduction de cette sorte de distique :

[1] *Hindee and Hindoostanee Selections*, pag. 414, 1[re] édit.

[2] Mîr Taquî. Voyez son article.

[3] شوق *désir*.

Hier, en faisant voir ses beaux yeux, cette infidèle a, de ses regards, tué le monde. Elle ne sort jamais qu'après avoir formé sur ses cils une ligne de surma pareille à celle de l'écriture.

SCHAUC (HAÇAN ALI).

Miyân et Mîr Haçan Alî Schauc naquit à Dehli. Il était militaire, et il fut attaché à la cour du nabâb Imâd ulmulk Gazî uddîn Khân. Son maître dans l'art de la poésie fut Sirâj uddîn Alî Khân Arzû, chez qui Mîr l'avait souvent rencontré. Ses vers sont remarquables par l'originalité des pensées et le coloris de l'expression. Mîr en cite environ deux pages.

Schauc est aussi le takhallus du père de Tahcîn. Voyez ce titre.

SCHAUKAT[1].

Jonathan Scott, connu par sa traduction des *Mille et une Nuits,* s'était aussi occupé d'hindoustani. Il nous a fait connaître quelques pièces de vers du poëte Schaukat, pièces d'où je tire les lignes suivantes :

Quel ange implorerai-je? Mon cœur est atteint d'égarement. La folie m'a été destinée ; c'est un instrument de la Providence. J'ai caché mes pensées, ô ma bien-aimée! toutefois le dard de tes sourcils a trouvé sa place dans mon cœur.

Je t'ai crue sans art, ô ma bien-aimée! mais par l'effet de la compagnie de mes rivaux, tu es devenue adroite et rusée. Quiconque a visité la limite du néant, n'est jamais revenu. Retourner d'un lieu pareil, c'est chose difficile. Ainsi personne, ô Schaukat,

[1] شوكت *puissance, dignité.*

ne saurait renoncer à ton amour, quand même le genre humain tout entier voudrait l'y forcer [1].

SCHIFA.

Hakîm Yâr Alî Schifâ [2] était contemporain de Muhammad Alî Hischmat. Voilà tout ce que dit de ce poëte médecin Alî Ibrâhîm, qui, de plus, cite de lui un vers.

SCHIGUFTA (BUDH SINGH).

Budh Singh Schigufta [3] est compté parmi les poëtes hindoustani. Mannû Lâl rapporte de lui un vers dont voici la traduction; il paraît extrait d'un *Sâquî nâma :*

Les buveurs ont brisé les verres, ils ont mis en pièces les bouteilles. Dis-moi donc, ô échanson, à qui est le jardin où sont de pareils ivrognes ?

SCHIGUFTA (SAIF ALI).

Mirzâ Saïf Alî Schigufta Bakht, et simplement *Schigufta*, était fils de Schujâ uddaula, nabâb d'Aoude, qui régna sur ce pays de 1756 à 1775. Mushafî, dans sa biographie, dit que c'était un jeune homme spirituel, doux et modeste, qui s'occupait de poésie. Il prit d'abord le takhallus de *Bayân*, et ensuite celui de *Schigufta*. Il consultait sur ses productions Mirzâ Kâzim

[1] W. Ouseley, *Oriental Collections*, tom. II, pag. 396.

[2] شفا *guérison*, allusion à sa profession de médecin.

[3] شگفته *épanoui*.

Alî Jawân. Ses vers sont écrits dans un style sublime et pur, ses cacîdah surtout. Mushafî avait vu à Lakhnau la collection des poésies de Schigufta, et il en cite quelques vers. De son côté, Mannû Lâl en cite aussi un bon nombre dans son *Guldasta-i nischât*.

SCHIHAB UDDIN[1].

On doit à cet écrivain un recueil en vers contenant différentes pièces, et nommément un *Kok Schastar*[2]. Il est intitulé *Majmûa, etc.*[3] La bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta en possède un exemplaire.

SCHIKÉBA.

Schaïkh Gulâm-i Huçaïn Schikéba[4] est un poëte hindoustani dont Mannû Lâl cite un vers seulement, qui n'offre rien de remarquable, dans son curieux et intéressant ouvrage intitulé *Guldasta-i nischât*.

SCHIKOH.

Muhammad Rizâï Schikoh[5], ami de Mirzâ Catîl, est, selon Mushafî, un poëte qui n'a pas beaucoup écrit,

[1] شهاب الدین *l'étoile de la religion.*

[2] Voyez, pag. 55, ce que j'ai dit des ouvrages portant ce titre.

[3] مجموعه مشتمل بر کتاب کوك و غیره منظوم

[4] شکیبا *patient.*

[5] شکوه *dignité, grandeur,* etc.

mais dont toutes les pièces de vers sont marquées au coin du véritable génie poétique.

SCHOR.

Aslû[1] Beg Schor[2] est compté parmi les poëtes hindoustani. Mannû Lâl cite dans sa Rhétorique pratique un fragment d'un gazal de cet écrivain.

SCHORI.

Poëte hindoustani, natif de Lakhnau, dont le général J. S. Harriot a recueilli des vers qu'il prise beaucoup.

SCHORISH.

Mîr Gulâm-i Huçaïn Schorish[3], d'Azîmâbâd (Patna), plus connu sous le nom de *Mîr Bahnya,* était neveu (fils de sœur) de Mulla Mîr Wahîd et disciple de Mîr Bâkir Hazîn. Il était très-orgueilleux et fier de son mérite. Il a composé en rekhta un *tazkira* (ou biographie) des poëtes hindoustani. Il a écrit aussi beaucoup de poésies, qui ont été réunies en diwân. Il mourut en 1195 (1781). Alî Ibrâhîm, qui le connaissait, cite plusieurs pages de ses vers.

[1] اثلو

[2] شور *bruit.*

[3] شورش *tumulte.*

SCHUHRAT.

Mirzâ Muhammad Alî Schuhrat [1], de Dehli, était un des disciples de Yahya Mân Jurât. Il se retira à Lakhnau, où il vivait encore en 1196 (1781-1782). Alî Ibrâhîm cite seulement deux vers de ce poëte urdû, et Mushafî quatre.

SCHUHRAT (GULAM-I HUÇAIN).

Maulawî Gulâm-i Huçaïn, de Gâzîpûr, passa quelque temps dans les honneurs avec le nabâb Fazl-i Alî Khân, de Gâzîpûr; puis il fut attaché, à Bénarès, au même tribunal dont Alî Ibrâhîm était président. On le compte parmi les écrivains hindoustani, et on trouve dans le *Gulzâr-i Ibrâhîm* un échantillon de ses poésies.

SCHUHRAT (IFTIKHAR UDDIN).

Iftikhâr uddîn Alî Khân Schuhrat, homme de lettres distingué, était frère du nabâb Wâcic Alî Khân. Il résidait à Calcutta en 1814, et Bénî Narâyan lui était attaché, apparemment en qualité de secrétaire. Ce dernier cite de lui cinq gazal, quatre dans le corps de son ouvrage et un dans l'appendice. Voici la traduction d'un de ces morceaux :

Elle a brûlé mon cœur au point que ma vie s'en va. . . . . Ah ! regarde dans ce cœur avec ton charmant regard qui, hélas ! y a

[1] شهرت *célébrité.*

fixé une flèche de telle sorte, que ma vie s'en va. En la voyant boire du vin en compagnie d'un rival, j'en ai éprouvé un tel chagrin, à la nuit, que ma vie s'en va. Mon cœur a ressenti une telle agitation, qu'il comprend que cette amie a tourmenté mon âme au point que ma vie s'en va. Le souvenir de ta stature m'a fait lever et rester appuyé sur mon oreiller toute la nuit, au point que ma vie s'en va. La plainte s'élève à chaque instant de mon cœur; en effet, mon amie m'a tellement obligé à rester dans ma demeure, que ma vie s'en va. Dans la voie de mon amour pour toi, j'ai supporté la peine et le chagrin à tel point que, tout vivant que je suis, je sens que ma vie s'en va. O Schaïkh! ne m'interroge pas sur la religion; cette idole impie m'éblouit de telle façon que ma vie s'en va. J'ai fondé sur ma vie ma célébrité (*Schuhrat*); mais j'ai attaché mon cœur à une infidèle telle, que ma vie s'en va.

J'ignore si c'est de ce poëte ou de l'un des précédents, qui portent le même nom, qu'il existe un diwân manuscrit dans la bibliothèque du vizir du Nizâm, à Haïderâbâd.

SCHUURI.

Schuûrî[1] est un poëte hindoustani natif de Gualior[2]. Il n'est cité que dans la biographie de Mîr, qui donne de lui un seul vers dont voici la traduction :

Pendant la saison des pluies j'ai pu regarder fixement le soleil, et voir clairement qu'il est amoureux de toi, à la pâleur qui décolore sa face.

[1] شعوری *sage, intelligent*, etc.

[2] جوالایوری, c'est-à-dire, je pense, de *Jualior* ou *Gualior*. On pourrait lire aussi جوالاپوری.

SÉWA [1].

Auteur d'un ouvrage intitulé *Rauzat uschschuadâ* [2], ou le Jardin des martyrs. C'est un recueil de marciya ou élégies, en vers dakhnî, sur la mort de Huçaïn et des autres membres de sa famille qui furent tués à Karbala. Le docteur Herklots parle de cet ouvrage dans son *Canûn-i islâm* [3]. Selon C. Stewart [4], il a été écrit en 1681 de J. C. Ces marciya sont chantés, dans les *Imâm-bârâ* [5], chaque nuit, pendant le temps que dure la commémoration annuelle du martyre de Huçaïn, c'est-à-dire pendant les dix premiers jours du mois à muharram, et ils arrachent généralement des larmes à l'auditoire.

J'ai parlé, à l'article sur Faïyâz, d'autres ouvrages portant le même titre et roulant sur le même sujet.

SÉWAK [6].

Auteur d'un masnawî écrit en dakhnî sur les guerres de Muhammad Hanîf, et intitulé *Quissa dar ahwâl-i Muhammad Hanif* [7], c'est-à-dire Histoire des guerres de

[1] سیوا *service*, etc.

[2] روضة الشهدا

[3] Pag. 163.

[4] *Catalogue of Tippoo's Library*, pag. 181.

[5] Au sujet de cet édifice particulier à l'Inde, voyez mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 36.

[6] سیوك सेवक *serviteur*, etc.

[7] قصه در احوال محمد حنیف

Muhammad Hanîf, et aussi *Jang-nâma*, ou Livre du combat. C'est une imitation du persan. La riche bibliothèque de l'*East-India House* possède un manuscrit de cet ouvrage qui n'a pas de date, mais qui paraît ancien. Il se compose de 130 pages environ in-4°. Il est écrit en caractères neskhî.

Il y a plusieurs poëmes hindoustani sur le même sujet. On peut voir ce que j'en ai dit à l'article *Azâd*.

SIKANDAR.

Khalîfa Muhammad Alî Sikandar[1] était surtout très-habile dans la composition des marciya. Il en a beaucoup composé en hindoustani oriental ou pûrbî[2], et dans les dialectes du Marwâr et du Panjâb. Ce dernier idiome était celui de son pays natal, car Mushafî nous apprend que sa patrie était du côté de Lahore. Sikandar a aussi écrit, en vers, un ouvrage intitulé *Quissa-i Mallâh o mâhî o Bâdschâh dil Khâr*[3]. Il était disciple de Miyân Nâjî. Mushafî dit qu'il était aimable et spirituel, et que dans ses vers urdû il a suivi tour à tour l'école ancienne et la nouvelle. Malheureusement il était adonné au vin. A l'époque où le biographe que je cite écrivait son tazkira (1793-1794), il avait plus de cinquante ans.

[1] سکندر *Alexandre.*

[2] Voyez l'Appendice à mes Rudiments, pag. 51.

[3] قصهٔ ملاح و ماهی و بادشاه دل خوار *Histoire du marin, du poisson et du roi mangeur de cœur.*

SIPAHI.

Mîr Imâm-baksch Sipâhî [1] est un poëte hindoustani qui est cité dans Mannû Lâl. Il me paraît inutile de donner la traduction du seul vers qu'on trouve de lui dans le *Guldasta-i nischât*.

SIRAJ.

Mîr Sirâj uddîn, d'Aurangâbâd [2], prit pour surnom poétique le mot *Sirâj* [3], qui fait partie de son titre honorifique. C'est un des poëtes les plus distingués du Décan. Mîr nous fait savoir, dans sa biographie, qu'il avait ouï dire que Sîrâj était disciple de Saïyid Hamza, et qu'il avait mis à contribution le *Bayâz* ou Album de ce dernier. Il déclare, du reste, que ses vers ne sont pas dépourvus de goût.

Fath Alî Huçaïnî cite trois pages des vers de Sirâj, et Bénî Narâyan un gazal dont voici la traduction :

Ayant entendu la nouvelle de l'extase occasionnée par l'amour, ni le *jinn* ni la fée n'ont pu subsister ; ni toi, ni moi, tout ce qui est resté, demeure privé de sentiment. Le roi de l'extase m'a donné pour vêtement la nudité ; la couture du dépouillement de soi-même est restée, la déchirure de la folie est restée. Un vent a soufflé du côté du monde invisible, il a brûlé le jardin de la joie ; mais une branche de l'arbrisseau du chagrin, qu'on nomme *le cœur,* est restée verte. Quelle expression emploierai-je pour me

[1] سپاهی *soldat, militaire.*

[2] Capitale de la province de ce nom, dans le Décan.

[3] سراج *lampe.*

plaindre du regard insouciant de mon amie ? J'éprouvais le désir de boire cent coupes de vin, et cependant mon cœur est plein de cette boisson. Ce fut un beau moment que celui où je vis le manuscrit de l'amour; car ce qu'on lit sur le *talc* du livre de l'esprit est mondain. L'effet de l'extrême surprise causée par ta beauté a été tel, que le miroir a perdu son éclat, et la fée a renoncé à se montrer. Le feu de l'amour a réduit en poussière le cœur désolé de Sirâj; l'idée du danger n'est pas restée; il n'est resté que celle d'être sans danger.

Je pense que c'est le même poëte dont il existe les *Kulliyât* ou Œuvres complètes en manuscrit dans la bibliothèque du râja Chandû Lal d'Haïderâbâd, et le diwân sous le titre de *Diwân-i Schâh Sirâj,* dans la bibliothèque du Nizâm. M. Romer a aussi dans sa collection un masnawî du même écrivain.

SIVA-DAS.

Le râjâ Siva-dâs[1] est un écrivain hindou, de Jaïpûr dans la province d'Agra, à qui on doit le *Siva Chaupayî*, ce qui signifie les Quatrains de Siva, ouvrage cité par Ward dans son Histoire de la littérature des Hindous, t. II, p. 481.

Il est aussi auteur d'un ouvrage intitulé : *Pothî lok ûkat, ras jagat*[2]. Comme ce titre n'offre pas un sens très-clair, je n'ose pas le traduire, attendu que j'ignore le sujet de l'ouvrage. Il est indiqué dans le catalogue des livres de Farzâda Culî, comme rédigé d'une manière

[1] शिव दास *serviteur de Siva.*

[2] پوتهی لوك اوكت رس جگت

nouvelle et peu usitée, et on y donne à l'auteur le nom de *Raé schîv-dâs du Soubah d'Akbarâbâd.*

SIVA-NARAYAN.

Siva-Nârâyan, fondateur de la secte des Siva-Nârâyanâî, était un Rajpout de la tribu nommée Nérivâna, natif de Chandâwan, village près de Gâzîpour. Il vécut sous le règne de Muhammad Schâh, et un de ses ouvrages est daté de l'ère de Samvat 1791 (1735 de J. C.). Il a laissé de nombreux écrits pour inculquer ses doctrines. On lui attribue onze livres différents en vers hindî, savoir :

1° *Lao* ou *Lava Granth;* 2° *Santvilâs;* 3° *Wajan Granth;* 4° *Santsundara;* 5° *Guru Nyâs;* 6° *Sant Achâri;* 7° *Sant Opadeça;* 8° *Sabdâvalî;* 9° *Sant parwâna;* 10° *Sant Mahima;* 11° *Sant Sâgar.*

J'ignore si c'est la collection de tous ces ouvrages qui porte le titre de *Sant Saran.* Quoi qu'il en soit, le savant professeur Wilson a un exemplaire manuscrit de ce dernier ouvrage en trois volumes in-fol. Il se compose de poëmes et d'hymnes hindî des Siva-Nârâyanâî; il est écrit en caractères nagarî.

Il y en a un douzième, qui est le sceau de tous les autres; mais il n'a pas encore été divulgué; il reste à la charge exclusive du chef de la secte. Cette personne réside à Balsande, dans le district de Gâzîpour, où il y a un collége et le principal établissement [1].

[1] *Asiatic Researches*, tom. XVII, pag. 305.

SIVA-RAJA[1].

Écrivain de Jaïpûr, à qui on doit un ouvrage intitulé *Ratna-mâlâ*[2], c'est-à-dire le Collier de perles, cité par Ward dans son Histoire de la littérature des Hindous, t. II, p. 481. J'ignore si c'est le même dont M. Wilson a fait usage pour son Dictionnaire : ce dernier est une liste des noms des drogues, tant végétales que minérales, en sanscrit et en hindouî.

On doit au même écrivain le *Siva-sâgara*[3], c'est-à-dire l'Océan de Siva, ouvrage cité aussi par Ward.

SOZ.

Saïyid Muhammad Mîr Soz[4], de Dehli, est un des écrivains hindoustani les plus habiles et les plus célèbres. Outre son mérite littéraire, il connaissait aussi l'art de tirer les flèches et de bien monter à cheval. Il se distinguait encore par la beauté de son écriture, genre de talent très-estimé des Orientaux; il savait même écrire dans les diverses manières les plus recherchées. Ses vers sont d'un style clair et facile; ils ont une facture particulière extrêmement agréable qui le fait considérer comme le chef d'une école nouvelle.

[1] सिव राज *le râjâ Siva.*

[2] रत्न माला

[3] सिव सागर

[4] سوز *brûlure, ardeur.*

Selon le docteur Gilchrist[1], Soz ainsi que Figân dont il a été parlé, ont écrit avec succès dans une sorte de dialecte particulier aux femmes, quoique, dans l'opinion des Hindous, il soit inconvenant aux hommes de s'en servir.

Au commencement de sa carrière, Soz se laissa dominer par la violence de ses passions sensuelles; plus tard, c'est-à-dire dans la dix-huitième année du règne de Schâh Alam, il entra dans la voie de la liberté spirituelle, et endossa le froc des derviches.

Mushafî nous apprend qu'il prit d'abord le mot *Mîr* pour takhallus, mais que Mîr Muhammad Taquî étant déjà célèbre sous ce nom, il le changea et adopta celui de *Soz*. Il avait plus de soixante et dix ans en 1793-1794. En 1196 de l'hégire (1781-1782) il habitait Lakhnau, et partageait son temps entre la contemplation et la prière. En 1212 (1797-1798) il alla à Murschîdâbâd; mais il n'y resta pas et retourna à Lakhnau, où il mourut âgé de quatre-vingts ans[2].

Alî Ibrâhîm, qui cite quinze à seize pages de ses vers, nous fait savoir qu'il parlait fort peu et consentait difficilement à ce qu'on lui demandait. Mushafî dit au contraire qu'il était poli, qu'il avait l'air riant; ce qui suppose un caractère ouvert et aimable. Il dit qu'il l'avait connu, et que Soz lui avait témoigné de l'amitié.

Soz a écrit en vers et en prose : ses poésies urdû sont

[1] *Hindoostanee Grammar*, p. 247, 248.

[2] Bénî Narâyan dit qu'il mourut à Talbor. J'ignore quelle est la ville qu'il entend par là. Dans les cartes anglaises il y a une ville du Moultan désignée sous le nom de *Tullar*.

réunies en un diwân. On en a imprimé, dans l'Inde, un volume in-4° de 57 pages, sans indication de lieu ni d'année, mais imprimé, en effet, à Calcutta en 1810. Toutefois ce n'est qu'un choix de ses œuvres, consistant seulement en odes et en quatrains[1]. Dans mon deuxième volume, je ferai connaître quelques extraits de cette édition. La pièce dont je donne ici la traduction n'en est pas tirée; elle est prise dans l'Anthologie de Bénî Narâyan :

Ma vie s'en va; mes amis, retenez-la : une épine est entrée dans mon cœur, faites-la sortir. La vie ne me convient pas; non, elle ne me convient pas : tuez-moi! tuez-moi! Pour l'amour de Dieu, ô mes compagnons, appelez et retenez cette belle qui s'en va! Si elle ne vient pas, d'après ce que vous lui direz, suppliez, appelez-la à chaque instant. Si elle se fâche et dit des injures, restez silencieux, ne dites rien, ne soyez pas méchants envers elle. Dites-lui : « *Un de vos esclaves se meurt;* allez le délivrer de l'ago« nie où il se trouve. »

Chère amie! les soupirs des gens qui ont été brûlés par l'amour sont énergiques; accepte les vœux que Soz (la brûlure) forme à ton sujet.

SOZAN[2].

Ce nom est le takhallus du nabâb Mirzâ Ahmâd Alî Khân Schaukat-jang, fils du nabâb Iftikhâr uddaula Mirzâ Alî Khân et neveu du nabâb Sâlâr-jang Bahâdur. Il vivait à Lakhnau, où il jouissait de la faveur du nabâb-vizir Açaf uddaula. Comme il fut dans le cas de

[1] *Annals of the college of Fort-William*, pag. 256.

[2] سوزان *brûlure.*

fréquenter Mîr Ziyâ, il prit du goût pour la poésie urdû, et il a laissé des vers estimés, dont les ouvrages biographiques originaux donnent des extraits.

SRUTGOPALDAS[1].

Ce fut le premier disciple de Kabîr. On lui attribue la rédaction du *Sukh nidhân*, ouvrage dont il a été déjà parlé à l'article sur Kabîr. Ce grand réformateur est censé s'adresser lui-même, dans ce traité, à Dharmadâs, son principal élève. Dans cet ouvrage se trouve exposé le système de Kabîr. Le savant M. Wilson l'a analysé d'une manière lumineuse dans le tome XVI des *Recherches asiatiques*, pag. 70 et suiv., et je ne puis mieux faire que d'y renvoyer le lecteur.

SUKDEV OU SUKADÉVA[2].

Auteur du *Phâdilalî-Prakâscha*, livre hindî cité par W. Ward dans son ouvrage intitulé : *A View of the History, literature and mythology of the Hindoos, etc.* t. II, p. 480.

SUKHAN.

Muhammad Huçaïn Khân Sukhan[3] est compté parmi les poëtes hindoustani. Il est cité par Mannû Lâl dans son *Guldasta-i nischât*.

[1] श्रुतगोपालदास *serviteur de Wischnou* (le gardien des Védas).

[2] शुकदेव, nom du fils de Vyâça.

[3] سخن *discours*, etc.

SUKH DÉV[1].

Écrivain hindou qui florissait dans le XVI[e] siècle sous un rajâ d'Orscha, ancienne ville de la province d'Allahâbâd. C'est sous le patronage de ce rajâ nommé Mardan ou Mardana, que ce poëte se livrait à la culture des lettres. On lui doit un ouvrage en vers, intitulé *Raçarnau* ou *Raçarnava*[2], lequel traite, ainsi que le titre l'indique, des sentiments poétiques et dramatiques. Le professeur Wilson en possède, dans sa belle collection, un exemplaire en caractère nagarî. Je dois à l'obligeance de ce savant indianiste les renseignements que je donne ici sur cet auteur distingué.

Cet auteur serait-il le même que Sukdev?

SULAIMAN.

Jeune homme vivement chéri par le célèbre poëte hindoustani Saïyid Abd ullah Tâbân[3], et qui, à l'exemple de son ami, s'adonna à la poésie. Alî Ibrâhîm, à qui j'emprunte ces détails, cite de lui un seul vers.

[1] Ce nom est écrit dans le manuscrit de M. Wilson शुषदेव; mais je pense que शुष est pour सुख, qui signifie *repos, tranquillité, bonheur*. Quant à देव, c'est ici un titre d'honneur; il équivaut, à la suite des noms hindous, au mot صاحب, qui accompagne souvent les noms musulmans.

[2] रसर्नव

[3] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

SULAIMAN-SCHIKOH.

Mirzâ Muhammad Sulaïmân-Schikoh[1] Bahâdur était le second fils du sultan mogol Schâh Alam II, et le frère, par conséquent, d'Akbar Schâh II, père de Sirâj uddîn, souverain actuel de Dehli. Il occupe une place distinguée parmi les poëtes urdû. Mushafî lui a consacré, dans son tazkira, un long article où il a épuisé, à sa louange, les hyperboles les plus outrées de l'Orient. Les poésies de Sulaïmân-Schikoh ont été réunies en un diwân dont il existe, entre autres, un exemplaire dans la bibliothèque du vizir du Nizâm. Mushafî en cite cinq pages, Bénî Narâyan un gazal, et Mannû Lâl un distique. Ce prince vivait à Lakhnau de 1813 à 1814. Il demeura ensuite à la cour de son frère Akbar Schâh, puis il se retira à Agra, où il est mort le 24 février 1838, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il a laissé un fils nommé Mirzâ Kamber, que le gouvernement anglais de l'Inde a refusé de reconnaître officiellement comme l'héritier de son père[2].

SULTAN[3].

Poëte hindoustani dont Bénî Narâyan cite un gazal, et Târinî Charan Mitr[4] une autre pièce qui est devenue,

[1] سلیمان شکوه, titre honorifique qui signifie (*possesseur de*) *la dignité de Salomon.*

[2] *Asiatic Journal*, nouv. sér. tom. XXVII, as. int. pag. 154.

[3] سلطان *sultan, roi.*

[4] *Hindee and Hindoostanee Selections*, tom. II, pag. 410.

dans l'Inde, un chant populaire, et dont je joins ici la traduction :

Là où je suis, j'entends les gémissements du rossignol ; Allah ! Allah ! Partout le chagrin accompagne mon cœur affligé ; Allah ! Allah !

Au milieu de la douleur de mon cœur, je me souviens de cette infidèle, de la pointe de ses cils et de celle des flèches (de ses regards) ; Allah ! Allah !

Pourquoi as-tu fasciné ce cœur innocent ? quelle faute a-t-il donc commise ? Allah ! Allah !

Ton amour m'a entraîné dans le puits du malheur où je suis tombé. Telle est l'explication du songe de Joseph ; Allah ! Allah !

Laisse ce cœur insensé, ne le mets pas dans les liens ; les boucles de tes cheveux sont pour mes pieds des chaînes suffisantes ; Allah ! Allah !

Lorsque tu te montres avec sévérité, couverte d'un vêtement rouge, (comment ne pas dire :) Pour quel meurtre sont ces préparatifs ? Allah ! Allah !

Tandis que je meurs de chagrin par rapport à toi, tu crois que c'est une plaisanterie. Oh ! que mon sort est funeste ! Allah ! Allah !

Tu ne crains pas Dieu et ne connais pas l'amitié ; tu es un être injuste, au cœur de pierre et sans *pîr*[1] ; Allah ! Allah !

Mon cœur s'en est allé de ma main (je n'en suis plus le maître) ; la force et l'énergie m'ont quitté, à cause de celle dont la poussière des pieds est pour moi la pierre philosophale ; Allah ! Allah !

Je baiserai la main du peintre qui a tiré le dessin du visage de mon amie ; Allah ! Allah !

A quoi bon décrire ta beauté ? Qu'il me suffise de dire que Dieu t'a ornée, et que tu es un rayon de son éternelle lumière ; Allah ! Allah !

O toi qui es le repos du cœur ! depuis que Sultân a vu ta face, son existence a été rajeunie ; Allah ! Allah !

[1] Sur ce mot, voyez mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, pag. 15.

SUNDAR OU SUNDAR-DAS[1].

Célèbre poëte érotique hindouî à qui on donne le titre pompeux de *Kavirâj*, roi des poëtes, ou de *Mahâkavi*, grand poëte. On le nomme aussi *Kabîswar*, c'est-à-dire Prince des poëtes. Il florissait sous le règne de Schâh Jahân, et il a écrit ses ouvrages sous le patronage de ce prince, dont il loue la générosité dans la préface du *Sundar singâr* ou *sringâr*[2], c'est-à-dire l'Ornement de l'amour, ouvrage qu'il écrivit en 1688 du Samvat (1632 de J. C.). Il paraît que dans cette production, comme dans les ouvrages de Matirâma, on trouve des descriptions d'amants et de maîtresses systématiquement classés par leurs tempéraments, leur âge et d'autres circonstances, et définis logiquement avec le sérieux et la précision élaborée des écrivains classiques. Ces poëmes ne sont point plaisants ni badins, mais légers, et ils paraissent être dans le goût de la nation[3]. M. Wilson a un manuscrit de cet ouvrage dans sa riche collection. Il y en a un aussi sous le titre de *Pothî Sundar singâr*, à la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta; mais dans le catalogue des livres de cette bibliothèque, l'auteur est indiqué sous le surnom seul de *Mahâkavi*. J'ignore si Sundar-dâs est auteur du livre intitulé *Pothi Sundar bidya*[4], le Livre de la belle science, ouvrage

[1] सुंदर दास *serviteur de Kâma* (l'Amour).

[2] सुंदर सिंगार, ou d'après l'orthographe sanscrite, शृंगार.

[3] *Asiatic Researches*, tom. VII, pag. 220, et tom. X, pag. 420.

[4] پوتهی سندر بدیا

dont on trouve l'indication dans le catalogue de Farzâda Culî.

On doit aussi au même Sundar une rédaction en dialecte braj-bhâkhâ du *Singhaçan battîcî* [1], ou les Trente-deux histoires du trône, ouvrage qu'il traduisit du sanscrit par ordre de l'empereur Schâh Jahân. C'est, je pense, cette version que Ward cite dans son Histoire de la littérature des Hindous [2], sous le titre de *Singaçana vatrischî*. La rédaction urdû du même ouvrage a été faite d'après celle de Sundar.

Sundar-dâs est encore auteur du *Jnyâna samudra* [3], ou l'Océan de la science, qui est un traité de philosophie.

SURAT.

Sûrat Kabîschwar traduisit le *Baïtâl Pachîcî* [4] en braj-bhâkhâ, sous le règne de Muhammad Schâh, et d'après l'ordre du râjâ Jaïsingh Siwaî, gouverneur de Jaïpour, le même qui demanda aux rois de France et de Portugal de lui envoyer des savants, et qui fit traduire en sanscrit les Éléments d'Euclide [5]. L'original sanscrit intitulé *Vétâla Panchavinsati*, ou les Vingt-cinq (Histoires) du Vétâl (ou Baïtâl), a pour auteur Sîvadâça; mais il est apparemment perdu, car le laborieux

[1] Voyez l'article sur Lallû.

[2] Tom. II, pag. 480.

[3] ज्ञान समुद्र *Asiatic Researches*, tom. XVII, pag. 305; Mackenzie, tom. II, pag. 109.

[6] Voyez l'article sur Lallû.

[5] *Asiatic Researches*, tom. X, pag. 9.

Hindou Kâlì Krischna a donné une traduction anglaise de cet ouvrage, d'après le texte braj-bhâkhâ[1]. Ce recueil de contes fait aussi partie d'une collection plus considérable et très-célèbre d'anciens contes sanscrits, intitulée *Vrihat kathâ*, ou la Grande Histoire, à laquelle appartient aussi le *Singhâçan battîcî* (en sanscrit, *Sinhâçana dvâtrinsati*), ou les Trente-deux contes du trône enchanté, et une grande partie de l'*Hitopadéça* et du *Panchatantra*[2]. La grande collection dont il s'agit est due à Soma-déva[3] : elle a été rédigée, à ce qu'il paraît, dans le XIIe siècle de notre ère. Il existe un abrégé de ce volumineux recueil : il est intitulé *Kathâ sarit Sâgara*, c'est-à-dire l'Océan des rivières des histoires.

J'ignore si la version de Surat, du *Baïtâl pachîcî*, est la même que celle qui est citée par Ward, sous le titre de *Vétâla pachîcî*, dans son Histoire de la littérature, etc. des Hindous, t. II, p. 480.

Il existe, du reste, des versions de cet ouvrage ainsi que du *Singhâçan batticî*, dont on vient de parler, dans plusieurs langues modernes de l'Inde. Voyez ce que j'ai dit à ce sujet, dans mon article sur les ouvrages du Mahârâja Kâlì Krischna, dans le *Journal des Savants* (1836, pag. 414).

[1] *Bytal Puchisi, or the twenty five tales of Bytal, translated from the Bruj-bhakha into English*, Calcutta, 1834, in-8°.

[2] Eugène Burnouf, *Journal des Savants*, 1833, pag. 236. On a donné l'analyse du *Vrihat kathâ*, dans le *Calcutta monthly Magazine*, années 1824 et 1825. Cette analyse a été reproduite dans le *Blackwood's Edinburgh Magazine*, n° de juillet 1825.

[3] Préface de la première édition du Dictionnaire sanscrit de Wilson, pag. xi.

SURDAS[1].

Célèbre poëte et musicien hindou, fils de Bâbâ Râmdâs, aussi musicien. Sûrdâs était aveugle; il vivait vers la fin du XVIe siècle et dans la première moitié du XVIIe. Il est auteur d'un grand nombre de chants populaires[2], surtout d'hymnes religieux en hindouî, de différentes longueurs, mais généralement courts. Dans le premier vers de ces chants, le sujet est indiqué, et il se trouve répété à la fin du poëme. Ces vers sont généralement chantés par les faquîrs vaïschnava. Surdâs est l'inventeur du *Bischanpad* (ou *Vischnu pada*), sorte d'hymne en l'honneur de Vischnu, auquel il était très-dévot. On le considère même comme fondateur d'une secte de Vaïschnava[3], car les mendiants aveugles qui chantent des hymnes de lui, au son d'instruments de musique, sont nommés *Sûrdâcî.*

La collection de ses poésies qui, chose singulière, est écrite en caractères persans, porte le titre de *Sûr Sâgar*[4] ou *Bâl lîlâ*[5]. C'est une espèce de diwân formé de

[1] सूर् दास *serviteur du soleil* (*Sûrya*).

[2] Price en cite plusieurs dans les *Hindee and Hindoostanee Selections*, parmi les chants populaires hindî.

[3] *Asiatic Researches*, tom. XVI, pag. 48.

[4] سور ساگر, c'est-à-dire *l'Océan de Sûr* (*dâs*).

[5] بال ليلا. Dans le manuscrit de ce recueil, qu'on trouve à la bibliothèque de l'*East-India House*, n° 2032 de la belle collection Leyden, le premier titre se lit sur la couverture et à la fin du volume, et le second a été écrit sur le revers de la première page. Le premier titre se trouve sur deux manuscrits de ce recueil que possède la Bibliothèque royale de

petits poëmes ressemblants à des gazal, et portant pour titre le mot *Râg*[1], accompagné d'une des dénominations particulières des *râg* ou des *ragnî*[2]. Le nom du poëte se trouve dans le dernier vers, d'après l'usage des poëtes urdû. Il y a un exemplaire de cet ouvrage dans la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta, qu'on dit être en prose (apparemment parce que les vers sont écrits à la suite les uns des autres, comme de la prose), dans le catalogue de la même collection. Le même ouvrage est cité par Ward[3], parmi les livres

Paris, savoir : au n° 80, fonds Gentil, manuscrit qui a été copié à Surate, en 1180 de l'hégire, et au n° 2 du fonds Polier. Ce dernier est beaucoup plus considérable que l'autre; il en diffère essentiellement. Celui de Gentil a été copié par un Musulman, qui a commencé par les mots sacramentels بسم الله الرحمن الرحيم *au nom du Dieu clément et miséricordieux*. Celui de Polier commence, au contraire, par les mots سری رادها مادهو بهار *Srî Râdhâ aux doux amusements.* On lit au frontispice : كتاب سور ساگر تمام راگ درمیان این است, c'est-à-dire *Livre du Sûr Sâgar qui comprend tous les râg.* Malheureusement il est de plusieurs écritures différentes, et il semble formé de plusieurs autres manuscrits. Dans quelques endroits il y a des notes interlinéaires en persan. Il paraît se terminer par une portion du *Bhagavat.* Le premier ne renferme, peut-être, qu'un choix de râg. Je ne trouve pas, du reste, les mêmes pièces dans les deux manuscrits; ce qui n'est pas étonnant, puisqu'on dit que Sûrdâs a composé cent vingt-cinq mille pièces de vers nommées *pada* ou quatrains. Wilson, *Asiatic Researches*, tom. XVI, pag. 48.

[1] راگ

[2] Plusieurs des noms de râg ou ragnî, employés dans cet ouvrage, ne se trouvent pas dans le tableau qu'en a donné Gilchrist dans sa Grammaire, pag. 276 et suiv. Il est probable que quelques-uns de ces râg ont différents noms synonymes; d'ailleurs il y a plusieurs systèmes de classification des modes musicaux.

[3] *History, etc. of the Hindoos*, tom. II, pag. 480.

hindî. J'ignore si le *Ras lîla*[1], qui est aussi cité par lui comme un ouvrage de Surdâs, en dialecte de Bandelkand, est un autre titre du même recueil, ou si c'est un ouvrage à part. J'ignore aussi si le livre intitulé *Riçâla-i râg,* qui est indiqué comme un ouvrage en vers sur la musique, par Sûrdâs, dans le catalogue des livres de la Société asiatique de Calcutta, est le même ouvrage. Ward cite encore le *Sûrdâs kavitva* (poëme de Sûrdâs), livre qu'il dit écrit dans le dialecte de Jaïpûr[2].

On attribue enfin à Sûrdâs un long poëme épique, si on peut le nommer ainsi, en dizains, intitulé *Nal Daman* ou *Bhâkhâ Nal Daman*[3], ou enfin *Quissa-i Nal Daman*, c'est-à-dire Histoire de Nal et de Daman[4], personnages célèbres dans l'Inde, nommés en sanscrit *Nala* et *Damayanti.* Serait-ce de ce texte que Faïzî, frère du ministre d'Akbar, Abû Fazl, traduisit le roman persan qui roule sur le même sujet? car il est dit, dans l'*Ayeen-i Akbery,* que cet ouvrage a été traduit de l'hindouî[5]. Il y a une autre Histoire de Nal et de Daman à la bibliothèque de l'*East-India House*, intitulée *Quissa-i Nal o Daman;* elle est indiquée comme une traduction du sanscrit. C'est un volume in-4° de 300 pages (n° 433, fonds Leyden).

[1] *History, etc. of the Hindoos*, pag. 481.

[2] *Id. ibid.*

[3] Ces mots signifient à la lettre *Nal daman*, en roman (langue romane de l'Inde).

[4] Je possède, dans ma collection particulière, une belle copie de cet ouvrage, en caractères persans comme les ouvrages de Sûrdâs. Elle a été faite à Dehli, en 1752-1753, sous le règne d'Ahmad Schâh.

[5] Tom. I, pag. 104.

SURUR.

Mîr Muhammad Khân Surûr[1] est un poëte hindoustani distingué dont Mannû Lâl cite plusieurs vers dans son *Guldasta-i nischât.* Voici la traduction de deux de ces vers seulement qui sont très-remarquables dans l'original :

Ne jette point sur ma tombe des fleurs odorantes de tulipe. Puisque ce sont tes yeux fendus en amande qui m'ont privé de la vie, jettes-y plutôt des fleurs d'amandier. Mais que dis-je! si tu passes une seule fois auprès de la tombe de ton amant, tu vivifieras celui que tes charmes ont fait périr.

SURUR (HIMAYAT ULLAH).

Himâyat ullah Khân Surûr est compté parmi les poëtes hindoustani; mais on me dispensera de donner la traduction du seul vers que Mannû Lâl cite de cet écrivain, dans son excellent ouvrage intitulé *Guldasta-i nischât.*

TABAN.

Mîr Abd ulhaïyî Tâbân[2], de Dehli, était un écrivain hindoustani aussi remarquable par la beauté de son visage que par son esprit et son talent poétique. Il fut d'abord élève de Schâh Hâtim, puis de Muhammad Alî Hischmat, qui lui-même l'avait été de Muhammad Ganî

[1] سرور *joie*, etc.

[2] تابان *resplendissant.*

Beg Cubûl, de Cachemire. Il reçut aussi des leçons de Muhtascham Alî Khân Hischmat, frère de Mîr Wilâyat ullah, et fils de Mîr Baquî. Il fut lié avec Mazhar et Saudâ. Ce dernier avait même revu un grand nombre de ses vers. Tâbân est auteur d'un diwân hindoustani qui a de la célébrité. Mîr Taquî, Mushafî et Fath Alî Huçaïnî en citent plusieurs pages. Lutf assure qu'il n'y avait personne, à Dehli, qui lui fût comparable pour la beauté, si bien qu'il faisait perdre la raison à toutes les femmes. Il fut néanmoins insensible à leurs avances, et il s'attacha à un jeune homme nommé Sulaïmân, connu sous le nom de *Schâh Sulaïmân*, et qui faisait profession de l'état de derviche. Mushafì parle avec enthousiasme de la beauté enchanteresse de ce poëte; néanmoins il ne l'avait pas connu, le *loup de la mort* l'ayant dévoré jeune encore avant l'arrivée de ce biographe à Dehli en 1776; mais il avait vu son portrait, à Chandnî Chauk (grande rue), dans la boutique d'un marchand d'objets d'occasion, qui avait des collections de portraits de différents genres. Tâbân descendait de Mahomet par son père et par sa mère. Mîr, qui nous l'apprend, en fait un pompeux éloge plein de métaphores charmantes dans l'original persan, mais généralement peu propres à être appréciées en français. Mìr avait été lié avec lui. Toutefois il y eut ensuite entre eux de la froideur occasionnée par la mauvaise habitude, qu'avait prise Tâbân, de se livrer à la boisson; habitude telle, qu'on le trouvait ivre quand on allait le voir, ce qui avait déterminé ses amis à cesser leurs visites. Il finit par leur écrire pour leur annoncer qu'il avait renoncé

à la boisson. Il tint effectivement sa promesse, mais une mort prématurée l'arrêta dans sa nouvelle vie.

Selon Lutf, Tâbân mourut dans un âge avancé : ce biographe nous fait savoir qu'il le connut vieux à Lakhnau en 1201 de l'hégire (1786-1787), et qu'à cette époque son extérieur annonçait que la grande réputation de beauté qu'il avait eue était méritée.

Bénî Narâyan donne de Tâbân trois pièces de vers; voici la traduction d'une de ces pièces :

Qu'est-ce que l'amour? Il faut le demander à un homme parfait dans ce sentiment. Comment vient-il dans le cœur? Il faut le demander à quelqu'un qui lui ait abandonné son cœur. Quel agrément y a-t-il d'être tué par la main de son amant, dans l'agitation de l'amour? Il faut le demander à celui qui a été immolé de cette manière. Quel est l'effet produit par la blessure de l'amour? Il faut le demander à celui qui a été atteint par l'épée des sourcils. Aucun moyen de m'unir à mon amie ne vient à mon imagination ; il faut demander la façon de s'unir à elle, à quelqu'un qui ait joui de son union. C'est dans l'éloignement de l'objet aimé, que je vois ce que sont réellement les soupirs et les gémissements. Il faut demander au cœur, ô Tâbân! ce qui s'y passe dans cet instant.

TAÇALLI.

Lâla Tìkâ Râm Taçallî [1], fils de Gopal Raé Bakhschî, général d'Açaf uddaula, et frère cadet de Lâla Bhola Nâth, président du tribunal militaire du même nabâb d'Aoude, est un Hindou qui s'est livré, avec succès, à la culture de la poésie urdû. Le biographe Mushafî,

[1] تسلی *consolation.*

qu'il avait quelquefois consulté, fait l'éloge de son talent et de ses bonnes qualités. Ses ancêtres étaient originaires du district d'Étawa, dans la province d'Agra : quant à lui, ce fut à Lakhnau qu'il naquit. Il n'avait guère plus de vingt-cinq ans en 1793, et à cette époque il avait déjà une réputation très-étendue. On a de lui, en hindoustani (car il faisait aussi des vers persans),

1° Des masnawî en grand nombre.

2° Deux diwân, dont les copies circulent parmi le public lettré de l'Inde.

Mushafì rapporte de lui quatre pages de vers. Je me contenterai de donner la traduction d'un gazal de ce poëte, cité par Bénî Narâyan :

Si tu ne passes pas dans le jardin, au lever de l'aurore, le zéphyr n'ira pas auprès de la rose, pour lui donner cette odeur qui en fait le charme. Il n'y a personne dans le monde qui ne donne à ton amour une place dans son cœur. (Je me livre avec ardeur à cet amour), et cependant il semble que tu ne veux pas laisser le zéphyr s'élever, jusqu'à ce que tu aies répandu, de rue en rue, la poussière de ma destruction. Qui, dans le monde, s'informera de l'état de Taçallî, si tu n'as pitié toi-même de son état, ô mon amie!

TAÇAUWUR.

Saïyid Ihçân Huçaïn Taçauwur [1], fils du Saïyid Haïdar Huçaïn Khân, était des Saïyid qui descendent de l'imâm Zaïn Ulâbidîn. C'est un poëte hindoustani que Mushafì nous représente comme un jeune homme de belle apparence et plein de bonnes qualités. Il était âgé

[1] تصوّر *imagination, contemplation*, etc.

de vingt-cinq ans seulement à l'époque où le biographe que je viens de citer écrivait son tazkira, c'est-à-dire en 1793. Il fut disciple de Miyân Calandar-bakhsch Jurat. Alî Ibrâhîm le dit auteur d'un grand nombre de poésies urdû.

TAHCIN.

Mîr Muhammad Atâ-é Huçaïn, surnommé *Mukhâtib* ou orateur, prit d'abord pour takhallus le nom d'action arabe *Tahcîn* [1], et, après la mort de son père, le mot composé *Murassa-racam* [2]. Il était fils de Mîr Muhammad Bâquir, qui avait le takhallus de *Schauc* (amour). Ce fut la lecture des vers de Saudâ qui lui inspira le désir de s'occuper de la poésie hindoustani. Il demeura tour à tour à Calcutta, à Azîmâbâd (Patna) et à Faïzâbâd, où il fut bien traité par le nabâb Schujâ uddaula Abu'lmançûr Khân Bahâdur Safdar-jang, et par Mirzâ-i Jî Khân Bahâdur Hizbar-jang, à la louange duquel il composa un cacîdah dont il lui fit hommage. Il paraît que c'est par l'ordre du premier qu'il fit l'ouvrage, dont le titre hindoustani est, je crois, *Guldasta-i dâstân*, ou Bouquet d'histoires, ouvrage que Hizbar approuva aussi et dont on conserve un exemplaire au *British Museum*, sous le titre de *Historiæ jucundæ Hindostanicè*, petit in-fol. Cette histoire n'est autre que celle des Quatre Derviches, dont la rédaction intitulée *Bâg o bahâr*, par Amman de Dehli, est plus connue et plus estimée. Tahcîn la tra-

[1] تحسين *approbation.*

[2] مرصع رقم *écriture dorée.*

duisit du persan de Khusrau [1], et il donna à son travail le titre de : *Nau tarz-i murassa* [2], *quissa-i chahâr darwesch.* On trouve qu'il a laissé dans sa version trop d'expressions persanes et arabes. Il y a deux exemplaires de cet ouvrage parmi les manuscrits du collége de Fort-William, et un exemplaire dans la bibliothèque de la Société royale asiatique de Londres, écrit en 1241 de l'hégire (1826). Il y a aussi parmi les livres du vizir du Nizâm, dont je dois le catalogue à l'obligeance du colonel J. Stewart, un manuscrit en dialecte hindoustani-urdû, intitulé *Quissa-i chahâr darwesch,* ou Histoire des quatre derviches; mais j'ignore si c'est la même rédaction.

TAHCIN UDDIN.

Le schaïkh Tahcîn uddîn [3] est l'auteur du poëme dakhnî intitulé *Histoire de Kâmrûp et Kalâ* [4], ouvrage que j'ai publié sous le titre de *Aventures de Kâmrûp*. Il n'est pas sans utilité de remarquer que *Tahcîn uddîn* ne peut être que le titre honorifique de l'écrivain dont il s'agit. Dans un manuscrit que j'ai acquis depuis l'impression de cet ouvrage, le vers final porte ce qui suit :

Fazlî Alî a fini d'écrire cette histoire, par la faveur de l'illustre Mahomet, l'ami de Dieu.

[1] Voyez ce qui a été dit à ce sujet, pag. 64.

[2] نو طرز مرصع *nouvelle rédaction* (à la lettre, *arrangement*) *enrichi de joyaux, etc.* Ce dernier mot a été mis évidemment pour faire allusion au surnom de l'auteur.

[3] تحسين الدين *l'approbation de la religion.*

[4] قصهٔ كامروپ و كلا

Il semblerait, d'après cela, que l'auteur de *Kâmrûp* serait ce Fazlî Alî, et en effet ces mots pourraient bien être le nom propre de Tahcîn uddîn; mais je pense que c'est simplement le nom du copiste de ce manuscrit [1]. Ce manuscrit diffère, du reste, des trois copies qui ont servi à mon édition, comme ces copies diffèrent entre elles.

Sir Gore Ouseley possède aussi un exemplaire de cet ouvrage, et on trouve l'indication d'autres exemplaires dans les catalogues de différentes bibliothèques de l'Inde.

Le célèbre Goëthe [2] dit qu'il doit au professeur Kosegarten la traduction exacte du commencement du poëme inappréciable (unschätzbare) de *Camarupa*, et qu'il lui a causé un plaisir infini. J'ignore si cette traduction a été faite sur le texte hindoustani ou sur l'ouvrage persan en prose, relatif au même sujet, dont je possède deux exemplaires, et dont M. Jomard a donné dernièrement à la Bibliothèque royale un bel exemplaire enrichi de fort jolis dessins.

Il y a à l'*East-India House*, sous le n° 423 du fonds Leyden, un masnawî intitulé *Histoire en vers dakhnî désignée sous le nom de Kâlâ Kâm* [3]. Ce titre semblerait annoncer une *Histoire de Kala* notre héroïne; mais je pense que c'est un autre roman dont le sujet est tout différent. Il y est, entre autres, question de conversions à la religion musulmane, autant que j'ai pu en juger en le

[1] Voyez, au surplus, l'article sur Fazlî Alî.

[2] Dans le tome XXXII de ses œuvres, pag. 194.

[3] قصهٔ منظوم در زبان هندی دکهنی موسوم بکالا کام

parcourant; car le copiste y a laissé de nombreuses lacunes, quand apparemment il n'a pu lire le manuscrit original; ce qui fait qu'il est difficile de suivre le sens. J'ignore le nom de l'auteur de cet ouvrage. La copie de l'*East-India House* semble écrite par une main européenne, quoiqu'on lise, à la fin du volume, que le copiste se nomme Saïyid Muçâ Rizâ Alî.

TAJARRUD.

Mîr Abdullah Tajarrud [1] fut disciple du saïyid Abd ulwalî Uzlat, ainsi que ce poëte l'a dit lui-même. Il naquit dans le Décan, où il se distingua par son talent pour la poésie. Mîr et Fath Alî Huçaïnî ne citent de lui que le vers dont la traduction suit :

Ton visage a une gentillesse inconnue aux anges; le soleil ne peut en donner une idée au monde qu'il éclaire.

TAJJALLI.

Muhammad Haçan, connu sous le nom poétique de *Tajjallî*[2], est un écrivain dont Mannû Lâl, dans son *Galdasta-i nischât*, cite plusieurs vers écrits dans le style et avec les métaphores qui plaisent aux Orientaux.

TAJJALLI (HAJJI).

Miyân Hâjjî Tajjallî était fils de Mîr Muhammad Kalîm

[1] تجرّد *isolement, célibat.*

[2] تجلّى *éclat*, etc.

et neveu (fils de sœur) de Mîr Muhammad Taquî. Selon Mushafî, il n'avait pas son pareil comme poëte hindoustani. Il est auteur :

1° D'un diwân dont les gazal, du mètre nommé *kâmil,* mode ancien, particulier aux poésies arabes, ont eu beaucoup de vogue parmi les habitants de Dehli.

2° D'un masnawî sur la légende de *Laïla et Majnûn.*

3° De beaucoup de mukhammas et de muçaddas.

En 1793 il était âgé de quarante ans environ. Il était militaire, et il servit en cette qualité avec distinction. Mushafî, de qui nous tenons ces détails, était lié avec lui. Il donne environ une page de ses vers comme un échantillon de ses œuvres. Voici la traduction d'un court poëme de cet écrivain cité par Bénî Narâyan :

Lorsque tu as reçu dans ton cœur la flèche de son regard et que tu as été en proie à l'évanouissement, on dirait que cet évanouissement est pareil à l'agonie de l'animal offert en sacrifice. Que ferai-je, ô mes compagnons! puisque je n'ai pu soutenir ses regards sans que la défaillance soit venue à mon cœur? Quel meurtre n'a-t-elle pas commis? mais, en voyant le sang couler, le meurtrier a été sans assurance, défaillance a été au meurtrier. La couleur de la joie est venue sur le visage de la rose, et je me suis épanoui comme le bouton, à mesure que cette beauté aux joues de rose est venue. Ta vie s'en ira actuellement dans l'agitation, ô chasseur! Ne dis point que la saison du printemps est revenue dans le jardin. Étant mort, je me suis mêlé avec la terre. Hélas! le repos n'est pas venu cependant à mon cœur agité. Pourrais-tu douter de ma fidélité, ô injuste amie! Prends, si tu veux, une épée pour donner un exemple, et brandis-la sur ma tête. Tajjallî a ouvert les yeux dans la bière, quand il a entendu que cette amie est venue. Voyez quelle est son ardeur, quoiqu'il soit mort.

TALAB.

Schâh Muschtâc Talab [1] fut le maître de Sanâ, poëte hindoustani, natif de Patna, dont il a été précédemment parlé. On le compte, lui aussi, parmi les écrivains urdû.

TALI.

Mîr Schams uddîn Tâli [2] était un jeune homme des environs de Lakhnau, qui a acquis de la réputation par son talent poétique. Son esprit et sa physionomie intéressante le faisaient remarquer; malheureusement les serres du faucon de la mort, pour me servir de la métaphore de Fath Alî Huçaïnî, saisirent de bonne heure l'oiseau de son âme. Le biographe que je viens de citer donne plusieurs vers de ce jeune écrivain.

TALIB.

Tâlib [3] Huçaïn Khân, fils de Miyân Askarî, était un jeune homme très-distingué par son esprit, et d'un caractère ouvert et aimable, qui était attaché en qualité de *dâroga* [4] au prince royal Muhammad Sulaïmân-Schikoh. Ses relations avec des gens de lettres qui s'occupaient de poésie lui donnèrent du goût pour cet art. Il consulta sur ses premiers essais Mîr Inschâ ullah Khân qui l'ai-

[1] طلب *demande*, etc.

[2] طالع *prospérité*.

[3] طالب *amant*, etc.

[4] Surintendant, premier officier.

mait comme un frère, et aussi apparemment Mushafî, qui se flatte dans sa biographie d'avoir eu sa confiance. Il a laissé des poésies hindoustani ; Mushafî en cite des fragments.

TAMANNA.

Khâja Muhammad Alî Tamanna[1] d'Azîmâbâd, fils de Khâja Abd ullah Tayîd, est un poëte distingué qui fut lié avec Alî Ibrâhîm. Ce dernier cite de lui dans son *Gulzâr* quelques vers dont il fait l'éloge.

TAMANNA (ASCHIQU-I ALI).

Aschiqu-i Alî Khân, connu sous le surnom poétique de *Tamannâ*, est un écrivain hindoustani dont Mannû Lâl cite dans son *Guldasta-i nischât* un vers qui signifie :

La terre est une chose agréable dans mes rapports avec ma bien-aimée; lorsqu'elle veut m'écrire, c'est sur le sable qu'elle dépose ses pensées.

TAMKIN.

Miyân ou Mîr Salâh uddîn Tamkîn[2], de Dehli, était un derviche qui vivait du temps de Muhammad Schâh, et qui se distinguait par l'indépendance et l'originalité de sa conduite. Ses poésies hindoustani sont estimées. Mîr, Fath Alî Huçaïnî et Alî Ibrâhîm en citent un seul et même vers dont voici la traduction :

Le jour où Dieu a créé l'amour et la beauté, il t'a faite une pérî, et il m'a rendu fou de toi.

[1] تمنا *désir, demande*, etc.

[2] تمکین *pouvoir*, etc.

TAMKIN (SIRAJ UDDIN).

Mîr Sirâj uddîn Tamkîn est un autre poëte hindoustani plus moderne, qui est cité seulement dans l'ouvrage de Mannû Lâl intitulé *Guldasta-i nischât.*

TANA.

Tânâ[1] est le surnom poétique du dernier sultan de Golconde, de la dynastie Cutbschâhî, connu dans l'histoire sous le nom d'*Abû'lhaçan*[2] *Schâh.* Lutf, qui lui consacre trois pages de son taskira, en fait un pompeux éloge. Lorsque la ville de Golconde eut été livrée par trahison, en 1690, au célèbre Aurangzeb, il retint Abû'lhaçan prisonnier dans cette ville. Ce dernier mourut (en 1704), parce que, selon Lutf, il ne pouvait dans sa détention se donner toutes les aises auxquelles il était habitué. A ce sujet, ce biographe s'étend sur l'instabilité des choses humaines et sur le néant des grandeurs. Il exprime tour à tour ses pensées en prose et en vers; mais comme elles n'offrent rien de particulier, je me dispenserai de les reproduire ici.

[1] Apparemment pour تانان, nom d'action de la racine أنّ, signifiant *gémissement.*

[2] Ou Abû Huçaïn.

TANHA.

Muhammad Içа Tanhâ[1] naquit à Lakhnau. Ses ancêtres étaient de Dehli, et il alla y habiter lui-même. En effet, Bénî Narâyan nous dit qu'en 1814, époque où il écrivait son Anthologie, Tanhâ résidait dans cette dernière ville. Il avait vingt-sept ans en 1793, et par conséquent quarante-huit en 1814. Il avait embrassé l'état militaire. Mushafî dit, dans sa biographie, qu'il joignait aux qualités de l'esprit celles du cœur. Dès son enfance, il fit des vers qui annonçaient un talent naturel pour la poésie; arrivé à l'âge viril, il écrivit des pièces remarquables par la brillante imagination qui les animait. On a de lui des poëmes de différents genres, entre autres des marsiya et des salâm. Mushafî cite trois ou quatre pages de ses vers, et Bénî Narâyan en donne un mukhammas.

TAPAN.

Mîrzâ Ahmad Tapân[2] est un poëte hindoustani distingué dont Mannû Lâl cite un cacîdah. Voici la traduction de trois vers seulement de ce poëme :

Je vais çà et là comme le zéphyr errant. A quelle fleur mon cœur doit-il s'attacher?

Mes pleurs, à l'extrémité des cils, ressemblent à l'enfant du jongleur en haut du bambou. . . . .

Dans quelles délices se serait passée la nuit de l'union, si je n'avais appréhendé l'aurore!

[1] تنہا *seul.*

[2] طپان *palpitant, agité.*

TAPISCH.

Muhammad Ismaïl, autrement dit *Mirzâ Jân Tapisch* [1], de Dehli, était originaire de Bokhara, patrie de son père. Il était Mogol de nation, et descendait du saïyid Jalâl Bukhârî. C'est un poëte hindoustani très-célèbre, auteur, entre autres, d'un ouvrage intitulé *Schams ulbayân* [2], ou le Soleil de l'élocution, ouvrage qui consiste en une collection de proverbes avec des exemples en rubâî, en quita et en misra. Il a écrit dans le pur hindoustani nommé *thenth* [3]. Ses poésies ont été réunies sous le titre de *Kulliyât* ou Œuvres complètes. La bibliothèque du collége de Fort-William, à Calcutta, en possédait, je crois, l'exemplaire original. Il est en outre auteur d'un ouvrage en vers hindoustani; c'est un masnawî intitulé *Bahâr dânisch* [4], ou le Printemps de la science. On en conserve, dans la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta, un manuscrit qui provient du collége de Fort-William. L'original persan de ce livre est dû au schaïkh Inâyât ullah. Il a été traduit en anglais, d'abord en partie par le colonel Dow, puis en entier par Jonathan Scott, qui en a rendu fautivement le titre par *Garden of knowledge*. Enfin il a été traduit en français, du moins en partie, par Lescallier. La traduction ou imitation dont il s'agit

[1] طپش ou تپش *affliction.*

[2] شمس البيان

[3] ٹهينٹه, c'est-à-dire *pur.*

[4] بهار دانش

ici est différente de celle qui est intitulée *Gulzâr-i dânisch*, ou le Jardin de la science, production dont il a été parlé à l'article sur Haïdarî.

Ce poëte fut attaché au prince Mirzâ Sulâïmân-Schikoh, et fut recommandé par ce dernier au mahârâja Râja Krischna Bahâdur, père du râja Kâlî Krischna actuellement existant, lequel est connu par la publication de plusieurs ouvrages bengali, hindoustani et anglais, qui lui assurent un rang honorable parmi les Indiens occidentalistes de notre siècle.

Tapisch étudia la rhétorique sous Mirzâ Muhammad Yâr Beg Sâyil, puis il fut disciple de Mîr Dard. Il était militaire et un des officiers du prince royal Murchid Zâda-i Afâc Jahândar Schâh Sâhib, avec qui il vint à Bénarès. Ce fut dans cette ville que Alî Ibrâhîm eut occasion de le voir, et il nous le représente comme étant, en 1198 de l'hégire (c'est-à-dire 1783-1784 de J. C.), un jeune homme de belle apparence, modeste et plein de bonnes qualités. Mushafî, qui était très-lié avec lui, ajoute que dès l'âge de seize ans il était passionné pour la poésie et faisait de fort bons vers qui se distinguent par beaucoup de fraîcheur et de pureté. Il ajoute qu'il était d'un commerce agréable et sûr.

Tapisch était à Calcutta en 1812; en 1814 il était encore vivant et habitait l'Hindoustan proprement dit. Bénî Narâyan cite de cet écrivain distingué huit pièces différentes.

TAQUI.

Saïyid Muhammad de Dehli, autrement dit *Mîr Ghâcî*, et connu sous le surnom poétique de *Taquî* [1], est un poëte hindoustani distingué dont les biographes originaux citent quelques vers.

TARINI CHARAN MITR [2].

Savant Hindou qui est auteur :

1° Du *Purusch Parîchâ* [3] (la Pierre de touche ou l'épreuve de l'homme). C'est un recueil d'histoires destinées à expliquer les doctrines morales des Hindous; il est traduit du sanscrit en hindoustani, et il a été publié à Calcutta en 1813. Kalî Krischna a donné une traduction anglaise du texte sanscrit.

2° D'une notice sur les fêtes populaires des Hindous, publiée dans le tome I des *Hindee and Hindoostanee Selections*, imprimées à Calcutta en 1827, notice que j'ai mise à contribution pour celle que j'ai donnée sur le même sujet dans le *Nouveau Journal asiatique*, t. XIII, p. 97 et suiv. et p. 219 et suiv.

Il a coopéré aux ouvrages suivants :

1° *The Oriental Fabulist*, traduction des fables d'Ésope et autres en hindoustani, braj-bhâkhâ, etc., publiées

[1] تقی *piété, crainte de Dieu.*

[2] तारिणी चरण मित्र, c'est-à-dire *l'ami des pieds de Durgá.*

[3] پرش پرچھا

par le docteur Gilchrist. Il est l'auteur de la traduction braj-bhâkhâ.

2° *Hindee and Hindoostanee Selections.* Il a publié cet ouvrage en commun avec M. W. Price [1]. On lui en doit le plan et l'exécution.

Il a revu entre autres :

Le *Baïtal Pachîcî*, ouvrage dont il est parlé aux articles sur Surat et sur Wilâ.

TARZ.

Gurûhârî Lal Tarz [2] était de la tribu des Kâyath [3] et habitait Amroha. Il fut disciple de Miyân Muhammad Câîm. On le compte parmi les écrivains hindoustani.

TASKIN.

Mîr Saâdat Alî Taskîn [4] est un écrivain hindoustani, estimable tant pour ses talents que pour ses bonnes qualités. Il était disciple de Mîr Camar uddîn Minnat [5]. Mushafî cite de lui quelques vers dans sa biographie.

[1] La première édition a été imprimée à Calcutta, en 1827; la seconde édition, qui est lithographiée, a paru en 1830. On y a ajouté le *Prem Sâgar* et le Vocabulaire de W. Price des mots kharî bolî qui s'y trouvent. Voyez l'article que j'ai consacré à cet ouvrage dans le *Journal des Savants*, année 1832, pag. 428 et suiv. et 478 et suiv.

[2] طرز *manière.*

[3] Subdivision de la caste des Soudra, au Bengale.

[4] تسکین *consolation*, etc.

[5] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

TASWIR.

Schâh Jauwâd Alî Taswîr[1], de Murschîdâbâd, était un derviche qui adopta une nouvelle manière d'écrire, laquelle ne fut pas trop approuvée par les connaisseurs.

Voici la traduction d'un de ses vers :

Cette idole à l'air fier, à la stature élevée, est un reflet de la lumière de Dieu.

TILAK.

Tilak[2] Chand est auteur d'un masnawî urdû intitulé *Gulschan-i ischc*, c'est-à-dire le Jardin d'amour. J'ignore le sujet de cet ouvrage, qui existe en manuscrit à la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta.

TIPOU.

Le sultan Tîpou[3], autrement dit *Tîpou Sâhib* (ce dernier mot étant employé dans ce cas comme un titre d'honneur équivalent à celui de *Sultan*), naquit en 1749 et mourut, comme on le sait, en mai 1799, en com-

[1] تصوير *peinture, portrait.*

[2] تلك *marque* (distinctive des sectes, que les Hindous se font au front, entre les sourcils).

[3] ٹيپو. Ce mot signifie *lion*, ou pour mieux dire, *tigre*, en langue canara. C'est ainsi que s'appelait un pîr musulman célèbre, dont on vénère le tombeau à Arkât, dans le Carnatic. Haïder Alî, qui avait envers ce saint une dévotion particulière, donna, en son honneur, le nom de *Tîpou* à notre roi poëte, comme autrefois Akbar avait donné, par la même raison, le nom de *Salîm* à son fils Jahânguîr. Voyez mon *Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, p. 67.

battant vaillamment au siége de Séringapatam. Il était fils d'Haïder Alî, le Hugues Capet du Maïçûr, et il lui succéda sans opposition le 6 décembre 1782. Il n'entre pas dans mon plan de parler ici de la vie politique de Tîpou, je le cite seulement comme écrivain hindoustani. On lui attribue, en effet, dans le catalogue des livres de la Société asiatique de Calcutta, un ouvrage intitulé *Mufarrih ulculûb* [1], c'est-à-dire la Joie des cœurs, recueil de poésies dakhnî dont la bibliothèque de la Société susdite possède neuf exemplaires. On lui doit aussi d'autres ouvrages que la même Société possède, mais ils sont rédigés en persan ; ce sont le *Hukm-nâma* [2], sorte de mélanges, et le *Zabarjad* [3], livre d'astrologie.

TULCI-DAS.

Tulcî ou Tulacî-dâs [4], un des écrivains hindouî les plus célèbres, est représenté dans le *Bhakta mâla* comme ayant été excité à la dévotion particulière envers Râma par sa femme qu'il aimait passionnément. Il adopta une vie errante; il visita Bénarès, puis il alla à Chitrakûta où il eut une entrevue personnelle avec Hanuman, de qui il reçut son inspiration poétique et le pouvoir de

[1] مفرح القلوب

[2] حکمنامه *le livre du commandement.*

[3] زبرجد *émeraude.*

[4] तुलसी दास *serviteur de Tulcî* ou *Tulacî* (ocymum sanctum). Cette espèce de basilic est en grande vénération chez les Hindous. Ils croient que Tulcî était une nymphe que Krischna aima et qu'il métamorphosa en cette plante.

faire des prodiges. Sa réputation parvint jusqu'à Dehlí où régnait Schâh Jahân. Ce monarque le fit venir; mais, peu satisfait de ses doctrines religieuses, il le fit renfermer. Alors des milliers de singes se réunirent miraculeusement et se mirent à détruire la prison. Schâh Jahân, frappé d'étonnement, le mit aussitôt en liberté et lui offrit même de lui accorder la faveur qu'il demanderait en réparation de l'indigne traitement qu'on lui avait fait subir. Tulcî-dâs pria alors Schâh Jahân de quitter l'ancien Dehli qui était la résidence de Râma, ce que l'empereur fit; et il bâtit la nouvelle ville à laquelle il donna le nom de *Schâhjahânâbâd* ou la ville de Schâh Jahân. Ensuite Tulci-dâs alla à Brindâban, où il eut une entrevue avec Nâbhâjî [1]. Il se fixa là et prêcha le culte de Sîta et de Râma, de préférence à celui de Râdhâ et de Krischna.

M. Wilson [2] ajoute à cette singulière légende du *Bhâkta mâla,* que je viens de reproduire, d'autres particularités tirées des propres écrits de cet homme célèbre ou conservées par la tradition, particularités qui diffèrent sous quelques rapports de ce qui précède. Selon ces documents, Tulcî-dâs était un Brahmane de la branche des Serwariah, et natif d'Hâjîpûr, près de Chitrakûta. Lorsqu'il fut arrivé à l'âge mûr, il s'établit à Bénarès et y remplit les fonctions de ministre du râjâ de cette ville. Son précepteur spirituel était Jagannâth-dâs, élève, aussi bien que Nâbhâji, d'Agradas. Il accompagna son maître à Govardhan, près de Brindâban; mais

[1] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

[2] *Asiatic Researches*, tom. XVI, pag. 48.

il retourna ensuite à Bénarès. Ce fut là qu'il commença son *Râmâyana*, en 1631 de Samvat (1575 de J. C.), âgé seulement de trente et un ans. Il continua à résider dans cette ville, où il bâtit un temple à Sîta-Râma et fonda un collége contigu, édifice qui existe encore. Il mourut en 1680 de Samvat (1624 de J. C.), sous le règne de Jahanguîr [1].

Le *Râmâyana* est écrit en *purbhî bhâkhâ* ou hindouî oriental. Il se divise en sept chants ou parties (*kânda*) [2], savoir : le *Bâlakânda*, c'est-à-dire la section de l'enfance, introduction à tout l'ouvrage; on y déduit les causes de l'incarnation de Wischnu, etc. Le *Ayodhyâkânda*, section d'Ayodhya (Oude); on y traite des actions de Râma dans cette ville. Le *Aranyakânda;* il y est parlé de ce que fit Râma dans les forêts et les déserts. Le *Kischkindhâkânda*, section de Golconde : Râvana enleve Sîta et l'emmene à Lânkâ (Ceylan). Le *Sundarakânda* ou la belle section; il s'agit, dans ce chant, de la beauté et des vertus de Râma et de Sîta son épouse. Le *Lankâkânda*, section de Lânkâ où Râvana emmena Sîta. Enfin l'*Uttarakânda,* section du nord (de l'Inde); elle comprend les actions de Râma après son retour de Ceylan.

Le *Râmâyana* a été imprimé par Bâbû Râm, et par

[1] *Asiatic Researches*, tom. XVI, pag. 48.

[2] Dans la note des ouvrages lithographiés dans *Field exercises of the Army*, on le dit composé de six chants (*fasl*) seulement; mais c'est une erreur. Le P. Paulin de Saint-Barthélemy, dans son ouvrage intitulé *Musei Borgiani codices manuscripti*, pag. 163, parle de la traduction que le P. Marcus à Tumba a donnée, d'après l'hindoustani, du septième chant (*uttara kânda*).

les soins de Lakschmî Narâyan, à Kidderpour (Khizarpûr)[1], en 1828[2], et lithographié à Calcutta, en caractères nagarî cursifs, en 1832. On trouve en outre des manuscrits de ce poëme dans plusieurs bibliothèques. On en a publié, aussi à Khizarpûr, un abrégé, sous le titre de *Kabita Râmâyana*.

Outre le *Râmâyana* de Tulcî-dâs, il y a plusieurs compositions hindî qui portent ce titre. On en trouve une entre autres dans la bibliothèque de l'*East-India House*, copiée à Dehli en 1725, sous Muhammad Schâh; elle est en caractères persans et en strophes de onze vers. L'auteur paraît se nommer Surâj Chand.

Indépendamment du *Râmâyana*, qui est l'ouvrage le plus populaire de Tulcî-dâs, on lui doit encore :

1° Un *Sat saï*, collection de cent stances sur différents sujets.

2° Le *Râmganâwalî*, suite de vers à la louange de Râma.

3° Un *Guîtâwalî*, composition poétique d'un but moral et religieux.

4° *Vinaya Patrikâ*, sorte de traité en vers sur la manière de se conduire; et une grande variété d'hymnes, tels que *Râga*, *Kabit* et *Pada*, en l'honneur de sa divinité chérie et de son épouse, c'est-à-dire de Râma et de Sîta.

A ces ouvrages, cités par M. Wilson[3], Ward ajoute :

[1] خضرپور *la ville de Khizr* (le prophète Élie).

[2] Un volume grand in-4°. Il y a une édition antérieure, en un volume petit in-4°; cette dernière est mieux imprimée et sur meilleur papier. J'en ai vu un exemplaire à l'*East-India House*.

[3] *Asiatic Researches*, tom. XVI, pag. 50.

5° Le *Râma janma*, écrit, selon lui, en dialecte de Bhojpûr;

6° Et le *Râma schalakâ*, en dialecte de Kanoje [1], ouvrages où il s'agit encore de Râma, ainsi que le titre l'annonce.

Toutes les productions de Tulcî-dâs jouissent dans l'Inde d'une très-grande réputation; aussi le savant et justement célèbre H. H. Wilson n'hésite pas de dire [2] « qu'elles exercent plus d'influence sur la masse de la « population hindoue que les nombreux volumes des « compositions sanscrites. »

J'ignore si c'est à Tulcî-dâs qu'est dû l'ouvrage intitulé *Kathâ Barmalâ* [3], ou l'Histoire manifeste. Je ne connais pas le sujet de ce livre, qui est indiqué dans le catalogue des manuscrits hindoustani de Muhammad-bakhsch comme ayant Tulcî pour auteur [4].

ULWI.

Ulwî [5] Khân est auteur d'un ouvrage hindoustani sur la médecine, intitulé *Bayâz dar ilm Tibb* [6], c'est-à-dire Album sur la science de la médecine. Un exemplaire manuscrit de cet ouvrage se trouvait dans la bibliothèque de Muhammad-bakhsch. J'ignore si Ulwî est

[1] *History, etc. of the Hindoos*, tom. II, pag. 480.

[2] *Asiatic Researches*, tom. XVI, pag. 49.

[3] کتها برملا

[4] تلسی کرت

[5] علوی *élevé, céleste.*

[6] بیاض در علم طب

auteur d'un autre ouvrage hindoustani sur la médecine, lequel est cité dans le catalogue de la même bibliothèque, et qui est intitulé *Gâlib o maglûb* [1] (le vainqueur et le vaincu).

UMDA.

Sîta Râm Umda [2], du Cachemire, était contemporain de Sirâj uddîn Alî Khân Arzû. Il a écrit un grand nombre de vers hindoustani fort agréables, dans lesquels il paraît avoir voulu imiter Inâm ullah Khân Yaquîn. Fath Alî Huçaïnî en cite trois pages entières.

UMMED (ALI).

Ummed [3] Alî Nawâb Khân, fils de Jahân Khân, habitait Hougly, à l'époque où Bénî Narâyan écrivait son Anthologie. On trouve cinq gazal de ce poëte hindoustani dans le *Diwân-i Jahân*. Voici la traduction d'une de ces pièces :

Loué soit Dieu mille fois, de ce qu'une lettre matinale m'est arrivée de la part de mon amie, lettre au moyen de laquelle la conciliation est arrivée! A mon cœur épanoui, la nouvelle de mon amie est arrivée; à la rose flétrie, la nouvelle du printemps est arrivée. Mille tulipes et mille roses croissent réellement là où le pied de mon amie aux joues de rose est arrivé. Ne croyez pas que ce soit le hinna qui teigne ses pieds; cette couleur rouge leur est arrivée par le sang du meurtre général de ses amants. O charmante chasseresse! est-ce que, quand tu as vu

[1] غالب ومغلوب طبابت هندی

[2] عمده *noble*, etc.

[3] اميد *espoir*, etc.

l'oiseau de mon cœur, l'envie de le chasser ne t'est pas arrivée? Un de tes regards a enivré le monde; regarde de ce côté, et tu verras que l'ivresse y est arrivée. L'esprit de Ummed s'est livré à la joie lorsque le message de cette belle au visage de rose est arrivé jusqu'à lui.

Voici une autre pièce du même écrivain :

O soupir! je n'ai pas découvert l'effet que tu as produit; je n'ai pas ressenti, ce soir, le résultat de ta magie.

Elle passera peut-être bien auprès de ma tombe; mais, hélas! je ne pourrai la voir, car je serai mort. Actuellement il ne se passe pas un seul jour, sans que j'aperçoive le pan de sa robe souillé de mon sang.

O tyrannique beauté! je n'ai pas trouvé, dans le miel et le sucre, de douceur pareille à celle de tes lèvres. Tu es toujours armée de flèches, d'épées, de poignards dont les boucliers ne sauraient repousser les atteintes.

Je n'ai jamais goûté le fruit du dattier de la vie; mais l'espoir (*Ummed*) en *Alî* me soutient.

UMMED (CAZALBASCH).

Mirzâ Muhammad Rizâ, connu sous le takhallus de *Ummed*, était de Hamadân. Il quitta son pays natal dès sa jeunesse, et alla s'établir à Ispahân où il fut le disciple de Mirzâ Tâhir, surnommé *Wâhid;* puis il alla dans l'Hindoustan, sous le règne d'Aurangzeb; et sous celui de Bahâdur Schâh, il reçut avec le titre honorifique de *Cazalbâsch Khân* le grade de colonel. Il fut employé dans plusieurs opérations militaires, et mourut en 1746. On le compte parmi les poëtes urdû. Il a écrit, en effet, plusieurs gazal en cette langue et huit mille vers en persan. Lutf entre dans des détails circonstanciés sur la vie de cet écrivain, et il cite de lui deux pièces de vers.

Mîr, qui l'a connu, dit qu'il était d'une société agréable et d'un caractère fort gai. Il donne de lui deux vers dans sa Biographie des poëtes hindoustani, vers dont je joins ici la traduction :

Lorsque je suis privé de mon ami, j'ai une admirable société : des murs et une porte, voilà ce qui la compose. En voyant tes yeux malins, j'ai eu peur, et j'ai appelé *au secours* [1].

UMR.

Muquirr [2] Khân Umr [3], du Décan, était Mançab-dâr [4] dans cette partie de l'Inde. Il est cité comme un des disciples de Walî. Il s'est attaché surtout à exprimer de nouvelles pensées, loin de répéter, comme la plupart des poëtes orientaux, les idées des autres écrivains. Fath Alî Huçaïnî cite une page environ de ses vers.

UNKARA.

Srî Unkara Bhât, un des principaux et des plus habiles *jotischî* ou astronomes de Malwa, est auteur d'un ouvrage hindî destiné à expliquer à ses compatriotes le système correct d'astronomie dont bien peu ont une

[1] الحفيظ الحفيظ

[2] مقرّ est le nom d'agent de la quatrième forme verbale de la racine arabe قرّ, forme qui signifie *établir*, et par suite *avouer*, etc.

[3] عمر *vie*.

[4] منصبدار *officier* (militaire), *magistrat*, toute personne revêtue de fonctions publiques.

juste idée. Cet ouvrage, intitulé *Bhûgola Saro Likhyaté*, est proprement une traduction libre d'un livre sur le système astronomique, d'après les Pourana, le *Siddhânta* et Copernic, écrit en mahratte[1] par Subhâjî Bâpu, et intitulé *Siddhânta Siromani Prakâça.* Ces deux productions se trouvent dans la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta. Voici ce que dit de ce dernier traité M. Wilkinson, agent du gouverneur général à Bhilsa, dans une lettre communiquée à la Société asiatique de Calcutta par M. Macnaghten :

« C'est un ouvrage qui pourrait supporter l'épreuve « de la critique la plus sévère : il est plein de réflexions « philosophiques. De ce que les productions des diffé- « rents pays sont nécessaires réciproquement aux autres, « l'auteur en tire la conséquence que l'intention de la « Providence est d'unir tous les hommes par le com- « merce dans les liens d'une affection basée sur l'intérêt « personnel. Il pense conséquemment que la défense « faite aux Hindous de voyager dans les contrées étran- « gères est contre nature. Il attaque la folie des prédic- « tions astrologiques, et il défend la sagesse et la bonté « de la Providence qui voile l'avenir à notre curiosité, « et qui nous maintient toujours dans notre devoir par « une espérance assurée. Il ne laisse aucune des nom- « breuses erreurs vulgaires des Hindous qui ont rapport « à la géographie ou à l'astronomie, sans les réfuter « d'une manière complète et satisfaisante. »

[1] Cet ouvrage a été imprimé. Voyez le *Journal de la Société asiatique de Calcutta*, tom. VI, pag. 402.

USCHSCHAC[1].

Hindou de la caste des Kschatrya, qui s'est occupé de poésie hindoustani, mais dont les vers, selon Mîr, ne sont pas toujours conformes aux règles de l'art. Son surnom poétique annonce quelles étaient ses dispositions. Il fréquenta les assemblées des amis de la littérature rekhta qui avaient lieu chez Mîr et Dard; toutefois, à l'époque où Mîr écrivait sa biographie, Uschschâc ne voyait plus personne, au point qu'on aurait pu croire qu'il était mort.

UZLAT.

Le faquîr Saïyid Abd ulwalî Uzlat[2], un des poëtes dakhnî les plus distingués, naquit à Surate. Il était fils de Saïyid ou Schâh Sad ullah, surnommé *Surâtî* ou de Surate, parce qu'il habitait cette ville. Ce dernier était distingué par sa science et renommé surtout par sa sainteté. Le célèbre empereur Alamguîr (Aurangzeb) le protégeait et faisait grand cas de lui. Il était originaire d'un village près de Lakhnau[3]; mais il se retira à Surate, où Uzlat naquit. Ce dernier, après la mort de son père, alla à Dehli pour se former à l'art d'écrire. Il y fré-

[1] عشاق. Ce mot prononcé *uschschâc*, comme je l'ai fait, est un pluriel irrégulier arabe de l'adjectif verbal عاشق; prononcé *aschschâc*, ce qui est peut-être la vraie leçon, c'est un adjectif d'intensité dérivé du même nom, et signifiant *très-amoureux*.

[2] عزلت *retraite*.

[3] Selon Fath Alî Huçaïnî, il était de *Barîli* (بريلى), que les Anglais écrivent *Bareily*.

quenta les gens de lettres les plus notables, et y étudia les écrivains arabes et persans. Il s'exerça un peu sur la poésie persane; mais son goût l'entraîna vers la poésie rekhta, qu'il cultiva avec succès. Il n'était pas seulement distingué par les qualités de son esprit, mais encore par sa piété et par sa grande droiture. Il était d'ailleurs très-aimable et savait manier délicatement la plaisanterie. Il alla à Murschîdâbâd, sous le gouvernement du nabàb Muhammad Alì Wardî Khân Mahâbat-jang, et fut l'objet des faveurs de ce prince. Après la mort de ce souverain, il retourna dans le Décan et y passa le reste de ses jours. Ses poésies sont empreintes d'un caractère de mélancolie qui n'empêche pas qu'elles ne soient très-remarquables et parfaites dans tous les genres. C'est Mìr, poëte très-distingué lui-même, qui, dans sa biographie, porte ce jugement sur Uzlat, et qui nous fait savoir que cet écrivain du Décan avait pour lui beaucoup d'amitié. Uzlat est, entre autres, auteur :

1° D'un diwân dont on conserve un exemplaire manuscrit à l'*East-India House*, et dont les biographes originaux citent plusieurs pages.

2° D'un masnawî intitulé *Râg mâla,* c'est-à-dire la Couronne ou la Guirlande des râg (modes musicaux), poëme qu'on trouve aussi parmi les manuscrits hindoustani de l'*East-India House* [1].

M. H. H. Wilson a deux ouvrages manuscrits en caractères nagarî intitulés l'un et l'autre *Râga mâla;* ce

[1] Il y en a deux manuscrits; l'un des deux porte, en outre, le titre de سہسن رس ou peut-être سہسر رس *suhasr ras.*

sont sans doute des ouvrages sur le même sujet. Le premier est dû au swâmi Kârtik, le second à Hulâs Pâthak [1].

VALLABHA.

Vallabha Swâmi, fils de Lakschmana Bhatt, bramane taïlanga, est l'instituteur de la secte des Vallabhâcharî. Il vivait au commencement du xvie siècle. Il habita d'abord Gokul, village sur la rive gauche de la Jamna, à trois kos environ à l'est de Mathura; puis il visita tous les lieux de pèlerinage de l'Inde; il s'établit ensuite à Bénarès. Enfin, ayant accompli sa mission, il entra dans le Gange, à Hanumânghât, où il disparut; une flamme brillante, dit-on, s'éleva de cet endroit. Il serait trop long de s'arrêter sur tous les détails de la vie religieuse et de l'apostolat de notre auteur, et il n'entre pas dans mon sujet d'entretenir le lecteur des principes de la secte nouvelle que Vallabha établit, d'après l'ordre de Krischna, qui lui apparut en personne; je ne pourrais, d'ailleurs, que copier le savant travail de M. Wilson sur les sectes religieuses des Hindous (tom. XVI des *Asiatic Researches*, pag. 84 et suiv.); aussi préféré-je y renvoyer le lecteur. Qu'il me suffise de dire que Vallabha est auteur de stances brajbhâkhâ, en l'honneur de Wichnu, intitulées *Wichnu Pada;* il est aussi le héros d'un ouvrage hindoustani qui porte le titre de *Vârtta* ou *Bârtta*, lequel est une collection d'anecdotes merveilleuses sur ce chef de secte, et sur ses premiers disciples, au nombre de quatre-vingt-quatre, renfermant des personnes des deux

[1] हुलाश पाठक

sexes, et de toutes les classes des Hindous. On trouve des extraits de ce dernier ouvrage dans l'excellent Mémoire déjà cité, *ibid.* pag. 95 et suiv. M. Wilson possède un exemplaire du *Bârtta ;* c'est un volume in-8°, écrit en caractère nagarî.

VARGARAYA[1].

Auteur du *Gopâchalâkathâ,* à la lettre, Histoire de la terre des vachers, c'est-à-dire Histoire de Gualior, ville célèbre de l'Inde dans la province d'Agra, qui a eu des râjâ particuliers dès l'année 1008 de J. C. Elle fut prise par les Musulmans en 1197, mais les Hindous s'en rendirent maîtres de nouveau. Elle fut subjuguée ensuite, en 1225, par Altamsch, souverain pathan de Dehli. On trouve un exemplaire de l'ouvrage de Vargarâya écrit en caractère nagarî, parmi les manuscrits de la bibliothèque royale du fonds Polier. Il est écrit en vers, comme tous les ouvrages hindî et sanscrits.

VÉDANGA-RAYA[2].

Auteur du *Pârsî-prakâs*[3], ouvrage où se trouve décrite la manière de compter les mois, etc., chez les Hindous et les Musulmans, et qui fut rédigé par l'ordre de Schâh Jahân. Cet ouvrage faisait partie de la collec-

[1] वर्गराय *roi du livre.*

[2] वेदांग राय *le roi de la science des Védas.*

[3] पार्सी प्रकाश *manifestation persane.*

tion Mackenzie : il est mentionné dans le catalogue qu'en a donné le professeur Wilson, t. II, p. 110.

VINAYAVIJAYA-GANI[1].

Auteur du *Srîpâla-charitra*[2], ou Histoire de Srîpâla, roi de Malva, en quatre sections, ouvrage en faveur de la religion jaïna. C'est une production toute différente de celle qui est due à Paramalla, quoiqu'elle porte le même titre et que ce soit aussi un livre jaïn. On la trouve indiquée dans la collection Mackenzie, tom. II, p. 113. Voici la courte analyse qu'en donne le savant indianiste M. Wilson :

Srîpâla avait deux filles; ayant eu à se plaindre de l'une d'elles nommée Mayanaçundari, il la maria à un lépreux de basse condition; mais ce lépreux se trouvait être un jaïn : il convertit la princesse à sa croyance, et fut guéri de sa lèpre.

Srîpâla soumit Dhavaleça, roi de Kançambi, et il épousa Madanamanjûschâ sa fille. Ensuite il épousa encore cinq autres princesses dont il obtint la main par différents artifices.

Puis il défit Ajitséna, roi de Champa, et prit cette ville. Dans la description de cette cité, se trouve intercalé l'éloge de la religion jaïn. Srikantha, roi de Hiranyapur, en expose les dogmes, et les éclaircit par des narrations intéressantes. Cette dernière partie, où sont

[1] Je pense que ce nom doit être écrit विनयविजय गणि.

[2] श्रीपाल चरित्र

développés les neuf principes fondamentaux de cette secte, se nomme, à cause de cela, *Navapada Mahima*, ou l'Excellence des neuf mots.

WAFA.

Lâla Nol Raé Wafâ[1], jeune frère du râjâ Gulâb Raé, ministre de Najîb uddaula Najîb Khân, était un Hindou fort instruit qui s'était occupé de poésie. Les biographes originaux citent de lui quelques vers.

WAHIDI[2].

Écrivain du Décan, à qui on doit un poëme sur Muhammad Hanif, le même, je pense, dont il se trouve un exemplaire à la bibliothèque de l'*East-India House*, et qui est intitulé *Kissa-i dar ahwâl-i jangu-i Muhammad Hanîf.* Je possède un exemplaire de ce poëme qui fait partie d'un recueil assez considérable. Dans la liste des pièces dont ce recueil se compose, on l'a intitulé, je ne sais pourquoi, *Hazrat Alî Sil* (apparemment pour *Quissa-i Hazrat Alî Sil*). Il a été écrit en 1218 de l'hégire.

Je pense que c'est au même écrivain qu'on doit un autre masnawî intitulé *Mardé ahwâl* ou *Mardéké ahwâl*[3], poëme qui, dans le manuscrit dont je viens de parler, est joint au premier.

[1] وفا *fidélité.*

[2] واحدی

[3] مردیکی احوال

WAHM.

Mîr Muhammad Alî Wahm[1], fils, selon Alî Ibrâhîm, et selon Mushafî, petit-fils de Mîr Muhammad Taquî Khayâl, auteur de l'ouvrage intitulé *Bostan-i Khayâl*[2], est un écrivain hindoustani qui résidait à Lakhnau, à l'époque où Alî Ibrâhîm écrivait, et il y était attaché à la cour du nabâb Açaf uddaula Bahâdur, qui avait la plus haute idée de son mérite.

WAHSCHAT.

Mîr Bahâdur Alî Wahschat[3] était un des officiers de la cour du nabâb d'Aoude, Schujâh uddaula. Il a composé un ouvrage intitulé *Bârah mâça*, ou les Douze Mois, en thenth ou pur hindoustani.

WAHSCHAT, DE DEHLI.

Mîr Abû'lhusn Washchat, de Dehli, petit-fils de Tîrandâz Khân, fut élève de Mirza Rafî Saudâ. On le compte parmi les écrivains urdû.

[1] وهم *imagination, idée, conjecture.*

[2] بوستان خيال *le jardin de l'imagination.* Ce dernier mot a été employé pour faire allusion au nom de l'auteur.

[3] وحشت *aversion.*

WALI.

Munschî Muhammad Wâlî[1], de Pandua[2], habitait Hougly à l'époque ou écrivait Alî Ibrâhîm : ce dernier le compte parmi les poëtes hindoustani, et il cite de lui quelques vers.

WALI, DE DEHLI.

Mirzâ Muhammad Walî[3], de Dehli, neveu (fils de frère) du spiritualiste Schâh Asrâr ullah, résidait à Murschîdâbâd en 1194 de l'hégire (1780 de Jésus-Christ). Il est auteur d'un grand nombre de vers urdû qu'il a réunis en un diwân. Bénî Narâyan le confond avec Walî du Décan; et parmi les onze gazal qu'il cite comme dus à la plume de Walî de Dehli, il s'en trouve huit qui sont l'ouvrage de Walî du Décan. Lutf était très-lié avec ce poëte, et il rapporte de lui plusieurs pièces de vers.

[1] والی *prince, chef.*

[2] Ville du Bengale renommée pour l'excellent air qu'on respire dans ses environs, et pour ses fruits provenants tant de l'Inde que de l'Europe. Les Anglais convalescents vont y changer d'air. Dans une des montagnes qui l'entourent on trouve la caverne de *Bûbûân*, remarquable par ses stalactites, ses cristaux et ses pétrifications. On a exploré, jusqu'à un mille, une branche de cette caverne, et on s'est assuré qu'elle ne se terminait pas là; on a senti en effet un courant d'air, et on en a tiré la conséquence que cette branche va aboutir au côté opposé de la montagne, qui est ainsi percée de part en part. W. Hamilton, *East-India Gazetteer*, tom. II, pag. 426.

[3] ولی *ami*, etc. Il y a un auteur nommé *Walî Muhammad*, c'est-à-dire l'Ami de Mahomet. Voyez l'article *Mîrân*

J'ignore si c'est cet écrivain qui est auteur d'un ouvrage en vers urdû intitulé *Dah majlis*, ou les Dix Séances, livre dont on conserve un manuscrit à la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta. Cet ouvrage, comme celui de Haïdarî qui porte le même titre, est, à ce que je pense, une collection de marciya destinés à être lus pendant les dix premiers jours de muharram, dans les réunions que tiennent les Musulmans pour honorer la mémoire de Huçaïn.

WALI, DU DÉCAN.

Muhammad Walî, ou pour mieux dire, Schâh Muhammad Walî ullah Walî, est considéré par les Musulmans de l'Inde, surtout par ceux du Décan, comme le poëte par excellence, le *père de la poésie hindoustani*. Il se donne lui-même le nom de *souverain de l'empire du discours*, et il dit aussi : « Par mes vers harmonieux « j'ai privé de sa supériorité le rossignol, qui est re« connu cependant comme le prince de l'harmonie. » Ses ancêtres habitaient le Guzarate; quant à lui, il naquit à Aurangâbâd [1], capitale de la province de ce nom dans le Décan. Il écrivait dans la dernière moitié du XVIIe siècle, soit dans cette ville, soit dans d'autres cités du Guzarate ou du Décan, ainsi qu'il le dit dans les vers dont voici la traduction :

Walî est connu dans l'Irân et le Tourân, quoiqu'il ait écrit ses vers dans le Décan. . . . . Walî est, dans le Décan, soumis à tes ordres.

[1] Selon le *Nikât uschuarâ*, par Mir Taquî.

Et dans celui-ci où il désigne Satara, ville du Décan, comme étant le pays qu'il habite :

Les noires boucles de tes cheveux, dit-il, entourent la perle de ton oreille, comme l'armée indienne la ville de Satara.

Il doit avoir aussi écrit dans le Bengale, ainsi que paraît le prouver l'hémistiche suivant :

Le Bengale est dans le ravissement en contemplant les charmes de tes yeux.

Et celui-ci :

Tes vers, ô Walî, font les délices du Bengale.

Il a aussi écrit, à Dehli, des pièces de vers; car il cite la Jamna de préférence à toute autre rivière, dans ce vers :

Les tresses ondoyantes de tes cheveux ressemblent aux ondes de la Jamna; ta noire lentille au sannyâcî, qui, sur la rive, attend l'instant favorable pour se baigner.

Ailleurs, il se plaint d'être éloigné du Guzarate, dont il était originaire :

Mon cœur, dit-il, est dans l'angoisse, parce que je suis éloigné du Guzarate.

Mîr, qui dans sa biographie ne donne des détails que sur quatre poëtes dakhnî (Walî, Uzlat, Sirâj et Azâd), lesquels, selon lui, ont égalé les plus distingués de l'Hindoustan, Mîr, dis-je, place Walî à leur tête. Il nous apprend, ainsi que Lutf, que Walî alla dans le nord de l'Inde et notamment à Dehli, qu'il y vit souvent Miyân Gulschan Sâhib, et qu'il lui récita des fragments de ses vers. Gulschan, dit-on, lui donna quelques conseils sur

la manière de rajeunir les pensées des poëtes persans, en les reproduisant en rekhta. Mîr dit, du reste, qu'il n'a pas les données nécessaires pour écrire convenablement la biographie de ce célèbre poëte. Il ne cite qu'une page et demie de ses vers : Lutf en donne quatre pages.

De son côté, Alî Ibrâhîm, dans son Anthologie biographique intitulée *Gulzâr-i Ibrâhîm*, ne consacre que quelques lignes à ce poëte renommé : « Schams Schâh « Wâlî ullah, dit-il, originaire du Guzarate, est un des « poëtes les plus distingués et les plus célèbres du Dé- « can. On dit qu'il vint dans l'Hindoustan sous le règne « d'Alamguîr (Aurangzeb), et qu'il eut part à ses faveurs « royales. Walî est un des auteurs hindoustani les plus « estimés; il est le premier poëte qui ait écrit dans le « dialecte du Décan un diwân digne d'être cité. » A la suite de cette notice succincte, Ibrâhîm donne quelques morceaux choisis dans le diwân de ce poëte, morceaux qui remplissent trois pages in-folio. Mushafî, auteur du *Tazkira-i schuarâ-i Hindì*, ou Biographie des poëtes hindoustani, ne parle pas de Walî; et Bénî Narâyan, dans son Anthologie hindoustani intitulée *Diwân-i Jahân*, le confond avec Mirzâ Muhammad Walî, de Dehli, dont il a déjà été parlé.

Il semble que Walî ait tenu un juste milieu entre les Imamiens et les Sunnites. Tantôt, en effet, il s'exprime sur les quatre premiers khalifes comme s'il était sunnite; et ailleurs, les louanges immodérées qu'il prodigue à Alî peuvent le faire considérer comme schiite ou imamien.

On a lieu de croire qu'il conserva l'indépendance

d'un vrai poëte, car aucun prince n'est célébré dans ses vers. Il ne ressemble pas en cela à Saudâ, à Mîr ni à Haçan, les trois poëtes hindoustani qui, avec lui, ont le plus de réputation, lesquels ont épuisé les ressources des métaphores et des allégories orientales pour louer les empereurs de Dehli et les nabâbs d'Oude et du Bengale sous lesquels ils ont écrit.

Il a connu les arts de l'Europe : « Les peintures euro- « péennes, dit-il quelque part, sont ravies d'étonnement « en voyant ta face, honte du pays de Daman. »

Il paraît qu'il a formé des disciples. Alî Ibrâhîm cite comme tel, dans son Anthologie biographique, Muquirr Khân, dont le surnom poétique était *Umr*[1], poëte distingué qui occupait des fonctions civiles importantes dans le Décan.

Walî est du nombre des poëtes hindoustani qu'on peut appeler mystiques ou spiritualistes. On ne saurait mieux le comparer qu'à Hâfiz, dont il a les beautés et aussi les défauts. Sous l'apparence de la légèreté et du libertinage, il dévoile le système des sofîs musulmans; il le reproduit sous toutes les formes afin d'être bien compris. « Mon esprit, dit-il dans un de ses gazal, est « plein de pensées sublimes; il n'attend qu'une oreille « pour les écouter. » Ce système se retrouve dans chacune de ses allégories, de ses métaphores, de ses allusions. Quelquefois, cependant, il parle ouvertement, lorsqu'il dit, par exemple : « Dirige à chaque instant ton « intelligence vers le Créateur; dans chaque circonstance « tourne la tête vers ton Dieu. » Et ailleurs : « Celui qui

[1] Il a été parlé plus haut de cet écrivain.

« a trouvé l'empire de la pauvreté spirituelle, ne désire « point la souveraineté. » Dans un cacîdah sur Mahomet, il révèle presque systématiquement la doctrine des sofîs. Ailleurs il s'écrie : « Mes vers sublimes ont leur « portée jusqu'au trône de l'Éternel; ils sont au-dessus « de l'intelligence qui reste dans les bornes humaines. » On trouve en effet, dans Walî, des traits de cette poésie vivante, écho d'un esprit religieux qu'on ne saurait taxer d'hypocrisie, ainsi qu'il le dit lui-même.

Le recueil des poésies de Walî se compose d'un grand nombre de gazal formant un diwân qui occupe plus des trois quarts du volume; puis viennent quelques autres pièces de vers de différents genres, parmi lesquelles se trouve un poëme sur la ville de Surate. Le style de ces productions est élégant et facile : il a servi de modèle aux poëtes qui ont écrit postérieurement en hindoustani. Walî mettait le plus grand prix à la pureté de l'élocution. Il dit dans un de ses gazal :

O Alexandre! ne cherche pas la source de l'eau de la vie, dont Khizr est le gardien; cette eau n'est autre chose que l'éloquence.

Ce recueil se distingue du grand nombre de volumes hindoustani connus sous le titre de *Diwân*, comme les Odes de J. B. Rousseau de celles qu'on a écrites en France avant ou après lui. Les œuvres de Walî ne sont pas volumineuses; il en donne quelque part la raison avec le peu de modestie en usage chez les poëtes orientaux : « Je n'ai pas besoin, dit-il, d'un grand nombre de « cahiers pour écrire mon diwân, car chaque vers a le « mérite de cent cahiers. »

Je possède aujourd'hui, dans ma collection particulière, neuf copies[1] manuscrites des poésies de Walî. J'en dois deux à mes honorables amis MM. S. Lee et J. Shakespear. On sait que j'ai publié une édition des œuvres de ce poëte distingué, et la traduction d'un grand nombre de ses compositions. Je renvoie le lecteur à ce travail, d'où j'ai tiré, en partie, le présent article.

WALI ULLAH.

Saïyid Walî ullah[2], muftî ou juge du Zillah de Farrukhâbâd, était fort savant en arabe, et ce qui vaut encore mieux, il était un juge intègre, un homme vertueux et aimable, et de plus un zélé mais tolérant Musulman. On lui doit un Coran arabe, persan et hindoustani, dont M. Andrew, orientaliste écossais, possède le manuscrit original en deux volumes in-fol.

WALIH.

Saïyid Muhammad Mûçulî[3], connu sous le surnom poétique de *Wâlih*[4], est auteur d'un poëme du genre nommé masnawî, intitulé *Quissa-i Tâlib o Mohanî*, Histoire de Tâlib et de Mohanî, autrement dit *Achambhâ*

[1] Un de ces manuscrits a fait partie de la bibliothèque de l'empereur mogol Muhammad Schâh.

[2] ولی اللّٰه *l'ami de Dieu.*

[5] موسولی. Ce mot paraît être un nom patronymique.

[4] واله *fou* (d'amour).

Guftâr[1], Discours étonnant. C'est une histoire intéressante, écrite en dialecte dakhnî. Il y en a un exemplaire manuscrit à la bibliothèque de l'*East-India House*, qui a été écrit à Muhammadpûr, en 1171 de l'hégire (1757-1758 de J. C.) : il se compose de 120 pages environ in-4°.

WALIH, DE DEHLI.

Mîr Mubârak Alî Wâlih, de Dehli, fils légitime de Schâh Cudrat ullah, connu sous le takhallus de *Cudrat*, s'occupa surtout de poésie. Il résidait à Murschîdâbâd à l'époque où Alî Ibrâhîm écrivait son Anthologie bibliographique.

WAQUIF.

Schâh Wâquif[2], de Dehli, était un derviche qui s'occupait avec distinction de la science des traditions. Dans le temps du nabâb Schujâh uddaula, il fut mis en prison pour avoir lu une adresse en faveur des Sipâhî, adresse qu'il avait probablement rédigée. Il fit à ce sujet un gazal dont Alî Ibrâhîm cite le matla[3]. Ce dernier nous fait savoir qu'il fut relâché quelque temps après, sans nous dire si ce gazal y contribua. En 1194 (1780), Wâquif vivait à Lakhnau. Il est auteur d'un

[1] قصهٔ طالب وموهنی مسمّا اچنبها گفتار. Le mot *tâlib* est peut-être pour *tâlib ulilm* (écolier) ; *mohanî* signifie, à la lettre, *enchanteresse.*

[2] واقف *connaissant.*

[3] Il est utile de rappeler que c'est le premier vers d'un gazal.

diwân dont la bibliothèque du collége de Fort-William, à Calcutta, possède un exemplaire. Mushafî cite environ une page et demie de ses vers.

WARIS.

Muhammad Wâris[1] est un écrivain hindoustani distingué, qu'Alî Ibrâhîm avait vu à Allahâbâd. Ce biographe nous fait savoir qu'il s'occupait des sciences traditionnelles. Il le compte aussi parmi les poëtes urdû, et il cite de lui plusieurs vers.

WASL.

Mirzâ Ishâc Wasl[2], fils de Hâjî Ibrâhîm et petit-fils d'Aca Cadîr Isfahânî, est un poëte hindoustani distingué. En 1196 (1781-1782), il vivait à Lakhnau depuis quelque temps. Il était disciple de Schâh Malûl. Il a surtout écrit beaucoup de marciya et aussi des gazal.

WAZIRI.

Le nabâb Wazîr Alî Khân, surnommé *Wazîrî*[3], est compté au nombre des poëtes hindoustani. Il était fils du célèbre souverain d'Aoude, Açaf uddaula, qui fit lui-même avec distinction des vers hindoustani[4], et il

[1] وارث *héritier.*

[2] وصل *union.*

[3] وزیری *vizirat, ministère.*

[4] Voyez l'article sur Açaf.

lui succéda en 1797; mais il fut bientôt détrôné par lord Teignmouth, parce qu'on le considéra comme bâtard, et il fut remplacé, le 21 janvier 1798, par Saadat Alî, frère d'Açaf uddaula.

Bénî Narâyan cite de ce prince détrôné un gazal dont voici la traduction. Il semble faire allusion à la position politique de Wazîrî.

Comme le gazon, je suis foulé aux pieds; par l'effet de la révolution des orbes célestes je ne fleuris, ni ne fructifie.... Je pleure jour et nuit, ô mon Dieu! avec cette pensée, que bien que je sois une rose, je ne me suis pas épanoui dans le jardin, comme le bouton. Je ressentais beaucoup de désirs dans le jardin de mon cœur; je n'étais jamais assis avec plaisir à l'ombre. La rose sur laquelle je jetais mes regards, offrait une épine à ma vue. Étant allé dans le jardin, je me suis joint à l'épine..... Hélas! le lotus de mon cœur n'a pu s'épanouir : je m'en vais, après avoir vécu (un jour) sur la terre. Hélas! dès le commencement j'ai été foulé aux pieds; à qui me plaindrai-je, moi qui suis consumé par le feu dévorant du destin? C'est en vain que je dis ma douleur devant ceux qui sont sans compassion. Le monde étant impuissant (pour me secourir), je suis tombé, mais je n'ai point disparu. Qui voudra venir dans la prison du malheur, et rester jour et nuit réuni avec Wazîrî?

WILA.

Mirzâ Lutf Alî Wilâ[1], autrement dit *Mazhar Alî Khân Wilâ*[2], était fils de Sulaïmân Alî Khân, nommé aussi *Mirzâ Muhammad Zamân Widâd*, et petit-fils de Muhammad Huçaïn, surnommé *Alî Culi Khân*. C'est un écrivain

[1] ولا *amitié*, etc.

[2] C'est ainsi qu'il est désigné dans la préface du *Baïtâl Pachîcî*.

hindoustani distingué, natif de Dehli, où il occupa des fonctions importantes. Il fut élève, pour la poésie, de Mirzâ Jân Tapisch, poëte urdû célèbre, et aussi de Mushafî, auteur de la biographie qui m'a fourni une partie des renseignements que je donne ici. A l'époque où ce dernier écrivait, Wilâ consultait, sur ses productions, Mîr Nizâm uddîn Mamnûn. Il habitait Calcutta en 1814. Bénî Narâyan, qui l'avait particulièrement connu, cite de lui douze[1] pièces de vers. Il est auteur :

1° D'un diwân dont on conserve des exemplaires à la bibliothèque du collége de Fort-William à Calcutta, dans celle du vizir du Nizâm, et dont j'ai une copie qui a appartenu à Sir Graves Chamney Haughton. Il y a dans la bibliothèque du râjâ Chandû Lal, d'Haïderâbâd, un volume de poésies de Wilâ, intitulé *Caçâid o Matlahâê Wilâ*, c'est-à-dire Cacîdah et Matla de Wilâ; mais ce sont probablement les mêmes pièces qui font partie de son diwân.

2° De l'ouvrage publié par le docteur Gilchrist, sous le titre anglais de *Hindee moral Preceptor,* et hindoustani de *Atâlîqu-i Hindî*[2], ou le Maître hindoustani, livre élémentaire hindoustani et persan, pour apprendre l'hindoustani aux Persans et le persan aux Indiens. Cet ouvrage, imprimé d'abord à Calcutta, en 1803, a été réimprimé à Londres, presque entièrement en caractères latins, en 1821. Cette seconde édition ne vaut pas la première. Elles sont toutes deux in-8°.

3° De la traduction du *Pand-nâma*, ou Livre des

[1] Onze dans le corps de l'ouvrage, et une dans l'appendice.

[2] اتاليق هندى

conseils, attribué à Saadî[1], traduction qui fait partie de l'ouvrage dont je viens de parler, et qui a été aussi imprimée à la suite du *Bagu-i urdû*, ou Traduction du *Gulistan* en hindoustani, par Afsos, et dans l'ouvrage lithographié, intitulé *Majmûa talîm ussabiyân*[2]. Il y en a encore une édition à part, avec le texte persan. Ce même opuscule existe en manuscrit à la bibliothèque du collége de Fort-William, à Calcutta.

Il y a plusieurs autres traductions hindoustani du *Pand-nâma* de Saadî. Un manuscrit de cet opuscule se trouve parmi les livres du ministre du Nizâm d'Haïderâbâd; il est en dialecte dakhnî, et intitulé *Karîmâ*[3], premier mot de ce poëme. J'en ai une traduction littérale, interlinéaire au texte, dans ma collection particulière. Elle est aussi en dialecte du Décan.

4° Il a rédigé, en 1215 de l'hégire (1801), dans le dialecte urdû, le roman intitulé *Mâdhonal*[4], avec l'aide

[1] J'ai donné une traduction française de ce poëme à la suite de mon ouvrage intitulé *Exposition de la foi musulmane.*

[2] C'est-à-dire *Collection de* (*ce qui concerne*) *l'enseignement des enfants.* Cet ouvrage est écrit en persan; mais il contient, outre le *Pand-nâma* bilingue: un vocabulaire hindoustani-persan, rédigé alphabétiquement, d'après la dernière lettre du mot hindoustani (le mot persan précède et n'est soumis à aucun ordre); des tables des paradigmes des verbes, en hindoustani et en persan, et des infinitifs ou noms d'action, disposés par ordre alphabétique de la première lettre; enfin, les noms de nombre et ceux des poids et mesures.

[3] کریما *ô généreux.*

[4] قصۂ مادھونل. Dans l'annonce de l'édition de cet ouvrage, il est dit qu'il a été traduit du braj-bhâkhâ, par Wilâ et Lallû-jî Lâl Kabi; mais il n'est pas question de ce dernier écrivain dans la préface de Mâdhonal.

de Srî Lallû-jî[1]. Les dix premières pages seulement ont été imprimées en caractères dévanagarî, à Calcutta, en 1805, dans l'*Hindee Manual or Casket of India*[2] du docteur Gilchrist; mais j'en ai un exemplaire complet, en caractères persans, dans ma collection particulière. Cet ouvrage avait d'abord été écrit en braj-bhâkhâ, par le poëte Motirâm[3].

5° Il est auteur de la traduction hindî du *Baïtal pachîcî*, qui a été imprimé à Calcutta, en caractères dévanagarî[4], et dont j'ai un exemplaire manuscrit, en caractères persans, dans ma collection particulière. C'est Wilâ qui, d'après la préface du *Baïtâl pachîcî*, a rédigé cette traduction. Quant à Lallû-jî, qui est cité dans le titre[5], il l'a apparemment revue et en a surveillé l'impression.

6° On lui doit encore le *Tarîkh-i Scher Schâhî*, c'est-à-dire l'Histoire de Scher (ou Schîr) Schâh, traduite du persan. L'original de cet ouvrage a été écrit par Abbâs ben Alî Schirwânî, d'après l'ordre du grand Akbar. Wilâ

[1] Voyez l'article consacré à cet écrivain.

[2] Cette collection a été publiée à Calcutta, in-4°, sous ce titre : *Hindee Manual or Casket of India, compiled for the use of the Hindoostanee students of the college of Fort-William under the superintendence of doctor Gilchrist;* mais l'impression de cet ouvrage est restée inachevée. Il devait comprendre : 1° le *Bâg o bahâr;* 2° le *Nasr-i bénazir;* 3° le *Bâgu-i urdû;* 4° le *Tota kahânî;* 5° le *Singhaçan battîcî;* 6° le *Marsiya de Miskîn;* 7° le *Sakuntalâ;* 8° l'*Akhlâqu-i Hindî;* 9° le *Baïtal pachîcî;* 10° le *Mâdhonal*. Il n'a paru que des portions de ces ouvrages.

[3] Voyez son article.

[4] Il n'a paru que vingt pages de la première édition, qui devait faire partie du *Hindee Manual*.

[5] *Translated into Hindoostanee by Mazhar Ali Khân-i Vila and Shree Lulloo Lal Kub moonshees in the college of Fort-William.*

fit son travail en 1805. Il semble, d'après une note de M. Shakespear, que cet ouvrage a été traduit en anglais. Il y a un exemplaire de la version de Wilâ, in-8°, caractères nastalic, parmi les manuscrits recueillis par Mackenzie[1]. J'en ai un aussi dans ma collection particulière; c'est à M. J. Prinsep que je le dois.

Scher Schâh détròna Humayùn, fils de Bâbar et père d'Akbar, en 1539, et s'empara de l'autorité souveraine. Toutefois Humayùn régna de nouveau après la mort de ce chef pathân ou afgân, et son fils lui succéda.

7° Le *Haft Gulschan*[2], les Sept Jardins, ou *Tarjama-i Haft Gulschan*, traduction en prose urdû du roman persan intitulé *les Sept Jardins*.

Cet ouvrage a été annoncé comme étant sous presse en 1802, dans les *Essays of Students of Fort-William*, et comme publié dans les *Primitiæ Orientales*, t. III, p. LI. Il existe manuscrit dans la bibliothèque du collége de Fort-William, qui a passé à la Société asiatique du Bengale.

8° Un ouvrage en prose urdû intitulé *Jahânguîr-Schâhî*[3]. C'est une traduction de l'*Icbâl-nâma-i Jahânguîrî*[4], c'est-à-dire le Livre de la prospérité de Jahânguîr. La bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta possède un exemplaire de cet ouvrage, qui est l'histoire de Nûr uddîn Jahânguîr Bâdschâh, fils d'Akbar, qui régna sur

[1] Voyez le catalogue qu'en a publié M. Wilson, tom. II, pag. 145.

[2] هفت گلشن

[3] جهانگیر شاهی

[4] اقبال نامهٔ جهانگیری

l'Hindoustan, de 1605 à 1628. L'original a été écrit en persan par Mutamad Khân Muhammad Scharîf Irânî.

WILAYAT[1].

Mîr Wilâyat ullah Khân, de Dehli, fils de Mîr Bâquî Khùstî, disciple du Khâja Jafâr, et frère aîné de Muhtascham Alî Khân Hischmat, se distingua non-seulement comme écrivain urdû, mais encore il fut, par sa bravoure, par sa générosité, par son indépendance et sa droiture, un des hommes les plus remarquables de son temps. Il mourut peu de temps avant l'époque où Alî Ibrâhîm rédigea son ouvrage, sous le gouvernement du nabâb d'Aoude, Schujâ uddaula. Ce dernier biographe, qui l'avait connu, cite de lui plusieurs vers.

YAKDIL.

Mîr Izzat ullah Yakdil[2] était un saïyid qui vivait sous le règne de Muhammad Schâh. Il cultivait les lettres avec succès. Il a surtout écrit des éloges, pièces qu'on nomme *Mancabat*[3], et qui sont le contraire des satires nommées *Hajo*[4]. Mîr, qui parle de cet écrivain, d'après ce qu'il en avait ouï dire au poëte Arif, cite de lui un fort joli gazal, plein d'allusions au Coran, mais qui, dans

[1] ولايت *sainteté.*

[2] يكدل *un cœur,* c'est-à-dire *d'une même manière de penser.*

[3] منقبت

[4] هجو

une traduction, perdrait tout à fait sa couleur, et ne serait même intelligible qu'à force de paraphrases et d'explications.

YAKRANG.

Mustafâ Culî Khân Yakrang[1], de Dehli, était un des petits-fils de Khân-i Jahân Lodî. Il fut un des officiers de Muhammad Schâh, et vécut ainsi dans les dignités et les honneurs. Il est compté parmi les écrivains les plus distingués de Dehli. Son style, plein de métaphores neuves et hardies, ressemble à celui de Parwâna, de Mazmûn et d'Abrû, dont il fut le contemporain. Selon les uns, il est élève d'Arzû; selon d'autres, de Miyân Abrû; mais il se déclare lui-même disciple de Mirzâ Mazhar. Il est auteur d'un diwân estimé. Comme la plupart des diwân urdû, persans et turcs, cette collection se compose de pièces érotico-mystiques, que le vulgaire considère comme des chants inspirés par un amour profane, tandis que le spiritualiste y reconnaît les accents passionnés de l'amour divin.

Lutf nous apprend que Yakrang mourut à Dehli; mais il ne nous fait pas connaître l'époque de son décès. Les biographes originaux citent un grand nombre de ses vers. Mîr donne, entre autres, des extraits d'un marsiya de la composition de notre poëte, sur l'imâm Huçaïn.

[1] يكرنگ *unicolore, sincère.*

YAKRU.

Miyân Abd ulwahhâb Yakrû[1] fut un des disciples de Schâh Najm uddîn Abrû. Il a écrit à la manière des anciens et d'une façon fort obscure, ce qui n'empêche pas que ses poésies ne soient estimées. Mîr, qui l'avait vu deux ou trois fois dans des réunions des amis de la littérature hindoustani, le considère néanmoins comme très-peu habile dans la poésie rekhta; j'ignore jusqu'à quel point cette assertion est fondée. Voici, de ce poëte, la traduction de quelques vers cités par Mushafî et par Mîr :

Cette belle inhumaine m'a emmené loin de mes amis. Le cœur d'un amant a été ainsi livré à ses desseins sanguinaires. Désormais Yakrû ne peut plus vivre, puisque son cœur est à la merci de cette sémillante mais bien cruelle beauté..... Aujourd'hui, par l'effet de ton absence, il y a dans mon cœur des blessures en si grand nombre, que ma vie peut se passer à les compter.

YAQUIN.

Miyân In'âm ullah Khân Yaquîn[2], de Dehli, était fils d'Azhar uddîn Khân Bahâdur Mubârac-jang. Son aïeul paternel était sa seigneurie le schaïkh Mujaddad Alif II, et son aïeul maternel Hamîd uddîn Khân Nimcha. Il attira l'attention de Mirzâ Mazhar, fut son élève, et devint un écrivain hindoustani très-distingué. Toutefois

[1] یکرو *un visage*, c'est-à-dire *sincère*. Cette expression est l'opposé de دو رو *deux visages*, c'est-à-dire *fourbe*.

[2] یقین *certitude*, etc.

bien des natifs n'ont pas une très-haute idée du talent poétique de Yaquîn, et disent qu'il a mis sous son nom des vers de la composition de Mazhar. Mushafî rapporte les *on dit* que je viens de mentionner. Il ajoute que Yaquîn était lié avec Mirzâ Jân-jânân Mazhar d'une amitié très-étroite; que Yaquîn passait souvent la nuit dans la maison de Mazhar, et qu'ils faisaient de la nuit le jour et du jour la nuit. Ainsi, la supposition qu'on fait n'a, d'après cela, rien d'improbable. De son côté, Mîr n'hésite pas à dire, que bien que Yaquîn ait une grande réputation, il ne la mérite néanmoins pas. Il combat cependant l'idée que l'on a communément parmi les Indiens, qu'il a hérité (légalement) des vers de Mazhar; parce que, dit-il, on hérite de tout, excepté des vers, et qu'on ne pourrait pas même s'attribuer les vers de son père, sans être accusé, à juste titre, de plagiat : à quoi donc servirait-il de le faire? Mais il pense qu'on peut seulement reprocher à Yaquîn d'avoir, comme bien d'autres, pillé çà et là des expressions et des vers. Il dit, du reste, qu'après avoir vu Yaquîn, il se convainquit bien qu'il n'avait ni goût ni intelligence pour la poésie. C'est apparemment pour cela qu'on s'est imaginé qu'il n'était pas le véritable auteur des vers qui circulaient sous son nom. Lutf dit, en effet, que la plupart des habitants de Dehli pensaient qu'il n'avait pas rédigé les vers qui portaient son takhallus; mais que c'était Mazhar qui les faisait lui-même, et qui y mettait le nom de son ami. Toutefois on rapporte qu'un jour Yaquîn se trouvait dans la maison de Atiyat ullah Khân, fils du nabâb Inâyat ullah Khân, et qu'il dit que de-

puis le jour qu'il avait cessé d'être disciple du Mirzâ (Mazhar), la facture de ses vers s'était améliorée. Il est vrai qu'un des assistants cita alors, à haute voix, un hémistiche du célèbre poëte persan Nizâmî, hémistiche dont le sens est : « C'est cet oiseau qui a pondu cet « œuf d'or. » Il voulait évidemment par là faire allusion aux obligations que Yaquîn avait à Mazhar. Miyân Schihâb uddîn Sâquib, dont il a déjà été question, rapporte, de son côté, qu'il alla un jour à la maison de Yaquîn, pour éprouver lui-même son talent, et qu'il lui proposa de faire, ainsi que lui, un gazal sur un sujet donné. Sâquib l'avait terminé que Yaquîn n'en avait pas seulement fait un hémistiche. Au surplus, ajoute Mîr, Dieu seul sait la vérité. Toutefois Kalîm, qui a écrit un cacîdah sur les poëtes hindoustani, dit en parlant de Yaquîn :

« En lisant les vers de Yaquîn, bien des gens pensent « méchamment qu'ils ne sont pas de lui; c'est une er« reur, je le tiens de Jân-jânân lui-même. »

Du reste, si son talent est contestable, Mîr fait observer qu'il n'en est pas de même de la noblesse et de la distinction de sa naissance, qui en effet était illustre.

On dit que sous le règne d'Ahmad Schâh, Yaquîn ayant eu une contestation avec son père, ce dernier le tua et jeta ensuite son corps à la rivière, et selon Mushafî, dans une chaudière. D'autres disent que son père ayant voulu faire avec lui une action honteuse, qu'il paraît que Mazhar se permettait sans obstacle, Yaquîn résista, et que son père, irrité de l'opposition

qu'il rencontra, le tua. C'est Alî Ibrâhîm qui nous fait connaître ces bruits fâcheux; Yaquîn était alors âgé de vingt-cinq ans.

Les vers de Yaquîn, ceux du moins qui lui sont attribués, sont fort estimés et fort agréables à lire. On les apprend par cœur dans l'Inde, et on les cite sans cesse. Parmi les écrivains hindoustani de l'ancienne école, Yaquîn est le premier qui se soit exprimé avec élégance et pureté. Ceux qui ont écrit postérieurement à lui l'ont imité, comme il le dit lui-même dans ce vers :

Mes amis, ne cherchez point à effacer la réputation de Yaquîn, car vous avez pris sa manière d'écrire.

Les gazal de Yaquîn ont été réunis en un diwân[1], dont j'ai un exemplaire dans ma collection particulière; diwân d'où Alî Ibrâhîm a extrait dix-huit pages, qu'il donne dans son ouvrage comme un choix fait dans les œuvres de Yaquîn. De son côté, Bénî Narâyan cite de lui une grande quantité de rubâyî ou quatrains, les premiers vers d'un grand nombre de gazal, et des vers isolés nommés *fard*[2], formant en tout quatre-vingt-cinq pages in-folio. Fath Alî Huçaïnî rapporte aussi vingt et une pages de vers de notre poëte, et il nous apprend qu'il était très-lié avec lui; mais il n'entre dans aucun détail biographique.

Je ferai connaître, dans le second volume de cet ouvrage, quelques poëmes de cet écrivain.

[1] Il est bien entendu que quelques-uns l'attribuent à Mazhar.

[2] فرد et au pluriel فرديات.

YAR.

Schâh Muhammad Zamân Yâr[1] est un poëte du Décan à qui on doit le *Quissa-i Dolî nâma*[2], ou le Livre du palanquin, masnawî érotique dont je possède un exemplaire manuscrit, et dont je me propose de donner l'analyse dans le second volume de cet ouvrage.

YAR, DE DEHLI.

Mîr Muhammad Yâr, de Dehli, fils de Schâh ullah Yâr, est un éloquent écrivain qui fut disciple de Mîr Taquî, et l'objet de l'affection de Mîr Ziyâ. Il fut lié avec les poëtes les plus distingués qui florissaient du temps d'Ahmad Schâh, sous le règne duquel il vivait. On lui doit des poésies hindoustani.

YAS.

Haçan Alî Khân Yâs[3] descendait du nabâb Aquîdat Khân Nimat ilahî. C'est un poëte urdû estimé. Il vivait à Lakhnau à l'époque où Alî Ibrâhîm écrivait son *Gulzâr*, et il s'y occupait de poésie hindoustani. Il soumettait ses ouvrages à Mirzâ Jafar Alî Hasrat.

[1] يار *ami.*

[2] قصۂ ڈولی نامہ

[3] یاس *désespoir.*

YUÇUF [1].

Auteur du Décan à qui on doit un *Inschâ,* ou Recueil de modèles de lettres, en hindoustani. M. F. Falconer a un exemplaire manuscrit de cet ouvrage, qui porte le titre de *Inschâ-i Yûçufî* [2], c'est-à-dire Inschâ de Yûçuf.

YUNAS [3].

Médecin célèbre qui vivait sous l'empereur Akbar, et qui est connu sous le nom de *Hakîm Yûnas.* Il a écrit des poésies hindoustani. Voici la traduction de deux vers de lui, qui font partie de ceux que Mîr a extraits de l'album de son maître Arzû :

Lorsqu'à l'aurore cette beauté au visage de rose s'en est allée hors du jardin, toute la plaine a été parfumée de son odeur suave; des roses sont nées sous ses pas.

ZABT.

Mîr Haçan Schâh Zabt [4] est un poëte hindoustani qui est cité par Mannû Lâl. Voici la traduction d'un de ses vers :

Je suis devenu fou après avoir perdu dans l'irrésolution l'argent comptant du cœur : quelle sorte de trafic ai-je fait dans le bazar de l'amour ?

[1] يوسف, nom arabe du patriarche Joseph.

[2] انشاء يوسفی

[3] يونس *Jonas.*

[4] ضبط *possession.*

ZAFAR.

Le nabâb Zafar[1] Khân est compté parmi les poëtes hindoustani. Mannû Lâl cite de lui deux vers dont voici la traduction :

A la nuit ma bien-aimée m'est apparue au bord de la terrasse de ma maison : c'est l'étoile de mon bonheur qui s'est levée sur l'horizon.

La fumée qui entoure en ondoyant la bougie, ressemble aux cheveux que la femme du joguî laisse flotter sur son visage.

ZAHIK.

Mîr Gulâm-i Huçaïn Zâhik[2], de Dehli, père du célèbre Mîr Gulâm-i Haçan, est compté lui-même au nombre des poëtes hindoustani. J'ai déjà parlé de lui dans l'article sur Haçan. Je me contenterai de dire ici qu'il eut surtout de la célébrité par ses calembours et ses plaisanteries spirituelles. Il était aussi habile en musique. Il vivait à Faïzâbâd en 1196 (1781-1772).

ZAHIR.

Khâja Muhammad Khân Zâhir[3], de Dehli, fut un des disciples de Mirzâ Mazhar Jân Jânân. Il mourut pendant le règne de Muhammad Schâh, après l'invasion de Nâdir Schâh (entre 1739 et 1747). Il est auteur de plusieurs pièces de vers hindoustani. Un de ses gazal est

[1] ظفر *victoire.*

[2] ضاحك *rieur.*

[3] ظاهر *manifeste.*

encore chanté, de nos jours, par le peuple de l'Inde; il a été publié dans les *Hindee and Hindoostanee Selections* parmi les chants populaires[1]. Voici la traduction de quelques vers de lui, cités par Fath Alî Huçaïnî.

Zalîkha ne porta plus ses regards sur aucun objet quand elle eut vu Joseph en songe.

Sans l'amour qui colora les visages de Khusrau et de Schîrîn, celle-là n'aurait pas été jaune, ni celle-ci rouge.

Relève un peu ce voile importun avec ta grâce charmante; pour toi la modestie est un voile suffisant.

Quoique je ne me flatte pas que mes soupirs puissent produire un grand effet, toutefois il est impossible qu'ils ne fassent quelque impression sur ton cœur.

Tu as beau n'avoir d'amitié évidente pour personne, ah! ne te défends pas de quelque bienveillance envers Zâhir.

ZAKA.

Khûb Chand Zakâ[2] est un Hindou qui a écrit en urdû. Mannû Lâl cite entre autres, de ce poëte, un gazal mystico-érotique, genre dans lequel excellent les poëtes orientaux. Malheureusement les métaphores y dépassent non-seulement les bornes de notre goût, mais elles sont même d'une exagération réelle qui les rend peu propres à être traduites.

ZAKI.

Jafar Alî Khân Zakî[3], de Dehli, fils de Mirzâ Mumin

[1] Tom. II, pag. 421.

[2] ذکا *pénétration, sagacité*, etc.

[3] زکی *pur, pieux.*

Beg, occupait un poste important parmi les officiers de Muhammad Schâh, et était un des familiers du nabâb Umd ulmulk Amîr Khân, après la mort duquel il resta sans emploi jusqu'à son décès. On raconte que l'empereur Muhammad lui donna ordre de faire un masnawî sur la pipe [1]. Il le commença, en effet; mais n'ayant pu y réussir au gré du monarque, ce fut le schaïkh Hâtim qui le termina. Mîr, à qui j'emprunte ces détails, dit que ce poëme n'est pas dépourvu de bon goût. Quatre à cinq ans avant l'époque où Mîr écrivait sa biographie, Zakî tenait chez lui des réunions des amis de la littérature rekhta; Mîr ne nous fait pas connaître ce qui en occasionna la cessation.

Zakî est compté parmi les bons poëtes hindoustani. Il avait en effet un talent remarquable pour la poésie rekhta, et il s'attachait à imiter le style antique. Mîr cite plusieurs vers extraits de différentes pièces de Zakî. On a entre autres de lui un poëme sur Alî, poëme qui est très-célèbre. Il est intitulé *Masnawî dar Mancab-i Schâh-î Wilâyat* [2], c'est-à-dire Masnawî à la louange du Roi de la sainteté.

ZAKIR.

Le saïyid Huçaïn Dost Zâkir [3], de Murâdâbâd, dans la province de Dehli, est compté parmi les poëtes hindoustani. Alî Ibrâhîm, le seul des biographes originaux qui en parle, ne cite de lui qu'un vers.

[1] مثنوی حقّه *Masnawî-i Hucca.*

[2] مثنوی در منقب شاه ولایت

[3] ذاکر *reconnaissant.*

ZAMAN.

Saïyid Muhammad Zamân[1], de la caste des Saïyid d'Alî[2], et natif de la ville d'Amroha, était un jeune homme qui avait beaucoup de capacité. Il se dégoûta bientôt des choses du monde, prit le froc des derviches et se retira dans un jardin. Ses poésies ne sont pas en grand nombre; mais elles sont empreintes du véritable génie poétique. Voici la traduction d'un vers que Mushafî cite de cet écrivain :

La rose a bien la fraîcheur de ta joue, mais elle n'a pas son éclat; le narcisse ressemble bien à ton œil, mais il n'a pas les cils aigus qui percent les cœurs.

ZAMIR.

Saïyid Hidâyat Alî Khân Zamîr[3], de Dehli, nommé aussi Nacîr uddaula Bakhschî ulmulk Açad-jang Bahâdur, se retira de Dehli à Patna, où il se fit connaître par sa bravoure et sa générosité. Il était parent du nabâb Schujâh ulmulk Muhammad Alî Wardî Khân Mahâbat-jang. Il occupa avec distinction, pendant quelque temps, le poste de sûbadâr d'Azîmâbâd; puis il alla à Dehli et dans les environs de cette ville, chargé d'une mission du gouvernement; et dans les premiers temps du sultanat de Schâh Alam, il revint à Azîmâbâd. Enfin, il

[1] زمان *temps.*

[2] C'est-à-dire de ceux qui descendent d'Alî, par tout autre de ses fils que Haçan et Huçaïn.

[3] ضمير *esprit*, etc.

mourut à Huçaïnâbâd. Il a laissé un bon nombre de vers hindoustani, et il en a composé aussi quelques-uns en persan. J'ai donné dans ma Notice sur les fêtes populaires des Hindous [1], un holi de ce poëte, chant que je crois devoir transcrire ici, à cause de son intérêt ethnographique.

C'est pour le *holi*, je le vois, que tu as teint de couleur jaune [2] ton visage vermeil, et que ta tête ressemble au safran épanoui. Quelle est donc cette fête dont la venue met en mouvement chaque maison de la ville? Pourquoi tout est-il ainsi teint en jaune? . . . . . A la nuit je me suis rendu à la réunion du holî: charmant coup d'œil! tout était jaune. Quelle description ferai-je de cette assemblée? Tous les amis étaient assis, vêtus de jaune. On avait placé des lustres éclatants autour de la salle; les portières étaient couleur de safran, les rideaux étaient jaunes; les femmes, ornées de leur corset serré, s'étaient couvertes avec coquetterie de châles jaunes. Ces houris étaient assises symétriquement, rang par rang; elles s'étaient parées de colliers d'or jaune. Leur pantalon avait pour ornement un galon d'or jaune. Chacune avait mis autour de son cou des guirlandes de roses jaunes. Ces beautés jaunes étaient satisfaites de leurs charmes. De tous côtés les sarbacanes lançaient de la poudre avec force. La terre et le ciel étaient jaunes. C'était à qui jetterait plus de poudre jaune de sa fiole. Les lustres de cornaline même en devenaient jaunes. Tout était jaune par la poudre des sarbacanes; les boucliers de talc [3], qui brillaient dans toutes les mains, n'en garantissaient personne. Des femmes charmantes, assises sur le *masnad* [4], se trouvaient ainsi placées au milieu de tous ceux qui prenaient part au jeu.

[1] Pag. 44, et dans le *Journal des Savants*, 1832, pag. 485.

[2] Tous les vers se terminent par le mot زرد, qui signifie *jaune*.

[3] On se sert, dans ce jeu, d'élégants boucliers de talc pour se garantir le visage des atteintes trop vives de la poussière.

[4] Ou *sofa*.

Devant elles étaient des boîtes de bétel d'or jaune, artistement arrangées. Chacune était, pour la beauté, la reine du temps. En les voyant, que de gens dont l'amour altéra les traits et rendit le visage jaune! Dans cette nuit, mes yeux contractèrent la jaunisse; que dis-je! elle pénétra même mes os. Zamir, ta description s'est bien assez prolongée : elle est elle-même teinte en jaune [1].

ZAR (JIWAN).

Mîr Jîwân Zâr [2] était originaire du Cachemire; mais il fut élevé à Dehli, où il fréquenta les meilleures sociétés littéraires. C'était un jeune homme passionné qui avait beaucoup de talent pour la poésie. Mushafî avait eu occasion de le voir souvent, soit à Dehli, soit à Lakhnau. Zâr avait, à l'époque où Mushafî écrivait sa biographie (en 1793-1794), plus de trente ans. Bénî Narâyan cite un mukhammas de ce poëte.

ZAR (MAZHAR ALI).

Mîr Mazhar Alî Zâr, homme très-recommandable, disciple du spiritualiste le maulawî Schâh Hafîz ullah, fut un des officiers du nabâb Mirzâ Alî Khân Bahâdur, probablement le même que Mushafî nomme Ahmad Alî Khân Schaükat-jang. Il faisait de temps en temps des vers urdû. Les biographes originaux en citent quelques-uns.

[1] A cause des adjectifs زرد زعفرانی et بسنتی, signifiant *jaune*, qui s'y trouvent si souvent répétés.

[2] زار *désir*, etc.

ZAR (MUGAL BEG).

Alî Ibrâhîm dit seulement que cet écrivain hindoustani était lié avec le célèbre Muhammad Taquî Mìr, et il donne un de ses vers.

ZARRA.

Jîné-dâs[1], connu sous le surnom poétique de *Zarra*[2], est un écrivain cité par Mannû Lâl dans son *Guldasta-i nischât.* Voici la traduction d'un de ses vers :

Secourez le faible, jetez la semence du bien; le monde est une eau courante, lavez-y vos mains.

ZATALI.

Mîr ou Mirzâ Jafar Zatalî[3], plus connu, selon Mîr, sous le simple nom de *Jafar,* est un auteur dakhnî très-distingué qui a écrit tant en prose qu'en vers, sous le règne de Farrukh Siyar. Il fut la rareté de son siècle et la merveille de son temps. Grands et petits le considéraient et l'aimaient. Lorsqu'il allait en la maison de quelqu'un, il écrivait sur un morceau de papier l'éloge du maître de la maison, et sur un autre il en traçait la critique. S'il avait à se louer de sa politesse, il lisait l'éloge; sinon, il mettait en circulation la satire. Malheureusement ses vers, dont le style est, du reste, soigné,

[1] جینی داس *serviteur de Jina,* saint personnage de la secte des Jaïn.

[2] ذرّه *atome.*

[3] زٹلی *babillard,* adjectif dérivé du mot hindoustani زٹل ou جٹل *babil.*

sont souvent fort obscènes. Ils ont été réunis en un diwân très-volumineux, et l'entière collection de ses poésies porte le titre de *Kulliyât*, ou Œuvres complètes. Il existe dans la bibliothèque du Nizâm d'Haïderâbâd un manuscrit de cet ouvrage qui se compose de deux volumes. Zatalî est aussi auteur d'un volume intitulé *Bayâz* [1], ou Album, dont il existait un exemplaire dans la bibliothèque de Muhammad-bakhsch, et d'un ouvrage intitulé *Hazliyât* [2], ou Facéties, genre pour lequel il avait beaucoup de goût. C'est un recueil de plaisanteries et de jeux de mots dont Sir Gore Ouseley possède un exemplaire dans sa belle collection.

ZAUQUI.

Schâh Zauquî [3] était un faquîr errant, auteur de chants hindoustani très-appréciés dans les bazars de l'Inde. Voici la traduction d'un vers de lui cité par Mannû Lâl :

> Elle tient en ses mains un arc et une flèche, et moi je suis là. A quoi peut me servir la prudence ? le destin désigne sa victime.

ZIHN.

Mîr Muhammad Mustaad Zihn [4] est un poëte hindous-

[1] بیاض تصنیف میرزا جعفر زتّلی در زبان هندی

[2] هزلیات

[3] ذوقی *joyeux*, etc., adjectif dérivé du mot arabe ذوق *goût;* et par suite, *délices, joie, plaisir,* etc.

[4] ذهن *esprit, sagacité*. Dans l'exemplaire que je possède du tazkira de Fath Alî Huçaïnî, on a écrit ذهین, mot appartenant à la même racine arabe et signifiant *spirituel, sagace*, etc.

tani qui fut lié d'amitié avec Fath Alî Huçaïnî. Il mourut à la fleur de l'âge.

ZINAT[1].

Femme distinguée par son esprit, que l'on compte parmi les Indiennes qui ont cultivé avec succès la poésie hindoustani. Mîr Mustahçan Khalìc l'avait connue à Faïz-âbâd. Obligé de la quitter pour suivre l'armée dont il faisait partie, il en reçut un gazal de dix vers que cite Mushafî. Dans cette pièce remarquable, elle exprime ses vœux et ses désirs.

ZIYA.

Miyân ou Mîr Ziyâ uddîn, de Dehli, prit pour takhallus le mot *Ziyâ*[2], qui fait partie de son titre honorifique. Il fut contemporain de Saudâ, l'ami et le disciple de Mîr Taquî et le maître du célèbre Haçan, auteur du *Sihr ulbayân*, lequel l'a beaucoup loué et avait en lui une grande confiance. C'est un poëte hindoustani très-distingué. Il alla de Dehli à Lakhnau, où il passa quelque temps, et où plusieurs littérateurs, à qui il donna le goût de la poésie hindoustani, se formèrent sous lui. Il a surtout écrit des gazal, mais pas de cacîdah et peu de masnawî. Ses poésies ont été réunies en un diwân, lequel est très-estimé. A la fin de sa vie il alla demeurer à Azîmâbâd (Patna), et y vécut dans la solitude et la retraite, dans le contentement (αὐτάρκεια) et la contem-

[1] زينت *ornement.*

[2] ضيا *lumière, splendeur.*

plation. Il résidait dans cette dernière ville en 1196 (1781-1782), époque où Alî Ibrâhîm écrivait son tazkira. Lutf nous apprend qu'il y mourut, sans préciser l'époque de son décès. On trouve quatre pages des vers de ce poëte dans le *Gulzâr-i Ibrâhîm*.

ZUHUR (MUHAMMAD).

Muhammad Schâh Zuhûr[1] est un poëte hindoustani dont Mannû Lâl cite un vers qui signifie :

Cet œil en pleurs est resplendissant de beauté : telle est la lune ; elle brille d'un plus vif éclat dans la saison des pluies.

ZUHUR (SCHIW SINGH).

Lâla Schiw Singh Zuhûr vivait à Agra sous le règne d'Ahmad Schâh, fils de Muhammad Schâh. Il se distingua par son talent poétique et obtint de la célébrité. Le diwân de Yaquîn paraît lui avoir servi de modèle.

ZUHURI[2].

Écrivain urdû qui est auteur d'un *Saquî-nâma* dont il existe un exemplaire manuscrit dans la bibliothèque du vizir du Nizâm d'Haïderâbâd. Cette pièce est intitulée *Saquî-nâma-i Zuhûrî*, c'est-à-dire Poëme bachique de Zuhûrî.

[1] ظهور *apparition.*
[2] ظهوری *visible, manifeste.*

APPENDICE.

LISTE

DES OUVRAGES HINDOUI ET HINDOUSTANI

IMPRIMÉS ET MANUSCRITS

DONT IL N'A PAS ÉTÉ PARLÉ DANS LA BIOGRAPHIE BIBLIOGRAPHIQUE.

Anécartha manjari, Dictionnaire des mots hindouî qui se ressemblent.

Volume in-8° imprimé à Calcutta, mais dont il n'y a pas, je crois, un seul exemplaire en Europe.

Abridgment (An) of the Holy Scriptures, by the Rev. Mr Sellan, late minister of St James's Clerkenwell, translated into Hindoostanee, by direction of the Calcutta diocesan committee of the Society for promoting Christian knowledge. — Calcutta, printed at the Hindoostanee press. 1822.

C'est un volume in-8° de 303 pages, en caractères persans nastalic, bien imprimé. Il a dû être plus utile aux natifs que les traductions complètes de la Bible, qu'ils ont de la peine à comprendre.

Abstract of the articles of war, in English, Persian and Hindoostanee, by Kirkpatric and Wilkins. — Calcutta, 1782 et 1787, in-4°.

Anatomy of the urinary organs, by Breton, superintendent of the Native medical Institution, printed at the government lithographic press. — Calcutta, 1828.

C'est un volume in-8° de 18 pages, très-bien exécuté. Il est intitulé en hindoustani : تشریح گردون کی اور پهکنی کی اور جو چیزین که ان سی لگاو رکهتی هین. Il y en a une seconde édition publiée par le savant et respectable feu J. Tytler ; elle est revue, corrigée et augmentée. C'est un grand in-8° de 25 pages. Le titre hindoustani, qui me paraît préférable au précédent, est : تشریح کی الات البول.

Anatomy of the male organs of generation, by Breton. — Grand in-8°.

Volume lithographié de 22 pages, en caractères persans. Il est intitulé en hindoustani : تشریح پینس یعنی قضیب کی.

Anatomy of the human teguments, lithographie publiée par Breton.

Anatomy Diseases and incidental Complaints of the human ear, by P. Breton, superintendent of the Native medical Institution. — Calcutta, September 1829.

L'ouvrage est intitulé en hindoustani : بیان أذن یعنی کان کا. C'est une lithographie de 102 pages, grand in-8°, dédiée à Lord William Bentinck, gouverneur général de l'Inde, avec quatre planches, une table des matières et l'explication, en hindoustani, des mots techniques anglais employés dans ce traité.

Arithmetic, with tables of logarithms, by Brown.

Ouvrage imprimé à Calcutta (je crois en 1834) et intitulé en hindoustani علم حساب *Ilm-i hiçâb.*

Arithmetic, in Hindui, by the Rev. M. T. Adam.— Calcutta, 1807, in-8°.

Cet ouvrage est du nombre de ceux qui ont été publiés par la société nommée *School-book Society*. On doit à l'auteur plusieurs autres ouvrages.

Astronomy of Fergusson, abridged by Brewster and translated in Hindi by Miss Bird, assisted by the Rev. Mill and Mr J. Tytler.

Ouvrage qu'on a annoncé comme étant sous presse, à Calcutta, en 1834.

Apology for female education, in Hindi kari boli. — Calcutta, 1822, in-8°.

Ouvrage publié par le *Calcutta school-book Society.*

Address to the people of Hindustan, on the advantages of the Roman alphabet, by Trevelyan. — Calcutta, 1834.

Ce traité est rédigé en hindoustani, il est imprimé à la fois en caractères persans et en caractères latins. On sait que M. Trevelyan veut, comme le docteur Gilchrist l'a tenté auparavant, habituer les Indiens à écrire l'hindoustani et leurs autres langues usuelles en caractères latins. Il est douteux qu'il puisse y réussir. Dans tous les cas, je dois dire que, pour les Indiens à qui on veut apprendre l'anglais au moyen de leur langue, et à lire leur langue en caractères latins, l'orthographe du docteur Gilchrist semble préférable à celle de M. Trevelyan et de ses amis, qui n'est autre que l'ancienne orthographe de W. Jones, à laquelle on avait renoncé depuis longtemps. Du reste, cette nouvelle méthode de transcription est ce qu'on nomme l'*hindoustani romanisé.*

Atlas, Hindoostanee, by Miss Bird. — Oblong form. Calcutta, 1834.

Ancient History, by Archdeacon Corrie. — Calcutta, 1834.

Idem, by Miss Bird, en caractères persans.

On en préparait une édition à Bénarès, en caractères latins, en juillet 1838.

Abujed ابجد, abécédaire hindoustani. — In-12.

Anglo-Indian Primer, ou Abécédaire anglais-indien.

Le *School-book Society* de Calcutta en a publié deux différents : l'un *Anglo-Hindooee*, apparemment en caractères dévanagarî; et l'autre *Anglo-Hindoostanee*, probablement en caractères persans.

Anglo-Hindoostanee Library of moral instruction, for the natives, nos 1 et 2.—Calcutta.

Voyez *Library of entertaining knowledge*. J'ignore si ces deux publications sont distinctes.

Agguir Sâguir آگر ساگر.

Ouvrage hindouî qui a été traduit en persan. Il y a un exemplaire de cette traduction parmi les man. de Sir W. Ouseley, n° 488.

Astarbân, conte en prose dakhnî.

Manuscrit de la Bibliot. royale de Paris, fonds Anquetil, n° 20.

Amwâj-i khûbî (les Flots du bien), ou Scharh-i khûb tarang (Développement des bonnes sensations).

Ouvrage sur le spiritualisme تصوّف, en hindî et en persan. Manuscrit de l'*East-India House*, fonds Johnson, n° 460.

Aschâr-i bhâkhâ mutazamman-i acsâm-i râg, c'est-à-dire Vers en bhâkhâ sur les modes musicaux indiens.

Manuscrit de l'*East-India House,* fonds Johnson, n° 1677.

Astrologie (Traité d') en sanscrit et en hindì, caractères dévanagarî.

Manuscrit in-8° de 76 pages, qui fait partie de ma collection particulière. Il est incomplet.

Alfâz-i râghâ الفاظ راگها.

Bibliothèque de Sir Gore Ouseley.

Acts of the Apostles (The) in Hinduwee.—Lushington's *Calcutt. Inst.* App. XLI.

Ark *ou* Urag nâma ارك نامه.

Si on lit *ark,* ce titre signifie Livre du soleil; si on lit *urag,* il signifie Livre du serpent. J'ignore quel est le sujet de cet ouvrage hindoustani. Il se trouve dans une bibliothèque de l'Inde dont on conserve le catalogue à l'*East-India House,* n° 526 de la précieuse collection Leyden.

Atmânuçâçan आत्मानुशासन la Règle de l'âme.

Ouvrage jaïn en bhâkhâ. (*Asiatic Researches,* tom. XVII, pag. 244.) M. Wilson en possède un exemplaire. C'est la traduction d'un ouvrage sanscrit ou pracrit de Guna-Bhadra, élève de Jniacéna.

Selon le savant M. Wilson, les ouvrages jaïn sont pour la plupart modernes. Ils ont été, en général, composés à Jaïpur, sous le règne de Jaïcingh et de Jagat Singh.

Acâid-i Jâmî عقايد جامی معه ترجمه بزبان هندی les Principes de la foi musulmane par Jâmî, avec une traduction hindoustani.

Manuscrit de la bibliothèque du nabâb wazîr Muhammad-bakhsch

Alî Khân, etc. C'est peut-être le même ouvrage qui est indiqué dans le catalogue de la Société asiatique de Calcutta, sous le titre de *Riçâla-i acâid*, c'est-à-dire *Traité des principes* (*de la foi musulmane*). Ce dernier ouvrage est en vers, et il a été composé par le maulawî Amîn uddin, le même auteur probablement dont j'ai parlé pag. 57 et 58.

Bible (la sainte) traduite en hindoustani, caractères dévanagarî. — 5 vol. in-8°, Serampore, 1812, 1816, 1818.

Le titre hindoustani est धर्मकी पोथी *le Livre de la loi*, et ईश्वर् की सारी बातें *Toutes les paroles de Dieu*. Ces volumes contiennent tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, excepté ceux que les protestants considèrent comme apocryphes. Le premier volume contient le Pentateuque; le second, les Livres historiques; le troisième, les Livres poétiques; le quatrième contient les Livres prophétiques; le cinquième, le Nouveau Testament.

Bible (la) traduite en hindoustani par le missionnaire B. Schultz.

On conserve cet ouvrage, en manuscrit, à la bibliothèque royale de Berlin, en deux volumes in-4°, n°s 160 et 161. Je dois cette indication à l'obligeance du professeur Vilken.

Barnamâlâ, or Hindoo Alphabet. — Serampore, 1820.

बर्णमाला, de बर्ण *lettre*, et de माला *guirlande*.

Book (The) of common prayer, translated in Hindoostanee by Lewis Dacosta. — Calcutta, in-4°.

Idem, in-8°.

Idem, Abstract, in-8°.

Birah bilâs बिरह् बिलास les Plaisirs de l'amour (à la lettre, de l'amour dans l'absence).

Manuscrit hindoustani de la bibliothèque du collége de Fort-William, écrit en caractères dévanagarî.

Bayân-i islâm بیان اسلام Exposition de l'islamisme.

Composition hindoustani faite d'après les ouvrages sur la religion musulmane, publiés par le professeur Garcin de Tassy, et rédigée par le capitaine Millingen, fils du savant antiquaire de ce nom, avec l'aide de plusieurs natifs. Ce traité n'a pas été imprimé, mais on en a fait plusieurs copies qui sont répandues à Madras.

Bayân Tap naubat kâ بیان تپ نوبت کا Explication de la fièvre intermittente. — Brochure hindoustani de P. Breton, sans titre anglais.

C'est une lithographie de 17 pages grand in-8°, qui n'est pas aussi bien exécutée que les brochures du même auteur.

Bayâz-i marciya بیاض مرثیه.

Manuscrit de la bibliothèque du Nizâm.

Bijaï-Pâl Râça, ou la Ballade de Bijaï-pâl.

Poëme braj-bhâkhâ, sur ce fameux souverain de Biana, sur ses prouesses, ses victoires et ses aventures romanesques. (J. S. Lushington, *Journal of the Asiatic Society of Calcutta*, 1832, pag. 273.)

Bâlavibodha.

De बाल *enfant*, et de विबोध *intelligence*. Sorte de catéchisme, en bhâschâ, sur les doctrines et les pratiques extérieures de la religion jaïn. (Wilson, *Asiatic Researches*, tom. XVII, pag. 244.)

Baranbhavanaçandhi बर्णभवन संधि, c'est-à-dire l'Union de la nature des castes.

Autre ouvrage écrit en bhâschâ, sur les doctrines et les pratiques extérieures de la religion des jaïn. (Wilson, *Asiatic Researches*, tom. XVII, pag. 244.)

Common Prayer of the church of England, by Martyn. — Calcutta, 1818, in-8°.

Idem, edited by Archdeacon Corrie (le même qui a été ensuite nommé évêque de Madras). — Calcutta, 1834.

Compendium (A) of the Book of common prayer, and the administration of the sacraments and other rites and ceremonies according to the use of the church of England, translated into the Hindoostanee language. — Calcutta, 1814, grand in-8°.

Compendium (A) of Geography, in Hindoostanee. — Calcutta, 1824, in-12.

Petit volume de 75 pages, par demandes et par réponses, publié par le *School-book Society*, en août 1824, au nombre de mille exemplaires. Le titre hindoustani est : خلاصه علم ارض كا.

Catéchisme catholique en hindoustani. — Rome, 1778.

Catechism (A) on the Principles of religion, in English and Hindusthani. — In-18, Rom. char.

Catéchisme anglican, publié par le Calcutta auxiliary

church missionary Society. — Lushington's *Calcutta Institutions*, p. 33.

J'ignore si cet ouvrage est le même qu'un petit catéchisme de 24 pages in-12, en caractères dévanagarî, qui porte le titre de *Kitâb larkon ké liyé*, c'est-à-dire Livre pour les enfants. J'ai ce dernier opuscule dans ma collection.

Catéchisme musulman, ou pour mieux dire : Ouvrage sur le Fikh فقه, ou la Jurisprudence religieuse musulmane, en vers hindoustani-urdû.

Manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris, n° 1, fonds hindoustani. C'est un masnawî divisé par chapitres. Le nom de l'auteur n'est pas indiqué ; il n'y a pas de titre non plus.

Chaturdaça Gunasthâna चतुर्दश गुणस्थान le Livre des quatorze qualités.

Ouvrage écrit en bhâshâ, sur les doctrines religieuses des jaïn. (Wilson, *Asiatic Researches*, tom. XVII, pag. 244.)

Collection de chansons hindoues : Pada, Tappâ, Holî, Râga, etc.

Manuscrit de la collection de M. Wilson.

Collection of Hindustani Songs.

Manuscrit en caractères persans, petit in-fol. de 80 pages, qui fait partie de la bibliothèque de la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.

Collection (A) of Hindoostanee Songs, by C. Trinks. — London, in-fol.

Ce recueil contient trois chants populaires hindoustani renommés, savoir : *Schîschî bharî gulâb kî, etc.* ; *Dil na dâna liyâ, etc.* ; *Hari, Kischnu, etc.* On y a joint la chanson persane connue, *Mutrib i*

khusch nawâ bago, etc. qu'on doit à Hâfiz du Cachemire, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Hâfiz de Schiraz.

Collection (A) of divine Sayings, in English and Hindoostanee. — Calcutta, 1820, in-8°.

Collection (A) of Proverbs and Proverbial Phrases in the Persian and Hindoostanee languages. Compiled and translated, chiefly, by the late Thomas Roebuck. — Calcutta, 1824, grand in-8°.

La partie des proverbes hindoustani se compose de 397 pages. Ce travail important a été publié par le savant indianiste Wilson, et il a été dédié par lui au célèbre Gilchrist, qui par ses nombreux travaux a donné une grande impulsion à l'étude de l'hindoustani parmi ses compatriotes. Je n'hésite pas à considérer cette collection de proverbes hindoustani comme un des ouvrages les plus utiles qu'on ait publiés en faveur de ceux qui s'occupent des langues de l'Inde.

Collection (A) of moral Precepts and Reflections, gathered from various sources, in English and Hindustani. — 2 vol.

Chandrâwatî.

Manuscrit hindî, en écriture nagarî, de la bibliothèque du collége de Fort-William. La Société asiatique de Calcutta possède un exemplaire de cet ouvrage; l'auteur se nomme *Sadalamisr* सदलमिश्र.

Chennapatan Vertanta (Chénapatna Vrittânta), Nouvelles de Madras.

Journal de Madras, qui paraît le mercredi et le samedi de chaque semaine. (*Asiatic Journal*, XXIV, as. int. 147.)

Chhandogaya Upanischad, traduction hindî de cet Upanischad du Sâma véda.

Mackenzie, Catalogue, tom. II, pag. 110.

Curân-i scharîf قران شریف, c'est-à-dire le Noble Coran. — Calcutta, Asiatic lithographic press.

Édition lithographiée du Coran, avec les commentaires de Huçaïn et de Abbâs en marge, et la traduction hindî de Schâh Abd ulcâdir, de Dehli, interlinéaire. (Voyez l'article sur Abd ulcâdir.)

Cawâid-i akhlâc قواید اخلاق Règles de morale.

Ouvrage en vers, exécuté d'après l'ordre du roi d'Aoude, à l'Asiatic lithographic press de Calcutta.

Chahâr anwâ چهار انواع.

Ouvrage hindî, qui est indiqué dans le catalogue manuscrit des livres de Farzâda Culî.

Chârana-raça.

Ouvrage en dialecte de Jaïpûr, cité par Ward, *Hist. Liter. etc. of the Hindoos,* tom. II, pag. 481.

Demonstration of the abdominal Viscera پیت کی اندرکی چیزون کا بیان.

Traité lithographié de 10 pages, grand in-8°.

Demonstration of the thoracic Viscera چهاتی کی اندرکی چیزون کا بیان.

Traité lithographié de 15 pages, grand in-8°.

Description of intermittent Fevers تپ نوبت کا بیان.

Traité lithographié de 17 pages, grand in-8°.

Dâya Bhâgah दाय भाग: Division des successions.

La traduction de ce traité, en hindî, a été imprimée à Calcutta.

Defence of female education स्त्री शिष्य विधायक, en hindouî. — Calcutta, 1834.

Le même traité, peut-être, déjà cité sous le titre de *Apology for female education.*

Dâdrâ दाद्रा.

Sorte de chant ou d'hymne, ouvrage en dialecte de Jaïpûr, cité par Ward, dans son *History, Literature, etc. of the Hindoos*, t. II, pag. 481.

Dûrgâ bhâschâ.

Ouvrage en dialecte de Kanoj, cité par Ward, *History, Literature, etc of the Hindoos*, tom. II, pag. 482.

Dhannâyî.

Autre ouvrage dans le même dialecte, cité par Ward, *History, Literature, etc. of the Hindoos*, tom. II, pag. 482.

Dhû-Lîlâ.

Ouvrage en dialecte de Kanoj, cité par Ward, *History, Literature, etc. of the Hindoos*, tom. II, pag. 482.

Dîn-i haquîquî kâ khulâça دین حقیقی کا خلاصه, c'est-à-dire Abrégé de la vraie doctrine.

Petit catéchisme chrétien, par demandes et par réponses, imprimé en caractères naskhî. Très-petit in-12 de 20 pages.

Dialogue (A) between Ramhuree and Shadhoo گفت وشنود رام هری اور سادهو مین.

Dialogue entre un Indien converti au christianisme et un Indien non converti. In-8° de 22 pages.

Dialogue (A) between a Durwan and a Malee ایک دربان اور ایک مالی اپس میں گفت وگو کرتی هیں, c'est-à-dire Dialogue entre un portier et un jardinier.

Opuscule religieux, anglais-hindoustani, en caractères persans, de 92 pages, publié à Calcutta, en 1822, par le *Bengal auxiliary missionary Society*. On a tiré deux mille exemplaires du texte hindoustani seulement.

Dialogus man. in-4°, pag. 92, quo Christianus, et ethnicus Indostanus simul loquentes de veritate religionis inducuntur, quique Betthiæ Regi, aliisque illius dynastiæ proceribus anno M. DCCLI. a Josepho M. Garguanensi, et a Cassiano Maceratensi missionariis capuccinis oblatus est. In Bibliothecâ collegii urbani de Propagandâ Fide. (Alphabetum Brammhanicum seu Indostanum, etc. p. XVII.)

D'après une note du cardinal Mai, qui m'a été transmise par MM. de Lurde et Cintrat, le texte hindoustani est accompagné d'une traduction italienne.

Diwân-i dar zabân-i bhâkhâ, on Sikh theology.

Manuscrit de la bibliothèque de l'*East-India House*.

Durr-i uçûl[1] در اصول la Perle des principes du droit musulman.

Traité en dialecte dakhnî, composé de deux volumes. Un exemplaire de cet ouvrage se trouve dans une bibliothèque d'Haïderâbâd.

Dohra râg دوهره راگ. Vers descriptifs des modes musicaux.

Manuscrit de la bibliothèque de Muhammad-bakhsch, etc.

[1] Peut-être faut-il lire *dar uçûl*, ce qui signifierait simplement *Sur les principes du droit musulman.*

Dar bayân-i natâiqu-i Nâyak o Nâyakâ, bhed Hindî, etc. در بیان نطایق نایك و نایکا بهید هندی با اشعار فارسی Colloques entre l'époux et l'épouse, secrets indiens, accompagnés de vers persans.

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda Culî.

Dar riçâla-i râg-mâlâ در رسالۀ راگ مالا Traité des modes musicaux.

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda Culî.

Daçakschapanavratavidhi दशक्षपणव्रतविधि.

Ce qui paraît signifier : *Règles à suivre pour les actes satisfactoires des dix sortes d'impuretés.* C'est un traité religieux des jaïn, écrit en braj-bhâkhâ, lequel est cité par M. Wilson, *Asiatic Researches*, tom. XVII, pag. 244.

Dharma buddhi chatuschpadi धर्म बुद्धि चतुष्पदि Quatrains (braj-bhâkhâ) sur la convenance des devoirs religieux.

Ouvrage jaïn. (*Asiatic Researches*, tom. XVII, pag. 244.)

Dharma-sâstra धर्म शास्त्र, c'est-à-dire le Livre de la loi.

Ouvrage hindoustani, indiqué par Paulin de Saint-Barthélemy, dans le volume intitulé *Musei Borgiani manuscripti Avenses, etc.* pag. 156. Je pense que c'est une version du livre de Manu qui est intitulé *Dharma sâstra manava.* Toutefois elle est divisée en dix-huit portions, au lieu que le livre de Manu n'en a que douze.

Examinations and Exercises of the students of the college of Fort-William, in the Hindoostanee, Bengalee,

Persian and Arabic languages, published by professor Gilchrist. — Calcutta, 1801 et 1802, in-4°.

Extracts from Torrens, etc., for the use of native Ranks of infantry. — Adjutant general's office, Fort Saint-Georges, 1831, in-4°.

Volume hindoustani de 538 pages, lithographié à Madras, avec figures. Cet ouvrage est surtout traduit de celui de Sir H. Torrens, intitulé *Field exercises of the army.* On doit ce travail au capitaine Brown, attaché à l'adjudant général. Il est intitulé en hindoustani *Câida-i Farhang* قاعدهٔ فرهنگ, c'est-à-dire *Règle de l'art* (*militaire*).

Evangelium Lucæ in linguam Indostanicam translatum à Benj. Schultzio, edidit Jo. Henr. Callenbergius. — Halæ Saxonum, 1749, in-12.

Benjamin Schultz était un missionnaire protestant fort zélé, qui avait résidé dans le Décan, et qui s'était ainsi familiarisé avec l'idiome vulgaire de cette partie de l'Inde. On lui doit une grammaire hindoustani, et la traduction, en cette langue, de la sainte Bible.

Elementary Treatise on Geography and Astronomy, in Hindi.

Traité publié, je crois, à Calcutta, en caractères dévanagarî.

Ekavinsati sthâna एकविंशति स्थान les Vingt et un degrés.

Ouvrage jaïn, en bhâschâ. (*Asiatic Res.* tom. XVII, pag. 244.)

Fables in Hinduwee (intitulées dans l'original Nîti katha नीति कथा, c'est-à-dire Fables de morale).—Calcutta, 1832, in-12; autre édit. en 1834.

Cet opuscule est publié par le *School-book Society*.

Fables in Hindoostanee.—Calcutta, 1818, in-8°.

Ouvrage publié par le *School-book Society*.

Fables in Oordoo حکایات, for the use of the schools.—1re part. 2e édit. 1819.

La première édition a été tirée à mille exemplaires; la seconde à deux mille. J'ai dans ma collection particulière un exemplaire de la seconde édition, qui a appartenu à un de mes anciens condisciples de l'École des langues orientales, où je suis actuellement professeur, M. Laroche, de Bâle, pieux et savant jeune homme, qui s'était consacré à la carrière des missions dans l'Inde, et qui y est mort en 1821 ou 1822.

Fables, nagari character.—Calcutta.

Idem, Persian character.—Calcutta.

Fables en vers hindî, etc.

Manuscrit in-4° de l'*East-India House*, collect. Leyden, n° XXV, écrit en 1861 de Samwat (1785 de J. C.).

Fragments de la Bible, en hindoustani du Décan, traduits par Schultz.—Halle en Saxe, 1745-1747, in-8°.

Bibliothèque de M. Marcel, ancien directeur de l'Imprimerie impériale.

Family Prayer, by Rev. T. Morris. دعائیں صبح و شام

کی گھرانون کی لئی, c'est-à-dire Prières du matin et du soir, à l'usage des familles.

Petit volume in-12 de 30 pages, très-bien imprimé, en caractères persans. Il a été imprimé à Calcutta, à la typographie des Missions de l'Église anglicane, et publié à Bénarès, en 1825.

Field exercises of the army, in nagree and Roman character, by Lt Arthur Hogg (Oordoo translation). — Calcutta, 1837, in-8° de 343 pages.

Cet ouvrage est demi-imprimé, demi-lithographié; la partie en caractères latins est imprimée, celle en caractères dévanagarî est lithographiée; le tout est exécuté avec soin. Le titre hindoustani est ainsi rendu en lettres latines : *Ungrezee lushkuree kuwaed ka turjumu.*

Fruitos de arvore da vida, c'est-à-dire Les fruits de l'arbre de la vie.

Ouvrage composé et traduit par P. Antonio de Saldanha. Manuscrit hindoustani en caractères latins. Catalogue de Marsden, p. 307.

Farhângu-i Hindouî, ou Dictionnaire hindoustani, avec une grammaire et des explications sur les sciences des Indiens, etc.

Catalogue des livres d'Adam Clarke, pag. 395.

Four Gospels (The) in Hinduwee.

Lushington, *Calcutta Inst.* App. XLI.

Genèse, Proverbes et Isaïe, en hindoustani-urdû.

Volume in-8°, imprimé à Calcutta, aux frais de la Société biblique, en 1825 et 1826. Le type de ce volume, qui est nastalic, ressemble beaucoup aux caractères des manuscrits. C'est le plus

joli de tous ceux qu'on a gravés. Il a servi à imprimer plusieurs opuscules hindoustani, qui ont paru à Calcutta.

Goladhya.

Lushington, *Calcutta Instit.* App. XL. Il faut probablement lire *Golâdhyâya* गोलाध्याय *Leçons de géographie.*

Geography, in Hindostanee, by Miss Bird.—Calcutta, 1834.

Guldasta-i Haidarî گلدستۂ حیدری.

Ouvrage annoncé comme ayant été imprimé à Calcutta, dans les *Primitiæ Orientales*, tom. III, pag. LI.

Gospels (The) translated into Hindoostanee by learned natives; revised and collected with the original Greek by William Hunter (nagree character). — Calcutta, 1805.

Gospel according to Saint Matthew, English and Hindoostanee, Latin character.—Calcutta, 1834, in-8°.

Les éditeurs de cette publication et de la plupart des écrits en hindoustani romanisé, ont souvent échoué dans la transcription des mots arabes, en suivant plutôt l'orthographe que la prononciation de ces mots. Je désire, du reste, de tout mon cœur, que l'hindoustani romanisé puisse servir, comme s'en flattent ses partisans, à répandre parmi les Européens la connaissance de l'hindoustani; parmi les natifs celle de l'anglais, et surtout nos sciences et nos principes religieux.

Gospel of Saint Matthew, in Hindoostanee and English. — Calcutta, 1819, in-8°.

Gospel of Mark, English and Hindusthani, Roman character. — In-8°.

Générations française, persane, maure (hindoustani) et bengali, ou Liste de tous les degrés de parenté et de filiation, en ces quatre langues.

Manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris.

Gulschan-i tauhîd گلشن توحيد le Jardin de l'unité de Dieu.

Traduction du *Mantic uttaïr* منطق الطير *le Colloque des oiseaux.* C'est un ouvrage mystique écrit en vers dakhnî; il est célèbre dans le midi de l'Inde. Muhammad Ibrâhîm le cite dans la préface de sa traduction de l'*Anwâr-i Suhaïlî.* Il y a un exemplaire de cet ouvrage à la bibliothèque de l'*East-India House*, exemplaire qui porte le titre de l'original persan. Il y en a un autre qui est désigné sous le premier titre dans la liste des manuscrits du vizir du Nizâm, mais ce dernier volume est indiqué comme urdû. Un autre manuscrit dakhnî de la même bibliothèque et intitulé *Panchhî bâchha* پنچھی باچھہ, ce qui paraît signifier *Discours de l'oiseau*, est peut-être une traduction ou une imitation de l'ouvrage d'Attar.

On sait que l'original persan est dû au célèbre écrivain mystique Farîd-uddîn Attar, dont feu M. de Sacy a publié le *Pand-nâma.* On trouve, dans les notes de cet ouvrage, beaucoup de morceaux traduits du *Mantic uttaïr,* qui donnent une idée avantageuse de l'intérêt spirituel de cette production.

Gîmâlâ with a translation in Hindee, by a pundit of the Raja of Bhurtpore.

Catal. of the As. Soc. Calc.

Guiyân mâlâ گیان مالا ज्ञान माल la Guirlande de la science.

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda Culî.

Gaja-sukumâra-charitra.

Ouvrage jaïn en bhâschâ. (*Asiatic Res.* tom. XVII, pag. 245.)

Hymnes chrétiennes. Dharm pustak kâ sâr धर्म पुस्तक का सार् Essence du livre de la loi.

Petit in-12, en hindouî, composé de dohâ et de chaupaï.

Hatta-Pradîpa.

Ouvrage en dialecte de Jaïpur, cité par Ward, *History, Literature, etc. of the Hindoos*, tom. II, pag. 481.

Steward's Historical Anecdotes, with a sketch of the History of England, and her connexion with India. Translated by Rev. W. T. Adam. Anglo-Hindawee. —Calcutta, printed at the Calcutta school-book Society's press, 1825, in-8°.

Ce volume est intitulé en hindoustani : उपदेश कथा श्रौर् इंगलेंडकी उपाख्यानका चुम्बक, c'est-à-dire *Fables d'instruction et Extrait de l'Histoire d'Angleterre*. On doit au traducteur plusieurs autres ouvrages, entre autres, un dictionnaire hindî avec les explications dans la même langue. Il en sera parlé ailleurs.

Humane (The) Society's Rules, in Hindoostanee.—London, 1826, in-8°.

Hindee Story Teller, or Entertaining Expositor of the Roman, Persian and nagree characters simple and

compound in their application to the Hindoostanee language as a written and literary vehicle, by J. Gilchrist. — Calcutta, 1802-1803, in-8°.

Cet ouvrage est un des plus utiles de ceux qu'a publiés le docteur Gilchrist. Il se compose de deux volumes : le premier contient cent huit courtes anecdotes ; le second, qui est très-rare, des anecdotes plus longues.

Hindee Roman orthoepigraphical ultimatum, or the Hindoostanee Story Teller, by J. B. Gilchrist. — London, 1820, in-8°, second edit.

Nouvelle édition du *Hindee Story Teller,* imprimé à Calcutta. Les anecdotes ne sont ici qu'au nombre de cent; elles sont répétées, comme dans la première édition, une fois en caractères persans, une autre fois en caractères dévanagarî, une troisième fois enfin en caractères latins. Ces trois parties occupent 140 pages; l'introduction et les remarques, 214 pages. Il n'y a pas de traduction.

Hindui Proverbs. — Calcutta, 1834.

Hindoostanee Version of the London Pharmacopeia published in january 1834, printed in lithography in the nagree character, for the use of the students of the Native medical Institution. — Calcutta, 1824, grand in-8° de 166 pages.

C'est la traduction de l'ouvrage intitulé : *Pharmacopœia collegii regalis medicorum Londinensis.* Les 146 premières pages sont la traduction de l'ouvrage anglais. Il y a ensuite l'explication des mots techniques anglais rendus en hindoustani, ce qui forme 20 pages. Cet ouvrage a été rédigé par P. Breton, chef de l'Institution médicale des natifs, et il est dédié par lui à Lord Amherst, gouverneur général de l'Inde. C'est le même P. Breton qui a publié en hindoustani beaucoup de traités de médecine, tâche dans laquelle il fut remplacé par J. Tytler son successeur.

Il y a une édition du même traité en caractères persans.

Hindoostanee Fables. — Serampore, 1821.

Ces fables sont en caractères dévanagarî. Ceci est la seconde édition; elle a été tirée à deux mille exemplaires.

Hindoostanee (The) is the most generally useful language in India.—Thèse rédigée en hindoustani (caractère dévanagarî) par W. B. Bayley, et publiée dans l'ouvrage intitulé : *Essays by the students of the college of Fort-William in Bengal*, 1802.

Cette dissertation a été reproduite, en partie, par S. Arnot, dans sa Grammaire hindoustani, tant en caractères dévanagarî qu'en caractères persans.

Harmony of the four Gospels, containing a complete History of the Life of Christ chronologically arranged, in the words of the Evangelists. (In the Hindoostanee language.)—Calcutta, printed at the Baptist Mission press, 1823, in-8°.

Volume de 390 pages, très-bien imprimé, en caractères nastalic. Il est divisé en six portions, lesquelles sont subdivisées en chapitres. Cette composition a été faite par M. Macknight, d'après la traduction du Nouveau Testament de Martyn. Elle est intitulée en urdû : مجموعہ چار انجیل کا جسمیں سب حال مسیح کا ھی, c'est-à-dire *Concordance des quatre Évangiles, comprenant toute l'histoire du Messie.*

Homilies of the united church of England and Ireland, in Hindoostanee.

Voici la liste de celles qui ont été publiées, à ma connaissance :

1st *Homily. A fruitful Exhortation to the reading and knowledge of holy Scripture.*—Grand in-8° de 15 pages. J'en connais deux éditions lithographiées à Calcutta en 1831.

2^d *Homily. A Sermon of the misery of all mankind and of his condemnation to death everlasting, by his own sin.* — Brochure de 17 pages, imprimée.

3^d. *A Sermon of the salvation of mankind by only Christ our saviour, from sin and death everlasting.* — Brochure de 24 pages, imprimée à Calcutta.

4th. *Of the true, lively, and Christian Faith.*

5th. *Of good Work annexed unto Faith.* — Brochure de 32 pages, Calcutta, 1828.

6th. *Of Christian Love and Charity.* — 16 pages.

7th. *Against Swearing and Perjury.*

9th. *Against the Fear of death.* — 38 pages.

25th. *On the Passion: for good friday.* — 20 pages.

Haquîquat-i Muhammad Mustafâ حقیقت محمد مصطفی Histoire de Mahomet l'élu.

Masnawî sur le prophète des Arabes. Manuscrit de la bibliothèque de l'*East-India House*, n° 393, fonds Leyden.

Heavenly (The) Way, ou le Chemin du ciel.

Brochure hindoustani de 36 pages, publiée à Bombay par les missionnaires américains (*American board of commissioners for foreign Missions*).

Hadîs (les quarante). Recueil des quarante célèbres sentences de Mahomet qui sont la base de tous les autres hadîs.

Manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris.

Historical Fragment respecting the sultans Gaïyâs uddîn and Muïz uddîn.

Catalogue de Sir W. Ouseley, n° 618.

Histoire d'Haïder Alî, en dakhnî.

M. le capitaine Millingen, fils du savant antiquaire de ce nom, et M. G. Broadfoot, mon ancien auditeur, possèdent des exemplaires manuscrits de cette production. J'ignore si c'est le même ouvrage que le *Haïdar-nâma*, qui est une histoire de Haïder et de Tîpou, traduite du persan en hindoustani, histoire dont M. Duncan Forbes possède un exemplaire sans nom d'auteur. Ce dernier travail a été fait par l'ordre du capitaine Thomas Little, qui était un des chefs de l'armée anglaise contre Tîpou. Il a été écrit en 1220 de l'hégire (1805 de J. C.). Le manuscrit de M. Forbes est formé de 200 pages environ, in-fol. Il y a à la Société royale asiatique de Londres un manuscrit hindoustani in-4°, qu'on a intitulé : *Poem on Haider war with the Mahrattas, written by order of Tippoo.*

Inschâ-i murassa انشاء مرصع Composition ornée.

Titre d'une histoire en langues persane et hindoustani. Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda.

Introductory Lecture on Anatomy, by P. Breton, superintendent of the Native medical Institution.

Brochure de 12 pages, intitulée en hindoustani مقدمه علم تشریح کا.

Jang-nâma-i Râo Bhâo جنگ نامۂ راو بهاو, c'est-à-dire Livre du combat de Râo Bhâo.

Poëme sur la mémorable bataille que remportèrent, le 7 janvier 1761, les Musulmans sur les Mahrattes, près de la ville de Pânîpat. Le chef de l'armée musulmane était Ahmad Schâh Abdallî, souverain du Caboul; celui de l'armée mahratte était Râo Bhâo. Un manuscrit de cet ouvrage fait partie de la collection Mackenzie. Voyez tom. II, pag. 145 du catalogue qu'en a publié M. Wilson.

Jahânguîr-nâma.

Manuscrit en dialecte dakhnî de l'*East-India House*, fonds Leyden, n° 135. M. F. Falconer a un autre exemplaire de cet ouvrage. C'est

une histoire de Jahânguîr, traduite probablement de l'ouvrage persan qui porte le même titre.

Jog baçant Pothî.

Manuscrit hindî de la bibliothèque de Muhammad-bakhsch Alî Khân.

Kitâb Tahajjî Urdu zabân men كتاب تهجى اردو زبان مين.

Abécédaire hindoustani, en caractères latins, première partie avec une lithographie représentant une école hindo-anglaise. Brochure de 18 pages in-12, publiée par le *School-book Society,* Calcutta, 1834. J'ai dans ma collection particulière un exemplaire d'un autre abécédaire hindoustani, en caractères persans, imprimé très-probablement à Calcutta, mais sans titre. Il y a seulement, au commencement de la première page, پهلى فصل *premier chapitre.* C'est une brochure de 24 pages in-12, qui est rédigée avec soin; elle se termine par une histoire intéressante.

Kitâb-i tacallubât كتاب تقلّبات Livre des changements.

Manuscrit de la bibliothèque du collége de Fort-William. J'en ignore le sujet.

Kitâb-i cawâid كتاب قواعد Livre des règlements.

J'ignore le sujet de ce volume, qui fait partie des manuscrits hindoustani de la bibliothèque du collége de Fort-William.

Kitâb hazâr dhurpad كتاب هزار دهرپد le Livre des mille dhurpad.

Curieux traité sur la musique indienne. (Catalogue de Sir W. Ouseley, n° 619.)

Kitâb-i mantar كتاب منتر Livre des charmes, ou de magie, en hindî.

Petit in-fol. manuscrit de la bibliothèque de l'*East-India House*, n° 441, fonds Leyden.

Kitâb-i azrâb-i sultanî كتاب اضراب سلطانى Livre des exploits impériaux; ou simplement : Azrâb-i sultânî, ou les Exploits impériaux.

Manuscrits de la Société asiatique du Bengale (ci-devant du collége de Fort-William), et de la Société royale asiatique. C'est l'histoire abrégée de la guerre des Mahrattes et de Nizâm Alî, écrite par l'ordre du sultan Tîpou. Le manuscrit de la Société asiatique de Londres est un grand in-8° de 136 pages.

Kacîr ulfawâid كثير الفوائد les Grands Avantages.

J'ignore le sujet de ce volume, qui fait également partie des manuscrits de la bibliothèque du collége de Fort-William, à Calcutta.

Kavi Prakâsch.

Ouvrage en dialecte de Kanoj, cité par Ward, *History, Literature, etc. of the Hindoos*, tom. II, pag. 482.

Kab bidya كب بديا Science du poëte.

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda.

Khan-i (The) ulwan خوان الوان (à la lettre, Table de mets variés), or Hindoostanee Cookery.—Sous presse à Calcutta en 1803. (*Primitiæ Orientales*, tom. III, pag. liij.)

Le manuscrit de ce traité existe parmi les livres de Fort-William. Un ouvrage pareil a été traduit par feu Sandford Arnot, sous le titre de *Indian Cookery*, et il fait partie des *Miscellaneous Translations*, publiées par le Comité des traductions orientales; toutefois l'original de ce dernier traité est en persan, mêlé de phrases hindoustani. Il paraît avoir été écrit par un Indien du Bengale.

Kalpa sûtra.

Ouvrage jaïna contenant le récit de la naissance et des actions de Mahâvîra, le dernier Tirthankara ou Jina de la période actuelle du monde, et des autres Tirthankara, en ordre inverse, du dernier au premier; et aussi des descendants et des élèves de plusieurs d'entre eux, tels que Rischabba, Néminâth et Mahâvîra. L'ouvrage est terminé par la description des devoirs de ceux qui suivent la foi des Jaïn. (H. H. Wilson, *Mackenzie's Catalogue*, t. II, p. 115.)

Kalpa kédâr कल्प केदार.

Titre qui signifie, je pense, *le Champ des préceptes sacrés*. C'est un ouvrage tantrika ou relatif aux tantra (sorte de charmes). Il est écrit en bhâkhâ. M. Wilson en possède un exemplaire.

Khalîc bârî خليق بارى.

Masnawî de 10 pages seulement, écrit à Akbarâbâd (Agra) en 1134 de l'hégire (1721-22 de J. C.). C'est une sorte de vocabulaire persan-hindoustani dans le genre du *Niçâb tajnîs ullugât*, par Jamî, titre que Gladwin a traduit par *Resemblances lineal and verbal*, dans l'édition qu'il a donnée de ce petit poëme-lexique. Manuscrit de la bibliothèque de l'*East-India House*.

Kîd-i zan كيد زن les Ruses des femmes; ou Nacl-i Brahman dar bâb-i Kîd-i zan نقل برهمن در نقل كيد زن Récit d'un Brahmane au sujet des ruses des femmes.

Manuscrit de l'*East-India House*, en 2 vol. in-8°, fonds Leyden, n°s 359 et 407. Il est écrit en hindoustani du Décan.

Il y a un conte arabe qui porte aussi le titre de *Kîd unniçâ* كيد النسا, et qui a été édité et traduit par feu Langlès.

Krischn chandr كرشن چندر.

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda Culî.

Kahânî scham o parwâna aur gul o bulbul كهانى شمع

ويروانه اور گل و بلبل, c'est-à-dire Histoire de la bougie et du papillon, et de la rose et du rossignol.

Cet ouvrage est cité dans la Biographie de Lutf. La bougie et la rose sont, comme on le sait, l'image de Dieu, et le papillon et le rossignol, celle de l'homme. Voyez l'allégorie de la bougie dans mon ouvrage intitulé *les Oiseaux et les Fleurs;* le poëme turc intitulé *Gul o bulbul,* publié par M. de Hammer, et l'opuscule arménien sur la rose, publié par M. de Florival.

Khaïr khâh-i Hind خير خواه هند l'Ami de l'Inde.

Journal religieux écrit en hindoustani et imprimé à la *Baptist Mission press* de Calcutta. Il est à la fois en caractères persans et en caractères latins, d'après l'orthographe de Trevelyan.

Looking-glass for children لڑکوں کا درپن.

In-12 de 44 pages, publié par le *School-book Society* de Calcutta. C'est un petit traité de morale à l'usage des enfants. Il est suivi de quelques avis pour les parents.

Library of entertaining knowledge (Anglo-Hindusthani).

Ce sont des publications faites par les Baptistes, en hindoustani romanisé. Le format est in-12.

N° 1. *Pitiful Story of the unhappy mother who sacrificed her infant.* — Brochure de 17 pages, avec trois gravures sur bois. L'hindoustani est rendu en caractères latins. Elle est accompagnée, comme tous les opuscules de ce genre, d'un alphabet harmonique et de quelques détails sur la prononciation des voyelles et des consonnes.

N° 2. *Memoir of Mohan Lal.*

N° 3. *Cruelty to animals.*—15 pages avec deux gravures sur bois. Elle se termine par huit vers anglais, traduits par neuf vers hindoustani.

N° 4. *Moral Precepts,* n° 1.— Ils sont au nombre de soixante et quinze. Le texte est accompagné d'un vocabulaire anglais-hindoustani. 17 pages.

N° 5. *Lucy and her mother.*—17 pages, deux gravures sur bois.

N° 6. *Murder of the innocent children by their parents.* — *The little Girl and the Butterfly.* — *And the shepherd's Boy.* — 17 pages, une gravure sur bois.

N° 7. *The Greyhound and the Mastiff.* — *Virtue and Vice contrasted.* — *And the Countryman and the Snake.* — 17 pages, une gravure sur bois.

N° 8. *Ibrahim and his happy family.* 31 pages.

N° 9. *History of Joseph.* — 87 pages, neuf gravures sur bois.

Labal abab.

Probablement pour لب الالباب *Lub ulalbâb*, l'Essence des quintessences; ouvrage traduit du persan de Muhammad Haïder, sur l'art de dire la bonne aventure, de découvrir les vols, les trésors cachés, de prévenir les desseins secrets, etc.; en un mot tout ce qui constitue la science que les Arabes nomment *ramal* رمل ou géomancie. Catalogue de la Collection Mackenzie, tom. II, pag. 114.

Lugât-i Hindi لغات هندی Mots hindoustani, c'est-à-dire Dictionnaire hindoustani-anglais.

Manuscrit de la bibliothèque de l'*East-India House.*

Lois mahométanes, ou Recueil des us et coutumes des Mahométans dans la presqu'île de l'Inde, par F. E. Sicé, jeune de langue. — Pondichéry, 1834.

In-4° de 66 pages avec six tableaux sur le partage des successions. Ce traité est rédigé d'après des renseignements écrits en hindoustani, par un munschî nommé Schaïkh Ahmad. A défaut de caractères persans, l'auteur a copié à la main les noms qu'il était nécessaire de donner dans la langue originale. Il y a aussi une invocation en vers hindoustani, et la traduction, dans le même idiome, d'un chapitre du خلاصة الاحكام, commentaire persan sur le Coran.

Liber de re militari, Hindustanicè conversus.

Manuscrit du *British Museum* (*additional Mss.* 8920, 146 *H*). Cet ouvrage est traduit de l'anglais. Il est intitulé en hindoustani :
ترجمہ کتاب قواعد ترکسواروں کا زبان انگریزی سی اردو میں, c'est-à-dire *Traduction du livre des Règlements de la cavalerie, de la langue anglaise en hindoustani-urdû.*

Lizzat unniçâ لذت النسا la Jouissance des femmes.

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda Culî.

Manbâï kâ harkâra منبائی کا هرکاره le Messager de Bombay.

Journal hindoustani dont la publication avait été annoncée; j'ignore si elle est restée seulement en projet.

Methods of treatment for the recovery of Persons dead; translated into Hindoostanee, by Dr Gilchrist, and written in the Persian and nagree character, by T. Myers. — London, 1826.

Mootufurroqat (The), a Hindoostanee book.

Ouvrage dont l'impression a été annoncée en 1803 dans les *Primitiæ Orientales*, tom. III, pag. LI et ailleurs. Le mot متفرّقات *mutafarricât* est arabe; il signifie *variétés, mélanges*. Ce titre semble donc indiquer un *Recueil de pièces détachées*.

Mirat ulakhbâr مراة الاخبار le Miroir des nouvelles.

Journal rédigé en hindoustani et publié à Madras, en 1834. Ce journal paraissait le mercredi de chaque semaine. J'en ai, dans ma collection particulière, un assez grand nombre de numéros, que je dois à l'obligeance de M. J. G. Malcomson. Ces numéros, de format très-grand in-folio, sont lithographiés avec soin sur papier du pays, en caractères nastalic fort distincts. L'éditeur officiel se nomme Muhammad Abd ullah, autrement dit Hâjî Miyân; mais le journal est rédigé sous une inspiration britannique. Les derniers numéros sont accompagnés d'une traduction anglaise. La rédaction hindoustani est soignée, et le journal est d'ailleurs intéressant en lui-même, non-seulement à cause des nouvelles et des articles sur la politique qu'on y trouve, mais à cause du caractère scientifique et littéraire qu'on a eu soin de lui donner, en y insérant des sentences orientales, des réflexions historiques et religieuses, des développements sur le droit musulman, des observations sur l'his-

toire naturelle de l'Inde, etc. On doit regretter que des circonstances particulières aient arrêté cette publication.

Mûla sûtra (मूल सूत्र Règle du commencement), Rowe's Hindee spelling Book. 1re édition.—Calcutta, 1820, in-8°.

Idem, 2e édit. in-8°. — Calcutta, 1823.

Il y a un autre *Spelling Book* hindoustani, en caractères persans, imprimé à Calcutta, aux frais du *School-book Society.*

Mrigâvati chaupaï [1].

Légende jaïn, écrite en bhâschâ et citée par M. Wilson, dans son *Mémoire sur les sectes hindoues*, tom. XVII, pag. 245 des *Asiatic Researches.*

Moral precepts, translated from the English into Hindustani verse. Published under the patronage of His Majesty the King of Oude. — Cawnpour, 1834.

Cet ouvrage, différent de celui qui fait partie de la collection intitulée *Library of entertaining knowledge*, est un in-64 de 131 pages, très-bien lithographié. J'ai dans ma collection particulière un exemplaire de cette petite curiosité bibliographique.

Mufîd-i sabiyân مفيد صبيان Ce qui est utile aux enfants. —Calcutta, 1734, 3 vol. in-12.

Ouvrage intitulé aussi *Hindoostanee Reader,* le Lecteur hindoustani. C'est une collection de phrases et de fables, contes et histoires tirées du *Khirad afroz* et d'autres ouvrages connus.

Mahkzan ulislâm مخزن الاسلام Magasin de l'Islamisme.

Manuscrit de la bibliothèque du collége de Fort-William.

[1] Ce titre paraît signifier *les Chaupaï* ou les Quatrains de Mrigâvati, c'est-à-dire sur Mrigâvati.

Malfûzât-i Jahânguîrî ملفوظات جهانگیری Paroles (Mémoires) de Jahanguîr.

Cet ouvrage est le même que celui dont feu David Price a donné la traduction sous le titre de *Memoirs of the emperor Jahangueir,* et dont James Anderson a fait connaître des extraits. On pourrait, peut-être, considérer la rédaction hindoustani comme originale, car il n'est pas dit qu'elle soit traduite du persan. Au surplus, j'ai dans ma collection particulière deux exemplaires de ces Mémoires, et il y a entre eux des différences analogues à celles qui existent entre les versions de Price et d'Anderson, différences que feu M. de Sacy a signalées dans l'article qu'il a consacré à l'examen de cet ouvrage (*Journal des Savants,* 1830).

Matbû ussabiyân مطبوع الصبيان Ce qui est convenable aux enfants.

Vocabulaire persan-hindoustani, par ordre alphabétique de la dernière lettre des mots. Manuscrit de l'*East-India House.*

Majmûâ-i dawânîn مجموعهٔ دوانین.

Manuscrit de la bibliothèque du Nizâm.

Man lagan من لگن l'Affection du cœur.

Manuscrit en dialecte dakhnî de la bibliothèque du Nizâm.

Mihr o mâh مہر و ماہ le Soleil et la lune.

Manuscrit dakhnî, en deux volumes, de la bibliothèque du Nizâm. Il y a un masnawî urdu récemment rédigé qui porte le même titre, ou pour mieux dire, celui de *Quissa-i Mihr o mâh,* Histoire de Mihr o mâh. Il est dû à un poëte nommé Akhî اخی. Mon excellent ami M. Falconer en possède un exemplaire. Je reviendrai sur cette production et sur son auteur dans mon second volume.

Mahâvîra stava महावीर् स्तव l'Éloge de Mahâvîra.

Ouvrage écrit en bhâschâ, et relatif à la religion des Jaïn. (*Asiatic Researches,* tom. XVII, pag. 245.) Mahâvîra est le dernier et le plus célèbre propagateur jaïn. On suppose qu'il a vécu dans la

province de Bahâr, dans le sixième siècle avant l'ère chrétienne. Wilson, *Sanscrit Dict.*

Madâr ulafâzil مدار الافاضل le Centre des savants.

Manuscrit de l'*East-India House*, fonds persan, n° 769. C'est un dictionnaire arabe-persan expliqué en hindoustani, divisé en quatre parties, réunies en un grand in-4°. L'écriture en est très-belle. Il a été exécuté à Macsûdâbâd, en 1187 (1773-1774). J'ignore si c'est le même qui est cité dans le catalogue de Tippou, p. 131. Ce dernier ouvrage, qui porte aussi le titre de *Madâr ulafâzil*, est un dictionnaire persan qui contient tous les mots arabes, turcs et autres qui ont été introduits dans cette langue. L'auteur se nomme Allah Dâd Faïzî ben Alwî Sirhindî.

Masnawî-i jân pahchân مثنوی جان پہچان, poëme hindî.

Si *Jân Pahchân* n'est pas le nom de l'auteur, ce titre signifie *Masnawî sur la connaissance de l'âme.*

Mîzân ussarf ميزان الصرف Balance de la grammaire.

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda Culî.

Madhu-nâyak singâr مدهنايك سنگار.

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda Culî. Si je lis bien ce titre, il doit signifier *l'Ornement du doux amant*, et c'est probablement un ouvrage érotique ; mais je ne suis pas même sûr de cette traduction, car je ne connais pas le contenu du livre.

New Testament (The) in Hindoostanee, revised by Hunter. — Calcutta, 1805, in-4°.

New Testament (The), etc. altered from Martyn's Oordoo translation into the Hinduee language by the Reverend W. Bowley, under the patronage of the Calcutta auxiliary Bible Society. — Calcutta, 1826, in-8°.

Rédaction à l'usage des Hindous, sans mélange de mots persans ni arabes.

New Testament (The) of our Lord and Saviour Jesus-Christ, translated into the Hindoostanee language from the original Greek, by the Missionaries of Serampore. — Serampore, 1811, in-4°.

Namâz-i subh ké ahkâm نماز صبح کے احکام, c'est-à-dire Formule des prières du matin. — Grand in-8° de 77 pages.

Traduction de la portion du *Common Prayer*, qui contient les *Morning Prayers*.

Nâm mâlâ نام مالا.

Dans le catalogue de la bibliothèque de Farzâda Culî, sont indiqués trois manuscrits de cet ouvrage qui paraît être un vocabulaire, si le titre signifie, comme je le crois, *Guirlande des noms*. Un des trois manuscrits est intitulé *Riçâla-i nâm mâlâ*, c'est-à-dire Traité du *Nâm mâlâ*.

Nrisinhopanischad नृसिंहोपनिषद्.

Traduction de l'Upanischad qui porte ce titre, et qui est un des appendices de l'*Atharvan véda*, en neuf khanda. Il traite de la différence qui existe entre la vie et l'esprit ; de la nature du *Pranava* ou de la syllabe mystique *Brahm*, et des lettres dont elle est composée; de l'identité de l'individu et de l'esprit universel. Le caractère de cet ouvrage est autant mystique que théologique; il suit plutôt le système *tântrika* que le *vaïdika*. (H. H. Wilson, *Mackenzie Collection*, tom. II, pag. 110.)

Naclivât نقليات.

Historiettes en prose, en deux volumes; ouvrage indiqué dans le catalogue des livres de la Société asiatique de Calcutta. On a voulu peut-être désigner sous ce titre l'ouvrage du docteur Gilchrist intitulé *Hindee Story Teller*.

Old Testament, in Hinduwee.

Lushington, *Calcutta Institutions*, Appendix, p. VII.

On Rheumatism.

Brochure lithographiée, grand in-8° de 13 pages, publiée par Breton, sous le titre oriental de بات کی مرض کی ماهیت اور علامات اور اقسام اور معالجات, c'est-à-dire, *De la nature du rhumatisme, de ses signes, de ses espèces et de son traitement.*

On the Cholera Morbus, by P. Breton, superintendent of the Native medical Institution.

Brochure lithographiée, grand in-8° de 22 pages. Le titre hindoustani est هیضی کا بیان. Le mot *haïza* هیضه, qui est arabe, est le plus usité dans l'Inde pour exprimer le choléra. Il y en a plusieurs autres, tels que *sít-ras*, *tahobálá*, *ola-uthâ*, *munh-pet*, etc. Ils sont tous d'origine indienne; le dernier est le plus vulgaire.

On the Brain and its Appendages تشریح دماغ کی اور جو چیزین که ساتهه اسکی علاقه رکهتی هین Anatomie du cerveau et de tout ce qui en dépend.

Brochure lithographiée de 42 pages grand in-8°, publiée par P. Breton.

On the Eye and its Appendages آنکهه کی تشریح اور جو چیزین که ساتهه اسکی لگاو رکهتی هین Anatomie de l'œil et de tout ce qui y a rapport.

Opuscule publié par P. Breton. C'est une lithographie de 16 pages grand in-8°, très-bien exécutée.

On Vaccination گو تهن سیتلا کا بیان, Explication sur la petite vérole du pis des vaches.

Opuscule publié par P. Breton. C'est une lithographie de 15 pages grand in-8°.

On Air, by P. Breton, superintendent of the Native medical Institution. — Calcutta, government lithographic press, 1829.

Brochure grand in-8° de 63 pages, avec plusieurs planches représentant les effets merveilleux de l'air. Le titre hindoustani de cet opuscule est : رساله در بیان ماهیت اور تاثیر هوا کا *Traité sur l'explication de la nature et des effets de l'air.*

On Cataract بیان موتیابند کا, Explication de la cataracte.

Opuscule de Breton, lithographié ; il y en a une édition en caractères persans et une autre en caractères dévanagarî. Celle en caractères persans se compose de 31 pages grand in-8°, et d'une planche représentant les instruments dont on se sert pour l'opération de la cataracte. Celle en caractère dévanagarî, intitulée *Tract on the cataract,* se compose de 36 pages grand in-8°, et de cinq planches représentant tous les instruments de l'opération de la cataracte, l'infirmité elle-même et la manière dont on doit l'opérer.

On Hydrocele بیان هیڈرو سیل کا, Explication sur l'hydrocèle.

Traité publié par Breton. Il y en a deux éditions : une en caractères persans, et une autre en caractères dévanagarî. La première se compose de 48 pages grand in-8°, et l'autre de 54 pages, avec deux planches.

On Dislocation رساله هڈیون کی اکهڑنیکا, Traité de la dislocation des os.

Il y a deux éditions de ce traité, en caractères persans : la première publiée par P. Breton, et la seconde par J. Tytler, et très-augmentée, mais malheureusement entremêlée de titres anglais en grands caractères latins, qui font un très-mauvais effet. Il se compose de 170 pages grand in-8°, et de sept planches. Breton a donné une édition du même traité en caractères dévanagarî, qui se compose de 108 pages. Tytler en préparait une nouvelle édition en 1834. J'ignore si elle a paru.

On the Venom of serpents, or Essay on the Venom of serpents.

Traité hindoustani sur le venin des serpents, matière importante pour l'Inde. Lithographie publiée par P. Breton.

Osteology تشریح هڈیوں کی Anatomie des os.

Brochure lithographiée de 16 pages grand in-8°, publiée par P. Breton.

Outlines of geography and astronomy (Hindui.) — Calcutta, 1825, in-8°.

Ouvrage publié par la Société des livres d'école de Calcutta (*Calcutta School-book Society*). Il porte en hindoustani le titre de भू गोल वृत्तांत, c'est-à-dire *Récit du globe de la terre.*

Parbat pâl پربت پال, ou Rukminî mangal روکمنی منگل l'Épithalame de Rukminî.

Manuscrit de ma collection particulière, in-12 de 160 pages environ. C'est un poëme sur le mariage de Rúkminî. Il se compose de dohra et d'autres pièces de poésie hindouî. M. Langlois a traduit un épisode du *Bhágavat,* sur le même sujet, dans ses *Monuments littéraires de l'Inde,* pag. 85 et suiv.

Pleasing (The) Instructor, or A Selection of moral pieces in Hindoostanee. — Calcutta, 1824, in-8°.

Ouvrage publié par le *School-book Society.* Le titre hindoustani est : خرد افزا *Ce qui augmente l'instruction.* C'est une brochure de 92 pages qui se compose de trente-quatre historiettes. Elle a été tirée à cinq cents exemplaires.

Pleasing Tales (Anglo-Hindui). — Calcutta, 1834.

Ces contes amusants ont été publiés par le *School-book Society.*

Pentateuch, in Hindoostanee.

Lushington, *Calcutta Institutions*, Appendix, p. VII.

Psalterium Davidis, in linguam Indostanicam translatum à Benjamino Schultzio, edidit J. H. Callenbergius.— Halæ, 1747, in-8°.

Phulwârî پهولواری Parterre de fleurs.

Manuscrit de la bibliothèque de Muhammad-bakhsch.

Pem kathâ پیم کتها Histoire d'amour.

Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Farzâda Culî. Cet ouvrage est aussi nommé apparemment *Pem Kahânî* پیم کہانی; car je trouve dans un autre catalogue (celui des livres de Muhammad-bakhsch) un volume intitulé *Scharh-i Pem Kahânî* شرح پیم کہانی, c'est-à-dire Commentaire du *Pem Kahânî*.

Pratikramana sûtra.

Ouvrage jaïn en bhâschâ. (*Asiat. Res.* t. XVII, p. 244.)

Puruschârtha siddhopâyana.

Livre jaïn écrit par Amrit Chand Surî à Jaïpur, en 1827 du Samvat. M. Wilson possède un exemplaire de cet ouvrage.

Pakschi sûtra.

Ouvrage en bhâschâ relatif à la religion jaïn. (*As. Res.* t. XVII, p. 244.)

Pûjâ paddhati पूजा पद्धति Rituel du pûjâ.

Ouvrage de la religion jaïn écrit en bhâschâ. (*As. Res.* t. XVII, p. 244.)

Padma Purânâ पद्म पुराण le Purânâ de Padma.

Légende jaïn écrite en bhâschâ sur Padma, un des douze chakravartî ou principaux princes des Jaïn. (*As. Res.* t. XVII, p. 245.)

Pothî prît bâl پوتهی پریت بال .

Manuscrit de la bibliothèque de Muhammad-bakhsch.

Pothî kuhuk lîlâ پوتهی کهک لیلا.

Je ne suis pas sûr de la prononciation de ces mots, et, par suite, de leur sens. Le manuscrit dont il s'agit ici est indiqué dans le catalogue des livres de Farzâda Culî.

Pothî Hindî az Râm Râé پوتهی هندی از رام رای .

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda Culî.

Pothî prem پوتهی پریم Livre sur l'amour.

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda.

Pothî alankâr singâr پوتهی النکار سنگار .

Ce titre semble signifier *Livre sur les figures de rhétorique*. Il est indiqué parmi les manuscrits de la bibliothèque de Farzâda.

Pothi jagat bilâs پوتهی جگت بلاس Livre des plaisirs du monde.

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda Culî.

Pothî chatr mukut پوتهی چتر مکت .

Ce titre signifie, si je lis bien, *Livre du parasol* (*royal*) *et du diadème.* Manuscrits de la bibliothèque de Farzâda.

Pothî manzûm dar tibb پوتهی منظوم در طب et Tibb-i hindî manzûm طبّ هندی منظوم.

Livre en vers sur la médecine. Manusc. de la biblioth. de Farzâda.

Quissa-î Roschan-i zamîn o Aram-i jân, Histoire de Roschan-i zamîn et de Arâm-i jân.

Conte ou roman hindoustani dont le savant professeur Wilson possède un exemplaire sans nom d'auteur.

Quissa-i mâh o Païkar قصهٔ ماه و پیکر Histoire de la lune et de l'image.

Roman en vers hindoustani, dialecte du Décan. Un exemplaire de ce masnawî faisait partie de la collection de Tippou. (Stewart, *Catal. of the library of Tippoo*, p. 179.) Le même exemplaire a passé probablement à la bibliothèque de la Société asiatique de Calcutta, après avoir fait partie de celle du collége de Fort-William. Cet ouvrage est, en effet, indiqué dans le catalogue des livres de cette société.

Quissa-i sultan Muizz uddîn قصهٔ سلطان معز الدین.

Plusieurs sultans de Dehli et du Bengale ayant porté ce nom, j'ignore duquel d'eux il s'agit ici.

Quissa-i Schaïkh Zaa قصهٔ شیخ ضعّا Histoire du Schaïkh Zaâ.

Poëme mystique en hindoustani du Décan, suivi d'une autre pièce de vers. Manuscrit de la bibliothèque de M. Marcel, ancien directeur de l'Imprimerie impériale.

Quissa-i Anâr rânî, Histoire de la reine Anâr.

Conte en dialecte hindoustani du Décan; manuscrit de l'*East-India House*, n° 262, fonds Leyden.

Quissa-i bandagân-i Alî قصهٔ بندگان علی.

Conte hindoustani-dakhnî; manuscrit de la bibliothèque de l'*East-India House*, n° 262, fonds Leyden.

Quissa-i Abû Schahma قصهٔ ابو شحمه Histoire d'Abû Schahma.

Ouvrage en hindoustani du Décan, écrit à Séringapatan, par un Musulman sunnite. Manuscrit de la bibliothèque de l'*East-India House*, n° 439, fonds Leyden.

Quissa-i Hurmuz قصهٔ هرمز Histoire de Hurmuz.

Manuscrit de l'*East-India House*, n° 239, fonds Leyden, en prose.

de 160 pages environ, sans nom d'auteur. C'est l'histoire fabuleuse de Hurmuz, fils d'un roi de Rûm (Grèce), et de Gul (Rose), fille du roi de Khûzân.

Quissa-i Bibi Mariam قصهٔ بی بی مریم Histoire de la vierge Marie.

Manuscrit de la bibliothèque de l'*East-India House*, n° 393 de la collection Leyden. Cet ouvrage est un masnawî de 120 pages en dialecte dakhnî, sans nom d'auteur. Il est très-bien écrit et paraît ancien (il n'a pas de date). Il est aussi intitulé *Riçâla dar Mujizât-i Iça* رساله در معجزات عیسی, c'est-à-dire *Traité sur les miracles de Jésus-Christ*. Il y est en effet question, à la fois, de Jésus-Christ et de Marie.

Quissa-i Maïna قصهٔ مینا Histoire de Maïna.

Manuscrit de l'*East-India House*. Conte en vers dakhnî de 44 pages in-8°.

Quissa-i Bibî Bandî قصهٔ بی بی باندی Histoire de Bibî Bandî.

Le mot *bandî* signifie *femme esclave*. Ce volume est un poëme hindoustani dont on trouve l'indication dans le catalogue des livres de Farzâda.

Réfutation du paganisme indien; avec double traduction interlinéaire en italien, dont l'une, mot à mot, par le P. Costauro da Borgo, faite vers la seconde moitié du siècle dernier. — 1 vol. in-4° de 270 pages.

Manuscrit hindî du musée Borgia de la Propagande, à Rome. (Note du cardinal Mai, transmise à l'auteur par MM. de Lurde et Cintrat.)

Règlements de l'armée anglaise stationnée aux Indes.

Manuscrit en persan et en hindoustani in-folio, n° 253 de la

bibliothèque royale de Berlin. C'est à l'obligeance de M. le professeur Vilken que je dois cette indication.

Riyâz-i ischc رياض عشق les Jardins de l'amour.

Deux exemplaires de cet ouvrage sont indiqués dans le catalogue de Farzâda Culî.

Racik bidya رسك بديا.

Ouvrage hindî sur le *racik*, qui est l'art de connaître les pensées et les actions secrètes, surtout en matière d'amour. On le nomme aussi *pothî racik bidya*. Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda.

Rogântaka sâra, c'est-à-dire les Meilleurs Médicaments.

Matière médicale, en hindoustani, publiée par André Forbes. Calcutta, 1811, in-8°.

Râm vinod.

Ouvrage des *Vaïschnava*, dont M. le professeur Wilson possède un exemplaire dans sa collection.

Raschk-i harnâ-é Hindî رشك هرناى هندى la Jalousie des antilopes indiennes.

J'ignore quel est le sujet de cet ouvrage; il fait partie de la bibliothèque du nîzâm d'Haïderâbâd.

Ratna chûra Muni रत्न चुर मुनि le Muni Ratna chûra.

Chaupaï en bhâschâ sur une légende jaïn. (*As. Res.* tom. XVII, pag. 245.)

Romance (The) of Jaandak and Hurak, or the Fairy Palace of the lake.

Manuscrit in-4° avec beaucoup de dessins coloriés. Ce manuscrit est écrit en caractères persans singuliers. Il fait partie de la riche bibliothèque de S. A. R. le duc de Sussex, oncle de S. M. la reine de la Grande-Bretagne.

Riçala-i niçâb-i sabiyân, o dîgar fawâid az Kutub o khayâl رسالهٔ نصاب صبیان ودیگر فوایـد از کتـب وخیال, Traité sur le capital des enfants, et autres choses utiles extraites de différents livres et prises dans l'imagination.

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda. On nomme *niçâb ussabyân* (capital des enfants) un vocabulaire arabe avec une traduction persane en vers. Ici ce doit être un *Vocabulaire persan-hindoustani* qui est indiqué par ces mots.

Riçâla-i surûd o râg رسالهٔ سرود و راگ Traité sur la mélodie et les râg (modes musicaux indiens).

C'est plutôt, selon Stewart, une collection de chants populaires hindî et dakhnî. (Catal. de Tippou, p. 182.)

Riçâla-i fikh *ou* Riçâla dar fikh رسالهٔ فقہ Traité sur la jurisprudence.

Manuscrit dakhnî de la bibliothèque du collége de Fort-William et de l'*East-India House*.

Riçâla nazm رساله نظم Traité, ou simplement Ouvrage en vers.

Collection de poëmes dans le dialecte purbî ou oriental. Manuscrit de la bibliothèque de Tippou. (Catal. de Stewart, pag. 182.)

Riçâla dar achâr-i Mubâracbâd رساله در اشعار مبارکباد Traité sur les vers de félicitation.

Manuscrit de la bibliothèque du collége de Fort-William.

Riçâla-i istikhrâj-i chaumar wârîd رسالهٔ استخراج چومر وارید[1].

Manuscrit en hindi-urdû de la bibliothèque du vizir du Nizâm.

[1] Ce titre me paraît fautif, et j'en ignore le sens.

Riçâla-i jog رسالۂ جوگ Traité sur l'union avec Dieu.

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda.

Riçâla-i dar mualija-i jânwarân-i schikârî parinda رسالۂ در معالجۂ جانوران شکاری پرنده, Livre sur l'art de dresser et de traiter, dans leurs maladies, les oiseaux propres à la chasse, tels que le faucon, etc.

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda. Il existe des traités arabes et persans du même genre.

Riçâla-i awârif رسالۂ عوارف.

Je crois que ce titre signifie : *Traité sur les contemplatifs*. Deux manuscrits de cet ouvrage hindî sont indiqués parmi les livres de Farzâda.

Riçâla-i jawâhir-i asrâr ulhind رسالۂ جواهر اسرار الهند Traité des perles des secrets de l'Inde.

J'ignore le sujet de cet ouvrage qui est écrit en hindoustani du Décan, nommé *gujrî*. Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda.

Riçâla-i schifâ-bakhsch رسالۂ شفا بخش Traité d'hygiène.

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda.

Salat uljamâat صلوة الجماعت Prière de l'assemblée, par Lewis Dacosta.

Ce volume est imprimé. C'est apparemment le *Common Prayer* cité p. 560. Il est indiqué dans le catalogue des livres arabes, persans et hindî de la Société asiatique de Calcutta.

Summula Doctrinæ Christianæ in linguam Hindostanicam translata à Benjamino Schultzio; edidit J. H. Callenbergius. — Halæ, 1743, in-8°.

Substance of Bell's Institutions for schools, translated in Hindui by M. T. Adam, published by the School-book Society. — Calcutta, 1834.

Sermon on the Mount (Macîh kî nacîhat), 2d edition enlarged, with extracts on relative duties in English and Hindustani, in the Roman character. — Calcutta, 1834, in-32.

Soldier's (The) Manual, in English and Hindi, compiled for the use of infantry. Part I comprising the squad and company drill; part II containing the manual and platoon exercises, etc., by J. S. Harriot. — In-8°.

Le premier volume de cet utile opuscule a été imprimé à Calcutta en 1826, et le second à Sérampore en 1828. Ils sont imprimés sur deux colonnes, l'une en anglais et l'autre en hindî. Le second volume est orné d'une lithographie représentant deux sipâhî. L'auteur est le général Harriot, mort à Paris le 11 février 1839.

Siyar-i mutaccadamîn سير متقدمين Gestes des anciens, c'est-à-dire Abrégé de l'histoire ancienne arrangée en hindoustani pour l'instruction de la jeunesse indienne. — Calcutta, 1831, in-8°.

C'est un volume de 368 pag. très-bien imprimé en caractères naskhî et rédigé avec soin. Il s'étend jusqu'à la fin de l'empire romain.

Sinjar Siromanî.

Ouvrage en bhâkhâ de la secte des Râdha Wallabhî, sur laquelle on peut consulter le Mémoire du professeur Wilson (*As. Res.* tom. XVI, pag. 125). Ce savant possède un exemplaire manuscrit de cet ouvrage en caractères nagarî.

Séva sakhî Vanî, ou simplement Vanî ou Banî.

Ouvrage de la même secte. Le professeur Wilson en possède un

exemplaire en caractères nagarî : il se compose de plus de quarante sections.

Solar (The) System, in Hindoostanee.

Il y en a deux éditions : une en caractères persans, et une en caractères romains. C'est un petit traité imprimé aux frais du dernier roi d'Aoude, par un savant anglais. (*Asiat. Journal*, 1837.)

Scientific Dialogues English and Hindustani, Roman characters.

Ouvrage annoncé dans le volume intitulé *The Application of the Roman alphabet to all the Oriental languages*, pag. 127.

Sin no trifle पापकी बुराई la Gravité du péché.

Il y a deux éditions de ce petit traité religieux : une en caractères dévanagarî, et l'autre en caractères kaïthinagarî, très-usités pour écrire l'hindoustani. Cette dernière édition est imprimée à Calcutta en 1825; elles sont l'une et l'autre composées de 20 pages in-12.

Sawâl jawâb सवाल जवाब Demandes et réponses.

Petit catéchisme de 7 pages in-12, à l'usage des enfants.

Saty mukt mârgkâ sankschep सत्य मुक्त मार्गका संक्षेप Abrégé de la voie du vrai salut.

Petit catéchisme par demandes et par réponses, composé de 19 pages in-12.

Safîna-i aschâr-i Hindî سفینهٔ اشعار هندی Album de vers hindoustani.

Manuscrit de la bibliothèque de Farzâda.

Schirîn schakar شیرین شکر Doux Sucre.

Manuscrit de l'*East-India House*. C'est un masnawî en vers hindoustani-dakhnî de 41 pag., copié à Bangalor en 1152 de l'hégire (1739-1740), par Haçan Muhammad Farûquî, habitant d'Ybayapûr.

Sikandar-nâma سکندر نامه Histoire d'Alexandre.

Manuscrit de la bibliothèque du ministre du Nizâm à Haïder-âbâd. C'est probablement un roman en vers sur Alexandre le Grand, dans le genre des romans persans sur le même sujet par Nizâmî, Hatifî et Ahmadî.

Sûyabhaya-Tûrî.

Ouvrage en dialecte de Jaïpûr, cité par Ward dans son *Histoire, Littérature, etc. des Hindous*, t. II, pag. 481.

Surûd Hindî سرود هندی, Traité, en hindî, sur la musique.

Manuscrit de la bibliothèque de Muhammad-bakhsch.

Schattrinsat karma kathâ षट्त्रिंशत् कर्म कथा.

Ce titre paraît signifier l'*Histoire des trente-six actions*. C'est un ouvrage en bhâschâ sur la religion des Jaïn. (*As. Res.* tom. XVII, pag. 244.)

Sânti jina stava.

Ouvrage en bhâschâ sur la religion des Jaïn. (*As. Res.* tom. XVII, pag. 245.)

Sâlabhadra charitra सालभद्र चरित्र Histoire de Sâla bhadra.

Légende jaïn. Ouvrage cité par M. Wilson dans son *Histoire des sectes religieuses des Hindous*. (*As. Res.* tom. XVII, pag. 245.)

Selections from the popular Poetry of the Hindoos; arranged and translated by T. D. Broughton. — London, 1814, in-12 de 156 pages.

L'auteur de cet ouvrage, mort à Londres le 16 novembre 1835, a réuni sous ce titre quelques chants populaires en hindouî. Ils sont malheureusement rendus en lettres latines, et même l'orthographe n'en est pas très-régulière.

Suicide (The) of the Hindoo Widows, by burning themselves with the Bodies of their deceased Husbands, is a practice repugnant to the natural feelings and inconsistent with moral duty.

Thèse rédigée en hindoustani (caractères dévanagari) par W. Chaplin. Elle se trouve dans le tome III de l'ouvrage intitulé *Primitiæ Orientales*. Calcutta, 1804.

Sanscrit (The) is the parent language of India.

Thèse rédigée en hindoustani (caractères dévanagari), par J. Romer, et insérée dans l'ouvrage intitulé *Primitiæ Orientales*. Calcutta, 1802.

Treatise on mineral Poisons, by P. Breton, surgeon in the service of the honourable East-India Company and superintendent of the Native medical Institution. — Government lithographic press, July 15th 1826.

بیان زهروں کا Explication sur les poisons. Il y a deux éditions de ce traité: l'une en caractères persans, destinée aux Musulmans, et qui se distingue par les mots بسم الله الرحمن الرحيم Au nom de Dieu clément et miséricordieux, que l'éditeur a placés en tête de l'ouvrage; l'autre en caractères dévanagari, destinée aux Hindous, et qui commence par l'invocation brahmanique श्रीगणेशायनमः Louange à Ganesha. La première a 132 pages grand in-8°; la seconde 137 pages, même format que la première. L'une et l'autre sont lithographiées.

Treatise on vegetable Poisons.

Ouvrage publié en hindoustani, par P. Breton. Il y en a aussi deux éditions: l'une en caractères persans, et l'autre en caractères dévanagari. L'une et l'autre sont lithographiées.

Treatise on suspended Animation from the effects of

submersion, hanging, noxious air and lightning, and the means employed for resuscitation. Printed for the use of the students of the Native medical Institution. — 1829, grand in-8° de 58 pag. avec une planche.

Traité sur l'asphyxie, rédigé en hindoustani, probablement avec l'aide de quelque Indien, par P. Breton.

Tarjama-i Madan ulafzal ترجمهٔ معدن الافضل, c'est-à-dire Traduction du Madan ulafzal (la Mine des savants), en hindî.

Dictionnaire persan et hindoustani, manuscrit de l'East-India House, fonds Leyden, n° [illegible].

Tarjama-i tamhîdât-i ain ulcuzat ترجمهٔ تمهیدات عین القضاة Traduction du Tamhîdât-i ain ulcuzat (Développements de l'essence des juges).

Ouvrage en prose dakhnî, manuscrit de la bibliothèque du collège de Fort-William, qui a passé dans celle de la Société asiatique du Bengale. Le catalogue de cette dernière bibliothèque nous apprend que cet ouvrage traite sur les vertus et le spiritualisme (اخلاق و تصوف).

Tuzuk-i Bâbari تزک بابری[1] Mémoires, ou pour mieux dire Institutes du sultan Baber.

On sait que ces Mémoires ont été écrits par Baber en jaghataï, dialecte turc de l'ancienne cour des Mogols. Ils ont été traduits en persan sous le règne d'Akbar, petit-fils de Baber, par Abd urrahman Khan Khanan, et c'est apparemment d'après cette version qu'on a rédigé l'ouvrage hindoustani dont le titre précède. Enfin ils ont été traduits en anglais par John Leyden et par W. Erskine.

Tales on the subject of Rama and other mythological

[1] Et non pas توزک, comme a écrit feu M. Stewart.

personages, in the Hindostani language and vulgar nagri character.

Manuscrit de la collection Marsden, pag. 307 de son catalogue.

Tamyîz ulmîzân تمييز الميزان, c'est-à-dire la Distinction de la balance.

J'ignore le sujet de cet ouvrage, dont il existe un manuscrit parmi les livres du ministre du Nizâm.

Tuhfa-i kân-i ilâj تحفۂ كان علاج, c'est-à-dire Présent (extrait) de la mine du traitement.

Traité complet de l'art vétérinaire, où sont décrits les maladies des chevaux et leur traitement. Cet ouvrage a été traduit du hindî en persan, par Muhammad Câcim ben Scharîf Khân. Voyez Ainslie, *Materia medica*, tom. II, pag. 516.

Vaçanta-Râjâ.

Ouvrage en dialecte de Jaïpûr, cité par Ward, *History, literature, etc. of the Hindoos*, tom. II, pag. 481.

Vanî Bhûschana.

Ouvrage en dialecte de Kanoje, cité par Ward, *History, literature, etc. of the Hindoos*, tom. II, pag. 482.

Wafât-nâma-i Paîrambar وفات نامۂ پيرمبر Livre de la mort du Prophète (Mahomet).

Manuscrit dakhnî de la bibliothèque de l'*East-India House*.

Vie de Mahomet.

Masnawî de 100 pages environ, divisé en plusieurs *juz* ou chants. Ce poëme est écrit sur la marge du riçâla concernant les miracles de Jésus-Christ, dont il a été parlé plus haut.

Yoga Vasischta.

Manuscrit hindî de la collection Mackenzie. C'est un ouvrage sur les principes de la philosophie védanta, dans lequel Râma, en conversation avec Vasischta, Viswamitra et autres sages, discute sur la non-réalité de l'existence matérielle, les mérites des œuvres et de la dévotion, et la suprématie de l'âme. Cet ouvrage se compose de trente-six sections. Il est traduit du sanscrit. (Wilson, *A descriptive Catalogue of Mack. Coll.* tom. II, pag. 109.)

Zarb ulamsâl ضرب الامثال Proverbes en prose.

Manuscrit de la bibliothèque du collége de Fort-William. Il fait aujourd'hui partie des livres de la Société asiatique de Calcutta.



PREMIÈRE TABLE.

NOMS DES AUTEURS.

Page.

Abd ulbarr. 1
Abd ulcadîr. . . . . *Ibid.*
Abd ulgafûr. 297
Abd ullah. 5
Abd ullah, du Décan. 9
Abd ulmajîd. 10
Abd ulwâcî. 11
Abd urrahîm. 12
Abidî. . . . . *Ibid.*
Abjadî. 14
Abrû. 15
Abu'lfazl. 17
Açad. . . . . *Ibid.*
Açaf. 18
Açar. 20
Acî. 21
Acimî. 22
Adham. 23
Afgân. 25
Afgâr. . . . . *Ibid.*
Afsah. 26
Afsar. . . . . *Ibid.*
Afsos. 28
Aftâb 32
Afzal. 34
Agâh (Jawân). 35
Agâh (Salâh). . . . . *Ibid.*
Ah. 36
Ahçan. . . . . *Ibid.*
Ahçan ullah. 37

Page.

Ahcar. 37
Ahmad (Hafîz uddîn). 38
Ahmad Alî. 42
Ahmad Wahhab. 43
Ahmad, du Guzarate. 44
Ahmadî. . . . . *Ibid.*
(V. aussi *Ahmad*, du Guz.)
Aïsch, de Dehli. 45
Aïsch (Haçan Rizaï). . . . . . *Ibid.*
Aïschî. 46
Ajiz. . . . . *Ibid.*
Ajiz (Arif uddîn). 47
Ajiz (Muhammad). . . . . *Ibid.*
Ajmal. 49
Ajomâyara. 50
Akbar . . . . *Ibid.*
Akhî. 586
Akhtar. 51
Akram. 52
Ala. . . . . *Ibid.*
Alam. 53
Alî. . . . . *Ibid.*
Alî (Haçan). 54
Alî (Haçan), du Décan. . . . 55
Alkan. Voyez *Garîb.*
Amânat ullah. Voyez *Schaïda.*
Amânî, d'Azîmâbâd. 56
Amânî, de Dehli. 57
Amîn. 57, 560
Amîn, du Décan. 58

	Page.		Page.
Amîr	59	Azâda	90
Amjad	61	Azam	b id.
Amman	62	Azfarî	Ibid.
Amrit Chand	593	Azhar	91
Anand-Dâs	66	Azhar (Gulâm-i muhî uddîn)	Ibid.
Ançar	67	Azîm	92
Anjam	Ibid.	Azîm (Beg)	Ibid.
Anwar	68	Azîz (Bhakarî-Dâs)	93
Aquil	Ibid.	Azîz (Schiv-nath)	Ibid.
Arâm	69	Azîz ullah	94
Arif	Ibid.	Bâbâ Lâl	Ibid.
Arzû	Ibid.	Bacâ	97
Aschic (Ajâib Râé)	72	Bacâ (Muhammad)	Ibid.
Aschic (Alî Azam)	Ibid.	Bâcit	99
Aschic (Burhân uddîn)	73	Bagharî	100
Aschic (Mahdî Alî)	Ibid.	Bahâdur	Ibid.
Aschic (Râm Singh)	74	(Voyez *Huçaînî.*)	
Aschic (Yahya), du Décan	Ibid.	Bahâr	Ibid.
Aschk	75	Bakhschisch Alî	101
Aschnâ	79	Bakhtawar	102
Aschnâ (Zaïn ulabidîn)	Ibid.	Bala Bhadra	104
Aschraf	Ibid.	Balirâm	105
(Voyez aussi *Afçar.*)		Bâquir	Ibid.
Aschraf (Muhammad)	80	Barc, de Murâdâbâd	Ibid.
Aschufta	Ibid.	Barc (Gulâm-i Hamdânî)	106
Aschufta (Azîm uddîn)	82	Barc (Jiû)	Ibid.
Aschufta (Bhorî Khân)	Ibid.	Baschîr	107
Ata	Ibid.	Bayân	Ibid.
Aubâsch	83	Bâyazîd Ançarî	108
Auliyâ	Ibid.	Bébâk	109
Awâra	84	Bécaîd	Ibid.
Awarî	Ibid.	Béchâra	110
Awlâ	86	Bédar	Ibid.
Ayân	Ibid.	Bédil	111
Azâd (Fâzil)	87	Béjân	113
Azâd (Muzaffar Alî)	88	Békal	Ibid.
Azâd (Zaïn ulabidîn)	89	Békhud	Ibid.
Azâd Balgrâmî	Ibid.	Bénawâ	114

Page.			Page.
Bénî-Narâyan	115	Cutb Schâh	145
Bérang	116	Dâdû	146
Bétab, d'Allahâbâd	117	Dâg	149
Bétab, de Dehli	*Ibid.*	Dâim	150
Bétab (Santokh Râé)	118	Dânâ	*Ibid.*
Bhagodâs	*Ibid.*	Dard	151
Bhatrihari	120	Dard (Karam ullah)	155
Bhavananda-dâs	*Ibid.*	Dardmand	*Ibid.*
Bhed. Voyez *Mîr Mirân.*		Daûd	157
Bhûdev. Voyez *Bhûpati.*		Déva-râjâ	*Ibid.*
Bhûpati	121	Dîdâr	*Ibid.*
Bihârî Lâl	123	Dil	158
Bîmâr	124	Dil, d'Azîmâbâd	*Ibid.*
Birbhân	125	Dilsoz	159
Bismil	126	Dirakhschân	*Ibid.*
Bismil, de Chanâr	129	Diwâna	160
Bismil (Gadâ Alî Beg)	130	Dost	*Ibid.*
Brahman	*Ibid.*	Dûlhâ Râm	161
Brajbâcî-dâs	131	Dûlhan Bégam	162
Bulâquî	*Ibid.*	Faïyâz	164
Câcim	132	Faïz	162
Câcim (Cadr ullah)	133	Faïz (Muïn uddîn)	163
Câcim, du Décan	*Ibid.*	Faïz (Sadr uddîn)	*Ibid.*
Câcir	134	Faïz-i Macîh	164
Câdir	*Ibid.*	Fakhr	165
Cadr	*Ibid.*	Fakhrî. Voyez *Fakhr.*	
Câîm	135	Faquîr	166
Caïs	137	Farhat	*Ibid.*
Calandar	*Ibid.*	Fârig	167
Chand	138	Farog	*Ibid.*
Chanda	141	Farrukh	168
Chandû Lal. Voyez *Schâdân.*		Fârûquî	*Ibid.*
Chatur bhuj Misr	142	Faryâd	169
Cubûl	*Ibid.*	Fath Alî	*Ibid.*
Cudrat	*Ibid.*	Fath ullah	170
Cudrat (MaulawîCudratullah)	*Ibid.*	Fazl	*Ibid.*
Culî Cutb Schâh	144	Fazlî	171
Curbân	145	(Voyez aussi *Fazl.*)	

Page.

Fidâ.................... 171
Fidâ (Abd ussamad)....... 172
Fidâ (Imâm uddîn)....... *Ibid.*
Fidwî.................. *Ibid.*
Fidwî (Azîm Beg Saudâ).... 173
Fidwî (Muhammad Muhcin). 174
Fidwî, de Lahore.......... 174
Figân.................. 176
Figân (Schams uddîn)...... 177
Firâc (Sanâ ullah)........ 178
Firâc, de Dehli........... *Ibid.*
Fitrat.................. 179
(Voyez aussi *Muçawî.*)
Fursat.................. *Ibid.*
Gaïrat.................. 180
Gâlib.................. *Ibid.*
Gam.................... 181
Gamîn. Voyez *Bacâ.*
Gangâ.................. 182
Gangâ Dhar.............. *Ibid.*
Gangâ Pati.............. *Ibid.*
Gannâ Bégam............. 183
Garîb.................. 184
Garîb (Mîr Taquî)........ 185
Garm.................. *Ibid.*
Gauharî................. 186
Gauwâcî................. *Ibid.*
Gazanfar................ 187
Ghâcî.................. *Ibid.*
Gokulnâth............... 188
Govind Singh. 191
Guirdhar................ *Ibid.*
Guirâmî................. 192
Guiridhara. Voyez *Guirdhar.*
Guiriyân................ *Ibid.*
Gulâm-i Ahmad........... 193
Gulâm-i Alî. Voyez *Ischrat.*
Gulâm-i Huçaïn........... *Ibid.*

Page.

Gulâmî.................. 193
Gumân.................. 194
Guzarâtî................ *Ibid.*
Habîb ullah.............. 195
Haçan (Khâjâ)........... *Ibid.*
Haçan (Mîr Gulâm-i)...... 197
Haçan (Mîr Muhammad)... 201
Haçan Alî............... 202
Hacîb.................. *Ibid.*
Hâdî................... 203
Hadik.................. *Ibid.*
Hafî. Voyez *Majnûn.*
Hafîz.................. *Ibid.*
Hafîz uddîn. Voyez *Ahmad.*
Haïbat. Voy. *Hasrat, de Dehli.*
Haïdar.................. 204
Haïdar Dakhnî............ *Ibid.*
Haïdarî................. 205
Haïdarî (Haïdar Bakhsch). *Ibid.*
Haïf (Chirâg Alî)......... 210
Haïf (Motî Lâl).......... *Ibid.*
Haïrân.................. 211
Haïrân (Bacâ ullah)....... *Ibid.*
Haïrat.................. 212
Haïrat (Jafar Alî)......... *Ibid.*
Hâjî Walî............... *Ibid.*
Hajjâm................. 213
Hakîm.................. 214
Hamdam................ 215
Hâmid.................. *Ibid.*
Hâmid uddîn............. *Ibid.*
Hamrang. Voyez *Bérang.*
Haquîquat............... 216
Harinâth................ 218
Hâschim................. *Ibid.*
Hâschimî................ *Ibid.*
Hasrat (Jafar Alî)......... 219
Hasrat (Murâd Alî)........ 220

Page.

Hasrat, de Dehlî 221
Hatif 222
Hatifî .... *Ibid.*
Hâtim .... *Ibid.*
Hawas 224
Hazîn 225
Hazîn (Abû'lkhaïr) 226
Hazîn (Bâquir) .... *Ibid.*
Hazîn (Muhammad) 227
Hengâ .... *Ibid.*
Hidâyat 228
Hidâyat (Alî) .... *Ibid.*
Hidâyat (Muhammad Alî) 229
Hidâyat, de Dehlî .... *Ibid.*
Hosch 230
Huçaïnî. Voyez *Fath Alî.*
Huçaïnî (Bahâdur Alî) .... *Ibid.*
Hulâs Pâthak 518
Huwaïda 234
Huzûr .... *Ibid.*
Huzûr (Bal Kamand) 236
Ibn Nischâtî .... *Ibid.*
Ibrâhîm 237
Ibrâhîm Adil Schâh 238
Ihçân 239
Ikrâm Alî .... *Ibid.*
Ilhâm (Fazâil Beg.) 241
Ilhâm (Scharaf uddîn) .... *Ibid.*
Imâm uddîn 242
Imân .... *Ibid.*
Insâf 243
Insân 244
Inschâ .... *Ibid.*
Intizâr 246
Ischc (Izzat ullah) 247
Ischc (Rukn uddîn) .... *Ibid.*
Ischquî 248
Ischquî, de Murâdâbâd .... *Ibid.*

Page.

Ischrat 249
Ischtyâc 249
Ismâïl 251
Ismâïl (Mirzâ Muhammad) 253
Ismî .... *Ibid.*
Izzat .... *Ibid.*
Jafar 254
(Voyez aussi *Zatalî.*)
Jafar Alî Khân 255
Jafar Schâh .... *Ibid.*
Jafar Scharîf .... *Ibid.*
Jagjivan-dâs 256
Jagnû 257
Jahândar 258
Jaïcî 259
Jalâl 261
Jân-i Alam 262
Jân-i Muhammad .... *Ibid.*
Jânâ Bégam 263
Jaudat .... *Ibid.*
Jauhar (Ahmad Alî) .... *Ibid.*
Jauhar (Schiv Râm) 264
Jaulân 265
Jawân (Kâzim Alî) .... *Ibid.*
Jawân (Naîm Beg) 269
Jaya Chandra .... *Ibid.*
Jînâ Bégam 270
Jnânî. Voyez *Kabîr.*
Josch .... *Ibid.*
Josch (Roschan) .... *Ibid.*
Joschisch 271
Junûn 272
(Voyez aussi *Kâfir.*)
Junûn, d'Allahâbâd .... *Ibid.*
Jurat .... *Ibid.*
Jurat (Scher Alî) 274
Kabîr .... *Ibid.*
Kabîr Sumbulî 281

	Page.
Kâfir	282
Kakul	282
Kalî Krischna	283
Kalîm	285
Kallan-Hajjâm	286
Kallan Jafar	287
Kallau. Voyez *Khâkçâr*.	
Kamâl	287
Kâmil	288
Kamtarîn	289
Kanâra-Dâs	*Ibid.*
Karîm Huçaïn	290
Kartâ	*Ibid.*
Kartik	518
Kâzim	290
Kéçava-Dâs	291
Kez-Darâz	292
Khâdim	293
Khâksâr	294
Khalîc	295
Khalîc (Mustahçan)	*Ibid.*
Khalîl	296
Khânî	*Ibid.*
Khidmat	297
Khiyâl	*Ibid.*
Khulc	298
Khusch-Hâl	*Ibid.*
Khuschnûd	299
Khusrau	*Ibid.*
Krischna-dâs	302
Krischna (ou Kischan) Jaïcî	303
Krischna Râo	*Ibid.*
Krischna Singh	304
Lâïc	304
Lâl	*Ibid.*
Lâla	306
Lâla Miyân. V. *Jafar Scharîf.*	
Lâlach	*Ibid.*
Lallû	306
Lassân	311
Latîf	*Ibid.*
Lutf	312
(Voyez aussi *Amman.*)	
Lutfî	314
Macbah	*Ibid.*
Macsûd	315
Mactûl	316
Madhûsch	*Ibid.*
Maftûn	317
Maftûn, d'Allahâbâd	*Ibid.*
Magmûm	318
Mahais	*Ibid.*
Mahâkavi. Voyez *Sundar.*	
Mahânand	*Ibid.*
Mahbûb	319
Mâh-Licâ	*Ibid.*
Mâhir	320
Mahmûd. Voyez *Pîr.*	
Mahschar	*Ibid.*
Mahschar (Alî Naquî)	321
Mahzûn	*Ibid.*
Mahzûn, d'Amrohâ	322
Majbûr	*Ibid.*
Majnûn	*Ibid.*
Majnûn (Himâyat Alî)	323
Majrûh	324
Majzûb	*Ibid.*
Makhrim	*Ibid.*
Malik	325
Malûl. Voyez *Ilhâm* (*Scharaf uddîn.*)	
Mamnûn	*Ibid.*
Mançûr-i Alî	326
Mannû Lâl	327
Manzar	*Ibid.*
Marhûn	328

Nom	Page.
Marûf	329
Maschschâc	*Ibid.*
Masdar	330
Masrûr. Voyez *Krischna Râo.*	
Mast	331
Matirâma	332
Mauzûn (Farzand-i ou Rahm Alî)	*Ibid.*
Mauzûn, d'Azîmâbâd	333
Mauzûn, du Décan	*Ibid.*
Mâyil	*Ibid.*
Mâyil (Muhammad Yar beg)	334
Mâyil (Muhammadî)	*Ibid.*
Mazhar	*Ibid.*
Mazmûn (Imâm uddîn)	337
Mazmûn (Scharaf uddîn)	*Ibid.*
Mihnat	338
Mihrbân	339
Minnat	*Ibid.*
(Voyez aussi *Gannâ Bégam.*)	
Mîr (Muhammad)	340
Mîr (Taquî)	341
Mîr Mîrân	344
Mirâ Bhâi	345
Mirân	*Ibid.*
Mirzâ	347
Mirzâ (Alî Rizâ)	*Ibid.*
Mirzâyî	348
Miskîn	349
Miskîn, d'Azîmâbâd	*Ibid.*
Mohanavijaya	350
Motî	*Ibid.*
Motî Râm	351
Muçawî	352
Mucîbat	353
Muddaa	*Ibid.*
Mugal	354
Muhabbat	355
Muhabbat (Alî)	358
Muhabbat (Walî ullah)	359
Muhaccac	359
Muhammad Alî	*Ibid.*
Muhammad Haçan	360
Muhammad Ibrâhîm	*Ibid.*
Muhcin	362
Muhibb	363
Muhlat	*Ibid.*
Muhtarim	364
Muīn	*Ibid.*
Muizz. Voyez *Muçawî.*	
Mujrim	*Ibid.*
Mukhlis, de Murschidâbâd	365
Mukhlis (Anand Râm)	366
Mukhlis Badî uzzamân	*Ibid.*
Mumtâz	*Ibid.*
Mumtâz (Câcim)	367
Munim	*Ibid.*
Munschî (Gulâm-i Ahmad)	*Ibid.*
Munschî (Muhammad Huçaïn)	368
Munschî (Mû Kamand)	369
Muntazir	*Ibid.*
Murassa Racam. Voy. *Tahcin.*	
Murid	370
Muruwat	*Ibid.*
Muschtâc (Inayât ullâh)	372
Muschtâc, d'Azimâbâd	*Ibid.*
Muschtâc, de Dehli	373
Mushafî	*Ibid.*
Mustamand	376
Muzammil	*Ibid.*
Muztarab	*Ibid.*
Muztarr	377
Nâbhâji	378
Nabî	379
Nâcikh	*Ibid.*

	Page.
Nâcir	380
Nâcir (Alî)	Ibid.
Nadîm	Ibid.
Nâdir	381
Nâdir (Lâla Gangâ Singh)	Ibid.
Naîm	Ibid.
Najaf	382
Najât	Ibid.
Nâjî	383
Nâlân	Ibid.
Nâlân (Ahmad Alî)	384
Nâlân (Wâriç-i Alî)	Ibid.
Nânak	385
Nand-Dâs	387
Nârâyan-Dâs	388
Nawâ	Ibid.
Nawâz	389
Nem Chand	Ibid.
Niçâr (Abd ulraçûl)	390
Niçâr (Mimâr)	391
Niçâr (Sadâ Singh)	392
Nihâl Chand	Ibid.
Nischât	394
Niyâz	395
Nizâm	Ibid.
Nizâm uddîn	396
Nizâr	397
Nûr-i Alî	398
Nûr Khân	Ibid.
Nusratî	399
Pâkbâz	400
Panchhyâ	401
Paramalla	Ibid.
Parwâna	Ibid.
Parwâna, de Murâdâbâd	402
Pétambur Singh	403
Phatyola Vélo	Ibid.
Pî. Voyez *Ischqui.*	
Pîr	403
Piyâm	404
Prem Keswara-Dâs	Ibid.
Priya-Dâs	405
Puschpa Dânta	Ibid.
Quinâat	Ibid.
Quismat	Ibid.
Raçâi	406
Râçikh	407
Râé Singh	Ibid.
Rafat	Ibid.
Rafîc	408
Raguîb	Ibid.
Rahmân	Ibid.
Raj-Krischan	409
Rakhschân	410
Râm-Charan	411
Râmjan	413
Râm Mohan Râé	Ibid.
Râm Praçâd	418
Ranguîn	Ibid.
Ranguîn (Aman Beg)	Ibid.
Ranguîn (Saâdat Yâr Khân)	Ibid.
Râquim	419
Raschîd	Ibid.
Rasmî	420
Ratan	421
Raunac	Ibid.
Rawân	422
Riccat	Ibid.
Rifâcat	423
Rind (Alî)	Ibid.
Rind (Mihrbân)	424
Rind (Nârâyan)	Ibid.
Rizâ	425
Rizâ (Alî)	Ibid.
Rizâ, d'Azîmâbâd	426
Rizâ Khân	427

Page.
Rûh ulamîn 427
Rukhsat . . . . . Ibid.
Rustam 428
Ruswâ . . . . . Ibid.
Saâdat 431
Sabâ 432
Sabâcat . . . . . Ibid.
Sabâî 433
Sâbit (Içâlat Khân) . . . . . Ibid.
Sâbit (Schujâat ullah) . . . . . Ibid.
Sabr 434
Sabzwârî . . . . . Ibid.
Sadalamisr 564
Sadî, du Décan 434
Sâdic 435
Sâdic (Alî) . . . . . Ibid.
Safâ 436
Safdar . . . . . Ibid.
Safdarî . . . . . Ibid.
Sâhib Quirân. Voyez *Aftâb.*
Saïyid (Imâm uddîn) . . . . . 437.
Saïyid (Yâd Kâr-i Alî) . . . . . Ibid.
Saïyid Ahmad . . . . . Ibid.
Saïyid Alî 439
Sajjâd . . . . . Ibid.
Salâm 440
Sâlih 441
Sâlik 442
Salîm . . . . . Ibid.
Salîm (Schâh) 443
Sâmân . . . . . Ibid.
Samsam 444
Sanâ . . . . . Ibid.
Sanat . . . . . Ibid.
Sâni 445
Sâquî . . . . . Ibid.
Sâquib . . . . . Ibid.
Sarmad 446

Page.
Sar-Sabz 447
Sarschâr . . . . . Ibid.
Saudâ 448
Sâya 452
Sâyil 453
Schâd . . . . . Ibid.
Schâdâb . . . . . Ibid.
Schâdân 454
Schafî . . . . . Ibid.
Schafî (Amîn uddîn) 455
Schafîc . . . . . Ibid.
Schâguil 456
Schâguird . . . . . Ibid.
Schâh Alam. Voyez *Aftâb.*
Schâh Alî . . . . . Ibid.
(Voyez aussi *Guzarâtî.*)
Schâhî 457
Schahîd . . . . . Ibid.
Schâïc 458
Schâïc (Muhammad) . . . . . Ibid.
Schâïc (Nazîr uddîn) . . . . . Ibid.
Schaïdâ (Amânat ullah) 459
Schaïdâ (Fath Alî) 461
Schaïdâ (Hengâ) 462
Schâïr . . . . . Ibid.
Schamscher . . . . . Ibid.
Scharaf 463
Scharar . . . . . Ibid.
Schauc (Gulâm-i Raçûl) 464
Schauc (Haçan Alî) 465
Schaukat . . . . . Ibid.
Schifâ 466
Schigufta (Budh Singh) . . . . . Ibid.
Schigufta (Saïf Alî) . . . . . Ibid.
Schihâb uddîn 467
Schikébâ . . . . . Ibid.
Schikoh . . . . . Ibid.
Schor 468

Page.

Schorî 468
Schorisch .... *Ibid.*
Schuhrat 469
Schuhrat (Gulâm-i Huçaïn). *Ibid.*
Schuhrat (Iftikhâr uddîn).. *Ibid.*
Schuûrî 470
Séwâ 471
Séwak .... *Ibid.*
Sikandar 472
Sipâhî 473
Sirâj .... *Ibid.*
Siva-Dâs 474
Siva Nârâyan 475
Siva-Râjâ 476
Soz .... *Ibid.*
Sozân 478
Srutgopâldâs 479
Sukdév .... *Ibid.*
Sukhan .... *Ibid.*
Sukhdev 480
Sulaïmân .... *Ibid.*
Sulaïmân-Schikoh 481
Sultân .... *Ibid.*
Sundar ou Sundar-Dâs 483
Sûrâj-Chand 510
Surat 484
Surdâs 486
Surûr 489
Surûr (Himâyat ullah).... *Ibid.*
Tâbân .... *Ibid.*
Taçallî 491
Taçauwur 492
Tahcîn 493
Tahcîn uddîn 494
Tajarrud 496
Tajallî .... *Ibid.*
Tajallî (Hajjî) .... *Ibid.*
Talab 498

Page.

Tâli .... *Ibid.*
Tâlib .... *Ibid.*
Tamannâ 499
Tamannâ (Aschiqu-i Alî)... *Ibid.*
Tamkîn .... *Ibid.*
Tamkîn (Sirâj uddîn)...... 500
Tânâ .... *Ibid.*
Tanhâ 501
Tapân .... *Ibid.*
Tapisch 502
Taquî 504
(Voy. aussi *Mîr* et *Hawas.*)
Târinî 504
Tarz 505
Taskîn .... *Ibid.*
(Voyez aussi *Kâfir.*)
Taswîr 506
Tilak .... *Ibid.*
Tîpou .... *Ibid.*
Tulcî-Dâs 507
Turâb Alî 239
Ulwî 511
Umda 512
Ummed (Alî) .... *Ibid.*
Ummed (Cazalbâsch) 513
Umr 514
Unkara .... *Ibid.*
Uschschâc 516
Uzlat .... *Ibid.*
Vallabha 518
Vargarâya 519
Védanga-Râya .... *Ibid.*
Vinayavijaya-Gani 520
Wafâ 521
Wâhidî .... *Ibid.*
Wahm 522
Wahschat .... *Ibid.*
Wahschat, de Dehli .... *Ibid.*

	Page.
Wâlî	523
Wâlî, de Dehli	*Ibid.*
Wâlî, du Décan	524
Wâlî ullah	529
Wâlih	*Ibid.*
Wâlih, de Dehli	530
Wâquîf	*Ibid.*
(Voy. aussi *Munschî, Gulâm-i Ahmad.*)	
Wâris	531
Wasl	*Ibid.*
Wazîrî	*Ibid.*
Wilâ	532
Wilâyat	537
Yakdil	*Ibid.*
Yakrang	538
Yakrû	539
Yaquîn	*Ibid.*
Yâr	543
Yâr, de Dehli	*Ibid.*
Yâs	*Ibid.*
Yuçuf	544
Yûnas	544
Zabt	*Ibid.*
Zafar	545
Zâhik	*Ibid.*
Zâhir	*Ibid.*
Zakâ	346
Zakî	*Ibid.*
Zâkir	547
Zamân	348
Zamîr	*Ibid.*
Zâr (Jîwân)	550
Zâr (Mazhar Alî)	*Ibid.*
Zâr (Mugal Beg)	551
Zarra	*Ibid.*
Zatalî	*Ibid.*
Zauquî	552
Zihn	*Ibid.*
Zînat	553
Ziyâ	*Ibid.*
Zuhûr (Muhammad)	554
Zuhûr (Schiw Singh)	*Ibid.*
Zuhûrî	*Ibid.*

DEUXIÈME TABLE.

TITRES DES OUVRAGES.

	Page.
Abrégé de la loi musulmane.	446
Abrégé de l'Histoire ancienne.	599
Abridgment of the holy Scrip.	555
Abstract of the articles of war.	*Ibid.*
Abujed	558
Abû Shahma (Histoire d')	594
Acâid-i Jâmî	559
Account of the Sâdh	129
Achambha Guftar	529
Acts of the Apostles	559
Adamî kî zindaguî kâ intizâm.	290
Address to the people of Hindusthan	557
Adi granth	385
Adi upades	125
Agguir Sâguir	558
Ahâdîç-i mardiya	421
Ahçan ulmawâiz	284
Ahkâm unniçâ	193
Air (Sur l')	590
Akbar-nâma	78
Akhlâqu-i Hindî	232
Akhlâqu-i jalâlî	460
Akhlâqu-i muhcinî	65
Album de vers hindoustani	600
Album de Saïyid Hamza	473
Alexandre (Histoire d')	601
Alfaz-i râghâ	559
Alî Adil Schâh (Histoire de).	400
Alî (Masnawî sur)	547
Alî-nâma	400
Alif-nâma	278
Ami de l'Inde (L')	582
Amîr Hamza (Histoire d')	74
Amour (Secrets de l')	356
Amours de Mâh Munawar (Les)	158
Amritadhara	120
Amulettes (Sur les)	88
Amwâj-i Khûbî	558
Anand Râm Sâgara	278
Anatomie des os	589
Anatomy (Introductory lecture on)	578
Anatomy of the ear	556
Anatomy of the human integuments	*Ibid.*
Anatomy of the male organs of generation	*Ibid.*
Anatomy of the urinary organs	*Ibid.*
Ancient History	558
Anéantissement (Le grand)	257
Anécartha manjarî	555
Anecdotes	574
Anglo-Hindusthani Library	558
Anglo-Indian Primer	*Ibid.*
Anwâ ululûm	22

Page.
Anwâr-i Suhaïlî........... 360
Apology for female education. 557
Arâïsch-i mahfil........... 31
Arithmetic.... ..... 556, 557
Arjuna Guita.............. 123
Ark-nâma................ 559
Aschâr bar dîn-i Nânak...... 387
Aschâr-i bhâkhâ dar Râg.... 559
Aschta Yâmâ............. 157
Asphyxie (Sur l')......... 603
Asrâr-i Muhabbat.......... 356
Assam (Histoire d')........ 233
Astarbân................. 558
Astrologie................ 559
Astronomie (Traité d')..... 514
Astronomy............... 557
Atalîqu-i Hindî........... 533
Atlas.................... 557
Atmânuçâçan............. 559
Aventures de Kâmrûp... .. 494
Awad bilâs............... 348
Ayâr Dânisch. Voyez *Khirad afroz.*
Azrâb-i Sultânî............ 580
Baber (Mémoires de)...... 603
Badr Munir (Amours de)... 200
Bâg o bahâr.......... 64, 493
Bâgu-i urdû.............. 30
Bâgu-i sukhan............. 355
Bahâr dânisch........ 209, 502
Bahâr-i ischc.............. 398
Baharistân-i Jafarî......... 435
Bahrâm (Histoire de)...... 210
Bahr-i ischc............... 398
Baïtal Pachicî........ 310, 484
Bala bhadra chéantî........ 104
Bâlaka Purâna............ 190
Balakh kî Ramaïni......... 277

Page.
Bâl lilâ.................. 486
Bâlavibodha.............. 561
Bang (Sur une marchande de)................. 163
Bâni..................... 599
Bârah mâça...... 34, 266, 522
Baranbhavanaçandhi........ 562
Barnamâla............... 560
Bârtta................... 518
Batelet (Le).............. 44
Bayân-i islâm............. 561
Bayân tap naubat kâ....... 561
Bayâz............ 19, 67, 168
Bayâz-i dar ilm-i tibb....... 511
Bayâz-i inâyat-i murchad Zâda. 259
Bayâz-i Saïyid Hamza....... 473
Bayâz Sâkhî Kabîr......... 277
Bell's instructions.......... 599
Bénazîr (Histoire de)...... 200
Bhagavat. 121, 142, 307, 404, 405.
Bhakta mâl..... 302, 378, 388
Bhamanî (Hist. de la dynastie). 266
Bhog pal................. 55
Bhramara-guîta............ 302
Bhûgola................. 514
Bible (La sainte)...... 560, 570
Bidya darpan............. 348
Bijaï-pâl Râça............ 561
Bijek............... 118, 278
Bikat kahânî.............. 35
Biographie des poëtes hindoustani. 136, 144, 165, 169, 200, 237, 312, 342, 374, 468
Birah bilâs............... 561
Bischan pad.............. 486
Bombay (Le messager de).. 584
Bostân.. 354

Titre	Page.
Bougie et le papillon (La)...	582
Bouquet d'amour (Le).....	400
Braj-vilâs................	131
Caçâid o matlâé wilâ.......	523
Cacîda..................	*Pass.*
Caïda-i Farhang...........	569
Calcutta (Poëme sur)......	398
Canûn-i islâm.............	256
Canûncha Hindî..........	39
Cartes (Sur les)...........	17
Casket of India....... 349,	535
Cataracte (Sur la).........	590
Catéchisme...............	562
Catéchisme (petit).........	600
Catéchisme anglican........	562
Catéchisme catholique......	*Ibid.*
Catéchisme musulman......	563
Cavalerie (Règlements de la).	583
Cawâïd-i Akhlâc...........	565
Cawâïd-i Hindî ou urdû....	231
Cerveau (Sur le)..........	589
Chahâr anwâ..............	565
Chanchara...............	278
Chandrâwati.............	564
Chârana-raça.............	565
Châr gulschan.............	116
Chatr mukut..............	593
Chatur-daça gunasthâna.....	563
Chautiça................	278
Chenna patan Vertanta......	564
Chhandogaya.............	565
Chhatra Prakâsch..........	305
Chit vilâs................	105
Choléra (Sur le)..........	589
Coïtûs (Liber)...........	55
Collection de chansons......	563
Collect. (A) of divine Sayings.	564
Collect. (A) of Hind. Proverbs.	564
Collect. (A) of Hind. Songs..	563
Collect. (A) of Hind. Songs, manuscrit.............	563
Collect. (A) of moral Precepts.	564
Commandements (Les dix)..	164
Common Prayer...... 560,	598
Common Prayer of the church of England.............	562
Common Prayer (Moosulm.).	459
Compendium (A) of the book of Common Prayer.......	562
Compendium of Geography..	*Ibid.*
Conseils (Livre des)........	533
Conseils aux mauvais poëtes..	344
Contemplatifs (Sur les).....	598
Contes..................	591
Contes d'un perroquet.. 85,	206
Coran arabe, persan, hind.	529
Coran traduit en hindoustani. 1, 6, 53, 266, 460, 564.	
Cordonnière (Sur le meurtre d'une)................	114
Countryman (The) and the Snake.................	583
Cruelty to animals.........	582
Curân-i scharîf............	565
Cutb Schâhî..............	144
Daçakschapanavratavidhi....	568
Dacima Padschâh kâ granth. Voyez *Das Padschâh, etc.*	
Dâdrâ..................	566
Dâdû kî vânî.............	147
Dâdû panthî grantha.......	147
Dah majlis...............	524
Dainok-nâma.............	130
Dakhan anjan.............	361
Dânisch afroz.............	40
Dar bayân-i natâïqu-i Nâyak.	568

Page.

Dargâh de Schâh Arzân (Poëme sur le)................ 235
Dar hujû-i Fidwî.......... 175
Dar riçâla-i râg-mâla....... 568
Dârâ Schikoh et Bâbâ Lâl (Demandes et réponses de)... 96
Daryâ-é ischc............. 344
Das hukm................. 164
Das Padschâh kî granth..... 191
Dastûr-i Hind............. 266
Dâya bhâgah............. 566
Defence of female education.. *Ibid.*
Demonstration of the abdominal Viscera... 565
Demonstration of the thoracic Viscera................ *Ibid.*
Derviches (Hist. des Quatre) 64, 83
Description of intermittent Fevers................. 565
Dhannâyî................ 566
Dharm pustak kâ sâr....... 574
Dharma buddhî, etc....... 568
Dharma sâstra........... *Ibid.*
Dharma tatva sâra......... 418
Dhiyâ calbî............... 12
Dhoré................... 194
Dhû lîla................. 566
Dialogue between a Durwan and a Malee........... 567
Dialogue between Ramharee and Sadhoo............ 566
Dialogus Christiani et ethnici. 567
Diction. des mots mystiques. 71
Dictionnaire hindî......... 11
Dictionnaire hind. angl..... 583
Dictionnaires........ 587, 603
Dislocation (Sur la)....... 590
Dîn-i haquîquî, etc........ 566

Page.

Diwân................. *Pass.*
Doctrine et devoirs de la religion musulmane......... 21
Dohâ et dohrâ............ *Pass.*
Dohrâ râg................ 567
Dolî-nâma............... 543
Duâzda mânsa............ 267
Dûrgâ bhâschâ............ 566
Durr-i uçûl............... 567
Durr ulmajâlis............ 9
Economy of human life..... 290
Ekavinsati sthâna.......... 569
Elementary Treatise on Geography and Astronomy.... 569
Éléments d'histoire générale.. 11
Essays by the students, etc... 577
Éthique indienne.......... 232
Eucologe musulman........ 459
Evangelium Lucæ.......... 569
Évangile. Voyez *Gospel.*
Examinations of the college of Fort-William............ 568
Extracts from Torrens...... 569
Extraits des principaux poëtes persans et hindoustani.... 327
Fables de Gay, en hind...... 284
Fables de Pidpaï........... 360
Fables d'Ésope en hindoustani............32, 233, 504.
Fables (Autres)..... 570, 576
Faïzâbâd (Sur)............ 201
Fakhriya................. 156
Family Prayer............ 570
Farhângu-i Hindouî........ 571
Fath-nâma............... 202
Fatime (Vie de), etc.. 396, 493
Félicitation (Vers de)..... 597
Femmes (Éducation des). 556, 566

Page.
Femmes (Ruses des)....... 581
Field Exercises........... 571
Fièvre intermittente........ 561
Fikh.................... 563
Firoz Schâh (Histoire de)... 48
Flame (The) of love....... 344
Froid (Poëme sur le)....... 136
Fruitful exhortation........ 576
Fruits de l'arbre de la vie... 571
Fuçûs ulhukm............. 286
Gaïyâs uddîn (Histoire de).. 577
Gaja Sukumara Charitra..... 574
Gâlib o maglûb............ 512
Ganj-i khûbî.............. 65
Garâib ullugât............ 71
Gazal.................. *Pass.*
Générations ou liste des degrés de parenté......... 573
Genèse, Proverbes et Isaïe... 571
Geography............... 572
Géomancie (Sur la)........ 583
Gilchrist riçâla............. 231
Gîmâlâ.................. 573
Golâdhya................ 572
Gopâlachalâ kathâ.......... 519
Gorakh nâth ki goschtî..... 277
Gospel of Marc........... 573
Gospel of Matthew......... 572
Gospels (Four)...... 571, 572
Grammaire hindoust. 54, 231, 314
Idem, en vers............. 458
Grammaire persane........ 461
Granth............. 191, 385
Greyhound (The) and the Mastif................. 583
Gualior (Hist. de)......... 519
Guîtâ.............. 50, 403
Guîtâwalî................ 510

Page.
Guîyân mâla.............. 574
Gûjrî (Sur une).......... 163
Guldasta-i dâstân.......... 493
Guldasta-i Haïdarî......... 572
Guldasta-î ischc...... 368, 400
Guldasta-i nischât.......... 327
Gul-i Bakâwalî............ 393
Gul-i magfirat............ 208
Gulistân en hindoustani.... 30
Gul o Sanaubar......... 43, 389
Gulschan-i akhlâc..... 439, 573
Gulschan-i Hind... 43, 99, 312
Gulschan-i ischc...... 399, 506
Gulschan-i tauhîd......... 573
Gulzâr-i chîn............. 77
Gulzâr-i Dânisch...... 209, 502
Gulzâr-i Ibrâhîm.........x, 237
Guru nyâs................ 475
Hadîs................... 577
Haft gulschan............. 536
Haft païkar............... 209
Haïdar Alî (Histoire de)... 578
Haïdar-nâma............. *Ibid.*
Hamza (Histoire de)...... 74
Hanîf (Hist. de).. 87, 471, 521
Hansawî................. 11
Haquîquat-i Muhammad.... 577
Harivansa................ 189
Harmony of the four Gospels. 576
Hâtim Taï (Histoire de).... 207
Hatta pradîpa............. 574
Hazliyât................. 552
Hazrat Alî Sîl............. 521
Heavenly way (The)....... 577
Hidâyat ulislâm........... 458
Hikâyat-i Saudâgar......... 253
Hindee and Hindoostanee Selections................ 504

Page.
Hindee Manual.. 266, 349, 535
Hindee moral Preceptor..... 533
Hindee Ultimatum........ 575
Hindee Story Teller........ 574
Hindola................. 278
Hindoustani (Dissertation sur l') 286, 576
Hindusthani Reader........ 585
Histoire. Voyez les titres particuliers des ouvrages.
Historiæ jucundæ.......... 495
History of Boondelas....... 303
History of Joseph.......... 583
Hitopadéça............... 232
Hiver (Poëme sur l')....... 130
Holî............... 278, 549
Homilies................. 576
Hujjat ulcuâ.............. 439
Humane (The) Society's Rules.................. 574
Hurmuz (Hist. de)........ 594
Husn-i ikhtilât............ 433
Husn o ischc............ 253
Hydrocèle (Sur l')........ 590
Hygiène................. 598
Hymnes chrétiennes........ 574
Ibrahim and his happy family. 583
Icbâl-nâma............... 101
Ikwân ussafâ.............. 239
Indian Cookery............ 580
Injil.................... 179
Inschâ-i murassa.......... 578
Inschâ-i Yuçufî........... 544
Intikhâb-i ikhwân ussafâ.... 241
Intikhâb-i kulliyât-i Saudâ... 452
Intikhâb-i Sultâniya........ 296
Ischtiyâc................ 156
Jaandak and Hurak........ 596

Page.
Jahânguir-nâma........... 578
Jaïn (Ouvrages sur les). Voy. leurs titres respectifs.
Jalwâ-nâma.............. 193
Jâmi ulakhlâc............. 459
Jâmi ulhikâyât............ 441
Jang-nâma............ 88, 472
Jang-nâma-i Râo Bhâo...... 578
Jardinière (Sur une)....... 164
Jaya-Chandra Prakâscha..... 141
Jazb-i ischc.............. 217
Jésus-Christ (Miracles de)... 595
Jhûlanâ................. 278
Jnyân Prakâs............. 257
Jnyâna-Samudra........... 484
Jog baçant pothî........... 579
Joguin (Sur une)........... 164
Joseph et Zalikhâ.......... 58
Journaux hindoustani. 554, 582, 584, 585.
Jurisprudence (Sur la)..... 597
Kab bidya................ 580
Kabîr pânjî............... 277
Kabit.................. *Pass.*
Kabita Râmâyana.......... 510
Kacîr ulfawâid............ 580
Kahâni Scham o parwâna... 581
Kahâra.................. 278
Kalâ Kâm............... 495
Kalîla o Dimna........... 40
Kalpa Kédar.............. 581
Kalpa sûtra......... .... *Ibid.*
Kâmrup et Kalâ........... 494
Karîmâ.................. 534
Kaschf ulkhulâça......... 446
Kathâ barmalâ............ 511
Kavi-bhadra chéanti........ 104
Kavi Prakâsch............. 580

Page.

Kavi-Priya. 292
Khaïr Khâh-i Hind. 582
Khaïr ulbayân. 108
Khâlic bârî. 581
Khân-i nimat. 216
Khan-i ulwan. 580
Khâs grantha. 277
Khâwir-nâma. 420
Khâwir Schâh (Histoire de). 519
Khirad afroz. 40, 267, 348
Khulâça-i Sultânî. 446
Khulâçat ulmuâmalat. 21
Kîd-i zan. 581
Kitâb-i cawâïd. 579
Kitâb-i Farâiz. 22
Kitâb-i hazâr dhurpad. 579
Kitâb-i tacallubât. 579
Kitâb-i tahajjî. 579
Kitâb larkon ké liyé. 562
Kitâb-i mantar 580
Kok Schâstar. 55
Krischn chandr. 581
Krischna (Histoire de). 142, 307
Kriyâ Kathâ Kaustubh. 304
Kulliyât. . . 145, 273, 286, 343, 374, 424, 451, 454, 474, 502, 552.
Kundariyâ. 192
Labâb abab. 583
Laïlâ et Majnûn. 497
Lait (Sur le). 80
Laknau (Sur). 201
Lal o gauhar. 48
Lao ou Lava granth. 475
Latâif-i Hindî. 308
Liber de re militari. 583
Library of entertaining Knowledge. 582

Page.

Little (The) Girl and the Butterfly. 582
Lizzat unniçâ. 584
Lois mahométanes. 583
Looking-glass. 582
Lubb uttawârîkh. 11
Lucy and her mother. 582
Lugât-i Hindî. 583
Maçadir-i bhâkhâ. 310
Madan ulafâzil. 603
Madâr ulafâzil. 587
Madhu-malatî. 399
Madhu nâyak singâr. 587
Madhûnal. 311, 351, 534
Mahâbhârata. 188
Mahâpralaya. 257
Mahâvîra stava. 586
Mahdî bénazîr. 395
Mahîna Stotra. 405
Mahomet (Poëmes sur). 145, 604
Mahrattes (Guerres des). . . . 580
Majma-i latâif. 11, 284
Majmûa-i âschiquîn. 23
Majmûa-i dawânîn. 586
Majmûa talîm ussabiyân. . . . 534
Majnûn et Laïla. 124
Makhzan ulislâm. 585
Malfûzât-i Jahânguîrî. 586
Mambaï kâ harkâra. 584
Manâquib. 434
Mânatunga charitra. 350
Mangala. 278
Man lagan. 586
Manohar (Histoire de). 399
Mantac uttaïr. 573
Manzûm-i acdas. 33
Marçiya. . . . . *Pass.*
Marçiya-i Miskîn. 349

Page.
Mariage de Muhabbat Khân. 353
Mardé Ké ahwâl........... 521
Marie (Hist. de la Vierge).. 595
Martyrs musulmans (Les)... 208
Masdar-i Fayûz............ 461
Masnawî................ *Pass.*
Masnawî dar ahwâl-i Kalcatta.................... 398
Masnawî-i hucca........... 547
Masnawî-i jân pahchân..... 587
Matbû ussabiyân........... 586
Matière médicale.......... 596
Mauaza-i ârâisch-i maschûc... 15
Maulad quissa............ 75
Mazhab-i ischc............ 393
Médecine (Traité de)...... 593
Memoir of Mohan Lâl...... 582
Mémoires de Pétambur Singh. 403
Methods of treatment for the recovery of persons dead.. 584
Miftâh ussalat............ 242
Mihr o mâh.............. 586
Miracles de Jésus-Christ..... 595
Mirâj-nâma.............. 132
Mirât ulakhbâr............ 584
Mîzân ussarf............. 587
Modes musicaux (Sur les).. 597
Mois (Poëme sur les). 266, 522
Mootufurrocat............ 584
Moral Precepts...... 582, 585
Mor pankhî.............. 43
Mrigâvati chaupaï......... 585
Muazzam Schâh (Hist. de)... 410
Mufarrih ulculûb...... 56, 232
Mufîd-i Sabiyân........... 585
Muhammad Schâh (Hist. de). 218
Muhammad Hanîf (Hist. de). 88, 471.

Page.
Muharram (Poëme sur le)... 19
Muïzz uddîn (Hist. de). 578, 594
Mukrî................ 67
Mûla Sûtra.............. 585
Mûl pancî............... 280
Mukhammas............ *Pass.*
Muntakhâb-i Tûtî-nâma..... 85
Muntakhâb ulfawâiz..... 42, 77
Murder of the innocent children................. 582
Musique (Traité sur la). 262, 601
Muzih-i curân............ 5
Nacl-i Brahman........... 581
Nacl-i Maus.............. 253
Nacliyât................. 588
Nâdir Schâh (Hist. de)..... 209
Nakha Sikhâ.............. 157
Nal Daman.......... 398, 488
Namâz Subh ké ahkâm..... 588
Nâm mâla............... 588
Naskhahi Kamîr........... 55
Nasr-i Bénazîr............ 231
Nau-ras................. 238
Nau tarz murassa......... 494
New Cyclopædia Hind. (The). 309
New Testament....... 587, 588
Nikât uschschuarâ....... 1, 342
Nirmala granth........... 386
Nischât ulischc........... 297
Nîti Kathâ.............. 470
Nosological Table......... 11
Notice sur les fêtes populaires des Hindous............ 504
Nrisinghopanischad......... 588
Œil (Sur l')............. 589
Œuvres. Voyez *Kulliyât.*
Oiseaux (Traitement des)... 598
Old Testament............ 589

Page.
Oordoo risaluh............ 231
Organes urinaires.......... 556
Oriental fabulist....... 31, 504
Osteology................ 591
Outlines of Geography and Astronomy.............. 591
Padma purâna............ 592
Padmawât (Hist. de).. 249, 260
Paganisme indien.......... 595
Pakschi Sûtra............. 592
Panchâdhyâi............. 387
Panchhî bâchhâ........... 573
Pand-nâma............... 533
Pand-nâma-i Attâr......... 163
Panghat (Sur un).......... 164
Panipat (Bataille de)....... 315
Parbat-pal............... 591
Parsî-prakâs.............. 519
Pem kahânî.............. 592
Pem kathâ............... *Ibid.*
Pentateuch............... 592
Perroquet (Contes d'un). 83, 186, 206, 221.
Phâdilalî-Prakâscha........ 479
Pharmacopœia Londinensis.. 575
Phûlban............. 84, 236
Phûlwârî................. 592
Pipe (Poëme sur la).. 223, 547
Pirtam-nâma.............. 212
Pitiful Story of the mother who sacrificed her infant.. 582
Pleasing Instructor......... 591
Pleasing Tales............. *Ibid.*
Pluie (Poëme sur la)...... 274
Poétique................. 56
Poisons (Sur les)......... 602
Polyglot interlinear........ 303
Pothî.................. *Pass.*

Page.
Pothî alankâr singâr....... 593
Pothî daçam iskandh....... 122
Pothî jnân bânî, etc....... 128
Pothî Gurû Nânak Schâh.... 385
Pothî Hindî az Râm Râé.... 593
Pothî Kuhuk Lîlâ......... *Ibid.*
Pothî jagat bîlâs........... *Ibid.*
Pothî lok ukat, etc........ 474
Pothî prem............... 593
Pothî prît bâl............. 593
Pothî Saïyid Ahmad........ 437
Prathama grantha......... 257
Prati-Kramana Sûtra........ 592
Prem Lîlâ................ 263
Prem Sâgar.......... 142, 307
Prem Satwa nirûpa........ 303
Prières du matin.......... 588
Principes de la foi musulmane. 559
Prithu râjâ Râjâçû......... 140
Prithwî râjâ charitra....... 138
Prophètes (Hist. des).... 9, 345
Prosodie (Traité de)....... 285
Proverbes hindoustani. 502, 564, 575, 605.
Psalterium Davidis......... 592
Pûjâ paddhati............. 592
Puruschârtha Siddhopâyana.. 592
Purusch Parîchâ........... 504
Quaçamiya............... 156
Quatre Derviches (Hist. des). 64, 83, 493.
Quiças ulanbiya........... 346
Quissa.................. *Pass.*
Quissa-i Abû'lfaïz Nûrî...... 299
Quissa-i Anâr rânî......... 594
Quissa-i bandagân-i Alî..... 594
Quissa-i Bîbî bandî......... 595
Quissa-i buland Akhtar...... 398

Page.

Quissa-i bûm o baccâl...... 175
Quissa-i chandar-badan o muhaïyar................. 205
Quissa-i Dilârâm o dilrubâ... 332
Quissa-i Dolî nâma......... 543
Quissa-i mâh munawar, etc. 158
Quissa-i mâh o païkar...... 594
Quissa-i maïna............ 595
Quissa-i Malîka............ 403
Quissa-i mallâh o mâhi, etc.. 472
Quissa-i Païrambarân....... 345
Quissa-i Roschan-i zamîn.... 593
Quissa-i saïf ulmulûk....... 327
Quissa-i schaïkh Zaâ....... 594
Quissa-i Tâlib o Mohanî.... 529
Raça-râjâ................ 333
Raçarnava................ 480
Racik bidyâ.............. 596
Racik priya.............. 293
Râg (Sur les)............ 597
Râg-mâla................ 517
Râj-nîti.................. 309
Râma (Hist. de).......... 603
Râmachandrica............ 292
Ramaïnî................. 278
Rama janma.............. 511
Râmânand kî goschtî....... 278
Râma Schalakâ............ 511
Ramâyana...... 292, 407, 509
Râmganâwalî............. 510
Râm-vinod............... 596
Raschk-i harnâ-é Hindî..... *Ibid.*
Raschk-i parî............. 44
Râs lîlâ.................. 488
Ratna chûra muni......... 596
Ratna mâla.............. 476
Rauzat ulathar............ 165
Rauzat uschschuadâ... 164, 471

Page.

Rauzat uschschuarâ........ 286
Reader (Hindoostanee).... 585
Réfutation du paganisme indien.................. 595
Règlements de l'armée anglaise................. 595
Rekhta.................. 278
Rhumatisme (Sur le)...... 589
Riçâla.................. *Pass.*
Riçâla-i açûla o ajûba...... 96
Riçâla dar aschâr-i mubaracbâd................... 597
Riçâla-i acâid............. 560
Riçâla-i awârif............ 598
Riçâla-i gazalân-i Hind...... 89
Riçâla-i Gilchrist.......... 231
Riçâla-i istikhrâj-i chaumar.. 597
Riçâla-i jawâhir-i asrâr..... 598
Riçâla-i jog.............. *Ibid.*
Riçâla-i Kâinât........... 78
Riçâla-i Koksâr........... 56
Riçâla-i niçâb-i Sabiyân.... 597
Riçâla-i Saïyid Ahmad...... 439
Riçâla-i Schifâ bakhsch..... 598
Riçâla-i surûd o râg........ 597
Riçâla nazm.............. *Ibid.*
Riyâz-i ischc.............. 596
Rizwân Schâh (Hist. de)... 77
Rogântaka sâra............ 596
Rose and Pine tree (The).. 389
Rose de Bakâwalî (La)..... 393
Rossignol et la Rose (Le). 33, 582
Rubâî et rubâyât.......... *Pass.*
Rubâyât-i Saïyid Alî........ 439
Rucâ.................... 164
Rukminî mangal.......... 591
Ruses des femmes......... 581
Sabd.................... 277

Page.

Sabdâwali 475
Sabha bilâs 309
Sacî et Panûn 356
Sacountala 265, 389
Sâdh (Sur les) 128, 129
Safîna-i aschâr 600
Sahasr ras 517
Saints Hindous (Vie des) ... 378
Saïr-i ischrat 441
Sâkhî 278
Sakuntala-nâtak 265
Sâlabhadra charitra 601
Salâçat .... Pass.
Salâm .... Pass.
Salât uljamaât 598
Sanscrit (Sur le) 602
Sant achâri 475
Sant mahîma .... Ibid.
Sant opadéça .... Ibid.
Sant Parwâna .... Ibid.
Sant Sâgar .... Ibid.
Sant saran .... Ibid.
Sant sundara .... Ibid.
Sant vilâs .... Ibid.
Santi jina stava 601
Sapta satika 124, 309
Sâquî nâma 156, 324, 534
Sarâfrâz-nâma 203
Sarf-i urdû 458
Satires 175, 289, 449
Satnam kabir 279
Satsaï 123, 510
Saty mukt 600
Sawâl jawâb 600
Schabd. Voyez *Sabd.*
Schâh-nâma 209, 359
Schàh o darwesch 116
Schamscher khânî 359

Page.

Schams ulbayân 502
Schar-i khûb tarang 558
Schar-i Pem kahânî 592
Schattrinsat karma kathâ 601
Scher Schâh (Hist. de) 535
Schigarf nâma-i wilâyat 463
Schîr-nâma 80
Schirîn schakar 600
Schuala-i ischc 344
Scientific Dialogues 600
Séances (Les Dix) 285
Selections from the popular poetry of the Hindoos 601
Sélî sanjîwan 433
Sermon on the mount 599
Séva Sakhî vanî .... Ibid.
Shepherd's Boy (The) 582
Sihr ulbayân 200
Sikandar-nâma 601
Sikh Theology 567
Sikh darsan 386
Sikhân granth .... Ibid.
Sikhanî bâbâ nânak .... Ibid.
Sin no trifle 600
Singhâçan battîcî. 267, 310, 484
Sinjar siromani 599
Sirât ulmustaquîm 252
Siva chaupayî 474
Siva Sâgara 476
Siyar-i mutaccadamîn 599
Siyar ulmutaakharîn 101
Sketch of the solar system ... 285
Snéha-Lîlâ 289
Solar system 600
Soldier's Manual (The) 599
Sorath 261
Spelling book 585
Spiritualisme (Sur le) 194

Page.
Srîpâla charitra........401, 520
Substance of Bell's institutions. 599
Suhrâb o Rustam......... 290
Suicide des veuves indiennes. 602
Sukh nidhân......... 277, 479
Summula doctrinæ Christianæ. 598
Sundar bidyâ............. 483
Sundar singar........ 195, 483
Suniçâr.................. 102
Sûrdâs-kavitva............ 488
Sûr sâgar................ 486
Sûyabhaya-Tûrî........... 601
Swami kartikéyânupreschâ... 269
Tabarî (Hist. de)......... 255
Tacwiyat ulimân.......... 251
Tâj ulmulûk............. 393
Talîmât-i khirad afroz...... 41
Tambîh ulgâfilîn.......... 70
Tamhîdât-i aïn ulcazat..... 603
Tamyîz ulmîzân........... 604
Targuîb-i jihâd........... 438
Tarîkh.................. *Pass.*
Tarîkh-i Alî Adil schâh...... 400
Tarîkh-i âschâm.......... 233
Tarjama................ *Pass.*
Tawallud-nâma-i khatûn-i jinnat.................. 397
Tazkira. 136, 144, 165, 169, 200, 313, 374, 468.
Tazwîj-i Bîbî Fâtima....... 396
Testament (Nouveau)...... 587
Tibb-i Hindî............. 593
Tika.................... 302
Tipou (Hist. de)......... 578
Totâ kahânî............. 206
Treatise on suspended Animation................... 602
Trône enchanté (Le)....... 510

Page.
Tuhfa-i kân-i ilâj.......... 604
Tuhfa-i Elphinstone....... 314
Tûtî-nâma....... 85, 186, 206
Tuzuk-i Babarî........... 603
Ulug Beg (Nouvelles Tables astronomiques d'). 17, 170, 182, 303, 318.
Urag-nâma. Voyez *Ark-nâma.*
Urinary Organs........... 556
Uttara kânda............. 509
Vaçant.................. 278
Vaçanta-râjâ............. 504
Vaccine................. 589
Vanî.................... 599
Vanî bûschana............ 504
Vârtta.................. 518
Védanta (Abrégé du)....... 413
Venom of serpents (On the). 591
Vétâla Pachîcî............ 485
Vétérinaire (Art).......... 604
Vijek. Voyez *Bijek.*
Vijnân bilâs *ou* vilâs....... 182
Vijnâna guita............. 293
Vinaya Patrika............ 510
Virtue and Vice contrasted.. 583
Vocabulaire persan-hindoustani............... 586, 597
Vocabulary (A) of the names of human body, etc...... 11
Voyages d'Itiçâm.......... 463
Wâçûkht................ 201
Wafat-nâma-i khatûn-i jinnat. 397
Wafat-nâma-i Paîrambar.... 604
Wajan granth............. 475
Wakefield (Le Ministre de) 54
Wâquiât-i Akbarî.......... 78
Wischnu pada............ 518
Yoga Vasichta............ 605

	Page.		Page.
Yûçuf Zalîkhâ........	58, 175	Zamîr (Holî de)..........	549
Zafar-nâma..............	87	Zarb ulamçâl.............	605

FIN DU TOME PREMIER.

